

Roadmaster: roman

**Stephen King
François Lasquin**

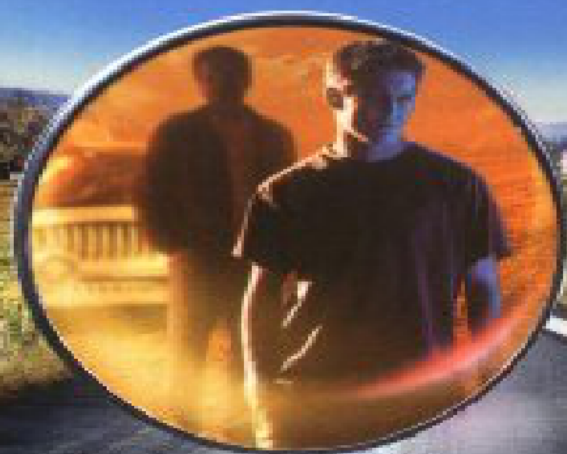
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Copyrighted Material

THE #1 *NEW YORK TIMES* BESTSELLER

STEPHEN KING



FROM A
BUICK8

Copyrighted Material

STEPHEN KING

ROADMASTER

ROMAN

Traduit de l'américain

par François Lasquin

Albin Michel

A Surendra et Geeta Patel

Titre original :

FROM A BUICK8

(c) Stephen King 2002

Publié en accord avec l'auteur, représenté par Ralph Vicinanza, Ltd.

Traduction française :

(c) Editions Albin Michel S.A., 2004

22, rue Huyghens, 75014 Paris

www.albin-michel.fr

ISBN 2-226-15076-5

AUJOURD'HUI :

Sandy

Dans l'année qui a suivi la mort de son père, le fils de Curt Wilcox a beaucoup fréquenté nos locaux, beaucoup c'est même peu dire, mais on l'a jamais engueulé parce qu'il était tout le temps dans nos pattes, personne lui a jamais demandé ce qu'il fichait là.

Ce qu'il faisait, on le savait bien : il essayait de s'accrocher au souvenir de son père. En matière de psychologie du deuil, les flics en connaissent un rayon ; pour la plupart, on aimerait mieux en savoir moins.

Cette année-là, Ned Wilcox était en terminale au lycée de Statler. Au lieu de se mettre sur les rangs pour l'équipe de football, il avait jeté

son dévolu sur la Compagnie D. On a du mal à s'imaginer qu'un gamin de son ,ge puisse préférer des corvées non rétri-buées aux matches du vendredi et aux boums du samedi, mais il l'avait choisi librement. Ce choix, aucun d'entre nous ne lui en parlait, mais il lui avait valu notre respect. Il avait décidé qu'il était temps de renoncer aux jeux et aux distractions. Bien des hommes adultes ne sont pas foutus de prendre une décision de ce genre. Ned l'avait prise alors qu'il n'avait pas encore l',ge de s'acheter une boisson alcoolisée, ou même un paquet de clopes. Je crois que son père aurait été fier de lui. J'en suis même s'.

Vu tout le temps qu'il passait chez nous, il était inévitable que Ned s'aperçoive un jour de ce que renfermait le Hangar B et qu'il se mette à poser des questions sur la nature de l'objet et les raisons de sa présence en ces lieux. Il était logique qu'il me les pose à moi, puisque j'avais été l'ami le plus proche de son père, ou du moins le seul de ses amis proches qui appartenait encore à la police d'...tat. Et peut-être qu'au fond j'avais envie qu'il me les pose.

Rien de tel qu'un remède de cheval pour faire tomber une fièvre, disait-on autrefois. quand la curiosité du chat s'est éveillée, autant la satisfaire un bon coup.

C'est un incident idiot qui avait co'té la vie à Curt Wilcox. Le responsable en était un poivrot bien connu dans le comté, que Curt avait lui-même coffré six ou sept fois. Bradley Roach, le poivrot en question, ne voulait de mal à personne ; les types de son espèce sont rarement violents. N'empêche qu'on a envie de leur faire parcourir la route qui va de Statler à Rocksburg à coups de lattes dans le cul.

Vers la fin d'une éto'uffante journée d'été, en juillet 2001, Curt avait fait ranger sur le bas-côté un 38-tonnes effectuant un transport longue distance dont le chauffeur gavé de Burger Kings et de Taco Bells avait quitté l'autoroute 87 dans l'espoir de dégoter un restau o' on faisait de la vraie cuisine. Curt était garé sur l'aire de stationnement goudronnée de l'ancienne station-service Jenny, à

l'angle de la 32 et de la route de Humboldt - c'est-à-dire exactement à l'endroit o' cette satanée Buick Roadmaster avait surgi dans notre petit coin de l'univers plus de vingt ans auparavant.

Appelez ça une coÔncidence si ça vous chante ; étant flic, je ne crois pas aux coÔncidences, je crois seulement qu'il y a des chaînes d'événements qui deviennent de plus en plus longues, de plus en plus fragiles, jusqu'au moment o' elles sont rompues par l'effet de la

malchance ou de la simple malveillance humaine.

Le père de Ned s'était lancé aux trousseaux du camion parce qu'il avait un pneu qui menaçait d'éclater. Au moment où il passait devant lui, il avait vu le caoutchouc qui débordait d'une des roues arrière, tournoyant comme un petit soleil noir. Les camionneurs qui sont à leur compte font souvent rechapser leurs pneus, le diesel leur coûte si cher qu'ils n'ont pas tellement le choix, et quelquefois la gomme se décolle. On en voit des fragments sur toutes les autoroutes, au milieu de la chaussée ou abandonnés sur la bande d'arrêt d'urgence, et ils font un peu penser à la mue qu'auraient laissée de gigantesques serpents noirs préhistoriques. C'est dangereux de rouler derrière un camion dont un pneu menace d'éclater, surtout sur une petite route à deux voies comme la partie de la 32 qui relie Rocksbury à Statler, tronçon pittoresque mais dont l'entretien laisse quelque peu à désirer. Curt souhaitait à n'en pas douter que le camionneur fasse réparer son pneu avant qu'un innocent automobiliste roulant derrière lui ne prenne la gomme dans la gueule. Un morceau de bonne taille aurait pu faire éclater son pare-brise, et même si tel n'était pas le cas, la surprise aurait pu l'envoyer valdinguer dans un fossé ou un arbre ou même le précipiter dans la Redfern, rivière dont les courbes épousent celles de la route sur près de dix kilomètres.

Curt avait mis ses gyrophares, et le camionneur s'était sagement rangé sur le bas-côté. Après s'être garé derrière lui, Curt avait appelé le central, pour signaler qu'il s'agissait d'un code 20 et avait attendu que Shirley lui dise " bien reçu ". Ensuite, il était descendu de voiture et s'était dirigé vers le camion.

S'il était allé rejoindre aussitôt le camionneur qui avait passé le buste au-dehors pour le regarder s'approcher, il serait peut-être encore de ce monde. Mais il s'était arrêté pour examiner le pneu arrière défectueux, tirant même un bon coup dessus pour voir s'il allait se détacher. Le camionneur, qui avait suivi ses mouvements des yeux, en avait donné une description détaillée au tribunal. Le geste de Curt avait constitué l'avant-dernier maillon de la chaîne d'événements qui allait amener son fils jusqu'à nous et entraîner son incorporation au sein de notre unité. Le maillon ultime fut l'instant où Bradley Roach s'était penché pour détacher une autre canette du pack de six qu'il avait posé côté passager sur le plancher de sa vieille Buick Régat (eh oui, encore une Buick, me direz-vous

- c'est drôle, quand on reconstitue l'histoire des désastres et des passions amoureuses, les choses ont toujours l'air aussi bien alignées que les planètes d'un thème astral). Moins d'une minute plus tard, Ned

Wilcox et ses sœurs étaient orphelins et Michelle Wilcox veuve.

quelque temps après les obsèques, le fils de Curt est devenu un visiteur assidu des locaux de la Compagnie D. Cet automne-là, quand j'arrivais pour prendre mon service à trois heures (ou simplement pour voir si tout se passait bien, car un homme dans ma position est bien obligé de faire un peu de zèle), c'était presque toujours le gamin que j'apercevais en premier. Pendant que ses copains s'entraînaient sur le terrain de football derrière le lycée, plaquaient des mannequins au sol et échangeaient des bourrades amicales, Ned était chez nous, emmitoufflé dans un blouson vert et or de l'équipe du lycée, ratissant les feuilles mortes dont il faisait d'énormes tas sur la pelouse de devant. Il me saluait d'un signe de la main auquel je répondais du tac au tac : j'en ai autant à ton service, petit. Parfois, après avoir laissé ma bagnole au parking, je refaisais le tour du bâtiment pour discuter le bout de gras avec lui.

Il me racontait les dernières bêtises de ses sœurs en rigolant comme un bossu, mais même quand il se moquait d'elles on voyait bien qu'il les aimait de tout son cœur. D'autres fois, je me contentais d'entrer par la porte de derrière pour demander à Shirley de me faire le point sur la situation. Sans Shirley Pasternak, il n'y aurait pas de maintien de l'ordre possible en Pennsylvanie occidentale, c'est moi qui vous le dis.

L'hiver venu, Ned avait pris le pli de passer le plus clair de son temps derrière le bâtiment dans le parking où les hommes de la Compagnie D garent leur véhicule personnel, maniant la souffleuse à neige. Normalement, ce sont les frères Dadier, les cantonniers locaux, qui se chargent de dégager le parking avec leur chasse-neige, mais nos bâtiments sont au pied des Short Hills, au cœur du pays amish, et les jours de tempête le vent amasse de nouvelles congères aussitôt après leur passage. En les regardant, j'ai l'impression qu'elles forment la cage thoracique d'un immense squelette. Mais Ned était de taille à les affronter. Il était toujours là, même par moins 12 degrés, même quand le vent soufflait en tempête dans les collines, vêtu d'une combinaison molletonnée par-dessus laquelle il avait enfilé son blouson vert et or, les mains recouvertes de gros gants en cuir prêtés par un collègue, le visage masqué par un passe-montagne. Je le saluais d'un signe de la main et il me répondait d'un petit geste désinvolte avant de se remettre à pulvériser les congères. Plus tard, il lui arrivait de venir nous rejoindre à l'intérieur, le temps de boire un café ou une tasse de chocolat bien chaud. On s'agglutinait autour de lui, on lui parlait.

On lui demandait comment ça se passait au lycée, si les jumelles ne lui donnaient pas trop de fil à retordre (si je ne m'abuse, elles devaient

avoir dix ans cet hiver-là). On lui demandait si sa mère n'avait besoin de rien. Les jours où je n'étais pas trop écrasé sous la paperasse, et à condition qu'il n'y ait pas trop d'éclats de voix, je me joignais moi-même à la conversation. Le nom de son père ne franchissait jamais nos lèvres, mais en réalité on ne parlait que de lui, si vous voyez ce que je veux dire.

Normalement, c'est à Arky Arkanian qu'aurait dû incomber le ramassage des feuilles mortes et c'est lui qui aurait dû empêcher la neige de s'amasser dans le parking. quoique membre à part entière de la compagnie, Arky était préposé à l'entretien des lieux, mais il n'avait pas une si haute idée que ça de ses prérogatives et le zèle de Ned ne le f,chait guère. Je crois même qu'en ce qui concerne la pulvérisation des congères il devait secrètement remercier le ciel de lui avoir envoyé le gamin. A cette époque-là, Arky était déjà plus que sexagénaire ; il avait passé depuis belle lurette l'âge de jouer au football, et encore plus celui où l'on est capable de rester une heure et demie dehors par une température de moins 10 degrés (avec des pointes à moins 30 à chaque rafale de vent) en sentant à peine le froid.

Ensuite, le gamin s'était lié avec Shirley, ou plutôt avec l'officier de communication Pasternak, puisque telle était sa fonction. Au retour du printemps, Ned passait le plus clair de son temps dans le minuscule bureau où elle officiait, en compagnie de toute une batterie de téléphones, dont un spécial malentendants, du tableau qui permet de situer tous les déplacements de nos hommes (qu'en-tre nous on appelle la " carte de la D ") et la console d'ordinateur qui constitue le centre névralgique de ce petit univers perpétuellement sous pression. Shirley lui a appris à se servir des téléphones (le plus important est le rouge, réservé aux appels d'urgence). Elle lui a expliqué qu'on était obligés de faire contrôler tous les huit jours les appareils qui permettent de localiser l'origine d'un coup de fil, et qu'un officier de communication se doit de vérifier chaque matin sa feuille de service afin de savoir qui est censé patrouiller sur les routes autour de Statler, Lassburg et Pogus City, qui doit se rendre au tribunal ce jour-là et qui est en congé. Un jour, j'ai surpris une conversation entre elle et Ned.

- Ma hantise, c'est de perdre un collègue sans même m'en apercevoir, disait Shirley.

- C'est déjà arrivé qu'on perde la trace d'un gars ? lui a demandé Ned.

- C'est arrivé une fois, dit Shirley, mais j'étais pas encore là.

Tiens regarde, je t'ai fait la liste de tous les codes d'appel. On n'est plus

tendus de les utiliser, mais les hommes de la police d'...tat s'en servent encore tous. Pour occuper mon poste, il faut les connaître, c'est indispensable.

Là-dessus, elle lui a répété pour la énième fois les quatre impératifs de base : s'informer du lieu, de la nature de l'incident, du nombre de victimes éventuelles et savoir où se trouve l'unité la plus proche. Lieu, incident, victimes, U.P.P., c'était le mantra de Shirley.

Sous peu, Ned sera capable de la remplacer au pied levé-, me suis-je dit. C'est ce qu'elle veut. Si jamais le colonel Teague ou une autre huile venue de Scranton la surprenait en train de faire ça, elle se ferait virer, mais elle s'en fiche éperdument.

Et une semaine plus tard, ça n'a pas loupé, le voilà qui se postait derrière le bureau de l'officier de communication Pasternak dans son petit cube vitré. Au début, c'était seulement quand elle devait satisfaire un besoin pressant, mais ensuite il l'a relayée pendant des périodes de plus en plus longues, le temps qu'elle aille boire un café à l'autre bout du bâtiment ou griller une cigarette dehors.

La première fois que le gamin m'a aperçu alors qu'il était seul dans le bureau de Shirley, il a sursauté puis m'a adressé le genre de sourire faussement innocent qu'un garçon de son âge décoche à sa mère qui vient de faire irruption dans la salle de jeux alors qu'il tripote les nichons de sa petite amie. Je me suis borné à lui adresser un signe de tête et j'ai continué à vaquer à mes occupations comme si de rien n'était. Shirley venait de confier le centre opérationnel de la Compagnie D à un mouflet qui ne se rasait que trois fois par semaine, et une douzaine de collègues éparpillés dans la nature dépendaient des appareils rassemblés dans son bureau, mais je n'ai même pas fait mine de ralentir l'allure. On parlait encore souvent de son père, vous comprenez. Shirley, Arky, moi et tous les autres collègues avec lesquels Curtis Wilcox avait servi pendant plus de vingt ans. Et quand je dis parler, ça ne se ramène pas uniquement aux sons qu'on émet avec la bouche.

quelquefois même, les sons qu'on émet avec la bouche n'ont guère d'importance. Il y a d'autres moyens de s'exprimer, vous le savez aussi bien que moi.

Mais aussitôt que je suis sorti de son champ de vision, je me suis arrêté. Immobile, j'ai tendu l'oreille. Debout à quelques pas de là, au fond de la pièce, le dos à l'une des fenêtres qui donnent sur la route, Shirley Pasternak me regardait, un gobelet de café à

la main. Phil Candleton, qui venait de pointer avant de remettre ses vêtements civils, se tenait à côté d'elle ; lui aussi me regardait.

Dans le petit bureau vitré, la radio s'est mise à crépiter et une voix a nasillé : " Statler, ici la 12. " La radio déformait beaucoup la voix, mais je connais mes gars comme ma poche. C'était celle d'Eddie Jacubois.

- Ici Statler, j'écoute, a répondu Ned d'une voix parfaitement égale.

Il avait peut-être peur de se planter, mais sa voix n'en laissait rien transparaître.

- Statler, le véhicule est une Volkswagen Jetta, son numéro est 14-0-7-3-9 Foxtrot, P.A. Je viens de la stopper sur la route 99.

J'ai besoin d'un 10-28, à vous.

Shirley a fait mine de se précipiter, d'un geste si rapide qu'un peu de café s'est échappé du gobelet qu'elle tenait à la main, mais je l'ai retenue par le coude. Eddie Jacubois était sur une petite route de campagne, il venait de stopper une Jetta qui avait commis une infraction - un excès de vitesse sans doute - et voulait savoir si son numéro n'avait pas fait l'objet d'un signalement. Comme il s'apprêtait à descendre de sa voiture de patrouille pour se diriger vers la Jetta, il fallait absolument qu'il le sache. Parce que ce jour-là comme tous les autres jours, il allait risquer sa peau en faisant son métier. Cette Jetta était-elle volée ? Avait-elle été accidentée au cours des six derniers mois ? Son propriétaire avait-il été traduit en justice pour violences conjugales ? Avait-il jamais été accusé de meurtre, de vol à main armée ou de viol ? Avait-il omis de régler des contredanses pour stationnement illicite ?

Eddie avait le droit d'être informé de tous ces détails, à condition qu'ils figurent dans notre base de données. Mais il avait aussi le droit de savoir pourquoi la voix qui venait de lui annoncer :

" Ici Statler, j'écoute " était celle d'un lycéen encore imberbe. Je me dis que c'était à Eddie lui-même de trancher. S'il s'écriait :

" Mais où est passée Shirley, bon Dieu ? ", je l'aurais le bras de Shirley. Mais si Eddie ne protestait pas, je voulais voir comment le gamin allait s'en tirer.

- Restez en ligne, voiture 12.

Si Ned avait des sueurs froides, sa voix n'en laissait toujours rien transparaître. Il s'est tourné vers l'ordinateur et a tapé Uniscope -

c'est ainsi que s'appelle le moteur de recherche de la police d'Etat de Pennsylvanie. Il pianotait à toute allure sur son clavier, sans faire la moindre faute. Ensuite il a appuyé sur la touche d'entrée.

Sur ces entrefaites, il y a eu un assez long silence pendant lequel nous sommes restés debout côte à côte, Shirley et moi, muets et habitués du même secret espoir - celui que le gamin n'allait pas être paralysé par le trac, qu'il n'allait pas se lever brusquement et se précipiter vers la porte. Ce que nous espérions surtout, c'était qu'il avait utilisé le bon code et l'avait expédié au bon endroit.

Ces quelques instants m'ont paru durer une éternité. Un oiseau chantait dehors, je m'en souviens, et dans le lointain un avion vrombissait. J'ai eu le temps de songer à ces chaînes d'événements qu'on s'obstine à baptiser du nom de " coïncidences ". L'une de ces chaînes s'était rompue le jour où le père de Ned avait été tué ; et à présent une nouvelle chaîne était en train de se constituer.

Une chaîne qui liait Ned Wilcox à Eddie Jacobois (lequel n'avait pas inventé la poudre, je vous l'accorde). Et par-delà Eddie il y avait un troisième maillon. C'était une Volkswagen Jetta.

Conduite par on ne savait encore qui.

- Voiture 12, ici Statler, ai-je alors entendu.

- Voiture 12, à vous.

- La Jetta est immatriculée au nom d'un certain William Kirk Frady, domicilié à Pittsburgh. Antécédents connus... euh, un instant...

« a a été sa seule hésitation. J'ai perçu un rapide froissement de papiers tandis qu'il cherchait la fiche sur laquelle Shirley avait noté

les codes d'appel à son intention. Il a fini par mettre la main sur la fiche, l'a consultée et l'a écartée d'un revers de la main avec un petit grognement excédé. A vingt kilomètres à l'ouest, Eddie attendait la suite au volant de sa voiture de patrouille. que voyait-il ?

Peut-être des Amish passant à bord d'un véhicule hippomobile, ou une maison dont l'une des fenêtres de façade avait un rideau entrouvert, signe que la famille amish qui exploitait la ferme attenante avait une

filles à marier. A moins que son regard ne soit allé

se perdre du côté de l'Ohio, au-delà des monts embrumés. Eddie contemplait peut-être l'une ou l'autre de ces choses, mais sans les voir vraiment. La seule chose qu'il voyait vraiment dans cet instant-là, la seule chose sur laquelle il se concentrait, c'était la Jetta garée sur le bas-côté de la route quelques mètres en avant de lui, dont le conducteur n'était qu'une silhouette indécise derrière le volant. quel genre d'homme pouvait-il être, ce conducteur ?

Riche ou pauvre ? Mendiant ou brigand ?

A la fin, Ned a annoncé triomphalement :

- Frady a été verbalisé trois fois pour C.E.I. Vous me copiez, voiture 12 ?

C.E.I. est l'abréviation de conduite en état d'ivresse. Donc, le conducteur de la Jetta était un pochard. Ce qui expliquait peut-être l'excès de vitesse qu'il venait apparemment de commettre.

- Je te copie, Statler, a répondu laconiquement Eddie. Tu as son numéro de permis actuel ?

Il voulait savoir si le permis de Frady était en cours de validité.

- Euh..., a fait Ned en scrutant désespérément des yeux les caractères blancs qui défilaient sur l'écran bleu,tre.

Il est là, sous ton nez, petit, tu le vois donc pas ? me disais-je, retenant ma respiration.

- Affirmatif, a-t-il annoncé enfin. On le lui a restitué il y a trois mois.

J'ai lâché le souffle que j'avais retenu pendant tout ce temps-là

et Shirley, qui s'était arrêtée de respirer aussi, a fait de même. En plus, c'était une bonne nouvelle pour Eddie. Si ce Frady était en règle, il y avait moins de chance qu'il pète les plombs. C'est du moins ainsi que l'expérience nous avait appris à considérer les choses.

- Voiture 12, a dit Eddie. Je me dirige vers l'intéressé.

- Bien reçu, je reste en ligne, a répondu Ned.

J'ai entendu un cliquetis métallique, suivi d'un soupir très long et un

peu saccadé. D'un signe de tête, j'ai fait comprendre à Shirley qu'elle pouvait se remettre en mouvement. Puis j'ai essuyé du dos de la main mon front baigné d'une sueur dont l'abondance ne m'a pas étonné.

- «a s'est bien passé ? a demandé Shirley.

Sa voix était sereine, comme si elle avait été certaine d'avance que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

- Eddie Jacubois vient d'appeler, lui a dit Ned. C'était un 10-

27.

En bon anglais, ça veut dire qu'on contrôle les papiers d'un automobiliste. Et tout membre de la police d'...tat sait que dans neuf cas sur dix ledit contrôle aboutira à un procès-verbal d'infraction. La voix de Ned n'était plus si assurée que ça, mais quelle importance ? Maintenant que le plus dur était passé, il avait bien le droit de chevroter un peu.

- Il avait stoppé le conducteur d'une Jetta sur la 99, a-t-il expliqué. Je me suis débrouillé comme je pouvais.

- Tu t'y es pris comment ? lui a demandé Shirley. Décris-moi la procédure que tu as suivie, point par point. Vite, Ned, dépêche-toi.

Je me suis remis en mouvement à mon tour. Phil Candleton m'a intercepté à la porte de mon bureau. Désignant de la tête le petit cube de Shirley, il m'a demandé :

- Le gamin s'en est bien tiré ?

- On ne peut mieux, ai-je répondu en passant devant lui pour pénétrer dans mon p'roprie petit cube.

C'est seulement au moment de m'asseoir que je me suis aperçu que j'avais les jambes en coton.

Joan et Janet, les sœurs de Ned, étaient jumelles monozygotes.

Elles étaient là l'une pour l'autre, et leur mère retrouvait en elles certains traits du mari qu'elle avait perdu : les yeux très bleus, imperceptiblement bridés, la blondeur, les lèvres charnues (dans le livre d'or de son lycée, la photo de Curt avait eu pour légende :

" Curtis Wilcox, dit Elvis "). Michelle le retrouvait aussi en son fils, qui

lui ressemblait d'une manière plus frappante encore. Avec quelques pattes d'oie autour des yeux, Ned aurait été le portrait craché de son père au temps où il était entré dans la police.

Joan, Janet et Michelle avaient tout ça. Ned, lui, n'avait que nous.

Par un beau matin du mois d'avril, il avait débarqué chez nous avec un sourire radieux aux lèvres. Le sourire accentuait encore sa jeunesse et sa gentillesse. Mais je me souviens de m'être dit que nous avons tous l'air plus jeune et plus aimable quand nous sourions pour de bon, quand le sourire est d° à une vraie joie, quand il n'est pas simplement un masque que nous arborons pour satisfaire aux exigences de quelque inepte comédie sociale. Ce jour-là, si cette idée m'avait frappé avec une force renouvelée, c'était parce que Ned ne souriait jamais beaucoup, ou en tout cas aussi largement. Sa politesse naturelle, son amabilité et sa vivacité d'esprit m'avaient empêché de m'en apercevoir auparavant. Ce garçon faisait régner la bonne humeur autour de lui. Son fond de gravité

n'apparaissait que dans les rares moments où il laissait vraiment éclater sa gaieté.

quand il est arrivé au milieu de la salle, le brouhaha des conversations a subitement cessé. Il brandissait une feuille de papier dont l'en-tête était frappé d'un grand sceau doré très tarabiscoté.

- Pitt ! s'est-il écrié en levant au-dessus de sa tête la feuille de papier qu'il tenait à deux mains, tel un juge olympique exhibant le score au public d'un stade. J'ai été admis, les gars ! Et avec une bourse par-dessus le marché ! J'ai gagné le gros lot !

Tout le monde a applaudi. Shirley a embrassé Ned sur la bouche, et le gamin est devenu rouge comme une pivoine. quoique n'étant pas de service, Huddie Royer était parmi nous ce jour-là, exhalant sa rancœur à cause d'un procès auquel il allait être obligé

de témoigner ; il est allé faire un saut au supermarché et en a ramené un grand sac de gâteaux L'il Debbie. Arkie a usé de sa clé

pour débloquer le distributeur de boissons gazeuses, et on a célébré

l'événement. La fête n'a guère duré plus d'une heure, mais ça n'a pas été triste. On a serré la louche de Ned à tour de rôle, la lettre d'acceptation de l'université est passée de main en main (deux fois de suite, si je me souviens bien) et quelques flics qui étaient restés chez eux ce jour-là ont fait le déplacement rien que pour échanger quelques

mots avec lui et le congratuler.

Et puis bien sûr la réalité a repris ses droits. La Pennsylvanie occidentale est une région tranquille, mais il s'y passe tout de même des choses. Il y a eu un incendie dans une ferme de Pogus City (qui en dépit de son nom ne ressemble pas plus à une ville que moi au pape) et un Amish s'est retourné en calèche sur la route 20. Les Amish vivent repliés sur eux-mêmes, mais dans les occasions de ce genre, ils sont tout disposés à ce que des gens de l'extérieur viennent leur donner un coup de main. Le cheval était indemne, heureusement. Les accidents de calèche les plus graves se produisent toujours les vendredis et samedis soirs, moment où

les membres les plus jeunes de la confrérie des hommes en noir sont enclins à aller se bourrer la gueule derrière la grange. Tantôt ils arrivent à convaincre un " infidèle " de leur acheter une bouteille ou une caisse de bière Iron City, tantôt ils boivent leur propre alcool de contrebande, un infect tord-boyaux que j'hésiterais à faire ingurgiter même à mon pire ennemi. Enfin, ça fait partie du paysage ; notre monde est ainsi fait, et nous aimons presque tout ce qu'il contient, y compris les Amish, avec leurs grandes fermes impeccablement tenues et leurs impeccables petites calèches à catadioptré orange.

Et puis il y a toujours cette fichue paperasse. Les documents en double ou triple exemplaire qui s'entassent sur mon bureau. Chaque année ça ne fait qu'empirer. quelle absurde ambition a pu me pousser à vouloir accéder à un poste de responsabilité ? Si j'ai passé l'examen pour devenir chef de poste quand Tony Schoondist me l'a suggéré, c'est que je devais avoir une raison, mais aujourd'hui je ne vois vraiment pas laquelle.

Aux alentours de six heures, je suis sorti pour griller une cigarette. A l'arrière du bâtiment, face au parking, il y a un banc d'où

on a tout le loisir de contempler le soleil couchant. Ned Wilcox y était assis, sa lettre d'acceptation de l'université à la main, le visage ruisselant de larmes. Il m'a jeté un bref regard, puis s'est détourné en se frottant maladroitement les yeux de la main droite.

Au moment où je prenais place à côté de lui sur le banc, l'idée m'est venue de lui entourer les épaules de mon bras, mais je l'ai chassée. Si un geste tel que celui-là doit passer par la médiation de la pensée, on a invariablement l'impression qu'il a quelque chose de factice. Je suis un célibataire endurci, et si on gravait mes connaissances en matière de paternité sur une tête d'épingle on aurait encore la place d'y inscrire le

texte complet du Nôtre-Père.

J'ai allumé une cigarette, en ai tiré quelques bouffées, et au bout d'un assez long moment je me suis enfin décidé à dire :

- Tout va bien, Ned.

C'était la seule phrase qui m'était venue à l'esprit, et je ne savais même pas ce que j'entendais au juste par là.

- Je sais, a-t-il répondu d'une voix étouffée faisant de son mieux pour refouler ses larmes, puis aussitôt, dans un même souffle, comme s'il suivait toujours la même idée, il a ajouté : Non, c'est de la menterie.

En l'entendant s'exprimer ainsi, j'ai mesuré toute l'étendue de sa peine. Ces paroles n'avaient pu lui échapper que sous l'effet d'une douleur intense. Normalement, il aurait dû s'interdire de ROADMASTER

les prononcer pour ne pas être mis dans le même sac que les autres culs-terreux du comté, les ploucs qui vivent dans des bleds perdus comme Patchin et Pogus City et se déplacent à bord de vieux pick-ups bringuebalants. Même ses petites sœurs, qui avaient huit ans de moins que lui, étaient tenues d'éviter ce genre de langage, pour des motifs du même ordre. Dans le comté de Statler, dès qu'un enfant dit " menterie ", sa mère pousse un hurlement d'horreur et son père se met à rouler des yeux furibonds. A condition qu'il ait encore un père, bien sûr.

J'ai continué à tirer sur ma cigarette en silence. De l'autre côté

du parking, à côté du tas de sel destiné à l'entretien des chaussées, il y avait un groupe de b,tements en bois qui auraient eu besoin d'être retapés ou démolis. Jadis on y entreposait les véhicules utilitaires. Mais dix ans auparavant les autorités du comté avaient construit un grand garage en briques afin d'y remiser les chasse-neige, les niveleuses, les bulldozers et les rouleaux compresseurs.

Le nouveau b,timent était à moins de deux kilomètres d'ici, et il avait plutôt l'air d'une prison que d'un garage. On ne nous avait laissé que le tas de sel (dans lequel nous puisions régulièrement, si bien qu'il était beaucoup moins imposant qu'au début) et ces quelques b,tisses en bois délabrées. Au nombre desquelles figurait le Hangar B. L'inscription à la peinture noire au-dessus de la porte

- une porte de garage basculante, qui s'ouvrait en s'enroulant sur elle-même - avait un peu p,li, mais elle était encore parfaitement déchiffrable. Ai-je pensé à la Buick Roadmaster qu'abritait ce hangar

tandis que j'étais assis à côté du gamin en larmes, n'osant pas le prendre par l'épaule ? C'est possible, mais je n'en suis pas sûr.

A mon avis, une bonne partie de nos pensées ne sont pas conscientes. Freud a peut-être dit beaucoup de bêtises, mais sur ce point il ne se trompait pas. Je ne sais pas si on peut parler de subconscient, mais nous avons bel et bien dans le crâne une espèce de pulsation semblable à celle qui nous résonne entre les côtes, et elle véhicule des pensées informes, impossibles à traduire en mots, que nous sommes généralement incapables de décoder et qui sont presque toujours d'une importance cruciale.

Ned a brandi sa lettre.

- C'est à lui que j'aurais voulu la montrer ! s'est-il écrié. quand il était jeune, il aurait voulu aller à l'université, mais il en avait pas les moyens. C'est à cause de lui que je me suis porté candidat, merde !

Il est resté un instant silencieux puis, d'une voix à peine audible, a ajouté :

- C'est trop con, Sandy.

- qu'est-ce que ta mère a dit en voyant la lettre ?

En dépit des larmes qui lui roulaient sur les joues, il a éclaté de rire.

- Elle a rien dit. Elle a poussé un cri perçant, comme une concurrente qui vient de gagner un séjour aux Bermudes dans une émission de jeux. Ensuite elle a fondu en larmes.

Ned s'est tourné vers moi. Ses larmes à lui s'étaient taries, mais il avait les yeux rouges, bouffis. Dans cet instant, il faisait nettement moins que ses dix-huit ans. Un sourire s'est dessiné sur ses lèvres - ce sourire plein de douceur dont il était coutumier.

- Mais au fond elle était folle de joie. Même les deux petites chipies étaient folles de joie. Et vous, vous avez été vachement sympas. quand Shirley m'a embrassé... ça m'a filé la chair de poule.

Je me suis esclaffé, en me disant que Shirley avait probablement eu la chair de poule autant que lui. Elle l'avait à la bonne, il était beau gosse et l'idée de jouer les Mrs. Robinson lui avait peut-être traversé l'esprit. Ce sont des choses qui arrivent après tout. Et elle était sans mari depuis bientôt vingt ans.

Le sourire s'est effacé des lèvres de Ned et il s'est remis à agiter sa lettre.

- A la seconde où je l'ai sortie de la boîte aux lettres, j'ai su que c'était oui. Une espèce d'intuition bizarre, tu vois. Et aussitôt il s'est remis à me manquer, j'ai éprouvé cette horrible sensation de vide.

- Je vois très bien ce que tu entends par là, ai-je dit.

Mais pour être franc, c'était une sensation que je n'avais jamais éprouvée moi-même. A soixante-quatorze ans, mon père était encore un joyeux luron plein de verve, doté d'une santé de cheval.

Et ma mère, qui avait quatre ans de moins que lui, pétait encore plus le feu.

Ned a poussé un soupir et son regard est allé se perdre au loin, du côté des montagnes.

- C'est tellement con de finir comme ça, a-t-il dit. Si un jour j'ai des enfants, je pourrai même pas leur raconter que leur grand-père a été criblé de balles alors qu'il participait à une bataille rangée contre des braqueurs de banque ou des membres d'une milice qui voulaient faire sauter le palais de justice du comté. J'aurai aucune belle histoire de ce genre à leur raconter.

- Non, aucune, ai-je acquiescé.

- Je pourrai même pas leur dire qu'il avait commis une imprudence. Il a simplement... il a fallu que cet ivrogne soit là et...

Il a penché le buste en avant et a émis un r,le de vieillard asthmatique. C'est là que je me suis enfin décidé à lui poser une main sur l'épaule. Il faisait un effort surhumain pour se retenir de pleurer, et c'était cela qui me touchait le plus. Cette volonté farouche d'être viril, ou conforme à l'idée qu'un gamin de dix-huit ans se fait de la virilité.

- Allez, Ned, te mine pas comme ça.

Il a secoué la tête avec violence.

- Si Dieu existait, il y aurait une raison à tout ça, a-t-il dit.

Il fixait le sol à ses pieds. J'avais toujours une main posée sur son épaule et je sentais les mouvements de sa poitrine ; il haletait comme un homme qui vient de courir un cent mètres.

- Si Dieu existait, on pourrait peut-être trouver un fil conducteur. Mais il existe pas. C'est l'évidence même.

- Si tu as des enfants un jour, tu n'auras qu'à leur dire que leur grand-père est mort en faisant son devoir. Et tu les amèneras ici pour leur montrer que son nom figure sur la plaque commémorative avec ceux des autres collègues.

S'il m'avait entendu, il n'en laissa rien paraître.

- Je fais tout le temps le même rêve, a-t-il dit. Enfin, c'est plutôt un cauchemar.

Il a fait une pause, cherchant la meilleure façon de s'expliquer, puis s'est jeté à l'eau.

- Je rêve que tout ça n'était qu'un rêve. Tu vois ce que je veux dire ?

J'ai hoché affirmativement la tête.

- Je me réveille en larmes, je regarde autour de moi et je vois ma chambre inondée de soleil. Les oiseaux chantent. C'est le matin. Je sens l'odeur du café en bas dans la cuisine et je me dis :

" C'était pas vrai. Mon paternel se porte comme un charme, merci mon Dieu. " Et je me dis où ai-je pu aller chercher l'idée imbécile qu'il s'est fait écrabouiller par un pochard pendant qu'il vérifiait le pneu arrière d'un camion sur le bord de la route, c'est le genre d'idées qu'on ne peut avoir que dans un rêve imbécile où tout a l'air tellement réel... là-dessus, je fais mine de me lever... des fois, au moment où je pose les pieds par terre je vois mes chevilles illuminées par un rayon de soleil... je sens même la chaleur du soleil... et puis je me réveille pour de bon, il fait nuit noire, je me suis remonté les couvertures jusqu'au menton mais j'ai très froid, je frissonne de tous mes membres, et je comprends que j'ai fait que rêver que je rêvais.

- C'est horrible, ai-je dit, me rappelant soudain qu'enfant j'avais été moi-même hanté par un cauchemar semblable.

Dans mon rêve, c'était mon chien qui revenait à la vie. J'ai été

à deux doigts de lui en parler, mais je me suis ravisé. Perdre son chien, c'est quand même pas pareil que de perdre son père.

- Si je faisais ce rêve toutes les nuits, ce serait moins grave. Si je le faisais toutes les nuits, je me rendrais compte, même en dormant,

qu'il n'y a pas d'odeur de café et qu'il fait encore nuit. Mais les nuits passent, et le rêve ne vient pas... et quand il arrive enfin, je m'y laisse prendre une fois de plus. Je suis tellement heureux, j'éprouve un tel soulagement, que l'idée me vient même de lui faire plaisir, de lui offrir un beau cadeau, comme le super club de golf qu'il voulait pour son anniversaire... et là, je me réveille. A chaque fois, je me fais avoir.

Je suppose que c'est l'idée de l'anniversaire de son père, cet anniversaire qu'on ne fêterait plus jamais, qui a déclenché de nouveau les grandes eaux.

- Chaque fois que je me fais avoir de cette façon, j'en suis malade. «a me fait le même effet que quand M. Jones est venu me chercher en classe d'histoire pour m'annoncer la nouvelle, mais en plus douloureux encore. Parce que quand je me réveille dans le noir je suis tout seul. M. Grenville, notre conseiller d'orientation, dit que le temps panse toutes les blessures, mais il va bientôt y avoir un an que c'est arrivé et ce rêve ne me lache toujours pas.

J'ai hoché la tête. Je pensais à mon pauvre Bluesy, abattu par un chasseur par une sinistre journée de novembre. quand je l'avais retrouvé, gisant dans une mare de sang sous un ciel livide, la raideur cadavérique était déjà là. La blancheur du ciel annonçait un long hiver de neige. Dans mon rêve à moi, je m'apercevais toujours au dernier moment que ce chien mort n'était pas Bluesy, que c'était un autre chien, et j'éprouvais moi aussi un intense soulagement. Jusqu'à ce que je me réveille, s'entend. L'espace d'un moment, le souvenir de Bluesy m'a fait revenir à l'esprit celui de Mister Dillon, le chien qui autrefois avait été la mascotte de notre compagnie. On l'avait baptisé ainsi en l'honneur du shérif de la série Gummoke, celui dont James Arness tenait le rôle. Un sacré

chien, ce vieux Mister Dillon.

- Je connais ce sentiment, Ned.

- C'est vrai ? a-t-il demandé en levant sur moi des yeux pleins d'espoir.

- Oui. Il finira par passer, crois-moi. ...videmment, c'était ton père, pas un camarade de classe ou un copain du quartier. Si ça se trouve, dans un an, tu feras encore ce rêve. Peut-être même que dans dix ans, tu le feras encore de temps en temps.

- C'est épouvantable.

- Mais non, ai-je dit. Tout le monde a de la mémoire.

- Si seulement il y avait une raison, a-t-il dit en me scrutant intensément du regard. Une raison, aussi absurde soit-elle. Tu vois ce que je veux dire, Sandy ?

- Bien sûr que je vois ce que tu veux dire.

- Tu crois qu'il pourrait y en avoir une ?

J'ai eu envie de lui répondre que pour moi, les raisons ne signifiaient rien, que tout ce que je savais, c'était qu'il existait des chaînes entre les événements, des chaînes qui se constituaient peu à peu, maillon après maillon, à partir de rien, et s'enroulaient autour de l'univers. que parfois on arrivait à se cramponner à une de ces chaînes pour se hisser hors de quelque noir abîme. Mais que la plupart du temps, on s'entortillait dedans. que quand on avait de la chance, on restait simplement empêtré, mais que quand on n'en avait pas, on se retrouvait étranglé, asphyxié.

Tout à coup je me suis aperçu que, machinalement, mon regard s'était de nouveau dirigé vers le Hangar B. Je me suis dit que si j'avais réussi à m'habituer à ce qu'il dissimulait, Ned Wilcox finirait par s'habituer à vivre sans son père. On s'habitue à tout. C'est ce qu'il y a de plus merveilleux dans nos vies, à nous autres humains. De plus épouvantable aussi, bien sûr.

- Alors, Sandy ? Tu crois qu'il y en a une, de raison ?

- Je crois que c'est pas à moi qu'il faut poser ce genre de questions. Moi tout ce que je sais, c'est qu'il faut bosser, placer sa confiance dans l'avenir et mettre un joli petit pécule de côté en prévision de sa R.D.

Il a eu un sourire. Au sein de la compagnie, tout le monde prenait un ton on ne peut plus sérieux pour parler de la R.D.

comme s'il s'était agi d'une opération de maintien de l'ordre particulièrement délicate. En fait, c'était les initiales de " retraite dorée ". Si je ne m'abuse, c'était une trouvaille de Huddie Royer.

- Je sais aussi qu'il faut disposer de preuves suffisantes pour éviter de se faire démolir en plein prétoire par un avocat retors et de passer pour un con. Sorti de là, je suis aussi largué que n'importe quel autre Américain moyen de sexe masculin.

- Au moins, t'es franc.

...tait-ce de la franchise ? Ou simplement une façon d'éluder le fond

du problème ? A cet instant, je n'avais pas l'impression d'être particulièrement franc. J'avais l'impression d'être un homme qui ne sait pas nager en train de regarder un jeune garçon qui se débat désespérément pour ne pas se noyer dans un lac sans fond. Une fois de plus, mon regard s'arrêta sur le Hangar B. « a caille sec là-dedans, vous trouvez pas ? avait demandé le père de Ned par une belle journée d'antan, une belle journée d'avant le déluge. On se les caille, ou est-ce que c'est seulement dans ma tête ?

Ce n'était pas seulement dans sa tête, oh que non.

- A quoi tu penses, Sandy ? m'a demandé le gamin.

- Tu serais déçu si je te le disais, ai-je répondu. qu'est-ce que tu vas faire cet été ?

- quoi ?

- Ton été, tu vas le passer à quoi ?

Evidemment pas à jouer au golf à Kennebunkport ou à faire de la voile sur le lac Tahoe. Bourse ou pas bourse, Ned allait avoir besoin d'un maximum de billets verts pour payer ses études.

- Les parcs et jardins vont me reprendre, j'imagine, a-t-il annoncé sans grand enthousiasme. L'été dernier, j'ai travaillé pour eux jusqu'à... tu sais quoi.

C'était de son père qu'il parlait. J'ai hoché la tête.

- La semaine dernière, Tom McClannahan m'a écrit pour m'annoncer qu'il me réservait une place. Paraît que l'équipe de base-ball junior a besoin d'un entraîneur à mi-temps, mais il dit ça histoire de mieux faire passer la pilule. Je serai surtout occupé

à bêcher les plates-bandes et à arroser les pelouses, comme l'an dernier. Je sais me servir d'une bêche, et j'ai pas peur de me salir les mains. Mais Tom...

Il s'est borné à hausser les épaules, car sa pudeur naturelle lui interdisait d'en dire plus, mais je savais à quoi il faisait allusion.

Les alcooliques encore aptes à exercer une activité rémunérée se divisent en deux catégories : ceux que leur hargne démesurée empêche de craquer et ceux qui sont tellement adorables que leurs collègues de travail sont toujours disposés à se mettre en quatre pour suppléer à

leurs déficiences. Tom McClannahan appartenait à la première. Il était le dernier descendant d'une longue lignée de professionnels de la politique qui sévissaient dans le comté

depuis le dix-neuvième siècle. Le clan McClannahan avait produit un sénateur, deux membres de la Chambre des Représentants, une demi-douzaine d'élus à la Législature d'Etat et un nombre incalculable de fonctionnaires du comté à tous les échelons et dans tous les services. Tom McClannahan avait la réputation d'être un petit chef tatillon et mesquin qui ne nourrissait pas d'ambition politique particulière. Son seul plaisir était de faire tourner en bourrique des gamins comme Ned, trop bien élevés pour se rebiffer, auxquels il imposait le plus possible de tâches pénibles ou dégradantes.

- Ne réponds pas tout de suite à cette lettre, lui ai-je dit. Je vais d'abord passer un coup de fil.

Je pensais qu'il allait m'assaillir de questions, mais il s'est borné

à hocher la tête. Assis sur son banc, avec sa lettre posée sur ses genoux, il n'avait pas l'air d'un garçon qui vient de se voir offrir une bourse généreuse par l'université de ses rêves ; on aurait plutôt dit qu'il avait essuyé une fin de non-recevoir.

En y réfléchissant, je me suis dit que le sentiment de rejet qu'il éprouvait devait aller bien au-delà, qu'il devait se sentir exclu de la vie d'une façon générale. C'était faux bien entendu, et la lettre qu'il venait de recevoir n'en était qu'une preuve parmi d'autres, mais je suis certain qu'il éprouvait cela. quelquefois, la réussite nous accable mille fois plus que l'échec. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est ainsi. Et ne l'oubliez pas, Ned n'avait que dix-huit ans,

,ge auquel tous les jeunes gens se posent les mêmes questions que Hamlet.

Une fois de plus, mon regard s'est arrêté sur le Hangar B, de l'autre côté du parking, et j'ai pensé à son contenu. Ce contenu dont aucun d'entre nous n'avait jamais compris la nature exacte.

Le lendemain matin, j'ai passé mon coup de fil. J'ai expliqué la situation au colonel Teague, qui est le responsable de notre q.G.

régional de Butler, puis j'ai attendu qu'il passe lui-même un coup de fil à Scranton afin d'en conférer avec je ne sais quelle grosse légume. Teague n'a pas tardé à me rappeler pour m'annoncer une bonne nouvelle. Ensuite j'ai eu une petite conversation avec Shirley, qui n'a

été bien sûr qu'une pure formalité, car non contente d'avoir toujours eu de la sympathie pour le père, elle avait instan-

tanément éprouvé pour le fils une affection débordante.

quand Ned a débarqué chez nous cet après-midi-là en sortant du lycée, je lui ai demandé si ça lui dirait de passer son été à se former au maniement d'un central de communication - en tant que stagiaire rémunéré - au lieu de subir la mauvaise humeur et les récriminations perpétuelles de Tom McClannahan à la direction des parcs et jardins. L'espace d'un instant, il a eu l'air stupéfait et même complètement sidéré. Et puis il s'est mis à sourire de toutes ses dents et j'ai cru qu'il allait me sauter au cou. Si je m'étais laissé aller à lui passer un bras autour des épaules la veille au soir, c'est sans doute ce qu'il aurait fait. Réprimant son élan, il s'est contenté de lever les deux poings serrés et de les agiter dans l'air en gueulant : " Ouais ! "

- Shirley est d'accord pour te prendre comme apprenti et le colonel Teague a donné son feu vert officiel. C'est loin d'être aussi passionnant que de bêcher les plates-bandes de McClannahan, mais...

Cette fois il a éclaté de rire et m'a bel et bien sauté au cou, et je dois avouer que ça ne m'a pas déplu. Ce sont des choses auxquelles on a vite fait de prendre goût.

quand il s'est retourné, Shirley venait d'entrer dans la pièce, flanquée de Huddie Royer et de George Stankowski. Ils arboraient tous les trois la même mine grave et le même uniforme gris. Huddie et George s'étaient coiffés de leurs chapeaux, ce qui leur donnait une allure particulièrement imposante.

- Alors c'est vrai, ça t'embête pas ? a demandé Ned à Shirley.

- Je t'enseignerai tout ce que je sais, a répondu Shirley.

- Dans ce cas, il aura plus rien à faire au bout de huit jours, a gouaillé Huddie.

Shirley lui a balancé un coup de coude qui a atteint son but, le touchant juste au-dessus de la crosse de son Beretta. Huddie a émis un grognement de douleur très exagéré et a fait mine de chanceler.

- J'ai quelque chose pour toi, mon garçon, a déclaré George d'une voix tranquille en posant sur Ned le regard imperturbable d'un flic qui s'apprête à dresser un P.V. pour excès de vitesse.

Il cachait quelque chose derrière son dos.

- qu'est-ce que c'est ? a demandé Ned.

Malgré son bonheur évident, une pointe d'inquiétude perçait dans sa voix. Le reste de la Compagnie D s'était agglutiné derrière George, Shirley et Eddie.

- Et t,che de jamais la perdre, hein, a dit Huddie d'une voix aussi tranquille et grave que celle de George.

- qu'est-ce que c'est, les gars ? a répété Ned, dont l'anxiété

s'était encore accrue d'un degré.

George a exhibé l'objet qu'il dissimulait derrière son dos. C'était un petit étui cartonné de couleur blanche. Il l'a glissé dans la main de Ned. Le gamin a inspecté l'étui, regardé les collègues qui faisaient cercle autour de lui, puis en a soulevé le couvercle. Il contenait une grande étoile de shérif en plastique qui portait l'inscription : " SOUS-FIFRE. "

- Bienvenue dans la Compagnie D, Ned, a dit George.

Il faisait de son mieux pour garder son air grave, mais en vain.

Il a pouffé, puis a éclaté d'un gros rire. L'hilarité a bientôt été

générale et les hommes ont fait cercle autour de Ned pour lui serrer la poigne.

- Vachement drôle, les gars, a-t-il dit. Vous êtes de sacrés rigolos.

Il souriait, mais j'ai senti qu'il était de nouveau au bord des larmes. Il n'en laissait rien paraître, mais je le subodorais, comme si sa peau avait émis un signal chimique. Je crois que Shirley Pasternak l'avait deviné aussi. Et quand le gamin s'est éclipsé en annonçant qu'il devait aller aux toilettes, j'ai compris que c'était pour reprendre contenance ou s'assurer qu'il ne rêvait pas, peut-

être même les deux à la fois. Il y a dans toute vie de ces moments difficiles où on s'aperçoit qu'il y a beaucoup plus de gens prêts à

vous secourir qu'on ne l'aurait cru. Et que malheureusement ce n'est pas encore suffisant.

Cet été-là, on a tous été enchantés d'avoir Ned parmi nous.

Tout le monde l'aimait bien, et son boulot lui plaisait. Il passait le plus clair de son temps avec Shirley dans le poste de communication. Elle ne se bornait pas à lui faire apprendre les codes par cœur ; elle lui enseignait surtout comment il fallait réagir dans les situations de crise, quand on est obligé de jongler avec des appels qui pleuvent de toutes parts. Il a eu vite fait de prendre le coup de main, a appris à renvoyer les informations du tac au tac quand une voiture en réclamait, à taper sur le clavier de son ordinateur à la façon d'un pianiste de boogie-woogie et à maintenir simultanément la liaison avec plusieurs autres compagnies, comme cela lui a été nécessaire vers la fin juin, le soir où une série de violents orages s'est abattue sur la région. Dieu merci, ils n'ont pas viré à

la tornade, mais le vent a soufflé en tempête, accompagné de rafales de grêle et d'éclairs aveuglants.

Ned n'a failli perdre son sang-froid qu'une fois, quelques jours plus tard, quand un type qui était sur le point de comparaître devant le juge du comté a été pris d'une crise de violence subite et s'est mis à cavalier comme un perdu en se foutant à poil et en hurlant des insanités sur Jésus le Phallus. C'est bien le terme qu'il a employé ; il figure dans le rapport. quatre collègues ont appelé

le central en même temps. Deux étaient déjà sur place, les deux autres se dirigeaient vers le tribunal, toutes sirènes hurlantes. Alors que Ned faisait de son mieux pour se dépatouiller, un collègue de Butler est entré en contact avec lui pour lui annoncer qu'il était sur la route 99 et venait de se lancer aux trousses de... couic ! la communication cessa brusquement. Ned a supposé que le flic de Butler avait valsé dans le décor, et il ne se trompait pas (c'était un jeunot et il est sorti indemne de l'accident, mais sa bagnole était flinguée et le suspect qu'il poursuivait avait filé). Ned a appelé

Shirley à la rescousse, en repoussant sa chaise en arrière comme si l'ordinateur, les téléphones et le micro étaient soudain devenus br°lants. Shirley l'a remplacé sur-le-champ, mais en prenant tout de même le temps de le serrer rapidement dans ses bras et de l'embrasser sur la joue avant de s'installer sur la chaise qu'il venait de libérer. L'incident du tribunal n'a pas fait de victime, et M. Jésus le Phallus a été placé en observation à l'hôpital de Statler.

C'est la seule fois où j'ai vu Ned perdre un peu les pédales, mais il s'en est vite remis et cela lui a servi de leçon.

A part ça, il m'a franchement fait bonne impression.

De son côté, Shirley était ravie de l'avoir pour élève. Ce qui n'avait rien de surprenant, puisqu'elle s'était déjà montrée disposée à le prendre sous son aile sans aucune sanction officielle, et quitte à perdre son emploi. Shirley savait aussi bien que nous que Ned n'avait aucune intention de faire carrière dans la police, il n'avait jamais laissé planer la moindre ambiguïté là-dessus, mais pour elle ça n'y changeait rien. Et puis Ned se sentait bien chez nous. Cela aussi, on le savait tous. Il aimait le climat de tension, de pression permanente, c'était stimulant pour lui. Il avait eu cette unique défaillance, mais au fond ça m'avait plutôt rassuré. J'étais content de savoir que ce n'était pas simplement une espèce de jeu vidéo pour lui, qu'il se rendait compte que les gens qu'il faisait évoluer sur son échiquier électronique existaient bel et bien. Et puis si jamais l'université ne lui réussissait pas, ça pourrait toujours lui permettre de retomber sur ses pieds. Il se débrouillait déjà mieux que Matt Babicki, le gars qui avait précédé Shirley à ce poste.

Au début du mois de juillet - était-ce exactement un an jour pour jour après la mort de son père ? Ma foi, ça se pourrait bien

- le gamin s'est enfin décidé à venir me poser des questions au sujet du hangar B. On a frappé un petit coup sur le chambranle de ma porte, que je laisse presque toujours ouverte, et en levant les yeux je l'ai aperçu. Il était debout sur le seuil, vêtu d'un tee-shirt à l'effigie des Steelers et d'un vieux Jean. Des chiffons dépassaient des poches de derrière de son Jean. J'ai compris instantanément ce qui l'amenait. Peut-être à cause des chiffons, ou de l'étrange petite lueur qui lui dansait dans les yeux.

- C'est pas ton jour de repos, Ned ?

- Si, a-t-il dit en haussant les épaules. Mais j'avais pas mal de boulot en retard. Et... euh... tout à l'heure, quand tu sortiras fumer ta cigarette, j'aimerais bien te poser deux ou trois questions.

J'ai perçu une pointe d'excitation dans sa voix.

- Autant régler ça tout de suite, lui ai-je dit en me levant.

- T'es sûr ? Parce que si t'es occupé...

- Je suis pas occupé, ai-je menti. Allons-y.

C'était au début de l'après-midi, par une de ces journées typiques des Short Hills et du pays amish au cœur de l'été : ciel bas et chaleur torride, encore exacerbée par l'humidité gluante qui embrumait l'horizon et donnait à ce coin de l'univers qui d'ordinaire me semble

vaste et généreux l'apparence mesquine et fanée d'un vieux daguerréotype tout délavé. Vers l'ouest, on entendait de lointains roulements de tonnerre. D'ici l'heure du dîner, il y aurait peut-être de l'orage - depuis la mi-juin, il en éclatait au moins un tous les deux jours - mais pour l'instant il n'y avait que cette maudite chaleur humide qui nous faisait ruisseler de sueur dès qu'on s'aventurait hors de nos locaux climatisés.

Deux seaux en plastique étaient posés devant la porte du Hangar B. L'un contenait de l'eau savonneuse, l'autre de l'eau de rin-

çage. Le manche d'une raclette de laveur de vitre dépassait du premier. Le fils de Curt travaillait toujours très proprement. Shirley et Phil Candleton, assis côte à côte sur le banc des fumeurs, m'ont adressé le même petit coup d'œil entendu quand nous sommes passés devant eux.

- C'était mon tour de laver les carreaux, m'a expliqué Ned tandis que nous traversions le parking. Une fois que j'ai eu fini de nettoyer les vitres du bâtiment central, j'ai voulu aller vider mes seaux là-bas.

Du doigt, il m'a désigné le bout de terrain qui sépare le Hangar B du hangar C. Il est à l'abandon depuis longtemps et ne contient plus que des herbes folles, des socs de charrue rouillés et quelques vieux pneus de tracteur.

- Et je me suis dit, bah pendant que j'y suis autant donner un petit coup aux fenêtres des hangars. Les vitres du Hangar C étaient très encrassées, mais celles du B étaient relativement propres.

Je n'en ai guère été étonné. La façade du Hangar B est munie de deux minuscules fenêtres qui ont fait office de poste d'observation pour deux (ou même trois) générations de flics de la Compagnie D, de Jackie O'Hara à Eddie Jacubois. Je me souvenais des collègues se plantant à tour de rôle derrière les fenêtres du hangar comme des gosses fascinés par des monstres de foire. Shirley l'avait fait comme les autres, de même que son prédécesseur, Matt Babicki ; approchez, les enfants, venez voir l'horrible crocodile. Regardez comme ses dents brillent !

Un jour, le père de Ned avait pénétré dans le hangar après s'être noué une corde autour de la taille. J'y étais entré moi-même.

Huddie aussi, bien sûr, et Tony Schoondist, notre ancien chef de poste. Tony, dont nul n'avait jamais été fichu d'épeler correctement le nom à cause de sa prononciation bizarre (on dit " Chaîne-dinx "), était dans

une maison pour " personnes dépendantes "

depuis quatre ans quand Ned avait été officiellement admis au sein de la compagnie. Le Hangar B, nous y étions presque tous entrés au moins une fois. Ce n'était pas qu'on en avait envie, oh non. Simplement, il y avait des moments où on ne pouvait pas faire autrement. Curtis Wilcox et Tony Schoondist étaient devenus de véritables docteurs ès-Roadmaster, et c'était Curtis qui avait installé le grand thermomètre rond qu'on arrivait à déchiffrer de l'extérieur. Pour le voir, il suffisait de poser le front contre la vitre d'une des deux fenêtres pratiquées dans la porte du hangar, à

environ un mètre soixante-cinq du sol, puis de placer ses mains en coupe de part et d'autre du visage pour éviter la réverbération.

C'était le seul nettoyage auquel les deux lucarnes avaient eu droit avant que le fils de Curtis ne vienne se mêler de ce qui ne le regardait pas ; elles avaient été polies à intervalles plus ou moins réguliers par les fronts de ceux qui venaient contempler l'horrible crocodile. Ou plutôt, foin des métaphores, la silhouette de ce qui aurait presque pu passer pour une Buick huit cylindres. La b,che dont nous l'avions recouverte lui donnait un peu l'air d'un cadavre enveloppé d'un linceul. A cela près que de temps en temps la b,che glissait. Sans raison apparente. On la retrouvait par terre, voilà tout. Cette chose était tout ce qu'on veut, sauf un cadavre.

- Regarde-moi ça ! s'est exclamé Ned quand nous sommes arrivés au hangar.

Il avait le débit haletant d'un garçonnet surexcité.

- C'est une vraie bagnole de collection ! Encore plus belle que la Bel Air de mon père ! Vu la forme des événements et de la calandre, ça ne peut être qu'une Buick. Elle date du milieu des années cinquante, non ?

D'après Tony Schoondist, Curtis Wilcox et Ennis Rafferty, c'était un modèle 1954. Ou enfin presque. Parce qu'à vrai dire, cette chose n'était ni un modèle 1954, ni une Buick. Elle n'avait rien d'une voiture. C'était un trucmuche invraisemblable, comme on disait au temps de ma folle jeunesse dissipée.

Pendant que je me faisais ces réflexions, Ned avait continué à discourir.

- Elle est en parfait état, ça saute aux yeux. Il m'est arrivé un truc

vraiment bizarre, Sandy. J'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur, et au début j'ai vu qu'une forme imprécise, à cause de la b,che.

Je me suis mis à laver les carreaux, et là j'ai entendu un bruit, ou plutôt deux, d'abord un bruit d'étoffe qui se froisse, ensuite un choc sourd. La b,che s'est décrochée pendant que je lavais les carreaux ! Comme si la voiture avait voulu que je la voie, tu comprends ? Tu trouves pas ça bizarre, toi ?

- C'est curieux, en effet, ai-je dit.

J'ai appuyé mon front à la vitre (comme je l'avais déjà fait tant de fois) et j'ai placé mes mains de part et d'autre de mon visage pour combattre la faible réverbération de cette journée grise. Elle ressemblait bel et bien à une vieille Buick en parfait état malgré

son ,ge, ainsi que Ned venait de le constater. Avec la calandre typique d'une Buick des années cinquante, qui évoque un peu pour moi la gueule d'un crocodile en chrome. Pneus bicolores.

Ailes doubles à l'arrière. Putain, je voudrais en avoir une comme ça pour aller au bahut ! se serait-on écriés au temps de ma folle jeunesse. Vue ainsi, dans la pénombre du hangar, on aurait pu penser qu'elle était noire. Mais en réalité, elle était bleu nuit.

En 1954, des Roadmaster de couleur bleu nuit étaient effectivement sorties des usines Buick - Tony Schoondist avait procédé à

toutes les vérifications qu'il fallait pour s'en assurer - mais elles n'avaient certes pas l'aspect de celle-ci. La peinture de la carrosserie semblait avoir été appliquée à la va-vite, comme celle d'une de ces petites mobs à moteur gonflé qu'affectionnent les adolescents.

Cette bagnole est une zone sismique, a dit Curtis Wilcox.

J'ai reculé brusquement d'un pas. Bien que mort depuis un an, Curt venait de me parler à l'oreille. Ou en tout cas, j'avais entendu une voix.

- qu'est-ce qui te prend ? m'a demandé Ned. On dirait que tu viens de voir un fantôme.

J'ai failli lui répondre : J'en ai entendu un, mais je me suis contenté de dire :

- C'est rien, ça va passer.

- T'es s^r ? T'as fait un de ces bonds.
- J'ai eu un petit étourdissement, c'est tout. C'est pas grave.
- D'o^ù elle sort, cette bagnole ? A qui elle appartient ?

Comme si j'avais eu toutes les réponses.

- J'en sais rien, ai-je dit.
- Pourquoi elle reste là toute seule dans le noir ? Moi, si j'étais propriétaire d'une voiture aussi classe, je la laisserais pas pourrir dans un vieux hangar délabré.

Tout à coup, une petite ampoule s'est allumée dans sa tête.

- C'est un gangster qui s'en servait, c'est ça ? Vous la gardez comme pièce à conviction ?
- Disons qu'on l'a confisquée, si tu veux. A la suite du non-paiement d'une facture.

C'est l'explication que nous avons donnée à l'époque. Elle ne valait pas tripette, mais comme Curtis l'avait dit un jour, on n'a jamais besoin que d'un seul clou pour accrocher son chapeau.

- quelle facture ?
- Onze dollars d'essence.

Je n'ai pu me résoudre à prononcer le nom de la personne qui maniait la pompe ce jour-là.

- Onze dollars ? Mais c'est ridicule !
- Peut-être, ai-je dit, mais on n'a jamais besoin que d'un seul clou pour accrocher son chapeau.

Il m'a regardé, l'air décontenancé, et je lui ai rendu son regard sans rien dire.

- On peut entrer pour la regarder de plus près ? m'a-t-il demandé à la fin.

J'ai collé de nouveau mon front à la vitre pour voir ce que disait le thermomètre qui pendait du plafond, rond et imperturbable comme la lune. Tony Schoondist l'avait acheté au bazar de Statler, en réglant la

somme de ses propres deniers au lieu de la prélever sur la cagnotte de la compagnie. Et c'était le père de Ned qui l'avait vissé au plafond.

A l'endroit où nous nous tenions, la température devait avoisiner les trente degrés, et chacun sait que dans les hangars et les granges mal ventilés la chaleur ne peut qu'augmenter. Pourtant, la grosse aiguille rouge du thermomètre était arrêtée légèrement au-dessous de la barre des treize degrés.

- Pas maintenant, ai-je dit.

- Pourquoi pas ? s'est exclamé Ned.

Puis, se rendant compte que sa protestation aurait pu passer pour de l'insolence de sa part, il a ajouté :

- Elle a un problème, cette voiture ?

- En ce moment, il serait imprudent de s'en approcher.

Il a fixé les yeux sur moi quelques instants et tandis qu'il me scrutait, son expression d'intense curiosité s'est effacée, et je me suis retrouvé face au garçon dont j'avais plus d'une fois vu le vrai visage depuis qu'il s'était mis à fréquenter la compagnie, celui qui s'était révélé le plus crûment à moi le jour où il avait reçu la lettre d'acceptation de l'université. Le garçon assis sur le banc des fumeurs, de grosses larmes lui roulant sur les joues, posant les questions que tous les enfants du monde posent quand un être cher leur est soudainement ravi : pourquoi ça arrive, pourquoi est-ce que ça m'arrive à moi, est-ce qu'il y a une raison ou est-ce qu'il ne s'agit que d'une espèce de jeu de roulette dépourvu de toute logique ? Si ça a un sens, qu'est-ce que je peux y changer ? Et si ça n'en a pas, comment le supporter ?

- Est-ce que c'est en rapport avec mon père ? m'a-t-il demandé.

Elle était à lui, cette voiture ?

Il avait mis précisément le doigt dessus, et ça me fichait une trouille bleue. Non, cette voiture n'avait jamais été celle de son père... comment aurait-elle pu être la voiture de quelqu'un, puisqu'en réalité ce n'était pas une voiture ? Et pourtant, elle lui avait bel et bien appartenu. Ainsi qu'à moi... et qu'à Huddie Royer, Tony Schoondist et Ennis Rafferty. A Ennis surtout. La façon dont Ennis se l'était appropriée était toujours restée un mystère indéchiffrable pour nous. Sans doute parce que nous ne voulions pas le percer. Ned m'avait

demandé à qui appartenait cette voiture, et j'aurais peut-être dû lui répondre qu'elle était la propriété

collective de tous les membres de la Compagnie D de la police d'État de Pennsylvanie. qu'elle appartenait à tous les flics, ou ex-flics de la route, qui avaient été au courant un jour de la nature de l'objet que nous gardions à l'abri dans le Hangar B, soigneusement dissimulé sous une bache. (Sauf bien sûr dans les moments où la Buick décidait de se débarrasser de sa bache d'un geste négligent.) Mais durant la plus grande partie du temps qu'elle avait passé sous notre tutelle, la Buick avait plus particulièrement appartenu à

Tony Schoondist et à Curtis Wilcox. Ses deux gardiens. Les deux docteurs ès-Roadmaster.

- Elle était pas vraiment à lui, ai-je fini par lui répondre, sachant que j'avais hésité trop longtemps. Mais il était au courant, bien sûr.

- Au courant de quoi ? Et ma mère, elle était au courant ?

- Désormais, nous sommes les seuls à être au courant, ai-je dit.

- Tu parles de la Compagnie D ?

- Oui. Et il ne faut pas que ça circule.

Sans même m'en apercevoir, j'avais allumé une cigarette. Je l'ai laissée tomber sur le bitume et écrasée sous mon talon.

- Cette histoire ne regarde que nous.

J'ai avalé une grande goulée d'air.

- Mais si tu y tiens vraiment, je t'expliquerai tout. A présent tu es des nôtres... ou en tout cas, tu es assez proche de nous pour être mis dans le secret des dieux.

Autre locution qui revenait tout le temps dans la bouche de son père ; une fois qu'on a attrapé ce genre de tics de langage, on n'arrive plus à s'en débarrasser.

- Je t'autoriserai même à entrer dans le hangar pour jeter un coup d'œil.

- quand ?

- Dès que la température aura remonté.

- Je comprends pas. qu'est-ce que la température vient faire là-dedans ?

- Aujourd'hui, je finis à trois heures, ai-je dit. S'il s'est pas mis à pleuvoir entre-temps, attends-moi ici, sur le banc. S'il pleut on montera au premier, ou si t'as faim on pourra aller casser une graine au Country Way. Ton père aurait sûrement voulu que tu saches.

...tait-ce la vérité ? Pour être tout à fait franc, je n'en avais pas la moindre idée. Mais l'instinct qui me poussait à lui dévoiler le pot aux roses était si fort que j'avais la sensation d'être m^o par une sorte d'inspiration, ou même d'obéir à un ordre venu directement d'outre-tombe. J'ai beau être athée, ce sont des choses auxquelles je crois plus ou moins. Et j'étais toujours enclin à penser que si je n'avais pas recours à un remède de cheval sa curiosité risquait de s'aiguiser encore plus.

Le savoir apaise-t-il vraiment ? Mon expérience m'a enseigné

que c'était rarement le cas. Mais je ne voulais pas qu'au moment de prendre le chemin de Pittsburgh à la rentrée Ned soit dans le même état qu'au mois de juillet, quand sa bonne humeur naturelle s'était mise à clignoter comme une ampoule mal vissée. A mon avis, il avait bien le droit qu'on lui fournisse un certain nombre d'explications. Certes, il y a des moments dans la vie où toutes les explications restent vaines, mais ça valait la peine d'essayer. Il me semblait même que c'était pour moi une obligation morale, malgré les risques.

Des secousses sismiques, m'a soufflé la voix de Curtis Wilcox à l'oreille. Il y a des secousses sismiques là-dedans, alors fais gaffe.

- Ton étourdissement t'a repris, Sandy ? m'a demandé le gamin.

- En fin de compte, c'était pas un étourdissement, ai-je dit.

quelque chose m'a traversé l'esprit, c'est tout.

En fin de compte, l'orage n'a pas éclaté. quand je suis sorti du bâtiment principal pour rejoindre Ned sur le banc, Arky Arkanian était assis à côté du gamin, une cigarette au bec, et ils parlaient du dernier match de base-ball qu'avaient disputé les Pirates de Pittsburgh. En m'apercevant, Arky a fait mine de vouloir s'éclipser, mais je lui ai dit :

- Non, reste là. Je vais raconter l'histoire de la Buick à Ned, et s'il décide que le chef de poste de la Compagnie D est cinglé

et qu'il faut lui passer la camisole de force, tu pourras témoigner en ma faveur. Tu leur diras que tu as tout vu de tes yeux.

Le sourire s'est effacé des lèvres d'Arky. Une brise torride s'était levée, faisant voler ses cheveux d'un gris d'acier autour de sa tête.

- Tu crois vraiment que c'est une bonne idée ? m'a-t-il demandé.

- Puisque sa curiosité est piquée..., ai-je commencé.

- ...autant la satisfaire, a achevé Shirley qui venait de surgir derrière moi dans l'encadrement de la porte. Et puis comme disait Curtis Wilcox, vaut toujours mieux prendre le taureau par les cornes. Je peux me joindre à vous, ou la session est-elle réservée aux messieurs ?

- Le banc des fumeurs ignore les différences sexuelles, ai-je dit.

Viens t'asseoir avec nous, je t'en prie.

Shirley a pris place à côté de Ned, lui a souri et a sorti un paquet de Parliament de son sac. On était en l'an 2002, on savait tous depuis belle lurette ce qui nous pendait au nez, et on continuait de se tuer à petit feu. Insensé, non ? Enfin, peut-être pas si insensé que ça, puisque nous vivions dans un monde où un ivrogne peut écrabouiller un flic de la route contre le flanc d'un trente-six tonnes et où une Buick purement chimérique se matérialise tout à coup dans une station d'essence bien réelle. Du reste, cela ne m'importait guère à cet instant-là.

Tout ce qui m'importait, c'était l'histoire que j'avais à raconter.

AUTREFOIS :

En 1979, à l'intersection de la 32 et de la route de Humboldt, la station-service Jenny était encore ouverte, mais elle battait sérieusement de l'aile : l'OPEP étranglait l'un après l'autre tous les indépendants. La station appartenait à un mécano du nom de Hugh Bossey, qui ce jour-là était parti se faire soigner les dents à

Lassburg - Hugh Bossey avait un coupable penchant pour les Snickers et le R.C. Cola. M...CANISSIEN ABSENT POUR CAUSE DE RAGE

DE DENTS, annonçait une pancarte scotchée à la fenêtre du garage.

Le pompiste était un certain Bradley Roach, un garçon ,gé de tout juste vingt ans qui avait plaqué l'école avant d'être arrivé au bout de ses études secondaires. Vingt-deux ans et Dieu sait combien de bières

plus tard, c'était ce gars-là qui allait tuer le père d'un gamin qui n'avait même pas encore vu le jour à l'époque, l'écrasant contre le flanc d'une remorque Freuhof, le faisant tourner comme une toupie, lui arrachant ses vêtements et précipitant son cadavre à demi écorché dans les mauvaises herbes du bord de la route, si bien qu'en voyant son uniforme ensanglanté

retourné au milieu de la chaussée, on aurait cru qu'un prestidigitateur venait d'accomplir quelque invraisemblable tour de passe-passe. Mais tout cela reste à venir. A présent, nous sommes dans le passé, au cœur de la contrée magique du Jadis-et-Naguère.

Aux alentours de dix heures, par un beau matin de juillet - oui, encore le mois de juillet, le mois de juillet et Curtis Wilcox reviennent d'une manière obsédante dans cette histoire - Brad Roach était assis dans le bureau de la station-service, les pieds sur la table, plongé dans la lecture d'un tabloïd de supermarché dont la photo de première page représentait une soucoupe volante en suspens au-dessus de la Maison-Blanche.

La sonnerie du garage retentit, signe qu'un véhicule venait de pénétrer dans l'aire de ravitaillement de la station-service. Levant les yeux de sa feuille de chou, Brad vit une voiture - celle-là même qui allait rester tant d'années en pension dans la pénombre du Hangar B - qui se dirigeait vers sa pompe numéro 2 (et dernière), celle qui débitait le super. C'était une magnifique Buick de couleur bleu nuit, d'un modèle ancien (avec calandre chromée et événements sur chaque flanc), mais en parfaite condition. La peinture de la carrosserie rutilait, le pare-brise était d'une propreté immaculée, la baguette en chrome qui courait le long des portières brillait de mille feux, mais avant même que le conducteur ait mis pied à

terre, Bradley Roach comprit que quelque chose ne collait pas dans cette voiture. Mais quoi ? Il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus.

Il laissa tomber son journal sur le bureau (ce journal qu'il n'aurait jamais eu le droit de sortir du tiroir si son patron n'avait pas été obligé d'aller en ville pour expier son goût des sucreries), et il se leva à l'instant même où le conducteur de la Roadmaster ouvrait sa portière et posait un pied sur le ciment.

Il avait plu des cordes pendant la nuit, et les routes étaient encore mouillées (au creux des vallons, à l'ouest de Statler, certaines étaient même sous l'eau), mais le soleil avait percé aux alentours de huit heures ; il tapait très fort à présent et le ciel était d'un bleu éclatant.

Malgré la chaleur, le conducteur de la Buick était vêtu d'un trench-coat noir et d'un chapeau noir à larges bords. " On aurait dit un espion dans un vieux film de guerre ", allait déclarer Brad à Ennis Rafferty une heure plus tard, se laissant aller à ce qui pouvait passer chez lui pour un élan de lyrisme. Le trench-coat était si long que ses pans frôlaient les flaques du sol cimenté de l'aire de ravitaillement, et il se souleva en corolle dans le dos du conducteur de la Buick tandis que celui-ci se dirigeait vers le mur latéral du bâtiment de la station-service - et le grondement de la Redfern, la petite rivière qui coulait en contrebas. La rivière faisait un potin de tous les diables ce matin-là ; les averses de la nuit l'avaient enflée de prodigieuse façon.

Supposant que l'homme en noir avait un besoin naturel à satisfaire, Brad lui lança :

- La porte est pas fermée à clé, m'sieur ! Je vous en mets combien, du carburant ?

- Faites-moi le plein, répondit le type.

Aux dires de Brad Roach, sa voix n'était pas des plus plaisantes.

Comme il l'expliqua un peu plus tard aux collègues alertés par ses soins, il lui avait semblé entendre quelqu'un qui avait la bouche pleine de confiture. Ce jour-là, Brad était décidément en veine de poésie. L'absence de son employeur y était peut-être pour quelque chose.

- Vous voulez que je vérifie l'huile ? cria Brad.

Entre-temps, le type avait atteint l'angle du petit quadrilatère blanc qui abritait le garage. Vu la vitesse à laquelle il se déplaçait, Brad se dit qu'il devait être rudement pressé de poser sa pêche.

Pourtant, il s'arrêta et tourna à demi la tête vers Brad. Juste ce qu'il fallait pour que celui-ci aperçoive un croissant de joue d'une peau luisante, un œil en amande sombre et apparemment dépourvu de blanc, et une mèche de cheveux noirs et raides retombant sur une oreille d'aspect peu ordinaire. Oreille dont Brad avait conservé un souvenir particulièrement vivace. Elle l'avait profondément troublé, peut-être même empli d'horreur, mais il n'arrivait pas à expliquer pourquoi. Car arrivé à cet endroit de sa déposition, la poésie lui avait soudain fait défaut. On aurait dit qu'il y avait eu le feu et que ça lui avait fait fondre l'oreille : c'est tout ce qu'il avait réussi à sortir.

- Vous occupez pas de l'huile ! avait répondu l'homme en noir de sa voix bizarrement enrouée avant de disparaître derrière le bâtiment, les

pans de son manteau noir se soulevant une dernière fois derrière lui comme les ailes d'une chauve-souris géante.

En plus de son enrouement, qui faisait penser à une matière glaireuse et un peu gluante, l'inconnu avait, toujours selon Brad Roach, un accent à couper au couteau qui lui avait rappelé celui de Boris Badinoff, le méchant Russe de Rocky et Bullwinkle.

Brad se dirigea vers la Buick et s'avança sans h,te le long du flanc qui était tourné du côté des pompes à essence (le type s'était garé un peu n'importe comment, laissant un assez grand espace entre la voiture et elles), caressant de la main au passage la carrosserie à la peinture lisse et douce et la baguette en chrome. Geste d'admiration plutôt que de défi, qui trahissait peut-être malgré

tout un soupçon d'effronterie. Bradley était alors un tout jeune homme, doué de la hardiesse naturelle des garçons de son ,ge. Au moment o' il se penchait au-dessus du bouchon du réservoir, à

l'arrière de la Buick, il s'immobilisa brusquement. Le bouchon du réservoir était bien là, mais il n'y avait pas de plaque minéralogique. Ni même de support sur lequel on aurait pu en visser une.

C'est là que Bradley comprit ce qui l'avait troublé quand la sonnerie l'avait arraché à sa lecture et qu'il avait posé pour la première fois les yeux sur la voiture. Le pare-brise ne portait pas l'habituel macaron du contrôle technique. Enfin, ce n'était pas l'affaire de Brad que la Buick soit dépourvue de plaque d'immatriculation et de macaron du contrôle technique ; c'était celle des deux policiers municipaux ou des flics de la police d'...tat cantonnés un peu plus haut sur la route. S'ils s'en apercevaient, le propriétaire de la Buick se ferait épingler, et sinon tant pis. Brad Roach était pompiste, et les pompistes ne sont pas chargés de faire respecter la loi.

Il actionna le petit levier latéral pour remettre le compteur de la pompe à zéro et inséra le bec du pistolet automatique dans l'ouverture du réservoir, ce qui déclencha la sonnerie de la pompe.

Laissant la machine se débrouiller toute seule, Brad fit le tour de la Buick pour l'examiner sous toutes les coutures. Il regarda par la vitre côté conducteur et fut frappé par l'étonnante simplicité du décor, sachant que dans les années cinquante la Roadmaster avait été peu ou prou considérée comme une voiture de luxe. La garniture des sièges était du même marron clair que le revêtement du plafond. Il n'y avait rien sur la banquette arrière, rien sur la banquette avant et rien non

plus sur le plancher - ni cartes, ni paquet de cigarettes roulé en boule, pas même un emballage de bonbon.

Le volant était fait d'un bois incrusté d'une matière brillante.

Bradley se demanda si c'était une caractéristique normale de ce modèle, ou une option pour laquelle il avait fallu déboursier un supplément. En tout cas, ça en jetait. S'il avait eu les petites poignées, on aurait pu croire que c'était le gouvernail d'un yacht. Son diamètre était tel qu'on ne pouvait le tenir qu'en gardant les bras assez largement écartés. Brad se dit qu'il avait sans doute été fait sur mesure, et qu'un volant pareil ne devait pas être commode quand on avait un long trajet à parcourir. Non, vraiment pas commode.

Le tableau de bord aussi avait quelque chose de bizarre. Apparemment, il était en loupe de noyer ; les manettes en métal chromé

et les divers appareils - chauffage, radio, pendulette - avaient l'air normal, ou en tout cas ils étaient disposés normalement. La clé de contact était également à la place où on pouvait s'attendre à la trouver (en voilà au moins un qu'est pas méfiant, se dit Brad), et pourtant quelque chose ne collait pas du tout là-dedans. quelque chose, mais quoi ? C'était difficile à dire.

Brad refit le tour de la voiture dans l'autre sens, admirant la calandre chromée à l'air plein de morgue (là au moins il n'y avait pas de doute, c'était bel et bien une calandre de Buick), et consta-tant que non content d'être dépourvu de vignette du contrôle technique le pare-brise était vierge de toute espèce de macaron ou d'autocollant. Apparemment, le propriétaire de la Buick n'était membre ni de l'Automobile Club, ni des Elks, ni du Lions Club, ni des Kiwanis. Il ne comptait pas parmi les bienfaiteurs de l'université de Pittsburgh (ou en tout cas ne l'affichait pas sur les vitres de sa voiture), et la Buick n'était protégée ni par la Mopar ni par ce brave vieux Rusty Jones.

N'empêche qu'elle était chouette, cette bagnole... quoique si son patron avait été là il lui aurait dit qu'il ne le payait pas pour s'extasier devant les véhicules de passage, qu'il était là pour leur faire le plein un point c'est tout.

Le temps que la pompe se bloque automatiquement, la Buick avait englouti pour sept dollars de potion magique. «a faisait une sacrée quantité d'essence, vu qu'à l'époque un litre d'essence co°-tait un peu moins de vingt cents. Ou bien le réservoir était presque à sec quand

l'homme en noir avait pris la route, ou bien il avait dû abattre une sacrée distance.

À la réflexion, Bradley se dit que la deuxième éventualité ne pouvait être la bonne. Les routes étaient encore mouillées ; au creux des vallées, la pluie avait même formé de véritables mares, et pourtant il n'y avait pas la plus petite trace d'éclaboussure sur la carrosserie bleu nuit, pas la moindre salissure sur les luxueux pneus à bande blanche. Pour Bradley Roach, c'était tout bonnement impossible.

Personnellement, ça ne lui faisait ni chaud ni froid, mais il se dit qu'il ferait peut-être bien de signaler à l'homme en noir que l'absence de macaron du contrôle technique sur son pare-brise risquait de lui attirer des ennuis. Si ça se trouvait, ça lui vaudrait un pourboire. Peut-être même de quoi se payer un pack de six. Il n'aurait pas l'âge légal de s'acheter des boissons alcoolisées avant sept ou huit mois, mais il y avait toujours moyen de s'arranger, surtout quand on était un assoiffé chronique comme Bradley.

Il regagna le bureau, s'assit, redéplia son tabloïd et attendit que l'homme en noir refasse son apparition. C'était vraiment une drôle d'idée de s'affubler d'une tenue pareille par une journée aussi chaude, mais sur ce point une explication s'était peu à peu formée dans la tête de Brad. Ce type était forcément un P.C.P., quoique d'un genre un peu différent de ceux des environs de Statler. Il devait appartenir à une secte qui tolérait les véhicules à moteur.

P.C.P. : c'était l'acronyme dont usaient Bradley et ses copains pour désigner les Amish. Il voulait dire : " Pauvres Cons de Ped-zouilles ".

Après avoir lu de bout en bout un article sur " Visiteurs de l'espace ", dû à un spécialiste des O.V.N.I. qui avait fait un passage dans l'U.S. Army, et s'être plongé un assez long moment dans la contemplation de la pin-up de la page quatre, une blonde qui n'avait gardé que son soutien-gorge et sa petite culotte pour pêcher à la mouche dans un torrent de montagne, Brad s'aperçut qu'un quart d'heure s'était écoulé et qu'il attendait toujours. Apparemment, ce type n'était pas allé aux goguenots pour déposer de la menue monnaie ; il devait avoir un sacré gros paquet à mettre en banque.

Brad fut pris d'un début d'hilarité en s'imaginant l'homme en noir assis sur le chiotard, sous les tuyaux mangés de rouille, dans l'obscurité (l'ampoule de 25 watts qui éclairait les lieux avait grillé

un mois plus tôt et ni Bradley ni Hugh ne s'étaient donné la peine de

la changer), son manteau noir étalé autour de lui sur le sol jonché de crottes de souris. Puis il reprit son journal et passa à la page des blagues, qui l'occupa dix minutes de plus. Certaines blagues étaient tellement poilantes que Brad les lisait deux ou trois fois de suite, en rigolant comme un bossu, mais au bout d'un moment même les plaisanteries les plus fines perdent de leur mordant. Il lacha son journal et consulta la pendule murale au-dessus de la porte. Dehors, à côté des pompes, la Buick Roadmaster étincelait au soleil. Il s'était écoulé près d'une demi-heure depuis que son conducteur s'était retourné pour crier " Vous occupez pas de l'huile ! " de sa drôle de voix enrouée avant de disparaître derrière le bâtiment dans un ultime tournoiement de tissu noir. Est-ce que c'était vraiment un P.C.P. ? Y en avait-il vraiment qui conduisaient des voitures ? Tout à coup, Brad avait des doutes.

Les P.C.P. croyaient dur comme fer que tout engin à moteur était l'œuvre de Satan.

Donc, il n'était probablement pas de la confrérie. Mais P.C.P.

ou non, pourquoi est-ce qu'il ne ressortait pas des chiottes ?

Soudain, l'idée de ce type assis sur son trône brunâtre, dans la pénombre, à côté de la pompe à diesel, ne lui paraissait plus si désopilante que ça. Brad l'imaginait toujours sur le chiotard, son manteau noir étalé autour de lui sur le lino crasseux, mais à présent il ne le voyait plus en train de pousser de toutes ses forces, en grognant sourdement, ses pauvres joues en feu, pour chercher son paquet. A présent, il se le figurait avec la tête penchée vers l'avant, le menton reposant sur la poitrine, son grand chapeau à large bord (qui ne ressemblait ni de près ni de loin à un chapeau amish) rabattu sur ses yeux. Ne bougeant pas. Ne respirant pas. Foudroyé

en chiant. Par une crise cardiaque, une rupture d'anirisme ou un truc dans ce goû-t-là. Ce n'était pas impossible après tout. Si le Roi du Rock and Roll en personne avait avalé son bulletin de naissance en posant sa pêche, ça pouvait arriver à n'importe qui.

- Non, non, fit Bradley Roach à mi-voix. Non, ce serait trop con.

Il reprit son journal et essaya de lire un article sur les soucoupes volantes qui nous espionnent quotidiennement, mais il n'arrivait pas à trouver un sens aux mots qu'il lisait. Il reposa le journal, regarda dehors. La Buick était toujours là, étincelant au soleil.

Et pas plus d'homme en noir que de beurre au bout du nez.

Une demi-heure... non, trente-cinq minutes à présent. Nom de Dieu. Bradley reprit son tabloÛd et essaya de lire un article sur des lycéennes qui pratiquaient le satanisme en Floride. Une des nanas était carrément bandante, mais les autres, Satan pouvait toujours se les garder, se dit Bradley Roach.

Cinq autres minutes s'écoulèrent et dans sa nervosité il se mit à déchirer le journal en fines lanières, les l,chant l'une après l'autre au-dessus de la corbeille à papier.

- Et merde, marmonna-t-il en se levant.

Il sortit du bureau et fit le tour du petit quadrilatère en par-paings blanchi à la chaux qui était son lieu de travail depuis qu'il avait plaqué le lycée. Les toilettes étaient à l'arrière du b,timent, sur le côté droit. Brad n'arrivait pas à décider s'il devait rester sérieux - «a va M'sieur, vous êtes pas malade ? - ou le prendre sur le ton de la plaisanterie - Si vous avez besoin d'une ventouse, je peux aller vous en chercher une. En fin de compte, il n'eut à débiter ni l'une ni l'autre des deux phrases qu'il avait amoureusement peaufinées.

Le loquet de la porte des toilettes était nase et elle avait tendance à s'ouvrir toute seule au moindre coup de vent si elle n'était pas verrouillée de l'intérieur, aussi Brad et Hugh inséraient toujours un bout de carton entre le chambranle et la porte pour la maintenir en place. Si l'homme en noir avait été dans les toilettes, il y serait rentré avec le bout de carton (et il l'aurait sans doute posé sur le rebord du lavabo pendant qu'il se soulageait), ou l'aurait laissé tomber sur la petite marche en ciment devant la porte.

C'est là que Brad et Hugh le retrouvaient presque à tous les coups.

Comme Brad l'expliquerait plus tard à Ennis Rafferty, chaque fois qu'un client faisait usage des lieux, il fallait qu'ils aillent remettre le bout de carton en place après son passage. Souvent aussi, ils devaient tirer la chasse eux-mêmes. quand ils sont loin de chez eux, les gens ne se soucient pas de ce genre de détails. quand ils sont loin de chez eux, les gens deviennent de vrais salauds. Oh il y a des exceptions bien s'r, mais pas tant que ça. qu'est-ce que vous voulez, c'est la vie, conclut Bradley d'un ton docte, comme s'il avait été un sage vieillard et non un garçon d'à peine vingt ans avec des boutons plein la gueule et une crotte de nez prise dans les poils de sa narine gauche qui faisait un peu penser à une mouche entortillée dans une toile d'araignée.

Mais le bout de carton était exactement au même endroit que

d'habitude, enfoncé dans sa fissure, juste au-dessus du loquet.

L'homme en noir l'avait peut-être remis en place après avoir fait usage des lieux, il pouvait arriver que des personnes de passage fassent preuve de ce genre de délicatesse, même si ce n'était pas un événement des plus courants, mais Brad avait du mal à croire qu'il ait pu le remettre exactement au même endroit, vu qu'il n'était pas de par ici et n'avait aucun moyen de savoir que la cale était vraiment efficace lorsqu'on la plaçait à cette hauteur-là.

Néanmoins, Brad ouvrit la porte histoire d'en avoir le cœur net, attrapant le bout de carton au passage du même geste à la fois s'r et désinvolte que celui qu'il aurait plus tard pour décapsuler les canettes avec la poignée de la portière de sa propre Buick. Mais sa conviction intime se vérifia : il n'y avait personne. Rien n'indiquait que les W.C. avaient été utilisés, et du reste Brad n'avait pas entendu la chasse d'eau pendant qu'il lisait son canard dans le bureau. Il n'y avait pas la moindre goutte d'eau sur les parois tachées de rouille de la cuvette.

Brad se dit alors que l'homme en noir avait fait le tour du bâtiment non pour satisfaire un besoin naturel, mais pour jeter un coup d'œil à la Redfern, rivière assez pittoresque pour qu'un touriste de passage l'honore d'une petite visite (allant peut-être jusqu'à dégainer son Kodak), avec les hautes collines qui se dressaient à l'arrière-plan et la double rangée de saules entre lesquels elle serpentait, verts et ondoyants comme la chevelure d'une sirène (ce garçon avait décidément une âme de poète, c'était un vrai Dylan Thomas). Mais il n'y avait pas trace de l'homme en noir de ce côté-là non plus ; il n'y avait que des débris de vieux moteurs et deux antiques carcasses de tracteurs mangées de rouille et envahies de mauvaises herbes.

La rivière roulait des flots écumeux dans un grondement de tonnerre. Elle avait beaucoup gonflé, et même si ce n'était pas destiné à durer (en Pennsylvanie occidentale comme ailleurs, les crues printanières sont des événements saisonniers), la Redfern d'habitude plutôt léthargique s'était transformée ce jour-là en un véritable torrent.

En voyant à quel point les eaux avaient monté, Bradley Roach sentit naître en lui un horrible soupçon. Il scruta du regard la pente abrupte qui descendait vers la rivière. L'herbe détrempée était sans doute très glissante, surtout pour un P.C.P. à la tête farcie de litanies et dont les chaussures à semelles de cuir avaient naturellement tendance à dérapier. Plus Bradley y réfléchissait, plus il lui semblait que c'était la seule explication logique. La seule avec laquelle tout collait : les chiottes inutilisées, la voiture qui attendait devant la pompe à super,

réservoir plein et clé au contact, prête à

démarrer. Voulant jeter un coup d'œil à la Redfern, l'heureux propriétaire de la Buick Roadmaster s'était imprudemment approché de la berge pour la voir de plus près, et là... hop ! adieu Berthe.

Bradley descendit vers la rivière en prenant garde de rester toujours à proximité d'un objet de rebut auquel il pourrait se raccrocher s'il perdait pied. Il dérapa deux ou trois fois en dépit de ses gros brodequins à semelles crantées, mais ne tomba pas. Il n'y avait aucune trace de l'homme en noir sur la berge, mais en aval, à deux cents mètres de l'endroit où il se tenait, Brad aperçut un objet coincé dans les branches d'un bouleau mort. Un objet qui dansait sur l'eau. Un objet de couleur noire. Était-ce le manteau du conducteur de la Buick ?

- Et merde, grommela-t-il avant de regagner le bureau en toute hâte pour appeler la Compagnie D, dont le central était nettement plus proche de la station-service que le bureau du shérif local.

Et c'est comme ça...

AUJOURD'HUI

Sandy

- ...qu'on a été embringués là-dedans, ai-je dit. Le prédécesseur de Shirley, Matt Babicki, a passé l'appel à Ennis Rafferty...

- Pourquoi Ennis, Ned ? a interrogé Shirley. Réponds vite !

- Parce que c'était lui l'U.P.P. - l'unité la plus proche, a-t-il répondu machinalement.

Mais Ned n'avait pas la tête à ça. Il ne la regardait même pas.

Ses yeux étaient fixés sur moi.

- Ennis avait cinquante-cinq ans et il attendait la retraite avec impatience, mais de ce côté-là tous ses espoirs ont été frustrés, ai-je dit.

- Et mon père était avec lui, n'est-ce pas ? Ils faisaient équipe.

- Oui, ai-je dit.

J'avais encore beaucoup de choses à lui raconter, mais il fallait d'abord

lui laisser digérer le prologue. Je suis resté silencieux, le temps qu'il s'habitue à l'idée que son père et l'homme qui l'avait tué, Bradley Roach, s'étaient un jour retrouvés en face l'un de l'autre et avaient conversé comme deux êtres humains ordinaires.

Tout en écoutant le récit de Roach, Curtis avait ouvert son calepin pour y noter rapidement la succession des événements. Ned connaissait déjà la procédure ; il savait comment on entamait une nouvelle affaire.

quelque chose me disait que c'était ce qui allait rester imprimé

en lui, même après que je lui aurais raconté la suite, et aussi déli-rante qu'elle lui paraisse. L'image d'un assassin et de sa victime debout l'un en face de l'autre à moins de trois cents mètres de l'endroit o ù leurs vies allaient de nouveau entrer en collision, cette fois avec des conséquences mortelles, vingt-deux ans plus tard.

- quel ,ge il avait ? a demandé Ned presque dans un murmure. quel ,ge avait mon père à ce moment-là ?

Il aurait sans doute été capable de faire le calcul tout seul, mais il était bien trop éberlué.

- Vingt-quatre ans, ai-je répondu.

Ce n'était pas bien difficile. quand une vie dure si peu de temps, le calcul est simple.

- Il n'appartenait à la Compagnie D que depuis un an. A l'époque, la règle était la même qu'aujourd'hui : il y avait deux hommes par voiture la nuit, mais le reste du temps ils se démerdaient seuls.

Excepté les nouvelles recrues, bien s' r. Et comme ton père était encore du nombre, il faisait équipe avec Ennis dans la journée.

- «a va, Ned ? a demandé Shirley.

question qui valait d'être posée, car le visage du gamin s'était graduellement vidé de tout son sang.

- Oui, ça va, a-t-il marmonné.

Ses yeux se sont posés tour à tour sur Shirley, sur Arky et sur Phil Candleton. Le regard était chaque fois le même, mi-désem-paré mi-accusateur.

- Vous étiez au courant ? leur a-t-il demandé.

- On savait tout, bien sûr, a dit Arky.

Sa pointe d'accent Scandinave me faisait invariablement penser à Lawrence Welk annonçant : " Et voizi les zi charmantes et zi cholies Lennon Zizterz. "

- «a n'avait rien de secret. A l'époque, ton père et Bradley Roach ne s'entendaient pas si mal. Et ça a continué. D'accord, ton père l'a embarqué trois ou quatre fois dans les années quatre-vingt...

- Dis plutôt cinq ou six, a grommelé Phil. «a se passait dans son secteur à presque tous les coups. Cinq ou six fois au moins.

Un jour, il a même traîné ce demeuré à une réunion des Alcooliques Anonymes, mais il aurait aussi bien pu pisser dans un violon.

- Le boulot de ton père, c'était de faire la police, dit Arky.

Et à partir du milieu des années quatre-vingt, Brad était devenu pochetron à plein temps. Son boulot à lui, c'était de picoler. De préférence en roulant sur des petites routes de campagne. Il adorait ça. Comme la plupart des poivrots.

Arky a poussé un soupir.

- Bref, vu leurs boulots respectifs, c'était forcé qu'ils se retrouvent en conflit de temps en temps.

- De temps en temps, a répété Ned.

Il avait l'air fasciné. On aurait dit que le concept même de temps avait acquis une dimension nouvelle à ses yeux.

- Mais il n'y avait rien de personnel dans tout ça, a repris Arky.

A part peut-être cette histoire de Buick. (Il a hoché la tête en direction du Hangar B.) Cette Buick faisait comme une espèce de rideau entre eux. La Buick non plus, personne n'a jamais essayé

de garder le secret dessus, en tout cas pas de propos délibéré, n'empêche que c'est un secret quand même.

Shirley l'approuvait de la tête. Son bras s'est détendu et elle a pris la main de Ned, qui l'a laissée faire.

- Les gens font comme si elle n'existait pas, a-t-elle dit. C'est toujours comme ça qu'ils agissent avec les choses incompréhensibles... jusqu'au jour où il ne leur est plus possible de faire semblant, bien sûr.

- Il y a des moments où on ne peut plus faire comme si elle n'existait pas, a dit Phil. On s'en est rendu compte aussitôt que...

enfin, c'est Sandy qui va t'expliquer ça.

Son regard est revenu se poser sur moi. Ceux des autres aussi.

C'étaient les yeux de Ned qui brillaient le plus.

J'ai allumé une cigarette et j'ai repris le fil de mon récit.

AUTREFOIS :

Ennis Rafferty fourragea dans la boîte à leurres qui le suivait d'une voiture de patrouille à l'autre pendant toute la saison de la pêche afin d'y trouver ses jumelles. quand il leur eut enfin mis la main dessus, Curt Wilcox et lui se dirigèrent vers la Redfern pour la raison même qui avait poussé l'ours à grimper au sommet de la montagne : histoire de voir s'il y avait quelque chose à voir.

- Et moi, qu'est-ce que je fais ? leur demanda Brad au moment où ils s'éloignaient.

- Tu gardes la bagnole à l'œil et tu mets ton histoire au point, dit Ennis.

- Mon histoire ? Pourquoi j'aurais besoin d'en inventer une ?

Apparemment, cette idée le mettait mal à l'aise. Ennis ne lui répondit pas, et Curt non plus.

Tandis qu'ils descendaient avec précaution la pente envahie de mauvaises herbes, prêts à se retenir mutuellement en cas de dérapage, Ennis déclara :

- Elle est pas normale, cette bagnole. Même Bradley Roach s'en est aperçu, et pourtant il a pas été gâté par la nature côté q.I.

Curt s'était mis à hocher la tête en signe d'approbation avant même que son aîné ait achevé de parler.

- Elle me rappelle un peu un de ces dessins du " jeu des sept erreurs " quand j'étais gosse.

- Mais oui bon Dieu, c'est vrai ! s'exclama Ennis.

L'idée l'enchantait. Il avait énormément de sympathie pour le jeunot qu'on lui avait collé comme équipier, et il était persuadé

qu'il ferait un flic du tonnerre dès qu'il aurait un peu de bouteille.

Entre-temps, ils étaient arrivés sur la berge. Ennis tendit la main vers ses jumelles, dont il s'était passé la lanière autour du cou.

- Pas de vignette du contrôle technique. Même pas de plaques d'immatriculation, putain ! Et le volant, Curtis ! T'as vu la taille qu'il a ?

Curt hocha affirmativement la tête.

- Pas d'antenne pour la radio, reprit Ennis. Et pas la moindre trace de boue sur la carrosserie. Comment elle a fait pour pas se salir en roulant sur la 32 ? Nous, on n'a pas arrêté de soulever d'énormes gerbes en passant dans les flaques d'eau. Même notre pare-brise est tout crotté.

- Je sais pas. T'as vu ses événements ?

- Oui, et alors ? Toutes les vieilles Buick en ont, des événements.

- D'accord, mais ceux-là sont pas normaux. Y en a quatre côté

passager, et seulement trois côté conducteur. Tu crois que l'usine Buick aurait pu fabriquer une bagnole avec quatre événements d'un côté et trois de l'autre ? «a tient pas debout.

L'espace d'un instant, Ennis considéra son jeune équipier d'un œil perplexe, puis il chaussa ses jumelles et scruta la rivière en aval. Il eut vite fait de repérer l'objet noir ballotté par le courant qui avait incité Brad à se ruer sur le téléphone.

- qu'est-ce que c'est ? Un manteau ? demanda Curt.

Il se mit une main en visière au-dessus des yeux, qu'il avait nettement plus perçants que ceux de Bradley Roach.

- Non, hein ? C'est pas un manteau.

- Non, admit Ennis, scrutant toujours. On dirait plutôt une poubelle. Une de ces poubelles en plastique noir comme on en trouve dans tous

les supermarchés. Enfin, si ça se trouve je me plante sur toute la ligne. Tiens, t'as qu'à jeter un coup d'œil.

Il passa les jumelles à Curtis, et ce dernier constata qu'il ne se plantait pas le moins du monde. Il s'agissait bel et bien d'une poubelle en plastique noir. Elle venait sans doute du parc de cara-vanes, en haut de la colline. Un coup de vent avait dû l'emporter pendant l'orage de la nuit dernière. Ce n'était pas un manteau noir, et on ne retrouva jamais aucune trace ni du manteau noir, ni du chapeau noir, ni de l'homme au visage blafard dont une mèche de cheveux noirs et raides soulignait l'oreille étrangement difforme. Les hommes de la Compagnie D auraient eu des raisons de douter de l'existence même dudit individu - la présence du tabloïd de supermarché n'avait pas échappé à Ennis Rafferty lorsqu'il s'était enfermé dans le bureau avec le dénommé Roach pour lui poser quelques questions - mais celle de la Buick était par contre incontestable. Et son étrangeté était irréfutable. Elle était là, inscrite dans le paysage, devant les pompes à essence. Toutefois, le temps que la dépanneuse du comté s'amène enfin pour la dégager de là, Ennis Rafferty et Curtis Wilcox ne croyaient plus ni l'un ni l'autre que c'était une Buick.

Ce que c'était, ils n'en avaient pas la moindre idée.

Tout flic d'expérience est enclin à se laisser guider par son intuition. C'est ce que fit Ennis tandis que son jeune équipier et lui remontaient de la rivière. Brad Roach les attendait, debout à côté

de la Roadmaster qui comportait trois événements chromés sur le flanc gauche et quatre sur le droit. L'intuition d'Ennis lui disait que les anomalies qu'ils avaient relevées jusqu'à présent n'étaient que la crème fouettée sur le sundae. Et s'il en était ainsi, il valait mieux que Roach en voie le moins possible, afin d'en ébruiter le moins possible par la suite. C'est pour cela qu'en dépit de la brulante curiosité que la voiture abandonnée éveillait en lui, il en confia la garde à Curt tandis qu'il escortait Bradley Roach jusqu'au bureau.

Après avoir refermé la porte derrière eux, Ennis demanda qu'on lui envoie une dépanneuse pour remorquer la Buick jusqu'au poste central de la Compagnie D, dont le parking pourrait lui tenir lieu de garage provisoire. Il voulait aussi interroger Roach pendant que sa mémoire était encore relativement fraîche. Ennis avait bien entendu prévu d'examiner leur curieuse trouvaille pour son propre compte dès qu'il en aurait le loisir.

- quelqu'un lui a apporté quelques petites modifications, c'est tout, dit-

il à Curt avant d'aller s'enfermer dans le bureau avec Bradley Roach.

Curt eut une moue sceptique. On peut modifier une bagnole, d'accord, mais là c'était carrément du délire. Supprimer un événement, puis ressouder la carrosserie si habilement qu'il n'en subsiste pas la moindre cicatrice ? Remplacer le volant par cette espèce d'énorme machin qui ressemblait plutôt au gouvernail d'un yacht ? Petites modifications, tu parles.

- T'as qu'à y jeter un coup d'œil pendant que je m'occupe du reste, dit Ennis.

- Je peux vérifier le moulin ?

- A ta guise. Mais t'che de pas trop tripoter le volant, des fois qu'il y aurait des empreintes dessus. Et de pas coller les tiennes partout.

Ils venaient d'arriver à la hauteur des pompes à essence. D'un œil très excité, Brad Roach regarda approcher les deux policiers, celui qu'il allait tuer au vingt et unième siècle et celui qui allait disparaître sans laisser de trace ce soir-là.

- Alors, qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Brad. C'est son cadavre qui flotte dans la rivière ? Il s'est noyé, c'est ça ?

- A condition qu'il soit arrivé à se glisser dans la poubelle qui s'est coincée dans la fourche d'un arbre abattu, dit Ennis.

Le visage de Roach s'allongea.

- Merde, fit-il, c'était qu'une poubelle ?

- Eh oui, que veux-tu. Dans laquelle même un nain aurait du mal à tenir. Agent Wilcox ? Vous avez des questions à poser à ce garçon ?

...tant encore en apprentissage, avec Ennis pour mentor, Curtis posa bel et bien quelques petites questions, dont l'objet principal était de s'assurer que Bradley Roach n'était ni en état d'ivresse ni en état de démence. Ensuite il adressa un bref signe de tête à

Ennis, qui tapota l'épaule de Roach comme s'ils avaient été de vieux copains.

- Allons dans le bureau, si tu veux bien, suggéra-t-il. Tu vas me filer une tasse de caoua et on va t'cher de tirer cette affaire au clair.

Là-dessus, il entraîna Brad vers le bureau. Le bras amical que l'agent

Rafferty avait passé autour des épaules de Bradley Roach exerçait une pression inexorable, et tout en l'entraînant ainsi il déversait sur lui un véritable flot de paroles.

quant à l'agent Wilcox, il resta près de trois quarts d'heure en tête à tête avec la Buick, le temps que la dépanneuse du comté se pointe enfin, coiffée de son gyrophare orange. Trois quarts d'heure, ce n'est pas bien long, mais cela suffit à transformer défœ-

nitivement Curtis en un maître ès-Roadmasters. Comme dit l'adage, il n'y a pas de vrai amour sans coup de foudre.

Ils reprirent la direction des baraquements de la Compagnie D

dans le sillage de la dépanneuse et de la Buick hissée sur la remorque, nez en l'air et pare-chocs arrière frôlant l'asphalte. Ennis tenait le volant. Curt était assis côté passager, tellement surexcité

qu'il se tortillait sur son siège comme un petit garçon qui a envie de faire pipi. Entre eux, la Motorola spécial police couverte d'éra-flures et de bosses, qui avait été arrosée de café ou de coca un nombre incalculable de fois mais avait subi toutes ces avanies sans coup férir, nasillait sans arrêt, Matt Babicki et les agents en patrouille échangeant sur la fréquence habituelle les phrases codées qui constituaient le fond sonore permanent de leurs journées de travail. Le nasillement était toujours là, mais Ennis et Curt n'y prêtaient plus aucune attention, à moins que le numéro de leur voiture ne se fasse entendre.

- D'abord, il y a le moteur, dit Curt. Enfin non, il vaut mieux que je commence par le levier qui commande l'ouverture du capot. Il est très difficile à atteindre, et on le pousse au lieu de le tirer vers soi...

- J'ai jamais entendu parler d'un truc pareil, grommela Ennis.

- Attends, c'est pas tout, haleta son jeune équipier. J'ai fini par le dénicher, et je suis arrivé à soulever le capot. Et le moteur...

alors là, tu peux pas t'imaginer...

Ennis lui jeta un coup d'œil. Son expression était celle d'un homme qui vient d'avoir une idée épouvantable, mais beaucoup trop plausible pour être rejetée. Avec la lumière orange du gyrophare de la dépanneuse qui lui clignotait sur le visage, il avait l'air de souffrir d'une jaunisse.

- Ne t'avise pas de me dire qu'il n'y en a pas, gronda-t-il. Ne t'avise pas de me dire que le capot ne contient qu'un cristal radioactif ou je ne sais quelle autre foutaise comme dans leurs histoires de soucoupes volantes à la con.

Curtis éclata d'un rire dans lequel perçait plus l'exaltation que la gaieté.

- Oh non, il y a bien un moteur, mais dans lequel rien ne colle. Sur chaque flanc du bloc moteur, il y a une inscription qui dit BUICK 8, en énormes lettres chromées, comme si les gens qui l'ont fabriqué avaient eu peur d'oublier de quel modèle il s'agissait.

Il y a quatre bougies de chaque côté, soit huit en tout, et c'est le chiffre normal - une bougie par cylindre - mais il n'y a pas d'allumeur, ni de chapeau d'allumeur, ou en tout cas j'en ai pas vu. Pas non plus de génératrice ni d'alternateur.

- Tu me charries, ou quoi ?

- Ennis, je t'en donne ma parole.

- Où vont les fils des bougies ?

- Ils décrivent tous une espèce de grande boucle et retournent se brancher dans le bloc moteur.

- C'est dingue !

- Oui mais attends, ça s'arrête pas là.

En d'autres termes, cesse de me couper la parole et laisse-moi finir mon histoire. Tout en se tortillant sur son siège, Curtis Wilcox ne quittait pas des yeux la Buick accrochée à la dépanneuse.

- Vas-y, Curt, je t'écoute.

- Y a bien un radiateur, mais apparemment il ne contient aucun liquide, ni eau ni antigel. Y a pas de courroie de ventilateur, mais c'est assez logique vu qu'y a pas non plus de ventilateur.

- Et l'huile ?

- Y a bien un carter et une jauge, mais la jauge n'a pas de repères. Y a une batterie, Ennis, mais ce qu'il faut que tu te mettes dans le crâne, c'est qu'elle est reliée à rien. Elle a pas de câbles.

- Si ta description est exacte, cette bagnole peut tout bonnement pas rouler, dit Ennis.

- «a me paraît évident. J'ai retiré la clé du contact. La clé est attachée à une petite chaînette, mais y a rien au bout de la chaînette, ni porte-clés ni médaillon.

- Pas d'autres clés ?

- Non. Et en fait la clé de contact n'est pas une clé. C'est une simple tige de métal, à peu près longue comme ça.

Curt fit la démonstration en écartant le pouce et l'index.

- Tu veux dire que ce serait une clé encore vierge, comme on en voit chez les serruriers ?

- Oh non. Ce truc-là n'a rien d'une clé. Ce n'est qu'un petit bout de métal plat.

- Tu l'as essayée ?

Curt, qui avait été jusque-là d'une prolixité presque pathologique, devint subitement muet.

- Allez quoi, dit Ennis. On fait équipe, bordel. Je vais pas te bouffer.

- Bon d'accord, je l'ai essayée. Histoire de voir si ce moteur à la noix tournait ou pas.

- ...videmment qu'il tourne. quelqu'un a amené la bagnole jusqu'à la station-service.

- C'est ce que prétend Roach, mais après avoir jeté un coup d'œil sous le capot, j'ai bien été obligé de me demander s'il ne nous racontait pas des salades, à moins qu'on ne l'ait hypnotisé.

Là-dessus, le mystère reste entier. Cette soi-disant clé refusait obstinément d'obéir. Comme si on avait bloqué la serrure.

- qu'est-ce que t'en as fait ?

- Je l'ai laissée sur le contact.

Ennis fit un signe d'approbation.

- Bonne idée. quand t'as ouvert la portière, est-ce que le plafonnier s'est allumé ? A condition qu'il y en ait un, bien s'êr.

Curtis marqua un temps, essayant de se rappeler ses faits et gestes.

- Oui, il y en avait un et il s'est bel et bien allumé. C'est bizarre que ça m'ait échappé. Mais comment a-t-il pu s'allumer, d'ailleurs ? Comment un plafonnier peut-il marcher avec une batterie sans c,bles ?

- Va savoir, peut-être qu'il est alimenté par des piles, dit Ennis d'une voix qui manquait nettement de conviction. qu'est-ce que tu as remarqué d'autre ?

- J'ai gardé le meilleur pour la fin, dit Curtis. J'ai été obligé

de tripatouiller là-dedans, mais je me suis servi d'un mouchoir et je sais exactement ce que j'ai touché, alors me brise pas les burnes avec ça.

Ennis ne releva pas, mais jeta au gamin un coup d'œil qui signifiait qu'il était tout disposé à lui briser les burnes s'il le fallait.

- Toutes les commandes du tableau de bord sont bidon, on les a mises là que pour la galerie. Les boutons de la radio tournent pas, celui du chauffage non plus. Rien à faire pour enclencher le levier de dégivrage. On dirait un poteau coulé dans du béton.

Ennis s'engagea à la suite de la dépanneuse dans l'allée qui menait au parking de derrière en contournant le b,timent principal de la Compagnie D.

- qu'est-ce qu'il y avait d'autre qui clochait ? demanda-t-il.

- Tout clochait ! Cette foutue bagnole de merde déconne complètement !

Cette phrase laissa Ennis pantois, car Curtis était d'ordinaire peu enclin à la grossièreté.

- A mon avis, l'espèce de volant surdimensionné doit être aussi bidon que le reste. Je l'ai manipulé un peu - en faisant gaffe à pas mettre mes doigts partout, t'inquiète pas - et je suis arrivé à le faire tourner d'un poil vers la gauche et vers la droite, mais d'un poil seulement. Oh bien s'êr, il se pourrait qu'on l'ait bloqué

volontairement, comme le contact, mais...

- Mais t'y crois pas.

- Non, j'y crois pas.

La dépanneuse se rangea devant le Hangar B. Un chuintement hydraulique se fit entendre et la Buick, quittant sa position inclinée, se retrouva à l'horizontale sur l'asphalte, juchée sur ses quatre pneus bicolores. Le conducteur de la dépanneuse, un vieux de la vieille qui s'appelait Johnny Parker, descendit de sa cabine et vint la décrocher. Il avait une Pall Mall fichée entre les lèvres et la respiration sifflante. Pendant ce temps-là, Ennis et Curt, toujours assis à l'avant de la voiture de patrouille D-19, se jetaient des regards.

- Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de fou ? demanda Ennis à la fin. Une voiture dont le moteur ne fonctionne pas et dont le volant ne tourne pas se pointe tranquillement dans la station-service Jenny et vient se ranger devant la pompe à super.

Pas de plaques d'immatriculation, pas de vignette du contrôle technique... (Tout à coup, une idée lui vint.) Y avait pas un numéro de série ? T'as vérifié ?

- Y avait aucun numéro sur le volant, dit Curt en ouvrant sa portière.

Visiblement, il avait hâte de sortir de la voiture. Les garçons de cet âge ne tiennent jamais en place.

- J'ai rien trouvé non plus dans la boîte à gants, vu qu'y a pas de boîte à gants. Y a bien une poignée et un bouton à l'endroit où elle devrait être, mais la poignée répond pas, le bouton s'enfonce pas et la petite porte s'ouvre pas. C'est qu'un élément de décor, comme tout le reste du tableau de bord. Tableau de bord qui n'est d'ailleurs que de la pure foutaise. Dans les années cinquante, on fabriquait pas de bagnoles avec des tableaux de bord en bois. En tout cas, pas en Amérique.

Ils mirent pied à terre et restèrent là à contempler le pont arrière de la Buick orpheline.

- Et le coffre, t'as essayé de l'ouvrir ? demanda Ennis.

- Oui. Il est pas verrouillé. Y a qu'à appuyer sur le bouton et il s'ouvre aussi facilement que n'importe quel autre coffre. Mais il a une drôle d'odeur.

- quel genre d'odeur ?

- Un peu marécageuse.
- T'as pas trouvé de cadavre, au moins ?
- J'ai rien trouvé du tout.
- Pas même un pneu de rechange ou un cric ?

Curtis fit non de la tête. Johnny Parker s'approcha d'eux en ôtant ses gros gants de travail.

- Je peux faire autre chose pour vous, les gars ?

Ennis et Curt secouèrent la tête en signe de dénégation. Le vieux fit mine de s'éloigner, mais s'arrêta au bout de quelques pas.

- C'est quoi, ce machin-là, au fait ? On vous a fait une blague, ou quoi ?
- On n'en sait encore rien, dit Ennis.

Johnny Parker hocha la tête.

- Bon, ben quand vous aurez tiré ça au clair, prévenez-moi. Je sais, le proverbe dit que la curiosité peut faire mourir le chat. Mais il paraît aussi que dès qu'elle est satisfaite il revient à la vie.
- Satisfaire sa curiosité, y a rien de tel, dit Curt avec un bel automatisme.

Cette histoire de chat curieux appartenait au folklore de la Compagnie D ; il ne s'agissait pas vraiment d'une plaisanterie à

usage interne, mais d'une sorte de lieu commun à vocation humoristique qui s'était peu à peu insinué dans le langage quotidien de tous ses membres.

Tandis qu'ils regardaient le vieux Johnny s'éloigner, Ennis demanda :

- T'as rien d'autre à me communiquer avant qu'on aille déballer tout ça au sergent Schoondist ?
- Si, dit Curtis. Cette baignole est une zone sismique.
- quoi, une zone sismique ? qu'est-ce que tu veux dire par là?

Curtis se mit à parler à Ennis d'une émission que la chaîne P.B.S. de

Pittsburgh avait diffusée huit jours plus tôt. Entre-temps, plusieurs autres hommes étaient venus se joindre à eux. Il y avait là entre autres Phil Candleton, Arky Arkanian, Sandy Dearborn et le sergent Schoondist en personne.

L'émission avait pour titre Peut-on prévoir les tremblements de terre ? La science était encore bien balbutiante sur ce point, expliqua Curtis, mais la plupart des spécialistes pensaient que l'on finirait par mettre au point un système d'alerte infallible. Car ce n'étaient pas les indices ni les signes avant-coureurs qui manquaient. Les bêtes pressentent la venue d'un séisme, et pas mal d'êtres humains aussi. Les chiens se mettent à s'agiter et à aboyer pour qu'on les laisse sortir. Les vaches tournent en rond comme des folles dans les étables ou foncent tête baissée dans la clôture de leur pré. Dans les poulaillers, les poules sont prises d'une telle frénésie qu'elles vont jusqu'à se briser les ailes. Certaines personnes affirment avoir entendu une espèce de bourdonnement strident s'élever du sol un quart d'heure ou vingt minutes avant que la terre tremble (et si des êtres humains sont capables de percevoir un son pareil, il va de soi que les animaux l'entendent encore mieux). En plus, il se met soudain à faire froid. Même si tout le monde n'est pas sensible à la baisse subite de température qui prélude à une secousse sismique, de nombreux témoins en ont fait état. Et certains relevés météorologiques ont confirmé qu'il ne s'agissait pas là d'une impression purement subjective.

- Tu nous fais marcher, ou quoi ? s'exclama Tony Schoondist.

Curt lui assura qu'il n'en était rien. En 1906, deux heures avant le grand tremblement de terre de San Francisco, la température avait brusquement baissé de plusieurs degrés, c'était un fait avéré.

Alors même que, ce détail mis à part, les conditions météorologiques ne s'étaient modifiées en rien.

- Tout ça est très passionnant, dit Ennis, mais quel rapport avec la Buick ?

A présent, les hommes étaient assez nombreux autour d'eux pour former un véritable cercle. Avant de poursuivre, Curtis les dévisagea. Il savait qu'il risquait de se voir accoler un sobriquet du genre Curt-la-Terre-Tremble pendant les six mois à venir, mais il était bien trop surexcité pour s'en soucier. Il leur expliqua que pendant qu'Ennis cuisinait Bradley Roach dans le bureau, il était quant à lui resté assis derrière l'étrange volant surdimensionné de la Buick, en faisant bien

attention à ne pas poser les doigts dessus.

Et qu'une espèce de bourdonnement strident s'était mis à lui résonner dans la tête. Un bourdonnement qu'il n'avait pas perçu seulement par l'oreille, précisa-t-il.

- Une sorte de grincement aigu qui semblait surgir de nulle part. Je l'ai senti vibrer dans mes plombages. S'il avait été un tant soit peu plus fort, il me semble qu'il aurait fait tinter la monnaie au fond de ma poche. Je crois que notre prof de physique nous avait décrit ce phénomène, mais j'ai beau me creuser les méninges j'arrive pas à me rappeler son nom.

- Un harmonique, dit Tony. C'est ce qui se produit quand deux objets se mettent à vibrer ensemble. Deux diapasons, par exemple, ou deux verres à pied.

Curtis hocha approbativement la tête.

- Exactement, dit-il. Je ne sais pas d'où venait ce son, mais il était d'une puissance incroyable. On aurait dit qu'il me pénétrait dans le crâne, un peu comme la vibration des lignes à haute tension de la colline quand on se tient juste au-dessous. Vous allez peut-être me croire fou, mais au bout de quelques instants, j'ai presque eu l'impression que ce bourdonnement me parlait.

- Un jour, j'ai sauté une gonze l'haut, dit Arky d'une voix pleine de nostalgie dont l'accent évoquait plus que jamais celui de Lawrence Welk. C'est vrai que côté harmonique, ça y allait. Bzzz, bzzz, bzzz !

- Garde ça pour quand t'écritas tes mémoires, petit gars, dit Tony. Continue, Curtis.

- Au début, j'ai cru que le son venait de la radio, dit Curtis.

C'était bien à ça que ça ressemblait : on aurait dit le sifflement d'une vieille radio qu'on n'arrive pas à régler sur la bonne fréquence. Alors j'ai pris mon mouchoir et j'ai essayé de tourner le bouton pour l'arrêter. C'est là que je me suis aperçu que le bouton du volume ne marchait pas, pas plus que celui du sélecteur de station. Ce truc-là avait seulement l'air d'être une radio... un peu comme Phil Candleton a seulement l'air de faire partie de la police d'...tat.

- C'est vraiment très spirituel, petit, dit Phil. Aussi spirituel qu'un de ces poulets en plastique qu'on vend dans les magasins de farces et attrapes.

- Boucle-la, je veux entendre la suite, dit Tony. Continue, Curtis. Et épargne-nous les intermèdes comiques.

- Oui, chef. Au moment même où j'essayais de tourner les boutons de la radio, je me suis aperçu que ça caillait là-dedans.

Dehors il faisait chaud et la voiture était en plein soleil, mais l'intérieur était tout froid. Et bizarrement humide en plus. C'est là que je me suis rappelé l'émission sur les tremblements de terre.

Curtis secoua lentement la tête d'un côté à l'autre.

- quelque chose me disait que je ferais bien de me tirer de cette voiture, et en vitesse encore. Le bourdonnement avait nettement baissé d'intensité, mais il faisait de plus en plus froid. Une vraie banquise.

Le sergent Tony Sehoondist, qui en ce temps-là était notre chef de poste, s'approcha de la Buick. Il ne la toucha pas, mais passa simplement le buste à travers la vitre baissée. Il resta dans cette position pendant près d'une minute, le torse disparaissant à l'intérieur de la voiture bleu nuit, le dos incliné et néanmoins rectiligne, les mains jointes dans le dos. Ennis était venu se placer à un pas derrière lui. Le reste des hommes étaient toujours agglutinés autour de Curtis, attendant que Tony mette fin à son mystérieux manège. Pour la plupart, ils savaient qu'ils n'auraient jamais de meilleur chef de poste que Tony Sehoondist aussi longtemps qu'ils arboreraient l'uniforme gris de la police d'...tat de Pennsylvanie. Il était dur, courageux, équitable, et capable de faire preuve de beaucoup d'astuce si besoin était. A partir du moment où un homme sorti du rang accède au grade de chef de poste, la politique prend le pas sur le reste. Son existence était rythmée par les réunions mensuelles et les coups de fil en provenance de Scranton. Le grade de sergent chef de poste était certes loin du sommet de l'échelle, mais assez élevé cependant pour que les emmerdes avec la bureau-cratie s'en voient multipliés. Sehoondist jouait sa partie avec juste ce qu'il fallait de finesse pour demeurer en place, mais il savait aussi bien que ses hommes qu'il ne monterait pas plus haut que ça dans la hiérarchie. Et du reste il n'en avait aucune envie. Car pour Tony, ce qui comptait avant tout, c'étaient ses hommes, dont l'un appartiendrait d'ailleurs au sexe féminin à partir du moment où Shirley aurait succédé à Matt Babicki. Bref, l'essentiel pour lui, c'était sa compagnie. La Compagnie D. Et les hommes le savaient, non parce qu'il leur tenait de grands discours là-dessus, mais parce que son attitude était éloquente.

Revenant enfin vers l'endroit où se tenaient ses hommes, il ôta son chapeau, lissa de la main ses cheveux en brosse, puis se le vissa de nouveau sur la tête. Jugulaire à la nuque, comme le règlement le stipulait en période estivale. L'hiver, il convenait qu'elle soit attachée juste au-dessous de la pointe du menton. C'était une tradition, et comme dans tout corps constitué qui a derrière lui une existence déjà longue, la tradition jouait un rôle éminent au sein de la Police d'Etat de Pennsylvanie. Par exemple, jusqu'en 1962, les hommes de troupe étaient tenus de demander la permission de leur chef de poste pour se marier (et les gradés profitaient de cette prérogative pour éliminer les jeunes recrues dont les compétences laissaient à désirer.)

- Il n'y a pas de bourdonnement, dit Tony. Et à ce qu'il m'a semblé, la température était à peu près normale. Peut-être qu'il fait un poil plus froid dans la voiture qu'à l'extérieur, mais...

Il haussa les épaules, et les joues de Curtis s'empourprèrent.

- Sergent, je vous jure que...

- Je ne mets pas ta parole en doute, coupa Tony. Si tu dis que ce truc-là bourdonnait comme un diapason, ça doit être vrai.

D'après toi, il sortait d'où, ce bourdonnement ? Du moteur ?

Curtis fit non de la tête.

- Du coffre ?

Nouveau signe de dénégation.

- D'en dessous ?

Pour la troisième fois, Curtis fit non de la tête. Entre-temps, la rougeur de ses joues s'était communiquée à son front et à son cou.

- D'où alors ?

- De l'air, l'cha Curt avec une visible mauvaise grâce. Je sais que ça paraît fou, mais... oui, le son émanait de l'air lui-même.

Il promena un regard circulaire sur les hommes, comme s'il s'était attendu à un accès d'hilarité générale. Mais personne ne rit.

Ce fut à peu près à ce moment-là qu'Orville Garrett vint se joindre à l'attroupement. Il revenait du fin fond du comté, où des vandales avaient détérioré plusieurs gros engins sur un chantier de construction

la nuit précédente. La mascotte de la Compagnie D, Mister Dillon, trotta derrière lui. C'était un berger allemand, sans doute un tantinet mûtiné de colley. quand Orville et Huddie Royer l'avaient trouvé, ce n'était encore qu'un chiot qui barbotait au fond du puits presque à sec d'une ferme à l'abandon, au fin fond de la route de l'ancienne scierie. Le chien était-il tombé accidentellement dans le puits ? Sans doute pas.

En dépit des apparences, Mister D n'avait rien d'un chien policier. Mais bien qu'il n'ait pas reçu une formation de molosse, il avait l'esprit vif et savait se montrer agressif quand il le fallait. Un malfrat un peu trop fort en gueule qui aurait menacé de l'index un membre de la Compagnie D sous les yeux de Mister Dillon risquait d'être obligé de se curer le nez avec un crayon pendant le reste de son existence.

- qu'est-ce qui se passe, les gars ? demanda Orville, mais avant que quiconque ait eu le temps de lui répondre Mister Dillon se mit à hululer en sourdine.

Sandy Dearborn, que le hasard avait placé à côté de lui, n'avait encore jamais entendu de sa vie un chien émettre un son pareil.

Mister D recula d'un pas et se tint face à la Buick, ramassé sur lui-même, le museau dressé et l'arrière-train frôlant le sol. Il avait tout d'un chien qui s'apprête à poser un colombin, hormis son pelage, qui était hérissé à la verticale sur toute la longueur de l'échine. Un frisson glacé remonta le long de celle de Sandy.

- Mais qu'est-ce qui lui prend, bon Dieu ? demanda Phil d'une voix un peu rauque, où perçait une pointe d'effarement.

Là-dessus, Mister D émit une sorte de long jappement plaintif.

Il fit quelques pas mal assurés en direction de la Buick, toujours dans la posture recroquevillée du chien qui pose sa pêche, la tête levée vers le ciel. Le spectacle était affreux à voir. Il esquissa encore quelques mouvements maladroits vers l'avant, puis s'étala de tout son long sur l'asphalte, pantelant et poussant de petits geignements aigus.

- Oh vacherie de merde ! siffla Orville entre ses dents.

- Mets-lui sa laisse et emmène-le à l'intérieur du baraquement, ordonna Tony.

Obtempérant sur-le-champ, Orville partit chercher la laisse du chien ventre à terre. Une fois qu'il lui eut passé la laisse autour du cou, Phil

Candleton, qui avait toujours eu un faible pour Mister D, les accompagna jusqu'au baraquement, se penchant de temps à autre pour caresser la tête du chien ou le tranquilliser de la voix. Par la suite, il expliquerait aux autres que la pauvre bête tremblait de tous ses membres.

Personne ne disait rien. A quoi cela aurait-il servi ? Dans son for intérieur, chacun pensait la même chose : que par sa réaction, Mister Dillon avait confirmé ce que disait Curt. Le sol ne tremblait pas et Tony n'avait rien entendu quand il avait passé la tête à l'intérieur, mais il y avait bel et bien quelque chose qui clochait avec cette Buick. Et ça allait bien au-delà de la dimension du volant ou de la clé de contact absurdement dépourvue de relief.

Oui, c'était autrement grave.

En ce temps-là, les experts du service médico-légal de la police d'Etat de Pennsylvanie étaient de vrais nomades, se déplaçant continuellement entre leur q.G. de district et les diverses antennes d'un secteur donné. Le q.G. dont dépendait la Compagnie D

avait son siège à Butler. Il ne disposait pas encore d'une fourgon-nette équipée en laboratoire, luxe réservé alors aux polices des grandes métropoles, qui ne finirait par atteindre la Pennsylvanie rurale que dans les toutes dernières années du siècle. Les experts locaux se déplaçaient à bord de voitures banalisées, transportant leur matériel dans le coffre et sur la banquette arrière, le trimbalant jusqu'au lieu du crime dans des espèces de grands fourre-tout en toile marqués du sigle de la police d'Etat. La plupart des équipes médico-légales se composaient de trois membres : un chef et deux techniciens. Auxquels venait parfois s'adjoindre un stagiaire. Le plus souvent, les stagiaires semblaient si jeunes que n'importe quel barman aurait hésité à leur servir une boisson alcoolisée.

Ce fut l'une de ces équipes qui se présenta à la Compagnie D

cet après-midi-là. Elle était en mission à Shippenville et avait fait un petit détour sur l'intervention personnelle de Tony Schoondist.

Ce fut une visite à la bonne franquette, et l'examen de véhicule auquel se livrèrent les experts n'eut rien d'officiel. Le chef d'équipe était un vieux briscard qui s'appelait Bibi Roth (dans la troupe, on racontait en se marrant que Bibi Roth avait appris son métier au temps où Sherlock Holmes et le Dr. Watson le faisaient sauter sur leurs genoux). Comme il s'entendait on ne peut mieux avec Tony Schoondist, Bibi ne

répugnait jamais à lui rendre ce genre de petits services. A condition que ça ne s'ébruite pas, bien entendu.

AUJOURD'HUI

Sandy

C'est là que Ned m'a arrêté pour me demander pourquoi les experts avaient fait preuve d'une telle désinvolture (à ses yeux en tout cas) au moment où ils avaient procédé à l'examen de la Buick.

- Parce qu'en l'occurrence le seul délit que nous aurions pu retenir aurait été celui de grivèlerie, lui ai-je expliqué. Pour non-paiement de sept dollars de super. Une infraction tellement mineure ne justifiait pas l'intervention d'une équipe d'experts.

- Le trajet de Shippenville à ici leur aurait coûté au moins aussi cher en essence, a souligné Arky.

- Sans parler du coût de la main-d'œuvre, a renchéri Phil.

- Et Tony ne voulait pas de traces écrites, ai-je continué. Jusque-là, ne l'oublie pas, il n'y avait même pas eu de procès-verbal.

Tout ce qu'on avait, c'était une bagnole. Une bagnole vraiment bizarre, sans plaques d'immatriculation ni carte grise, ni numéro de série - détail dont Bibi Roth venait de nous donner confirmation.

- Mais Roach était persuadé que son conducteur s'était noyé

dans la rivière qui passe derrière la station-service !

- Allons donc, a dit Shirley. Son soi-disant manteau n'était qu'une poubelle en plastique. Bradley Roach se faisait des idées, c'est tout.

- En plus, a ajouté Phil, Ennis et ton père n'avaient pas relevé

la moindre empreinte de pas sur la pente qui mène à la rivière.

Pourtant, l'herbe était encore mouillée. Si ce type-là était descendu sur la berge, il aurait forcément laissé des traces.

- Et surtout, Tony ne voulait pas que cette histoire sorte d'ici, a dit Shirley. Est-ce que c'est une bonne manière de formuler la chose, Sandy ?

- Oui. La Buick était bizarre, d'accord, mais la façon dont nous nous sommes comportés avec elle ne différait guère de la façon dont nous nous comportions chaque fois que nous nous trouvions confrontés à un événement sortant de l'ordinaire : un collègue qui se fait tuer - comme ton père l'année dernière - ou qui a été contraint de faire usage de son arme, ou un accident comme celui qui est arrivé à George Morgan quand il s'était lancé

aux trousses du détraqué qui avait kidnappé les gamins de son équipe.

On resta tous silencieux quelques instants. Les flics font des cauchemars, n'importe quelle épouse de policier d'Etat vous le confirmera, et de ce côté-là il était difficile de trouver plus affreux que George Morgan. Il roulait à plus de cent quarante à l'heure, gagnant peu à peu du terrain sur le salopard qui avait coutume de battre comme plat les enfants qu'il enlevait sous prétexte de les aimer, quand l'accident s'était produit.

Au moment où George allait rattraper son gars, voilà qu'une petite dame septuagénaire, aussi lente qu'un escargot et plus myope qu'un régiment de taupes, s'avise de vouloir traverser. Si elle avait mis le pied sur la chaussée trois secondes plus tôt, c'est le salopard qui lui serait rentré dedans, mais non. Il s'est contenté

de passer à côté d'elle à la vitesse de l'éclair, la frôlant de si près que son rétroviseur manqua lui couper le nez. Là-dessus, George s'amène, et patatras. Douze années de service irréprochables au sein de la police d'Etat, deux fois cité pour bravoure, récompensé

Dieu sait combien de fois pour activités civiques. Par ailleurs excellent père et époux modèle. Tout ça fichu en l'air parce qu'une bonne femme de Lassburg s'était mise en tête de vouloir traverser quand elle n'aurait pas dû et qu'il l'avait tuée au volant de la voiture D-27. Une fois blanchi par l'inspection des services, George avait repris place au sein de la compagnie, mais en demandant qu'on lui confie un emploi de bureau à horaires réduits. La hiérarchie l'aurait volontiers réintégré dans ses anciennes fonctions, mais par malheur George Morgan n'était plus capable de tenir le volant d'une voiture, pas même pour se rendre au supermarché en famille. Dès qu'il prenait place sur le siège du conducteur, il se mettait à sucrer les fraises et les larmes lui brouillaient tellement les yeux qu'il était pris d'une espèce de cécité hystérique.

Cet été-là, il avait travaillé dans l'équipe de nuit, au service des communications. L'après-midi, il faisait office d'entraîneur pour

l'équipe de base-ball junior patronnée par la Compagnie D s'était hissée gr,ce à lui jusqu'aux quarts de finale du championnat d'Etat. Après avoir remis la coupe et les épinglettes aux gamins de son équipe et les avoir chaudement félicités, il était rentré chez lui (c'est la mère d'un des gosses qui le ramena), s'était enfilé deux bières, était allé dans le garage et s'était fait sauter la cervelle. Il n'avait pas laissé de lettre pour expliquer son geste ; les flics ne sont pas coutumiers du fait. C'était moi qui avais rédigé le communiqué de presse. Personne n'aurait jamais deviné en le lisant que je l'avais composé en pleurant. Tout à coup, il m'a semblé qu'expliquer au fils de Curtis Wilcox pourquoi j'avais eu cette réaction était d'une importance cruciale.

- La compagnie est un peu une famille, ai-je dit. Je sais que ça paraît bêtement sentimental, mais c'est la vérité. Même Mister Dillon s'en rendait compte, et toi aussi tu le sais, hein ?

Le gamin a fait oui de la tête. Evidemment qu'il le savait. Dans l'année qui avait suivi la mort de son père, nous avions été la famille qui comptait le plus pour lui, celle qu'il fréquentait le plus assid°ment et qui lui donnait ce dont il avait le plus besoin pour continuer à vivre et à grandir. Sa mère et ses sœurs l'adoraient, et il le leur rendait bien, mais elles avaient une façon d'affronter leur deuil qui ne lui convenait pas - en tout cas pas encore. Cela tenait à plusieurs choses : au fait que contrairement à elles il était du sexe masculin, au fait qu'il avait dix-huit ans, au fait qu'il voulait à tout prix comprendre pourquoi c'était arrivé, et que ce satané

pourquoi le taraudait sans cesse.

- Tu comprends, ai-je dit, les membres d'une famille parlent et agissent d'une certaine manière quand ils sont chez eux, à huis clos, et d'une manière bien différente quand ils se retrouvent sur la pelouse avec toutes les portes grandes ouvertes. Ennis savait que la Buick n'était pas normale. Ton père aussi le savait, Tony le savait, je le savais. Mister D aussi, il n'y a aucun doute. Vu le hurlement qu'il a poussé...

Je suis resté un instant silencieux. Ce hurlement m'avait longtemps poursuivi en rêve. Ensuite, j'ai repris :

- Mais juridiquement parlant, ce n'était qu'un objet auquel on n'avait rien à reprocher. Comment est-ce qu'on aurait pu apprê-hender une Buick pour grivèlerie ? L'individu qui avait commandé

l'essence que contenait son réservoir avait joué la fille de l'air.

Tout ce qu'il nous restait à faire, c'était de la mettre en quelque sorte

sous séquestre.

Ned fronçait les sourcils, comme s'il avait eu du mal à suivre mes explications. Et je le comprenais sans peine. Je n'avais pas été

aussi clair que je l'aurais voulu. Ou peut-être que je jouais simplement à ce célèbre petit jeu qu'on appelle " Nous-on-n'y-est-pour-rien ".

- Ecoute Ned, a dit Shirley. Mettons qu'une bonne femme se soit arrêtée à la station-service pour aller aux toilettes, qu'elle ait oublié une bague en diamant sur le lavabo et que Bradley Roach l'ait trouvée. Tu me suis ?

- Euh, oui..., a fait le gamin, les sourcils toujours froncés.

- Et mettons que Roach nous ait apporté la bague au lieu de la glisser simplement dans sa poche et d'aller la proposer à un prêteur sur gages de Butler. On aurait dressé un procès-verbal, et éventuellement signalé la voiture de cette femme aux agents qui étaient en patrouille à ce moment-là, à condition que Roach ait été capable de nous la décrire... mais on n'aurait pas gardé la bague. Hein, Sandy ?

- Non, ai-je dit. On aurait conseillé à Roach de passer une annonce dans le journal - Trouvé bague de dame, si vous en avez perdu une, appelez le numéro ci-dessous et décrivez-la. Et là, Roach se serait mis à rouscailler et à se plaindre à cause du coût prohibitif d'une annonce comme celle-là - qui doit bien aller chercher dans les trois dollars.

- Mais à ce moment-là, dit Phil, on lui aurait rappelé que les gens qui retrouvent un objet de valeur touchent généralement une récompense, et il se serait dit qu'après tout trois dollars, c'était pas le bout du monde.

- Toutefois, ai-je repris, si la femme en question ne s'était pas manifestée, la bague serait devenue la propriété de Bradley Roach.

C'est la loi la plus ancienne du monde : tout trésor revient à celui qui l'a trouvé.

- Donc, Ennis et mon père ont décidé que la Buick leur revenait.

- Non, ai-je dit. La Compagnie D a décidé que la Buick lui revenait.

- Et cette histoire de grivèlerie, alors ? Elle a été consignée quelque part ?

- Bôf, ai-je soupiré avec un sourire un peu gêné. Pour sept malheureux dollars, on n'allait pas se lancer dans la paperasse.

Hein, Phil ?

- Non, ça n'en aurait pas valu le coup, a dit Phil. Mais on a dédommagé Hugh Bossey.

Le visage de Ned s'est éclairé un peu.

- Vous avez prélevé les sept dollars sur la cagnotte ?

L'air mi-scandalisé mi-amusé, Phil s'est exclamé :

- Tu n'y penses pas, mon garçon ! La cagnotte aussi, c'est l'argent des contribuables.

- On s'est cotisés, ai-je expliqué. Tous les gars qui étaient présents ce jour-là ont versé leur obole. C'était pas sorcier.

- Puisqu'une bague trouvée par Roach lui serait revenue si personne ne l'avait réclamée, est-ce que ça n'aurait pas dû être aussi le cas de la Buick ? a demandé Ned.

- S'il l'avait gardée, il en aurait peut-être été ainsi, ai-je dit.

Mais il nous l'avait refilée, ne l'oublie pas. Et à partir de là, c'était terminé pour lui.

Arky s'est frappé le front du plat de la main et il a décoché un regard malicieux à Ned.

- Il a rien dans le citron, a-t-il dit.

L'espace d'un instant j'ai cru que Ned allait se mettre à broyer du noir au sujet de ce garçon qui, l'âge adulte une fois atteint, allait devenir le meurtrier de son père, mais il a chassé cette idée de sa tête. J'ai presque eu l'impression de la voir refluer.

- Continue, m'a-t-il dit. qu'est-ce qui est arrivé ensuite ?

La vache. Comment aurais-je pu lui résister ?

AUTREFOIS :

Bibi Roth et ses enfants (c'est comme ça qu'il les appelait) ne mirent

pas plus de trois quarts d'heure pour examiner la Buick sous toutes les coutures. Les jeunes techniciens prélevaient des empreintes et prenaient des photos ; Bibi, muni d'une planchette à écrire, supervisait les opérations en leur désignant quelque chose de loin en loin avec la pointe de son stylo-bille.

L'examen avait commencé depuis une vingtaine de minutes quand Orv Garrett ressortit du baraquement avec Mister Dillon.

Il tenait le chien en laisse, ce qui n'arrivait qu'exceptionnellement en ces lieux. Sandy s'approcha d'eux. Le chien ne hurlait pas et ses tremblements avaient cessé. Il était assis, sa queue broussailleuse sagement lovée autour de ses pattes, mais ses yeux d'un brun sombre étaient rivés sur la Buick, et un grondement assourdi, tout juste audible, s'élevait du fond de sa poitrine. On aurait dit le ronronnement lointain de quelque puissant moteur.

- Bon sang, Orvie, ramène-le à l'intérieur, dit Sandy Dearborn.
- T'as raison. Je croyais que ça lui aurait passé, tu comprends.

Garrett marqua un temps, puis ajouta :

- Des fois, j'ai vu des chiens se comporter comme ça sur le terrain, quand ils venaient de déceler la présence d'un cadavre. Y

a pas de cadavre, je sais, mais peut-être que quelqu'un a passé

l'arme à gauche dans cette bagnole, qu'est-ce que t'en penses ?

- Va savoir, dit Sandy, tout en suivant du regard les mouvements de Tony Schoondist qui venait de sortir du bâtiment par une porte latérale et se dirigeait vers Bibi Roth.

Ennis était avec lui. Curt Wilcox était reparti patrouiller, tout à fait contre son gré. Sandy se disait que cet après-midi-là même la plus jolie fille du monde n'arriverait pas à le persuader de transformer un P.V. en simple avertissement. Curt aurait mille fois préféré être sur place, en train d'observer les faits et gestes de Bibi et de ses hommes ; puisqu'on le lui avait interdit, il allait se venger sur les contrevenants qu'il croiserait sur les routes de la Pennsylvanie occidentale.

La gueule de Mister Dillon s'ouvrit et il émit un long geignement plaintif, comme s'il avait eu mal quelque part. Sandy supposa qu'il souffrait bel et bien. Orville fit rentrer le chien à

l'intérieur du baraquement. Cinq minutes plus tard, Sandy se retrouva lui-même sur la route en compagnie de Steve Devoe.

Deux bagnoles venaient de s'emboutir sur l'autoroute numéro 6.

Bibi Roth fit son rapport à Tony et à Ennis pendant que les membres de son équipe (ils étaient trois ce jour-là), assis à une table de pique-nique à l'ombre du Hangar B, consommaient les sandwiches et le thé glacé que Matt Babicki leur avait fait apporter.

- Je te suis vraiment obligé d'avoir pris sur ton temps pour me rendre ce service, dit Tony.

- Et je suis très heureux de t'avoir obligé, dit Bibi, mais j'espère qu'on en restera là. Il n'est pas question que je présente un rapport écrit là-dessus, Tony. Plus personne ne me ferait confiance.

Il posa les yeux sur ses techniciens et frappa dans ses mains comme la maîtresse d'école de l'émission enfantine Ding-Dong School.

- Est-ce qu'on tient à présenter un rapport, les enfants ?

L'un des " enfants " qui lui prêtaient main-forte ce jour-là a été

nommé directeur de l'office central de médecine légale de l'...tat de Pennsylvanie en 1993.

Ils se retournèrent vers lui. Deux jeunes types et une ravissante jeune femme. Sandwich à la main, le front plissé. Ne sachant visiblement pas ce qu'ils étaient censés répondre.

- Non, Bibi ! leur souffla-t-il.

- Non, Bibi ! s'exclamèrent-ils en chœur, obéissants.

- qu'est-ce que nous ne voulons pas ? demanda Bibi.

- On ne veut pas de rapport, dit le jeune type numéro un.

- Pas de dossier, dit le jeune type numéro deux.

- Pas de duplicata ni de triplicata, dit la ravissante jeune femme.

- Parfait ! dit Bibi. Et à qui en parlerons-nous, Kinder ?

Cette fois ils n'eurent pas besoin qu'il leur souffle leur réplique.

- A personne, Bibi !

- Tout juste, dit Bibi. Vous me faites honneur.

- De toute façon, ça doit être un canular, dit l'un des deux jeunes types. quelqu'un vous a fait une farce, sergent.

- C'est une éventualité que je ne peux pas écarter, dit Tony, en se demandant ce qu'ils auraient pensé en voyant Mister Dillon hurler à la mort en se recroquevillant sur lui-même.

Pour lui, il ne s'agissait visiblement pas d'une farce.

Les " enfants " se remirent à jouer des mandibules et à bavarder entre eux. Pendant ce temps-là, Bibi regardait Tony et Ennis Rafferty avec un drôle de petit sourire en coin.

- Ils voient les choses avec les yeux parfaits de la jeunesse, et en même temps ils ne voient rien, dit-il. Les jeunes sont de merveilleux idiots. qu'est-ce que c'est que ce machin-là, Tony ? Est-ce que vous en avez la moindre idée ? D'après des témoignages, peut-être ?

- Non.

Bibi reporta son attention sur Ennis, qui caressa peut-être brièvement l'idée de lui dire ce qu'il savait de la Buick, mais se ravisa aussitôt. Bibi était un type bien, certes... mais il ne portait pas l'uniforme gris.

- Il ne s'agit pas d'une automobile, ça au moins on en est s'rs, dit Bibi. Mais de là à croire à un canular...

- Est-ce qu'il y avait du sang ? lui demanda Tony, qui ne tenait peut-être pas tant que ça à ce qu'il y en ait.

- Nous n'en aurons la certitude que quand nous aurons soumis les échantillons que nous venons de prélever à un examen microscopique plus approfondi, mais ça m'étonnerait. Ou alors en quantité vraiment infinitésimale.

- Vous avez vu quoi ?

- La réponse tient en un mot : rien. On n'a pas pu faire le moindre prélèvement sur les pneus, parce qu'il n'y avait rien dessus - ni poussière, ni traces de boue, ni gravillons, ni éclats de verre, ni brins d'herbe. Si on m'avait dit ça, je n'y aurais pas cru.

Henry (il désigna le jeune type numéro un) a essayé de loger un petit caillou dans les rainures d'un des pneus, mais pas moyen de le faire tenir. qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Tu pourrais me l'expliquer, toi ? Tu crois qu'on pourrait déposer un brevet ?

Avec un brevet pareil à ton nom, tu pourrais prendre ta retraite anticipée, Tony.

Tony se frottait une joue du bout des doigts, signe d'une évidente perplexité.

- Attends, c'est pas tout, continua Bibi. Venons-en aux tapis de sol à présent. D'habitude, ces trucs-là attirent toutes sortes de saletés. De quoi faire une étude géologique. Mais là, on est vraiment loin du compte. On n'a trouvé que quelques petites traces de terre et une tige de pissenlit (son regard se posa sur Ennis).

qui provenaient vraisemblablement des chaussures de votre équipier. Vous nous avez bien dit qu'il s'était assis au volant ?

- Oui.

- Donc, il a posé les pieds du côté gauche. Et c'est là qu'on a retrouvé ces menus débris.

Bibi se frappa dans les mains, comme pour dire : C.q.F.D.

- Pas d'empreintes digitales ? demanda Tony.

- Si, trois jeux différents. J'aurai besoin des empreintes de tes deux hommes et du pompiste pour pouvoir comparer. Celles qu'on a relevées sur le bouchon de réservoir proviennent sans doute du pompiste, qu'en dis-tu ?

- C'est probable, dit Tony. Si besoin est, tu pourras vérifier les empreintes à titre personnel ?

- Avec le plus grand plaisir. Et je procéderai de la même façon pour les fibres. Tu peux me demander tout ce que tu voudras, tant que je ne me retrouve pas dans l'obligation d'envoyer des échantillons pour analyse au labo central de Pittsburgh. Je n'irai pas au-delà des possibilités de celui que je me suis installé chez moi au sous-sol. qui sont déjà assez considérables.

- T'es un chic type, Bibi.

- Oui, mais dis-toi bien que même le type le plus chic du monde consent parfois à se laisser offrir un dîner par un ami.

- L'ami saura se montrer généreux, t'en fais pas. En attendant, tu as autre chose à me dire ?

- Les vitres sont en verre. Le tableau de bord en bois est bien en bois. Cela dit, une voiture de cette époque-là ne peut pas avoir un tableau de bord en bois. «a ne colle pas du tout. Mon frère aîné avait une Buick qui datait de la fin des années cinquante, une Limited. C'est avec cette voiture-là que j'ai appris à conduire, alors je m'en souviens très bien. Avec un mélange de terreur et de tendresse. Son tableau de bord était en skaÔ. Apparemment, les sièges de celle-ci sont bel et bien en skaÔ, ce qui paraît normal pour un modèle de cette époque et de cette série ; j'en demanderai confirmation à General Motors. Et le compteur... alors là, c'est d'un cocasse ! Vous avez vu le compteur ?

Ennis secoua négativement la tête. Il avait l'air fasciné.

- Il est à zéro. C'est assez logique, en somme, puisque cette voiture, enfin cette soi-disant voiture, ne peut tout bonnement pas rouler. (Son regard passa d'Ennis à Tony, puis revint se poser sur Ennis.) Vous n'allez quand même pas me dire que vous l'avez vue rouler, que vous l'avez vue avancer ne serait-ce que d'un centimètre par ses propres moyens ?

- Non, je ne l'ai pas vue rouler, admit Ennis.

C'était la pure vérité. Et à quoi aurait-il servi d'ajouter que Bradley Roach soutenait qu'il avait vu la voiture rouler et qu'Ennis, qui savait s'y prendre pour tirer les vers du nez d'un témoin, l'avait cru sur parole ?

- J'aime mieux ça ! s'exclama Bibi, visiblement soulagé.

Une fois de plus, il tapa dans ses mains façon maîtresse d'école.

- On s'en va, les enfants ! Dites merci au sergent Schoondist !

- Merci sergent ! gazouillèrent-ils en chœur.

La ravissante jeune femme but le reste de son thé glacé, l'cha un rot et emboîta le pas à ses collègues en blouse blanche, qui se dirigeaient vers leur voiture. Tony remarqua non sans un certain ébahissement qu'aucun des trois ne jetait le moindre regard à la Buick. Pour eux, l'affaire était désormais classée. A leurs yeux, cette Buick n'était qu'un

antique tacot dont l'ge s'accroissait de minute en minute sous le soleil d'été. qu'est-ce que ça pouvait bien leur faire qu'un caillou qu'on plaçait dans une rainure de pneu, à un endroit d'où la gravité aurait dû lui interdire de tomber, s'entêtait à ne pas vouloir y rester accroché ? Et qu'il y ait trois événements d'un côté et quatre de l'autre ?

Ils la voient et en même temps ils ne voient rien, avait dit Bibi.

Les jeunes sont de merveilleux idiots.

Bibi suivit ses merveilleux idiots et se dirigea vers son véhicule personnel (quand le devoir l'appelait quelque part, il préférait se cantonner dans une superbe solitude). Au bout de quelques pas, il s'arrêta.

- Je vous ai dit que le bois était bien du bois, que le skaô était bien du skaô, que les vitres étaient bien en verre. Hein, c'est bien ça ?

Tony et Ennis firent oui de la tête.

- Il m'a également semblé que le pot d'échappement de cette soi-disant voiture était en verre. Oh bien sûr, je n'ai fait que jeter un coup d'œil dessous. Mais j'étais équipé d'une puissante lampe-torche.

L'espace d'un moment, il resta là, muet, les yeux fixés sur la Buick garée devant le Hangar B, les mains enfoncées dans les poches, se balançant légèrement d'avant en arrière.

- A ma connaissance, on n'a jamais fabriqué de pots d'échappement en verre, déclara-t-il à la fin.

Sur quoi il se remit en marche et monta à bord de sa voiture.

quelques instants plus tard, Bibi et ses " enfants " disparurent à l'horizon.

L'idée de laisser la Buick garée à cet endroit mettait Tony mal à l'aise, pas seulement par crainte d'éventuelles tempêtes, mais aussi parce que sa présence sautait aux yeux de quiconque se serait aventuré jusqu'au parking de derrière. Par quiconque, il entendait des intrus, un monsieur ou une madame Tout-le-monde. Un policier d'...tat était certes au service de M. Tout-le-monde et de sa petite famille, et le cas échéant devait même être prêt à leur sacrifier sa vie. Mais ce n'était pas une raison pour leur faire confiance.

La famille Tout-le-monde n'avait pas grand-chose à voir avec la famille que constituait la Compagnie D. La perspective que cette affaire s'ébruite - et que pire encore, elle donne naissance à une rumeur - rendait le sergent Schoondist nerveux.

Un peu avant trois heures, il pénétra d'un pas nonchalant dans le minuscule bureau de Johnny Parker (à l'époque, le Service des véhicules du comté n'avait pas encore été transféré ailleurs), et le persuada de déplacer le chasse-neige qu'abritait le Hangar B afin de lui substituer la Buick. L'accord une fois scellé à l'aide d'une bouteille de whisky, la Buick fut remorquée jusqu'à ce ténébreux repaire aux relents de gas-oil qui désormais lui tiendrait lieu de gîte. Le Hangar B était muni de deux portes de garage basculantes, une de chaque côté. Johnny y fit entrer la Buick par celle de derrière, en sorte qu'elle fit face aux baraquements de la Compagnie D pendant toutes les années où elle séjourna dans ce hangar.

Au fil du temps, le fait qu'elle était ainsi tournée vers eux s'inscrivait dans la conscience de la plupart des membres de la compagnie D. Ce n'était pas d'une clarté évidente, et ils n'y réfléchissaient pas tant que ça ; ce n'était qu'une présence indécise, flottant vaguement au fond de leur cervelle, mais qui ne les quittait jamais tout à fait : le hideux sourire d'une calandre chromée pesant sur eux.

En 1979, la Compagnie D comptait un total de dix-huit hommes, qui faisaient les trois huit en occupant chacun un poste à

tour de rôle : le sept à trois, le trois à onze et l'équipe de nuit, durant laquelle ils patrouillaient à deux par voiture. Les vendredis et samedis, cette tranche nocturne était communément baptisée du sobriquet de Ronde du Dégueulis.

Le jour où la Buick arriva sur les lieux, la plupart des hommes qui n'étaient pas en service furent avertis de l'événement dès quatre heures de l'après-midi, et ils vinrent jeter un coup d'œil sur l'engin. Sandy Dearborn, qui était revenu de l'autoroute 6 et tapait son rapport sur l'accident, les vit se diriger vers le hangar par petits groupes, en parlant à voix basse, comme des touristes lors d'une visite guidée. Curt Wilcox, qui avait entre-temps fini son service, fit personnellement office de guide à plusieurs reprises, insistant avec complaisance sur les événements mal assortis et le volant d'une taille démesurée, soulevant le capot afin que les visiteurs poussent des oh et des ah en voyant ce moteur complètement dément dont les deux flancs s'ornaient de l'inscription BUICK 8.

Orville Garrett guida d'autres groupes de visiteurs, leur décrivant à n'en plus finir la réaction de Mister Dillon. Le sergent Schoondist, que la voiture fascinait déjà (fascination qui ne l'abandonnerait jamais tout à fait jusqu'au jour où la maladie d'Alzheimer aurait raison de ses facultés mentales), vint lui-même sur les lieux aussi souvent que son emploi du temps le lui permettait.

Sandy se souvenait de l'avoir vu à un moment donné debout à

côté de la porte ouverte du hangar, un pied appuyé à une planche de la façade, les bras croisés sur la poitrine. Debout près de lui, tirant sur un des petits Tiparillos qu'il affectionnait, Ennis lui disait quelque chose et il l'écoutait en hochant la tête. Il était forcément plus de trois heures, puisque Ennis n'était plus en uniforme ; il portait un jean et un tee-shirt blanc. Il était plus de trois heures : c'est tout ce que Sandy fut en mesure d'affirmer par la suite. Il aurait aimé avoir plus de certitudes que ça, mais où aurait-il été les pêcher ?

Les hommes se pointaient, examinaient le moteur (le capot restait levé en permanence, brillant comme une gueule), s'accroupissaient pour admirer l'insolite pot d'échappement en verre. Ils regardaient tout, mais ne touchaient à rien. Les membres de la famille Tout-le-monde n'auraient pu s'empêcher de mettre leurs pattes partout, mais eux étaient flics. Certes, la Buick n'était pas encore une pièce à conviction en bonne et due forme, mais ils savaient que sur ce point la situation risquait d'évoluer. Surtout si on retrouvait le cadavre du type qui l'avait abandonnée à la station-service. A un moment donné, Tony fit part de ses intentions à Matt Babicki et Phil Candleton :

- A moins que les choses en arrivent là ou qu'un imprévu survienne, elle ne bougera pas d'ici, leur déclara-t-il.

Il était déjà plus de cinq heures, cela faisait deux bonnes heures qu'ils avaient quitté leur service, et l'idée était enfin venue à Tony qu'il serait peut-être temps de rentrer chez lui. Sandy s'était lui-même éclipsé aux alentours de quatre heures, car il avait prévu de donner un coup de tondeuse avant le dîner.

- Pourquoi tu tiens tant à ce qu'elle reste ici, chef? demanda Matt. «a a vraiment autant d'importance que ça ?

Tony demanda à Matt et à Phil s'ils avaient entendu parler du

" Géant de Cardiff ". Comme le nom ne leur disait rien, Tony leur raconta toute l'histoire. Le " géant " en question avait soi-disant été découvert non loin de Cardiff, une petite ville du comté

d'Onondaga, au nord de l'État de New York. Il s'agissait supposément de la dépouille fossilisée d'un humanoïde d'une taille gigantesque, qui s'il ne provenait pas d'une autre planète aurait pu être le chaînon manquant entre les singes et l'espèce humaine. Mais en fin de compte, ce n'était qu'un canular monté de toutes pièces par un certain George Hull, fabricant de cigares à Binghamton.

- Mais le temps que Hull passe aux aveux, expliqua Tony, une quantité incroyable de gens - dont le fameux Barnum en personne

- avaient fait le déplacement histoire de voir le phénomène de leurs propres yeux. Les champs de tous les agriculteurs des environs furent mis en bouillie, et on alla jusqu'à forcer leurs portes.

Une bande de connards qui campaient dans les bois provoquèrent un incendie de forêt. Même après que Hull eut confessé qu'il avait fait sculpter son " homme pétrifié " à Chicago et se l'était fait livrer par une société de fret ferroviaire bien connue, l'affluence continua. Les gens refusaient obstinément de croire que c'était une blague. Vous connaissez la fameuse maxime qui dit " Les gogos, il en naît un par minute " ? Barnum l'a pondue en 1869, l'année même de l'affaire du Géant de Cardiff.

- O' tu veux en venir ? demanda Phil.

Tony lui décocha un coup d'œil agacé.

- C'est clair, non ? Je tiens pas à me retrouver avec un nouveau Géant de Cardiff sur les bras, merde ! Je ferai tout pour l'empêcher, vu ? Et pas question non plus qu'on nous fasse le coup de la Buick de Turin !

Tandis qu'ils se dirigeaient vers le bâtiment principal, Huddie Royer vint se joindre à eux (Mister Dillon trotta à ses côtés, aussi placide désormais qu'un brave toutou dans une exposition canine). Huddie saisit au vol l'allusion au suaire de Turin et s'esclaffa. Tony le gratifia d'un regard noir.

- Il n'y aura pas de Géant de Cardiff chez nous ! Mettez-vous bien ça dans le crâne, et faites passer le mot. Je veux que ça se répande par le bouche à oreille. Pas question que je punaise une information pareille sur le panneau d'affichage. La rumeur va s'en emparer, je le sais, mais ça retombera vite. Pas question que les fermes des Amish des environs soient prises d'assaut par des gens qui veulent se rincer l'œil, vous me suivez ?

Ils le suivaient très bien.

Ce soir-là, vers les sept heures, les choses avaient plus ou moins repris leur cours normal. Sandy Dearborn l'avait constaté par lui-même, car après avoir dîné il était revenu sur les lieux pour jeter un nouveau coup d'œil à la Roadmaster. Il ne trouva que trois hommes occupés à tourner autour de la voiture ; deux d'entre eux étaient hors service, et le troisième en uniforme. L'un des deux en civil, Buck Flanders, prenait photo sur photo avec un Instamatic.

Sandy en conçut un vague malaise, mais après tout on ne verrait rien d'autre sur les photos qu'une Buick qui n'était même pas assez ancienne pour mériter le titre d'automobile de collection.

Sandy se mit à quatre pattes pour regarder sous la voiture, usant d'une lampe-torche que quelqu'un avait laissée là (probablement à dessein). Il examina avec attention le pot d'échappement, auquel il trouva une nette ressemblance avec du pyrex. Passant le buste à

l'intérieur par la vitre ouverte, côté conducteur, il ne perçut aucun bourdonnement, n'éprouva aucune sensation de froid. Ensuite, il gagna le bâtiment principal pour tailler une petite bavette avec Brian Cole, qui ce soir-là faisait office de chef de poste. Ils parlèrent d'abord de la Buick, puis d'histoires de famille ; au moment où la conversation passait au base-ball, la tête d'Orville Garrett s'encadra dans l'ouverture de la porte.

- Eh les gars, vous avez pas vu Ennis ? J'ai la Dragonne au téléphone, et elle est pas jouasse.

La Dragonne était le sobriquet de la sœur d'Ennis, Edith Hyams. Elle avait huit ou neuf ans de plus que lui, et elle était veuve depuis belle lurette. Certains membres de la Compagnie D

étaient d'avis qu'elle avait poussé son mari dans la tombe en le harcelant continuellement de reproches.

- C'est pas une langue qu'elle a dans la bouche, c'est un kriss malais, avait fait observer un jour Dicky-Duck Eliot.

Curt, qui voyait plus souvent Edith que les autres membres de la troupe (la plupart du temps, il faisait équipe avec Ennis, et ils s'entendaient bien en dépit de leur différence d'âge), était d'avis que c'était à cause d'elle que l'agent Rafferty ne s'était jamais marié.

- Je crois qu'au fond il est persuadé que toutes les femmes sont comme sa sœur, avait-il dit un jour à Sandy.

Il n'est jamais très avisé de revenir sur son lieu de travail après la fin de son service, se dit Sandy après avoir passé dix longues minutes au téléphone avec la Dragonne. Mais où il est, il m'avait promis qu'il rentrerait à six heures et demie au plus tard, je lui ai pris un rôti au supermarché comme il me l'avait demandé, un rôti à

un dollar quarante-neuf le kilo, il est dur comme une vieille semelle à présent, et couleur d'eau de vaisselle, s'il est allé boire un coup au Country Way ou au Tap dis-le-moi tout de suite, Sandy, comme ça j'aurai plus qu'à passer un coup de fil pour lui sonner les cloches. Elle avait également informé Sandy qu'elle était à court de pilules Diu-rex et qu'Ennis était censé lui en apporter un flacon. Alors où

 tait-il, bon Dieu ? Il faisait des heures sup ou quoi ? D'accord, ça ne leur aurait pas fait de mal d'arrondir un peu leurs fins de mois, mais il aurait quand même pu l'avertir. Où est-ce qu'il picolait ? Bien que la Dragonne ne l'ait pas affirmé d'une manière si claire que  a, Sandy avait conclu qu'elle penchait plutôt pour cette dernière éventualité.

Alors que Sandy était assis au bureau de l'officier de communication, une main en visière au-dessus des yeux, en essayant de glisser un mot par-ci par-là, Curtis Wilcox fit tout à coup son entrée, en civil et fringant comme pas deux. A l'instar de Sandy, il était venu jeter un nouveau coup d'œil à la Buick.

- Attends une seconde, Edith, dit Sandy en se plaquant le combiné contre la poitrine. Eh, le bleu, aide-moi à me tirer de ce mauvais pas. Tu sais où Ennis est allé en partant d'ici ?

- Ah, parce qu'il est parti ?

- Oui, mais apparemment il n'est pas rentré chez lui. (Sandy désigna de l'index le téléphone plaqué sur sa poitrine) J'ai sa frangine au bout du fil.

- S'il est parti, pourquoi sa voiture est toujours là ? demanda Curt.

Sandy le regarda, et Curtis lui rendit son regard. Et puis, sans s'être concertés, ils parvinrent ensemble à la même renversante conclusion.

Sandy finit par se débarrasser d'Edith en lui promettant qu'il la rappellerait ou qu'il dirait   Ennis de l'appeler dès qu'il lui aurait mis la main dessus. Une fois cette affaire réglée, il gagna le parking de derrière avec Curt.

La voiture d'Ennis, une Gremlin de chez American Motors qui était un

objet de risée générale au sein de la compagnie, était reconnaissante(? reconnaissable) entre toutes. Elle était garée non loin du chasse-neige que Johnny Parker avait évacué du hangar B pour mettre la Buick à sa place. Les ombres de la voiture et du chasse-neige s'allongeaient à n'en plus finir sous le soleil déclinant de cette soirée d'été, dessinant sur le sol des formes qui faisaient penser à

des tatouages.

Sandy et Curt jetèrent un coup d'œil à l'intérieur de la voiture et n'y virent que le capharnaüm habituel : cartons de hamburgers, boîtes de coca, paquets de Tiparillos vides, cartes routières, une chemise d'uniforme de rechange accrochée au portemanteau de la banquette arrière, un carnet de P.V. vierge posé sur le tableau de bord poussiéreux, quelques ustensiles de pêche. Cet aimable désordre leur réchauffa le cœur après le vide stérile de la Roadmaster.

S'ils avaient trouvé Ennis roupillant derrière son volant, sa vieille casquette des Pirates rabattue sur les yeux, cela leur aurait réchauffé le cœur encore plus, mais il n'y avait pas plus d'Ennis que de beurre au bout du nez.

Curt tourna les talons et se dirigea vers le bâtiment central.

Sandy fut obligé de prendre le pas de course pour le rattraper.

- O^ù tu vas comme ça ? lui demanda-t-il en le retenant par le bras.

- Téléphoner à Tony.

- «a peut encore attendre, dit Sandy. Laisse-le dîner en paix.

On l'appellera plus tard si besoin est. Fasse le Ciel que ce ne soit pas nécessaire.

Avant d'inspecter quoi que ce soit d'autre, y compris la salle commune du premier étage, Curt et Sandy allèrent jeter un coup d'œil au Hangar B. Ils firent le tour de la Buick, regardèrent à

l'intérieur, regardèrent dessous. Sans trouver la moindre trace -

en tout cas la moindre trace visible - d'Ennis Rafferty. Mais bien entendu, essayer de trouver des indices autour de la Buick ce soir-là était à peu près aussi vain que de rechercher les traces d'un cheval bien précis après le passage d'un troupeau en folie. Il n'y avait aucune trace visible d'Ennis, mais...

- Est-ce qu'il fait froid là-dedans, ou est-ce que c'est seulement une impression ? demanda Curt.

Ils étaient sur le point de ressortir du hangar. Curt, qui s'était mis à genoux pour jeter un dernier coup d'œil sous la voiture, venait de se relever et se brossait les genoux de la main.

- C'est pas le pôle Nord, d'accord, mais tu trouves pas qu'il fait quand même un peu plus froid qu'il ne faudrait ?

A vrai dire, Sandy avait trop chaud - il était même en nage -

mais cela tenait sans doute plus à l'état de ses nerfs qu'à la température ambiante. Il se dit que la sensation de froid dont Curt faisait état n'était sans doute que le contrecoup de celle qu'il avait éprouvée ou cru éprouver à la station-service. Curt n'eut pas de peine à

deviner ce qui lui passait par la tête.

- Oui, ce n'est peut-être que ça, dit-il. Peut-être que mon imagination me joue des tours. Va savoir. Allons voir dans le bâtiment principal. Si ça se trouve, il est allé piquer un petit roupillon au sous-sol, dans la réserve. Ce ne serait pas la première fois.

Les deux hommes n'avaient pas pénétré dans le hangar par l'une ou l'autre des grandes portes de garage, mais avaient emprunté la petite porte latérale à dimension humaine, munie d'une simple poignée. Au moment de sortir, Curt s'immobilisa dans l'embrasure de ladite porte, et se retourna pour regarder la Buick.

Le mur à côté duquel il se tenait était couvert de crochets auxquels on avait suspendu des marteaux, des cisailles, des râteaux, des pelles et un plante-pieux dont le manche s'ornait des initiales

" A.A. " (qui ne voulait pas dire " Alcooliques Anonymes ", mais

" Arky Arkanian "), et une espèce de sombre fureur luisait dans son regard.

- Ce n'était pas mon imagination, dit-il, se parlant plus à lui-même qu'il ne s'adressait à Sandy. Il faisait froid. C'est passé maintenant, mais tout à l'heure il faisait froid.

Sandy resta silencieux.

- Tu veux que je te dise ? dit Curt. Si cette putain de bagnole doit rester là, je vais installer un thermomètre dans le hangar.

quitte à le payer de ma poche si c'est nécessaire. Eh, t'as vu ?

quelqu'un a laissé le coffre ouvert. Je me demande qui a bien pu...

Il s'interrompit brusquement. Son regard croisa celui de Sandy, et la même pensée leur traversa simultanément l'esprit : Comme limiers, on est vraiment pas doués.

Ils avaient inspecté l'intérieur de la Buick et regardé dessous, mais l'idée ne leur était pas venue de vérifier l'endroit sur lequel la plupart des meurtriers - en tout cas les meurtriers de cinéma -

jettent leur dévolu lorsqu'il s'agit de dissimuler le corps de leur victime.

Ils s'approchèrent de la Buick et s'arrêtèrent à un pas d'elle, les yeux fixés sur la ligne noire que dessinait l'entrebaillement du coffre.

- Vas-y, Sandy, dit Curt d'une voix basse et rauque, presque murmurante.

Bien qu'il n'en ait aucune envie, Sandy décida que c'était à lui de le faire, car après tout Curt n'était encore qu'une jeune recrue.

Il prit une profonde inspiration et souleva le hayon, qui s'ouvrit avec une rapidité inattendue. Au moment où il arrivait au sommet de sa trajectoire, il produisit un claquement bruyant et les deux hommes ne purent réprimer un sursaut. La main droite de Curt se referma sur l'avant-bras de Sandy ; ses doigts étaient tellement glacés que Sandy faillit crier.

L'esprit est une machine puissante, mais souvent défaillante.

Sandy était tellement persuadé qu'ils allaient trouver Ennis Rafferty dans le coffre de la Buick que l'espace d'un instant il vit le cadavre : un corps vêtu d'un jean et d'un tee-shirt blanc, replié en position de fétus, le genre de dépouille qu'un tueur de la Mafia aurait pu abandonner dans le coffre d'une Lincoln volée.

Mais Curt et Sandy ne voyaient rien d'autre que des ombres superposées. Le coffre de la Buick était vide. Il ne renfermait en tout et pour tout que du revêtement de feutre brun ; pas le moindre outil, pas même une tache d'huile. Les deux hommes restèrent un moment

silencieux, puis Curt émit une espèce de reniflement assourdi, qui aurait pu aussi bien être un rire nerveux qu'un grognement excédé.

- Viens, dit-il. Tirons-nous d'ici. Et cette fois, referme ce putain de coffre. Il m'a foutu une trouille bleue.

- A moi aussi, dit Sandy.

Après avoir rabattu brutalement le hayon, il emboîta le pas à

Curt qui se dirigeait vers la petite porte latérale. De nouveau, Curtis s'arrêta au moment de la franchir et se retourna vers la Buick.

- Saloperie d'engin, siffla-t-il entre ses dents.

- C'est vrai, dit Sandy.

- Cette bagnole craint vraiment, t'es pas de mon avis ?

- Oh si, bleusaille, je suis entièrement de ton avis. N'empêche que ton équipier n'est ni dans la bagnole ni dans le hangar. «a au moins, on en est s'rs.

Curt n'avait pas bronché en entendant le mot " bleusaille ".

Cette partie de son existence touchait à sa fin, et Sandy le savait aussi bien que lui. Son regard était toujours fixé sur la Buick, qui était tellement lisse, tellement placide, tellement présente. Ses yeux rétrécis n'étaient plus que deux minces lignes bleues.

- On dirait presque qu'elle me parle. «a doit être mon imagination qui me joue des tours...

- «a, tu peux en être s'r !

- ... mais j'ai l'impression de l'entendre. Comme si elle me murmurait à l'oreille.

- Arrête, tu vas me filer les jetons.

- Je croyais que tu les avais déjà.

Sandy préféra ne pas relever.

- Allez amène-toi, dit-il.

Ils passèrent la porte, et Curt jeta un dernier regard en arrière avant

de la refermer.

Curt et Sandy inspectèrent le premier étage du bâtiment principal, qui contenait une salle commune et, séparé d'elle par un rideau de toile bleue, une espèce de dortoir équipé de quatre lits de camp. Andy Colucci regardait un feuilleton à la télé, et deux des gars de l'équipe de nuit roupillaient derrière. Sandy, qui avait estimé cela à l'oreille, en écoutant leurs ronflements, tira le rideau pour en avoir confirmation. Ils étaient deux, en effet ; le plus poli couinait gentiment du nez ; l'autre, gros malotru, vrombissait puissamment, bouche grande ouverte. Aucun des deux n'était Ennis. Sandy ne s'était pas vraiment attendu à le trouver là ; quand Ennis avait envie de faire un petit somme, il allait généralement se réfugier au sous-sol, et se calait confortablement au creux du vieux fauteuil tournant qui se mariait à merveille avec le bureau métallique datant de la Seconde Guerre mondiale et l'antique poste de radio tout craquelé qui diffusait de la musique de swing en sourdine. Mais ce soir-là, il n'était pas au sous-sol. La radio était muette et le fauteuil tournant avec un oreiller sur le siège était inoccupé. Ennis n'était pas non plus dans l'un des deux cagibis où

l'on remisait le matériel, aussi lugubres et mal éclairés que des culs-de-basse-fosse.

Le bâtiment comportait un total de quatre W.C., si on faisait entrer en ligne de compte le chiotard en inox dépourvu de siège attendant au violon. Ennis ne s'était enfermé dans aucun des trois qui avaient une porte. Il n'était pas non plus dans le coin-cuisine, ni dans le bureau des communications, ni dans celui du chef de poste, qui était provisoirement vide, portes grandes ouvertes, toutes lumières éteintes.

Entre-temps, Huddie Royer s'était joint à Sandy et Curt.

Orville Garrett était rentré chez lui (il craignait peut-être que la sœur d'Ennis ne se présente en personne), et il avait confié Mister Dillon à Huddie, en sorte que le chien était lui aussi venu grossir leur petite troupe. Curt se chargea d'expliquer l'objet de leurs recherches, et Huddie saisit instantanément les implications que cela pouvait avoir. Huddie avait la bouille ronde et joviale de rustaud niais, mais il était loin d'être bête. Il guida Mister D

jusqu'au vestiaire, et lui fit flairer le casier personnel d'Ennis, opération à laquelle le chien procéda avec une évidente bonne gr.ce.

C'est alors qu'Andy Colucci vint se joindre à leur troupe, bientôt suivi

de deux autres gars qui bien que n'étant plus en service étaient revenus faire un petit tour sur les lieux pour jeter un coup d'œil à la Buick. Ils sortirent, se divisèrent en deux groupes, et firent le tour du bâtiment en criant le nom d'Ennis, chaque groupe allant en sens inverse. Il faisait encore relativement clair, mais le ciel avait commencé à rosir.

Curt, Huddie, Mister Dillon et Sandy formaient le premier groupe. Mister D avançait lentement, reniflant tout ce qui lui tombait sous la truffe, mais il ne resta qu'une seule fois en arrêt et ce fut pour se précipiter aussitôt sur la Gremlin d'Ennis, ce qui ne les avança pas à grand-chose.

Au début, ils se sentaient un peu cons de crier ainsi le nom d'Ennis, mais une fois qu'ils eurent jeté l'éponge et réintégré le bâtiment, leur sentiment sur ce point s'était modifié du tout au tout. Ce moment où le sentiment d'être un peu cons se mua en un sentiment de tragédie les terrifia par-dessus tout.

- On n'a qu'à emmener Mister D dans le hangar pour voir s'il y flaire quelque chose, proposa Curt.

- Pas question, dit Huddie. Cette bagnole, il la supporte pas.

- Allez quoi, Ennis est mon équipier. Et puis peut-être que ce coup-ci la voiture ne lui fera pas le même effet.

Mais sur ce point, Curt se mettait le doigt dans l'œil. Tant qu'ils restèrent à l'extérieur du hangar, le chien ne manifesta pas d'angoisse particulière. Il se mit même à tirer sur sa laisse au moment où leur petit groupe arrivait à la hauteur de la porte latérale. Il avait la tête baissée, la truffe au ras du macadam. Une fois devant la porte, son excitation monta encore d'un cran. Il avait flairé l'odeur d'Ennis. Aucun des trois hommes n'avait le moindre doute à ce sujet.

Là-dessus Curtis ouvrit la porte, et Mister Dillon oublia instantanément l'odeur qu'il venait de reconnaître. De nouveau, il se mit à hurler à la mort et se recroquevilla sur lui-même comme s'il souffrait d'un mal de ventre carabiné. Son pelage se dressa comme les plumes d'un paon, et il lâcha des jets d'urine sur le seuil et le sol en ciment du hangar. L'instant d'après, il se mit à tirer comme un malade sur la laisse que Huddie faisait de son mieux pour retenir, hululant toujours, comme s'il mourait d'envie d'entrer dans ce hangar malgré la répulsion qu'il lui inspirait. L'intensité

de son dégoût et de sa terreur ne faisait aucun doute, ses yeux

lançaient des lueurs folles, et il essayait quand même de se lancer à l'assaut de la chose qui lui faisait peur.

- Laisse tomber, va ! cria Curt. Fais-le sortir vite fait !

Jusque-là, il s'était maîtrisé tant bien que mal, mais au bout de cette longue journée pleine de péripéties plus angoissantes les unes que les autres, ses nerfs étaient à deux doigts de craquer.

- C'est pas sa faute ! protesta Huddie.

Avant qu'il ait eu le temps d'ajouter quoi que ce soit, Mister Dillon leva le museau vers le ciel et se remit à hurler - mais cette fois, aux oreilles de Sandy en tout cas, son hurlement ressemblait plutôt à un cri de douleur. Le chien esquissa un autre mouvement maladroit et brutal vers l'avant, et le bras de Huddie se détendit à l'horizontale, comme un oriflamme pris dans une bourrasque.

Mister Dillon était dans le hangar à présent, hurlant et geignant, avançant par à-coups et pissant partout comme un chiot. Pissant de trouille.

- Je sais bien que c'est pas sa faute, dit Curt. C'est toi qui avais raison, Huddie. Je te ferai des excuses écrites si tu veux, mais sors-le de là, ce putain de clebs !

Huddie fit tout ce qu'il pouvait pour tirer Mister D en arrière, mais c'était un animal de belle taille qui devait bien peser quarante kilos, et il se débattait comme un beau diable. Curt fut obligé de se mettre de la partie pour ramener le chien vers l'extérieur, et ils finirent par lui faire passer la porte allongé sur le flanc, ruant, hurlant et donnant de furieux coups de m,choires dans le vide.

On aurait cru qu'ils tiraient un sac plein de chats sauvages, dirait plus tard Sandy.

quand le chien se retrouva enfin de l'autre côté de la porte, Curtis la claqua. Dans la seconde qui suivit, Mister Dillon se calma et cessa de se débattre. Un peu comme si on lui avait actionné un commutateur dans la tête. Il resta encore quelques instants allongé sur le flanc, le temps de reprendre sa respiration.

Ensuite il se remit debout et posa sur les trois hommes un regard éberlué qui semblait dire : " qu'est-ce qui s'est passé, les gars ?

J'allais très bien, et tout à coup j'ai eu une espèce de trou noir. "

- Putain de ma mère, siffla Huddie entre ses dents.

- Ramène-le au bâtiment principal, dit Curt. J'aurais pas d° te demander de le faire entrer dans le hangar, mais je suis vachement inquiet à cause d'Ennis.

Huddie reprit le chemin du bâtiment principal avec le chien, qui avait retrouvé son flegme tout britannique, ne s'arrêtant que pour renifler les chaussures des hommes qui avaient participé aux recherches, auxquels s'étaient adjoints des collègues curieux de savoir pourquoi Mister D avait pété les plombs.

- Retournez à l'intérieur, les gars, leur dit Sandy avant d'ajouter la formule rituelle que tous les flics du monde adressent aux badauds qui s'attroupent sur les lieux d'un accident : Circulez, y a rien à voir.

Ils obtempérèrent, et Curt et Sandy les regardèrent s'éloigner, debout devant la porte du hangar. Au bout d'un moment, Huddie ressortit du bâtiment sans Mister Dillon. En voyant la main de Curt se diriger vers la poignée de la porte du hangar, Sandy sentit s'enfler en lui une vague de terreur et d'angoisse. C'était la première fois que le Hangar B lui donnait cette sensation, mais ce ne serait pas la dernière. Au cours des vingt années suivantes, il allait y pénétrer à bien des reprises, et il sentirait invariablement sa tête s'emplir de cette espèce de grande onde noire, aurait invariablement l'intuition qu'il risquait d'entrevoir du coin de l'œil Dieu sait quelles inimaginables horreurs, Dieu sait quelles abominations sans nom.

Certaines fois, il fit même plus que les entrevoir. Et à la fin, elles devinrent même carrément visibles.

Les trois hommes pénétrèrent à l'intérieur, leurs semelles crissant sur le sol en ciment maculé de taches huileuses. Sandy actionna les commutateurs placés à droite de la porte, et à la lueur blafarde des ampoules nues la Buick leur fit l'effet d'un élément de décor abandonné sur une scène vide ou d'un objet d'art unique exposé dans une galerie qu'on eût maquillée en garage pour l'occasion. quel nom peut-on donner à un truc pareil ? se demandait Sandy. Et là, il se remémora le titre d'une vieille chanson de Bob Dylan, " From a Buick 6 ", qui figurait sur l'album Highway 61

Revisited. Et tandis qu'ils se tenaient là, le refrain se mit à lui tourner dans la tête, comme pour souligner encore son sentiment d'angoisse diffuse : Si jamais je trépasse, elle viendra mettre une couverture sur mon lit.

La Roadmaster les fixait de ses phares de Buick, sa calandre de Buick formant une espèce d'horrible rictus. Elle était dressée sur ses gros pneus bicolores modèle luxe, et son habitacle renfermait un tableau de bord dont les manettes et les boutons étaient tous factices et un volant tellement gigantesque qu'il aurait pu servir de gouvernail à une frégate de flibustiers. Elle renfermait aussi quelque chose qui faisait hurler de terreur le chien qui leur tenait lieu de mascotte tout en l'attirant irrésistiblement comme par l'effet d'une sorte de transe hypnotique. S'il avait fait froid dans le hangar tout à l'heure, ce n'était manifestement plus le cas ; Sandy voyait la sueur ruisseler sur le visage de ses compagnons, et la sentait perler à son propre front.

A la fin, ce fut Huddie qui formula la chose à haute voix, et Sandy en fut heureux. Il éprouvait exactement le même sentiment, mais jamais il n'aurait osé l'exprimer - il lui semblait bien trop absurde.

- Cette putain de bagnole l'a avalé, déclara Huddie sur le ton de la certitude tranquille. Je sais pas comment elle s'y est pris, mais à mon avis il est venu ici tout seul pour jeter un nouveau coup d'œil dessus et elle l'a... boulootté, quoi.

- Elle nous observe, dit Curt. Vous sentez son regard ?

Les phares avaient effectivement l'air de deux yeux vitreux. Et la calandre d'une gueule hideuse, grimaçante, avec de longues dents chromées. Et on aurait presque pu prendre la frise décorative qui courait au-dessous du toit pour des mèches de cheveux aplaties avec de la brillantine. Sandy ressentait bel et bien quelque chose.

Peut-être qu'il ne s'agissait que d'une horreur enfantine de l'inconnu, de cette terreur qu'éprouvent tous les gosses quand ils se retrouvent en face d'une maison dont ils sont intimement persuadés qu'elle est hantée. Ou peut-être que Curt disait vrai. Peut-être que la Buick les observait. En évaluant la distance qui les séparait.

Ils la regardaient, retenant leur souffle. Elle était là, à l'endroit dont elle ne bougerait plus au long des années, tandis que plusieurs présidents occuperaient tour à tour la Maison-Blanche, que les C.D. supplanteraient les vinyles, que la Bourse battrait des records, que deux gratte-ciel s'écrouleraient, que des étoiles brille-raient puis p,liraient au firmament de Hollywood, que des membres de la Compagnie D prendraient leur retraite et que d'autres viendraient leur succéder. Elle était là, aussi réelle qu'une rose ou un rocher. Et, à des degrés divers, chacun d'eux éprouvait ce que Mister Dillon avait éprouvé : sa mystérieuse force d'attraction.

Dans les mois qui suivirent, le spectacle de membres de la Compagnie D alignés sur un rang face au hangar B allait devenir pour ainsi dire quotidien. Debout, les deux mains autour des yeux pour éviter les reflets, ils scrutaient l'intérieur du bâtiment à travers les lucarnes de la grande porte coulissante. On aurait dit des curieux lorgnant un chantier de construction par les interstices d'une palissade. quelquefois, ils s'aventuraient à l'intérieur (jamais seuls, bien entendu : le hangar B, personne n'y entrait jamais sans un copain), et dans ces moments-là ils paraissaient toujours plus jeunes que leur âge ; ils avaient l'air de mioches qui s'introduisent en catimini dans un cimetière pour se prouver qu'ils n'ont pas peur.

Curt se racla la gorge. En entendant ce bruit, Sandy et Huddie sursautèrent, puis éclatèrent d'un rire nerveux. Curt dit qu'il était temps de retourner dans le bâtiment et d'appeler le sergent, et cette fois...

AUJOURD'HUI

Sandy

- ...cette fois je n'ai pas renouclé. J'ai suivi le mouvement sans faire d'histoires.

J'avais la gorge sèche comme du vieux parchemin. J'ai consulté

ma montre et j'ai constaté sans en être autrement surpris que je parlais depuis plus d'une heure. Mais au fond ce n'était pas grave, vu que je n'étais pas en service. Le ciel était plus maussade que jamais, mais les grondements assourdis du tonnerre s'étaient éloignés en direction du sud.

- C'était le bon vieux temps ! a fait une voix qui semblait à la fois triste et amusée - mélange de genres qui ne réussit d'habitude qu'aux juifs et aux Irlandais. Jamais on n'aurait cru qu'on deviendrait vieux un jour !

Je me suis retourné et j'ai aperçu Huddie Royer, qui désormais ne portait plus que des vêtements civils. Il était assis à la gauche de Ned. A quel moment était-il venu se joindre à nous ? Je n'aurais su le dire. Sa bouille de rustaud jovial n'avait pas changé depuis 1979, mais à présent des rides profondes soulignaient les commis-sures de ses lèvres, ses cheveux étaient devenus tout blancs et avaient reflué vers le sommet de son crâne, découvrant un front vaste et luisant. A vue de nez, il devait avoir à peu près l'âge qu'avait Ennis Rafferty quand il s'était volatilisé. Histoire de meubler sa retraite, Huddie envisageait de s'offrir une Winnebago à

bord de laquelle il irait rendre visite à ses innombrables enfants et à ses petits-enfants. Il en avait un peu partout, jusqu'au fin fond du Manitoba. A la moindre sollicitation - et même sans sollicitation - il se faisait une joie d'exhiber une carte des ...tats-Unis sur laquelle tous ses futurs itinéraires étaient tracés d'avance au feutre rouge.

- C'est vrai, ai-je dit, on s'en serait jamais douté. «a fait longtemps que t'es parmi nous, Huddie ?

- Je passais par là, et je t'ai entendu parler de Mister Dillon.

Il était vraiment gentil comme chien, tu te rappelles ? Chaque fois qu'on disait " Haut les mains ! ", il s'allongeait sur le dos, les pattes en l'air.

- Oui, je me rappelle, ai-je dit, et on a échangé un sourire à la façon de deux hommes qui évoquent un amour de jeunesse ou un événement historique.

- qu'est-ce qu'il est devenu ? a demandé Ned.

- Il a passé l'arme à gauche, a dit Huddie. Eddie Jacubois et moi, on l'a enterré dans ce champ, là-bas. (Il a désigné le flanc de colline broussailleux qui s'étendait au nord des b,timents de la compagnie.) Il doit bien y avoir quinze ans de ça, hein Sandy ?

J'ai hoché affirmativement la tête. En fait, cela faisait quatorze ans, presque jour pour jour.

- Il est mort de vieillesse ? a demandé Ned.

- C'est vrai qu'il était plus tout jeune, a dit Phil Candleton, mais...

- On l'a empoisonné, a grommelé Huddie d'une voix indignée.

- Si tu veux que je te raconte la suite de cette histoire..., ai-je commencé.

- «a, je demande pas mieux ! s'est exclamé Ned.

- ... il faut que j'aille m'humecter le gosier, ai-je conclu en faisant mine de me lever.

A cet instant précis, Shirley est sortie du b,timent avec un plateau sur lequel étaient posées une assiette de sandwiches double épaisseur - jambon-fromage, viande froide et poulet - et une grande carafe de thé

glacé.

- Tu peux te rasseoir, Sandy, m'a-t-elle dit. J'ai pris les choses en main.

- T'es télépathe, ou quoi ?

Elle m'a adressé un grand sourire tout en posant son plateau sur le banc.

- Non, mais je sais bien que les hommes attrapent la pépie à

force de parler et qu'ils ont toujours l'estomac dans les talons. Les dames aussi peuvent avoir un petit creux ou la gorge sèche, même si c'est moins fréquent. Allez, les gars, mettez-vous-en plein la lampe. quant à toi, Ned Wilcox, je compte bien que tu t'envoies au moins deux de ces sandwiches. T'es trop maigre, il faut que tu te remplumes.

Le plateau couvert de victuailles m'a fait penser à Bibi Roth discutant avec Tony et Ennis tandis que ses techniciens - ses " enfants ", qui en ce temps-là n'étaient pas beaucoup plus vieux que Ned aujourd'hui - buvaient du thé glacé et s'empiffraient de sandwiches qui avaient été confectionnés dans le même coin-cuisine, lequel n'avait changé en rien depuis, hormis la couleur du carrelage et le four à micro-ondes. Pour moi, le temps est tissé d'innombrables petits chaînons.

- Oui, Shirley.

Il lui a décoché un sourire qui à mes yeux manquait quelque peu de spontanéité ; il n'arrêtait pas de jeter des coups d'œil en direction du Hangar B. C'était son tour de subir le sortilège de la Buick, comme tant d'hommes - et un brave toutou - l'avaient subi au fil des années. Et tandis que j'éclusais mon premier verre de thé glacé, savourant le flot délectable et frais qui se répandait dans ma gorge parcheminée et le vrai sucre qui faisait tellement plus d'effet que tous ces édulcorants de merde, j'ai eu tout le temps de me demander si je rendais vraiment service à Ned Wilcox. La suite, je n'étais même pas s'r qu'il allait y croire. Si ça se trouvait, il allait se lever et s'éloigner, l'air furibard, persuadé que je m'étais moqué de lui et que j'avais tourné son chagrin en dérision. C'était une éventualité qu'on ne pouvait pas exclure. Huddie, Arky et Phil confirmeraient mes dires, bien s'r. Shirley aussi, du reste. Elle n'était pas encore parmi nous quand la Buick était arrivée, mais elle avait assisté - et même participé - à un certain nombre d'incidents depuis qu'elle avait pris le service des communications en main au milieu des années quatre-vingt. Malgré tout, le gamin aurait peut-être encore du mal à y croire. Une histoire pareille, ce n'est jamais facile à avaler.

Mais je ne pouvais plus revenir en arrière à présent. Il était trop tard.

- Comment s'est terminée l'affaire Ennis Rafferty ? a demandé

Ned.

- Il ne s'est rien passé du tout, a dit Huddie. On n'a même pas vu apparaître sa vilaine trombine sur des cartons de lait.

Ned l'a regardé d'un air indécis, ne sachant pas s'il plaisantait ou non.

- Il ne s'est rien passé, a répété Huddie d'une voix plus douce.

Tu vois, petit, une disparition a toujours un côté insidieux. Ce qui est arrivé à ton père était affreux, je te dirai jamais le contraire.

Mais au moins t'es au courant. C'est déjà quelque chose, tu trouves pas ? T'as quelque part où tu peux aller lui rendre visite, lui déposer un bouquet de fleurs, ou lui exhiber ta lettre d'admission à la fac.

- D'accord, mais c'est jamais qu'une tombe, a dit Ned.

Sa voix était pleine d'une espèce d'étrange patience qui me mettait mal à l'aise.

- Un lopin de terre avec une caisse en bois dessous. La caisse renferme quelque chose qu'on a revêtu de l'uniforme de mon père, mais ce n'est pas mon père.

- N'empêche, tu sais ce qui lui est arrivé, a insisté Huddie.

Tandis qu'Ennis...

Il a étendu ses deux mains devant lui, paumes vers le sol, puis les a retournées, comme un prestidigitateur qui vient d'exécuter un tour de passe-passe particulièrement réussi.

Arky, qui était rentré dans le bâtiment, sans doute pour se soulager la vessie, est revenu prendre place sur le banc.

- Tout se passe bien ? lui ai-je demandé.

- Y a des hauts et des bas, comme toujours. Steff m'a dit de te dire qu'elle avait de nouveau plein de parasites à la radio, tu sais, ces espèces de petits crachotements ? En plus, y a le D.S.S. qu'est nase. L'écran ne capte plus qu'un message qui annonce : PATIEN-TEZ, NOUS

RECHERCHONS VOTRE SIGNAE.

Steff, c'était Stéphanie Colucci, l'officier de communication, par ailleurs nièce d'Andy Colucci, qui occupait le même poste que Shirley entre 15 et 23 heures. Le D.S.S. était la petite antenne parabolique que nous avions payée de nos propres deniers, tout comme le matos de la minuscule salle de musculation du premier étage (deux ou trois ans auparavant, quelqu'un avait punaisé au-dessus du r,telier d'haltères un poster sur lequel on voyait des malabars genre Hell's Angels levant des poids dans une cour de prison avec l'inscription : LA GONFEETTE, C'EST ç PERP»TE) .

On a échangé un bref coup d'œil, Arky et moi, puis nos regards se sont dirigés vers le Hangar B. Le four à micro-ondes du coin-cuisine ne défaillait pas encore, mais ça n'allait pas tarder. L'électricité et le téléphone risquaient aussi de sauter, bien que ça ne se soit pas produit depuis un assez long moment.

- On a fait une collecte pour son horrible vieille bique de bonne femme, a dit Huddie. Là, à mon avis, la Compagnie D

s'est montrée beaucoup trop généreuse.

- Je croyais que c'était pour la faire taire, a dit Phil.

- Il en aurait fallu plus pour lui fermer le clapet à celle-là, a dit Huddie. C'était une grande gueule, tout le monde le savait.

- On n'a pas vraiment fait de collecte, et c'était pas sa femme, ai-je fait observer. C'était sa sœur, il me semble avoir été clair sur ce point.

- Mais il était marié avec elle, a insisté Huddie. Ils étaient comme n'importe quel vieux couple, tout le temps en train de se bouffer le nez et de se chercher la petite bête. Ils étaient comme mari et femme sur tous les plans, sauf celui du zizi-panpan, quoi que même là je me demande si...

- Langue de vipère, va, a dit Shirley sans acrimonie.

- T'as raison, je ferais mieux de la boucler, a dit Huddie.

- Tony a fait passer le chapeau, et chacun a donné selon ses moyens, ai-je expliqué à Ned. Une fois qu'on a réuni la somme, le frère de Buck Flanders, qui est courtier en Bourse à Pittsburgh, s'est chargé de la faire fructifier pour elle. C'est Tony qui s'était dit qu'il valait mieux s'y prendre de cette façon que de lui filer un chèque.

Pendant que je parlais, Huddie n'avait pas cessé de hocher la tête.

- Il nous a proposé ça pendant l'assemblée générale qu'on a tenue dans l'arrière-salle du Country Way. C'était lui qui l'avait convoquée. quoique subvenir aux besoins de la Dragonne n'était pas la priorité des priorités.

A ce point de sa péroration, Huddie s'est tourné vers Ned.

- On avait déjà compris qu'Ennis ne serait jamais retrouvé, qu'il n'y avait guère de chance qu'il se pointe un beau jour dans un commissariat de police de l'Alaska ou de la Californie en racontant qu'il avait pris un coup sur la cafetière et qu'il ne se souvenait plus de rien. Ennis nous avait quittés pour de bon. Peut-être qu'il était allé rejoindre le type en manteau noir, peut-être qu'il était parti ailleurs, mais une chose était s're, c'était qu'on ne le reverrait pas. Il n'y avait pas de cadavre, pas de traces de violence, pas même un slip ou une chaussette, Ennis n'était plus là, c'est tout.

Huddie a éclaté d'un rire un peu aigre.

- La vieille garce mal embouchée qui vivait avec lui était dans tous ses états. Déjà qu'elle était plus ou moins barge avant ça...

- Carrément barge même, a dit Arky d'un ton sentencieux en prélevant un sandwich jambon-fromage sur le plateau. On l'avait tout le temps au téléphone, trois quatre fois par jour au moins.

Matt Babicki en devenait chèvre. Une chance pour toi qu'elle soit plus de ce monde, Shirley. Ah, cette Edith Hyams ! quelle emmerdeuse !

- O' est-ce qu'elle croyait qu'Ennis était passé ? a demandé

Ned.

- Va savoir, ai-je dit. Elle se figurait peut-être qu'on lui avait fait la peau parce qu'il nous réglait jamais ses dettes de poker et qu'on l'avait enterré dans la cave.

- Ah, parce que vous faisiez des parties de poker ici à l'époque ?

s'est écrié Ned, l'air à la fois effaré et un peu scandalisé. Est-ce que mon père y jouait ?

- Mais non voyons, ai-je dit. Si Tony avait pris des gars en train de jouer au poker pendant leur service, ça aurait bardé. Et j'agirais

exactement de la même manière. Je te faisais marcher, c'est tout.

- On n'est pas des pompiers, petit, a dit Huddie, chargeant le mot " pompier " d'un tel mépris que je n'ai pu me retenir de rire.

Là-dessus, il est revenu à ses moutons.

- La vieille croyait qu'on y était pour quelque chose, parce qu'elle pouvait pas nous voir en peinture. Elle nous haÛssait comme elle haÛssait tous les gens qui l'empêchaient d'accaparer entièrement Ennis. HaÛr n'est pas un mot trop fort, sergent ?

- Non, ai-je dit.

Huddie s'est de nouveau tourné vers Ned.

- Il nous consacrait pas mal de temps et d'énergie, tu comprends. Et je crois que pour Ennis, y avait pas de meilleurs moments que ceux qu'il passait ici ou dans sa voiture de patrouille.

Edith le savait, et ça la rendait maboule - " Le boulot, toujours le boulot ", qu'elle disait. " Y a que ça qui compte pour lui, sa saleté

de boulot. " A ses yeux à elle, y avait pas l'ombre d'un doute : on était forcément responsables de ce qui était arrivé à Ennis. On lui avait volé son frère.

Ned semblait déconcerté, sans doute parce qu'au sein de sa famille à lui le boulot n'était jamais passé pour une malédiction.

Ou si ça avait été le cas, il n'en avait jamais rien su. D'un geste plein de douceur, Shirley lui a posé une main sur le genou.

- Il lui fallait des gens à haÛr, tu comprends ? Fallait bien qu'elle fasse porter le chapeau à quelqu'un.

- Edith nous cassait les pieds sans arrêt, ai-je dit. Elle a écrit à

son député, elle a écrit au parquet général de l'Etat de Pennsylvanie pour réclamer une enquête. Je crois que Tony était au courant de ce qu'elle tramait, mais ça ne l'a pas empêché d'organiser cette assemblée générale au cours de laquelle il nous a proposé de nous cotiser pour venir en aide à Edith. Il nous a expliqué que si on ne lui filait pas un coup de main, elle ne s'en sortirait pas. Ennis ne lui avait pour ainsi dire rien laissé, et sans nous elle se serait retrouvée dans une misère noire. Ennis avait souscrit une assurance sur la vie et il n'était pas loin

de la retraite - il en aurait perçu environ quatre-vingts pour cent - mais Edith n'avait aucune chance de palper le moindre fifrelin avant très longtemps, pour la bonne raison qu'il s'était...

- ... volatilisé, a complété Ned.

- Exactement. Alors, on a lancé une souscription en faveur de la Dragonne. En faisant participer des collègues de Lawrence, de Beaver et de Mercer, on est arrivés à rassembler dans les deux mille dollars. Le frère de Buck Flanders a placé l'argent dans des boîtes d'informatique, qui à l'époque commençaient tout juste à

être cotées en Bourse, et Edith s'est retrouvée à la tête d'une petite fortune.

" quant à Ennis, une rumeur n'a pas tardé à se répandre à

travers les postes de la police d'...tat de la région. On disait qu'il s'était fait la malle au Mexique. Le Mexique, il en parlait tout le temps. Chaque fois qu'une revue ou un magazine publiait un papier sur le Mexique, il se jetait dessus. Au bout d'un moment, c'est devenu une vérité d'évidence pour tout le monde : Ennis avait pris la poudre d'escampette pour éviter que sa sœur n'achève de le tailler en rondelles avec sa langue acérée. Même les gars qui étaient au courant de ce qui s'était vraiment passé - ou auraient dû l'être - se sont mis à colporter cette légende. Y compris certains collègues qui étaient dans l'arrière-salle du Country Way le soir où Tony Schoondist a déclaré d'une manière on ne peut plus nette que la Buick avait quelque chose à voir avec la disparition d'Ennis.

- C'est tout juste s'il ne l'a pas décrite comme un engin spatial envoyé par des extra-terrestres, a dit Huddie.

- Ce soir-là, le sergent y a pas été avec le dos de la cuillère, a renchéri Arky.

- Dans la lettre qu'elle a envoyée à son député, Edith n'a quand même pas été jusqu'à parler du mystérieux engin que vous aviez planqué dans le Hangar B ? a demandé Ned.

- Pour en parler, il aurait fallu qu'elle soit au courant, ai-je répondu. C'est bien pour ça que Tony avait organisé cette assemblée générale. Pour nous rappeler qu'il fallait absolument tenir nos langues.

- qu'est-ce qui se passe ? s'est écrié Ned en redressant brusquement le buste.

J'aurais pu m'abstenir de lever les yeux pour voir ce qu'il voyait, mais bien entendu j'ai regardé malgré moi. Tout comme Shirley, Arky et Huddie. On ne pouvait pas s'empêcher de regarder. On ne pouvait pas ne pas céder à la fascination. Jamais aucun d'entre nous ne s'était mis à hurler à la mort ou à se pisser dessus comme ce pauvre Mister D à cause de la Roadmaster, mais en deux occasions au moins j'avais hurlé. Hurlé à m'en faire éclater les boyaux.

Et les cauchemars que je m'étais payés après, je vous dis pas.

L'orage s'était éloigné vers le sud, mais d'une certaine façon il était encore là. D'une certaine façon, il était resté captif du hangar B. Du banc où nous étions assis, on voyait les éclairs aveuglants qui en zébraient l'intérieur, dans le plus grand silence. Les lucarnes de la porte basculante étaient d'un noir d'encre, et la seconde d'après elles devenaient d'une blancheur éblouissante. A chaque explosion de lumière, la radio de la salle des communications serait brièvement envahie de parasites, je le savais. Et au lieu de 17:18, l'horloge du four à micro-ondes afficherait ERREUR.

Dans l'ensemble toutefois, cet orage-là a été relativement modéré. Les éclairs nous faisaient danser devant les yeux de petits rectangles verts - un peu semblables à des phosphènes - mais on n'était pas obligés de se détourner. Au début, quand ces orages miniatures se déchaînaient - les trois ou quatre premières fois peut-être - il était tout bonnement impossible de les regarder. Ils nous auraient littéralement calciné les yeux.

- Oh bon Dieu, a sifflé Ned entre ses dents.

Il avait l'air éberlué. Non, le mot est trop faible. Cet après-

midi-là, son visage exprimait une véritable hébétude. Et ça ne s'est pas arrêté là. Dès que son regard s'est éclairci un peu, j'y ai lu la même fascination que j'avais tant de fois rencontrée sur le visage de son père. Sur celui de Tony aussi. Ou de Huddie. De Matt Babicki, de Phil Candleton. Et ne l'avais-je pas devinée sur mon propre visage ? C'est l'expression que nous avons tous, je crois, quand nous nous retrouvons face à l'inconnu, au véritable inconnu, dans toute son immensité - quand nous apercevons l'endroit mystérieux où l'univers qui nous est familier cesse d'exister pour faire place aux ténèbres.

Ned s'est retourné vers moi.

- Merde, Sandy, qu'est-ce qui se passe ? qu'est-ce que c'est ?

- S'il faut absolument lui donner un nom, disons qu'il s'agit d'un séisme lumineux. D'assez faible intensité. Depuis quelque temps, ils sont rarement plus forts que ça. Tu veux regarder de plus près ?

Il ne m'a pas demandé si c'était dangereux, si ça ne risquait pas de lui péter à la gueule ou de lui rôtir ses bijoux de famille. Il a simplement dit : " Bonne idée ", et je n'en ai pas été étonné le moins du monde.

On s'est dirigés vers le hangar, Ned et moi, et les autres nous ont emboîté le pas. Les éclairs qui zébraient l'intérieur du hangar par intermittences étaient parfaitement visibles dans le demi-jour de cette fin d'après-midi, mais ils se seraient imprimés sur nos rétines même en plein soleil. Au temps où nous venions tout juste de la mettre sous séquestre (à bien y réfléchir, ça devait être à peu près vers l'époque où la centrale de Three Mile Island avait failli sauter), la Roadmaster écliprait littéralement le soleil chaque fois qu'elle piquait une de ses crises.

- Faut mettre des lunettes de soleil ? m'a demandé Ned au moment où nous arrivions à la hauteur du hangar.

A présent, j'entendais un vrombissement à l'intérieur - le même vrombissement que le père de Ned avait perçu à la station-service, quand il s'était installé derrière le volant monstrueux de la Buick.

- Pas la peine, y a qu'à plisser les yeux, a dit Huddie. Mais en 79, t'aurais été obligé d'en mettre, des lunettes, crois-moi.

- Oui ça, t'aurais eu intérêt, a dit Arky tandis que Ned collait son nez à l'une des lucarnes et scrutait l'intérieur du hangar en plissant les yeux.

J'ai collé le mien à la lucarne voisine, aussi fasciné que d'habitude. Approchez messieurs-dames, venez voir la gueule du crocodile.

La Roadmaster était exposée à tous les regards ; la b,che qui la dissimulait en temps normal avait glissé à terre et formait une espèce de tas ocre à côté de la portière du conducteur. Je lui trouvais plus que jamais des allures d'objet d'art - de dinosaure datant de la belle époque de l'automobile, avec son galbe sinueux, sa carrosserie design, ses pneus maousses et sa calandre grimaçante.

Bienvenue, mes chers spectateurs ! Ce soir, vous allez voir la Roadmaster dans toute sa splendeur ! Mais ne vous en approchez pas trop, elle a de grandes dents !

Elle était là, plantée sur ses quatre roues, totalement inerte...

sans le moindre frémissement de vie... et tout à coup un éclair d'un violet éblouissant l'a illuminée de l'intérieur. Les silhouettes du gigantesque volant et du rétroviseur se sont dessinées en ombres chinoises, comme celles d'objets qu'on aperçoit à l'horizon pendant un bombardement. Ned a émis une exclamation étouffée et il a placé sa main droite en écran devant son visage.

Les éclairs se succédaient, chaque déflagration silencieuse tra-

çant une ombre zigzaguant en travers du sol cimenté et de la cloison de bois où étaient encore suspendus quelques outils. Le vrombissement était très net à présent. J'ai rivé mon regard au thermomètre qui était fixé à une poutre, juste au-dessus du capot de la Buick, si bien qu'au moment de l'illumination suivante je n'ai eu aucun mal à déchiffrer la température : il faisait douze degrés. Ce n'était certes pas fameux, mais pas trop effrayant non plus. Du moment que la température du Hangar B ne tombait pas au-dessous de dix degrés, on n'avait pas vraiment de raison de s'en faire. Douze degrés, ça pouvait encore aller. Toutefois, la prudence restait de mise. Au fil des années, nous étions parvenus à un certain nombre de conclusions au sujet de la Buick, et cela nous avait permis d'établir un certain nombre de règles - mais on savait qu'il valait mieux ne pas trop s'y fier.

Un nouvel éclair silencieux a illuminé l'intérieur de la Buick.

Ensuite, il ne s'est rien passé pendant au moins soixante secondes.

Ned s'était figé dans une immobilité de statue. Je crois même qu'il avait cessé de respirer.

- C'est fini ? m'a-t-il demandé à la fin.

- Attendons encore un peu.

On a patienté deux minutes de plus, et comme il ne se passait toujours rien, j'ai ouvert la bouche pour annoncer que le feu d'artifice était terminé et qu'on n'avait plus qu'à aller se rasseoir. Mais avant que j'aie eu le temps d'émettre le moindre son, un ultime éclair a jailli, absolument monstrueux celui-là. Un long zigzag tremblotant, un peu semblable à une étincelle émise par un cyclo-tron géant, s'est échappé de la vitre arrière droite de la Buick et s'est élevé en diagonale vers le fond du hangar, où une étagère fixée au mur juste au-dessous du plafond abritait de vieux cartons pleins de pièces métalliques dépareillées. Il en a émané une pâle lumière dorée, un peu féerique, comme si les cartons avaient contenu des cierges allumés au lieu de boulons, de vis et de ressorts. Le vrombissement a augmenté. Mes

dents se sont mises à

s'entrechoquer, et il m'a semblé que sa vibration me remontait le long de l'arête du nez. Subitement, il a cessé. La lumière a reflué

avec la même soudaineté. Elle nous avait tellement éblouis qu'il nous a semblé que l'intérieur du hangar était plongé dans d'épais-ses ténèbres. Dans la pénombre, la Buick n'était plus qu'une silhouette massive et sombre ; seuls les enjoliveurs chromés de ses phares émettaient encore de furtives lueurs.

Shirley, qui elle aussi avait retenu sa respiration en regardant par l'une des lucarnes voisines, a poussé un long soupir et a fait un pas en arrière. Elle tremblait. Arky lui a passé un bras autour des épaules dans un geste protecteur. Phil, qui occupait la lucarne à droite de la mienne, a déclaré :

- J'ai beau avoir vu ça cent fois, j'arrive pas à m'y faire, chef.

- Pourquoi elle fait ça ? a demandé Ned.

Le spectacle l'avait tellement impressionné qu'il semblait avoir rajeuni de dix ou douze ans. A voir sa tête, on aurait pu le prendre pour le petit frère de ses sœurs.

- On n'en sait rien, ai-je dit.

- qui est au courant à part vous ?

- Tous les collègues qui sont passés par la Compagnie D ces vingt dernières années. quelques gars du Service des véhicules.

Peut-être aussi l'ingénieur en chef qui est chargé de l'entretien des routes du comté...

- Jamieson ? a fait Huddie. Oui, il est au courant.

- ... et Sid Brownell, le chef de police de Statler. «a doit être à peu près tout.

Tout en parlant, on avait regagné le banc des fumeurs, et on avait presque tous une cigarette au bec à présent. Vu la tête que faisait Ned, une clope ne lui aurait peut-être pas fait de mal à lui non plus. Une clope ou autre chose. Un whisky bien tassé, par exemple. A l'intérieur du bâtiment, les choses devaient être en train de reprendre leur cours normal. Il y avait sans doute déjà

moins de friture dans le récepteur de Steff Colucci, et d'ici peu notre antenne parabolique capterait de nouveau tout en clair - les résultats du base-ball, les images de guerre et les six stations de télé-achat. Si ça ne suffisait pas à nous faire oublier qu'il y avait un trou dans la couche d'ozone, rien n'y suffirait jamais.

- Comment se fait-il que si peu de gens soient au courant ? a demandé Ned. Comment se fait-il qu'un truc aussi énorme ne se soit pas ébruité ?

- C'est pas si énorme que ça, a dit Phil. C'est jamais qu'une Buick, mon garçon. Si c'était une Cadillac, je dis pas. Là, ce serait vraiment énorme.

- Y a des familles qui savent garder un secret et d'autres qui savent pas, ai-je dit. Chez nous, on sait. Si Tony Schoondist a convoqué une assemblée générale quarante-huit heures après l'arrivée de la Buick et la disparition d'Ennis, c'était avant tout pour être s'ŕ qu'on tiendrait nos langues. Ce soir-là, Tony nous a donné un certain nombre de consignes. Il nous a parlé d'Edith, bien s'ŕ - de ce qu'on était censés faire pour lui venir en aide, des pincettes qu'il fallait prendre avec elle en attendant que sa crise lui passe...

- Si elle lui a passé un jour, je m'en suis pas aperçu, a dit Huddie.

- ... et de ce qu'il fallait qu'on réponde aux journalistes au cas o' elle aurait fait venir la presse.

Le soir de l'assemblée générale, il y avait une douzaine d'hommes dans l'arrière-salle du Country Way, et avec l'aide de Huddie et de Phil je suis parvenu à en dresser la liste complète. Ned ne les avait sans doute pas tous rencontrés en chair et en os, mais il avait probablement entendu leurs noms à la table familiale. Son père devait parler boutique de temps en temps. Comme la plupart d'entre nous. Oh bien s'ŕ, en famille, on évite les sujets pénibles

- les crachats et les insultes, les carnages sur l'autoroute - mais il nous arrive aussi des trucs marrants, comme le jour o' on nous a appelés parce qu'un Amish d'une douzaine d'années faisait du patin à roulettes en plein centre de Statler accroché à la queue d'un cheval au galop en poussant des hurlements de rire. Ou celui o' nous avons d' intervenir parce que l'olibrius qui habite sur la route de Culverton avait sculpté dans la neige un couple nu en train de faire l'amour. Mais puisque je vous dis que c'est une uvre d'art ! vociférait-il. On a essayé de lui expliquer que ses voisins n'étaient pas de cet avis, qu'ils trouvaient ça

obscène. S'il n'y avait pas eu une brusque remontée de la température suivie d'une averse, cette histoire se serait sans doute soldée par un procès.

J'ai raconté à Ned comment nous avions traîné les tables du restaurant dans l'arrière-salle, comment nous avions formé un rectangle avec sans que personne ne nous ait rien demandé, comment Brian Cole et Dicky-Duck Eliot avaient prié les serveuses de vider les lieux et avaient refermé la porte derrière elles. On avait placé

les tables chauffantes à l'entrée de la salle et on s'était servis à tour de rôle en puisant dans les bacs. Après s'être rassasiés on était passés à la bière, chacun se tirant son propre demi à la pression et tenant scrupuleusement le compte de ses consommations, et la fumée des cigarettes avait dérivé vers le plafond en un acre nuage bleu. Peter quinland, qui à l'époque était le patron du restaurant, vouait une véritable adoration à Frank Sinatra, et tandis qu'on éclusait nos bières en grillant nos cigarettes, les haut-parleurs du plafond avaient déversé ses chansons à jet continu : " Luck Be a Lady ", " The Autumn Wind ", " New York, New York " et l'iné-vitable " My Way ", qui restera sans doute dans les annales comme la chanson pop la plus niaise du vingtième siècle. Aujourd'hui encore, je ne peux pas entendre cette chanson (ni aucune autre chanson de Frank Sinatra du reste) sans repenser au Country Way et à la Buick tapie au fond de son hangar.

En ce qui concernait son conducteur disparu, nous étions censés dire que nous ne connaissions pas son nom, que nous n'avions pas son signalement et que nous n'avions aucune raison de penser qu'il avait commis une infraction quelconque. Bref, il n'était pas question de faire état de cette affaire de grivèlerie. Si on nous interrogeait au sujet d'Ennis, nos explications devraient être des plus sérieuses et aussi sincères que possible - du moins jusqu'à un certain point. Oui, sa disparition nous plongeait tous dans un abîme de perplexité. Et bien sûr, nous étions tous très inquiets.

Oui, nous avions lancé des avis de recherches tous azimuts. Oui, il se pouvait qu'Ennis soit tout bonnement allé planter sa tente ailleurs. De fait, aucune hypothèse n'était à exclure, étions-nous censés conclure, et en attendant la Compagnie D ferait ce qu'elle pourrait pour venir en aide à la sœur d'Ennis Rafferty, une brave femme qui était si bouleversée qu'elle était susceptible de faire les déclarations les plus incongrues.

- Si jamais on vous pose des questions au sujet de la Buick, vous n'aurez qu'à dire qu'elle est sous séquestre, nous avait expliqué Tony.

Sous séquestre, un point c'est tout. Si jamais j'apprends que l'un de vous en a dit plus, il ne fera pas de vieux os chez nous.

Il avait jeté un regard circulaire sur la pièce, et ses hommes lui avaient rendu son regard. Aucun d'entre eux ne s'était risqué à

sourire. Ils connaissaient le sergent depuis assez longtemps pour savoir qu'il ne plaisantait pas.

- C'est clair ? a-t-il demandé. Vous avez tous saisi le topo ?

En signe d'assentiment, un grondement collectif s'était élevé de l'assemblée, noyant momentanément la voix de Frankie qui chantait " It Was a Very Good Year ". Le topo était on ne peut plus clair.

Ned a levé la main, et j'ai dû m'interrompre, ce qui au bout du compte me faisait plutôt plaisir. L'évocation de notre réunion d'autrefois ne m'enchantait pas plus que ça.

- Et les examens de Bibi Roth, ils avaient donné quoi ?

- Rien de bien concluant, ai-je dit. Le matériau qui avait l'air d'être du ska n'en était pas tout à fait, mais il s'en fallait de peu. La peinture de la carrosserie ne correspondait à aucun des échantillons dont Bibi disposait. Le bois était bien réel, lui. " Peut-

être du chêne ", selon Bibi. Tony avait beau le presser de questions, il refusait obstinément d'en dire plus. Il y avait quelque chose qui le tarabustait là-dedans, mais il préférait le garder pour lui.

- Si ça se trouve, il ne pouvait rien dire de plus, a suggéré

Shirley. Si ça se trouve, il n'en savait pas plus.

J'ai hoché la tête.

- Les vitres et le pare-brise étaient en verre Securit tout ce qu'il y a de plus ordinaire, mais qui ne correspondait à aucun modèle connu. Bref, il ne pouvait pas avoir été posé sur une chaîne de montage de Détroit.

- Et les empreintes digitales ?

J'en ai fait le compte sur mes propres doigts.

- Il y avait celles d'Ennis, celles de ton père, et celles de Bradley Roach. Point final. L'homme au manteau noir n'en avait pas laissé

l'ombre d'une.

- Peut-être qu'il portait des gants, a dit Ned.
- Oui, ça paraît logique. Brad n'était pas affirmatif à cent pour cent, mais il croyait se souvenir d'avoir vu les mains de ce type et de s'être dit qu'elles étaient aussi blanches que son visage.
- Mais évidemment, les gens inventent souvent ce genre de détails après coup, a fait observer Huddie. Les témoins ne sont jamais aussi fiables qu'on aimerait qu'ils le soient.
- «a va, t'as assez philosophé comme ça ? lui ai-je demandé.

- Poursuivez, mon brave, a-t-il dit avec un geste magnanime de la main.

- Bibi n'avait décelé aucune trace de sang dans la voiture, mais des échantillons de tissu prélevés sur le revêtement du coffre contenaient des quantités infinitésimales d'une matière organique qu'il n'était pas parvenu à identifier. Cette matière, à laquelle Bibi avait donné le nom de " mousse de savon ", s'est désintégrée d'elle-même. En une semaine, elle avait disparu de toutes ses lamelles d'échantillons. Il n'y restait plus que le fixateur qu'il avait utilisé.

Huddie a levé la main comme un écolier qui veut poser une question. Je lui ai fait signe qu'il n'avait qu'à y aller.

- Au bout d'une semaine, on ne distinguait plus les endroits où ces gars-là avaient gratté avec leurs scalpels pour prélever des échantillons. Le bois du tableau de bord et du volant s'était refermé comme la peau d'un grain de raisin. Pareil pour le revêtement du coffre. Si on rayait la carrosserie avec une clé ou la pointe d'un canif, l'éraflure disparaissait au bout de six ou sept heures.

- Tu veux dire que la Buick cicatrise ? a demandé Ned. qu'elle est capable de se guérir toute seule ?

- Exactement, a dit Shirley.

Elle venait d'allumer une autre Parliament et tirait dessus nerveusement, par petites bouffées rapides.

- Un jour, ton père m'a embringuée dans une de ses expériences, a-t-elle repris. Il m'a chargée de filmer la Buick avec le caméscope. Il a fait une longue entaille en travers de la portière côté

conducteur, juste au-dessous de l'enjoliveur en chrome, et on a laissé la caméra tourner. On revenait voir ce qui se passait tous les quarts d'heure. Ce n'était pas aussi spectaculaire qu'au cinéma, mais c'était sidérant quand même. L'éraflure se comblait peu à

peu et ses bords devenaient de plus en plus sombres, comme si elle avait voulu que sa couleur s'assortisse à celle de la carrosserie.

Et à la fin elle s'est purement et simplement volatilisée.

- Et n'oublions pas les pneus, a dit Phil Candleton, intervenant à son tour. Si on enfonçait un tournevis dedans, l'air s'en échappait en chuintant, comme il se serait échappé de n'importe quel pneu. Mais là-dessus le chuintement diminuait, et au bout de quelques secondes on n'entendait plus le moindre son. Et le tournevis giclait du pneu. (Phil pinça les lèvres et émit un pffit Comme un pépin de pastèque qu'on recrache.

- Est-ce qu'elle est vivante ? m'a demandé Ned d'une voix à peine audible. Si elle est capable de se guérir toute seule...

- Tony a toujours soutenu le contraire, ai-je dit. Il était particulièrement véhément à ce sujet. " C'est jamais qu'un gadget ", disait-il. " Une espèce de bidule à la noix dont le fonctionnement nous échappe. " La position de ton père était diamétralement opposée, et à la fin il a défendu son point de vue avec au moins autant de véhémence que Tony. Si Curtis avait vécu...

- quoi ? qu'est-ce qui se serait passé s'il avait vécu ?

- J'en sais rien, ai-je dit.

Tout à coup, mon énergie m'avait abandonné et une profonde tristesse m'étreignait. J'avais encore énormément de choses à

raconter, mais l'envie m'en avait subitement passé. Il me semblait que je n'étais pas à la hauteur et j'avais le cœur lourd à l'idée de continuer ce récit, un peu comme on l'a à l'idée qu'il va falloir abattre une besogne certes indispensable, mais néanmoins pénible et abrutissante - des souches à arracher avant la tombée de la nuit, du foin à rentrer dans la grange avant l'orage.

- Je ne sais pas ce qui se serait passé si ton père avait vécu, c'est la vérité vraie.

Huddie est venu à mon secours.

- Cette saloperie de bagnole avait rendu ton père marteau, Ned. Du coup, il déconnaît à pleins tubes. Dès qu'il avait une seconde, il filait dans le hangar pour rôder autour, la prendre en photo, la tripoter. La tripoter, surtout. Il n'arrêtait pas de la toucher, comme pour s'assurer de son existence.

- Le sergent faisait pareil, a dit Arky.

Ce n'était pas tout à fait vrai, mais je l'ai gardé pour moi. Pour Curt, il en allait différemment. A la fin, la Buick lui avait appartenu bien plus qu'elle n'avait jamais appartenu à Tony. Et Tony le savait.

- Et Ennis Rafferty, Sandy ? Tu crois que la Buick l'avait... ?

- La Buick l'avait bouloûté, a dit Huddie d'un ton sans réplique. C'est ce que j'ai pensé sur le moment et je le pense toujours.

Ton père était du même avis que moi.

- C'est vrai ? m'a demandé Ned.

- Oui, ai-je admis. Il pensait que soit elle l'avait mangé, soit elle l'avait transporté ailleurs.

Une fois de plus, j'ai eu la vision d'une besogne pénible qu'il fallait abattre - des rangées entières de lits à faire au carré, d'énormes piles d'assiettes à laver, des hectares d'herbe à faucher et à ramasser.

- Mais alors si je comprends bien, a dit Ned, on n'a laissé aucun scientifique analyser ce truc depuis le jour où Ennis Rafferty et mon père l'avaient découvert ? Personne ne l'a vu ?

Aucun physicien, aucun chimiste ? On ne lui a jamais fait subir d'examen spectrographique ?

- Bibi est revenu au moins une fois, je crois, a dit Phil, montant soudain au créneau. Il était seul ce jour-là, sans la bande de jeunes qui l'accompagnait d'habitude. Tony et ton père l'ont aidé

à faire entrer une grosse machine montée sur roulettes dans le hangar. Peut-être que c'était un spectrographe, mais je ne sais pas ce qu'il a révélé. Toi non plus, Sandy ?

J'ai secoué négativement la tête. Plus personne n'était là pour répondre à cette question. Ainsi qu'à beaucoup d'autres. Bibi Roth était mort d'un cancer en 1998. Curtis Wilcox, qui avait passé des heures à tourner autour de la Buick avec un cahier à spirales dans lequel il prenait des notes (parfois aussi des croquis), n'était plus non plus de ce monde. Tony Schoondist, notre ancien chef de poste, bien qu'encore en vie, était presque octogénaire aujourd'hui, et perdu dans les espèces de limbes crépusculaires dans lesquels sombrent peu à peu les êtres atteints de la maladie d'Alzheimer. Je me souvenais de la visite qu'on lui avait rendue, Arky Arkanian et moi, à la maison de repos qui lui tient désormais lieu de domicile. C'était juste avant Noël. On lui avait apporté

une médaille de saint Christophe en or qu'un groupe de vétérans de la compagnie dont nous faisons partie s'était cotisé pour lui offrir. Apparemment, notre ancien sergent était dans un de ses bons jours. Il avait ouvert le paquet sans trop de difficulté et il avait eu l'air ravi en voyant le petit médaillon. Il était même parvenu à dégrafer le fermoir de ses propres mains, mais Arky avait dû l'aider à le refermer une fois qu'il s'était passé la chaîne autour du cou. quand cette délicate opération avait enfin été terminée, Tony m'avait fixé de ses yeux chassieux, fronçant les sourcils, en une parodie de son regard acéré d'autrefois. L'espace d'un instant, on aurait pu croire qu'il avait recouvré sa lucidité. Puis ses yeux s'étaient remplis de larmes et l'illusion s'était dissipée. " Vous êtes qui, les gars ? " nous avait-il demandé. " J'arrive presque à m'en souvenir. " Et là-dessus, d'une voix parfaitement prosaïque, comme s'il présentait la météo à la télé, il avait ajouté : " Je suis en enfer, vous savez. C'est ça, l'enfer."

- ...coute-moi bien, Ned, ai-je dit. Le véritable sens de cette assemblée générale pourrait se résumer en une phrase. Une devise qui barre souvent le flanc des voitures de patrouille des flics cali-forniens, sans doute parce que sans ça elle leur sortirait un peu trop facilement de la tête. Nous, on l'a toujours présente à l'esprit.

Tu vois à quoi je fais allusion ?

- " Pour vous servir et vous protéger " ? a dit Ned.

- Tu as tout compris. Tony pensait que cette bagnole était tombée entre nos mains quasiment par la volonté de Dieu. Il ne l'a jamais exprimé aussi clairement, mais c'est ce que nous comprenions. Et ton père partageait ce sentiment.

Je ne disais à Ned Wilcox que ce qu'il avait besoin de savoir.

Je pensais qu'il valait mieux ne pas lui parler de l'étrange lueur qui brillait dans les yeux de Tony et ceux de son père. Tony avait beau nous faire de grands sermons sur la maxime sacro-sainte à

laquelle nous avions le devoir de nous conformer, il avait beau nous répéter que les hommes de la Compagnie D étaient mieux équipés que n'importe qui pour s'occuper de ce cas entre tous épineux, et nous faire miroiter qu'il nous serait peut-être possible de le soumettre ultérieurement à une équipe de savants triés sur le volet, dont Bibi Roth assurerait peut-être le commandement.

Rien ne lui interdisait de nous raconter des salades, et il ne s'en était pas privé. Mais tout ça, c'était du pipeau. Si Tony et Curt tenaient tant à garder la Buick, c'était parce qu'ils ne pouvaient pas se résoudre à s'en séparer. La Roadmaster était leur trésor caché. C'était un objet d'une étrangeté fabuleuse, unique au monde, et il leur appartenait. Ils y tenaient comme à la prune de leurs yeux.

- Ned, est-ce qu'à ta connaissance ton père aurait laissé des cahiers ? ai-je demandé. Des cahiers à spirale, comme en ont tous les écoliers ?

Les lèvres de Ned se sont pincées. Il a baissé la tête et m'a répondu en parlant entre ses dents.

- En fait oui, il y en avait même tout un tas. D'après ma mère, ça devait être une espèce de journal intime. Dans son testament, il avait demandé qu'on brûle ses papiers personnels, et puisque c'étaient ses dernières volontés maman l'a fait.

- Moi, je trouve ça assez logique, a dit Huddie. En tout cas, c'est conforme à l'idée que je me faisais de Curt et du sergent.

Ned a levé les yeux sur lui, et il a précisé sa pensée :

- Les scientifiques, ils s'en méfiaient comme de la peste. Tu sais comment Tony les appelait ? Les Pulvérisateurs de la Mort. Il disait que le seul but qu'ils avaient dans la vie était de répandre leurs saloperies de poudres sur tout ce qui poussait, en disant aux gens d'en bouffer autant qu'ils voulaient, que c'était ça la science et que ça ne leur ferait pas de mal - qu'au contraire même, ça les libérerait. (Il marqua un temps avant d'ajouter :) Et puis il y avait autre chose en jeu.

- quoi donc ? a demandé Ned.

- La discrétion, a dit Huddie. Les flics sont capables de garder un secret, mais Curt et Tony pensaient qu'il en allait tout autrement des scientifiques. " Y a qu'à voir à quelle vitesse ils ont pulvérisé leur bombe A dans le monde entier, ces cons-là ", nous a dit Tony un jour. " On a passé les Rosenberg à la chaise électrique à

cause de ça, mais y a pas besoin d'être très futé pour savoir que de toute façon les Russes auraient eu la bombe au bout de deux ans. Vous savez pourquoi ? Parce que les savants ne sont pas foutus de tenir leur langue. Ce truc qu'on a mis à l'abri dans le Hangar B est peut-être du même calibre qu'une bombe atomique, mais après tout on n'en sait rien. La seule chose dont on est s'rs, c'est qu'il ne sera la bombe atomique de personne aussi longtemps qu'il restera là-dedans, bien planqué sous sa b,che. "

C'était peut-être vrai, mais à mon avis, il ne disait pas le fond de sa pensée. Je me suis plus d'une fois demandé si Tony et le père de Ned avaient jamais discuté de tout ça en tête à tête -

disons, par un de ces soirs de semaine o' le poste était particulièrement calme, à l'heure o' une partie des hommes roupillaient à

l'étagé, les autres se matant un film en vidéo ou se goinfrant de popcorn préparé au four à micro-ondes, après s'être isolés dans le bureau de Tony, au rez-de-chaussée, et en avoir soigneusement fermé la porte. Et quand je me demande s'ils en ont discuté, je ne pense pas à une conversation à demi-mots ou en termes vagues.

Je me demande s'ils se sont dit carrément la vérité : Ce truc-là est unique au monde, pas question de le l,cher. J'en aurais été très étonné pourtant. Parce qu'en fait il leur aurait suffi de se regarder dans les yeux pour comprendre. Pour reconnaître dans le regard de l'autre le même désir fébrile de toucher cet objet, de l'obliger à cracher ses secrets. Ou même simplement de lui rôder autour.

C'était un objet étrange et merveilleux, o' se dissimulait un profond mystère. Mais je n'étais pas s'r que le gamin soit prêt à

admettre une idée pareille. Son père lui manquait, certes, mais ça ne s'arrêtait pas là. En plus, il lui en voulait d'être mort. Puisqu'il était dans ce genre de dispositions, leur décision de garder la Buick par-devers eux aurait pu lui apparaître comme un vol pur et simple. Mais ce n'était pas vrai non plus. Ou en tout cas, ce n'était vrai qu'en partie.

- A ce moment-là, on était déjà au courant pour les séismes lumineux,

ai-je dit. Tony les appelait " opérations de délestage ".

Il pensait que la Buick se débarrassait de quelque chose, qu'elle s'en déchargeait comme si c'avait été de l'électricité statique. Mais la nécessité de garder le secret n'était pas le seul problème. A la fin des années soixante-dix, les citoyens de Pennsylvanie - et là je ne parle pas seulement de nous, mais de l'ensemble de la population - avaient une bonne raison de se méfier des scientifiques et des techniciens.

- Three Mile Island, a dit Ned.

- Exactement. En plus, cette voiture n'était pas simplement capable de faire disparaître les éraflures de sa carrosserie et d'empêcher la poussière de se déposer sur elle. «a allait beaucoup plus loin, crois-moi.

Je me suis interrompu. Il me semblait que c'aurait été trop brutal. que cela aurait fait trop de choses à la fois.

- Allez dis-lui, quoi ! a rouspété Arky. Tu lui as raconté un tas de conneries sans importance, maintenant raconte-lui le reste.

(Son regard s'est posé sur Huddie, puis sur Shirley.) Même ce qui s'est passé en 1988. (Il a marqué un temps, a poussé un soupir, a jeté un coup d'œil en direction du Hangar B.) Maintenant que t'as commencé, faut aller jusqu'au bout, sergent.

Je me suis levé et je me suis dirigé vers l'extrémité du parking.

Derrière moi, j'ai entendu la voix de Phil qui disait :

- Non, laisse-le, petit. Il va revenir.

L'ennui quand on est le chef, c'est qu'il n'y a plus moyen de se défiler. Tout ce qui pourrait nous tirer de ce mauvais pas, ce serait une embolie, une crise cardiaque ou un chauffard ivre. Ou que ce Dieu auquel nous préférons croire à tout hasard abrège miraculeusement nos souffrances. quand on s'est hissé tout en haut de l'échelle à la force du poignet - et qu'on entend bien s'y maintenir

- on ne peut pas se permettre de dire aux chiottes tout ça, moi je vais à la pêche. Il n'en est pas question. quand on est le chef, on continue à faire les lits, à laver la vaisselle et à mettre le foin en bottes, et sans ménager sa peine. qu'est-ce qu'on deviendrait sans vous, chef? s'exclament en chœur les subalternes. La réponse est simple : ils continueraient d'agir selon leur fantaisie, comme ils l'ont toujours fait. Et les choses iraient de mal en pis, comme à

l'accoutumée.

Je me suis arrêté face à l'une des lucarnes du Hangar B, et j'ai jeté un coup d'œil au thermomètre. La température était descendue à onze degrés. Ce n'était pas encore trop inquiétant, mais suffisamment bas pour me laisser penser que la Buick allait produire encore une secousse ou deux avant la tombée de la nuit.

Donc, ça n'aurait pas rimé à grand-chose de la recouvrir de sa b,che tout de suite. On aurait probablement été obligés de remettre ça un peu plus tard.

Elle est sur le déclin : c'était la vérité généralement admise au sujet de la Roadmaster, l'évangile selon Tony et Curt. Elle ralentis-sait comme une horloge qu'on n'a pas remontée, vacillait comme une toupie en bout de course, chevrotait comme un détecteur de fumée qui ne sait plus reconnaître le chaud du froid. Vous n'avez qu'à choisir votre métaphore favorite, aujourd'hui on brade. Et si ça se trouve, c'était la vérité. Mais rien ne le prouvait non plus.

Pour tout dire, on était dans le noir. Faire semblant d'y comprendre quelque chose n'était qu'un système de défense qui nous permettait de continuer à vivre dans sa proximité en ne faisant pas trop de cauchemars.

J'ai repris le chemin du banc et, après avoir allumé une nouvelle cigarette, je me suis assis entre Shirley et Ned.

- Tu veux que je te raconte ce qui s'est passé la première fois qu'on a vu ce qu'on a vu ce soir ? lui ai-je demandé.

En voyant la flamme d'excitation briller dans ses yeux, j'ai eu un peu moins de mal à poursuivre mon récit.

AUTREFOIS :

Sandy était présent quand tout ça débuta. Il était même le seul à être présent. Dans les années qui suivirent, il dirait - en ne plaisantant qu'à moitié - que c'était l'unique épisode de sa vie qui lui vaudrait une certaine notoriété. Les autres arrivèrent assez vite sur les lieux, mais au début il n'y avait là que Sander Freemont Dearborn, debout à côté de la pompe à essence, la bouche grande ouverte, les paupières serrées, certain que dans les quelques secondes la totalité de sa compagnie, sans parler de l'ensemble des cultivateurs amish des environs (et de l'infime poignée de cultivateurs non amish), passerait à l'état de poussière radioactive tourbillonnant au vent.

Cela se produisit quinze jours après que la Compagnie D eut pris possession de la Buick Roadmaster, aux alentours du 1er août 1979. La presse ne consacrait déjà plus que des entrefilets sporadiques à la disparition d'Ennis Rafferty. C'était l'American, hebdo à

vocation strictement locale publié à Statler, qui avait accordé le plus d'espace à cette affaire, mais à la fin du mois de juillet, un grand quotidien de Pittsburgh, le Post-Gazette, lui avait consacré

un article à la une de son édition dominicale. La manchette annonçait : LA SÂUR DU POLICIER DISPARU SE POSE DES QUESTIONS, et le sous-titre précisait : EDITH HYAMS R...CLAME UNE ENQUÊTE APPROFONDIE.

La tonalité d'ensemble de l'article était conforme en tout point aux espérances de Tony Schoondist. Edith était d'avis que les hommes de la Compagnie D en savaient plus qu'ils ne voulaient bien le dire sur la disparition de son frère - déclaration que les deux journaux avaient rapportée exactement dans les mêmes termes. Si on savait lire entre les lignes, on en déduisait sans peine que la malheureuse était à moitié folle de chagrin (et de rage), et qu'elle essayait d'imputer à d'autres la responsabilité de ce qu'elle avait peut-être provoqué elle-même. Les collègues d'Ennis s'étaient bien gardés de parler de la langue acérée d'Edith et des reproches continuels qu'elle faisait pleuvoir sur son frère, mais leurs voisins n'avaient pas fait preuve d'autant de discrétion. L'hebdo et le quotidien insistaient l'un comme l'autre sur le

fait qu'en dépit de ces accusations les collègues d'Ennis avaient décidé de se cotiser pour secourir financièrement la pauvre femme.

L'article du Post-Gazette était illustré d'une photo en noir et blanc qui faisait apparaître Edith sous un jour peu flatteur : c'était la tête qu'avait d' avoir Lizzie Borden quelques minutes avant d'empoigner sa hache.

Le premier séisme lumineux se produisit au crépuscule. Ce soir-là, Sandy était rentré de patrouille aux alentours de dix-huit heures pour avoir un petit entretien avec le procureur du comté, Mike Sanders. Celui-ci instruisait un procès particulièrement gratiné, celui d'un chauffard qui avait pris la fuite après avoir renversé un gamin. Le gamin en était sorti tétraplégique, et Sandy était le témoin à charge numéro un. Mike était fermement décidé à

envoyer en taule le respectable cadre sup bourré de coke qui avait causé l'accident. Il espérait décrocher un minimum de cinq ans, peut-être même dix si tout allait bien. Après avoir assisté à une partie de la conversation, dans un coin de la salle commune de l'étage, Tony Schoondist avait regagné son bureau du rez-de-chaussée, laissant Mike et Sandy en tête à tête. L'entretien une fois terminé, Sandy, qui avait encore trois heures de service à se fader, se dit qu'il valait mieux faire le plein avant de se remettre à

patrouiller.

Il mit donc le cap sur la porte de derrière. Au moment où il passait devant la salle des communications, il entendit Matt Babicki siffler entre ses dents, sur le ton d'un homme qui se parle à lui-même : " Saloperie d'engin de merde ! " Il tapa sur quelque chose et ajouta : " Tu vas arrêter de faire des tiennes, oui ? "

Sandy passa le nez à l'intérieur et demanda à Matt s'il avait ses ragnagnas, mais cela ne le dérida pas.

- Ecoute-moi ça, dit-il en augmentant le volume de sa radio.

Sandy remarqua que le bouton du limiteur d'amplitude était réglé sur le maximum.

Trois hommes donnèrent successivement leur position : Brian Cole, qui pilotait la voiture n° 7, Herb Avery, qui patrouillait le long de la route de la scierie avec la n° 5, puis George Stankowski qui appelait de Dieu sait où. Sa voix était presque entièrement noyée par un déferlement de parasites.

- Si ça continue comme ça, je sais pas comment je vais faire pour suivre leurs déplacements et leur donner des consignes, r,la Matt.

Comme pour souligner ses paroles, il assena une nouvelle claque à sa radio.

- Et qu'est-ce que je vais faire si quelqu'un nous appelle au secours ? Tu crois qu'il y a un orage qui se prépare ?

- quand je suis arrivé tout à l'heure, y avait pas un nuage, dit Sandy avant de jeter un coup d'œil par la fenêtre. Le ciel est toujours aussi dégagé, comme tu pourrais t'en rendre compte par toi-même si t'avais le cou monté sur pivot. Chez moi, c'est de naissance, tu vois ?

Sandy fit aller sa tête à gauche et à droite.

- Très drôle. T'as pas de fausses preuves à fabriquer pour faire tomber un innocent, ou quelque chose dans ce go°t-là ?

- Elle est bonne celle-là, Matt. T'as vraiment le sens de la répartie.

Au moment où Sandy reprenait son chemin, un homme qui regardait la télé au premier étage demanda si cette putain d'antenne s'était décrochée, parce que l'image avait subitement défailli au beau milieu de la rediffusion d'un des meilleurs épisodes de Star Trek, celui où les Tribbles prolifèrent.

Sandy sortit du bâtiment. C'était une fin de journée étouffante, vaguement brumeuse ; le tonnerre grondait au loin, mais il n'y avait pas un souffle de vent, pas le moindre nuage au ciel. A l'ouest, la lumière avait commencé à décliner, et une vapeur humide montait de l'herbe ; elle atteignait déjà une hauteur de plus d'un mètre.

Il monta à bord de sa voiture de patrouille (ce jour-là, il avait écopé de la n° 14, celle dont l'appuie-tête était H.S.), roula jusqu'à

la pompe à essence Amoco qui se dressait à l'autre bout du parking, mit pied à terre, dévissa le bouchon du réservoir placé juste au-dessous de la plaque minéralogique amovible, et s'immobilisa.

Tout à coup, il s'était aperçu qu'il régnait un silence inaccoutumé

- pas de criquets stridulant dans l'herbe, pas l'ombre d'un gazouillis d'oiseau. Le seul son audible était une espèce de vrombissement sourd et régulier, un peu semblable à celui qu'on perçoit dans les parages

immédiats d'une ligne à haute tension.

Sandy amorça une volte-face, et à cet instant précis le monde entier devint d'une blancheur livide. Sa première idée fut que, ciel dégagé ou pas, il avait été frappé par la foudre. Mais là-dessus, il vit le hangar B s'illuminer comme...

Mais quelle analogie aurait-il pu employer ? De toute sa vie, il n'avait jamais rien connu de semblable.

Si Sandy avait fait face au hangar quand les premières fulgurations s'étaient produites, il aurait peut-être été frappé de cécité -

au moins temporairement. Heureusement pour lui, la grande porte de garage qui comportait des lucarnes n'était pas tournée vers la pompe à essence. Pourtant, l'explosion de lumière fut si intense qu'elle l'éblouit et que l'espace d'un instant le crépuscule d'été fit place à une clarté aveuglante. Le Hangar B, construction en bois assez solidement charpentée, parut soudain aussi dépourvu de substance qu'une tente dont la toile eût été faite d'un tissu léger et transparent. La lumière ruisselait par tous les interstices et toutes les fissures de ses parois ; elle s'échappa de sous l'avant-toit par une petite cavité qu'un écureuil avait dû percer à coups de dents ; elle s'écoula au ras du sol, à l'endroit où une planche s'était détachée, en une ondée incandescente. Le toit était muni d'une cheminée d'aération d'où des éclairs jaillissaient par saccades, s'élevant vers le ciel comme des signaux de fumée entièrement composés de lumière violette. Ceux qui s'échappaient des lucarnes des deux grandes portes de garage, à l'arrière et à l'avant du bâtiment, donnaient à la vapeur qui montait du sol des airs d'illumination fantasmagorique.

Aussi grand que fut son étonnement, Sandy ne perdit pas un instant son sang-froid. Il se dit : « a y est, cette saloperie de bagnole va exploser, on est faits comme des rats. L'idée de détalier ou de sauter à bord de sa voiture de patrouille ne l'effleura même pas.

S'enfuir ? Pour aller où ? « a n'aurait eu aucun sens.

C'était peut-être de la folie, mais il n'avait qu'une seule envie : s'approcher de la Buick. Elle exerçait sur lui une attraction irrésistible. Elle ne lui inspirait pas une terreur semblable à celle qui s'était emparée de Mister Dillon ; il était fasciné, mais nullement effrayé. Folie ou pas, il fallait absolument qu'il aille voir de plus près. Il lui semblait presque qu'elle l'appelait, lui disait de s'approcher.

Avec l'impression d'être en plein rêve (éventualité qui n'était pas à

exclure, songea-t-il fugacement), il retourna jusqu'à sa voiture, passa le buste par la vitre ouverte, côté conducteur, et attrapa ses lunettes de soleil posées sur le tableau de bord. Il les chaussa et se dirigea vers le hangar. Les lunettes noires le soulageaient un peu, mais pas autant qu'il aurait fallu. Il marchait, les yeux rétrécis au maximum, plaçant une main en visière au-dessus d'eux pour mieux les protéger. Autour de lui, l'univers explosait de lumières silencieuses, s'embrasait de flammes violettes. Il voyait son ombre jaillir soudain de ses pieds, se volatiliser, puis jaillir de nouveau. Il voyait la lumière ruisseler des lucarnes du hangar, se réverbérant sur la façade arrière du bâtiment principal. Il vit les hommes se précipiter dehors, bousculant au passage Matt Babicki qui était sorti le premier, le local des communications étant le plus près de la porte. A la lueur stroboscopique des éclairs, leurs mouvements étaient aussi sautillants que ceux des acteurs d'un film muet. Ceux qui avaient des lunettes noires sur eux les sortirent de leur poche pour les mettre. D'autres, qui en étaient dépourvus, rebroussèrent chemin pour aller s'en munir. L'un d'eux dégaina même son arme de service, la considéra d'un œil perplexe, comme s'il se demandait à quoi elle allait bien pouvoir lui servir, et la rengaina. Les deux hommes qui n'avaient pas de lunettes noires ne se laissèrent pas décourager ; ils continuèrent de marcher à t,tons tels des somnambules, la tête basse, les yeux fermés, les deux mains en avant, subissant comme Sandy l'attraction irrésistible des éclairs intermittents et du sourd vrombissement qui les affolait. On aurait dit des insectes fascinés par une lampe anti-moustiques.

Soudain, Tony Schoondist surgit en courant parmi eux, leur assenant claques dans le dos et bourrades, leur ordonnant de faire demi-tour et de regagner le bâtiment sur-le-champ. Tout en courant, il essayait de chausser ses propres lunettes de soleil, ratant son coup à plusieurs reprises. Il n'y parvint enfin qu'après s'en être flanqué une branche dans la bouche et l'autre en travers de l'arcade sourcilière gauche.

Sandy n'avait rien vu, rien entendu de tout cela. Il n'entendait que le sourd vrombissement, ne voyait que les éclairs qui transformaient en dragons électriques la brume légère qui s'élevait du sol, la colonne de lumière violette qui s'échappait en zigzaguant du cône d'aération fixé au toit, transperçant le demi-jour comme autant de coups de poignard.

Tony l'empoigna par les épaules, le secoua. Un nouveau chapelet de lueurs fulgurantes explosa silencieusement dans le hangar, et les verres des lunettes de soleil de Tony se muèrent en deux petits météores bleus. Le sergent hurlait à tue-tête, quoiqu'il aurait pu s'en passer ; Sandy l'entendait très bien. Il y avait le vrombissement assourdi, et aussi cette voix lointaine qui murmurait Oh, sacré bon

Dieu.

- Sandy ! T'étais là quand ça a commencé ?

- Oui ! répondit-il, se surprenant à hurler lui-même à tue-tête, comme si la situation l'avait exigé.

La lumière éblouissante continuait à jaillir, accompagnée d'éclairs silencieux. A chaque nouvelle fulguration, le b,timent central semblait bondir vers l'avant comme s'il e't été vivant, et les ombres des hommes de la Compagnie D grandissaient démesurément en travers de sa façade en planches.

- qu'est-ce qui a déclenché ça ?

- J'en sais rien !

- Retourne dans le b,timent ! Appelle Curtis ! Explique-lui ce qui se passe ! Et dis-lui de ramener son cul vite fait !

Sandy eut envie de rétorquer à son chef qu'il était bien décidé

à rester là pour assister à la suite des événements, mais il s'en abstint. C'était idiot de toute façon, car on ne voyait strictement rien. La lumière était trop éblouissante. Même avec des lunettes de soleil. Et puis il savait que c'était un ordre.

Il se dirigea vers la porte, gravit les marches en trébuchant (à

cause des éclairs, il était impossible d'évaluer les distances) et se dirigea vers la salle des communications d'un pas mal assuré, bras-sant l'air en avant de lui. Il avait la vue trouble, les yeux pleins de lueurs dansantes ; il ne distinguait des locaux qu'une superposition d'ombres indécises. Dans cet instant-là, il n'existait pour lui d'autre réalité visuelle que celle des immenses éclairs violets qui lui flottaient devant les yeux.

La radio de Matt Babicki n'émettait plus qu'un barrage assourdissant de parasites, dont quelques voix émergeaient ça et là

comme des pieds ou des mains dépassant d'un charnier. Sandy décrocha le combiné du téléphone ordinaire, posé à côté de celui qui était réservé aux appels d'urgence. Il se disait qu'il serait H.S.

aussi, il en était même certain, mais il fonctionnait normalement.

Il déchiffra le numéro personnel de Curtis Wilcox sur la liste punaisée

au panneau d'affichage et le composa. Même le téléphone semblait frémir de terreur chaque fois qu'un nouvel éclair violet illuminait la pièce.

Michelle Wilcox décrocha et lui annonça que Curt était au fond du jardin et qu'il voulait finir de tondre la pelouse avant la tombée de la nuit. A en juger par le ton de sa voix, elle n'avait aucune envie de le déranger. Mais Sandy insista, et de guerre lasse elle finit par soupirer :

- D'accord, je vais l'appeler. Vous ne pouvez donc jamais vous accorder un instant de répit ?

Sandy trouva l'attente interminable. La créature du hangar B

continuait à cracher des éclairs comme une folle apocalypse de néon, et à chaque fulguration la pièce qui vacillait autour de lui lui apparaissait dans une perspective un peu différente. Sandy avait du mal à croire qu'une chose capable de produire une lumière aussi vive ne fût pas animée d'une soif de destruction ; pourtant il respirait encore. Le téléphone toujours plaqué contre l'oreille, il se palpa les joues de sa main libre, à la recherche de traces de brûlures ou de cloques éventuelles, mais n'en décéla aucune.

En tout cas, il n'y en a pas pour le moment, se dit-il. A chaque instant, il s'attendait à ce que les hommes qui étaient encore à

l'extérieur se mettent à hurler en chœur, signe que la Buick venait d'exploser, de se liquéfier ou d'accoucher de quelque monstre inimaginable dont le regard électrique calcinait tout sur son passage.

Ce genre d'idées était aux antipodes de celles qui se formaient d'ordinaire dans la tête d'un flic, mais Sandy Dearborn ne s'était jamais senti aussi peu flic. Il avait plutôt l'impression d'être un petit garçon mort de trouille. quand la voix de Curt se fit enfin entendre au téléphone, il semblait à la fois essoufflé et intrigué.

- Le sergent veut que tu rappelles immédiatement, lui dit Sandy.

Curt comprit aussitôt de quoi il retournait.

- qu'est-ce qu'elle est en train de faire, Sandy ?

- Elle nous tire un vrai feu d'artifice. ...clairs, lueurs fulgurantes et tout le bataclan. Impossible de poser les yeux sur le hangar.

- Est-ce qu'il a pris feu ?

- Je ne crois pas, mais on n'a aucun moyen de s'en assurer.

On ne peut pas regarder ce qui se passe à l'intérieur. La lumière est trop éblouissante. T'as intérêt à te ramener vite fait.

Curt raccrocha le téléphone sans ajouter un mot, et Sandy ressortit du b,timent, ayant décidé que s'ils devaient finir désintégré il préférerait être avec ses potes quand l'instant fatal arriverait.

Au bout d'à peine dix minutes, Curt remonta l'allée réservée au service en faisant rugir le moteur de la Bel Air qu'il avait amoureusement restaurée de ses mains, celle dont son fils hériterait vingt-deux ans plus tard. quand il bifurqua dans l'allée latérale, il roulait encore très vite, et Sandy vécut quelques secondes d'horreur à

l'idée qu'il allait faucher quatre ou cinq collègues. Mais Curt, qui avait encore des réflexes d'adolescent, donna un coup de frein brutal et la Chevrolet pila net.

Il sauta à terre, en pensant à couper le contact mais en laissant ses phares allumés. Sa précipitation était telle qu'il se mélangea les pinceaux et faillit s'étaler sur l'asphalte. Il se rattrapa in extremis et se dirigea vers le hangar au pas de course. Sandy eut tout juste le temps de voir l'objet qu'il tenait à la main : une paire de lunettes de soudeur munie d'une lanière en caoutchouc. Sandy avait vu pas mal de types énervés dans sa vie - presque tous ceux qu'on arrêtaient pour excès de vitesse étaient dans un état d'énervement plus ou moins prononcé - mais ce jour-là, Curt battait tous les records en matière de fébrilité. On aurait dit que ses yeux allaient jaillir de leurs orbites et il avait les cheveux hérissés sur la tête -

mais ce n'était peut-être là qu'un effet d'optique d° à la vitesse à laquelle il courait.

Tony lui barra le chemin et l'empoigna par les épaules, manquant lui faire perdre une nouvelle fois l'équilibre. Sandy vit la main libre de Curt se crispier en un poing. Il fit mine de la lever, puis son poing se desserra. Sandy comprit que le petit nouveau avait été à deux doigts de coller un marron au chef, mais il se dit qu'il valait mieux passer l'éponge là-dessus. Le principal était qu'ayant reconnu Tony (et l'obéissance qu'il lui devait) il avait fait machine arrière.

Tony tendit la main vers les lunettes de soudeur.

Curt secoua négativement la tête.

Tony lui dit quelque chose.

Curt répondit en secouant la tête avec deux fois plus d'énergie.

A la lueur des éclairs, qui avaient un peu perdu de leur intensité, Sandy vit le déchirement intérieur qui agitaient Tony Schoondist. Il aurait voulu ordonner à Curt de lui remettre les lunettes, mais n'arrivait pas à s'y résoudre. A la fin, il fit volte-face et inspecta ses hommes du regard. Dans son affolement, il leur avait donné

deux ordres qui pouvaient paraître indépendants l'un de l'autre : rebrousser chemin et regagner le b,timent. Pour la plupart, ils avaient choisi d'obéir au premier et de ne pas tenir compte du second. Tony avala une grande goulée d'air, la recracha, puis il dit quelque chose à Dicky-Duck Eliot, qui hocha la tête et disparut à

l'intérieur du b,timent.

Les autres regardèrent Curt se précipiter vers le Hangar B, en jetant sa casquette de base-ball sur le sol et en mettant ses lunettes de soudeur. En dépit de l'affection et du respect qu'il nourrissait envers la nouvelle recrue, Sandy ne vit rien d'héroïque dans sa progression, même sur le moment. L'héroïsme consiste à lutter contre sa peur pour aller de l'avant. Mais ce soir-là, Curt Wilcox n'éprouvait pas le moindre frémissement de peur. Il était dans un état de frénésie insensé et rongé d'une curiosité tellement br'lante qu'elle frisait la névrose. Plus tard, Sandy parviendrait à la conclusion que le sergent ne l'avait laissé passer que parce qu'il se rendait compte que rien au monde ne l'en aurait empêché.

Arrivé à trois mètres de la porte du garage, Curt s'arrêta et se couvrit les yeux de ses mains pour les protéger d'un éclair particulièrement intense. Sandy vit des rais de lumière d'un blanc violacé

passer à travers les doigts de Curt. Simultanément, son ombre dessina dans la brume une silhouette gigantesque. Ensuite, à tra-

vers l'espèce de brouillard trouble qui restait imprimé sur sa rétine, Sandy vit que Curt s'était remis en mouvement. Il s'avança jusqu'à

la porte, et collant le visage à l'une des lucarnes, scruta l'intérieur du hangar. quand un nouvel éclair jaillit, il recula d'un pas, puis reprit la même position.

Entre-temps, Dicky-Duck Eliot était ressorti du b,timent, mission

accomplie. Au moment où il passait devant lui, Sandy vit l'objet qu'il tenait à la main. Le sergent tenait absolument à ce que toutes leurs voitures de patrouille soient équipées de polaroÔds, et il avait chargé Dicky-Duck d'aller en chercher un. Il tendit l'appareil photo à Tony, et se rétracta involontairement lorsqu'un nouveau tir de barrage silencieux illumina l'intérieur du hangar.

Tony se saisit du polaroÔd et se dirigea au petit trot vers Curtis, qui continuait à scruter l'intérieur du hangar en reculant d'un pas à chaque nouvel éclair ou chapelet d'éclairs. A ce qu'il semblait, même ses lunettes de soudeur ne lui assuraient pas une protection suffisante.

Une truffe humide entra en contact avec la main de Sandy et il réprima de justesse un hurlement. En baissant les yeux, il vit que la truffe appartenait à la mascotte de la Compagnie D. Jusque-là, Mister Dillon s'était semble-t-il contenté de roupiller comme un bienheureux sur le sol en lino, entre l'évier et la cuisinière, son emplacement préféré. Il venait seulement d'émerger de sa torpeur, et il était sorti pour voir ce que signifiait ce remue-ménage. Le chien avait compris qu'un événement inhabituel était en train de se produire. Ses yeux brillants, ses oreilles dressées et son museau pointé vers le ciel ne laissaient aucun doute à ce sujet. Mais cette fois, il n'était manifestement pas terrorisé. Apparemment, tous ces éclairs ne lui faisaient ni chaud ni froid.

Curtis essaya de s'emparer du polaroÔd, mais Tony refusa de le lâcher. Ils restèrent un moment debout devant la porte du hangar, leurs deux silhouettes se rétractant à chaque nouvel éclair. Est-ce qu'ils s'engueulaient ? Sandy en doutait. Cela n'avait pas l'air d'une vraie engueulade, mais plutôt d'une discussion passionnée, semblable à celle qui pourrait opposer deux savants confrontés à

un phénomène encore inédit. Mais il ne s'agit peut-être pas d'un phénomène, se dit Sandy. Il s'agit peut-être d'une expérience, avec nous comme cobayes.

Il se mit à compter les secondes des intervalles d'obscurité entre deux fulgurations tandis que les autres gars et lui continuaient d'observer le manège des deux hommes debout devant le hangar, l'un arborant une paire de lunettes d'une taille démesurée, l'autre brandissant une volumineuse boîte noire, leurs silhouettes se découpant en ombre chinoise comme celles de deux danseurs dans une discothèque illuminée par des lasers. Au début, les éclairs avaient jailli à jet continu, comme quand la foudre se déchaîne au cœur d'un orage, mais à présent ils s'espaçaient de plus en plus.

Sandy mesura les intervalles entre deux éclairs : six secondes... dix secondes... sept... quatorze... vingt.

- C'est bientôt la fin, je crois, fit la voix de Buck Flanders derrière lui.

Mister D se mit à aboyer et fit mine de s'élancer vers le hangar.

Sandy l'en empêcha en le retenant par son collier. Peut-être que le chien voulait simplement aller rejoindre Curt et Tony, mais il se pouvait aussi qu'il subisse de nouveau l'attraction de la Buick.

qu'elle se soit remise à l'appeler. Sandy ne savait pas laquelle de ces deux hypothèses était la bonne, mais il aimait mieux que Mister Dillon reste o il était.

Tony et Curt s'approchèrent de la petite porte latérale. Arrivés à sa hauteur, ils se lancèrent dans une nouvelle discussion passionnée. A la fin, Tony hocha la tête - d'assez mauvaise gr,ce, sembla-t-il à Sandy - et céda le polaroÔd à Curt. Ce dernier ouvrit la porte, et à cet instant précis un nouvel éclair fulgura, l'enrobant d'une lumière éblouissante. Sandy se dit que la fulguration une fois dissipée, il se serait volatilisé, aurait été désintégré ou téléporté

dans quelque lointaine galaxie, o il passerait le reste de ses jours à lubrifier des astronefs de combat ou à cirer à l'aide d'une brosse à reluire le cul noir de Darth Vader.

Il eut tout juste le temps d'entrevoir Curt toujours debout sur le seuil, levant une main pour se protéger les yeux malgré ses lunettes de soudeur. Tony Schoondist, qui se tenait un pas en arrière de lui et légèrement décalé sur la droite, fit carrément volte-face pour échapper à l'éclat insoutenable, en se couvrant le visage de ses mains. Les lunettes de soleil ne faisaient pas suffisamment écran ; Sandy, qui en portait lui-même, était bien placé pour le savoir. quand il eut recouvré la vue, Curt s'était engouffré dans le hangar.

Sur ces entrefaites, toute son attention fut accaparée par Mister Dillon qui tentait de se ruer vers l'avant bien que Sandy soit toujours cramponné à son collier. Le chien avait perdu toute espèce de flegme. Il grondait et émettait des geignements aigus, les oreilles aplaties sur le cr,ne, ses babines retroussées découvrant des crocs luisants.

- Venez m'aider, les gars ! vociféra Sandy.

Buck Flanders et Phil Candleton se cramponnèrent aussi au collier de Mister D, mais ça n'y changea rien. Le chien continua d'avancer,

hoquetant, un flot de bave s'échappant de sa gueule, les yeux rivés sur la porte latérale. D'ordinaire, c'était le toutou le plus adorable du monde, mais dans cet instant-là Sandy regretta de ne pas disposer d'une laisse et d'une muselière. Si jamais Mister D s'était mis à jouer des crocs, ils auraient pu y laisser quelques doigts.

- Ferme la porte ! gueula Sandy, s'adressant à Tony Schoondist. Si tu veux pas que le chien aille rejoindre Curt, ferme cette putain de porte !

Le sergent eut l'air interloqué puis, saisissant de quoi il retournait, il ferma la porte. Mister Dillon se rasséréna presque aussitôt.

Il cessa de gronder. Ses geignements s'apaisèrent. Il émit deux aboiements perplexes, comme s'il n'arrivait pas à comprendre quelle mouche avait bien pu le piquer. Sandy se demanda si cela venait du vrombissement, qui était nettement plus audible quand on ouvrait la porte, ou d'une odeur qu'il flairait. Il penchait plutôt pour l'odeur, mais rien ne prouvait qu'il avait raison. Avec la Buick, l'important n'était pas ce qu'on savait, mais ce qu'on ignorait.

Voyant que deux de ses hommes amorçaient un mouvement dans sa direction, Tony leur ordonna de rester où ils étaient. Sa voix avait retrouvé son timbre normal, et cela avait quelque chose d'apaisant, mais en même temps quelque chose ne tournait pas rond. Sandy ne pouvait pas s'empêcher de penser qu'on aurait dû

entendre à l'arrière-plan des cris et des vociférations, des explosions comme au cinéma, voire des borborygmes d'indignation s'élevant des entrailles de la terre.

Tony alla coller le visage à l'une des lucarnes pour voir ce qui se passait à l'intérieur.

- qu'est-ce qu'il fabrique, chef ? lui demanda Matt Babicki. Il a pas de mal ?

- Non, tout va bien, dit Tony. Il tourne autour de la bagnole en prenant des photos. qu'est-ce que tu fous là, Matt ? Retourne à ton poste, bon Dieu !

- La radio est nase, sergent. Y a que des parasites.

- Peut-être que c'est en train de s'arranger. Ici en tout cas, ça va déjà mieux.

En surface, sa voix semblait normale - le sergent était redevenu lui-même - mais Sandy perçut par-dessous un reste d'excitation fébrile. Et au moment où Matt tournait les talons, Tony ajouta :

- A la radio, pas un mot de tout ça, tu m'entends ? En tout cas, pas en clair. quoi qu'il arrive. Si jamais t'es obligé de parler de la Buick, t'auras qu'à annoncer qu'il s'agit d'un code D. C'est vu ?

- Oui, chef, dit Matt avant de monter les marches la tête basse, comme un gosse qui vient de prendre une fessée.

- Sandy ! cria Tony. Où ça en est avec le chien ?

- Il s'est calmé. Pour l'instant. Et avec la Buick, où ça en est ?

- A ce qu'on dirait, elle s'est calmée aussi. Pas de flammes, ni aucun signe d'explosion. D'après le thermomètre, il fait douze.

Autrement dit, on se les caille là-dedans.

- Si la Buick n'a rien, pourquoi il la prend en photo ? demanda Buck.

- Y a que les enfants qui veulent toujours savoir pourquoi, rétorqua le sergent en guise d'explication.

Son regard restait rivé sur Curtis, qui continuait à aller et venir autour de la voiture tel un photographe de mode virevoltant autour de son modèle, prenant photo sur photo, fourrant les polaroïds que crachait l'appareil dans la ceinture de son vieux short en toile mastic. Pendant qu'il s'activait ainsi, Tony autorisa les autres à s'approcher du hangar par groupes de quatre pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. quand le tour de Sandy arriva, il fut frappé

par la lueur verte qui émanait des chevilles de Curt à chaque éclair émis par la Buick. Il a été irradié ! se dit-il. Ce sont des brûlures radioactives ! Puis il se souvint de ce que Curt faisait tout à l'heure et ne put se retenir de rire. Si Michelle s'était fait tirer l'oreille pour le faire rentrer dans la maison quand Sandy avait téléphoné, c'était parce qu'il était en train de tondre la pelouse.

C'était cela, le vert qu'il avait aux chevilles - des taches d'herbe.

- Sors de là, marmonna la voix de Phil.

Il était debout à la gauche de Sandy, tenant toujours d'une main ferme le collier de Mister D, bien que le chien ait recouvert

sa placidité habituelle.

- Allez, sors, ajouta-t-il. Faut pas pousser le bouchon trop loin.

Curt se dirigea à reculons vers la porte, comme s'il avait lu dans la pensée de Phil - et celle de tous les autres. Ou plus probablement parce qu'il était à court de pellicule.

Dès qu'il eut franchi le seuil, Tony lui passa un bras autour des épaules et l'entraîna à l'écart. Pendant qu'ils parlaient, un ultime éclair jaillit. A peine plus qu'un frisson, d'un violet très p,le.

Sandy jeta un coup d'œil à sa montre. Neuf heures moins dix.

Toute l'affaire n'avait pas pris plus de cinquante minutes.

Pour Sandy, l'attention avec laquelle Tony et Curt examinaient les polaroÔds n'avait guère de sens. Du moins si Tony avait dit vrai en affirmant que la Buick et les autres objets que contenait le hangar n'avaient subi aucun dommage. Et aux yeux de Sandy, rien de tout cela n'avait changé en effet.

A la fin, Tony hocha la tête comme s'ils venaient de se mettre d'accord et alla rejoindre le reste de ses hommes. De son côté, Curt s'approcha de la porte basculante pour jeter un dernier coup d'œil à l'intérieur. Il avait relevé ses lunettes de soudeur au-dessus de son front. Tony fit réintégrer le b,timent à toute la petite troupe, hormis George Stankowski et Herb Avery. Herb était rentré de patrouille alors que le feu d'artifice battait encore son plein, sans doute parce qu'il avait envie de chier. Herb était capable de faire un détour de dix kilomètres pour venir poser sa pêche dans nos gogues ; tout le monde le chambrait à cause de ça, mais il le prenait avec philosophie. Il soutenait qu'on pouvait attraper toutes sortes de maladies en s'asseyant sur le premier siège de toilettes venu, et que quiconque refusait d'y croire méritait de les attraper.

Sandy était d'avis que Herb avait un go^t particulier pour les revues accumulées dans les chiottes du premier étage. L'agent Avery, qui mourrait au volant en valsant dans le décor dix ans plus tard, était un lecteur passionné d'American Héritage.

- C'est vous qui assurerez la première garde, leur dit Tony.

Vous n'aurez qu'à donner l'alarme si vous remarquez quoi que ce soit d'anormal.

Herb, qui n'avait aucune envie de jouer les sentinelles, fit mine de vouloir protester.

- Toi, tu la boucles, dit Tony en pointant sur lui un index menaçant. Je veux pas entendre un mot de plus.

Voyant les deux petites taches cramoisies qui venaient d'apparaître sur les joues du sergent, Herb ferma instantanément son clapet. Ce qui prouve qu'il ne manque pas de jugeote, se dit Sandy.

quand le reste de la troupe traversa la salle de briefing sur les talons du sergent Schoondist, Matt Babicki avait repris place derrière son micro. quand il demanda à la voiture n° 6 de lui donner des précisions sur le code 20 qu'elle venait d'annoncer, la voix d'Andy Colucci résonna avec une parfaite clarté. Les parasites n'étaient plus qu'un souvenir.

Ils prirent place sur les chaises de la petite salle de repos du premier étage, les derniers arrivants devant se contenter du tapis.

La salle de briefing du rez-de-chaussée était plus spacieuse et équipée d'un plus grand nombre de sièges, mais Sandy trouvait que Tony avait pris une sage décision en les entraînant à l'étage. C'était d'une affaire de famille qu'il s'agissait, pas d'une affaire de police.

Pas au sens strict du terme en tout cas.

Curtis Wilcox entra le dernier, ses polaroïds à la main, ses lunettes de soudeur toujours relevées sur le front, ses pieds verts chaussés de tongs en caoutchouc. Son tee-shirt était à l'effigie de l'équipe d'athlétisme de l'université Horlicks.

Il s'approcha du sergent et ils échangèrent des messes basses pendant que les autres attendaient. Ensuite Tony fit face à l'assemblée.

- Il n'y a pas eu d'explosion, et Curt pense comme moi qu'il n'y a pas eu non plus de fuite radioactive.

Cette déclaration fut accueillie par des soupirs de soulagement, mais certains visages arboraient une expression sceptique. Sandy ignorait ce que son visage exprimait, n'ayant pas de miroir à sa portée, mais il était lui-même sceptique.

- Tenez, faites-les passer, dit Curt en distribuant ses polaroïds par paquets de deux et de trois.

Certains avaient été pris au moment où les éclairs fulguraient, et on n'y distinguait à peu près rien : la calandre de la Buick luisant vaguement dans la pénombre, un fragment de son toit.

D'autres étaient sensiblement plus nets. Les meilleurs avaient cette étrange manière de souligner l'aspect banal des choses qui est le propre des clichés pris avec un polaroïd. Je vois un monde où n'existent que des causes et des effets, semblent-ils dire. Un monde où tout objet n'est qu'un pur avatar et dont aucun Dieu ne tire les ficelles.

- Comme la pellicule ordinaire ou les badges qu'on fait porter aux gens qui travaillent dans des zones sensibles, le film polaroïd se voile quand il est exposé à des radiations ionisantes, expliqua Tony. Certains de ces clichés sont surexposés, mais aucun n'est voilé. Autrement dit, ce phénomène n'avait rien de radioactif.

- Sauf votre respect, chef, j'ai pas la moindre envie de confier la protection de mes joyeuses à la société Polaroïd, objecta Phil Candleton.

- Demain à la première heure, je ferai un saut à Pittsburgh pour acheter un compteur Geiger, dit Curt.

Sa voix était calme, raisonnable, mais on y sentait encore percer une pointe d'excitation. Sous ses airs flegmatiques de flic de la route qui réclame les papiers de la voiture à un automobiliste, Curt Wilcox était à deux doigts de péter les plombs.

- On en trouve d'occase au magasin de surplus de Grand Ave-nue. «a doit aller chercher dans les trois cents dollars. Je prélèverai la somme sur la cagnotte, sauf si quelqu'un y voit une objection.

Personne ne protesta.

- En attendant, dit Tony, il importe plus que jamais que cette histoire ne s'ébruite pas. A mon avis, c'est la providence qui a voulu que ce truc tombe entre les mains d'hommes qui sont capables de tenir leur langue. Vous la tiendrez ?

Murmure général d'assentiment.

Assis en tailleur sur le plancher, Dicky-Duck Eliot caressait la tête de Mister Dillon. Le chien roupillait, le museau entre les pattes. Pour la mascotte de la Compagnie D, l'excitation était de toute évidence retombée pour de bon.

- Je suis d'accord, dit Dicky-Duck, à condition que l'aiguille du compteur Geiger reste dans le vert. Si elle passe dans le rouge, je vote pour qu'on appelle le F.B.I.

- Tu te figures peut-être que les flics fédéraux s'en sortiront mieux que nous ? s'exclama Curt d'une voix véhémence. Enfin quoi, Dicky ! Les agents du F.B.I. ne sont pas réputés pour leur...

- Vous comptez financer la décontamination du hangar avec l'argent de la cagnotte ? demanda quelqu'un d'autre.

- Faut vraiment être débile pour..., commença Curt, mais là-dessus Tony lui posa une main sur l'épaule pour l'empêcher de monter sur ses grands chevaux.

- Si le compteur Geiger s'affole, on s'en débarrassera, je vous le promets, annonça-t-il à l'assemblée.

Curt le regarda d'un air peiné, comme s'il venait de le poignarder dans le dos, mais Tony resta serein. On sait que la Buick n'est pas radioactive, semblaient dire ses yeux. Les polaroïds nous l'ont prouvé, alors pas la peine de t'exciter comme ça.

- Moi, je serais plutôt d'avis qu'on remette l'affaire entre les mains du gouvernement, dit Buck. Des fois qu'il pourrait nous aider à... enfin, vous voyez, quoi... ça relève peut-être de la défense nationale...

Comme il sentait la désapprobation muette de ses collègues, sa voix devenait de plus en plus hésitante. Les hommes de la police d'...tat de Pennsylvanie collaboraient presque quotidiennement avec les représentants de toutes sortes d'officines fédérales - agents du F.B.I., agents du Trésor, agents de la D.E.A. et surtout de ceux de la Commission du Commerce entre ...tats. Il n'était pas nécessaire d'avoir des années d'expérience à son actif pour s'apercevoir que, pour la plupart, ces agents fédéraux n'étaient pas plus malins que la moyenne des policiers d'...tat. Sandy était enclin à penser que s'il leur arrivait de faire preuve d'un éclair d'intelligence, c'était presque toujours à des fins intéressées ou pour faire une crasse à quelqu'un. La plupart du temps, ils étaient esclaves de la routine, prêts à tout sacrifier sur l'autel de la sacro-sainte procédure. Avant d'entrer dans la police d'...tat, Sandy avait rencontré

la même sorte de mentalité au sein de l'Armée de Terre, où le même culte du règlement régnait sans partage. Du reste, il n'était pas beaucoup plus ,gé que Curtis, ce qui voulait dire qu'il était encore assez jeune pour éprouver un sentiment de révolte à l'idée de devoir

renoncer à la Roadmaster. S'il n'y avait pas moyen de faire autrement, il aurait préféré qu'on la confie à des chercheurs du secteur privé - ou même aux joyeux lascars qui dispensaient leur science dans l'université dont Curtis revêtait les couleurs pour passer la tondeuse.

Mais le mieux était encore que ça reste dans la famille. Celle des uniformes gris.

Buck avait l'air tout déconfit.

- Mon idée ne vous emballa pas, à ce que je vois, dit-il.

- T'en fais pas, allez, fit quelqu'un. T'auras quand même droit à l'encyclopédie en trois volumes et au jeu de société.

quelques rires fusèrent, et Tony attendit qu'ils se soient apaisés avant de continuer :

- Je veux que tous ceux qui sont employés ici soient informés de ce qui s'est passé ce soir, afin qu'ils sachent de quoi il retourne si ça se reproduit. Je vous charge de leur faire passer le mot. Et de leur communiquer le code. Code D, comme delta. C'est bien noté ? Je vous tiendrai au courant de la suite des événements, à

commencer par le compteur Geiger. Le test aura lieu demain avant quinze heures, je m'y engage. Nous ne dirons pas un mot de tout ça à nos femmes, à nos sœurs, à nos frères ni à ceux de nos amis qui ne sont pas de la partie, mais par contre notre information mutuelle devra être d'une précision absolue. Là aussi, j'en prends l'engagement. On fera ça à l'ancienne, en n'ayant recours qu'à des communications orales. Pour l'instant, nous n'avons encore rien consigné par écrit au sujet de ce véhicule - s'il s'agit bien d'un véhicule - et il faut qu'on s'en tienne à cette ligne de conduite. Je me suis bien fait comprendre ?

Un nouveau murmure d'assentiment collectif salua cette déclaration.

- Je ne tolérerai pas la moindre pipelette au sein de ma compagnie, messieurs ; ni commérages, ni confidences sur l'oreiller. Là

aussi, vous me suivez ?

Apparemment, c'était le cas.

- Vous avez vu ce cliché ? s'écria soudain Phil en brandissant l'un des polaroïds. Le coffre est ouvert !

Curt hochait affirmativement la tête.

- Mais il s'est refermé depuis, précisa-t-il. Il s'est soulevé au moment où un éclair jaillissait, et il a dû retomber au suivant.

Sandy pensa à Ennis et eut la vision, très brève mais très claire, du coffre de la Buick s'ouvrant et se refermant comme une gueule vorace. Venez voir l'horrible crocodile, regardez son horrible gueule, mais surtout n'y mettez pas les doigts.

- A un moment, reprit Curt, il m'a aussi semblé que les essuie-glaces se déclenchaient, mais j'étais trop ébloui pour pouvoir l'affirmer avec certitude, et ça n'apparaît sur aucune des photos.

- qu'est-ce qui a bien pu provoquer ça ? demanda Phil.

- La surtension électrique, conjectura Sandy. C'est pour ça que la radio s'est mise à déconner.

- Va pour les essuie-glaces, mais le coffre d'une voiture n'est pas actionné par l'électricité. quand on veut l'ouvrir, il suffit d'appuyer sur le bouton et de le soulever.

Sandy ne sut que répondre.

- Dans le hangar, la température avait encore baissé d'un ou deux degrés, dit Curt. C'est une chose qu'il faudra surveiller.

La réunion une fois terminée, Sandy repartit en patrouille. De temps à autre, au moment de contacter le P.C. par radio, il demandait à Matt Babicki si D était R.A.S. La réponse était invariablement : R.A.S. pour D, je te reçois cinq sur cinq. Dans les années qui suivirent, la phrase R.A.S. pour D devint un échange rituel sur les fréquences de police de la partie des Short Hills qui englobe Statler, Pogus City et Patchin. Par la suite, quelques autres compagnies de policiers de la route le reprirent à leur compte, non seulement en Pennsylvanie mais aussi dans l'Ohio voisin. Pour eux, ça voulait dire Est-ce que tout va bien là-bas ? Ce qui amusait beaucoup les hommes de la Compagnie D, car pour eux R.A.S. pour D voulait effectivement dire Tout baigne dans l'huile.

Le lendemain matin, tous les membres de la Compagnie D

avaient été mis au courant de ce qui se passait, mais les choses avaient repris leur cours habituel. Curt et Tony étaient allés acheter un compteur Geiger à Pittsburgh. Sandy n'était pas en service ce matin-là

; néanmoins, il se pointa deux ou trois fois sur les lieux pour jeter un coup d'œil à la Buick. Tout était calme dans le hangar. Immobile sur le sol en ciment, la Buick faisait toujours penser à une œuvre d'art. Mais l'aiguille du gros thermomètre rouge accroché au plafond continuait son inexorable descente. Ce détail leur faisait froid dans le dos à tous, car ils y voyaient la confirmation muette que quelque chose se préparait. Une chose qui dépassait de très loin la compréhension de simples flics de la route, et face à laquelle ils risquaient de se trouver bien impuissants.

Personne ne mit les pieds dans le hangar jusqu'au moment où

Curt et Tony revinrent de Pittsburgh à bord de la Bel Air de Curt

- le sergent avait donné des ordres très stricts. quand ils arrivèrent sur les lieux, Huddie Royer, posté derrière l'une des lucarnes du hangar, surveillait la Buick. Il s'approcha d'un pas nonchalant tandis que Curt ouvrait le carton qu'il venait de poser sur le capot de sa Chevrolet pour en sortir le compteur Geiger.

- quoi, pas de combinaisons de cosmonaute ? lui demanda Huddie.

Curt leva les yeux sur lui. Il ne souriait pas.

- Je suis mort de rire, dit-il.

Curt et le sergent passèrent une heure dans le hangar. Ils promènèrent le tube de leur compteur sur l'extérieur de la Buick, puis agirent de même avec le moteur. Ils s'assirent à l'avant, vérifièrent les sièges, le tableau de bord, l'étrange volant surdimensionné.

Curt se glissa sous la voiture, puis le sergent s'occupa du coffre, avec lequel ils prirent des précautions particulières, décrochant un morceau du mur pour en soulever le hayon. L'aiguille du compteur n'oscilla pour ainsi dire pas pendant toute cette opération. Le tic-tac régulier de son petit haut-parleur ne s'accéléra qu'au moment où Tony plaça le tube de lecture au-dessus du cadran au radium de sa montre pour s'assurer que l'appareil fonctionnait bien. C'était le cas, mais la Roadmaster n'avait rien à lui dire.

Ils ne s'interrompirent qu'une fois, pour aller chercher des chandails dans le bâtiment central. En dépit de la chaleur torride qui régnait dehors, l'aiguille du thermomètre était descendue juste au-dessous de la barre des neuf degrés. Sandy trouvait ça préoccupant, et quand Tony et Curt sortirent du hangar, il leur suggéra de lever les deux portes basculantes pour y faire entrer un peu de chaleur. Mister

Dillon, leur expliqua-t-il, roupillait dans le coin-cuisine ; il n'y avait qu'à l'enfermer.

- Pas question, dit Tony.

Curtis était manifestement sur la même longueur d'ondes que lui.

- Pourquoi pas ? demanda Sandy.

- Je pourrais pas t'expliquer. Une intuition, c'est tout.

A trois heures cet après-midi-là, au moment où Sandy inscrivait son nom dans le registre de la compagnie sous la colonne 2e équipe/15-23h et s'apprêtait à partir en patrouille, la température du hangar B était encore descendue d'un demi-degré. La température y était donc inférieure de vingt bons degrés à celle de l'été qui régnait au-dehors, de l'autre côté des minces cloisons en bois.

Ce fut aux alentours de six heures, alors que Sandy était garé le long de la façade latérale du Jimmy's Diner, guettant d'éventuels chauffards parmi les automobilistes qui passaient sur l'ancienne grand'route tout en sirotant un café, que la Roadmaster accoucha pour la première fois.

Arky Arkanian fut le premier à voir ce qui était sorti de la Buick, sans savoir de quoi il s'agissait. Le calme régnait dans les locaux de la Compagnie D. Peut-être pas la sérénité, mais le calme. qui tenait pour une large part au fait que Curt et Tony n'avaient pas relevé la plus petite trace de radiation ionisante dans le hangar B. Arky, qui n'était pas en service, avait quitté la cara-vane qu'il habitait à Dreamland Park, tout en haut de la colline, pour venir jeter un coup d'œil à la Buick confisquée. Il put la contempler tout son soⁱ, le hangar étant alors rigoureusement désert. A quarante mètres de là, le bâtiment central était plongé

dans l'espèce de torpeur qui suivait d'ordinaire le changement d'équipe. Matt Babicki avait terminé son service, laissant sa place à un petit jeune. Le sergent avait quitté les lieux aux alentours de cinq heures. Curt, qui avait trouvé Dieu sait quelle excuse pour expliquer à sa femme l'urgence de la veille, était sans doute en train de terminer de tondre sa pelouse, ses tongs de caoutchouc aux pieds, en bon petit mari qu'il était.

A sept heures cinq, le préposé à l'entretien de la Compagnie D, blanc comme un linge et visiblement chamboulé, passa devant la minuscule salle des communications sans même accorder un regard au jeunot et gagna le coin-cuisine dans l'espoir de mettre la main sur quelqu'un

d'un peu plus expérimenté. Il tomba sur Huddie Royer, qui se faisait réchauffer une boîte de macaronis au fromage de chez Kraft.

AUJOURD'HUI

Arky

- Et alors ? a demandé le gamin, et là c'était vraiment son père tout craché - sa manière de se tenir sur le banc, sa façon de vous regarder dans les yeux en fronçant les sourcils, et surtout son espèce d'impatience fébrile.

Oui, il était comme ça, son père. La patience, c'était pas son fort.

- Et alors ? a-t-il répété.

- Là, c'est pas à moi de raconter ce qui s'est passé, lui a dit Sandy. J'étais pas là. Par contre, ils étaient là, eux.

Du coup, forcément, le gamin s'est tourné vers Huddie et moi.

- Vas-y, raconte, Huddie, ai-je dit. Les rapports, toi, t'as l'habitude.

- M'emmerde pas avec ça, m'a-t-il répondu aussi sec. T'étais là le premier. C'est toi qui l'as vu le premier. T'as qu'à commencer.

- Allez, quoi...

- Faut bien qu'il y en ait un des deux qui commence ! a fait le gamin et là, vlan ! il s'est flanqué une grande claque sur le front du plat de la main.

Moi, ça m'a fait marrer, bien s'r.

- Allez raconte, Arky, m'a dit le chef.

- Bon sang, je l'ai jamais raconté à personne. Pas de cette façon-là, en tout cas. Je ne ne sais pas ce que ça va donner.

- Lance-toi, tu verras bien, m'a dit le sergent.

Alors, je me suis lancé. Au début, c'était pas de la tarte - j'avais l'impression que les yeux du gamin me transperçaient comme des clous et je me disais il va pas y croire, qui pourrait croire à un truc pareil? Mais au bout d'un moment, c'est devenu plus facile.

quand on parle d'une chose qui est arrivée il y a très longtemps, elle se déploie de nouveau sous vos yeux. Un peu comme une fleur. Y a des fois où ça fait du bien, d'autres où ça fait souffrir.

Ce soir-là, pendant que je racontais mon histoire au fils de Curtis Wilcox, je me sentais bien et mal à la fois.

A un certain moment, Huddie a commencé à y mettre du sien.

Il est venu à mon secours. Il se souvenait d'un tas de trucs, même qu'il y avait une chanson de Joan Baez à la radio. Notre ancien sergent, il disait tout le temps " Les détails, il y a que ça qui sauve "

(surtout quand un gars avait oublié de signaler quelque chose dans son rapport). Le gamin nous écoutait bouche bée, avec des yeux qui devenaient de plus en plus ronds au fur et à mesure que la nuit tombait, en se remplissant d'odeurs comme toujours l'été, que les chauves-souris allaient et venaient au-dessus de nos têtes et que le tonnerre grondait très loin vers le sud. Je sais pas pourquoi, ça me rendait triste qu'il ressemble tellement à son père.

Il n'est intervenu qu'une fois. Il s'est tourné vers Sandy, pour lui demander si nous avions toujours le...

- Oh oui, a fait Sandy sans le laisser finir. Tu penses bien. Et on a aussi un tas de photos. Des polaroïds, pour la plupart. On doit faire concorder tous les indices, petit. Tous les flics du monde le savent. Et maintenant, tiens-toi tranquille. Tu voulais savoir ce qui s'est passé, laisse le témoin poursuivre son récit.

Sachant que c'était de moi qu'il parlait, j'ai continué.

AUTREFOIS :

A l'époque, Arky possédait un vieux pick-up Ford, modèle ordinaire à trois vitesses (quatre, si on compte la marche arrière, bla-guait-il) dont le levier grinçait sinistrement. Il le garait à l'endroit où il continuerait de se garer vingt-trois ans plus tard, quoique entre-temps il lui aurait substitué un engin autrement majestueux, un pick-up Dodge Ram à quatre roues motrices avec boîte de vitesses automatique.

En 1979, l'extrémité du parking était encore encombrée par la carcasse mangée de rouille d'un antique car de ramassage scolaire jaune datant au moins de la guerre de Corée, qui à chaque année qui passait s'enfonçait un peu plus dans la terre et les mauvaises herbes. Pourquoi personne ne s'était-il jamais donné la peine de le retirer de là

? Mystère et boule de gomme. Après avoir garé son pick-up à côté, Arky se dirigea vers le Hangar B et colla son visage à l'une des lucarnes, plaçant ses mains en coupe autour de ses yeux pour les protéger du soleil, qui était à son déclin.

L'ampoule du plafond était allumée, et la Buick ressemblait un peu à un de ces modèles d'exposition qui en jettent tellement sous les lumières que tout individu normal est aussitôt pris d'une folle envie de signer une promesse d'achat et de ramener ce bijou chez lui. Apparemment, tout baignait, à un détail près : le coffre était de nouveau ouvert.

Faudrait que je signale ça au collègue qui est de garde, se dit Arky.

Il n'était pas flic à proprement parler, mais le langage des hommes en gris avait déteint sur lui. Il recula d'un pas, et par le plus grand des hasards son regard se posa sur le thermomètre que Curt avait fixé à une poutre faîtière. La température du hangar avait considérablement remonté. Elle atteignait seize degrés à présent. L'idée vint à Arky que la Buick était peut-être une espèce de réfrigérateur bizarroÙde qui avait décidé de se mettre hors circuit (à moins que le feu d'artifice ne l'ait court-circuité).

Cette subite élévation de la température était un deuxième détail dont Arky était le seul informé, et un début d'exaltation l'envahit. Au moment où il faisait demi-tour pour se précipiter vers le bâtiment central, il aperçut quelque chose au fond du hangar.

C'est jamais qu'un tas de vieux chiffons, se dit-il, mais une obscure intuition lui suggéra qu'il s'agissait de tout autre chose. Il colla de nouveau son visage à la lucarne en plaçant ses deux mains en coupe autour. Et il fut bien forcé de constater que la chose au fond du hangar n'avait effectivement rien d'un vieux tas de chiffons.

Arky éprouva une désagréable sensation de faiblesse dans les articulations de ses genoux et les muscles de ses cuisses. On aurait un peu dit des courbatures fébriles. La sensation gagna son estomac, qui s'alourdit brusquement, puis son cœur dont les battements s'accéléchèrent. L'espace d'un terrible moment, il crut qu'il allait tourner de l'œil.

Si tu te remettais à respirer, peut-être que tu te sentirais mieux, espèce de crétin de Suédois.

Arky aspira deux grandes goulées d'air, sans se soucier des bruyants hoquets qu'il émettait. quand son père avait eu une crise cardiaque, il

avait produit les mêmes halètements rauques pendant qu'il restait allongé sur le canapé en attendant l'ambulance.

Il s'éloigna à reculons de la porte du hangar en se frappant la poitrine de son poing fermé.

- Vas-y mollo, ma poule, dit-il.

Le soleil, qui était en train de s'engloutir dans une espèce de brasier sanglant, l'éblouit un instant. Son estomac était de plus en plus lourd ; pour un peu, il aurait rendu tripes et boyaux. Tout à

coup, il lui sembla que le bâtiment central était à des kilomètres de là. Il se dirigea vers lui, en surveillant sa respiration et en s'effor-

çant de marcher d'un pas aussi égal que possible. Il avait envie de prendre ses jambes à son cou, mais il savait que s'il avait essayé il aurait risqué de tourner de l'œil pour de bon.

- Si jamais tu fais ça, les gars se foutront de ta gueule jusqu'à plus soif.

Mais ce n'était pas l'idée de se faire chambrer qui le tarabustait vraiment. Ce qu'il redoutait, c'était qu'on le voie surgir dans le bâtiment avec la physionomie hagarde d'un M. Tout-le-monde qui pique une crise de panique parce qu'il vient d'être témoin d'une collision.

Le temps d'arriver dans le bâtiment, Arky se sentait déjà un peu mieux. Il avait encore la trouille, mais plus au point de vomir ou de détalier comme un lapin. L'idée qui venait de lui germer dans l'esprit l'avait un tantinet rasséréné. Peut-être que ce n'était qu'un canular. Une blague idiote. Les hommes de la Compagnie D lui jouaient tout le temps des tours, et il lui semblait bien avoir annoncé à Orville Garrett qu'il allait faire un saut au poste ce soir-là pour jeter un petit coup d'œil à la Buick. Si ça se trouve, c'était Orv qui lui avait monté cette entourloupette. Ces mecs-là, c'était une bande de joyeux drilles, ils passaient leur vie à lui faire des farces.

L'idée était certes apaisante, mais tout au fond de lui-même Arky n'y croyait guère. Orv Garrett avait beau être un sacré rigolo qui n'aimait rien tant que de faire des blagues, jamais il n'aurait osé plaisanter avec la Buick. Ni personne d'autre d'ailleurs. Le sergent Schoondist était bien trop remonté à son sujet.

Mais pour l'instant, le sergent n'était pas là. La porte de son bureau était fermée et il n'y avait pas de lumière à l'intérieur. Par contre, il y en avait dans le coin-cuisine et de la musique s'échappait de sa porte entrebâillée : il reconnut la voix de Joan Baez chantant " The Night They Drove Old Dixie Down ". Arky entra et tomba sur Huddie Royer qui incorporait un gigantesque morceau de margarine aux macaronis qu'il venait de faire réchauffer.

Avec cette saleté-là, t'as le palpitant qui va morfler, songea Arky. La radio de Huddie - un petit transistor qu'il trimbalait partout -

était posée sur la paillasse de l'évier, à côté du grille-pain.

- Salut, Arky ! fit-il. qu'est-ce que tu fous là ? Remarque, je m'en doute un peu.

- Orv est dans le coin ? lui demanda Arky.

- Non. Il a un congé de trois jours, ce salaud-là. Il est parti à la pêche. T'en veux un bol ?

Au moment où il avançait sa casserole vers Arky, Huddie s'aperçut qu'il était mort de peur.

- Arky ? Mais qu'est-ce qui t'arrive, merde ?

Arky s'affala lourdement sur l'une des chaises de cuisine, laissant pendre ses mains entre ses cuisses. Il leva les yeux sur Huddie et sa bouche s'ouvrit, mais aucun son n'en sortit.

- qu'est-ce qu'il y a ? fit Huddie en laissant choir sa casserole de macaronis sur la paillasse. C'est la Buick ?

- C'est toi qui es de permanence ce soir, Hud ?

- Oui. Jusqu'à onze heures.

- qui est là en plus de toi ?

- Y a deux gars au premier. Enfin, je crois. Si c'est à un gradé que tu penses, oublie. Ce soir, y a personne au-dessus de moi.

Vas-y, crache le morceau.

- T'as qu'à venir jusqu'au hangar, lui dit Arky. Comme ça tu verras de tes propres yeux. Et trouve-toi une paire de jumelles.

Huddie alla chercher des jumelles dans la salle des fournitures, mais en fin de compte elles ne lui furent d'aucune utilité. La chose au fond du hangar n'était pas assez éloignée - dans les jumelles, elle était floue. Après avoir tripoté la molette de mise au point pendant deux ou trois minutes, Huddie jeta l'éponge.

- Je vais voir ça de plus près, annonça-t-il.

Arky lui agrippa le poignet.

- Non, fais pas ça ! Y a qu'à appeler le sergent ! C'est lui qui décidera !

Huddie, qui était du genre tête, secoua négativement la tête.

- Le sergent dort sur ses deux oreilles. Sa femme a appelé pour qu'on le sache. quand elle fait ça, tu sais ce que ça veut dire -

qu'on ne doit le réveiller sous aucun prétexte, sauf en cas de Troisième Guerre mondiale.

- Et si ce truc-là était bel et bien la Troisième Guerre mondiale ?

- J'ai aucune inquiétude, dit Huddie.

Vu l'expression de son visage, c'était sinon le mensonge du siècle, du moins celui de la décennie. Il scruta de nouveau l'inté-

rieur du hangar, les deux mains en coupe autour de ses yeux, ses jumelles inutiles posées sur le sol à ses pieds.

- Il est mort, ton truc.

- Peut-être, dit Arky. Ou peut-être qu'il fait semblant.

Huddie se retourna vers lui.

- Tu dis ça sérieusement ?

- Je sais pas si je le dis sérieusement ou pas. Je sais pas si ce truc est crevé pour de bon ou s'il prend simplement un peu de repos. Toi non plus, t'en sais rien. Et s'il voulait attirer quelqu'un à l'intérieur ? T'y as pensé ? Si ça se trouve, il attend que ça.

Huddie médita un instant là-dessus, puis il dit :

- Si c'est ce qu'il attend, il va être servi.

Il s'éloigna de la porte. Sa terreur égalait visiblement celle qu'Arky avait éprouvée tout à l'heure, mais sa résolution paraissait néanmoins inébranlable. Les Hollandais sont des gens opiniâtres.

- Arky, écoute-moi bien.

- quoi ?

- Cari Brundage est dans la salle commune du premier étage.

Mark Rushing aussi, probablement. Pas la peine d'aller déranger le petit Loving à la salle des communications. J'ai aucune confiance en lui. Il est trop inexpérimenté. Monte directement à

l'étage pour expliquer le topo aux deux autres. Et tire pas cette tronche-là, merde. C'est sûrement rien, mais vaut mieux aller chercher du renfort à tout hasard.

- Au cas où ça serait pas rien, c'est ça ?

- Exactement.

- Des fois qu'y aurait anguille sous roche ?

Huddie hocha affirmativement la tête.

- Tu vas vraiment entrer ?

- Hon-hon.

- D'accord.

Huddie avança le long de la porte à lucarnes, tourna à gauche et s'arrêta face à la porte latérale. Il avala une grande goulée d'air, compta jusqu'à cinq, la relâcha. Ensuite il fit jouer le bouton-pression pour dégager la crosse de son arme de service - à l'époque, c'était un .357 Ruger.

- Huddie ?

Huddie eut un haut-le-corps. S'il avait eu le doigt sur la détente, il se serait peut-être tiré une balle dans le pied. Il virevolta sur lui-même et aperçut Arky debout à l'angle du hangar, le visage décomposé, les

yeux démesurément agrandis.

- Enfin quoi, bon Dieu ! s'écria Huddie. qu'est-ce qui te prend de t'approcher de moi à pas de loup ?

- Je marchais normalement, Huddie.

- Allez, file ! Va chercher Cari et Mark !

Arky fit non de la tête. Trouille ou pas, il était bien décidé à

participer à l'événement. Huddie trouvait ça compréhensible, au fond. A force de fréquenter les hommes en gris, on devient semblable à eux.

- D'accord, andouille de Suédois. Allons-y.

Huddie ouvrit la porte et pénétra dans le hangar, o' il faisait toujours nettement plus froid qu'à l'extérieur - quoique les deux hommes auraient été bien incapables d'évaluer la différence de température avec précision, car ils transpiraient à grosses gouttes.

Huddie tenait son pistolet levé à la hauteur de sa joue droite. Arky s'empara d'un r,teau accroché à un clou juste à côté de la porte.

Le r,teau heurta une pelle au passage, et cela les fit sursauter. La vision de leurs ombres qui sautillaient en travers de la cloison effrayait encore plus Arky que le bruit : on aurait dit celles de deux lutins bondissants.

- Huddie..., souffla-t-il.

- Shhh !

- S'il est mort, pourquoi tu veux que je me taise ?

- Fais pas le mariole ! répondit Huddie à mi-voix.

Il s'avança vers la Buick, posant prudemment un pied après l'autre sur le sol en ciment. Arky lui emboîta le pas, ses mains moites agrippées au manche du r,teau, le cúur battant. Il avait la gorge sèche et un étrange go't de br'lé dans la bouche. Il n'avait jamais eu aussi peur de sa vie, et le fait de ne pas savoir exactement de quoi aggravait encore les choses.

Huddie s'arrêta face au coffre béant de la Buick et en scruta l'intérieur. Son dos était si large qu'il bouchait complètement la vue à Arky.

- qu'est-ce qu'il y a dedans, Hud ?

- Rien. Il est vide.

Huddie tendit la main vers le hayon, eut un instant d'hésitation, puis haussa les épaules et le rabattit. Le claquement les fit sursauter tous les deux et ils se tournèrent vers la chose au fond du hangar. Elle était rigoureusement inerte. Huddie se dirigea vers elle, tenant de nouveau son pistolet levé à la hauteur de sa joue droite. Ses semelles raclaient bruyamment le sol cimenté.

La chose était bien morte, plus ils s'en approchaient plus ils en étaient sûrs, mais cela ne les tranquillisa guère, car ils n'avaient jamais vu une créature pareille - ni dans les forêts de l'ouest de la Pennsylvanie, ni dans un zoo, ni dans une revue sur la vie des bêtes sauvages. Elle ne ressemblait à rien de connu. Ni de près ni de loin. Des images de films d'horreur qu'il avait vus se mirent à

défiler dans la tête de Huddie, mais la créature recroquevillée par terre au fond du hangar, à l'angle de deux murs, n'avait pas non plus l'air d'un monstre de cinéma.

J'ai jamais rien vu de pareil : c'était sur cette idée-là qu'il retombait à chaque fois. Et Arky se disait exactement la même chose.

Tout en cette créature proclamait qu'elle n'était pas d'ici - un ici qui ne désignait pas seulement la région des Short Hills, mais l'ensemble de la planète Terre. Peut-être même l'ensemble de l'univers, du moins tel que pouvaient le concevoir deux individus qui avaient toujours compté parmi les médiocres en cours de physique. On aurait pu croire qu'une sirène d'alarme enfouie au fond de leur cervelle s'était soudain mise à hululer.

C'était aux araignées que pensait Arky. Pas parce que la chose au fond du hangar ressemblait à une araignée, mais parce que les araignées ne sont pas des créatures comme les autres. Elles ont un nombre insensé de pattes, et on n'arrive pas à imaginer ce qu'elles peuvent bien penser, ou même comment elles se débrouillent pour exister. C'était pareil avec cette chose-là, mais en mille fois pire.

Il avait le cœur qui se soulevait rien qu'à la regarder, rien qu'à

essayer de donner un sens à la vision que lui communiquaient ses yeux. Il était moite de partout, les battements de son cœur étaient devenus irréguliers, et il lui semblait qu'il avait les intestins en plomb. Il avait une furieuse envie de fuir. De tourner les talons et de détalé

au triple galop.

- Oh bon Dieu de bon Dieu, gémit Huddie d'une toute petite voix.

On aurait dit qu'il suppliait la chose de disparaître. Il laissa retomber son pistolet jusqu'à ce que le canon soit braqué vers le sol. L'arme pesait moins de quinze cents grammes, mais son bras n'avait plus la force de la soutenir. Ses muscles faciaux s'étaient relâchés, si bien qu'il avait les yeux écarquillés, la mâchoire distendue, la bouche ouverte. Arky ne devait jamais oublier l'éclat blanchâtre des dents de Huddie dans la pénombre. Au même instant, Huddie se mit à frissonner de tous ses membres, et Arky s'aperçut qu'il tremblait aussi.

La chose au fond du hangar était de la taille d'une très grosse chauve-souris, du genre de celles qui peuplaient les Grottes Miraculeuses de Lassburg ou la Caverne dite des Merveilles à Pogus City (visites guidées à trois dollars par tête, réduction aux familles nombreuses). Son corps était presque entièrement dissimulé par ses ailes. Elles n'étaient pas rabattues, mais se chevauchaient maladroitement en faisant d'horribles plis, comme si la chose avait tenté de les replier - en vain - avant de mourir. Les ailes étaient ou bien noires, ou bien d'un vert sombre tacheté de noir. La partie visible du dos de la créature était d'un vert plus clair. La région abdominale était du même blanc pisseux que l'intérieur d'une vieille souche pourrissante ou la tige d'un nénuphar en décomposition. Sa tête triangulaire penchait sur le côté. Un appendice osseux, qui était peut-être un nez ou peut-être un bec, saillait sur sa face sans yeux. Juste en dessous, la gueule de la créature béait.

Un long filament jaunâtre en pendait, comme si elle avait régurgité son dernier repas au moment de mourir. Dès que le regard de Huddie se posa dessus, il comprit que le goût des macarons au fromage allait lui passer pour un bon moment.

Au-dessous du cadavre, disposée en éventail autour de sa croupe, une flaque de matière noire et poisseuse était en train de se coaguler. A l'idée qu'une substance comme celle-là pouvait faire office de sang, Huddie eut envie de hurler. J'y toucherai pas, se dit-il. J'aimerais mieux tuer ma propre mère que de toucher à une saloperie pareille.

Au moment où il pensait cela, un objet en bois de forme allongée apparut dans son champ de vision. Il laissa échapper un cri et esquissa un mouvement de recul.

- Non, Arky, fais pas ça ! hurla-t-il, mais trop tard.

Par la suite, Arky fut incapable d'expliquer pourquoi il avait piqué la chose au fond du hangar du bout de son r,teau - il avait cédé à une impulsion irrésistible avant de se rendre vraiment compte de ce qu'il faisait.

quand l'extrémité du r,teau entra en contact avec les ailes de la créature, elles émirent un son un peu semblable à celui d'un papier qu'on froisse et une odeur nauséabonde de vieux chou bouilli. Les deux hommes y firent à peine attention. Le sommet de la tête de la créature s'était retroussé, découvrant un ūil vitreux, d'une taille démesurée.

Arky recula, l,cha le r,teau qui cliqueta sur le sol en ciment et se couvrit la bouche de ses mains. Sa terreur était si grande que deux grosses larmes lui perlèrent au coin des yeux. Huddie s'était pétrifié sur place.

- C'était sa paupière, dit-il d'une voix basse et rauque. Sa paupière, tout bêtement. T'as appuyé dessus avec ton r,teau, et elle s'est soulevée. Tu l'as soulevée, pauvre gland.

- Oh merde, Huddie !

- Elle est morte.

- Sacré bon Dieu de merde, je l'ai...

- Puisque je te dis qu'elle est morte !

- Te-te... t'accord ! éructa Arky dont l'accent suédois était devenu plus guttural que jamais. Fijons le gamp d'izi !

- T'es pas con pour un préposé à l'entretien.

Lentement, ils se dirigèrent vers la porte - à reculons, afin de ne pas quitter la chose des yeux. Et parce qu'ils savaient aussi bien l'un que l'autre qu'en voyant la porte ouverte ils auraient sans doute pris leurs jambes à leur cou. De l'autre côté de cette porte ouverte, ils seraient en s°reté. Ils retrouveraient leur petit univers prosaÔque et familier. Il leur fallut une éternité pour l'atteindre.

Arky franchit le seuil le premier et avec de bruyants hoquets s'emplit les poumons d'air frais. Huddie sortit à son tour et claqua la porte. Ensuite, ils restèrent un moment à se regarder. Le visage d'Arky était d'une p,leur cireuse. Il a l'air d'un sandwich au fromage avec le pain en moins, se dit Huddie.

- Pourquoi tu te marres ? lui demanda Arky. Tu trouves ça drôle, toi ?
- Non, dit Huddie. Je frôle la crise de nerfs, c'est tout.
- Tu vas appeler le sergent à présent ?

Huddie fit signe que oui. La manière dont le front de la créature s'était retroussé quand Arky l'avait touché du bout de son nez n'arrêtait pas de lui tourner dans la tête. quelque chose lui disait qu'il allait revivre bien des fois cet instant dans ses rêves, et il ne se trompait pas.

- Et Curtis, on l'appelle ?

Huddie s'accorda quelques secondes de réflexion avant de hocher négativement la tête. Curt avait une jeune épouse. Toute jeune épouse aime que son petit mari passe ses nuits auprès d'elle, et quand il la prive de sa compagnie plusieurs nuits d'affilée, elle est encline à le prendre de travers et se met à poser des questions.

C'est dans leur nature. Et c'est aussi dans la nature d'un mari aimant de répondre aux questions de sa femme, même quand il sait qu'il ne vaudrait mieux pas.

- On n'appelle que le sergent, alors ?

- Non, dit Huddie. Faisons aussi venir Sandy Dearborn. Il a la tête sur les épaules, lui.

Sandy était toujours en planque le long de la façade latérale du Jimmy's Diner, son radar portatif sur les genoux, quand sa radio se mit à nasiller :

- Voiture 14, voiture 14 ?

- Ici, la 14.

Comme toujours, Sandy avait jeté un coup d'œil à sa montre en entendant son numéro. Il était sept heures vingt.

- Faudrait que tu reviennes à la base, voiture 14. On a un code D. Je répète, code D. Tu me copies ?

- Un 3 ? demanda Sandy.

Au sein de presque toutes les forces de police américaines, le chiffre 3 désigne une urgence.

- Négatif, mais on a sacrement besoin d'un coup de main.

- Bien reçu.

Sandy arriva dix bonnes minutes avant le sergent, qui se pointa à bord de son véhicule personnel, lequel s'avéra être un pick-up encore plus vieux et déglingué que celui d'Arky. Entre-temps, la nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre, si bien que Sandy trouva une petite foule de collègues agglutinés autour du Hangar B - la plupart s'efforçant de regarder par les lucarnes pour voir ce qui se passait à l'intérieur. Brundage et Rushing. Cole et Devoe. Huddie Royer. A quelques pas de là, Arky Arkanian faisait les cent pas, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon, le front mangé de plis. Il n'attendait pas qu'une lucarne se libère, toutefois. Arky en avait assez vu comme ça, en tout cas pour un soir.

Après que Huddie l'eut mis au courant de ce qui s'était passé, Sandy observa un assez long moment la chose au fond du hangar.

Il dressa mentalement la liste des objets dont le sergent aurait besoin tout à l'heure et les entassa dans un carton qu'il posa devant la petite porte latérale.

quand Tony arriva enfin, il se gara n'importe comment à côté

du vieux car scolaire jaune et traversa le parking ventre à terre pour gagner le Hangar B. ...cartant Cari Brundage d'une bourrade, il se plaça face à la lucarne d'où l'on voyait le mieux la chose au fond du hangar et l'observa avec attention tandis que Huddie lui faisait son rapport. quand Huddie en eut terminé, Tony héla Arky et lui demanda de lui raconter sa version des faits.

Ce soir-là, la méthode que Tony Schoondist avait décidé d'em-ployer vis-à-vis de la Roadmaster fut mise à l'épreuve pour la première fois et, aux yeux de Sandy en tout cas, passa brillamment le test. Pendant qu'il tirait les vers du nez de Huddie et d'Arky, une bonne partie de la Compagnie D arriva sur les lieux. Dans leur grande majorité, les hommes n'étaient pas en service. Les rares qui arboraient l'uniforme n'étaient qu'à une courte distance de là

quand Huddie avait lancé le code à la radio, et ils avaient rappliqué dare-dare pour voir de quoi il retournait. Pourtant il n'y avait pas d'échanges de propos bruyants, personne n'essayait de se pousser du col, de se mêler de ce qui ne le regardait pas ou de mettre des b,tons dans les roues à Tony en lui posant des questions oiseuses. Et surtout, pas d'énervement ni de panique. Si des journalistes s'étaient trouvés

sur place et s'ils avaient éprouvé eux-mêmes la puissance atavique émanant de cette créature - qui toute morte qu'elle était, laissait planer encore un mélange de terreur et de menace - Sandy n'osait même pas penser aux conséquences que cela aurait pu entraîner. Le lendemain, quand il avait fait part de son inquiétude à Schoondist, le sergent avait éclaté de rire.

- Le Géant de Cardiff en mille fois pire, avait-il dit. Voilà les conséquences que ça aurait eues, Sandy.

Le sergent et celui qui allait lui succéder un jour savaient l'un comme l'autre qu'aux yeux de la presse ce genre de rétention d'information passait pour une forme de fascisme, surtout quand c'étaient des policiers qui s'en rendaient coupables. Le mot était peut-être un peu fort, mais ils étaient conscients l'un et l'autre qu'à partir du moment où on s'engageait sur cette voie, des abus de toutes sortes étaient susceptibles d'en découler. (" Si vous voulez voir des flics qui déraillent pour de bon, vous n'avez qu'à

regarder ce qui se passe à Los Angeles ", leur avait-il dit un jour.

" Sur cinq flics, il y en a trois qui font correctement leur métier, et deux jeunes nazis qui jouent aux cons sur une grosse moto. ") Toutefois l'affaire de la Buick était vraiment un cas d'espèce. Et ils en étaient tous aussi conscients l'un que l'autre.

Huddie voulait être sûr qu'il avait eu raison de ne pas appeler Curtis. Il craignait que Curt se sente exclu, qu'il ait l'impression qu'on l'avait délibérément laissé sur la touche. Si le sergent le souhaitait, il était prêt à aller lui passer un coup de fil sur-le-champ. Il s'en ferait même un plaisir.

- Curtis est très bien où il est, dit Tony, et quand on lui expliquera pourquoi on ne l'a pas appelé, il le comprendra très bien.

Mais en ce qui vous concerne, vous...

Tony s'éloigna de sa lucarne. En dépit de la nonchalance de sa posture, il était très pile. Même à travers une vitre, la vision de la chose au fond du hangar l'avait chamboulé autant que Sandy.

Mais ce dernier devinait aussi l'excitation qui couvait en Tony, couplée à une curiosité aussi insatiable que celle qui dévorait Curt.

Sandy percevait en lui une espèce de sourde palpitation qui semblait dire Oh putain de ma mère, ce truc est vraiment DINGUE !

Pourtant, il ne partageait pas le moins du monde ce sentiment, que les autres n'éprouvaient pas plus que lui. De toute évidence, la curiosité de Huddie - et celle de Arky - s'était dissipée très rapidement. " Aussi vite que le bleu d'une chaussure en daim bleu ", aurait dit Curtis.

- que ceux qui sont en service m'écoutent bien, dit Tony.

Il arborait son habituel petit sourire en coin, mais Sandy trouva que ce soir-là il avait quelque chose de forcé.

- Statler est en flammes, Lassburg est sous les eaux, et il y a une épidémie de braquages de supérettes dans tout le comté de Pogus. On soupçonne les Amish.

Cette dernière remarque fut saluée par quelques rires épars.

- Alors, qu'est-ce que vous attendez ?

Il y eut un exode général des gars qui étaient en service, suivi par une pétarade de moteurs qui démarraient. Ceux qui n'étaient pas en service s'attardèrent encore un moment, mais personne n'eut besoin de leur dire que le spectacle était terminé et qu'il était temps de vider les lieux. Sandy demanda au sergent s'il fallait qu'il mette les bouts aussi.

- Non, toi tu restes avec moi, lui dit Tony.

Là-dessus, il mit le cap sur la porte latérale et examina un à un les objets que Sandy avait rassemblés : un PolaroÔd, de la pellicule de rechange, un mètre à ruban, une petite trousse d'ustensiles destinés à relever des indices. A quoi Sandy avait ajouté quelques sacs-poubelles en plastique vert qu'il avait été chercher dans le coin-cuisine.

- T'a fait du beau boulot, Sandy.

- Merci, chef.

- T'es prêt à entrer dans le hangar ?

- Oui, chef.

- T'as la trouille ?

- Oui, chef.

- Autant que moi, ou moins ?

- J'en sais rien.

- Moi non plus. Mais j'ai une trouille bleue. Si je tourne de l'œil, tu me rattraperas ?

- Si vous tombez dans la bonne direction, chef.

Tony s'esclaffa.

- Allons-y. Mais entrez donc, disait l'araignée à la mouche.

En dépit de la peur qui les rongeaient, les deux hommes examinèrent les lieux avec un soin méticuleux. Ils tracèrent un schéma détaillé de l'intérieur du hangar, et quand Curt félicita Sandy à ce sujet par la suite, celui-ci hocha la tête et reconnut que le schéma était assez réussi. Suffisamment réussi en tout cas pour qu'un tribunal l'accepte comme pièce à conviction. Pourtant, les traits fléchissaient nettement par endroits. Leurs mains s'étaient mises à

trembler dès qu'ils avaient pénétré dans le hangar, et le tremblement n'avait cessé que lorsqu'ils en étaient ressortis.

Ils ouvrirent le coffre parce qu'il était ouvert la première fois qu'Arky avait collé le nez à la lucarne, et bien qu'il fût aussi vide qu'il l'avait toujours été, ils en prirent plusieurs polaroïds. Ils prirent aussi une photo du thermomètre (qui entre-temps s'était emballé et frôlait les vingt et un degrés), car Tony pensait que Curt y aurait tenu. Ils prirent des photos du cadavre qui gisait au fond du hangar, sous tous les angles possibles et imaginables. Son horrible œil de cyclope apparaissait sur tous les clichés, aussi noir et luisant que du goudron frais. En apercevant son reflet dedans, Sandy Dearborn réprima à grand-peine une envie de hurler. Toutes les deux ou trois secondes, l'un ou l'autre des deux hommes jetait un coup d'œil par-dessus son épaule à la Buick Roadmaster.

quand ils eurent pris toutes les photos qu'ils jugeaient nécessaires (dont certaines du cadavre avec le mètre déroulé à côté de lui), Tony ouvrit l'un des sacs en plastique en le secouant.

- Va chercher une pelle, dit-il.

- Il vaudrait peut-être mieux le laisser là jusqu'à ce que Curt...

- L'agent stagiaire Wilcox n'aura qu'à l'examiner dans la salle des fournitures, dit Tony.

La voix du sergent était bizarrement guindée - presque étranglée, même - et tout à coup Sandy comprit qu'il faisait des efforts désespérés pour ne pas vomir. Sandy éprouva lui-même un début de nausée, sans doute par solidarité.

- Il pourra l'examiner tout son so'l. Pour une fois, on n'a pas besoin de prendre des précautions particulières avec les éléments de preuve, parce que rien de tout ça ne tombera entre les pattes d'un procureur. Allez, ramassons cette saloperie.

Sa gorge s'était dénouée ; à présent, il glapissait presque.

Sandy décrocha une pelle de son clou et la glissa sous le corps de la créature. Ses ailes produisirent une épouvantable crépitation de papier froissé, puis l'une des deux retomba mollement, découvrant un flanc noir et glabre. De nouveau, Sandy réprima à grand-peine une envie de hurler. Il aurait eu du mal à expliquer pourquoi, mais tout au fond de lui une voix suppliante lui disait qu'il en avait assez vu comme ça.

En plus, il y avait cette aigre odeur de vieux chou.

Sandy remarqua que le front de Tony Schoondist était emperlé

de minuscules gouttes de sueur. Certaines avaient crevé et lui ruisselaient sur les joues, laissant des sillons semblables à des larmes.

- Vas-y, Sandy, dit-il en présentant à celui-ci son sac-poubelle ouvert. Allez, magne-toi. Fourre-moi ce truc là-dedans avant que je dégobille.

Sandy fit basculer la créature dans le sac et éprouva un début de soulagement en la sentant glisser de la pelle. Tony alla chercher un sac de la sciure rouge dont ils se servaient pour absorber les taches d'huile et en répandit sur la flaque visqueuse au fond du hangar. Du coup, ils se sentirent tous deux un peu moins mal.

Tony entortilla le haut du sac-poubelle qui renfermait le corps de la créature et le noua. Ensuite, les deux hommes se dirigèrent à

reculons vers la porte. Juste avant de l'avoir atteinte, Tony s'arrêta.

- Photographie ça, dit-il en désignant le haut de la porte basculante qui se trouvait de l'autre côté de la Buick, celle-là même que Johnny Parker avait empruntée pour remorquer la voiture à

l'intérieur.

Pour Tony Schoondist comme pour Sandy Dearborn, tout ça semblait déjà dater de plusieurs siècles.

- «a aussi, tu me le prends en photo, et ça, là-bas.

D'abord, Sandy ne vit pas ce que le sergent montrait du doigt.

Il détourna les yeux, battit des cils, regarda de nouveau. Et cette fois il discerna trois ou quatre taches d'un vert sombre qui lui firent penser à la poussière qui se détache des ailes des papillons.

quand il était enfant, ses copains et lui croyaient dur comme fer que la poussière d'aile de papillon était un poison mortel, qu'on risquait de rester aveugle si on se frottait les yeux après s'en être collé sur les doigts.

- Tu as compris ce qui s'était passé ? demanda Tony à Sandy tandis que celui-ci levait son polaroïd et le braquait sur une des taches.

L'appareil lui semblait très lourd, et ses mains tremblaient encore, mais il arriva à prendre la photo.

- Non, chef. Enfin, je ne crois pas...

- Je ne sais pas si ce truc-là était un oiseau, une chauve-souris ou un engin téléguidé, mais il s'est échappé de la Buick quand le coffre s'est ouvert. Il a heurté la porte du fond, d'où la tache, et ensuite il s'est mis à rebondir d'un mur à l'autre. T'as déjà vu un oiseau pris au piège dans une grange ou une cabane à outils ?

Sandy hocha affirmativement la tête.

- Eh bien, c'est ce qui s'est passé.

Tony s'épongea le front du dos de la main et posa sur Sandy un regard que celui-ci n'allait jamais oublier. Jamais il n'avait lu une détresse pareille dans les yeux du sergent. Une détresse un peu semblable à celle qu'il lui arrivait de lire dans les yeux d'un gosse quand il devait intervenir dans un drame conjugal.

- Putain, fit Tony avec accablement. quelle horreur.

Sandy hocha affirmativement la tête.

- Tu crois que ça pourrait être une chauve-souris ? demanda Tony en abaissant le regard sur le sac-poubelle.

- Oui, fit Sandy. Ou plutôt non, rectifia-t-il.

Il marqua un temps avant de conclure :

- Tout ça, c'est de la foutaise.

Tony émit un son qui tenait plus de l'aboïement que du rire.

- Voilà qui est catégorique, dit-il. Si tu étais à la barre des témoins, aucun avocat de la défense n'oserait te contredire.

- Je sais pas, Tony, dit Sandy.

Tout ce qu'il savait, c'était qu'il avait une envie folle d'arrêter de bavarder et de se retrouver à l'air libre.

- qu'est-ce que vous en pensez, vous ? ajouta-t-il.

- Si je dessinais ce truc, il aurait l'air d'une chauve-souris, dit Tony. Sur les polaroïds aussi, il aura l'air d'une chauve-souris.

Sauf que... je sais pas trop comment l'expliquer, mais...

- C'est pas la sensation qu'il donne, dit Sandy.

Avec un sourire sans joie, Tony braqua l'index sur Sandy comme si c'avait été une arme à feu.

- Très zen, jeune scarabée. Mais les taches sur le mur montrent qu'en tout cas il avait bel et bien les réactions d'une chauve-souris ou d'un oiseau pris au piège. Il a volé dans tous les sens avant de tomber mort. Si ça se trouve, il est mort de peur.

En se souvenant de cet œil mort et vitreux, d'une telle étrangeté

que la vision en était presque insoutenable, Sandy se dit que c'était la première fois de sa vie qu'il saisissait vraiment le concept dont le sergent Schoondist venait de faire usage. Oui, il était possible de mourir de peur. Incontestablement. Et là-dessus, comme le sergent avait l'air d'attendre quelque chose, il suggéra :

- Ou peut-être qu'il a heurté le mur avec une telle force qu'il s'est rompu le cou.

Une nouvelle idée lui passa par l'esprit.

- Ou alors... ...coutez ça, Tony... peut-être que c'est l'air qui l'a tué.
- qu'est-ce que tu racontes ?
- Peut-être que...

Mais Tony avait les yeux brillants et il hochait la tête.

- Mais oui, dit-il. Peut-être que de l'autre côté du coffre de la Buick, l'air n'est pas le même. Peut-être que pour nous, il serait toxique... que nos poumons éclateraient...

Pour Sandy, ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase.

- Faut que je sorte d'ici, Tony, sans quoi c'est moi qui vais dégobiller.

Mais il ne craignait pas vraiment de vomir. Il se sentait plutôt menacé d'asphyxie. Son larynx s'était tellement resserré qu'il était devenu aussi exigü que le chas d'une aiguille.

Dès qu'ils se retrouvèrent dehors (il faisait presque nuit et une douce brise d'été s'était mise à souffler), Sandy se sentit mieux.

quelque chose lui disait que Tony se sentait mieux aussi ; il avait repris des couleurs, en tout cas. Huddie et quelques autres gars s'approchèrent d'eux tandis que le sergent refermait la petite porte latérale, mais personne ne dit un mot. Un individu arrivant de l'extérieur et ignorant tout des événements aurait pu croire en voyant leurs visages que le président était mort ou que la guerre venait d'éclater.

- «a va, Sandy ? demanda le sergent. Tu te sens mieux ?

- Oui, dit Sandy.

Il jeta un coup d'œil au sac-poubelle, que son étrange poids mort faisait pencher mollement vers le sol.

- Tu crois vraiment que c'est notre air qui l'a tué ?

- C'est possible. Ou peut-être que le seul fait de se retrouver sur notre planète lui a porté un coup fatal. Une chose est sûre, c'est que je ne survivrais probablement pas longtemps dans son monde à lui. Même si l'air n'était pas...

Sandy laissa sa phrase en suspens, car tout à coup son visage s'était altéré. Et même décomposé.

- qu'est-ce qui te prend, Sandy ? Tu te sens mal ?

Sandy n'était pas s'r d'avoir vraiment envie d'expliquer ce qui n'allait pas à son chef de poste ; il n'était même pas s'r d'en être capable. C'était à Ennis Rafferty qu'il pensait. quand on associait l'idée de sa disparition à ce qu'ils venaient de découvrir dans le Hangar B, on voyait se dessiner une conclusion que Sandy se refusait à envisager. Mais à partir du moment o' elle lui était venue à l'esprit, comment aurait-il pu s'en débarrasser ? Si la Buick était un canal qui permettait de passer d'un monde à l'autre et si la créature qui ressemblait à une chauve-souris l'avait traversé dans un sens, cela voulait forcément dire qu'Ennis Rafferty l'avait traversé en sens inverse.

- Parle-moi, Sandy.

- Tout va bien, chef, balbutia Sandy.

Là-dessus il fut obligé de pencher le buste en avant et de s'agrip-per les chevilles. C'était une façon efficace de lutter contre l'éva-nouissement, à condition d'avoir le temps d'y penser. Les autres, toujours silencieux, observaient son manège en continuant à tirer des têtes de six pieds de long. Des têtes qui semblaient dire : " Le roi est mort, vive le roi. "

A la fin, le monde cessa de tourner autour de Sandy et il se redressa.

- «a va, je vous assure, dit-il.

Tony le dévisagea, puis hocha la tête. Il souleva le sac-poubelle de quelques centimètres et déclara :

- Je vais ranger ça dans le cagibi de la salle des fournitures, celui o' Andy Colucci planque ses bouquins de cul.

quelques gars pouffèrent nerveusement.

- Plus personne n'aura le droit d'accéder à cette salle sauf Curtis Wilcox, Sandy Dearborn et moi. Désormais, elle est R.P.A.

Vous savez ce que ça veut dire, messieurs ?

Ils hochèrent la tête. Réservée au personnel autorisé.

- Sandy, Curtis et moi - à partir de maintenant, c'est nous qui enquêtons officiellement sur cette affaire.

Il se tenait très droit dans le demi-jour crépusculaire, presque au

garde-à-vous, le sac-poubelle dans une main, les polaroïds dans l'autre.

- Ce que vous voyez là, ce sont des pièces à conviction. Pour l'instant, je n'ai pas la moindre idée de ce qu'elles prouvent. Si l'un d'entre vous a une suggestion à me faire, je l'écouterai volontiers. Si cette suggestion vous paraît loufoque, ce n'est qu'une raison de plus pour m'en faire part. La loufoquerie, on nage dedans.

Mais loufoquerie ou pas, on ira jusqu'au bout de cette affaire comme de n'importe quelle autre. Vous avez des questions ?

Des questions, personne n'en avait. Ou si on prenait la chose autrement, songea Sandy, tout le monde en avait trop.

- Faudrait qu'on garde le hangar à l'œil vingt-quatre heures sur vingt-quatre, dit Tony.

- Vous voulez qu'on se relaye, chef ? demanda Steve Devoe.

- Non, mais soyez vigilants, dit Tony. Viens, Sandy, j'aime mieux que tu restes avec moi le temps que j'aie rangé ce bon Dieu de sac. Je peux pas descendre tout seul au sous-sol avec ce truc.

Pendant qu'ils se dirigeaient vers le bâtiment central, Sandy entendit Arky Arkanian s'exclamer :

- Je vous préviens, Curt va être furieux qu'on l'ait pas appelé !

Il va piquer une de ces rognés !

Mais comment Curtis aurait-il pu se mettre en rogne ? Il était bien trop surexcité, bien trop débordant de projets et de questions.

Il n'en posa qu'une avant de descendre l'escalier quatre à quatre pour aller voir le cadavre qu'ils avaient découvert au fond du hangar : où était Mister Dillon hier soir ? Il était chez Orville, lui répondit-on. quand il avait quelques jours de congé, Orville Garrett emmenait souvent Mister D avec lui.

Ce fut Sandy Dearborn qui se chargea d'éclairer la lanterne de Curtis (Arky lui venant en aide par-ci par-là). Curt écouta leur récit en silence. Ses sourcils s'arquèrent quand Arky lui décrivit la façon dont le haut de la tête de la créature s'était retroussé, découvrant son œil unique. Ils s'arquèrent encore une fois quand Sandy lui parla des

taches vertes sur la porte et les murs, ces taches qui ressemblaient à de la poussière d'ailes de papillons. Il posa sa question sur Mister D, obtint sa réponse, puis se munit d'une paire de gants stériles extra-fins et se précipita vers l'escalier. Sandy lui emboîta le pas. Il lui semblait qu'il était de son devoir de l'accompagner, Tony l'ayant bombardé enquêteur à part entière, mais il resta prudemment en arrière tandis que Curt s'engouffrait dans le cagibi où Tony avait remis le sac-poubelle. Sandy perçut un léger bruissement au moment où Curt le dénouait ; un frisson glacé lui remonta le long de l'échine.

Il y eut un nouveau bruissement, suivi d'un bref silence. Le bruissement reprit, puis Curt émit une exclamation étouffée :

- Oh bon Dieu !

L'instant d'après, il se rua dehors en se couvrant la bouche d'une main. Il y avait un W.C. à quelques mètres de là, au pied de l'escalier. L'agent Wilcox y arriva in extremis.

Assis à la table de la salle des fournitures, qui était encombrée de toutes sortes d'objets, Sandy Dearborn l'écouta dégoûter en se disant que ce n'était sans doute là qu'une péripétie sans importance. Curtis n'allait pas renoncer pour si peu. Le cadavre de la créature qui ressemblait à une chauve-souris lui avait inspiré

autant de répulsion qu'à Huddie ou à Arky, mais ça ne l'empêcherait pas de l'examiner avec toute la minutie nécessaire. La Roadmaster était devenue sa passion - ainsi que tout ce qui pouvait en provenir. Même au moment où il se ruait hors du cagibi avec la gorge qui se soulevait, pleurant comme un linge et se couvrant la bouche d'une main, Sandy avait vu luire dans son regard une excitation fébrile que son malaise physique avait à peine estompée.

quand on a une passion, on ne recule devant aucun sacrifice.

Dans les toilettes, un robinet se mit à couler. Puis il s'arrêta, et Curt repassa le seuil de la salle des fournitures dans l'autre sens, se tamponnant les lèvres avec une serviette en papier.

- Mort ou pas, ce truc est vraiment horrible à voir, dit Sandy.

- C'est vrai que c'est horrible, admit Curt en se dirigeant vers le cagibi. Je croyais avoir compris, mais je ne m'attendais pas à ça.

Sandy se leva et s'avança jusqu'au seuil du cagibi. Curt examinait le contenu du sac, mais sans faire mine de plonger la main dedans. En

tout cas pas encore. Sandy en fut soulagé. Il n'avait aucune envie d'être présent quand le gamin toucherait à cette chose, même avec des gants. Il ne voulait même pas l'imaginer en train d'y toucher.

- A ton avis, c'était un échange ? demanda Curt.

- quoi ?

- Un échange. Ennis contre ce truc.

L'espace d'un instant, Sandy resta coi. Non tant parce que l'idée était épouvantable que parce qu'elle était venue si spontanément au gamin.

- Je sais pas, dit-il.

Tout en se balançant d'avant en arrière sur les talons, Curt considéra un moment le sac-poubelle, les sourcils froncés.

- Non, ça ne colle pas, dit-il à la fin. quand on fait du troc, l'échange est presque toujours simultané, pas vrai ?

- Oui, en général.

Il referma le sac et le renoua - avec une évidente mauvaise gr,ce.

- Je vais le disséquer, annonça-t-il.

- Oh non, Curtis ! Tu vas pas faire ça !

- Si.

Curt se retourna vers Sandy. Il était p,le, il avait les traits contractés, les yeux brillants.

- Il faut bien que quelqu'un le fasse, et je ne vais quand même pas me pointer au département de biologie de l'université Horlicks avec un truc pareil. Le sergent dit que tout ça doit rester strictement entre nous, et je lui donne cent pour cent raison, mais dans ce cas je ne vois pas qui d'autre que moi pourrait s'en charger.

Même si Tony n'avait pas décrété que tout ça devait rester entre nous, tu ne l'emmènerais pas à l'université, se dit Sandy. «a ne te dérange pas qu'on soit au courant, sans doute parce que Tony mis à

part aucun de nous n'a la moindre envie de s'approcher de ce truc.

Mais pour rien au monde tu ne le partagerais avec quelqu'un d'autre,

quelqu'un qui ne porte pas l'uniforme gris et qui ne sait pas qu'il faut changer sa jugulaire de place suivant la saison, quelqu'un qui risquerait d'être plus rapide que toi et de te le souffler.

- L'ennui, dit Curtis en ôtant ses gants, c'est que je n'ai rien disséqué depuis le fûtus de cochon qu'on m'a fait découper en cours de sciences-nat pendant ma première année de lycée. C'était il y a neuf ans et crois-moi, j'ai pas été parmi les mieux notés. Là, je ne peux pas me permettre de rater mon coup, Sandy.

Dans ce cas, vaudrait peut-être mieux que tu n'y touches pas.

Sandy ne formula pas sa pensée à voix haute. Il savait que ça n'aurait servi à rien.

- Enfin bon, soupira le gamin.

A présent, il ne s'adressait plus qu'à lui-même et à personne d'autre.

- Je vais potasser ça. Me remettre dans le bain. J'ai tout mon temps. A quoi bon s'impatienter ? quand la curiosité du chat s'est éveillée, autant la satisfaire...

- Et si l'adage mentait ? demanda Sandy.

A sa grande surprise, cette vieille scie commençait à lui porter sérieusement sur les nerfs.

- S'il n'y avait pas moyen de la satisfaire, cette curiosité ? Si l'équation était impossible à résoudre ?

Curt leva sur lui des yeux interloqués. Puis il se mit à sourire.

- A ton avis, qu'est-ce qu'Ennis en penserait ? Si on pouvait lui poser la question, bien s'en.

Sandy trouva que Curt se montrait condescendant envers lui et qu'il faisait peu de cas de ses sentiments. Il ouvrit la bouche pour le dire - ou en tout cas pour dire quelque chose - puis se ravisa.

Curtis Wilcox ne pensait pas à mal ; il était simplement en pleine montée d'adrénaline, enivré par les perspectives exaltantes qui s'ouvraient à lui, comme un junkie qui vient de se faire son fixe.

En plus, c'était un gamin. Même Sandy s'en rendait compte, bien qu'il fût à peine plus âgé que lui.

- La seule chose dont je sois s'ûr, c'est qu'Ennis t'aurait conseillé d'être prudent, dit-il.

- Oh ça je serai prudent, t'en fais pas, concéda Curt en se dirigeant vers l'escalier.

Mais ce n'était jamais que des mots, comme la prière qu'on se dépêche de réciter pour sortir plus vite de l'église le dimanche matin. Contrairement à l'agent stagiaire Curtis Wilcox, Sandy en avait parfaitement conscience.

Dans les semaines qui suivirent, il devint évident aux yeux de Tony Schoondist (pour ne rien dire du reste de la Compagnie D) qu'il ne disposait pas de suffisamment de main-d'œuvre pour garder la Buick à l'œil vingt-quatre heures sur vingt-quatre. La météo n'était pas faite pour arranger les choses ; la deuxième quinzaine d'août fut anormalement pluvieuse et froide.

Les visiteurs constituaient un casse-tête de plus. Après tout, la Compagnie D ne vivait pas dans une bulle au sommet de sa côte ; elle jouxtait le Service des véhicules du comté, le bureau du procureur (et ses nombreux employés) n'était qu'à quelques centaines de mètres de là, à l'endroit où la route commençait à monter ; il y avait les avocats, les fortes têtes qu'on avait mises au frais au violon, les boy-scouts qui avaient droit de temps en temps à une visite guidée, les gens qui se présentaient à intervalles réguliers pour porter plainte (contre leurs voisins, leurs conjoints, ces satanés Amish qui occupent toute la route avec leurs calèches ou la police d'...tat elle-même), les épouses apportant une mallette-repas oubliée ou des friandises à distribuer, et parfois de simples quidams qui voulaient voir de leurs propres yeux l'usage qu'on faisait de leurs impôts. Lesdits quidams étaient généralement surpris et déçus par le calme qui régnait dans cet endroit et son atmosphère de train-train bureaucratique. On était loin de leurs feuillets préférés.

Un beau jour, vers la fin août, l'élus que Statler avait envoyé

siéger à la Chambre des représentants de Washington fit un saut en compagnie d'une douzaine de ses petits copains de la presse, histoire de serrer des louches et de faire une première déclaration officielle au sujet du projet de loi sur la réorganisation de la police qu'il s'appêtait à présenter devant son auguste assemblée. Comme beaucoup d'élus envoyés à Washington par des arrondissements ruraux, il avait la dégaine d'un coiffeur de village qui vient de gagner un gros paquet d'oseille à une course de chiens et ne cra-cherait pas sur une petite

pipe vite fait avant d'aller retrouver bobonne. Se campant à côté d'une voiture de patrouille (Sandy aurait juré que c'était celle dont l'appui-tête était H.S.), il expliqua à ses copains de la presse l'énorme importance qu'il accordait à la police, surtout aux hommes et aux femmes d'élite de la police d'Etat de Pennsylvanie et tout particulièrement aux hommes et aux femmes d'élite de la Compagnie D (sur ce point, son information était quelque peu défectueuse, car à l'époque la compagnie ne comptait pas un seul agent du sexe féminin, mais aucun de ses membres présents ne rectifia son erreur, du moins devant les caméras). Ce sont ces hommes et ces femmes en uniforme gris, s'exclama l'élú de Statler, qui font écran de leur corps entre nos chers contribuables et la menace de chaos que font peser les bandes organisées, et patati et patata, Dieu bénisse l'Amérique, et que tous vos enfants deviennent de grands violonistes. Le capitaine Diment, qui était venu tout exprès de Butler, où l'on s'était apparemment dit que ses galons ajouteraient à la solennité de l'événement, grommela ensuite à l'oreille de Tony Schoondist :

- La femme de ce trou du cul à moumoute vient de se prendre une prune pour excès de vitesse et il m'a demandé de la faire sauter.

Pendant que l'élú de Statler blablatait, que son cortège d'admi-rateurs l'entourait, que les journalistes prenaient des notes et que les caméras tournaient, la Buick Roadmaster se tenait bien sagement à moins de cinquante mètres de là, sa carrosserie bleu nuit juchée sur ses gros pneus bicolores et luxueux, sous le grand thermomètre rond que Curt avait fixé à une poutre du plafond, avec son compteur kilométrique à zéro, et pas le moindre grain de poussière ne s'y déposait. Pour tous les gars de la compagnie, cette satanée bagnole faisait un peu le même effet qu'une démangeaison terrible entre les omoplates, à l'endroit qu'on n'a aucun moyen d'atteindre.

En plus de la météo qui faisait des siennes et des quidams divers et variés qu'il fallait se fader (certains étant venus faire l'éloge d'une famille dont ils ne faisaient nullement partie), il y avait les visites des membres d'autres corps de police et des collègues appartenant à d'autres compagnies. Lesquels étaient d'une certaine manière les plus dangereux, car les flics n'ont pas l'oeil dans leur poche et sont enclins à fourrer leur nez partout. qu'auraient-ils pensé s'ils avaient vu un membre de la Compagnie D (ou un préposé à l'entretien affligé d'un fort accent suédois) faire le pied de grue sous la pluie devant le Hangar B comme une de ces sentinelles en bonnet à poil qui montent la garde devant Buckingham Palace, en s'approchant de temps en temps d'une lucarne pour jeter un coup d'oeil à l'intérieur ? Ce curieux manège n'aurait-il pas mis la puce à l'oreille d'un flic de passage ? Le

miel attire-t-il les ours ?

Curt régla le problème à sa façon. Il fit parvenir une note de service à Tony pour lui signaler que les rats laveurs ayant pris l'odieuse habitude de fouiller dans nos poubelles et de répandre des ordures partout, il avait demandé à Phil Candleton et Brian Cole de construire une petite cabane pour les mettre à l'abri. Curt s'était dit que l'emplacement idéal serait derrière le Hangar B, à

condition que le chef de poste donne son accord. Tony barra la note de service d'un " O.K. " en grandes capitales, et elle fut soigneusement archivée. Curt s'était bien gardé de mentionner le fait que la Compagnie D n'avait plus eu aucun ennui avec ces maudites bestioles depuis qu'Arky avait acheté deux poubelles en plastique munies d'un système de fermeture à toute épreuve.

La cabane fut construite, on la peignit (du même gris que les uniformes, bien entendu) et l'inauguration eut lieu trois jours après que Curt eut déposé sa note sur le bureau de Tony. Rudi-mentaire et purement fonctionnelle, elle était tout juste assez spacieuse pour contenir deux poubelles, trois étagères et un homme assis sur une chaise de cuisine. Elle avait une double utilité : a) abriter l'homme de garde des intempéries et b) le dissimuler à la vue. Tous les quarts d'heure environ, la sentinelle se levait, sortait de la cabane et allait jeter un coup d'œil à l'intérieur du hangar par l'une des lucarnes de sa porte de derrière. La cabane était équipée d'une réserve de boissons gazeuses, de paquets de chips et de gâteaux secs, de magazines et d'un seau en tôle galvanisée sur le flanc duquel quelqu'un avait scotché une bande de papier portant l'inscription : J'Y TENAIS PLUS. C'était du Jackie O'Hara tout craché.

Les gars l'avaient surnommé l'Irlandais Fumant, et ils le trouvaient désopilant. Trois ans plus tard, quand il se retrouva cloué au lit par un cancer de l'usophage au stade terminal, les yeux vitreux à

cause de la morphine, il continua de les faire rire en leur racontant des blagues irlandaises inénarrables d'une voix rauque et à peine audible, ses vieux copains lui prenant la main quand la douleur devenait trop intolérable.

Plus tard, comme toutes les autres compagnies de la police d'Etat, la Compagnie D disposerait d'autant de caméras vidéo qu'il lui en faudrait, car à partir du début des années quatre-vingt-dix toutes les voitures de patrouille seraient équipées de caméras Panasonic modèle

Eyewitness, réservées aux forces de l'ordre et dépourvues de micros. Filmer les automobilistes en infraction était licite ; par contre, les lois sur les écoutes illégales interdisaient tout enregistrement audio. Mais tout cela était encore loin. A la fin de l'été 1979, il fallut se contenter d'un caméscope que Huddie Royer avait reçu en guise de cadeau d'anniversaire. On le plaça sur l'une des étagères de la cabane, dans son carton d'origine qui avait été emballé dans du plastique afin de le protéger de l'humidité. Un autre carton contenait des piles de rechange et une douzaine de cassettes vierges dont on avait ôté la cellophane afin qu'elles soient prêtes à servir à tout moment. Il y avait aussi une ardoise avec un chiffre inscrit à la craie - celui de la température qui régnait présentement dans le hangar. Si l'homme de garde s'apercevait qu'elle avait changé, il était censé effacer le chiffre précédent et le remplacer par le nouveau en lui ajoutant une flèche pointant vers le bas ou vers le haut. C'était la seule trace écrite que le sergent Schoondist ait jamais admise.

Tony semblait enchanté de cette installation de fortune. Curt faisait de son mieux pour s'en satisfaire aussi, mais de temps en temps il laissait éclater ses doutes et sa frustration.

- Y aura personne pour monter la garde la prochaine fois qu'il se passera quelque chose, disait-il. Vous verrez, ça ne rate jamais.

Un soir, y aura pas de volontaire pour la tranche de nuit et le gars qui viendra prendre la relève le lendemain matin s'apercevra que le coffre est ouvert et qu'il y a une autre chauve-souris crevée au fond du hangar. Vous verrez que j'ai raison.

Curt essaya de convaincre Tony d'établir au moins une feuille de présence que les hommes de garde seraient tenus de signer. Ce n'était pas de volontaires qu'ils manquaient, soutenait-il ; c'étaient l'organisation et les horaires qui laissaient à désirer, et il serait facile d'y remédier. Tony resta inflexible : il ne voulait pas de traces écrites. quand Curt lui proposa de se charger lui-même des tours de garde supplémentaires (les hommes avaient pris le pli de dire " je suis de faction au cabanon "), Tony refusa et l'incita à

lever le pied :

- Tu as d'autres devoirs, lui dit-il. En particulier vis-à-vis de ta femme.

Curt aurait été mal avisé de faire la mauvaise tête dans le bureau du chef. Mais plus tard, il déballa ce qu'il avait sur le cœur à

Sandy, alors qu'ils étaient seuls derrière le bâtiment principal, en

faisant preuve d'une aigreur surprenante :

- Si j'avais eu besoin d'un conseiller conjugal, j'en aurais cherché un dans l'annuaire, r,la-t-il.

Sandy le gratifia d'un sourire mi-figue mi-raisin.

- Tu vas bientôt entendre comme un bruit de ventouse, dit-il.

- De quoi parles-tu ?

- Du bruit caractéristique qui se produit quand on a la tête qui sort enfin du cul.

Curtis le fixa du regard, et deux petites pointes rose vif apparurent en haut de ses pommettes.

- Est-ce qu'il y aurait quelque chose qui m'échappe, Sandy ?

- Oui.

- Mais enfin quoi, bon Dieu ?

- Ton métier et ta vie, dit Sandy. Pas nécessairement dans cet ordre-là. Ta vision des choses est quelque peu perturbée. Tu accordes beaucoup trop d'importance à cette Buick.

- quoi, trop ? s'écria Curt en se frappant le front de la paume, geste qui lui était familier.

Il fit volte-face et laissa son regard se perdre en direction des montagnes. A la fin, il se retourna vers Sandy.

- Ce truc vient d'une autre planète, Sandy. D'une autre planète, tu te rends compte ! Comment est-ce que je pourrais lui accorder trop d'importance ?

- C'est bien en ça que ta vision des choses est très perturbée, dit Sandy. Tu n'arrives pas à relativiser.

Subodorant que Curt allait prononcer des paroles susceptibles de les entraîner dans une discussion un peu vive, Sandy tourna brusquement les talons et disparut à l'intérieur du bâtiment. Mais leur conversation avait peut-être eu du bon, car à dater de ce jour-là Curt cessa de réclamer à tout bout de champ qu'on augmente les tours de garde. Sandy Dearborn n'alla jamais jusqu'à se dire qu'il avait converti le

gamin à ses vues, mais il avait apparemment compris qu'il ne pouvait pas en faire plus, en tout cas pour le moment. C'était déjà ça de gagné, mais il en aurait fallu beaucoup plus. Sandy savait bien que Curt accorderait toujours trop d'importance à la Buick. Mais il est vrai qu'en ce monde il y a toujours eu deux sortes d'hommes. Curt appartenait à celle qui croit dur comme fer que tout félin qui a réussi à satisfaire sa curiosité ne peut que revenir d'outre-tombe.

Désormais, quand il venait prendre son poste, ce n'était plus des revues de pêche qu'il apportait avec lui, mais des manuels de biologie. Celui qu'il avait le plus souvent sous le bras - et qu'il lui arriva plus d'une fois d'oublier aux chiottes - était un recueil de Vingt dissections élémentaires publié en 1968 sous l'égide de l'université Harvard par un certain Dr John Maturin. Un soir que Buck Flanders et sa femme dînaient chez Curt, Michelle Wilcox s'était plainte du nouveau passe-temps de son mari, qu'elle trouvait franchement " dégueu ". Il se faisait livrer des spécimens par une boîte spécialisée dans les fournitures médicales, expliqua-t-elle, et la partie du sous-sol où il avait prévu de s'installer un labo photo répandait une écœurante odeur de produits d'embau-mement.

Curt commença par des souris et un cochon d'inde, puis passa à la gent ailée, travail dont l'aboutissement fut un hibou de belle taille. quelquefois, il venait prendre son poste avec un spécimen ou un autre.

- On comprend pas vraiment ce que c'est que la vie, dit un jour Matt Babicki à Orville Garrett et Steve Devoe, tant qu'on n'est pas descendu au sous-sol pour y chercher une boîte de douze stylos bille et qu'on se retrouve nez à nez avec un úil de hibou baignant dans un bocal de formol posé sur la photocopieuse.

Putain, ça fout vraiment un choc.

Une fois qu'il fut venu à bout du rapace, Curtis passa aux chauves-souris. Il en disséqua huit ou neuf, chacune appartenant à une espèce différente. Il en captura deux au fond de son jardin ; les autres lui furent expédiées par la poste par une société spécialisée de Pittsburgh. Sandy ne devait jamais oublier le jour où Curtis lui exhiba un vampire sud-américain épinglé à une planche.

C'était une bestiole velue, avec un abdomen brun,tre et des ailes cartilagineuses d'un noir velouté. Son rictus de fou psychotique découvrait de minuscules dents pointues. Ses entrailles débordaient du ventre que Curtis avait incisé avec un savoir-faire impressionnant. Sandy songea que son prof de sciences-nat - celui qui l'avait si mal

noté au lycée - aurait été stupéfait de le voir accomplir des progrès aussi spectaculaires.

Mais bien s'êr, quand c'est la passion qui commande, le premier imbécile venu devient un puits de science.

C'est à l'époque où Curt Wilcox se formait à l'art subtil de la dissection en appliquant les préceptes du Dr Maturin que Jimmy et Rosalynn élurent domicile dans la Roadmaster. C'était une idée de Tony. Il avait eu une subite illumination un jour que sa femme essayait des jeans dans une boutique du centre commercial. Son regard était tombé sur une pancarte placée dans la vitrine de l'ani-malerie voisine, qui annonçait facétieusement : PROFITEZ DE LA RU...E

SUR LES GERBOISES !

Tony s'était bien gardé d'en profiter sur-le-champ - sa femme l'aurait assailli de questions - mais dès le lendemain il avait expédié George Stankowski sur les lieux en le chargeant d'acheter avec des fonds prélevés sur la cagnotte de la compagnie un couple de gerboises et une cage en plastique destinée à leur servir d'habitation.

- Faut que je leur achète de la bouffe aussi ? demanda George.

- Non, répondit Tony. Il n'en est pas question. On va s'acheter un couple de gerboises pour les laisser mourir de faim dans le hangar.

- Ah bon ? C'est quand même un peu cruel de... ?

Tony poussa un gros soupir.

- ...videmment qu'il faut leur acheter de la bouffe, George.

La seule précision que donna Tony relativement à la cage était qu'elle devait tenir sur la banquette avant de la Buick. George en choisit une belle, pas le modèle le plus coûteux, mais presque. Elle était en plastique jaune transparent, et consistait en un long couloir avec un compartiment à chaque bout. L'un des compartiments était la salle à manger des gerboises, l'autre leur salle de gym. Le premier était équipé d'une mangeoire et d'un mini-abreu-voir, le second d'une roue avec laquelle elles pouvaient faire de l'exercice jusqu'à plus soif.

- Y a des gens qui vivent pas aussi bien que ça, dit Orville Garrett.

Voyant que Rosalynn était en train de chier dans sa mangeoire, Phil lui répondit :

- Les gens de ton espèce, peut-être.

Dicky-Duck Eliot, dont la petite ampoule mettait souvent un temps fou à s'allumer, voulut savoir pourquoi on avait mis des gerboises dans la Buick. Ce serait pas un peu dangereux, par hasard ?

- C'est justement de ça que nous voulons nous assurer, lui répondit Tony d'une voix étrangement patiente. Bientôt, on saura si c'est dangereux ou pas.

quelque temps après que la Compagnie D s'était offert Jimmy et Rosalynn, Tony Schoondist franchit son Rubicon personnel en mentant à la presse.

Certes, en l'occurrence, le reporter de service n'était pas des plus impressionnants. Ce n'était qu'un rouquin dégingandé d'une vingtaine d'années, qui effectuait un stage d'été au Statler American et devait regagner l'université de l'Ohio d'ici une huitaine de jours. Sa façon d'écouter tout ce qu'on lui disait avec la bouche entrouverte lui donnait " l'air plus gobe-mouches que nature ", pour citer Arky Arkanian. Mais il n'était pas du genre à s'en laisser conter, et il avait passé le plus clair d'un bel après-midi ensoleillé

de septembre à écouter M. Bradley Roach. Brad lui avait narré

par le menu l'histoire du type à l'accent russe (car il s'était persuadé entre-temps que son bonhomme venait de là-bas) et de la voiture qu'il avait abandonnée. Le jeune rouquin dégingandé, qui s'appelait Homer Oosler, avait bien l'intention d'en tirer un article sensationnel et de regagner sa fac en fanfare. Sandy n'avait pas de peine à se figurer les grosses manchettes dont rêvait déjà l'intrépide jeune reporter : LE MYSTÈRE DE LA BUICK, ou même LA BUICK MYST...-RIEUSE DE L'ESPION RUSSE.

Tony n'eut pas l'ombre d'une hésitation. Il mentit tout à trac.

Il aurait sans doute agi exactement de la même façon si le journaliste venu l'interroger ce jour-là avait été ce vieux renard de Trevor Ronnick, qui était le patron du Statler American et avait mis aux oubliettes plus d'articles que le jeune rouquin n'en écrirait jamais.

- La Buick n'est plus ici, dit Tony.

C'est ainsi que le mensonge fut proféré et le Rubicon franchi.

- Elle n'est plus ici ? s'exclama Homer Oosler, manifestement très déçu.

Il avait un gros appareil photo sur les genoux. C'était un Minolta d'un modèle déjà ancien avec un ruban plastique collé au boîtier précisant qu'il était la propriété du Statler American.

- Mais où est-elle, alors ?

- A Philadelphie, au Bureau des Séquestres de l'État de Pennsylvanie, déclara Tony en inventant de toutes pièces une administration à l'intitulé ronflant.

- Pourquoi ?

- C'est eux qui se chargent de vendre aux enchères les véhicules que personne ne réclame. Après s'être assurés qu'ils ne contenaient pas de drogue, bien entendu.

- «a va de soi. Vous avez un dossier sur cette affaire ?

- Sûrement, dit Tony. Les dossiers, c'est pas ce qui nous manque. Si j'arrive à remettre la main dessus, je vous passerai un coup de fil.

- D'après vous, je l'aurai dans combien de temps, sergent Schoondist ?

- Oh ça mon petit, ce sera pas demain la veille.

Tony eut un geste de la main en direction des deux paniers métalliques posés sur son bureau, qui débordaient l'un et l'autre de paperasses. En se gardant bien de préciser à Oosler que la plupart étaient des circulaires sans intérêt en provenance de Scranton

- allant de la dernière mise à jour sur le taux de réversion des retraites au programme des rencontres de base-ball de l'automne

- et qu'elles finiraient dans la corbeille à papier d'ici la fin de la journée. Mais le geste las qu'il avait eu pour les désigner laissait entendre que des piles de paperasses semblables s'étaient accumulées un peu partout dans les locaux.

- Y en a tellement qu'on a du mal à suivre, vous savez. Il paraît que ça va changer grâce à l'informatique, mais c'est pas encore cette année qu'on aura des ordinateurs.

- Je retourne à la fac la semaine prochaine.

Tony pencha le buste en avant et dévisagea Homer Oosler avec beaucoup d'intensité dans le regard.

- J'espère que vous travaillerez d'arrache-pied, lui dit-il. Ce monde est sans pitié, mon garçon, mais si vous travaillez dur vous y ferez votre chemin.

quarante-huit heures après la visite de Homer Oosler, la Roadmaster déclencha un nouvel orage électrique. Cette fois, il se produisit en plein jour, alors qu'il faisait grand soleil, mais il n'en fut pas moins spectaculaire. Et les angoisses que Curtis s'était faites à

l'idée qu'il allait rater le prochain feu d'artifice se révélèrent dépourvues de fondement.

La température du hangar laissa présager que la Buick s'apprêtait à faire de nouveau des siennes, tombant de vingt-deux à moins de treize degrés en l'espace de cinq jours. Les gars se mirent à se bousculer pour prendre leur tour de garde dans la cabane ; ils mouraient tous d'envie d'être sur place quand l'événement aurait lieu, quoi qu'il puisse être.

Ce fut Brian Cole qui gagna le gros lot, mais tous les hommes présents au poste ce jour-là prirent une part plus ou moins active à l'action. Brian entra dans le hangar sur le coup de deux heures de l'après-midi pour s'assurer que tout allait bien. Jimmy et Rosalynn se portaient comme des charmes. Rosalynn était dans la salle à manger, et Jimmy tournait comme un forcené dans la roue de la salle de gym. Mais au moment où Brian passait le buste à

l'intérieur de la Buick pour voir s'il restait de l'eau dans leur abreuvoir, il perçut un sourd bourdonnement. Il était profond et régulier, le genre de son qui vous fait vibrer les yeux dans les orbites et vous résonne dans les plombages. Au-dessous du bourdonnement (ou mêlé à lui), il y avait un autre son, encore plus troublant, une sorte de marmonnement indistinct qui donnait la chair de poule. Une pluie lueuse violette s'étalait très lentement sur le tableau de bord et le volant.

Peu désireux de subir le même sort qu'Ennis Rafferty, parti sans laisser d'adresse depuis plus d'un mois, l'agent Cole évacua le hangar à la vitesse grand V, sans toutefois céder à la panique. Il sortit le caméscope de sa boîte, le vissa sur son trépied, y inséra une cassette vierge, vérifia que l'heure s'affichait bien et que les piles répondaient comme il fallait. Il alluma toutes les lumières dans le hangar, en ressortit aussitôt, puis plaça le caméscope face à l'une des lucarnes, appuya sur la touche enregistrement et colla l'œil à

l'objectif pour s'assurer qu'il était bien centré sur la Buick. Au moment où il se dirigeait vers le bâtiment central, il claqua des doigts et

retourna dans la cabane. Il farfouilla dans le petit sac qui contenait divers accessoires, y trouva un filtre qu'il adapta à l'objectif sans prendre la peine d'enfoncer la touche PAUSE (l'espace d'un instant, les gigantesques ombres noires de ses mains se super-posent à l'image de la Buick, et quand elles sortent de nouveau du cadre la bagnole ressurgit dans une sorte de pénombre crépusculaire). Si un quelconque passant - un quidam voulant voir de ses propres yeux l'usage qu'on faisait de ses impôts, par exemple

- avait assisté à ce manège, il ne se serait jamais douté que le cœur de l'agent Cole battait à tout rompre. Sa terreur était au moins égale à l'exaltation qu'il ressentait, mais il s'en tira avec honneur.

quand on se retrouve face à face avec l'inconnu, une bonne formation de flic présente pas mal d'avantages. Dans toute cette histoire, il n'oublia qu'une chose.

A quatorze heures zéro sept, il passa la tête dans le bureau de Tony et lui annonça :

- Sergent, je crois qu'il se passe quelque chose avec la Buick.

Levant la tête du bloc-notes sur lequel il était en train de rédiger le brouillon du discours qu'il devait prononcer lors d'un colloque sur le maintien de l'ordre cet automne-là, Tony lui demanda :

- qu'est-ce que t'as dans la main, Brian ?

Brian baissa les yeux et s'aperçut qu'il tenait l'abreuvoir des gerboises.

- Bah c'est pas grave, fit-il. Si ça se trouve, elles en auront plus besoin.

A deux heures vingt, les hommes qui se trouvaient dans le bâtiment central perçurent clairement le bourdonnement. Mais ils n'y étaient plus qu'une poignée, car la plupart étaient agglutinés autour des deux portes à lucarnes du Hangar B, hanche contre hanche et épaule contre épaule. En voyant ça, Tony se demanda s'il devait leur ordonner de décamper de là, mais décida en fin de compte de les laisser où ils étaient - à une exception près.

- Arky?

- Oui chef.

- Va tondre la pelouse de devant, s'il te plaît.

- Mais je l'ai déjà tondue lundi !

- Je sais. Même que tu as passé au moins une heure sous la fenêtre de mon bureau. N'empêche, je voudrais que tu la tondes encore une fois. Avec ce truc-là dans ta poche revolver (il lui tendit un talkie-walkie). Et si jamais tu vois s'amener quelqu'un qui n'est pas censé voir dix de mes hommes alignés devant ce hangar comme s'ils avaient misé toutes leurs économies sur un combat de coqs, tu m'avertis tout de suite. T'as pigé ?

- Un peu, mon neveu.

- Parfait. Matt ! Matt Babicki, au rapport !

Matt se précipita dehors, essoufflé et rouge d'excitation. Tony lui demanda où était Curt, et il répondit qu'il était en patrouille.

- Dis-lui de rappliquer à la base, code D et en sourdine, compris ?

- Code D et en sourdine, bien reçu.

" En sourdine " voulait dire qu'on roulait sans gyrophares ni sirène. Curt appliqua vraisemblablement la consigne, mais cela ne l'empêcha pas de rejoindre le poste dès trois heures moins le quart.

Personne n'osa l'interroger sur la distance qu'il avait parcourue en vingt minutes, mais quel que soit le nombre de kilomètres qu'il s'était mangés, il arriva indemne et avant que le feu d'artifice ait commencé. Son premier soin fut de dévisser le caméscope de son trépied. Curtis Wilcox filmerait l'événement jusqu'au bout, caméra au poing.

La cassette (mise à gauche avec beaucoup d'autres dans le cagibi du sous-sol) a préservé ce qu'il y avait d'utilisable en matière d'image et de son. Le bourdonnement émis par la Buick est tout à fait audible, on dirait un peu un haut-parleur dans lequel il y a du larsen, et il augmente progressivement d'intensité. Curt a filmé

le gros thermomètre de plafond dont l'aiguille rouge oscille juste au-dessus du chiffre douze. On entend la voix de Curt, qui demande la permission d'entrer dans le hangar pour voir ce qui arrive aux deux gerboises, et celle du sergent Schoondist qui rétorque presque aussitôt : "Négatif", d'un ton brusque et sec, ne souffrant aucune discussion.

A 3 :08 :41, à en croire le code digital qui apparaît au bas et à

droite de l'image, on voit pointer une espèce de lever de soleil violet

dans le pare-brise de la Buick. Un spectateur non averti pourrait d'abord croire qu'il s'agit d'une défaillance technique, d'une illusion d'optique ou d'un simple reflet.

Andy Colucci : " qu'est-ce que c'est que ça ? "

Voix non identifiée : " Une surcharge électrique, peut-être... "

Curtis Wilcox : " Ceux qui ont des lunettes de soudeur ont intérêt à se couvrir les yeux. Pour ceux qui n'en ont pas, c'est dangereux, moi à votre place je battrais en retraite. Nous avons affaire à... "

Jackie O'Hara (semble-t-il) : " qui a pris... ? "

Phil Candleton (semble-t-il) : " Oh nom de Dieu ! "

Huddie Royer : " A mon avis, on devrait pas... "

Le sergent Schoondist, d'une voix aussi tranquille que celle d'un guide de la société Audubon faisant visiter un parc naturel : " Allez, les gars, enfiler-moi ces lunettes dare-dare. "

A 3 :09 :24, la lumière violette se répandit dans la Buick telle une aurore boréale, transformant toutes ses vitres en miroirs violets et aveuglants. En arrêtant l'image et en la faisant défiler au ralenti, on voit apparaître des reflets dans les vitres jusque-là transparentes : les outils accrochés à leurs clous, le soc de chasse-neige orange abandonné dans un coin, les visages des hommes s'encadrant dans les lucarnes. Pour la plupart, ils ont les yeux dissimulés par de grosses lunettes qui leur donnent une dégaine d'extra-terrestres dans un film de science-fiction de série B. On reconnaît facilement Curt à la caméra qui couvre tout le côté gauche de son visage. Le bourdonnement augmente sans arrêt. Puis, quelques secondes avant que les éclairs se mettent à jaillir, il se tait brusquement. On entend un brouhaha confus de voix excitées, dont aucune n'est identifiable, et qui semblent poser des questions.

Là-dessus, l'image s'abolit pour la première fois. La Buick et le hangar ont disparu, noyés sous le blanc.

- La vache, vous avez vu ça, les gars ? vocifère Huddie Royer.

D'autres voix s'exclament : " Reculez ! ", " Oh putain ! " et profèrent le juron qui a toujours le plus de succès dans ce genre de situation : " Oh merde ! " quelqu'un s'écrie : " Regardez pas ! "

et quelqu'un d'autre ajoute : " Elle pisse des éclairs ", de la voix curieusement placide que l'on entend parfois en écoutant la boîte noire d'un avion, celle d'un pilote qui parle sans même s'en rendre compte, sachant seulement que dans dix ou douze secondes il n'existera plus.

Ensuite, la Buick revient du pays de la surexposition. D'abord, elle a l'air d'un caillot indistinct, puis elle reprend sa forme habituelle. Trois secondes plus tard, elle se remet à fulgurer. Des rais de lumière jaillissent de toutes les vitres, et l'image disparaît de nouveau sous leur blancheur aveuglante. C'est à cet endroit-là que la voix de Curt dit : " Il nous faudrait un meilleur filtre " et que celle de Tony lui répond : " Ce sera pour la prochaine fois. "

Le phénomène dure quarante-six minutes de plus, dont la caméra capture l'intégralité. Au début, la Buick s'abolit dans la blancheur à chaque fulguration. Puis, au fur et à mesure que les éclairs perdent de leur intensité, on discerne une vague silhouette de voiture noyée au milieu de fulgurations silencieuses dont la blancheur tire désormais sur le violet. quelquefois, l'image se met à sautiller et la caméra panoramique brièvement sur les visages flous tandis que Curt cherche un nouveau point d'observation, dans l'espoir d'une révélation subite (ou simplement d'un meilleur cadrage).

A 3 :28 :17, une ligne de feu jaillit par saccades brusques du coffre fermé de la Buick (en transperçant peut-être le métal). Le geyser de flammes s'élève jusqu'au plafond, d'où il retombe en pluie comme le jet d'eau d'une fontaine.

Voix non identifiée : " Putain, ça doit bien faire cent mille volts ! "

Tony : " Mon œil ! " Puis, s'adressant vraisemblablement à

Curt : " Continue de filmer. "

Curt : " Tu croyais quand même pas que j'allais m'arrêter. "

De nouveau éclairs jaillissent, certains des vitres et du pare-brise, d'autres du toit ou du coffre. Un autre surgit de sous la Buick et fonce droit sur la porte arrière du hangar. Surpris, les hommes poussent des hurlements et battent en retraite, mais l'image ne tremble pas. Vu son état d'exaltation, Curt était au-delà de la peur.

A 3 :55 :03, une ultime étincelle jaillit - de la banquette arrière, côté conducteur - puis le calme revient. On entend la voix de Tony Schoondist qui dit : " Tu ferais mieux d'économiser les piles, Curt.

Apparemment, le spectacle est terminé. " Sur ce, la cassette s'interrompt momentanément.

quand l'image revient, à 4 :08 :16, Curt est à l'écran. Il a quelque chose d'enroulé autour de la taille, et le quelque chose est de couleur jaune. Agitant gaiement la main, il annonce : " Je reviens tout de suite.
"

Tony Schoondist - c'est lui qui tient la caméra désormais - lui répond : " T'as intérêt. " Et il n'y a pas la moindre pointe de gaieté dans sa voix.

Curt voulait entrer dans le hangar pour voir comment se portaient les gerboises - si toutefois elles étaient encore là. Tony lui opposa un refus immédiat et catégorique.

- Personne ne mettra les pieds là-dedans avant un bon moment, s'exclama-t-il. Personne n'entrera dans ce hangar tant qu'on ne sera pas s'rs que tout danger est écarté.

Il eut quelques instants d'hésitation, se repassant peut-être cette dernière phrase dans la tête en prenant conscience de son absurdité

- aussi longtemps que la Roadmaster occuperait le Hangar B, il y aurait forcément du danger - puis il formula son idée autrement :

- Personne n'y entrera tant que la température ne sera pas remontée au-dessus de dix-huit degrés.

- Faut bien que quelqu'un y aille, dit Brian Cole.

Il parlait d'une voix patiente, comme s'il était en train d'expliquer un problème d'arithmétique simple à un individu particulièrement lent d'esprit.

- Je n'en vois pas la nécessité, agent Cole, dit Tony.

Brian plongea une main dans sa poche et en sortit l'abreuvoir de Jimmy et Rosalynn.

- Ils ont plein de croquettes à bouffer, mais sans cet abreuvoir ils mourront de soif.

- Mais non, voyons. En tout cas pas tout de suite.

- Peut-être que la température ne remontera pas avant deux jours, sergent. Vous pourriez tenir quarante-huit heures sans rien à boire, vous ?

- Moi, je tiendrais pas, dit Curt.

Tout en essayant de réprimer un sourire (et sans y parvenir tout à fait), il ôta le petit tube en plastique gradué de la main de Brian.

Mais Tony s'en empara à son tour avant que la main de Curt s'y soit faite. En faisant cela, le sergent n'accorda même pas un regard à son confrère en Buickologie ; ses yeux étaient rivés sur l'agent Brian Cole.

- Il faudrait que j'autorise un de mes hommes à risquer sa vie pour apporter de l'eau à deux espèces de souris de luxe ? C'est ce que tu attends de moi, Brian ? Je veux que ce soit clair.

S'il s'attendait à ce que Brian devienne rouge comme une tomate ou se rebiffe, il en fut pour ses frais. Brian se borna à

continuer de le regarder du même œil patient, comme pour lui dire : C'est ça, chef, défoulez-vous un bon coup - le plus vite vous vous serez défoulé, le plus vite vous arriverez à vous calmer et à faire ce que vous avez à faire.

- C'est pas possible, dit Tony. L'un de nous a dû péter les plombs. Je suppose que c'est moi.

- Ce ne sont que de pauvres petites bêtes, dit Brian, d'une voix aussi patiente que son expression. Et c'est nous qui les avons four-

rées dans ce guêpier, sergent. On leur a pas demandé leur avis.

Elles sont sous notre responsabilité. Je veux bien me porter volontaire, puisque c'est moi qui ai oublié de...

Tony leva les bras au ciel, comme pour implorer une intervention divine, puis les laissa retomber. Montant du col de sa chemise, une rougeur subite s'étendit à son cou et son menton avant d'aller rejoindre les deux pointes rouge vif de ses pommettes.

- Nom d'un cigare à moustaches ! grommela-t-il.

Ce n'était pas la première fois que ses hommes l'entendaient émettre ce juron, et ils savaient qu'il valait mieux ne pas en rire.

Dans une situation pareille, la plupart des gens se seraient exclamés : " J'en ai rien à cirer après tout ! Fais ce que tu veux ! " Mais quand on est le grand chef, celui à qui on verse un salaire mirobo-lant pour qu'il prenne des décisions importantes, on ne peut pas se laisser aller à ce

genre de comportement. Les hommes de la Compagnie D ne l'ignoraient pas, et Tony le savait aussi bien qu'eux. Il resta là un moment, contemplant le bout de ses chaussures. Le teuf-teuf régulier de la vieille tondeuse rouge d'Arky Arkanian leur parvenait depuis l'autre côté du bâtiment.

- Sergent..., balbutia Curtis.

- Boucle-la, mon garçon, ça vaudra mieux pour tout le monde.

Curt se le tint pour dit.

Au bout d'un moment, Tony releva la tête.

- Je t'avais demandé d'acheter de la corde - t'en as trouvé ?

- Oui, chef. Et elle est de première bourre. On pourrait faire de l'alpinisme avec. Enfin, c'est ce que m'a dit le vendeur du magasin de sport.

- Elle est dans le hangar ? interrogea Tony.

- Non, elle est dans mon coffre.

- On a de la chance dans notre malheur. Va la chercher, tu veux. Si elle est aussi solide que ça, elle fera notre affaire. (Son regard se tourna vers Brian Cole.) quant à toi, Brian, tu devrais peut-être faire un saut au supermarché pour acheter de l'eau d'...vian pour les deux souris. Ou même du Perrier, tiens ! Hein, qu'est-ce que tu dirais d'une bouteille de Perrier ?

Sans répondre, Brian se borna à considérer le sergent du même œil plein d'une infinie patience. Incapable de le supporter plus longtemps, Tony regarda ailleurs.

- Toi et tes souris de luxe ! Nom d'un cigare à moustaches !

Curt revint avec la corde, qui était en nylon jaune, solidement tressée et longue d'au moins trente mètres. Après avoir fait un nœud coulant et se l'être attaché autour de la taille, il confia la corde à Huddie Royer, qui pesait cent dix kilos et faisait office de pilier chaque fois que la Compagnie D disputait un combat à la corde contre une équipe de collègues à l'occasion du pique-nique du 4 juillet.

- Aussitôt que je t'en donne l'ordre, expliqua Tony à Huddie, tu le tires en arrière comme s'il venait de prendre feu. Au risque de lui péter la

clavicule ou de lui flanquer un coup sur le crâne quand il passera la porte. C'est bien compris ?

- Oui, chef.

- Si tu le vois tomber, ou si jamais il se met simplement à

tituber comme s'il avait la tête qui lui tournait, tu tires sur la corde sans attendre que je t'en aie donné l'ordre. C'est vu ?

- Oui chef.

- Bon. Heureusement qu'il y en a au moins un qui suit. Bordel à roulettes, on se croirait presque dans une chasse au trésor comme à la colo.

Il lissa ses cheveux en brosse du plat de la main avant de se retourner vers Curt.

- Ai-je besoin de te dire qu'il faudra tourner les talons aussitôt si jamais tu subodores quoi que ce soit de suspect ?

- Non.

- Et si jamais le coffre s'ouvre, tu décampes de là-dedans sans demander ton reste. Tu te carapates comme si t'avais le feu au cul.

- D'accord.

- File-moi le caméscope.

Curtis lui tendit l'appareil et Tony s'en empara. Sandy était absent cet après-midi-là, mais quand Huddie lui raconta ce qui s'était passé par la suite en lui disant que c'était la première fois de sa vie qu'il avait vu le sergent avoir peur, il s'estima heureux d'avoir passé tout ce temps-là en patrouille. Il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas voir.

- T'as droit à une minute dans le hangar, agent Wilcox. Après ça, on te tirera en arrière même si tu es en train de tourner de l'œil, de l'cher un chapelet de pets ou de chanter " Hardi les gars, vire au guindeau ! "

- Une minute et demie ?

- Pas question. Et si tu t'entêtes à vouloir marchander avec moi, t'auras plus droit qu'à trente secondes.

Curtis Wilcox est debout devant la petite porte latérale du Hangar B, en plein soleil, la corde enroulée autour de la taille. Sur la cassette, il paraît très jeune - on dirait même qu'il rajeunit à chaque année qui passe. Cette cassette, il la visionnait de temps à

autre, et elle lui donnait sans doute aussi cette impression, même s'il ne nous en disait rien. Il n'a pas l'air effrayé le moins du monde. Il déborde d'excitation, c'est tout. Il agite la main à l'intention de la caméra :

- Je reviens tout de suite.

- T'as intérêt, répond la voix de Tony.

Curt tourne les talons et pénètre dans le hangar. L'espace d'un moment, on ne distingue plus qu'une silhouette fantomatique et vague, puis Tony déplace la caméra vers l'avant pour échapper au soleil éblouissant, et Curt redevient clairement visible. Il va tout droit à la voiture et entreprend de la contourner pour s'approcher du coffre.

- Non ! vocifère Tony. Fais pas ça, espèce d'idiot, la corde va s'entortiller ! Va jeter un ũil aux gerboises, file-leur à boire et fiche le camp ventre à terre !

Sans se retourner, Curt lève la main droite, pouce dressé en signe d'assentiment. L'image se met à sautiller tandis que Tony règle son zoom pour le cadrer de plus près.

Curtis penche la tête vers la vitre côté conducteur, puis tout à coup il se raidit et s'exclame :

- Oh putain !

- qu'est-ce que je fais, chef? Je le tire ? fait la voix de Huddie.

A cet instant précis, Curt se retourne. La caméra se remet à

trembloter - Tony est loin d'avoir la dextérité de Curt, et l'image fiche le camp dans tous les sens - mais on n'a pas de peine à

discerner l'expression d'effarement qui s'est peinte sur le visage de Curtis.

- Me tirez pas ! vocifère-t-il. Tirez pas sur la corde ! Y a pas de lézard !

Et là-dessus il ouvre la portière de la Roadmaster.

- Entre pas dans cette voiture ! lui crie Tony de derrière la caméra qui continue à sautiller comme une folle.

Sans lui prêter aucune attention, Curt plonge les mains à l'intérieur de la Buick et en sort la baraque en plastique des gerboises, en la faisant osciller avec précaution pour contourner le volant gigantesque. Il referme la portière du genou, puis se dirige de nouveau vers la sortie, la cage dans les bras. Avec sa petite pièce rectangulaire à chaque bout, elle fait un peu penser à un étrange haltère en matière plastique.

- Faut filmer ça ! vocifère Curt, au comble de l'excitation. Bra-quez la caméra dessus !

Tony obtempère et zoome sur la partie gauche de la cage au moment où Curt franchit le seuil du hangar dans l'autre sens et se retrouve en plein soleil. Gros plan de Rosalynn, qui a cessé de boulotter mais va et vient d'un air plutôt jovial. Prenant conscience de la présence de tous ces hommes autour d'elle, elle fait face à l'objectif, reniflant le plastique jaune de sa cage, frétilant des moustaches, ses petits yeux luisant de curiosité. C'était mignon tout plein, mais les hommes de la Compagnie D étaient bien trop préoccupés pour s'extasier sur cette jolie petite bête.

La caméra s'éloigne de Rosalynn en une espèce de panoramique mal assuré, et parcourt toute la longueur du couloir vide pour aboutir à la salle de gym, qui est également vide. Les deux petites trappes qui permettent d'accéder à la cage sont hermétiquement closes, et le trou qui sert à fixer le petit abreuvoir est tellement minuscule que seul un moucheron aurait pu s'y introduire. Et pourtant, Jimmy la gerboise m,le s'est bel et bien évaporé - sans plus laisser de traces qu'Ennis Rafferty ou que l'inconnu affligé

d'un absurde accent russe qui avait fait intrusion dans leurs vies au volant de la Buick Roadmaster.

AUJOURD'HUI

Sandy

Je me suis interrompu et j'ai vidé un grand verre du thé glacé

de Shirley en quatre longues gorgées. J'ai aussitôt eu l'impression de m'être enfoncé une pointe de glace en plein front et j'ai d°

attendre qu'elle fonde.

A un moment ou à un autre, Eddie Jacubois était venu se joindre à nous. Il était habillé en civil et s'était assis à l'extrémité du banc. Vu sa mine, ça ne lui faisait pas plaisir d'être là, et en même temps il ne serait parti pour rien au monde. Moi, je n'éprouvais aucun déchirement ; j'étais enchanté de le voir. Il avait des choses à raconter, lui aussi. S'il avait besoin d'aide, Huddie serait là pour lui filer un coup de main, et Shirley aussi. En 1988, elle était dans la maison depuis deux ans. Matt Babicki n'était plus qu'un souvenir, rafraîchi de loin en loin par une carte postale montrant des palmiers sous le soleil de Sarasota, où Matt et sa femme ont ouvert une auto-école. Laquelle, aux dires de Matt, marche du tonnerre.

- quelque chose ne va pas, Sandy ? a demandé Ned.

- Si, ça va, ai-je répondu. Je pensais simplement que Tony était d'une maladresse insensée avec ce caméscope. Ton père, lui, était formidable, un vrai petit Steven Spielberg, mais...

- Je pourrais les visionner, ces cassettes ? a demandé Ned.

J'ai regardé tour à tour Huddie, Arky, Phil et Eddie. Et dans chaque paire d'yeux, j'ai lu la même chose : C'est toi qui décides.

Ils avaient raison, bien sûr. quand on est le chef, on a toujours le dernier mot. Et en règle générale, ça me plaît plutôt qu'autre chose, autant le reconnaître.

- Après tout, pourquoi pas ? ai-je dit. Du moment que tu les visionnes ici. «a m'ennuierait qu'elles sortent de ce périmètre, car en un sens elles sont la propriété exclusive de la Compagnie D.

Par contre, si tu veux les regarder ici, ça ne pose aucun problème.

T'as qu'à te servir du magnétoscope de la salle commune. Mais il vaut mieux prendre de la Dramamine avant de regarder les parties tournées par Tony. Pas vrai, Eddie ?

L'espace d'un instant, le regard d'Eddie est allé se perdre du côté du parking. Mais pas vers l'endroit où la Roadmaster était entreposée. Plutôt vers l'emplacement qu'avait occupé le Hangar A jusqu'en 1982.

- Oh moi, j'en sais trop rien, a-t-il dit. Je me souviens pas de grand-chose. Presque tous les trucs vraiment importants ont eu lieu avant mon arrivée, tu comprends.

Même Ned devait se rendre compte que ce n'était pas la vérité.

Eddie avait toujours été un bien piètre menteur.

- Je voulais simplement te dire que j'avais récupéré les trois heures que je te devais depuis le mois de mai - tu sais, quand j'ai pris sur mes heures de service pour aller aider mon beau-frère à

installer son nouveau studio.

- Ah bon, ai-je dit.

Eddie a hoché la tête avec énergie.

- Ben oui, quoi. Pour mes heures de récup, c'est réglé, et le rapport sur les plants de marijuana qu'on a trouvés dans le champ de Robbie Rennerts est sur ton bureau. Alors je vais rentrer chez moi, à moins que tu n'y voies un inconvénient.

Le chez-moi dont il parlait, celui où il oubliait ses ennuis domestiques, c'était le Tap. Dès qu'il n'était plus en uniforme, la vie d'Eddie avait tout d'une chanson de George Jones. Au moment où il faisait mine de se lever, je lui ai posé une main sur l'avant-bras.

- Pour tout te dire, Eddie, j'en vois un.

- quoi ?

- J'y vois un inconvénient. Je voudrais que tu restes encore un moment parmi nous.

- ...coute chef, il faut vraiment que ...

- Reste ici, ai-je insisté. T'as comme qui dirait une dette envers ce garçon.

- Je vois pas laquelle...

- Son père t'a sauvé la vie, ne l'oublie pas.

Eddie a rentré la tête dans les épaules, comme quelqu'un qui s'attend à prendre un coup.

- C'est pas exactement de cette façon que je...

- Arrête ton cirque, Eddie, a dit Huddie. J'étais là, moi.

Tout à coup, Ned s'est moins intéressé aux cassettes vidéo.

- C'est vrai que mon père t'a sauvé la vie, Eddie ? Comment il a fait ?

Eddie a encore hésité un instant, puis a cédé.

- Il m'a mis à l'abri derrière un tracteur John Deere. Les frères O'Day avaient...

- Tu nous raconteras la palpitante saga des frères O'Day une autre fois, ai-je dit. L'essentiel, Eddie, c'est que nous sommes en train d'exhumer pas mal de choses enfouies, et que tu sais o' l'un des cadavres est enseveli. Au sens le plus littéral du terme.

- Huddie et Shirley étaient là, ils pourraient...

- Ils étaient là, en effet. Et à ce qu'il me semble, George Morgan aussi...

- Il était là, dit Shirley d'une voix tranquille.

- ... mais qu'est-ce que ça y change ?

Ma main était toujours posée sur l'avant-bras d'Eddie, et il a fallu que je réprime une envie de lui saisir le poignet et de le serrer un bon coup. J'avais toujours eu beaucoup de sympathie pour Eddie, et il était capable de bravoure, mais en même temps c'était un pétouchard. Je ne sais pas comment ces deux traits antagonistes peuvent coexister chez la même personne, mais ça arrive, je l'ai bien des fois constaté. Eddie était resté pétrifié de trouille en 1996, le jour o' Travis et Tracy O'Day s'étaient mis à les canarder par les fenêtres de leur ferme avec les fusils-mitrailleurs dont ils s'étaient équipés depuis qu'ils avaient adhéré à une organisation paramilitaire. Curt n'avait pu faire autrement que de s'exposer pour le mettre en lieu s'r en le tirant par le col de sa vareuse. Et voilà qu'à présent il essayait de se défilier en niant sa participation à une autre affaire, dans laquelle le père de Ned avait joué un rôle clé. Non parce qu'il avait commis une mauvaise action - loin de là - mais parce qu'il était douloureux et effrayant pour lui de remuer ces souvenirs.

- Sandy, faut vraiment que je me sauve. J'arrête pas de remettre au lendemain les trucs que j'ai à faire, et...

- On est en train de déballer à ce garçon tout ce qu'on sait de son père, lui ai-je expliqué. Et à mon avis, Eddie, tu ferais mieux de rester tranquillement assis sur ce banc, avec un sandwich et un verre de thé

glacé si le cœur t'en dit, en guettant le moment où

t'auras quelque chose à dire.

Il s'est laissé retomber sur le banc et nous a dévisagés. Je sais bien ce qu'il lisait dans les yeux du fils de Curt : un mélange de perplexité et de curiosité. On était un peu devenus une espèce de conseil des anciens, entourant notre jeune brave et lui chantant nos chants de guerre d'autrefois. qu'advierait-il quand nous en aurions fini avec nos chants ? Si Ned avait été un jeune Indien, nous l'aurions peut-être chargé d'une quête initiatique - de tuer l'animal gr,ce auquel il aurait la vision souhaitée après s'être barbouillé les lèvres de son cœur ensanglanté, afin de devenir un homme. Je me disais que si tout cela avait pu aboutir à une sorte d'épreuve à travers laquelle Ned aurait été à même de démontrer une maturité et une sagacité nouvelles, ça nous aurait sacrament simplifié la vie. Mais par les temps qui courent, ce sont des trucs qui ne marchent plus. A quelques rares exceptions près. De nos jours, on accorde plus d'importance aux sentiments qu'aux actes.

Et à mon avis, c'est un tort.

Et que lisait Eddie dans nos yeux à nous ? De la rancœur ? Une pointe de mépris ? Ou même peut-être le regret que ce ne soit pas lui, et non Curtis Wilcox, qui ait fait ranger sur le bas-côté le camion dont un pneu menaçait d'éclater, que ce ne soit pas lui qui ait été réduit en charpie par Bradley Roach ? Cet Eddie Jacubois toujours à la limite de la surcharge pondérale, qui picolait trop et qu'on finirait par envoyer faire un séjour de deux semaines à notre Centre de Réhabilitation de Scranton s'il ne se décidait pas à lever le pied ? Ce type qui mettait toujours un temps fou à

rédiger ses rapports et qui ne comprenait pour ainsi dire jamais la chute d'une histoire drôle si on ne se donnait pas la peine de la lui expliquer ? J'espère que tout ça lui passait au-dessus de la tête, car au fond c'était pas le mauvais cheval, mais rien ne me permet d'affirmer qu'il n'en percevait pas au moins une partie, voire la totalité.

- ... le fond du problème ?

Je me suis retourné vers Ned, pas mécontent d'être distrait du cours quelque peu pénible que mes pensées venaient de prendre.

- Pardon ? lui ai-je dit.

- Je te demandais s'il vous est jamais arrivé de parler de ce que la

Buick était vraiment, d'où elle venait, de ce qu'elle signifiait.

Bref, s'il vous est jamais arrivé de discuter du fond du problème.

- Euh..., ai-je balbutié sans trop voir où il voulait en venir. Il y a bien eu l'assemblée générale au Country Way. Je t'ai déjà

raconté tout ça...

- D'accord, mais il m'a semblé que c'était plutôt une réunion du genre administratif que...

- Toi, tu vas faire des étincelles à la fac, lui a dit Arky en lui tapotant le genou. Un gamin qu'est capable de sortir des mots aussi ronflants va réussir ses études, c'est obligé.

Ned a souri jusqu'aux oreilles.

- Administratif. Organisationnel. Bureaucratique. Compartimenté.

- Arrête d'étaler ta science, petit, a dit Huddie. Tu me fous la migraine.

- Enfin bon, l'assemblée générale du Country Way n'était pas le genre de réunion auquel je pensais. Vous avez d'... Avec le temps, vous avez forcément d'...

Je savais ce qu'il essayait de me dire, et en même temps je savais autre chose : je savais qu'il ne comprendrait jamais vraiment la façon dont ça s'était passé. A quel point tout ça nous avait semblé

prosaïque, du moins la plupart du temps. La plupart du temps, on avait continué à vaquer à nos occupations, comme tout le monde. Comme on continue à vaquer à ses occupations après avoir contemplé un coucher de soleil somptueux, trempé ses lèvres dans un Champagne exquis, ou reçu une très mauvaise nouvelle.

L'objet le plus miraculeux du monde était là, derrière notre baraquement, mais ça ne changeait rien à la quantité de paperasse qu'on était obligés de se farcir, à notre façon de nous brosser les dents ou à nos relations conjugales. Il n'avait rien fait pour nous élever jusqu'à une autre sphère de l'existence ou nous ouvrir les portes de la perception. Le trou de balle nous démangeait toujours, et quand il nous démangeait on le grattait.

- J'imagine que Tony et ton père ont dû en parler à tort et à

travers, ai-je dit, mais au boulot, en tout cas pour ce qui était du reste d'entre nous, la Buick est peu à peu passée à l'arrière-plan, comme n'importe quel dossier en sommeil. Elle...

- En sommeil ! s'est écrié Ned.

Pour un peu il aurait hurlé, et sa voix ressemblait tellement à

celle de son père qu'on en avait froid dans le dos. Voilà une chaîne de plus, me suis-je dit. La ressemblance entre un père et son fils.

La chaîne en avait pris un vieux coup, mais ne s'était pas rompue pour autant.

- Il en a été ainsi pendant des mois et des années, ai-je dit.

Entre-temps, il y avait les accidents sans gravité, les chauffards en fuite, les cambriolages, la drogue et un homicide par-ci par-là.

Ned avait l'air tellement déçu que je me suis senti un peu coupable, comme si je venais de l'abandonner lâchement. Idée absurde, certes, mais pas dépourvue de tout fondement. Et tout à

coup, un souvenir m'est revenu.

- Si, une fois, on a bien eu une discussion générale à son sujet.

C'était pendant...

- ... le pique-nique du Labor Day, a achevé Phil Candleton.

C'est bien à ça que tu penses, hein ?

J'ai fait oui de la tête. C'était en 1979. Sur l'ancien terrain de foot, au bord de la Redfern. On préférait tous le pique-nique du Labor Day à celui du 4 juillet, d'abord parce qu'il avait lieu à

proximité de chez nous et qu'on pouvait s'y rendre avec femmes et enfants, et surtout parce qu'on y était entre nous - entre hommes de la Compagnie D. Autrement dit, c'était un vrai pique-nique familial.

Phil a renversé la tête en arrière et il a éclaté de rire.

- La vache, je l'avais presque oublié. On a parlé de cette satanée Buick, petit, et ça a pratiquement été l'unique sujet de conversation. Plus on en parlait, plus on picolait. J'ai eu mal aux cheveux pendant au moins

deux jours après ça.

- Ce pique-nique, c'est toujours une vraie fête, a dit Huddie.

T'es venu à celui de l'an dernier, Ned ?

- Non, à celui de l'année d'avant, a dit Ned. Mon père n'était pas encore mort. (Il a eu un large sourire.) Paul Loving voulait absolument faire de la balançoire sur le pneu qu'on avait installé

au bord de la rivière pour les mômes. Il est tombé dans la flotte et il s'est claqué le genou.

Tout le monde s'est esclaffé bruyamment, Eddie compris.

- Toutes ces parlottes ne nous ont pas avancés à grand-chose, ai-je dit. Mais quelle conclusion on aurait pu tirer ? Une seule en fait : quand la température diminue dans le hangar, c'est signe qu'il va se passer quelque chose. Mais même là, ce n'était pas une règle infaillible. Certaines fois - surtout au bout de quelques années - la température diminuait un peu, puis remontait brusquement. D'autres fois, le bourdonnement commençait à se faire entendre, puis il s'arrêtait net, comme si quelqu'un avait débran-ché une prise. Il n'y a pas eu de feu d'artifice le jour de la disparition d'Ennis ; par contre, il y en a eu un du tonnerre de Dieu quand Jimmy la gerboise s'est volatilisé, et Rosalynn, elle, n'a pas disparu.

- Vous l'avez remise dans la Buick ? a demandé Ned.

- On est en Amérique, petit, a dit Phil. Chez nous, la double peine, ça n'existe pas.

- Rosalynn a fini ses jours dans la salle commune du premier étage, ai-je dit. Elle n'avait pas loin de quatre ans quand elle est morte. D'après Tony, c'est une durée de vie à peu près normale pour une gerboise.

- Est-ce que d'autres trucs en sont sortis ? De la Buick, je veux dire ?

- Oui. Mais il n'y avait pas moyen d'établir une corrélation entre leur aspect et...

- quel genre de trucs ? Et la chauve-souris ? Est-ce que mon père a fini par la disséquer ? Je pourrais la voir ? Ou au moins des photos, si vous en avez ? Est-ce qu'elle était... ?

- Là là tout doux, lui ai-je dit en levant une main. Mange donc un

sandwich, ça te calmera.

Il a pris un sandwich et il a mordu dedans, sans me quitter des yeux tandis qu'il grignotait. L'espace d'un instant, il me rappela Rosalynn la gerboise lorsqu'elle s'était tournée vers l'objectif du caméscope, les yeux brillants, frétilant des moustaches.

- De temps en temps, des trucs surgissaient, ai-je dit. Et à

d'autres moments, des créatures vivantes disparaissaient. Des grenouilles. Un papillon. Une tulipe en pot. Mais on ne pouvait pas établir de corrélation entre la baisse de température, le bourdonnement, les éclairs et les disparitions ou ce que ton père appelait les fausses couches de la Buick. Il n'y a aucune correspondance claire entre ces divers phénomènes. Il n'y a jamais eu de feu d'artifice sans une diminution préalable de la température, mais le seul fait que le thermomètre baisse ne donne pas forcément lieu à un feu d'artifice. Tu me suis ?

- Je crois, a dit Ned. C'est comme les nuages. Ils ne donnent pas forcément de la pluie, mais sans nuages il n'y a pas de pluie.

- Je n'aurais pas pu trouver de meilleure analogie, ai-je dit.

Huddie a tapoté le genou de Ned.

- Tu connais le proverbe comme quoi l'exception confirme la règle ? Eh ben, dans le cas de la Buick, on a une règle et une bonne douzaine d'exceptions. A commencer par le conducteur -

tu sais, le type en manteau noir avec un chapeau noir. Il a disparu, lui aussi, mais quand c'est arrivé il n'était pas dans les parages immédiats de la Buick.

- Tu en as la certitude ? a demandé Ned.

Cette question m'a interloqué. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un garçon ressemble à son père. Ou à ce qu'il ait la même voix que lui. Mais dans cet instant-là, la physionomie de Ned, alliée à

sa voix, allait très au-delà de la simple ressemblance. Et je n'étais certes pas le seul à m'en rendre compte. Shirley et Arky échangèrent un regard qui trahissait un certain malaise.

- qu'est-ce que tu veux dire par là ? lui ai-je demandé.

- Roach était plongé dans son journal, pas vrai ? Et vu la manière dont tu l'as décrit, ça devait lui coûter un gros effort de concentration. Alors comment pouvez-vous être sûrs que ce type n'est pas remonté en voiture ?

J'avais eu vingt bonnes années pour réfléchir aux événements de cette journée et à leurs conséquences. Et pas une seule fois en vingt ans l'idée ne m'avait effleuré que le conducteur de la Buick aurait pu revenir sur ses pas - en catimini le cas échéant. Et à ma connaissance, personne d'autre n'y avait songé. Brad Roach nous avait affirmé que ce type n'était pas revenu, et nous l'avions cru sur parole. Pourquoi ? Parce que tous les flics du monde disposent d'une espèce de détecteur de mensonge incorporé, et que dans ce cas précis, son aiguille ne s'était guère affolée. Elle était même restée tout ce qu'il y a de plus immobile. Pourquoi aurait-elle bougé, d'ailleurs ? Brad Roach avait l'intime conviction qu'il disait la vérité. Mais peut-être qu'au fond il n'en savait rien.

- C'est une hypothèse qu'on ne peut pas exclure, ai-je reconnu.

Ned a eu un haussement d'épaules qui semblait dire : Tu vois bien.

- La Compagnie D n'a jamais compté de Sherlock Holmes ou de Columbo dans ses rangs, ai-je dit. (L'argument était un peu facile, d'accord, mais je me sentais poussé dans mes retranchements.) Finalement, on n'est jamais que des espèces de mécanos de la loi et de l'ordre. En guise de bleu de travail, on porte un uniforme gris, et on est un tout petit peu mieux éduqués que la moyenne. On est capables de se servir du téléphone, de lier les indices entre eux quand il y en a, d'en tirer une déduction par-ci par-là. Dans nos bons jours, on est même capables de déductions brillantes. Mais dans le cas de la Buick, il n'y avait aucune cohérence visible, et donc aucun moyen d'aboutir à une déduction, aussi peu brillante qu'elle soit.

- Certains gars croyaient qu'elle venait d'une autre planète, a dit Huddie. que c'était... je sais pas, une espèce de vaisseau de reconnaissance. A leur idée, Ennis avait été enlevé par un extra-terrestre qui avait mis un manteau et un chapeau noirs pour se déguiser en être humain. C'est de ça que tout le monde parlait au pique-nique du Labor Day, tu me suis ?

- Oui, a dit Ned.

- Pour une fête, l'ambiance était carrément bizarre, a repris Huddie. On a tous picolé beaucoup plus que d'habitude, mais ça n'a rendu

personne teigneux, même pas les gars qui jouaient facilement du poing comme Jackie O'Hara ou Christian Soder.

C'était le calme plat, surtout une fois que le match de football amical a été terminé.

" Je me souviens d'avoir passé un moment assis sur un banc au pied d'un orme avec un groupe de gars, tous plus ou moins beurrés comme moi, à écouter Brian Cole nous parler des soucoupes volantes qu'on avait aperçues autour des pylônes à haute tension du New Hampshire, quelques années plus tôt, et de la bonne femme qui prétendait avoir été enlevée par les extra-terrestres qui lui avaient enfoncé des sondes par-devant et par-derrrière.

- C'est ce que mon père pensait ? que son équipier avait été enlevé par des extra-terrestres ?

- Non, a dit Shirley. En 1988, il s'est passé quelque chose de tellement extravagant, de tellement invraisemblable... de tellement épouvantable aussi...

- Mais de quoi parles-tu, bon Dieu ? s'est écrié Ned.

Shirley ne tint aucun compte de cette question, qu'à mon avis elle n'avait même pas entendue.

- quelques jours après, j'ai demandé de but en blanc à ton père ce qu'il en pensait, et il m'a répondu que c'était sans importance.

Ned ne semblait pas avoir saisi le sens de ces paroles.

- Comment ça, sans importance ? a-t-il demandé.

- C'est ce qu'il m'a dit. Il pensait qu'à l'échelle de l'univers, que par rapport à ce que tu appelais le fond du problème, rien de ce que la Roadmaster pouvait représenter n'avait la moindre importance. Je lui ai demandé s'il pensait que quelqu'un s'en servait pour nous observer, comme si ça avait été une espèce de télé

quoi, et il m'a dit : " A mon avis, c'est jamais qu'un objet perdu. "

Je me souviens qu'il disait ça avec dans la voix une assurance totale, comme s'il avait été question de... je sais pas, moi... de quelque chose d'aussi important qu'un trésor royal enseveli tout au fond d'un désert depuis deux mille ans, ou de quelque chose d'aussi insignifiant qu'une

carte postale avec une fausse adresse abandonnée avec le reste du courrier impossible à distribuer. " On passe de merveilleuses vacances, bons baisers à vous tous ", et on n'en a rien à fiche, ça fait tellement longtemps. «a me réconfor-tait, et en même temps ça me glaçait les sangs de me dire que quelque chose d'aussi étrange et d'aussi épouvantable aurait tout simplement été perdu... égaré... négligé. Je l'ai dit à ton père, et il s'est marré. Là-dessus, il a fait un grand geste du bras en direction de l'ouest et il m'a dit : " Shirley, à ton avis, combien notre grand pays a-t-il planqué d'armes nucléaires dans toute une variété d'en-droits entre la frontière de l'Ohio et les rives du Pacifique ? Et à

ton avis, combien d'entre elles auront été abandonnées et oubliées d'ici deux ou trois siècles ? "

On est tous restés silencieux quelques instants, à méditer là-dessus.

- J'envisageais sérieusement de donner ma démission, a repris Shirley. J'en avais perdu le sommeil. J'arrêtais pas de penser à ce pauvre Mister Dillon, et dans mon esprit ma démission était pour ainsi dire donnée d'avance. C'est Curt qui m'a convaincue de rester, et il l'a fait sans même s'en rendre compte. Une fois qu'il m'a dit " C'est jamais qu'un objet perdu ", l'affaire a été réglée. Je me suis accrochée, et je ne l'ai jamais regretté. Je me sens bien ici, et la plupart des gars qui bossent avec moi sont de braves types.

«a vaut aussi pour ceux qui ne sont plus parmi nous - comme Tony.

- Je t'aime, Shirley, épouse-moi, a dit Huddie.

Il lui a passé un bras autour des épaules et il a avancé les lèvres.

Le spectacle n'était pas joli à voir.

Elle lui a filé un coup de coude.

- T'es déjà marié, andouille.

Sur ces entrefaites, Eddie Jacubois a pris la parole :

- Tu sais ce qu'il croyait, ton père ? Il croyait que cette machine venait d'une autre dimension.

- D'une autre dimension ? a dit Ned. Tu plaisantes ? (Il a scruté le visage d'Eddie et a conclu :) Non, tu es sérieux.

- Et il pensait que ça n'avait pas été planifié, a repris Eddie.

Tu vois, comme quand on expédie un navire dans l'océan ou un satellite dans l'espace, avec un itinéraire tracé à l'avance. Je crois même que d'un certain point de vue ce truc n'avait pas d'existence réelle à ses yeux.

- J'ai perdu le fil, a dit le gamin.

- Moi aussi, a renchéri Shirley.

- Il m'a dit que...

Eddie s'est déplacé de quelques centimètres sur le banc et son regard est de nouveau allé se perdre vers l'endroit où le Hangar A se dressait autrefois.

- Si tu veux savoir la vérité, ça s'est passé le jour où on a été

appelés à la ferme des O'Day. Comprends-le bien, on est restés pas loin de sept heures en bagnole, au milieu d'un champ de blé, à attendre que ces deux salopards se décident à se pointer. «a caillait. Comme on pouvait pas faire tourner le moteur, on n'avait pas de chauffage. On a discuté de toutes sortes de choses - de la chasse, de la pêche, du bowling, de nos femmes, de nos projets d'avenir. Curt m'a dit qu'il avait l'intention de quitter la police d'Etat au bout de cinq ans...

- Il t'a dit ça ? a fait Ned en ouvrant de grands yeux.

Eddie l'a gratifié d'un regard plein d'indulgence.

- Oh tu sais, petit, ça nous arrive à tous. Un peu comme les junkies qui disent qu'ils vont renoncer à la seringue. Moi, je lui ai dit que je rêvais d'ouvrir ma propre agence de sécurité à Pittsburgh et de m'offrir une Winnebago dernier modèle. Il m'a dit qu'il aurait bien voulu suivre quelques cours de biologie à Horlicks, mais que ta mère n'était pas du tout d'accord. On est censés se saigner aux quatre veines pour payer des études à nos gosses, pas pour te payer des études à toi, qu'elle lui disait. Elle lui ména-geait pas ses critiques, mais il lui en a jamais voulu pour ça. ...videmment, elle ne savait pas d'où lui venait cet intérêt subit pour la biologie, et il ne pouvait pas lui donner d'explications là-dessus.

C'est ce qui nous a amenés à parler de la Buick. Et là, tu sais ce qu'il m'a dit ? C'est aussi clair dans ma mémoire qu'un ciel d'été

matinal : il m'a dit que si on prenait ce truc-là pour une Buick, c'était parce qu'il fallait bien qu'on le prenne pour quelque chose.

- qu'on le prenne pour quelque chose ? a marmonné Ned.

Le buste penché en avant, il se massait le front du majeur et de l'index comme s'il avait eu la migraine.

- T'as l'air aussi largué que je l'étais moi-même. N'empêche que je saisisais plus ou moins. «a venait de là, tu comprends.

Eddie s'est frappé la poitrine, juste au-dessus du cœur.

Ned s'est retourné vers moi.

- Sandy, le jour du pique-nique, est-ce que vous avez parlé

de... ?

Il laissait sa phrase en suspens et je lui ai demandé :

- Parlé de quoi ?

Il a secoué la tête, a baissé les yeux sur ce qui restait de son sandwich et se l'est enfourné dans la bouche.

- Laisse tomber, va. «a n'a pas d'importance. Est-ce que mon père a vraiment disséqué l'espèce de chauve-souris que vous aviez ramassée dans le hangar ?

- Oui. «a s'est passé entre le deuxième feu d'artifice et le pique-nique du Labor Day. Il a...

- Raconte-lui le coup des feuilles, a coupé Phil. T'as oublié de lui en parler.

J'avais oublié, en effet. «a devait bien faire sept ou huit ans que je n'y avais même pas pensé, à ces bon Dieu de feuilles.

- T'as qu'à lui raconter toi-même, ai-je dit. Après tout, c'est toi qui les as récupérées.

Phil a hoché la tête, il est resté silencieux un moment, puis il s'est mis à parler en détachant bien ses mots, comme un flic qui fait son rapport à l'officier de jour.

AUJOURD'HUI :

Phil

Le deuxième feu d'artifice a eu lieu en milieu d'après-midi. Tu me suis ? Aussitôt après, Curt est entré dans le hangar avec une corde et il en est ressorti avec le machin des gerboises. Là-dessus, on s'est aperçus qu'il manquait une des deux bestioles. On discute encore un moment, on prend quelques photos de plus :

- Bon, lequel d'entre vous était de garde dans la cabane ? nous fait le sergent Schoondist.

- C'était moi, chef, lui répond Brian Cole.

Nous autres, on est retournés dans le bâtiment central, tu me suis ? Et c'est là que j'ai entendu Curtis dire au sergent :

- Je vais disséquer ce machin avant qu'il ne se volatilise comme tout le reste. Vous pourrez me filer un coup de main ?

- Si tu veux, je viendrai t'aider ce soir, lui a répondu le sergent.

- Pourquoi pas tout de suite ? a dit Curt.

- Parce que t'as une patrouille à finir. T'as accompli que la moitié de ton service. Le citoyen lambda compte sur toi, mon garçon, et le rugissement de ton moteur instille la terreur dans l'âme de tout contrevenant.

quand ça le prenait, il se lançait dans des laïus de ce genre, on aurait dit un prédicateur de village.

Sachant qu'il valait mieux pas protester, Curt a mis les bouts.

Aux alentours de cinq heures, Brian Cole s'est amené et il m'a demandé si ça m'ennuierait pas de le remplacer dans la cabane le temps qu'il aille aux gogues. J'ai dit d'accord, j'y suis allé, j'ai jeté

un coup d'œil au hangar. Tout baignait dans l'huile. Même que le thermomètre avait remonté d'un degré. Je suis allé m'installer dans la cabane. Il faisait une de ces chaleurs là-dedans, je te dis pas. Y avait un catalogue L.L. Bean sur la chaise. J'ai tendu la main vers lui, et à l'instant précis où mes doigts se refermaient dessus, j'ai entendu une espèce de clac ! assourdi. Le bruit que fait le coffre d'une voiture quand on appuie sur le bouton et qu'il s'ouvre d'un coup, comme s'il

était monté sur ressort. Je me suis précipité dehors et je me suis mis face à une des lucarnes. Le coffre de la Buick était ouvert, et des bouts de papier en sortaient en tourbillonnant. Du moins c'est ce que j'ai d'abord cru, que c'était des bouts de papier à moitié calcinés. Ils tourbillonnaient tellement vite qu'on aurait dit un cyclone. Pourtant, la poussière qui recouvrait le sol ne bougeait pas. Elle ne bougeait pas le moins du monde. Il n'y avait pas d'autre agitation dans l'air que celle qui provenait du coffre. Là-dessus je me suis aperçu que les bouts de papier étaient tous plus ou moins pareils, et l'idée m'est venue que ça devait être des feuilles. La suite des événements m'a donné

raison.

J'ai sorti mon calepin de ma poche poitrine, j'ai fait sortir la pointe de mon stylo-bille et j'ai tracé ce dessin :

- On dirait un peu un sourire, a fait Ned.

- Oui, un sourire plein de dents, ai-je dit. Sauf qu'il n'était pas seul. Il y en avait des centaines. Des centaines de petites bouches pleines de chicots noir, tres qui tourbillonnaient dans l'air. quelques-unes atterrissaient sur le toit de la Buick, d'autres retombaient dans le coffre, mais la plupart finissaient sur le ciment. Je suis allé chercher Tony ventre à terre. Il m'a emboîté le pas avec le caméscope. Il était rouge comme une tomate et il ronchonait :

- Mais qu'est-ce qui va encore se passer, bordel ?

Il le répétait sans arrêt. C'était plutôt comique, mais je ne m'en suis rendu compte que plus tard. Sur le moment, j'avais pas envie de rigoler, crois-moi.

On a regardé par la lucarne, et on a vu les feuilles qui jonchaient le sol du hangar. Y en avait au moins autant qu'on en trouve entassées sur sa pelouse après une grosse bourrasque au mois d'oc-tobre. A part qu'elles avaient commencé à se recroqueviller sur elles-mêmes. Elles avaient moins l'air de sourire, on voyait bien que c'était des feuilles. Heureusement. Et elles étaient en train de changer de couleur. On les a vues virer du noir à une espèce de gris blanch,tre. En plus, elles s'amincissaient. Entre-temps, Sandy était venu nous rejoindre. Il avait raté le feu d'artifice, mais il était arrivé en plein milieu du ballet des feuilles mortes.

- Tony m'avait appelé chez moi pour me demander de passer ce soir-là vers les sept heures, a expliqué Sandy. Il m'avait dit que Curt et lui préparaient une opération à laquelle je serais peut-être disposé à

participer. Mais j'avais pas attendu qu'il soit sept heures.

J'étais venu sur-le-champ, car il avait piqué ma curiosité.

- «a peut faire mourir un chat, a dit Ned d'une voix qui ressemblait tellement à celle de son père qu'un frisson m'a glacé le sang.

Ensuite, il s'est retourné vers moi et m'a dit :

- Raconte-moi la suite.

- J'ai plus grand-chose à raconter, ai-je dit. Les feuilles s'amincissaient de plus en plus. Je me trompe peut-être, mais il me semble qu'on les a bel et bien vues disparaître sous nos yeux.

- Tu ne te trompes pas, a dit Sandy.

J'étais dans tous mes états. Incapable de réfléchir. J'ai fait mine de me précipiter vers la petite porte latérale, mais Tony m'a retenu en me passant un bras autour du cou. Il me serrait fort, la vache.

- Bas les pattes ! j'ai gueulé. Sinon je porte plainte pour brutalité policières !

Il m'a dit de garder ce genre d'humour pour la Soirée des Petits Marrants de la boîte de Statesboro qui s'est spécialisée dans les comiques amateurs.

- Y a pas de quoi plaisanter, qu'il m'a dit. J'ai de bonnes raisons de croire que j'ai déjà perdu un homme à cause de cette saloperie. Pas question que j'en perde un deuxième.

Je lui ai dit qu'il y avait qu'à m'attacher la corde autour de la taille. J'avais vraiment le feu au derrière. Je me souviens pas au juste pourquoi, mais j'étais très excité. Tony m'a dit qu'il était pas question qu'il retourne dans le bâtiment pour aller chercher cette putain de corde, et j'ai répondu que s'il le fallait j'irais la chercher moi-même.

- Négatif, qu'il m'a fait. Oublie cette putain de corde.

- Dans ce cas, vous avez qu'à me tenir par les chevilles, sergent, je lui ai dit. Je veux attraper quelques-unes de ces feuilles, c'est tout. Y en a qui sont à même pas deux mètres de l'entrée, hors de portée de la Buick. qu'est-ce que vous en dites ?

- Ce que j'en dis, c'est que tu dérailles complètement, vu que rien de ce que contient le hangar n'est hors de portée de la Buick, il m'a répondu,

mais comme ce n'était pas exactement un refus, je me suis approché de la porte et je l'ai ouverte. Aussitôt, on a senti l'odeur. Elle ressemblait un peu à celle de la menthe poivrée, en plus désagréable. Y avait une autre odeur par-dessous, qui rendait la première encore plus infecte. Une odeur de chou. Une odeur à vous soulever le cœur, mais j'étais bien trop excité pour y faire attention. J'étais jeune en ce temps-là, tu comprends ? Je me suis mis à plat ventre et j'ai franchi le seuil en rampant. Le sergent me tenait par les chevilles, et dès que j'ai été à l'intérieur il m'a dit:

- T'as assez avancé comme ça, Phil. Si t'arrives à en choper quelques-unes, tant mieux. Sinon, tu ressors tout de suite.

Y en avait plein qui étaient devenues blanches. J'en ai ramassé

une petite douzaine. Elles étaient molles et douces, mais leur contact était déplaisant. «a me faisait un peu penser à des tomates qui auraient pourri de l'intérieur. Un peu plus loin, y en avait deux qui étaient restées noires. En tendant le bras, je suis arrivé à

les atteindre, mais à la seconde même où je les ai touchées elles ont blanchi comme les autres. J'avais le bout des doigts qui me picotait légèrement. L'odeur de menthe poivrée est devenue plus forte et j'ai entendu un drôle de bruit. Ou en tout cas, il m'a semblé l'entendre. Une espèce de chuintement, un peu semblable à celui que produit une boîte de coca qu'on dégoupille.

Je me suis mis à reculer en me tortillant comme un ver. Au début, tout allait bien, et puis j'ai... la sensation de ces trucs que je tenais entre mes mains avait quelque chose de... ils étaient tellement lisses, tellement veloutés qu'on aurait dit...

L'espace d'un instant, je n'ai pas pu continuer. Il me semblait éprouver de nouveau cette sensation. Mais le gamin ne me quittait pas des yeux, et comprenant qu'il n'était pas prêt à renoncer, même pour tout l'or du monde, j'ai fait un gros effort sur moi-même pour reprendre le fil de mon récit. Je n'avais plus qu'un désir, c'était d'en finir.

J'ai pété les plombs, tu vois ? Je me suis mis à ruer et à me propulser vers l'arrière en prenant appui sur les coudes. C'était l'été. J'avais une chemise à manches courtes. Un de mes coudes a décrit un arc de cercle et a frôlé une des feuilles noires qui a émis une espèce de... de sifflement, ou de couinement aigu. En expulsant une bouffée de cette infecte odeur de chou et de menthe. Elle est devenue blanche. Comme si le contact de ma peau avait suffi à la faire mourir de froid. Mais

cette idée-là ne m'est venue que plus tard. Sur le moment, je n'avais qu'une idée en tête, c'était de me tirer indemne de ce putain de merdier. Pardon, Shirley.

- Y a pas de mal, voyons, a-elle dit en me tapotant l'avant-bras.

Shirley est une brave fille. Et elle l'a toujours été. Comme officier de communications, elle est cent fois meilleure que Babicki, et mille fois plus agréable à regarder. J'ai posé une main sur la sienne, je l'ai pressée un petit coup et j'ai continué. Tout à coup, ça m'a paru plus facile. C'est drôle la façon dont les choses nous remontent à la mémoire quand on les raconte. Au fur et à mesure qu'on avance, elles deviennent plus claires.

J'ai levé les yeux sur la Buick. Elle avait beau être au milieu du hangar, à près de quatre mètres de moi, j'ai tout à coup eu l'impression qu'elle était beaucoup plus proche. D'une taille gigantesque, et étincelant comme un diamant. L'idée m'est venue que ses phares étaient des yeux et qu'ils me regardaient. Et j'ai entendu son murmure. Pourquoi t'as l'air étonné, petit ? Ce murmure, on l'a tous entendu. Ce qu'il disait, j'y entravais que dalle, mais je l'entendais bel et bien. Il sortait de l'intérieur de ma tête, comme si j'avais été télépathe. Oh bien s'r, j'aurais pu l'imaginer, mais je n'en crois rien. Subitement, j'ai eu l'impression d'avoir de nouveau six ans. D'être terrorisé par le monstre caché sous mon lit.

Le monstre allait m'attraper, j'en étais s'r. M'attraper et m'emporter là où il avait emporté Ennis. J'ai pété les plombs et je me suis mis à gueuler :

- Tirez-moi de là, vite !

Ils ne se le sont pas fait dire deux fois. Le sergent et un autre gars m'ont...

- L'autre gars, c'était moi, a dit Sandy. Tu nous as foutu une de ces trouilles, Phil. Apparemment, tout allait bien, et tout à

coup tu t'es mis à pousser de grands cris et à te tortiller comme un malade. Je m'attendais à ce que tu pisses le sang ou à ce que t'aies la gueule toute bleue, mais tout ce que t'avais, c'était... euh...

Et là, il m'a fait signe de continuer.

Tout ce que j'avais, c'était les feuilles. Ou plutôt ce qui en restait. Au moment où la panique m'avait pris, j'avais serré les poings, et je les

avais écrasées. Une fois dehors, je me suis rendu compte que j'avais les mains trempées. Les gars me criaient : " T'as pas de mal ? " et " qu'est-ce qui s'est passé, Phil ? " Je m'étais redressé sur les genoux, avec la chemise retroussée jusqu'au cou et le ventre éraflé par le ciment, et je me disais : J'ai les mains qui saignent, c'est pour ça qu'elles sont mouillées. Et là, j'ai vu cette espèce de matière blanche et visqueuse. Elle ressemblait un peu à

la colle dont on se servait à l'école primaire. C'était tout ce qui restait des feuilles.

Je me suis accordé quelques instants de réflexion avant de poursuivre :

- Et maintenant, je vais te dire la vérité, d'accord ? «a ressemblait pas du tout à de la colle blanche. J'avais plutôt l'impression d'avoir les mains pleines de sperme de taureau tiède. Et l'odeur était épouvantable. Je sais pas pourquoi. Tu pourrais dire Une odeur de chou et de menthe, y a pas de quoi en faire un drame, et t'aurais à la fois raison et tort. Parce que c'était une odeur comme il n'en existe pas sur terre. Ou en tout cas, moi, je n'avais jamais rien senti de pareil.

Je me suis essuyé les mains sur mon futsal et j'ai regagné le bâtiment central. Je suis descendu au sous-sol. Brian Cole venait tout juste de sortir des chiottes. Comme il lui avait semblé entendre des cris, il m'a demandé ce qui se passait, mais je ne lui ai prêté aucune attention. Et même pour tout te dire, j'étais tellement pressé d'entrer dans les chiottes que j'ai failli l'envoyer dans le décor. Je me suis mis à me laver les mains, et pendant que je les frottais je me suis tout à coup rappelé la dégaine que j'avais avec cette espèce de jute poisseuse qui me coulait des poings, cette matière tiède, molle et bizarrement onctueuse qui formait des fils quand j'ouvrais les doigts. Et là, j'ai craqué. A la pensée de ces fils qui s'étiraient entre le creux de mes paumes et l'extrémité de mes doigts, j'ai rendu tripes et boyaux. Et il s'agissait pas d'un de ces petits retours à l'expéditeur qui se produisent quand un repas est mal passé. Il m'a semblé que mon estomac lui-même me remontait dans la gorge et qu'il en faisait déferler tout ce que j'avais ingurgité depuis Dieu sait combien de temps. Un peu comme quand ma mère balançait son eau de vaisselle dans le jardin depuis la véranda de derrière. C'est pas que je tiens à insister là-dessus, mais il faut bien que je te fasse comprendre. C'était pas qu'une simple gerbe, j'ai bien cru que j'allais y passer. Il ne m'était arrivé

un truc de ce genre qu'une seule fois dans ma vie, quand j'étais tombé sur mon premier carnage routier. En me pointant sur le lieu de

l'accident, sur l'ancienne route de Statler, j'ai d'abord aperçu une miche de pain blanc en tranches en travers de la ligne jaune, puis la moitié du corps d'un enfant. Un petit garçon blond.

Ensuite, j'ai vu qu'une mouche s'était posée sur sa langue et qu'elle se lavait les pattes. Et là, mon estomac s'est soulevé, et j'ai tellement dégueulé que j'ai cru que j'allais en crever.

- Moi aussi ça m'est arrivé, a dit Huddie. Y a pas de quoi avoir honte.

- C'est pas que j'aie honte, ai-je protesté. J'essaye de lui faire comprendre, c'est tout.

J'ai aspiré une grande goulée d'air frais, et c'est là que je me suis soudain souvenu que le père de Ned avait aussi été victime d'un accident de la route. Je lui ai adressé un sourire avant de reprendre :

- Enfin, j'ai quand même eu de la chance dans mon malheur.

Comme les chiottes étaient juste à côté du lavabo, mes godasses et le carrelage n'ont pratiquement pas été aspergés.

- Au bout du compte, a dit Sandy, les feuilles ont été réduites à

néant. Littéralement à néant. Elles ont fondu comme la méchante sorcière de l'Ouest dans le Magicien d'Oz. Il n'en est resté que de minuscules flaques sur le sol du Hangar B. Une semaine plus tard, on ne discernait plus que de vagues taches d'un jaune très p,le sur le ciment.

- C'est vrai, et pendant les deux ou trois mois suivants je suis devenu un vrai maniaque de l'hygiène manuelle, ai-je dit. Y avait même des jours o' je ne pouvais pas me résoudre à toucher aux aliments. quand ma femme m'avait préparé des sandwiches, je les entourais d'une serviette en papier avant de les manger pour éviter qu'ils soient en contact avec mes doigts. quand j'étais tout seul dans ma voiture de patrouille, je mangeais avec des gants. Et même là, je continuais à croire que ça allait me rendre malade. Je m'imaginais que mes gencives allaient s'infecter et que j'allais perdre toutes mes dents. Mais ça a fini par me passer. (J'ai posé les yeux sur Ned et j'ai attendu que son regard rencontre le mien.) Oui, mon garçon, ça m'a passé.

Son regard a rencontré le mien, mais je n'y ai strictement rien lu. C'était étrange. Ses yeux étaient aussi inexpressifs que ceux d'une statue.

- Tu comprends ?

AUJOURD'HUI

Sandy

Ned regardait Phil. Le visage du gamin était placide, mais son regard exprimait une sorte de refus farouche, et je crois que Phil y a été aussi sensible que moi. Il a poussé un soupir, s'est croisé

les bras sur la poitrine et a baissé les yeux comme pour nous signifier qu'il n'avait plus rien à dire, que son témoignage était clos.

Ned s'est retourné vers moi.

- que s'est-il passé ce soir-là ? Le soir où vous avez disséqué la chauve-souris ?

Il s'obstinait à parler de chauve-souris, alors que cette créature n'en était pas une. C'était simplement un mot auquel j'avais eu recours, ce que Curtis aurait appelé " une béquille qui en vaut une autre ". Et tout à coup, la moutarde m'est montée au nez. Il m'avait foutu dans une rogne noire. En plus, je m'en voulais d'éprouver des sentiments pareils, comme si j'en avais eu le droit.

Vous comprenez, ce qui me foutait en colère, c'était que ce gamin ose la ramener. qu'il ose me défier du regard. Me harceler de questions. Et se mettre en tête toutes sortes d'à priori absurdes, par exemple que le seul fait que j'emploie le mot de chauve-souris voulait dire qu'il s'agissait d'une chauve-souris, et non d'on ne sait quelle créature innommable et indescriptible qui s'était insinuée à

travers une fissure de l'univers et en était morte. Mais ce qui me foutait en rogne par-dessus tout, c'était son regard insolent. Je sais que ça ne me donne pas l'air d'être le plus magnanime des hommes, mais je ne veux pas cacher la vérité.

Jusqu'à ce moment-là, c'était de la pitié que ce garçon m'inspirait surtout. A dater du jour où il s'était mis à fréquenter les locaux de la compagnie, tous mes actes avaient eu pour fond cette pitié

qui m'arrangeait bien. Car tandis qu'il lavait les carreaux, ratissait les feuilles et dispersait les congères avec sa souffleuse à neige, il avait toujours gardé les yeux baissés. Avec toute l'humilité voulue.

On n'avait pas à affronter son regard, ni à se poser des questions, car la pitié est un sentiment confortable. quand on a pitié de quelqu'un, on lui tient la dragée haute. Mais à présent il avait relevé la tête, il se servait de mes propres mots pour m'agresser, et il n'y avait plus la moindre lueur d'humilité dans son regard. Il s'imaginait qu'il avait des droits, et ça me mettait en colère. Il se figurait que moi, j'avais des devoirs - que le récit qu'on lui faisait sur ce banc n'était pas un cadeau qu'on lui offrait, mais une dette qu'on avait envers lui - et ça me mettait encore plus en colère.

Mais ce qui me mettait en colère par-dessus tout, c'était qu'il avait raison. J'avais envie de lui coller une main à plat sur le bas du visage et de l'envoyer au tapis d'une poussée. Il était persuadé

d'avoir des droits, et j'avais envie de le lui faire regretter.

J' imagine que les jeunes provoquent toujours en nous ce genre de réactions. Des enfants, je n'en ai pas eu moi-même. Je ne me suis jamais marié - comme Shirley, j'ai en quelque sorte épousé

la Compagnie D. Mais au sein de la compagnie comme au-dehors, j'ai eu bien des fois affaire à des jeunes. Et maille à partir avec eux. Il me semble que quand il ne nous est plus possible d'avoir pitié d'eux, quand ils rejettent notre pitié (par impatience plus que par indignation), c'est sur nous-mêmes que nous nous mettons à

nous apitoyer. O^ù sont-ils passés, nos adorables bambins, si conso-lants dans leur détresse ? Ne leur avait-on pas payé des leçons de piano et appris à manier une batte de base-ball ? Ne leur avait-on pas lu Max et les Maxi-monstres pour les endormir ? Comment osent-ils nous fixer de leurs yeux insolents et nous poser leurs questions saugrenues ? Comment osent-ils exiger de nous plus de choses que nous ne sommes disposés à en donner ?

- Sandy ? qu'est-ce qui s'est passé le jour o^ù vous avez disséqué

la... ?

- Pas ce que tu aimerais entendre, ai-je dit.

En percevant une pointe de dureté dans ma voix, il a écarquillé imperceptiblement les yeux, ce qui n'a pas été pour me déplaire.

- Ni ce que ton père ou Tony auraient aimé voir. «a ne nous a pas apporté la réponse. De réponse, on n'en a jamais trouvé.

Tout ce qui concernait la Buick était une espèce de mirage, un peu comme ces ondes de chaleur qui font voir flou sur l'autoroute par une journée d'été torride. Mais ce n'est pas tout à fait exact non plus. Si tel avait été le cas, on aurait fini par ne plus se préoccuper de la Buick. Comme on chasse de son esprit un meurtre vieux de six mois à partir du moment où il semble évident qu'on ne mettra jamais la main sur l'assassin, qu'il passera à travers les mailles. Dans le cas de la Buick et de ce qui en sortait, on avait toujours quelque chose de tangible à se mettre sous la dent. quelque chose qu'il était possible de toucher, d'entendre, ou de...

AUTREFOIS :

- Pouah ! s'exclama Sandy Dearborn. quelle odeur !

Il se plaqua une main sur le visage, mais sans entrer vraiment en contact avec sa peau à cause du masque en plastique qui lui couvrait la bouche et le nez - le genre de masque que mettent les dentistes avant d'explorer une bouche. Était-il efficace contre les microbes ? Sandy l'ignorait, mais quoi qu'il en soit il laissait passer l'odeur. L'air du cagibi s'était imprégné d'acres exhalaisons de chou dès que Curt avait incisé le ventre de la créature qui avait l'aspect d'une chauve-souris.

- On va s'y habituer, dit Curt, son propre masque chirurgical tressautant sur son visage.

Son masque et celui de Sandy étaient bleus ; celui du sergent était d'un rose bonbon assez affriolant. Curtis Wilcox était un garçon intelligent, qui voyait souvent juste, mais là, il se mettait le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Ils ne s'habituerent pas à l'odeur.

Personne ne s'y habitua jamais.

Sandy ne pouvait toutefois reprocher à l'agent Wilcox de s'être insuffisamment préparé. Sur ce plan-là, il n'avait pas commis la moindre défaillance. Il avait fait un saut chez lui dès la fin de son service afin de récupérer sa trousse de dissection. A quoi il avait ajouté un microscope d'excellente qualité (emprunté à un copain de la fac), quelques paires de gants chirurgicaux et deux lampes Tensor d'une puissance redoutable. Il avait raconté à sa femme qu'il voulait analyser un renard que quelqu'un avait abattu derrière les b,tements.

- Sois prudent, lui avait dit sa femme. Des fois qu'il aurait la rage.

Curt lui avait promis qu'il mettrait des gants, et il était fermement

résolu à tenir sa promesse et à la faire tenir à ses deux compagnons. La créature qui avait l'air d'une chauve-souris aurait pu souffrir d'une maladie bien plus grave que la rage, susceptible de garder sa virulence longtemps après la mort de son hôte d'origine.

Si Tony Schoondist et Sandy Dearborn avaient eu besoin qu'on le leur rappelle (ce qui n'était sans doute pas le cas), Curt se chargea de leur mettre un peu de plomb dans la cervelle aussitôt après avoir verrouillé la porte qui donnait sur l'escalier.

- Aussi longtemps que cette porte sera fermée, c'est moi qui dirigerai les opérations, déclara-t-il.

Il parlait d'une voix posée et pleine d'assurance. C'était principalement à Tony que ces paroles s'adressaient, parce que bien que deux fois plus ,gé que lui, le chef de poste était à présent son équipier. Sandy n'était là qu'en touriste, et il s'en rendait parfaitement compte.

- C'est vu ? Vous êtes d'accord ? Parce que dans le cas contraire, on n'a qu'à laisser tomber tout de...

- On est d'accord, dit Tony. Ici, le général en chef, c'est toi.

Sandy et moi, on n'est que la piétaille. «a me convient très bien.

Mais finissons-en, sacré nom d'un chien.

Curt ouvrit sa trousse, qui était d'une taille tellement imposante qu'un fantassin aurait pu y caser son barda. Elle était pleine d'ins-truments en inox enveloppés de fins tissus couleur chamois, au-dessus desquels étaient empilés les masques de dentiste, chacun dans son emballage de plastique.

- Les masques sont vraiment indispensables ? demanda Sandy.

- Deux précautions valent toujours mieux qu'une, répondit Curt en haussant les épaules. Remarque, ils ne sont pas très efficaces. Vaudrait mieux des masques au carbone actif.

- Je regrette un peu que Bibi Roth ne soit pas avec nous, dit Tony.

Curt ne lui répondit pas à haute voix, mais la lueur qui lui passa dans le regard laissait supposer qu'il n'en avait pas envie le moins du monde. La Roadmaster appartenait à la Compagnie D.

Ainsi que tout ce qui en sortait.

Curt ouvrit la porte du cagibi, y pénétra et tira sur le cordon qui actionnait le plafonnier à abat-jour vert. Tony entra à sa suite dans la minuscule pièce. Sous le plafonnier, il y avait une table qui n'était guère plus grande qu'un pupitre d'école primaire. Il n'était pas question d'occuper à trois cet espace tellement exigu qu'on avait déjà du mal à y tenir à deux. Sandy s'en accommoda très bien ; il ne franchit pas une seule fois le seuil de toute la soirée.

Trois des parois étaient encombrées d'étagères qui débordaient de vieux dossiers. Curt plaça son microscope sur le minuscule pupitre et le raccorda à l'unique prise de la pièce. Pendant ce temps-là, Sandy vissait le caméscope de Huddie Royer à son trépied. En visionnant la cassette de cette autopsie insolite, on voit parfois une main apparaître dans le champ, tenant l'instrument que Curt vient de réclamer. C'est la main de Sandy Dearborn. Et à la fin de la cassette, on entend clairement le bruit de quelqu'un qui dégobille. Là aussi, c'est Sandy Dearborn.

- Examinons d'abord les feuilles, dit Curt en enfilant une paire de gants de chirurgien.

Tony en avait apporté un petit paquet dans un sac en plastique à glissière théoriquement destiné aux pièces à conviction. Il tendit le sac à Curt, qui l'ouvrit et en sortit les vestiges des feuilles avec des pincettes. Il n'y avait pas moyen de les sortir une par une ; elles étaient semi-transparentes à présent et adhéraient les unes aux autres comme des fragments de film plastique agglutinés. Un exsudat liquide s'en échappait, et son odeur envahit instantanément les narines des trois hommes. C'était toujours la même mixture de chou et de menthe poivrée. Pour déplaisante qu'elle fût, l'odeur était encore tolérable. La limite de l'intolérable ne serait franchie que dix minutes plus tard.

Sandy zooma afin de filmer en très gros plan les mains de Curt détachant un fragment de la masse de feuilles agglutinées. Il maniait sa pince avec dextérité. Il s'était beaucoup exercé au cours des dernières semaines, et l'exercice portait ses fruits.

Il posa directement son fragment sur le plateau du microscope, sans se donner la peine de préparer une lamelle. Les feuilles de Phil Candleton n'étaient jamais qu'une sorte de bande-annonce.

Curtis voulait passer le plus vite possible au film proprement dit.

Il resta néanmoins penché au-dessus des deux oculaires pendant un bon moment, puis fit signe à Tony de venir y jeter un coup d'œil.

- qu'est-ce que c'est que ces espèces de filaments noirs ?

demanda Tony au bout de quelques secondes.

Sa voix était un peu étouffée par son masque rose bonbon.

- J'en sais rien, dit Curt. Sandy, passe-moi l'appareil qui ressemble à une de ces visionneuses à diapos qu'on avait quand on était petits. Celui avec deux cordons entortillés autour et un ruban plastique qui dit collé sur le côté PROPRI...T... DU D...PARTEMENT DE

BIOLOGIE.

Sandy fit passer l'appareil en question au-dessus du caméscope qui occupait presque tout l'encadrement de la porte. Curt brancha l'un des deux cordons dans la prise murale et fixa l'autre à la base du microscope. Il vérifia quelque chose, hocha la tête et appuya trois fois de suite sur un bouton qui dépassait du flanc de l'appareil, apparemment pour photographier le fragment de feuille qu'il avait posé sur le plateau.

- Les filaments noirs ne bougent pas, dit Tony qui avait toujours les yeux collés à l'oculaire.

- Non.

quand Tony releva enfin la tête, une sorte de stupeur admirative brillait dans ses yeux.

- Est-ce que... tu crois que ça pourrait être de l'ADN ?

Le masque de Curt se déplaça légèrement, signe qu'il souriait.

- Ce microscope a beau être du tonnerre, sergent, il ne permet quand même pas de distinguer l'ADN. Mais si le cœur vous en dit, on n'a qu'à aller faire un petit casse à Horlicks cette nuit. Le département de physique est équipé d'un microscope électronique qui est une vraie merveille.

- Et le liquide blanc, qu'est-ce que c'est ? demanda Tony.

Celui dans lequel flottent les filaments noirs ?

- «a doit être une substance nutritive quelconque.

- Tu dis ça, mais t'en sais rien.

- Evidemment que j'en sais rien.

- Les filaments noirs, la gelée blanche, la raison pour laquelle les feuilles ont fondu, d'où provient cette odeur. On ne sait foutrement rien de tout ça.

- Non, dit Curt.

Tony le regarda posément.

- On est dingues de jouer aux cons avec un truc pareil, tu trouves pas ?

- Non, dit Curt. Un chat peut mourir de curiosité, mais dès qu'elle est satisfaite il se remet à engraisser. Si tu veux y jeter un coup d'œil, t'as qu'à te faufiler, Sandy.

- T'as pris des photos, non ?

- A condition que cet appareil marche comme il faut.

- Dans ce cas j'aime mieux m'abstenir.

- Alors passons à l'attraction principale, dit Curt. Peut-être qu'on va faire une découverte.

La poignée de feuilles reprit place dans son sac en plastique, lequel alla rejoindre un classeur métallique au fond de la pièce.

Ce vieux meuble vert tout cabossé allait devenir le réceptacle de toutes sortes de choses plus bizarres les unes que les autres durant les vingt années qui allaient suivre.

Dans un autre coin du cagibi, il y avait une glacière de camping orange. qui renfermait, au-dessous de deux sacs à glace en plastique bleu, un sac-poubelle de couleur verte. Tony souleva le sac-poubelle et attendit que Curt ait terminé ses préparatifs. Ce ne fut pas long. La seule chose qui leur demanda un peu de temps fut de mettre la main sur une rallonge afin de pouvoir brancher les deux lampes ultra-puissantes sans perturber le fonctionnement du microscope et de l'appareil photo dont Curt l'avait équipé.

Sandy alla chercher la rallonge dans une armoire où l'on rangeait des accessoires en tous genres, à l'autre bout du couloir. Pendant ce temps-là, Curt installa son microscope sur une étagère proche (dans cette pièce minuscule, tout était proche, bien entendu) et plaça sur le pupitre un chevalet auquel il fixa un panneau de liège.

Sous le panneau, il disposa un petit bac en métal de forme allongée semblable à ceux qui servent à récupérer la graisse des grils à

barbecue. A côté du chevalet, il posa un couvercle de bocal plein de punaises à têtes de plastique multicolores.

Sandy revint avec la rallonge. Curt plaça les lampes Tensor de part et d'autre du panneau de liège, afin que sa surface de travail soit éclairée d'une lumière puissante et égale qui éliminait les ombres. De toute évidence, il avait longuement mûri toute cette opération. Sandy se demanda pendant combien de nuits il était resté les yeux grands ouverts longtemps après que Michelle se fut endormie à côté de lui. Fixant le plafond pendant des heures, passant et repassant chaque phase de l'opération dans sa tête. En se répétant que l'occasion ne se présenterait qu'une fois. Et il songea au nombre d'après-midis que Curt avait passés à se demander combien de chauve-souris il lui faudrait disséquer avant d'oser s'attaquer à son véritable sujet d'étude, alors qu'il était garé dans une petite allée menant à une ferme, son radar portatif braqué sur un tronçon d'autoroute désert.

- T'auras pas trop de réverbération avec ces lampes, Sandy ?

Sandy regarda dans son viseur.

- Non. Si le panneau était blanc, j'en aurais sans doute, mais avec le liège, tout va bien.

- D'accord.

Tony dénoua le lien jaune qui entourait le haut du sac-poubelle.

A la seconde où il l'ouvrit, l'odeur redoubla.

- Oh bon Dieu ! s'exclama-t-il en agitant une main gantée.

Ensuite il la plongea à l'intérieur et en tira un autre sac en plastique destiné à recueillir les pièces à conviction, de beaucoup plus grand format celui-là.

Sandy l'observait par-dessus le caméscope. Dans son sac transparent, la créature avait l'air d'un monstre de foire en piteux état.

L'une de ses ailes de couleur sombre était repliée sur le bas de son corps et l'autre était pressée contre la paroi du sac, comme une main appuyée à une vitre. Parfois, quand on avait alpagué un pochard et qu'on l'avait bouclé à l'arrière de la voiture de patrouille, il posait les

maines sur la vitre et son visage effaré poin-tait entre elles pour regarder le monde, comme le mufle d'un mérrou entre deux étoiles de mer. C'était un peu ce que lui évoquait la vision de ce sac.

- Il est mal fermé, dit Curt avec un signe de tête désapproba-teur en direction du sac en plastique. C'est ce qui explique l'odeur.

De l'avis de Sandy, rien au monde n'aurait suffi à l'expliquer.

Curt ouvrit complètement le sac et plongea une main dedans.

L'estomac de Sandy se noua et il se demanda s'il aurait été capable de faire la même chose. Il en doutait sérieusement. En revanche, Curtis Wilcox n'eut pas la moindre hésitation. quand ses doigts gantés entrèrent en contact avec le cadavre, Tony eut un mouvement de recul. Ses pieds restèrent fermement plantés sur le sol, mais il déplaça le buste vers l'arrière, comme pour esquiver un coup de poing. Sous son masque rose bonbon, il étouffa un grognement de dégo[°]t.

- «a va ? lui demanda Curt.

- Oui.

- Bon, je vais le mettre en position, et tu l'épingleras.

- D'accord.

- T'es s[°]r que ça va ?

- Mais oui, bon Dieu.

- Parce que moi aussi j'ai le cúur au bord des lèvres.

Sandy s'aperçut que les joues de Curt ruisselaient de sueur.

L'élastique de son masque en était imbibé.

- On s'occupera de nos petits problèmes de sensibilité plus tard, dit Tony. Pour l'instant faisons ce qu'on a à faire, si tu veux bien.

Curt souleva le cadavre et l'approcha du panneau de liège. Pendant qu'il suivait ce geste des yeux, Sandy perçut un son étrange, à la limite de l'horrible. C'était peut-être simplement l'effet de son ouÛe hypertrophiée qui exagérait le bruissement imperceptible des gants de Curt frôlant le tissu de ses vêtements, mais Sandy n'y croyait pas vraiment. C'était le bruit de la peau morte contre la peau morte, un peu semblable à celui de paroles murmurées tout bas dans une langue

inconnue. Sandy avait une envie folle de se boucher les oreilles.

A l'instant même où il prenait conscience de ce sinistre bruissement, il lui sembla que sa vision s'aiguissait. Chaque objet lui apparaissait avec une précision surnaturelle. Il distinguait la chair rose de Curtis sous ses gants d'une finesse extrême, et les poils enchevêtrés de ses phalanges. La blancheur éclatante des gants se détachait sur le ventre de la créature, qui était grisâtre, sans consistance. La mâchoire pendante, elle fixait le vide de son unique œil noir, terne et vitreux. Cet œil, Sandy le voyait de la taille d'une soucoupe.

L'odeur empirait sans cesse, mais il ne fit aucun commentaire.

Curt et Tony étaient en plein dedans, à proximité de sa source. Il se disait que si elle était tolérable pour eux, elle devait l'être pour lui.

Soulevant l'aile qui dissimulait le torse de la créature, découvrant un pelage verdâtre et un petit bourrelet de chair qui abritait peut-être ses parties génitales, Curt la plaça contre le panneau de liège et dit :

- Epingle-moi ça.

Tony obtempéra. L'aile était membraneuse, d'un gris sombre.

Pour autant que Sandy puisse le distinguer, il n'y avait pas trace de cartilages ni de vaisseaux sanguins. La main de Curt se déplaça en travers du ventre de la créature afin de s'emparer de son autre aile. Sandy perçut de nouveau l'étrange bruit de liquide. Il faisait une chaleur d'étuve dans la salle des fournitures, et ça devait être bien pire dans le cagibi, à cause des lampes Tensor.

- ...pingle, chef.

Tony épingla la deuxième aile. A présent, la créature était clouée à son panneau comme un monstre dans un film avec Béla Lugosi.

A cela près qu'en la voyant tout entière, on s'apercevait qu'elle ne ressemblait guère à une chauve-souris, ni à un écureuil volant, et moins encore à un oiseau. Elle ne ressemblait à rien de connu.

qu'est-ce que c'était que cette espèce de corne jaunâtre qu'elle avait au milieu de la face ? Un os ? Un bec ? Un nez ? Si c'était un nez, où étaient les narines ? Sandy trouvait que cet appendice ressemblait plus à une griffe qu'à un nez, et plus à une épine qu'à

une griffe. Et cet œil unique, que voulait-il dire ? Existait-il une seule créature terrestre dotée de la même particularité ? Sandy avait beau se creuser les méninges, il n'en voyait aucune. Enfin quoi bon Dieu, il devait bien y en avoir quelque part ! quelque part, mais où ? Au fond des jungles d'Amérique du Sud, ou des abysses de l'océan ?

En plus, la créature n'avait pas de pieds ; son corps aboutissait simplement à une espèce de moignon qui faisait vaguement penser à un pouce noir et vert. Curt se chargea lui-même d'épingler cette partie de son anatomie au panneau de liège, tirant entre deux doigts un repli de peau velue avant de l'empaler au liège. Tony acheva le travail en fixant au panneau les dessous d'ailes, songea Sandy, par analogie avec les dessous de bras. Cette fois, ce fut Curtis qui laissa échapper un grognement de dégoût avant de s'éponger le front de l'avant-bras.

- On aurait dû penser à prendre le ventilateur, dit-il.

Sandy, dont la tête commençait à tourner, était bien du même avis. Soit la puanteur s'était aggravée, soit elle avait un effet cumulo-latif.

- Si on avait branché un appareil de plus, on aurait fait sauter le disjoncteur, dit Tony. Et on se serait retrouvé dans le noir avec cette horrible bestiole. Pris au piège en plus, vu que Cecil B.

DeMille bloque la porte avec sa putain de caméra. Continue, Curt. Si tu tiens le coup, je tiendrai le coup aussi.

Curt recula vers la porte, aspira une bouffée d'air un peu moins vicié, s'efforça de reprendre ses esprits et s'approcha de nouveau de la table de dissection.

- Pas la peine que je la mesure, dit-il. On l'a déjà fait dans le hangar, pas vrai ?

- Oui, dit Sandy. Elle mesure quatorze pouces de long. Ou trente-six centimètres, si tu préfères. Le corps est au maximum de la largeur d'une main, ou peut-être un poil moins. Allez continue, bon Dieu, qu'on puisse se tirer de là.

- Passe-moi les deux scalpels et les écarteurs.

- Combien d'écarteurs ?

Curt le gratifia d'un regard qui signifiait : T'es con, ou quoi ?

- Il me les faut tous, répondit-il.

D'un geste rapide, il s'épongea encore une fois le front. Après que Sandy lui eut passé les instruments par-dessus le caméscope et qu'il les eut arrangés aussi artistement que possible, il reprit :

- Garde l'œil collé au viseur, d'accord ? Et zoome autant que tu pourras sur cette putain de bestiole. Faut qu'on filme ça avec un maximum de précision.

- Les gens croiront quand même que c'est bidon, dit Tony.

Tu le sais, non ?

Là-dessus, Curtis dit une chose que Sandy ne devait jamais oublier. Sous l'effet combiné d'une extrême tension psychologique et d'un malaise physique qui ne cessait de s'accroître, Curtis exprima le fond de sa pensée sans ambages, dans des termes que la plupart des gens osent rarement employer, car ils craignent de trop révéler ce qu'ils ont vraiment sur le cœur. En tout cas, c'est ainsi que Sandy voyait les choses.

- Les gens, on les emmerde, déclara-t-il. On fait ça pour nous.

- Le cadrage est impec, lui dit Sandy. Puanteur ou pas, l'éclairage est parfait.

Au bas de son petit écran de contrôle, la bande de lecture chrono indiquait 7 :49 :01.

- Je commence l'incision, dit Curt en enfonçant le plus grand de ses deux scalpels dans le ventre de la créature.

Ses mains ne tremblaient pas ; s'il avait eu le trac juste avant d'aborder le moment crucial, il avait dû lui passer très vite. Il y eut une espèce de plop mouillé, comme si une bulle pleine d'un liquide épais venait d'éclater, et tout à coup des gouttes noires et visqueuses se mirent à pleuvoir dans le bac que Curt avait placé

sous le chevalet.

- La vache, fit Sandy. Ce coup-ci, ça schlingue sérieux.

- C'est une vraie infection, renchérit Tony d'une voix accablée.

Sans leur prêter aucune attention, Curt ouvrit l'abdomen du cadavre et, en remontant vers ses deux ailes épinglées au panneau, procéda au classique découpage en Y auquel les médecins légistes ont recours lorsqu'ils autopsient un corps humain. Ensuite il s'arma de ses pinces pour rabattre la peau au-dessus du thorax, révélant encore plus clairement une masse spongieuse d'un vert sombre surmontée d'un mince arceau osseux.

- Mais où sont ses poumons, bon Dieu ? demanda Tony.

Il aspirait l'air par saccades brèves, détail qui n'échappa pas à Sandy.

- Ce truc vert pourrait être un poumon, dit Curt.

- On dirait plutôt un...

- Un cerveau, je sais bien. Un cerveau vert. Regardons ça de plus près.

Curt retourna le scalpel et usa de sa partie non effilée pour repousser le petit arceau d'os au-dessus de l'organe vert et bosselé.

- Si ce truc vert est un cerveau, l'évolution un peu particulière qu'il a subie l'a pourvu en guise de protection d'une ceinture de chasteté au lieu d'un solide blindage. Passe-moi les ciseaux, Sandy.

La paire la plus petite.

Sandy lui passa les ciseaux, puis colla de nouveau l'œil à son viseur. Il

avait réglé le zoom sur le maximum, ainsi que Curt l'en avait instruit, et l'image était d'une parfaite netteté.

- Je commence l'incision.

Curt inséra l'une des branches de ses ciseaux sous le petit arceau osseux et le coupa aussi proprement que le ruban d'un paquet cadeau. Les deux parties jaillirent en vibrant d'un côté et de l'autre, et à cet instant précis, la surface de la masse spongieuse que contenait la poitrine de la créature se mit à blanchir et à chuintier comme un radiateur. Une odeur puissante de menthe et de clou de girofle envahit l'air. Un pétilllement bruyant s'ajouta au chuintement. On aurait un peu dit le bruit que fait une paille en explorant le fond d'un verre de milk-shake presque vide.

- Si on sortait d'ici ? demanda Tony.

- Trop tard.

Curt était penché au-dessus de la poitrine ouverte, et de la masse spongieuse d'où dégouttaient à présent de petits ruisseaux de liquide vert p,le. Il était plus qu'intéressé ; c'était de la fascination. En le voyant ainsi, Sandy n'avait pas de mal à comprendre pourquoi un chercheur s'était volontairement inoculé le virus de la fièvre jaune, ou pourquoi Marie Curie avait attrapé le cancer à

force de manipuler son radium. " Me voilà destructeur d'univers ", avait murmuré Robert Oppenheimer au moment de la première explosion réussie d'une bombe atomique non loin de Los Alamos, avant de se mettre au travail sur la bombe H sans même s'accorder une petite pause-thé. C'est parce qu'on se laisse prendre, se dit Sandy. Et parce que même si la curiosité est un fait patent, sa satisfaction est toujours des plus hypothétique.

- qu'est-ce qu'il lui arrive ? demanda Tony.

Son masque rose ne l'empêche pourtant pas de voir, se dit Sandy.

- Elle se décompose, répondit Curt. T'as une bonne image, Sandy ? Ma tête ne te bouche pas la vue ?

- Non, tout va bien, rétorqua Sandy d'une voix un peu étranglée.

Au début, le mélange menthe-girofle lui avait fait un effet presque rafraîchissant, mais il lui avait laissé au fond de la gorge un désagréable arrière-goût d'huile de machine. Et la fétide odeur de chou

s'insinuait de nouveau dans ses narines. La tête lui tournait de plus en plus et ses intestins s'étaient mis à gargouiller.

- Mais vaudrait mieux pas trop traîner, sinon on risque de finir asphyxiés.

- Va ouvrir la porte du couloir, lui dit Curtis.

- Mais tu voulais que je...

- Vas-y, fais ce qu'il te dit, intervint le sergent.

Sandy obtempéra, et lorsqu'il revint se placer derrière la caméra, Tony était en train de demander à Curt s'il n'avait pas accéléré le processus de décomposition en coupant le petit arceau osseux.

- Non, dit Curt. A mon avis, ça s'est déclenché quand j'ai effleuré la masse spongieuse de la pointe de mes ciseaux. Apparemment, les créatures qui sortent de la Buick ne nous tolèrent pas très bien.

Tony et Sandy n'avaient pas plus envie l'un que l'autre de le contredire sur ce point. A présent, la masse spongieuse ne ressemblait plus ni à un cerveau, ni à un poumon, ni à quoi que ce soit d'autre ; ce n'était plus qu'une poche pustuleuse qui se décomposait dans la poitrine béante du cadavre.

Curt jeta un coup d'oeil en direction de Sandy.

- Si ce truc vert était sa cervelle, qu'est-ce qu'il peut avoir dans la tête, à ton avis ? quand on a le goût de la recherche, on veut savoir.

Et avant que Sandy ou Tony aient eu le temps de comprendre ce qu'il s'apprêtait à faire, Curt avança la main et plongeait le plus petit de ses scalpels dans l'œil vitreux de la créature.

Il y eut un plop un peu semblable à celui qu'aurait produit un homme en se faisant claquer de l'index l'intérieur de la joue. L'œil se détacha de son orbite et en coula d'un coup, comme une épouvantable larme. Tony ne put réprimer un cri d'horreur. Le hurlement de Sandy s'étrangla dans sa gorge. Poursuivant sa chute, l'œil glissa le long de l'épaule velue du cadavre et s'écrasa dans le bac de récupération. Au bout d'un instant, il se mit à chuinter et à

blanchir.

- Arrête, Curtis, lacha Sandy en dépit de lui-même. «a n'a pas de sens.

que veux-tu que ça nous apprenne ? Il n'y a rien à apprendre.

Apparemment, Curtis ne l'entendait même pas.

- Oh putain, murmurait-il. Putain de bordel de merde !

Une matière fibreuse, de couleur rose p,le, débordait en gon-flant de l'orbite vide. On aurait dit de la barbe à papa, ou la laine de verre dont on se sert pour isoler les greniers. Une fois sortie, elle forma une espèce de boule amorphe, puis vira au blanc et se mit à se liquéfier, comme la masse spongieuse.

- Est-ce que cette saloperie-là était vivante ? demanda Tony.

Tu crois qu'elle était vivante quand tu... ?

- Non, c'est seulement la dépressurisation qui a provoqué ça, dit Curt. J'en suis certain. quand la crème à raser sort de sa bombe, elle est pas plus vivante que ça. T'as tout filmé, Sandy ?

- Oui, mais ça nous avancera pas à grand-chose.

- Bon. Y a plus qu'à examiner les viscères, et on pourra remballer.

Ce qui en jaillit perturba leur sommeil pendant un bon mois.

Sandy en fut réduit à une suite de petits sommes très brefs dont le dormeur émerge d'un coup, suffoquant à moitié, certain qu'un monstre invisible s'est couché sur sa poitrine pour lui voler son souffle.

Curt retroussa la peau au-dessus de la cavité abdominale et demanda à Tony de l'épingler, d'abord à gauche, puis à droite.

Tony y parvint, mais ce ne fut pas sans mal ; ce travail-là demandait beaucoup de minutie, et leurs deux visages étaient proches de l'incision. A cette distance, la puanteur doit être atroce, pensa Sandy.

Sans même tourner la tête, Curt chercha l'une des lampes à

t,tons et la déplaça un peu, de façon à ce que l'incision soit éclairée au maximum. Sandy discerna un entortillement de chairs qui avaient la couleur et la consistance du foie - des boyaux - au-dessus d'une poche d'un gris bleu,tre.

- Je vais inciser, annonça Curt d'une voix très basse.

Il effleura de son scalpel la surface bombée et irrégulière de la poche gris-bleu. En se fendant, elle expulsa un liquide séreux et noir,tre qui barbouilla les joues de Curt et éclaboussa son masque.

Un deuxième geyser arrosa les gants de Tony. Les deux hommes se rétractèrent en poussant de grands cris, tandis que Sandy restait pétrifié derrière son caméscope, la m,choire pendante. Se dégon-flant à toute allure, la poche déversa ensuite un flot de petites cartouches noires emmaillottées d'une membrane grise. Sandy trouva qu'elles ressemblaient à ces garde-manger entourés d'une espèce de suaire duveteux que les araignées se construisent dans leur toile. Ensuite il s'aperçut qu'elles étaient toutes pourvues d'un úil vitreux, et il lui sembla que chacun de ces yeux le regardait fixement. C'est à ce moment-là que ses nerfs le l,chèrent. Il s'éloigna à reculons de sa caméra, en hurlant à tue-tête. Ses hurlements se muèrent en hoquets déchirants, et il vomit, aspergeant le devant de sa chemise. Sandy lui-même n'en avait gardé presque aucun souvenir ; les cinq minutes qui avaient suivi l'incision finale s'étaient à peu près complètement effacées de sa mémoire, et pour lui c'était une véritable bénédiction.

La première chose dont il se souvenait après avoir refait surface de l'autre côté de ce trou de mémoire était la voix de Tony disant :

- Allez les gars, retournez là-haut. On a la situation bien en mains.

Et tout près de son oreille gauche, la voix de Curt lui murmurait une version un peu différente de la même exhortation, en lui assurant qu'il allait très bien, que les choses allaient on ne peut mieux, que tout baignait.

Tout baigne : ce fut cette phrase qui fit brutalement revenir Sandy de sa brève incursion au pays de l'hystérie. Mais si tout baignait, pourquoi la respiration de Curt était-elle si haletante ?

Et pourquoi sa main posée sur l'avant-bras de Sandy était-elle si glacée ? Même à travers la fine membrane en latex de son gant (qu'il n'avait pas pensé à retirer), la main de Curt était très froide.

- J'ai dégueulé, dit Sandy.

Une sourde chaleur lui envahit les joues et il comprit que le sang lui affluait au visage. D'aussi loin qu'il se souvenait, il n'avait jamais éprouvé un tel mélange de honte et d'accablement.

- Oh bon Dieu, je me suis dégobillé dessus.

- T'as gerbé comme un héros, lui dit Curt. T'en fais pas pour

«a, va.

Sandy avala une grande goulée d'air, puis il grimaça car son estomac s'était noué et avait bien failli le trahir encore une fois.

Ils étaient dans le couloir, mais même à cette distance, la répu-gnante odeur de chou prenait à la gorge. Simultanément, Sandy comprit à quel endroit du couloir il se tenait : face à la vieille armoire au fond de laquelle il avait déniché la rallonge. La porte de l'armoire était ouverte. Sans pouvoir en être tout à fait s'r, quelque chose lui disait qu'il s'était précipité dans le couloir avec l'idée de se réfugier dans l'armoire, de refermer la porte derrière lui et de rester prostré dans le noir en se recroquevillant sur lui-même. Il trouva ça désopilant et laissa échapper un rire bref et aigu.

- «a va mieux, on dirait, fit Curt.

Il tapota l'avant-bras de Sandy et eut l'air vexé en voyant que celui-ci esquissait un mouvement de recul.

- C'est pas toi, dit Sandy. C'est ce... ce truc gluant qui...

Il fut incapable d'achever sa phrase. Il avait la gorge trop nouée.

Au lieu de parler, il désigna du doigt la main de Curt. La matière visqueuse jaillie de l'utérus fécondé de la créature morte avait éclaboussé les gants de Curt, si bien qu'à présent Sandy en avait sur le bras. Le masque que Curt avait abaissé sur son cou était lui aussi couvert de taches immondes, et il avait une cro'te noir,tre sur la joue.

Debout au pied de l'escalier, de l'autre côté de la porte ouverte de la salle des fournitures, Tony était en conversation avec un groupe de quatre ou cinq hommes qui avaient l'air visiblement inquiet. Il essayait de les convaincre de remonter avec de grands gestes du bras, mais ils ne semblaient pas prêts à obtempérer.

Sandy prit le couloir en sens inverse et s'arrêta dans l'embrasure de la porte, de façon à être bien en vue.

- J'ai rien, les gars - je vais bien, vous allez bien, tout le monde va bien. Retournez là-haut et détendez-vous. Une fois qu'on aura réglé cette affaire, vous n'aurez qu'à regarder la cassette.

- Tu crois qu'on en aura envie ? demanda Orville Garrett.

- Probablement pas, dit Sandy.

Les hommes remontèrent l'escalier. Tony, qui était d'une p,leur de linge, se retourna vers Sandy et le gratifia d'un bref signe de tête.

- Merci, dit-il.

- C'était la moindre des choses. Mes nerfs ont craqué, chef.

Toutes mes excuses.

Cette fois, Curtis ne se contenta pas de lui tapoter l'avant-bras ; il lui assena une claque amicale sur l'épaule. Sandy fut à deux doigts de se rétracter de nouveau, mais là-dessus il s'aperçut que le gamin avait retiré ses gants souillés. Donc, ça pouvait aller.

Enfin, plus ou moins.

- T'étais pas le seul, dit Curt. Tony et moi, on a craqué aussi.

Mais vu ton état, tu ne l'as même pas remarqué. Dans notre affolement, on a foutu le caméscope par terre. J'espère qu'on ne l'a pas cassé. Sinon, faudra qu'on passe le chapeau pour en acheter un autre à Huddie. Viens, allons voir.

Les trois hommes se dirigèrent vers la salle des fournitures d'un pas relativement ferme, mais de prime abord aucun d'eux ne put se résoudre à y pénétrer. Leur hésitation était en partie due à la puanteur de soupe pourrie. Mais plus grave encore, il y avait la présence dans les lieux de la créature qui ressemblait à une chauve-souris, épinglée à son panneau de liège, dépiautée comme un lapin, et qui aurait eu besoin d'un lavage à grande eau comme ces accidents du samedi soir, ceux dont l'épouvantable odeur de sang, d'intestins arrachés, d'essence répandue et de caoutchouc br°lé

évoquait quelque affreux vieillard s'obstinant à empuantir tout le voisinage ; dès qu'on la sentait, on comprenait que quelqu'un était mort ou mourant, qu'une autre personne pousserait des cris stridents, qu'on découvrirait une chaussure - dont on priait le Ciel, le plus souvent en vain, qu'elle ne soit pas une chaussure d'enfant

- abandonnée au milieu de la route. Sandy avait vu cela bien des fois. Ils gisaient en travers de la chaussée ou du bas-côté de la route, ces corps que Dieu leur avait donnés en leur disant : Tiens, c'est pour la vie, fais-en le meilleur usage possible ayant pris des formes torturées -

os fracassés jaillissant d'un pantalon ou d'une chemise, têtes atrocement tordues mais encore capables de parler (ou de hurler), yeux coulant sur les joues, une mère ensanglantée levant vers les sauveteurs une fillette couverte de sang, semblable à une poupée disloquée, en leur disant : Est-ce qu'elle vit encore ?

Vous pourriez vérifier? Moi, je n'ose pas. Il y avait toujours des mares de sang sur les sièges, des traces de doigts sanglantes sur le peu qui restait des vitres. quand il y avait du sang sur la chaussée, il formait aussi des flaques dans lesquelles les gyrophares rouges des voitures de police faisaient danser des lueurs violettes, et il fallait laver tout cela à grande eau, le sang, la merde et les éclats de verre, oh que oui, parce que M. Tout-le-monde n'avait aucune envie de tomber là-dessus le lendemain matin tandis qu'il se rendait à l'église avec sa petite famille. Et parce que c'était lui qui réglait la note.

- Faut qu'on mette de l'ordre là-dedans, dit le sergent. Vous le savez bien, les gars.

Ils le savaient, bien s'r. Et pourtant, ils restaient paralysés.

Si ça se trouve, y en a qui vivent encore, se disait Sandy. L'idée était absurde, puisque la bestiole était restée au moins six semaines dans un sac en plastique au fond d'une glacière de camping hermétiquement close, mais la conscience de son absurdité ne suffisait pas. La logique n'avait plus force de loi, en tout cas pour l'instant.

quand on avait affaire à une créature qui n'avait qu'un ũil et dont le cerveau vert occupait le milieu de la poitrine, la seule idée qu'il puisse exister une logique semblait ridicule. Sandy n'avait aucune peine à s'imaginer que ces petites boules noires envelop-

pées de gaze légère se mettaient à palpiter et à s'agiter sur le pupitre comme des haricots sauteurs somnolents, tandis que la lumière incandescente des lampes Tensor les ramenait peu à peu à la vie.

Evidemment, ce n'était pas difficile de se l'imaginer. Et d'imaginer les sons qu'elles émettaient. Des espèces de miaulements suraigus, semblables à ceux d'oisillons ou de bébés-rats poussant leurs premiers cris. Mais enfin quoi bon Dieu, puisqu'il avait été le premier à prendre la fuite, le moins qu'il pouvait faire était d'être le premier à rentrer là-dedans.

- Venez, dit-il en franchissant le seuil. Il faut qu'on en finisse.

Après, je passerai le reste de la soirée sous la douche.

- Faudra que t'attendes ton tour, dit Tony.

C'est ainsi qu'ils nettoyèrent ce merdier, comme ils en avaient nettoyé tant d'autres sur l'autoroute. «a ne leur prit qu'une heure à tout casser, et même si la mise en train n'allait pas de soi, ils étaient plus ou moins redevenus eux-mêmes une fois le boulot terminé. Ce qui les aida par-dessus tout à retrouver l'équilibre fut le ventilateur. Après avoir éteint les deux lampes, ils purent le faire marcher sans crainte de causer un court-circuit. Curt n'insista même pas pour que la porte de la salle des fournitures reste fermée en permanence. Sandy en déduisit qu'il avait compris que leur tentative de quarantaine, assez peu efficace au demeurant, avait été définitivement compromise.

Le ventilateur ne suffit pas à dissiper complètement l'acre puanteur de chou aigre et de menthe poivrée, mais il en fit refluer une partie vers le couloir, ce qui apaisa leurs nausées. Tony vérifia le caméscope et déclara qu'il n'avait apparemment pas souffert.

- Je me souviens du temps o ́ ces petites merdes japonaises tombaient en panne pour un oui ou pour un non, dit-il. Curt, tu veux encore examiner quelque chose au microscope ? Au besoin, on tiendra le coup encore un moment. Pas vrai, Sandy ?

Malgré son peu d'enthousiasme, Sandy fit un signe d'assentiment. Il avait encore honte d'avoir détalé et d'avoir gerbé; il avait le sentiment qu'il était encore loin d'avoir expié sa faute.

- Pas la peine, dit Curt d'une voix lasse et découragée. Les espèces de petites boulettes qui en sont tombées, c'était sa portée.

Le liquide noir devait être son sang. Mais quant au reste, j'en ai pas la moindre idée.

Ce qu'il éprouvait n'était pas que du découragement ; il était à

deux doigts de sombrer dans le désespoir, mais Tony et Sandy ne le comprendraient que plus tard. Sandy en eut la révélation lors d'une de ces nuits d'insomnie auxquelles il venait tout juste de s'abonner. ... tendu sur son lit, dans sa petite bicoque de Statler Heights, les mains derrière la nuque, sa lampe de chevet allumée, sa radio jouant en sourdine, le sommeil le fuyant obstinément, il avait soudain compris la vérité à laquelle Curt s'était trouvé

confronté pour la première fois depuis l'arrivée de la Buick, et peut-

être même pour la première fois de sa vie : celle qu'il n'arriverait sans doute jamais à en savoir autant qu'il le souhaitait. Ou qu'il le fallait, se disait-il. Il avait eu pour ambition de découvrir on ne sait quel formidable secret, et où cela l'avait-il mené ? Tu peux toujours te brosser, comme ils disaient quand ils étaient gosses. L'Amérique était pleine de petits morveux tout feu tout flamme dont l'ambition affichée était de devenir champions de basket. Dans presque tous les cas, l'avenir qui les attendait serait nettement moins reluisant. En général, il y a un moment dans la vie où la plupart d'entre nous voient le monde tel qu'il est et se rendent soudain compte que s'ils retroussent les lèvres, ce n'est pas pour embrasser leur destin à pleine bouche, mais parce que la vie vient de leur faire avaler mine de rien une pilule amère.

N'était-ce pas le point où en était arrivé Curtis Wilcox ? Sandy en aurait mis sa main à couper. L'intérêt qu'il portait à la Buick allait sans doute se maintenir, mais au fil des années, sa véritable nature lui apparaîtrait de plus en plus clairement - car ce n'était jamais qu'un boulot de flic tout ce qu'il y avait de plus ordinaire. Un boulot qui consistait en surveillances prolongées, en rédaction de rapports (dans des carnets intimes que sa femme finirait par jeter au feu), et en nettoyages de merdier occasionnels chaque fois que la Roadmaster mettait au monde une nouvelle créature monstrueuse qui se débattait quelques instants avant de passer de vie à

trépas.

Ah oui, il y avait aussi une nuit d'insomnie par-ci par-là. Mais ça faisait partie des risques du métier, après tout.

Curt et Tony décrochèrent le monstre du panneau de liège et le remirent dans son sac en plastique. Ensuite, ils y firent tomber les petites boules noires à l'aide d'un pinceau qui servait habituellement aux prises d'empreintes, mais en en mettant toutefois deux de côté. Cette fois, Curt s'assura que le sac était hermétiquement fermé.

- Arky est encore dans le coin ? demanda-t-il.

- Non, dit Tony. Il voulait rester, mais je l'ai renvoyé chez lui.

- Alors, il faudrait qu'un de vous deux monte là-haut pour demander à Orv ou à Buck de mettre en marche l'incinérateur du fond de la cour. Il faudrait aussi mettre une casserole d'eau à

bouillir. La plus grande possible.

- Je m'en charge, dit Sandy, et après avoir éjecté la cassette du caméscope de Huddie, il se dirigea vers l'escalier.

Pendant son absence, Curt préleva avec un coton-tige des échantillons du liquide noir et visqueux qui avait jailli des viscères et de l'utérus de la créature. Il préleva aussi un peu de la sérosité

fluide et claire issue de sa cavité pectorale, emballa ses échantillons dans du film plastique et les plaça dans un autre sachet destiné

aux pièces à conviction. Les deux fûtus restants entourés de leurs ailes minuscules, dont l'unique œil vitreux faisait froid dans le dos, furent placés quant à eux dans un troisième sachet. Curt fit son office avec la compétence voulue, mais sans entrain, tel un flic indifférent opérant sur le lieu d'un crime banal.

Les échantillons et le cadavre écorché de la créature qui avait l'air d'une chauve-souris furent ensuite mis à l'abri dans le vieux meuble métallique tout cabossé, auquel George Morgan allait donner le sobriquet de " musée des horreurs de la Compagnie D ".

Tony avait demandé à Sandy de redescendre au sous-sol avec deux hommes une fois que l'eau aurait bouilli dans la casserole. Ils enfilèrent tous les cinq des gants de ménage en caoutchouc et récurèrent le cagibi de fond en comble. Ils entassèrent les derniers vestiges de la dissection dans un sac-poubelle, y ajoutèrent les chiffons sales, les gants de dissection, les masques de dentiste et les chemises souillées. Le sac-poubelle finit dans l'incinérateur dont la fumée s'éleva vers le ciel, Notre Père qui y êtes, donnez-leur le repos éternel, amen.

Sandy, Curtis et Tony prirent des douches tellement br°lantes et prolongées qu'ils vidèrent à deux reprises le ballon d'eau chaude du sous-sol. Ensuite, roses comme des bébés, peignés de frais et tout fringants dans leurs vêtements de rechange, ils allèrent s'installer sur le banc des fumeurs.

- Je suis propre comme un sou neuf, dit Sandy.

- Ton sou neuf, mets-le-toi o' je pense, rétorqua Curt d'une voix aimable.

L'espace d'un assez long moment, ils contemplèrent le hangar en silence.

- On en a carrément été arrosés, de cette saloperie, dit Tony à

la fin. Oui, on en a pris plein la gueule.

Une lune aux trois quarts pleine, polie comme un caillou, était accrochée au ciel. Sandy éprouva comme un frémissement dans l'air, et il se dit que la saison était sans doute sur le point de changer.

- Si on tombe malades...

- Si on avait dû tomber malades, ce serait déjà fait, dit Curt.

On a eu de la veine. Une veine de tous les diables. Vous avez vu vos mirettes dans la glace de la salle de bains ?

Ils les avaient vues, bien sûr. Ils avaient les yeux injectés de sang et bordés de rouge, comme des hommes qui viennent de passer une très longue journée à combattre un feu de forêt.

- A mon avis, ça nous passera, dit Curt. Mais on a eu foutrement raison de mettre des masques. Ils ont beau être sans effet contre les microbes, ça nous a au moins empêché d'avalier cette saloperie noire. Ce qui d'après moi aurait pu avoir des conséquences extrêmement néfastes.

Il ne se trompait pas.

AUJOURD'HUI :

Sandy

On était à court de sandwiches et de thé glacé. J'ai ordonné à

Arky de prélever dix dollars sur la cagnotte (qu'on rangeait dans un bocal au fond du placard de la salle commune) et d'aller faire un tour à la supérette Finn. Je me disais qu'avec douze canettes de coca et six de soda aux extraits de plante, on aurait de quoi tenir jusqu'au bout du récit.

- Si je me tire, je vais rater l'histoire du poisson, a protesté

Arky.

- L'histoire du poisson, tu la connais déjà, Arky. Tu connais tous les épisodes dans leurs moindres détails. Va nous chercher des boissons fraîches, s'il te plaît.

Il a démarré en faisant pétarader son vieux pick-up et il est sorti du

parking sur les chapeaux de roues. En roulant à cette vitesse-là, il allait se récolter une prune.

- Continue, a dit Ned. qu'est-ce qui est arrivé ensuite ?

- Euh, voyons un peu..., ai-je fait. Pour commencer, le sergent s'est retrouvé grand-père. «a s'est produit beaucoup plus tôt qu'il l'aurait souhaité, la gamine est venue au monde alors que sa mère n'était même pas mariée, ça a fait un beau remue-ménage au sein de la famille, mais ils ont fini par se calmer et quand la petite a été en ,ge de faire des études elle s'est inscrite à Smith, qui si je comprends bien est l'une des meilleures facs que puisse fréquenter une jeune fille. Le fils de George Morgan a marqué un point décisif au base-ball dans l'équipe des minimes et George en a été

tellement fier qu'il nous a bassinés avec pendant des semaines. Si je m'en souviens bien, ça s'est passé deux ans avant qu'il écrase la bonne femme de Lassburg et qu'il se fasse sauter le caisson. La femme d'Orvie Garrett a eu une septicémie et elle y a laissé deux orteils. Shirley Pasternak a fait son entrée parmi nous en 1984...

- 1986, a-t-elle rectifié d'une toute petite voix.

- T'as raison, c'était bien en 86, ai-je dit en lui tapotant le genou. C'est cette année-là qu'il y a eu un épouvantable incendie à Lassburg. Des gosses qui jouaient avec des allumettes dans le sous-sol d'un immeuble. Comme ça, pour se marrer. Ils étaient sans surveillance. Chaque fois que quelqu'un me dit que les Amish ont une façon de vivre complètement démentielle, je repense à

l'incendie de Lassburg. Il avait fait neuf victimes, dont les gosses qui s'amusaient au sous-sol, à l'exception d'un seul. qui regrette sans doute de s'en être tiré. Il a seize ans aujourd'hui, l',ge auquel tous les garçons du monde commencent sérieusement à s'intéresser aux filles, et avec la gueule qu'il a il pourrait jouer le rôle principal dans une version scénique de La Belle et la Bête jouée par une troupe d'amateurs au service des grands br[°]lés. Les chaînes de télé

nationales n'avaient pas fait état de l'événement - selon ma théorie personnelle, les incendies d'immeubles collectifs n'ont droit aux infos de huit heures que s'ils se produisent à Noël - mais à

l'échelle locale il avait fait pas mal de bruit, vous pouvez me croire, et en essayant de prêter main-forte aux victimes Jackie O'Hara s'était br[°]lé les mains au troisième degré. Ah oui, il y avait aussi un autre gars de chez nous, qui s'appelait James Dockery...

- Dockerty, a rectifié Phil Candleton. T'as oublié le T. Mais on peut pas te le reprocher, vu qu'il n'a passé qu'un mois ou deux ici, avant de se faire muter à Lycoming.

J'ai fait oui de la tête.

- quoi qu'il en soit, ce Dockerty a gagné le troisième prix au concours annuel du meilleur petit plat de la maison Betty Crocker avec sa recette spéciale de roulés aux saucisses. «a lui a valu un déluge de vanes, mais il ne l'a pas trop mal pris.

- Il l'a même très bien pris, a dit Lddie Jacubois. Il aurait d°

rester ici, on l'aurait vite adopté.

- Cette année-là, c'est nous qui avons remporté le combat à la corde du 4 juillet et...

En voyant la tête que faisait le gamin, je lui ai souri.

- Tu crois peut-être que je te mets en boîte, Ned, mais tu te trompes. Je t'assure. J'essaye de te faire comprendre, c'est tout. La Buick n'était pas le seul événement qui avait de l'importance pour nous, tu vois ? Loin de là. Y avait même des moments o' on oubliait complètement son existence. La plupart d'entre nous, en tout cas. Pendant de longues périodes, on n'avait aucune peine à

l'oublier, vu qu'elle restait tranquillement au fond de son hangar, sans attirer l'attention. Pendant ce temps-là, on avait des gars qui arrivaient, d'autres qui nous quittaient. Dockerty est resté tout juste assez longtemps pour qu'on lui accole le sobriquet de Roi de la Saucisse. Le jeune Paul Loving, celui qui s'est claqué le genou pendant le pique-nique du Labor Day, a été muté ailleurs, mais il est revenu parmi nous trois ans plus tard. Dans ce métier, la rotation n'est peut-être pas aussi rapide qu'elle peut l'être dans certaines entreprises, mais ça tourne quand même pas mal. Depuis l'été

1979, on a d° voir défiler dans les soixante-dix hommes au sein de la compagnie...

- Là, t'es vraiment trop modeste, a dit Huddie. Arrondis plutôt à une centaine, en tenant compte des mutations et des gars qui sont encore parmi nous aujourd'hui. Sans parler des planches pourries.

- Oui, il y en a bien eu quelques-unes, mais pour la plupart on faisait

correctement notre boulot. Et écoute-moi bien, Ned -

ton père et Tony Schoondist ont appris une leçon le jour où ton père a disséqué la bestiole aux ailes de chauve-souris. Moi aussi, ça m'a appris une leçon. Des fois, on n'a rien à apprendre, ou aucun moyen d'apprendre, ou même aucune raison d'essayer. J'ai vu un film dans lequel un personnage expliquait pourquoi il avait allumé un cierge à l'église bien qu'il ait cessé de pratiquer la religion catholique avec autant d'assiduité qu'autrefois. " Vaut mieux pas jouer au con avec l'infini ", qu'il disait. C'est peut-être ça, la leçon qu'on a apprise.

" De temps en temps, un nouveau séisme lumineux avait lieu dans le Hangar B. Tantôt c'était une petite secousse de rien du tout, tantôt un branle-bas de tous les diables. Mais chose stupéfiante, les gens s'habituent à tout, même à ce qui dépasse leur compréhension. quand une comète apparaît au ciel, la moitié du monde se met à s'arracher les cheveux en parlant du Jugement dernier et des quatre cavaliers de l'Apocalypse, mais pour peu qu'elle reste là six mois, plus personne n'y fait attention, elle devient la banalité même. C'est ce qui s'est produit dans les derniers jours du vingtième siècle, tu te rappelles ? C'était l'affolement général, tout le monde vociférait que le ciel allait nous tomber sur la tête et que les ordinateurs allaient capoter. Mais au bout d'une semaine, le monde s'est remis à tourner comme si de rien n'était.

J'essaye de te faire relativiser les choses, tu comprends. De te...

- Parle-moi du poisson, a-t-il dit.

La moutarde m'est de nouveau montée au nez. Il ne voulait pas écouter ce que j'avais à dire, même si j'y tenais beaucoup, et en dépit de tous mes efforts. Il n'était prêt à écouter que ce qui l'intéressait, et ça lui suffisait amplement. Tous les ados ont ce comportement, c'est une vraie maladie chez eux. Et la lueur qui brillait dans ses yeux me faisait penser à celle que j'avais vue briller dans les yeux de son père au moment où il se penchait sur la table de dissection en tenant un scalpel dans sa main gantée. (Je vais inciser : dans mes rêves, il m'arrive encore d'entendre la voix de Curtis Wilcox annoncer ça.) Mais ce n'était pas exactement la même lueur. Parce que le gamin n'était pas seulement rongé de curiosité. Il était en colère par-dessus le marché. Il était dans une rogne noire.

Moi, ce qui me foutait en rogne, c'était son refus d'accepter tout ce que j'étais prêt à lui donner, sa façon insolente de faire la fine bouche. Mais sa colère à lui, d'où provenait-elle ? qu'est-ce qui en formait le

noyau ? Les mensonges que sa mère avait d°

endurer, et qui s'étaient répétés au fil des années ? Celui dont il avait été lui-même victime, ne serait-ce que par omission ? Est-ce qu'il en voulait à son père d'avoir gardé le secret ? Est-ce qu'il nous en voulait, à nous ? Mais pourquoi nous en aurait-il voulu ?

Où aurait-il été chercher l'idée que la Buick avait causé la mort de son père ? Tout le monde savait que le seul coupable était Bradley Roach, ce Roach qui l'avait fait tourner comme un dervi-che en l'écrasant contre le flanc d'un 38-tonnes arrêté sur le bascôté de la route, le transformant en une bouillie sanglante étalée sur trois mètres de large, de la hauteur d'un policier de la route, un bon mètre quatre-vingt-cinq dans le cas de Curtis Wilcox, lui arrachant tous ses vêtements en les retournant comme des gants dans un hurlement de pneus strident tandis que la radio diffusait WPND, le poste local qui se targuait de ne passer que de la country, car qu'est-ce qu'un poivrot comme Bradley, avachi derrière le volant d'une bagnole surbaissée, aurait pu écouter d'autre que de la country ? Pendant que papa roucoulait avec sa voix de basse et que maman lui donnait la réplique avec sa voix de ténor, les pièces de monnaie furent arrachées des poches du pantalon de Curt Wilcox, son sexe fut fauché comme une mauvaise herbe, ses couilles furent réduites à l'état de gelée de fraise, son peigne et son portefeuille atterrirent sur la ligne jaune ; Bradley Roach était le seul responsable de tout ça, à moins qu'on ne veuille aussi faire porter le chapeau à la supérette de Statler où il avait acheté sa bière, voire à la brasserie industrielle qui l'avait fabriquée, avec ses pubs rigolotes montrant d'adorables grenouilles qui jacassent ou les vendeurs de bière joviaux d'un stade de base-ball, et non pas des cadavres gisant au bord d'une autoroute avec leurs tripes à l'air, ou peut-être qu'on voudra s'en prendre à l'ADN de Bradley, ses petits tortillons de fil cellulaire qui lui soufflaient à l'oreille Bois-en encore, bois-en encore depuis le jour où il avait avalé sa première gorgée de bière (car il y a des gens qui sont nés munis de cette sorte de dispositif, c'est-à-dire qu'ils sont pareils à des valises pié-gées prêtes à exploser à tout instant, ce qui n'est certes pas fait pour consoler les morts et les estropiés.) Ou on pourrait peut-être accuser Dieu, Dieu a toujours eu la cote comme bouc émissaire, parce qu'il ne répond jamais et ne donne pas son point de vue dans notre quotidien favori. Mais quant à la Buick, elle n'y était pour rien, pas vrai ? En dépit de tout le mal qu'il s'était donné

pour déterminer les causes de la mort de son père, Ned n'avait pu remonter jusqu'à la Buick. Elle était à des kilomètres de là, se la coulant douce dans son hangar, aussi peu blâmable que possible, sur ses luxueux pneus bicolores dont les rainures ne toléraient pas le plus

petit caillou, rejetant un à un (tous nos tests l'avaient prouvé) jusqu'au moindre grain de poussière. Elle était là dans son hangar, ne se mêlant des affaires de personne, pendant que l'agent Curtis Wilcox se vidait de son sang au bord de la route 32. Certes, il devait émaner d'elle une imperceptible et funeste odeur de chou, mais quelle conclusion pouvait-on en tirer ? Ce garçon ne s'imaginait tout de même pas que...

- Ned, la Buick ne lui a pas envoyé d'ondes, si c'est à ça que tu penses, ai-je dit. Elle n'agit pas de cette façon.

J'étais quand même un peu ridicule d'affirmer ça avec autant d'assurance dans la voix, comme si j'avais parlé d'un fait avéré, comme si j'avais eu quelque certitude que ce soit au sujet de la Roadmaster.

- Elle a une force d'attraction, peut-être même une espèce de voix bien à elle, quand elle entre dans une de ses... comment dirais-je... ?

- Une de ses phases actives ? a suggéré Shirley.

- Oui, c'est ça. Une de ses phases actives. On entend un bourdonnement sourd, quelquefois on a l'impression de l'avoir dans la tête... l'impression que c'est un appel... mais pourrait-on l'entendre de l'endroit où se trouvait la station Jenny, sur la route 32 ?

Jamais de la vie.

Shirley me regardait comme si j'étais soudain devenu cinglé, et c'était la sensation que je me donnais à moi-même. Où est-ce que je voulais en venir, au juste ? Est-ce que j'essayais de noyer sous un flot de paroles la colère que faisait naître en moi ce malheureux gamin qui n'avait plus de père ?

- Sandy ? Tout ce que je demande, c'est que tu me parles du poisson.

J'ai regardé tour à tour Huddie, Phil et Eddie. Ils ont eu tous trois le même genre de haussement d'épaules navré qui voulait dire : Les jeunes sont tous pareils, que veux-tu qu'on y fasse ?

En finir. Voilà ce que j'allais faire. Mettre ma colère entre parenthèses et en finir. Je lui avais dévoilé le pot aux roses (certes, je ne savais pas au début combien de roses contiendrait ce pot, je dois vous l'accorder), et désormais il ne me restait plus qu'à l'explorer jusqu'au bout.

- D'accord, Ned. Je vais te raconter ce que tu veux. Mais au moins mets-toi bien dans la tête que l'endroit où nous sommes est resté un

poste de police. que tu y croies ou non, que ça te plaise ou non, il faut que tu te souviennes que la Roadmaster avait fini par devenir un élément de notre vie quotidienne parmi beaucoup d'autres, comme de rédiger un rapport, de déposer devant un tribunal, d'éponger le dégueulis sur le tapis de sol d'une voiture de patrouille ou de subir les blagues polonaises de Steve Devoe. C'est important, tu comprends.

- D'accord. Mais parle-moi du poisson.

Je me suis laissé aller en arrière contre le mur et j'ai levé les yeux sur la lune. J'aurais tant aimé le remettre sur le chemin de la vie, si ça avait été en mon pouvoir. Ou lui offrir un gobelet en carton plein d'étoiles. C'était de la poésie, tout ça. Mais lui, la seule chose qui l'intéressait, c'était ce satané poisson.

Je me suis dit Oh, et puis merde, et je lui en ai parlé.

AUTREFOIS :

Pas de traces écrites : tel était le décret édicté par Tony Schoondist, et tout le monde s'y plia. Mais chacun savait de quelle manière il convenait de traiter les problèmes relatifs à la Buick, par quelles filières il fallait passer. C'était pas bien sorcier. Il n'y avait qu'à s'adresser à Curt, au sergent ou à Sandy Dearborn.

C'étaient eux les spécialistes de la Buick. Sandy supposait que s'il avait accédé à ce triumvirat, c'était du seul fait de sa participation à l'autopsie restée si f,cheusement célèbre. Et non à cause d'un intérêt particulier dont il e^t été animé vis-à-vis du phénomène en question.

En dépit de l'interdit prononcé par Tony, Sandy avait la quasi-certitude que Curt avait lui-même couché par écrit un certain nombre d'observations et d'hypothèses concernant la Buick. Mais si tel était bien le cas, il le gardait pour lui. Entre-temps, les chutes de température et les décharges d'énergie - les séismes lumineux

- se faisaient de plus en plus rares. Apparemment, la Buick s'étio-lait peu à peu.

Du moins, c'est ce qu'ils espéraient tous.

N'ayant jamais pris la moindre note, Sandy aurait été bien incapable de reconstituer avec précision la séquence des événements.

Les films enregistrés au caméscope au fil des années auraient sans doute pu l'y aider (si ça s'était avéré nécessaire un jour), mais il serait

resté un assez grand nombre de lacunes et de questions sans réponse. Si tous les séismes lumineux avaient été filmés, ce qui n'était pas le cas, ça n'y aurait pas changé grand-chose, vu qu'il n'existait entre eux que des différences minimales. Il s'en était produit une douzaine entre 1979 et 1983. La plupart relativement anodins. Deux d'entre eux avaient été aussi spectaculaires que le premier, et un troisième l'avait été encore plus. Ce gigantesque séisme-là - qui méritait le titre de champion toutes catégories -

avait eu lieu en 1983. Bien que n'étant pas Chinois, les hommes qui y avaient assisté désignaient encore l'année 1983 sous le nom d'année du Poisson.

Curtis se livra à un certain nombre d'expériences entre 1979 et 1983, plaçant des végétaux et des animaux de diverses espèces dans la Buick ou à proximité d'elle dès que la température chutait, mais les résultats furent pour l'essentiel une simple répétition de ce qui s'était produit avec Jimmy et Rosalynn. Autrement dit, il arrivait que des créatures disparaissent alors que d'autres fois elles ne disparaissaient pas. Il n'y avait aucun moyen de faire des pronostics sur ce point ; tout cela semblait aussi aléatoire qu'un jeu de pile ou face.

Lors d'une baisse subite de température, Curt plaça un cochon d'Inde dans un seau en plastique à côté du pneu avant gauche de la Roadmaster. Vingt-quatre heures après le feu d'artifice violet, alors que la température était redevenue normale dans le hangar, le cochon d'Inde était toujours dans son seau, sautillant et l'air raisonnablement heureux. Juste avant un nouveau séisme lumineux, Curt plaça sous la Buick une cage où il avait enfermé deux grenouilles. quand le séisme lumineux s'acheva, les deux grenouilles étaient encore dans la cage. Mais le lendemain, elle n'en contenait plus qu'une seule.

Le jour suivant, la cage était vide.

Il y eut ensuite en 1982 la fameuse expérience du coffre. C'était Tony qui en avait eu l'idée. Curt et lui mirent six cancrelats dans une boîte en plastique transparent qu'ils placèrent dans le coffre de la Buick. Cela se passait juste après l'un des feux d'artifice, et il faisait encore assez froid dans la voiture pour que de la vapeur leur sorte de la bouche lorsqu'ils se penchèrent au-dessus du coffre ouvert. Ils laissèrent s'écouler trois jours, l'un d'eux allant s'assurer chaque jour de l'état du coffre (avec chaque fois une corde enroulée autour de la taille, même si tout le monde se demandait à quoi pourrait servir cette foutue corde contre une force qui avait suffi à arracher Jimmy la

gerboise à sa demeure sans actionner aucune des deux trappes latérales - ou à faire disparaître les grenouilles de leur cage fermée). Les cancrelats se portaient on ne peut mieux le premier jour et les deux jours suivants. Le quatrième jour, Curt et Tony décidèrent qu'il était temps de les récupérer, puisque l'expérience n'avait rien donné et qu'il fallait revoir le plan une fois de plus. Mais les bestioles avaient disparu, ou du moins c'est ce qu'il leur sembla quand ils ouvrirent le coffre.

- Non, attends ! hurla Curt. Ils sont là, je les vois ! Ils tournent en rond à toute blinde, comme des fous furieux !

- Y en a combien ? lui répondit Tony sur le même ton.

Il se tenait juste au-delà du seuil de la petite porte latérale, agrippé à l'autre extrémité de la corde.

- Est-ce qu'ils sont au complet ? Comment ils ont fait pour sortir de cette putain de boîte, Curtis ?

D'après le décompte de Curtis, les cancrelats n'étaient plus que quatre, mais ça ne voulait pas dire grand-chose. Ces bestioles-là

n'ont pas besoin d'une bagnole magique pour se volatiliser ; elles y arrivent très bien toutes seules, comme peut en témoigner quiconque a tenté d'en écraser une à coups de pantoufle. quant à

savoir comment elles avaient réussi à sortir de la boîte en plastique, ça sautait carrément aux yeux. Elle était toujours hermétiquement fermée, mais à présent un petit trou rond en ornait un flanc. Le trou avait à peu près deux centimètres de diamètre, soit l'orifice qu'aurait pu laisser un projectile de fort calibre. Il n'y avait pas la moindre craquelure autour, ce qui pouvait laisser supposer que la perforation était due à un objet lancé à une vitesse extraordinaire.

Ou peut-être à la brûlure d'un rayon très puissant. Comme à

l'accoutumée, toutes les questions restèrent sans réponse. En guise de réponses, il n'y avait que des mirages. C'est alors que le poisson entra en scène. Au mois de juin 1983.

Il y avait bien deux ans et demi que les hommes de la Compagnie D avaient cessé de garder la Buick à l'œil vingt-quatre heures sur vingt-quatre, car à la fin de 1979 ou au début de 1980, ils avaient décidé qu'à condition de prendre un minimum de précautions, il n'y avait

plus tellement de raisons de s'en faire. Il va sans dire qu'un revolver chargé est dangereux, mais il n'est pas nécessaire de poster un homme en sentinelle vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour s'assurer qu'il ne va pas se mettre à tirer tout seul. Du moment qu'on le place sur une étagère inaccessible et qu'on tient les gosses à l'écart, cela suffit généralement à empêcher le pire.

Tony avait acheté une b,che de façon à éviter que les gens qui passaient dans le parking et jetaient un coup d'œil dans le hangar ne se mettent à poser des questions (en 1981, un nouvel employé

du Service des véhicules, qui avait la passion des Buick, avait même offert de la racheter). Le caméscope restait en permanence dans la cabane, monté sur son trépied et coiffé d'un sac en plastique destiné à le protéger de l'humidité, et la chaise n'en bougeait pas non plus (ainsi que la respectable pile de magazines qu'on avait placée dessous), mais au fil du temps Arky s'en était fait un abri de jardin. Les sacs de tourbe et d'engrais, les carrés de gazon et les bacs à fleurs prirent de plus en plus le pas sur l'équipement qui servait à surveiller la Buick. La cabane ne retrouvait son usage d'origine qu'au moment d'un séisme lumineux et dans les jours qui le précédaient et le suivaient immédiatement.

D'aussi loin que remontaient les souvenirs de Sandy, il n'avait jamais connu un début d'été aussi somptueux que le mois de juin de l'année du Poisson - l'herbe était luxuriante, les oiseaux chantaient au diapason, et l'air vibrait d'une espèce de chaleur délicate, semblable à celle du premier baiser de deux adolescents. Tony Schoondist avait pris des vacances pour aller voir sa fille en Californie (la fille dont le nouveau-né avait semé la zizanie). Le sergent et sa femme essayaient de recoller les morceaux avant qu'ils soient vraiment irréparables, projet qui semblait frappé au coin du bon sens. Sandy Dearborn et Huddie Royer avaient été chargés de le remplacer au pied levé, mais Curtis Wilcox - qui n'avait plus rien d'une jeune recrue - était le seul vrai patron en ce qui concernait la Buick, personne n'avait le moindre doute à ce sujet. Et c'est à

ce titre que Buck Flanders vint le voir par une belle journée de ce merveilleux mois de juin.

- La température a baissé dans le Hangar B, annonça-t-il.

Curtis haussa les sourcils.

- C'est pas la première fois que ça arrive, dit-il.

- Non, reconnut Buck, mais je l'ai jamais vue descendre aussi vite. Elle

a baissé d'au moins cinq degrés depuis ce matin.

Du coup, Curt se précipita vers la cabane avec la même vieille lueur d'excitation dans les yeux. En collant le visage à l'une des lucarnes de la porte basculante, la première chose qui le frappa fut la b,che de Tony. Elle était tombée par terre côté conducteur, ratatinée sur elle-même comme un tapis qu'on aurait piétiné en tous sens. Ce n'était pas la première fois que ça se produisait ; on aurait dit que la Buick était parfois prise de tremblements (ou de trémoussements) et faisait glisser sa housse en nylon jusqu'au sol comme une élégante en tenue de soirée qui se débarrasse de son étole d'un haussement d'épaules. L'aiguille du gros thermomètre rond indiquait seize degrés.

- Dehors, il fait vingt-trois, dit Buck qui se tenait un pas derrière Curt. J'ai vérifié le thermomètre qui est à côté de la mangeoire des oiseaux avant d'aller te prévenir.

- Donc, c'est de sept degrés qu'il a baissé, pas de cinq.

- Il marquait un peu moins de dix-huit quand je suis parti pour aller te prévenir. Tu vois à quelle vitesse il descend. On dirait presque le début d'une vague de froid. Tu veux que j'aille chercher Huddie ?

- Laissons-le tranquille. ...tablis une feuille de roulement. T'as qu'à demander à Matt Babicki de te donner un coup de main.

Tu mettras ça sous la rubrique, euh... " Entretien du véhicule ". Il faut que deux gars surveillent la Buick pendant le reste de la journée, et la nuit aussi. A moins que Huddie ne soit pas d'accord ou que la température remonte brusquement.

- D'accord, dit Buck. Tu veux prendre la première garde ?

Curt aurait bien voulu, il en avait même une envie folle, car son intuition lui disait qu'il allait se passer quelque chose, mais il secoua la tête.

- Je peux pas, dit-il. Je dois déposer au tribunal, et après on a un piège à gros-culs du côté d'Ebensburg.

Tony aurait poussé de hauts cris s'il avait entendu Curt employer un terme pareil pour désigner l'opération qui devait avoir lieu sur l'autoroute n° 9, pourtant c'était bel et bien d'un piège à gros-culs qu'il s'agissait. quelqu'un faisait transiter par le comté de Cambria de l'héroïne et de la cocaïne en provenance du New Jersey, et on soupçonnait que des routiers indépendants transportaient la came,

sans doute à leur insu.

- Pour tout te dire, j'ai tellement de choses à faire que je sais plus où donner de la tête. Merde !

Il se frappa la cuisse du poing, puis disposa ses mains en coupe autour de son visage et jeta un nouveau coup d'œil à l'intérieur.

Il n'y avait rien d'autre à voir que la Roadmaster, éclairée par deux rayons de soleil qui chevauchaient son capot bleu nuit comme les feux de deux projecteurs.

- Va chercher Randy Santerre. Et il me semble avoir vu Chris Soder en train de glander...

- C'était bien lui. Normalement, il n'est plus en service, mais comme les deux frangines de sa femme sont venues de l'Ohio pour leur rendre visite, il préfère regarder la télé ici. (Buck baissa la voix avant de continuer :) C'est pas à moi de te dire ce que t'as à faire, Curt, mais à mon avis ces deux-là sont des branleurs.

- Faudra bien s'en contenter. Dis-leur de me rendre compte régulièrement de la situation. C'est un code D, sans urgence particulière. Je vous passerai un coup de fil avant de quitter le tribunal.

Curt jeta un dernier regard, non dépourvu d'angoisse, à la Buick, puis tourna les talons et se dirigea vers le bâtiment principal afin de se raser et de se préparer à témoigner devant le juge. Cet après-midi-là, il perquisitionnerait un certain nombre de camions avec des collègues de la Compagnie G, à la recherche de cocaïne et en espérant que personne n'aurait la mauvaise idée de braquer un automatique sur eux. Il aurait peut-être pu trouver quelqu'un pour le remplacer, mais le temps lui manquait.

Soder et Santerre furent chargés de surveiller la Buick à sa place, ce qui ne leur faisait ni chaud ni froid. Pour les branleurs, tout se vaut. Ils restèrent debout à l'entrée de la cabane, clopes au bec, discutant le bout de gras, jetant de loin en loin un coup d'œil à

la Buick (Santerre était trop jeune pour s'en soucier, et du reste ne ferait pas de vieux os au sein de la police d'Etat), se racontant des blagues et profitant du beau temps. C'était une journée de juin si simple et belle que même un branleur ne pouvait faire autrement que d'en jouir. Au bout d'un moment, Buck Flanders prit la relève de Randy Santerre ; un peu plus tard, Orville Garrett prit celle de Chris

Soder. De temps en temps, Huddie venait jeter un coup d'œil à la Buick. A trois heures, quand Sandy vint occuper à sa place le fauteuil de chef de poste, Curtis Wilcox reparut enfin et prit la relève de Buck dans la cabane de garde. Loin de remonter, la température du hangar avait encore diminué de cinq degrés entre-temps, et des hommes qui n'étaient pas en service avaient afflué dans le parking de derrière à bord de leurs véhicules personnels. La nouvelle du code D s'était répandue comme une traînée de poudre.

Aux alentours de quatre heures, Matt Babicki passa la tête dans le bureau du chef de poste et annonça à Sandy que sa radio s'était mise à lui jouer des tours.

- Y a plein de parasites, chef. J'ai jamais rien vu de pire.

- Merde, fit Sandy.

Il ferma les yeux et se les frotta un bon coup en regrettant que Tony ne soit pas là. C'était la première fois qu'il assurait l'intérim de chef de poste, et pour satisfaisante que fût l'idée du petit bonus mensuel qui en découlerait, celle de devoir affronter une situation pareille n'avait rien pour lui plaire.

- Des emmerdes avec cette satanée bagnole. Comme si j'avais besoin de ça.

- Ne le prends pas trop à cœur, lui dit Matt. Elle va nous cracher quelques étincelles et ensuite les choses reprendront leur cours normal, y compris la radio. C'est toujours comme ça que ça se passe, non ?

Oui, c'était toujours comme ça que les choses se passaient. A vrai dire, Sandy ne se faisait pas tellement de souci au sujet de la Buick. Mais qu'arriverait-il si un collègue en patrouille avait un emmerde au moment où le centre de communications était H.S. ?

S'il lui était nécessaire de lancer un 33 - Venez à mon secours, vite

- ou un 47 - Envoyez une ambulance - ou plus horrible que tout, un 10-99 - Policier abattu. Sandy avait une bonne douzaine de gars de sortie, et dans un moment pareil il lui semblait que c'était une responsabilité écrasante.

- ...coute-moi bien, Matt. Prends ma voiture - la numéro 17

- et va te placer tout en bas de la côte. Là, tu devrais être à l'abri de toute interférence. Appelle tous les gars qui sont actuellement sur les routes et annonce-leur que le central est 17 pour l'instant.

Code D.

- Enfin quoi bon Dieu, Sandy ! Tu crois pas que c'est un peu...

- J'ai pas le temps d'écouter ta parodie de l'émission de Siskel et Ebert, dit Sandy.

La voix geignarde et les atermoiements perpétuels de l'officier de communications Babicki ne l'avaient jamais excédé à ce point.

- Fais ce que je te dis, c'est tout.

- Mais je pourrai pas voir le...

- Oui, tu vas probablement le rater, dit Sandy en élevant la voix malgré lui. Faudra absolument que tu ajoutes ça à la liste des tourments que t'as subis avant de l'envoyer à l'aumônier.

Matt fit mine de vouloir répliquer, mais en voyant la tête que faisait Sandy, il eut la sagesse de fermer son clapet. Deux minutes plus tard, Sandy le vit descendre la côte au volant de la voiture 17.

- A la bonne heure, marmonna-t-il. Et te gêne pas pour y rester, espèce de petit chieur de mes deux.

Sandy sortit du bâtiment et se dirigea vers le Hangar B, où il y avait déjà pas mal de monde. Des membres de la Compagnie D

principalement, mais aussi quelques gars du Service des véhicules vêtus des salopettes tachées de cambouis qui leur tenaient lieu d'uniforme. Comme cela faisait quatre ans qu'ils vivaient à proximité de la Buick, ils n'avaient pas peur à proprement parler, mais une certaine nervosité s'était néanmoins emparée d'eux. quand on constatait que le thermomètre avait baissé de plus de dix degrés par une chaude journée d'été, dans une pièce où la climatisation se ramenait à une porte qu'on ouvrait de temps en temps, on n'avait pas de peine à croire qu'un événement considérable se préparait.

Curt était revenu depuis assez longtemps pour mettre sur pied un certain nombre d'expériences - il en aurait sans doute monté

beaucoup plus s'il avait pu, se dit Sandy. Il avait placé sur le siège

avant de la Buick un carton à chaussures Nike qui contenait quelques grillons. La cage à grenouilles était sur la banquette arrière. Cette fois, elle ne contenait qu'une seule grenouille, mais c'était un batracien de belle taille, l'une de ces grenouilles-taureaux aux yeux protubérants qui vivent dans les marais. Il s'était aussi emparé de la jardinière pleine de fleurs qui ornait la fenêtre du bureau de Matt Babicki et l'avait mise dans le coffre de la Buick.

Et pour couronner le tout, il avait traîné Mister Dillon jusqu'au hangar et lui avait fait exécuter un tour complet de la voiture en le tenant par sa laisse, histoire de voir ce que ça donnerait. L'idée ne plaisait guère à Orvie Garrett, mais Curt avait réussi à le convaincre. Sous bien des aspects, Curt n'était encore qu'un petit jeunot dont l'assurance laissait beaucoup à désirer, mais dès qu'il s'agissait de la Buick son bagout égalait celui des joueurs professionnels les plus aguerris.

Il n'arriva rien pendant la promenade de Mister Dillon - pas cette fois en tout cas - mais de toute évidence la mascotte de la Compagnie D aurait préféré être ailleurs. Le pauvre chien manifestait une telle réticence que son collier l'étranglait à moitié, et il avançait la tête baissée et la queue entre les pattes, laissant échapper de loin en loin une méchante toux. Il ne regardait pas que la Buick, mais aussi tout ce qui l'entourait, comme si ce qui lui déplaisait tant chez cet ersatz de voiture avait contaminé l'ensemble du hangar.

quand Curt ressortit du hangar avec lui et tendit sa laisse à

Orville, il expliqua :

- Il se passe quelque chose, il l'a senti et je l'ai senti aussi. Mais c'est pas comme avant.

Voyant que Sandy était là, il répéta que ce n'était pas comme avant.

- Non, dit Sandy avec un signe de tête en direction du chien.

Au moins, il ne hurle pas à la mort.

- Pas encore, dit Orville. Viens, Dillon, retournons dans le bâtiment. Tu t'es bien conduit. Je vais te donner un biscuit.

Avant de s'éloigner, Orvie gratifia Curt d'un regard plein de reproche. Mister Dillon trottait tranquillement à côté de lui, sans qu'il soit besoin de tirer sur sa laisse pour le faire obéir.

A quatre heures vingt, la télé de la salle commune du premier étage

commença à faire des siennes. A cinq heures moins vingt, la température du Hangar B était tombée à neuf degrés. A moins dix, Curtis Wilcox vociféra :

- «a commence ! Je l'entends !

Sandy avait réintégré le bâtiment pour voir où en était la salle des communications (et c'était le bordel complet, un rugissement assourdissant de parasites à vous rendre barjot), et quand Curt se mit à gueuler il était en train de traverser le parking, où le nombre des véhicules personnels était à présent si considérable qu'on aurait cru que c'était le jour de la vente de charité au profit des orphelins de la police ou de la kermesse en faveur des petits myopathes qu'ils organisaient tous les ans au mois de juillet. Sandy se mit à courir, se frayant un chemin à travers la grappe de spectateurs qui se tordaient le cou pour distinguer ce qui se passait par la porte latérale, laquelle, chose incroyable, était encore grande ouverte. Et Curt était là, debout sur le seuil. Des vagues de froid jaillissaient du hangar, mais il n'avait pas l'air de s'en rendre compte. Il avait les yeux écarquillés, et quand il se retourna vers Sandy, son visage était celui d'un homme qui rêve.

- T'as vu ça, Sandy ? T'as vu ça ?

Bien sûr qu'il l'avait vue, la lueur d'un violet intense qui émanait de toutes les vitres de la Buick, s'insinuait par les fentes du coffre, et s'écoulait le long des flancs de la voiture comme un flot radioactif très dilué. A l'intérieur de la voiture, Sandy discernait avec beaucoup de netteté les silhouettes des sièges et du volant absurdement surdimensionné. On aurait dit des ombres chinoises.

Tout le reste de l'habitacle était noyé d'une froide luminescence violette, plus éblouissante que n'importe quelle fournaise. Le sourd vrombissement était nettement audible et s'enflait sans arrêt. Il taraudait le crâne de Sandy, qui aurait voulu perdre le sens de l'ouïe. quoique ça ne l'aurait pas avancé à grand-chose d'être sourd, puisqu'on avait la sensation de percevoir ce son non seulement avec les oreilles, mais avec tout le corps.

Sandy tira brutalement Curt en arrière et referma la main sur le bouton dans l'intention de fermer la porte. Mais Curt lui saisit le poignet.

- Non, Sandy, fais pas ça ! Je veux voir ! Je veux...

D'un geste sans douceur, Sandy le força à lui libérer le poignet.

- «a va pas la tête ? Dans ces cas-là, on est censés se conformer à la procédure, bordel ! Et t'es bien placé pour le savoir, puisque t'as participé à la mise au point de la procédure en question.

quand Sandy claqua la porte latérale, empêchant du même coup toute vision directe de la Buick, Curt battit des cils et grimaça comme un homme qu'on vient soudain d'arracher à un profond sommeil.

- D'accord, fit-il. D'accord, chef. Je m'excuse.

- Y a pas de mal, répondit Sandy.

Mais il ne le pensait pas vraiment. Parce que cet idiot de Curt serait resté debout sur le seuil. Dans l'esprit de Sandy, ça ne faisait pas l'ombre d'un doute. Il serait resté là, et il aurait été électrocuté

sur place, si l'électrocution était inscrite au programme des réjouissances.

- Faut que j'aille chercher mes lunettes de protection, dit Curt Elles sont dans le coffre de ma voiture. J'en ai de rechange, avec des verres très foncés. Un plein carton. T'en veux une paire ?

Sandy avait toujours l'impression que Curt n'était pas vraiment réveillé, qu'il faisait seulement semblant de l'être, comme quand le téléphone se met à sonner en pleine nuit.

- Bien s'r, pourquoi pas ? Mais va falloir qu'on soit prudents, d'accord ? Parce que ce coup-ci, ça s'annonce mal.

- «a va être du tonnerre ! s'écria Curt.

Son exubérance faisait un peu peur, mais en même temps Sandy la trouvait rassurante. Au moins, la voix de Curt ne ressemblait plus à celle d'un somnambule.

- Mais t'inquiète pas, maman - on va se conformer à la procédure et on sera vachement prudents.

Il se précipita vers sa voiture - pas sa voiture de patrouille, mais sa Bel Air amoureusement restaurée - et ouvrit le coffre. Il farfouillait encore dans les cartons qu'il y avait entassés quand la Buick explosa.

Elle n'explosa pas au sens littéral du terme, mais c'était incontestablement le mot qui convenait le mieux. Les hommes qui étaient présents ce jour-là ne devaient jamais l'oublier, mais ils n'en

parlèrent guère par la suite, même entre eux, car ils ne voyaient pas comment exprimer la terrifiante splendeur de ce phénomène. Sa puissance insensée. Tout ce qu'ils pouvaient dire, c'était qu'il avait obscurci le grand soleil de juin et que le hangar semblait en être devenu transparent, comme s'il n'avait plus été

qu'un fantôme de lui-même. Comment expliquer qu'une simple vitre ait pu faire écran entre une clarté pareille et le monde extérieur ? L'éclat éblouissant et palpitant se déversait à travers les parois en planches du hangar comme de l'eau passant à travers un tissu criblé de trous ; la forme des clous apparaissait en relief comme la trame d'une photo de presse ou les perles de sang violettes d'un tatouage neuf. Sandy entendit Cari Brundage crier : Ce coup-ci, elle va éclater pour de bon ! Derrière lui, dans le bâtiment central, Mister Dillon poussait des hululements de terreur.

- N'empêche qu'il voulait sortir pour se jeter sur elle, lui expliquerait Orville par la suite. Je l'avais fait monter dans la salle commune de l'étage, pour qu'il soit le plus loin possible du hangar, mais ça n'y a rien changé. Il savait où était la Buick. Je suppose qu'il avait dû l'entendre, que le vrombissement était arrivé

jusqu'à lui. Tout à coup, il a vu la fenêtre. Oh bon Dieu ! Si j'avais pas eu la présence d'esprit de le retenir par son collier, je crois qu'il serait passé à travers, qu'on soit au premier étage ou pas. Il m'a pissé dessus, mais je ne m'en suis rendu compte qu'au bout d'une demi-heure, ce qui montre à quel point j'étais terrorisé

moi-même.

Orville secoua la tête d'un air à la fois accablé et pensif.

- De toute ma vie, j'avais jamais vu un chien dans un état pareil. Sa fourrure était tout hérissée, il avait l'écume aux lèvres et on aurait pu croire que ses yeux allaient jaillir de leurs orbites.

Oh, bon Dieu !

Entre-temps, Curt était revenu ventre à terre avec des lunettes de protection - une bonne douzaine en tout. Les hommes s'en couvrirent les yeux, mais ce ne fut pas encore assez pour leur permettre de regarder la Buick ; ils ne pouvaient même pas s'approcher des lucarnes. Et cette fois encore un étrange silence régnait, alors qu'ils avaient l'impression qu'ils auraient dû être au centre d'un tohu-bohu assourdissant, avec des coups de tonnerre, des secousses sismiques et des éruptions volcaniques plein les oreilles. Contrairement à Mister

Dillon, ils ne percevaient même pas le vrombissement à travers les portes fermées du hangar. On n'en-

tendait que des pas traînants, le bruit d'un homme qui se raclait la gorge, le hululement de Mister Dillon dans le bâtiment principal, la voix d'Orvie qui essayait de le faire taire et les crachotements de parasites qui s'échappaient de la radio de Matt Babicki, dont la fenêtre désormais dépouillée de sa jardinière était restée ouverte. A part ça, calme plat.

Curt s'approcha de la porte basculante, la tête baissée et les mains en l'air. Par deux fois, il essaya de relever la tête pour regarder ce qui se passait à l'intérieur du hangar, mais sans succès. La lumière était trop vive. Sandy le prit par l'épaule.

- Inutile de t'acharner, dit-il. C'est impossible. En tout cas pour le moment. Si tu regardais là-dedans, ça te ferait fondre les yeux.

- qu'est-ce que c'est, Sandy ? murmura Curt. qu'est-ce qui se passe, bon Dieu ?

Sandy se borna à secouer la tête.

Pendant la demi-heure qui suivit, la Buick produisit un feu d'artifice dépassant de loin tous ceux qu'elle avait produits jusqu'alors, transformant le Hangar B en une sorte de boule de feu, faisant jaillir par toutes les lucarnes des rais de lumière éblouissants, crachant un chapelet d'éclairs, fournaise froide et silencieuse de néons bariolés. Si M. Tout-le-monde ou n'importe quel autre membre de sa petite famille étaient tombés par hasard sur ce spectacle, Dieu seul sait ce qu'ils en auraient pensé, à qui ils en auraient parlé et si leur récit aurait été considéré comme vraisemblable ou non, mais aucun intrus ne se matérialisa sur les lieux. A cinq heures et demie, les hommes de la Compagnie D virent de nouveau des éclairs lumineux se produire isolément, comme si la source d'énergie qui les alimentait s'était mise à faiblir. Cela rappela à Sandy les soubresauts d'une moto dont le réservoir est presque vide.

D'un pas circonspect, Curt s'approcha encore une fois des lucarnes, et bien qu'il fût obligé de baisser la tête chaque fois qu'un éclair aveuglant jaillissait, il parvint à jeter un coup d'œil par-ci par-là. Sandy vint le rejoindre, esquivant les déflagrations les plus vives (On doit avoir l'air de pratiquer un genre d'exercice un peu bizarroÙde, se dit-il), plissant les yeux, ébloui de lueurs malgré la triple épaisseur de verre polarisant de ses lunettes.

La Buick était rigoureusement intacte et ne semblait pas avoir changé d'un iota. La b,che gisait toujours en tas sur le ciment, sans la moindre trace de br°lure. Les outils d'Arky étaient toujours accrochés à leurs clous, et les piles de vieux numéros de l'hebdo local toujours soigneusement ficelées dans leur coin. Une simple allumette de cuisine aurait suffi à transformer en b°cher ces paquets de vieux journaux, mais le déluge d'éblouissante lumière violette n'en avait même pas roussi un angle.

- Sandy, est-ce que tu vois un de mes spécimens ?

Sandy fit non de la tête, recula d'un pas et ôta les lunettes de protection que Curt lui avait prêtées. Il les passa à Andy Colucci, qui avait une envie folle de jeter un coup d'œil dans le hangar.

Sandy, quant à lui, reprit le chemin du b,timent central. Apparemment, le Hangar B ne risquait plus d'exploser. Et il fallait bien qu'il assure ses fonctions de chef de poste par intérim.

Au moment de poser le pied sur la première marche de l'escalier, il se retourna pour jeter un coup d'œil en arrière. Malgré

leurs lunettes de protection, Andy Colucci et les autres hésitaient visiblement à s'approcher des lucarnes. La seule exception était Curtis Wilcox. Il se tenait le plus près possible de la porte -

comme s'il se croyait sorti de la cuisse de Jupiter, aurait dit la mère de Sandy - et faisait tout ce qu'il pouvait pour s'en approcher encore plus, appuyant ses lunettes à la vitre, ne se détournant que quand la machine crachait un éclair spécialement fulgurant, ce qui se produisait environ toutes les vingt secondes.

«a va le rendre aveugle, ou à tout le moins lui irriter la cornée, se dit Sandy. Il n'en fut rien toutefois. On aurait dit que Curt avait chronométré les éclairs, en avait adopté le rythme. En l'ob-servant, Sandy avait le sentiment qu'il détournait le visage une seconde ou deux avant qu'un éclair jaillisse. Et quand l'éclair jaillissait, il se muait en sa propre ombre dressée de toute sa hauteur, un danseur exotique se pétrifiant dans son mouvement avec à

l'arrière-plan une immense cascade de lumière violette. Le regarder ainsi avait quelque chose d'effrayant. Sandy avait un peu l'impression de regarder une chose qui était à la fois présente et absente, réelle et irréelle, qui tout en ayant une consistance palpable tenait du mirage. Sandy concluerait par la suite que vis-à-vis de la Roadmaster le

comportement de Curt était étrangement semblable à

celui de Mister Dillon. Il ne hurlait pas à la mort comme le chien l'avait fait dans la pièce commune de l'étage, mais il semblait néanmoins être relié à la voiture par une sorte de communication extrasensorielle, ou d'étroit synchronisme. L'image qu'en eut Sandy, et qui devait revenir le hanter plus tard, fut celle de deux danseurs évoluant au même rythme.

Oui, on aurait dit qu'il dansait avec elle.

Ce soir-là, sur le coup de six heures moins dix, Sandy contacta Matt par radio et lui demanda ce qui se passait en bas de la côte.

Matt répondit qu'il ne se passait rien (vu le ton de sa voix, Sandy comprit qu'il l'aurait volontiers traité de pauvre gland), et Sandy lui intima l'ordre de regagner sa base. Lorsqu'il fut de retour, Sandy lui annonça qu'il n'avait qu'à traverser le parking pour jeter un coup d'œil à la Buick si cela lui tenait toujours à cœur. Matt prit aussitôt ses jambes à son cou. quand il revint, au bout de quelques minutes, il avait l'air franchement dépité.

- Bah, elle nous a déjà fait le coup, dit-il.

Sandy fut bien obligé d'en conclure que la plupart des humains étaient d'une lenteur d'esprit désespérante ; que leurs sensations avaient vite fait de s'émousser, si bien que les choses les plus merveilleuses en devenaient tristement banales.

- Les gars prétendent tous qu'elle a déraillé un max il y a une heure, mais pas un seul n'a été foutu de m'expliquer comment.

Le ton méprisant sur lequel il disait cela ne surprit nullement Sandy. Dans l'univers d'un officier de communications, tout doit pouvoir être décrit ; la planisphère entière peut et doit se résumer en une poignée de chiffres-codes.

- Pas la peine de me regarder comme ça, dit Sandy. La seule explication que je peux te donner, c'est qu'elle brillait fort.

- Elle brillait fort ?

Matt lui décocha un regard qui semblait vouloir dire : Non seulement t'es un pauvre gland, mais t'es un vrai ringard par-dessus le marché. Sur quoi, il regagna son bureau.

A sept heures, le poste de télé de la Compagnie D (objet qui était toujours d'une importance primordiale pour ceux qui n'étaient pas en patrouille) s'était remis à fonctionner normalement. Il en allait de même des communications radio. Mister Dillon s'était enfilé comme chaque soir une grande gamelle de croquettes pour chien, puis s'était attardé dans la cuisine avec l'espoir de récupérer quelques restes, prouvant par là qu'il s'était remis à fonctionner normalement lui aussi. Et quand Curt passa la tête dans le bureau du chef de poste à huit heures moins le quart pour annoncer qu'il voulait aller dans le hangar pour voir où en étaient ses spécimens, Sandy ne vit pas pour quelle raison il l'en aurait empêché. Certes, il était aux commandes de la Compagnie D ce soir-là, mais en ce qui concernait la Buick, Curt avait autant d'autorité que lui, sinon plus. En plus, il s'était déjà passé une bonne longueur de sa satanée corde jaune autour de la taille, s'en étant entortillé le reste autour de l'avant-bras.

- Je ne sais pas si c'est une bonne idée, lui dit Sandy, ne parvenant pas à s'arracher quoi que ce soit de plus catégorique en guise de refus.

- Fichaises, fit Curt.

En 1983, ce mot-là lui revenait sans arrêt dans la bouche. Sandy le détestait. Il trouvait que ça faisait jeune blanc-bec. Il jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de Curt pour s'assurer qu'il n'y avait personne à proximité.

- Curtis, tu es marié, dit-il, et la dernière fois que nous avons parlé de ta femme, tu m'as dit qu'elle était peut-être enceinte. Est-ce que ce n'est plus le cas ?

- Si, mais elle n'a pas été chez le...

- Donc, tu es un homme marié et il y a des chances que tu sois bientôt père de famille. Et si ta femme n'est pas enceinte ce coup-ci, elle le sera sans doute la prochaine fois. C'est sympa. On ne pourrait souhaiter mieux. Moi, ce qui me dépasse, c'est la raison pour laquelle tu compromettrais tout ça à cause de cette foutue Buick.

- Allez quoi, Sandy - je cours au moins autant de risques chaque fois que je monte en voiture pour aller patrouiller. Chaque fois que je mets pied à terre pour m'approcher d'un véhicule à

l'arrêt. «a fait partie des risques du métier.

- Il s'agit de tout autre chose, et tu le sais aussi bien que moi, alors m'enquiquine pas avec tes débats philosophiques à la noix.

On n'est plus au lycée, merde. Aurais-tu oublié ce qui est arrivé à

Ennis ?

- Je m'en souviens très bien, dit-il.

Sandy pensa que ça devait être vrai, mais il y avait déjà près de quatre ans qu'Ennis Rafferty n'était plus parmi eux. D'une certaine manière, il était aussi anachronique que les vieux journaux entassés au fond du Hangar B. Et quant aux expériences plus récentes... Après tout, les grenouilles n'étaient jamais que des batraciens. Jimmy avait beau avoir été prénommé ainsi à cause d'un président, il n'était après tout qu'une gerboise. Et puis Curtis s'était enroulé une corde autour de la taille. Une corde qui était censée le protéger de tout danger. C'est ça, se dit Sandy, de même qu'aucun enfant en bas ,ge muni de brassards gonflables ne s'est jamais noyé dans une piscine. S'il avait dit ça à voix haute, est-ce que Curt lui aurait ri au nez ? Oh non. Parce que c'était Sandy qui était aux commandes ce soir-là, en tant que chef de poste par intérim et représentant symbolique de l'ensemble de la police d'... tat. N'empêche qu'il aurait vu une lueur moqueuse danser dans les prunelles de Curt. Curtis l'avait oublié, mais la corde n'avait encore jamais été mise à l'épreuve. Si la force qui se dissimulait à

l'intérieur de la Buick avait voulu s'emparer de lui, il y aurait eu une ultime fulguration de lumière violette et il ne serait rien resté

d'autre qu'une ligne jaune sur le sol en ciment avec une boucle vide en son extrémité ; adios amigo, heureuse chevauchée, voilà

un chat de plus qui essaye de satisfaire sa curiosité au pays de nulle part. Mais comment Sandy aurait-il pu lui ordonner de se tenir à carreau comme il avait ordonné à Matt Babicki d'aller se poster au bas de la côte ? Il pouvait tout au plus avoir une explication orageuse avec lui, mais à quoi bon s'engueuler avec un homme dont les yeux brillent d'une folle envie de jouer le tout pour le tout ? La seule chose s'ore, c'est qu'il le prendra de travers ; mais quant à le convaincre, on peut toujours se brosser.

- Tu veux que je tiennne l'autre bout de la corde, c'est ça ? lui demanda Sandy. Si t'es venu me voir, c'est parce que t'attends quelque chose de moi, et c'est s'orement pas mon opinion.

- Ma foi, ça m'arrangerait bien, dit-il en souriant de toutes ses dents.

Sandy l'accompagna jusqu'au hangar, et il s'enroula plusieurs

longueurs de corde autour de l'avant-bras, tandis que Dicky-Duck Eliot se mettait en position derrière lui, prêt à le retenir par la ceinture si les choses tournaient au vinaigre. C'est ainsi que le chef de poste par intérim se retrouva debout sur le seuil de la porte latérale du Hangar B, s'appêtant à bander tous ses muscles si la nécessité s'en présentait, se mordant la lèvre inférieure et respirant un poil trop vite. Il lui semblait que son pouls battait à cent vingt pulsations par minute. Il faisait encore frisquet dans le hangar, bien que le mercure du thermomètre soit en train de remonter peu à peu ; la douceur estivale en avait été bannie, et dès qu'on s'approchait de la porte on sentait s'insinuer en soi la même humidité glaciale que quand on débarque en plein mois de novembre dans un refuge de chasse, dont le poêle est aussi éteint qu'un dieu aux pieds duquel plus aucun adorateur ne se prosterne. Les secondes s'écoulaient avec une lenteur invraisemblable. Sandy ouvrit la bouche pour demander à Curt s'il comptait rester dans le hangar jusqu'à la fin des temps, mais là-dessus ses yeux tombèrent sur sa montre et il s'aperçut qu'il n'y était que depuis quarante secondes.

Il lui recommanda toutefois de ne pas passer de l'autre côté de la Buick, afin que la corde ne risque pas de rester coincée.

- Au fait, Curtis, quand tu ouvriras le coffre, tiens-toi à distance !
- C'est d'accord, dit Curt.

Il avait le ton amusé et plein d'indulgence d'un gamin qui promet à ses parents qu'il ne fera pas d'excès de vitesse, qu'il ne boira pas une goutte d'alcool à la boum, qu'il gardera son copain à l'œil, mais oui, bien sûr, vous pensez bien. Prêt à leur dire n'importe quoi pour leur faire plaisir le temps qu'ils le laissent foutre le camp de la maison, et là... va-va-VOOOM ! !

Il ouvrit la portière côté conducteur et passa le buste à l'intérieur en se penchant par-dessus le volant. Sandy se contracta, s'attendant plus ou moins à ce que quelque chose tire brutalement sur la corde. Sa réaction devait être contagieuse, car il sentit les mains de Dicky-Duck empoigner l'arrière de sa ceinture. Curt tendit les deux bras en avant de lui, et quand il se redressa il tenait la boîte à chaussures pleine de grillons. Il jeta un coup d'œil à

travers les trous du couvercle.

- A ce qu'on dirait, il en manque pas un, annonça-t-il avec une pointe de dépit dans la voix.

- Ils devraient être cramés, fit Dicky-Duck. Dans un incendie pareil...

Mais il n'y avait pas eu d'incendie. Il n'y avait eu que de la lumière. Il n'y avait pas la moindre trace de flamme sur les parois en bois et l'aiguille du thermomètre oscillait juste au-dessus de dix degrés, même si on avait du mal à en croire ses yeux, alors qu'une haleine humide et glaciale nous soufflait au visage. Pourtant, Sandy comprenait sans mal la réaction de Dicky-Duck Eliot.

quand on a le cr,ne encore tout endolori de lumière éblouissante et des phosphènes qui vous dansent sur la rétine, comment croire qu'une poignée de grillons qu'on avait abandonnés au beau milieu d'un feu d'artifice pareil aient pu s'en tirer indemnes ?

C'était pourtant le cas. Ils étaient tous là, et aucun n'avait eu le moindre bobo. Il en allait de même avec la grenouille-taureau, à cela près que ses gros yeux protubérants s'étaient opacifiés. Sa présence ne faisait aucun doute, mais dès qu'elle se mit en tête de sauter elle entra en collision avec la paroi de sa cage. Elle avait perdu la vue.

Curt ouvrit le coffre et s'en éloigna aussitôt, tout cela en un de ces mouvements fluides, un peu semblables à un pas de ballet, que la plupart des flics sont capables d'exécuter. Sandy contracta de nouveau ses muscles et serra la corde avec force, s'attendant à

une traction brutale. Une fois encore, Dicky-Duck s'accrocha à sa ceinture. Et cette fois encore, il n'arriva rien.

Curt enfonça le buste à l'intérieur du coffre.

- On se les caille là-dedans ! s'exclama-t-il d'une voix étrangement lointaine, qui sonnait un peu creux. Et je sens l'odeur -

cette odeur de chou et de menthe. Et aussi... attends...

Sandy attendit, et comme il ne se passait rien, il cria le nom de Curt.

- Je crois que c'est du sel, dit Curt. Un peu comme dans la mer. C'est ici que se trouve le centre, le vortex. Ici, dans le coffre.

J'en suis certain.

- Même si t'as découvert les mines du roi Salomon, lui dit Sandy, je veux que tu sortes de là immédiatement.

- Donne-moi une seconde de plus, dit Curt.

Il se pencha encore, et Sandy s'attendit presque à ce qu'il plonge la tête la première comme si quelque chose l'avait happé, car c'était bien le genre de blague à laquelle Curt Wilcox était capable de se livrer. «a lui était vraisemblablement venu à l'idée, mais en fin de compte il se ravisa. Il se borna à récupérer la jardinière de Matt Babicki et à la sortir du coffre. Puis il se retourna et la leva de façon à ce que Sandy et Dicky la voient clairement. Les fleurs avaient une mine tout ce qu'il y a de plus prospère. Elles seraient mortes au bout de quarante-huit heures, mais cela n'avait rien de surnaturel ; dans le coffre de la Buick, elles avaient pris un coup de gel au moins égal à celui qu'elles auraient subi si Curtis leur avait fait passer quelques heures au congélateur.

- «a y est, t'as fini ? demanda Sandy.

Il lui semblait que sa voix chevrotait comme celle d'une vieille mémé, mais qu'aurait-il pu y faire ?

- Oui, je crois, répondit Curtis avec une pointe de dépit dans la voix.

Il rabattit le hayon du coffre avec une telle violence que Sandy ne put réprimer un sursaut et que les doigts de Dicky-Duck se crispèrent autour de sa ceinture. Sandy eut le sentiment qu'il s'en était fallu d'un cheveu que Dicky-Duck ne le tire brutalement en arrière et qu'il ne se retrouve les quatre fers en l'air sur l'asphalte.

Pendant ce temps-là, Curt se dirigea vers eux d'un pas précautionneux, tenant entre ses bras, empilées l'une au-dessus de l'autre, la cage de la grenouille, la boîte à chaussures et la jardinière. Sandy enroulait la corde au fur et à mesure qu'il avançait, afin qu'il ne se prenne pas les pieds dedans.

quand ils se retrouvèrent tous les trois dehors, Dicky-Duck s'empara de la cage et posa un regard étonné sur la grenouille.

- C'est vraiment le bouquet ! s'exclama-t-il.

Après s'être débarrassé de la corde qui lui enserrait la taille, Curt s'agenouilla sur l'asphalte et ouvrit sa boîte à chaussures. Entre-temps, un groupe de quatre ou cinq hommes avaient formé le cercle autour d'eux. Dès que Curt eut ôté le couvercle de la boîte, les grillons en jaillirent, mais Curt et Sandy avaient l'un et l'autre eu le temps d'en faire le compte. Ils étaient huit, comme les cylindres du moteur inutile de la Roadmaster. Soit exactement le même nombre qu'au départ. Une expression de dégoût se peignit sur le visage de Curt. Il était plus dépité que jamais.

- Encore rien, dit-il. «a se termine toujours de cette façon. S'il existe une formule mathématique, équation au second degré ou théorème binomial, j'en vois pas trace.

- Dans ce cas, tu ferais peut-être mieux de passer la main, lui dit Sandy.

Curt baissa les yeux et regarda les grillons qui sautaient sur l'asphalte du parking, s'éloignant de plus en plus les uns des autres, chacun allant son chemin ; aucune équation, aucun théorème jamais élaborés par un mathématicien n'aurait permis de déterminer ce que serait la destination finale de l'un ou de l'autre d'entre eux. Leurs bonds étaient une parfaite illustration de la loi d'entropie. Curt avait toujours ses lunettes de protection autour du cou. Il les caressa quelques instants d'un doigt distrait, puis releva les yeux sur Sandy. Il avait les lèvres serrées et son regard n'exprimait plus le moindre dépit. Il y dansait de nouveau cette lueur un peu folle qui semblait dire : Jouons le tout pour le tout et essayons de rafler la mise.

- J'en suis quand même pas là, dit-il. Il doit y avoir...

Sandy lui laissa une chance, et voyant qu'il n'achevait pas, il lui demanda :

- Il doit y avoir quoi ?

Mais Curtis se borna à secouer la tête, comme s'il avait été incapable de formuler sa pensée. Ou comme s'il s'y était refusé.

Trois jours passèrent. Ils s'attendaient à une nouvelle chauve-souris ou à un nouveau cyclone de feuilles, mais cette fois le feu d'artifice n'eut pas de conséquence immédiate ; la Buick restait inerte. Le calme régnait dans leur petit coin de Pennsylvanie, surtout pendant les heures d'après-midi, ce qui tombait particulièrement bien pour Sandy Dearborn. Encore une journée, et il aurait droit à quarante-huit heures de congé. Ce serait de nouveau à

Huddie de faire tourner la baraque. Et quand Sandy reprendrait son service, Tony Schoondist serait revenu à son poste de commandement, comme il se devait. La température du Hangar B n'égalait toujours pas celle du monde extérieur, mais elle s'en rapprochait de plus en plus. Elle frôlait à présent les seize degrés, et aux yeux des hommes de la Compagnie D, à partir de quinze il n'y avait plus péril en la demeure.

Durant les quarante-huit heures qui avaient suivi le séisme lumineux

géant, le hangar avait fait l'objet d'une surveillance permanente. Au bout de vingt-quatre heures de calme plat, plusieurs gars s'étaient mis à r,ler contre les heures sup qu'on les obligeait à faire, et Sandy ne pouvait pas le leur reprocher. Les heures en question n'étaient pas rémunérées, bien entendu. Comment auraient-elles pu l'être ? Comment auraient-ils pu justifier auprès de Scranton les heures sup consacrées à la surveillance du Hangar B ? qu'auraient-ils inscrit sous la rubrique MOTIF DES HEURES SUPPL...MENTAIRES (SP...CIFIEZ, S'IL VOUS PLçT) ?

Curt Wilcox n'était pas chaud pour qu'on abandonne la surveillance à plein temps, mais il fallait bien s'accommoder des réalités de la situation. Lors d'un bref conciliabule, ils décidèrent de monter la garde par intermittence pendant encore huit jours, la surveillance devant être principalement assurée par les agents Dearborn et Wilcox. Si ces dispositions ne convenaient pas à Tony lorsqu'il reviendrait de ses vacances en Californie, il n'aurait qu'à les modifier.

Nous voilà maintenant à huit heures par un soir d'été, vers le solstice, avec le soleil qui va bientôt se coucher en suspens, rouge et boursoufflé, au-dessus des Short Hills, projetant en longues traînées d'ultimes et nostalgiques lueurs. Sandy était dans son bureau, se donnant un mal de chien pour établir le tableau de service du week-end, plutôt à l'aise dans sa fonction de chef de poste. A certains moments, il se voyait assez bien l'occupant de manière plus ou moins permanente, et par ce soir d'été c'était exactement ce qu'il ressentait. Je crois que j'en serais capable : c'est cette idée-là qui lui passait dans la tête au moment o' George Morgan remonta l'allée à bord de la voiture n° 11. Sandy lui adressa un signe de la main et il sourit quand George effleura du doigt le large bord de son chapeau - sa façon de dire je te le rends bien.

George était en patrouille ce soir-là, mais se trouvant à une assez courte distance du poste, il était revenu faire le plein. Dans les années quatre-vingt-dix, les hommes de la police d'...tat de Pennsylvanie ne disposeraient plus de ce genre de privilèges, mais en 1983 il était encore possible de se ravitailler en carburant sur place, c'était toujours ça d'économisé. George régla la pompe automatique et se dirigea nonchalamment vers le Hangar B histoire d'y jeter un petit coup d'œil.

Il y avait de la lumière à l'intérieur (le plafonnier restait allumé

en permanence), et cette bonne vieille Buick 1954, l'enfant chéri de la Compagnie D, était tranquille comme baptiste, luisant de tous ses chromes, comme si elle n'avait jamais avalé un collègue, rendu une

grenouille aveugle, ou accouché d'une chauve-souris monstrueuse. George, qui était encore à quelques années de sa propre fin de course (deux canettes de bière, puis le canon du pistolet enfoncé dans la bouche, nettement au-delà du voile du palais, pour éviter tout risque d'erreur, car un flic qui a décidé de se foutre en l'air ne se loupe pour ainsi dire jamais), se tenant face à la porte basculante, dans la posture que les hommes de la Compagnie D semblaient tous adopter à tour de rôle, l'air dégagé

et les jambes écartées, tel un inspecteur de la voirie venu vérifier l'état d'avancement d'un chantier, les mains sur les hanches (posture A), les bras croisés sur la poitrine (posture B) ou les paumes en visière de part et d'autre du visage les jours où le soleil était particulièrement brillant (posture C). C'est une façon de se tenir qui indique que ledit inspecteur de la voirie détient toutes sortes de réponses, que c'est un authentique expert qui peut passer des heures à discuter de la fiscalité, de la politique ou des coiffures en vogue chez les jeunes.

Ayant jeté son petit coup d'œil, George s'appêtait à faire demi-tour quand un choc étouffé se fit tout à coup entendre à l'inté-

rieur. Là-dessus, il y eut un silence (assez long, comme il devait l'expliquer à Sandy par la suite, pour qu'il ait l'impression d'avoir imaginé le son), puis un deuxième choc étouffé se fit entendre. Le coffre de la Buick se souleva brièvement en son milieu, puis retomba aussitôt. George esquissa un pas en direction de la porte latérale, avec l'intention d'entrer dans le hangar pour voir de quoi il retournait. Mais il se souvint tout à coup que cette bagnole avalait parfois des gens. Il se pétrifia sur place, chercha autour de lui s'il n'y aurait pas quelqu'un susceptible de lui prêter main-forte, mais ne vit personne. quand on a besoin d'un flic, on n'en trouve jamais. Il songea un instant à pénétrer seul dans le hangar malgré tout, pensa à Ennis, qui au bout de quatre ans n'était toujours pas rentré déjeuner, et mit le cap à toute vitesse sur le bâtiment principal.

George surgit dans l'embrasement de la porte, le souffle court, l'air terrorisé.

- Sandy, amène-toi, vite ! Je crois qu'un crétin en a enfermé

un autre dans le coffre de cette saloperie de bagnole. Histoire de se marrer, tu vois.

Abasourdi, Sandy le regarda avec des yeux ronds. Il n'arrivait pas à croire que quelqu'un - même un demeuré comme Santerre

- ait pu se livrer à un acte aussi stupide. Pourtant, il le savait, les êtres humains sont capables de tout. Et il savait qu'aussi incroyable que ça paraisse, dans la plupart des cas ils n'agissent pas ainsi par méchanceté.

George crut que si le chef de poste par intérim faisait cette tête, c'était parce qu'il n'y croyait pas.

- Peut-être que je me trompe, mais j'essaye pas de te faire marcher, je te jure. Il y a quelque chose qui cogne sur le coffre. De l'intérieur. On dirait des coups de poing. J'ai failli entrer dans le hangar, mais au dernier moment j'ai changé d'avis.

- T'as bien fait, dit Sandy. Viens, allons voir.

Ils se précipitèrent vers la sortie, ne marquant que deux brefs arrêts le temps que Sandy inspecte la cuisine du regard et appelle du bas de l'escalier pour le cas où il y aurait eu quelqu'un à l'étage.

Mais il n'y avait pas ,me qui vive. D'ordinaire le bâtiment n'était jamais vide, mais pour une fois il l'était. Pourquoi ? Tout simplement parce que quand on a besoin d'un flic, on n'en trouve jamais. Ce soir-là, c'était Herb Avery qui officiait dans la salle des communications, ce qui faisait au moins un homme, et il vint voir ce qui se passait.

- Tu veux que je fasse revenir un des gars de sa patrouille, Sandy ? Si tu y tiens, je demande pas mieux.

- Pas la peine, dit Sandy.

Il cherchait des yeux autour de lui, essayant de se souvenir de l'endroit où il avait vu la corde pour la dernière fois. Elle devait être dans la cabane. A moins qu'un taré quelconque ne l'ait emmenée chez lui pour hisser un meuble par la fenêtre, ce qui n'aurait rien eu de particulièrement étonnant.

- Allons-y, George.

Ils traversèrent le parking dans la lumière rougeoyante du soleil couchant, leurs deux ombres s'étirant derrière eux à n'en plus finir, et s'approchèrent de la porte basculante pour jeter un coup d'œil à la Buick. Elle était là, dans la position qui avait toujours été la sienne depuis le jour où Johnny Parker l'avait remorquée à l'intérieur (le vieux bonhomme avait pris sa retraite depuis et était obligé de mettre un masque à oxygène la nuit - mais n'avait pas arrêté de fumer pour

autant). Projetant son ombre à elle sur le sol en ciment.

Au moment précis où Sandy faisait volte-face pour aller s'assurer que la corde était bien dans la cabane, un nouveau choc sourd se fit entendre. Bruyant, mais pas spécialement violent. Le coffre frissonna, et le hayon se souleva brièvement en son milieu. Sandy eut l'impression que la Roadmaster avait tangué imperceptiblement sur ses amortisseurs.

- Non mais t'as vu ça ? s'écria George.

Il allait ajouter quelque chose, et à cet instant-là la serrure du coffre céda, le hayon se dressa sur ses gonds, et le poisson en jaillit.

Bien sûr, ce n'était pas plus un poisson que la créature précédente n'avait été une chauve-souris, mais George et Sandy comprirent instantanément que cette bête n'était pas faite pour la vie terrestre ; elle n'était pas pourvue d'une mais de quatre ouïes, qui traçaient des estafilades parallèles en travers de sa peau dont l'argent était noirci et terni. Elle se terminait par une queue membraneuse, hérissée de dentelures irrégulières. En tombant du coffre de la Buick, elle avait été secouée d'un dernier spasme d'agonie. Le bas de son corps s'était replié sur lui-même, et Sandy avait compris l'origine des chocs sourds. Oui, c'était l'évidence même, mais rien ne pouvait expliquer comment une créature de cette taille avait pu tenir dans le coffre de la Buick. La chose qui s'était abattue avec un claquement sinistre sur le sol en ciment était aussi grande qu'un canapé.

Se cramponnant l'un à l'autre comme deux enfants, George et Sandy hurlèrent en chœur. L'espace d'un instant, ils ne furent plus que des enfants, toute espèce de pensée adulte s'étant effacée de leur esprit. Derrière eux, quelque part dans le bâtiment principal, Mister Dillon se mit à aboyer.

La créature qui gisait là, sur le sol en ciment, n'était pas plus un poisson qu'un loup n'est un animal domestique, même s'il ressemble d'assez près à un chien. Du reste, elle n'avait l'aspect d'un poisson que jusqu'aux estafilades violettes de ses ouïes. A l'endroit où aurait dû se trouver une tête - dont la gueule et les yeux auraient été rassurants pour l'esprit - il n'y avait qu'un méli-mélo d'antennes roses, à vif, trop fines et raides pour être des tentacules, trop épaisses pour être des cils. Chacune de ces antennes était surmontée d'une nodosité noire, et la première pensée cohérente de Sandy fut : C'est une crevette, le haut du corps d'une crevette, et ces petites boules noires sont ses yeux.

- Mais qu'est-ce qui vous arrive, bon Dieu ? vociféra une voix.

Sandy se retourna et aperçut Herb Avery debout sur les marches de derrière. Une lueur d'affolement dansait dans son regard, et il tenait son Ruger à la main droite. Sandy ouvrit la bouche, et au début il n'émit qu'une espèce de couinement catarrheux. George, quant à lui, n'avait même pas tourné la tête ; il fixait toujours la lucarne des yeux, la mâchoire pendante, l'air hébété.

Sandy reprit son souffle et fit une nouvelle tentative. En guise de cri, il ne produisit qu'une sorte de hoquet sibilant, semblable à celui d'un homme qui vient de prendre un coup de poing dans le ventre, mais c'était déjà mieux que rien.

- «a va, Herb, éructa-t-il. Tout baigne. Retourne à ton poste.

- Mais pourquoi vous avez... ?

- Retourne à ton poste ! («a commence à s'arranger, se dit Sandy.) Allez, Herb, vas-y. Et rengaine-moi ce pétard.

Herb baissa les yeux sur son pistolet, comme s'il venait seulement de s'apercevoir qu'il l'avait à la main. Il le remit dans sa gaine, et regarda Sandy d'un air indécis. Sandy agita les mains dans l'air et il se dit : Mamie Dearborn te dit de retourner à ton poste dare-dare !

Herb fit demi-tour et réintégra le bâtiment en criant à tue-tête pour faire cesser les aboiements de Mister D.

Sandy se tourna de nouveau vers George, qui était blanc comme un linge à présent.

- Il respirait, Sandy - ou en tout cas, il essayait. Il avait les omphales qui remuaient et les flancs qui se soulevaient. Mais il ne bouge plus maintenant. (Il avait les yeux écarquillés, comme un gosse qui vient tout juste de réchapper d'un accident de voiture.) Je crois qu'il est mort. (Ses lèvres s'étaient mises à trembler.) Et même, je l'espère.

Sandy jeta un coup d'œil à l'intérieur. Au début, il crut que George se trompait, que la créature vivait encore. qu'elle respirait encore, ou en tout cas qu'elle essayait. Ensuite il prit la mesure exacte de ce qu'il voyait et ordonna à George d'aller chercher le caméscope.

- J'amène aussi la corde ?

- Pas la peine, vu qu'on n'entrera pas dans le hangar - en tout cas pas

pour l'instant. Mais va me chercher la caméra, et magne-toi le cul.

George contourna le hangar d'un pas lourd et un peu chancelant. L'émotion lui avait fait perdre ses moyens. Sandy scruta de nouveau l'intérieur du hangar, en disposant ses mains de part et d'autre de son visage pour protéger ses yeux de l'éblouissante lueur rouge du soleil couchant. Il y avait bel et bien un mouvement dans le hangar, mais ce mouvement n'avait rien à voir avec la vie.

C'était une brume qui s'élevait du flanc argenté de la créature et des estafilades violettes de ses ouïes. A la différence de la pseudo chauve-souris, les feuilles s'étaient décomposées à toute allure.

Cette créature s'était mise à se putréfier comme les feuilles, et Sandy avait l'intuition qu'une fois que le processus serait engagé

pour de bon, ce serait très rapide.

Même de l'extérieur, et de derrière la porte fermée, il sentait son odeur. L'odeur acre et humide d'une mixture de chou, de concombre et de sel, aussi nauséabonde que celle d'un bouillon qu'on aurait fait boire à un malade pour l'achever plutôt que le remettre sur pied.

La brume montant de son flanc devenait de plus en plus dense ; il en sortait aussi, par à-coups, de l'enchevêtrement d'antennes roses qui lui tenait lieu de tête. Sandy crut entendre une espèce de sifflement assourdi, mais ce n'était peut-être que son imagination qui lui jouait des tours. Puis une fente noire apparut en travers des écailles d'un gris argenté, remontant de sa queue déchiquetée jusqu'à la rangée d'ouïes violettes. Un liquide noir, tre, qui devait être pareil à celui qu'avaient trouvé Arky et Huddie autour du cadavre de la fausse chauve-souris, s'en écoula - d'abord goutte à goutte, puis en un flot plus régulier. Sandy vit qu'au-dessous de la fente, le corps s'était mis à enfler d'une manière impressionnante. Ce n'était pas une hallucination, pas plus que le sifflement assourdi qui lui emplissait les oreilles. Le poisson ne se contentait pas de se décomposer - il allait purement et simplement s'anéantir. Par l'effet du changement de pression, ou peut-être même par celui de la transformation radicale de son environnement. Sandy se souvint d'avoir lu autrefois dans un magazine (ou peut-être vu à la télé dans une émission du National Géographique), que les créatures remontées du fond de leurs abysses marins explosaient tout bonnement au contact de l'air.

- George ! brailla-t-il à tue-tête. Magne-toi le cul, bon Dieu !

George rejallit à toute allure de la cabane, tenant le caméscope par le

haut de son trépied en aluminium. L'objectif de la caméra brillait lugubrement au-dessus de son poing fermé ; dans la lueur rouge du soleil couchant, on aurait dit l'œil d'un ivrogne.

- Je suis pas arrivé à le décrocher de son trépied, haleta-t-il. Il aurait fallu que j'aie le temps de comprendre quelque chose à son espèce de fermoir à la noix - ou peut-être que je le revissais au lieu de l'ouvrir.

- «a fait rien, dit Sandy en lui arrachant l'appareil des mains.

De toute façon, le trépied ne posait aucun problème ; il avait été réglé de façon à ce que la hauteur de la caméra corresponde à

celle des lucarnes depuis déjà plusieurs années. Le problème se présenta quand Sandy appuya sur le bouton ON et colla l'œil au viseur. En guise d'image, il ne vit que l'inscription LO BAT, signifiant que la pile était à plat.

- Cette putain de saloperie d'engin nous a l,chés ! Retourne dans la cabane, George. Sur l'étagère o~ sont rangées les cassettes vierges, il y a une pile de rechange. Apporte-la-moi.

- Mais je veux voir...

- Je m'en fous ! Vas-y, je te dis !

George repartit ventre à terre. Son chapeau de traviole lui donnait une touche bizarrement joviale. Sandy enfonça la touche RECORD sans savoir ce qu'il obtiendrait, mais en espérant qu'il se passerait quelque chose. En collant de nouveau l'œil au viseur, il s'aperçut que les lettres LO BAT commençaient elles-mêmes à

s'estomper.

Curt va me tuer, se dit-il.

C'est à l'instant précis o~ il posait de nouveau les yeux sur l'une des lucarnes du hangar que le cauchemar se déclencha. La créature se fendit sur toute sa longueur, déversant son liquide ichoreux non plus au goutte à goutte mais à grands flots. Il s'étala sur le ciment comme la bouillasse immonde qui se dégorge d'un tuyau bouché.

Ce qui fut suivi d'une sonore éruption de tripes - espèces de sacs mous d'une gelée jaune ros,tre, qui sitôt entrés en contact avec l'air se rompirent et se mirent à expulser de la vapeur.

Tournant la tête, Sandy se couvrit la bouche d'une main en appuyant de toutes ses forces pour être s'r qu'il ne vomirait pas, puis il gueula :

- Herb ! Si t'as toujours envie de voir ce qui se passe, c'est ta dernière chance ! Fais vite !

Pourquoi Sandy avait-il éprouvé le besoin de faire revenir Herb Avery à temps pour assister au spectacle ? Par la suite, il serait bien incapable de se l'expliquer. quoi qu'il en soit, ça lui avait paru parfaitement sensé sur le moment. Il n'aurait pas été plus surpris en s'entendant crier le nom de sa défunte mère. Il y a des jours o' l'esprit d'un individu devient inaccessible à toute logique, à

toute raison. Dans une seconde comme celle-là, il ne pouvait pas se passer de Herb. Une présence doit obligatoirement être assurée en permanence dans la salle des communications, règle sacro-sainte que les membres des divers corps de la police rurale sont tous censés appliquer à la lettre. Mais une règle est faite pour être enfreinte, et Herb n'aurait plus jamais l'occasion de voir ça dans sa vie, comme aucun d'eux du reste, et à défaut d'une cassette de l'événement, Sandy disposerait au moins d'un témoin - et même de deux si George revenait à temps.

Herb fit si brusquement son apparition qu'on aurait pu croire qu'il les avait guettés tout ce temps-là depuis la porte de derrière, et il traversa le parking au galop dans la lueur rouge du soleil couchant. L'expression de son visage trahissait un mélange de peur et d'avidité. A l'instant o' il arrivait à la hauteur du hangar, George surgit de la cabane, brandissant une pile de rechange. On aurait dit un concurrent du Juste Prix qui vient de gagner le gros lot.

- La vache, qu'est-ce qui schlingue comme ça ? demanda Herb, en se couvrant brusquement le nez et la bouche de la paume, si bien qu'après La vache tous les mots qu'il prononçait furent étouffés.

- La puanteur n'est pas le pire, dit Sandy. Tu ferais mieux de jeter un coup d'œil pendant qu'il en est encore temps.

Ils regardèrent tous les deux, et poussèrent des cris d'horreur sensiblement identiques. Entre-temps, le poisson avait explosé

entièrement et se liquéfiait, se mêlant à l'humeur noire sécrétée par son sang venu d'ailleurs. De tournoyants nuages de vapeur rose s'élevaient de son cadavre et des viscères qu'avait expulsés sa plaie béante. La vapeur avait la consistance d'une fumée s'élevant d'un amas de matières organiques en décomposition. Elle mas-quait la Buick

depuis son coffre béant jusqu'à sa calandre, si bien que la Roadmaster 54 n'était plus qu'une auto fantôme.

S'il y avait eu plus de spectacle en perspective, Sandy se serait sans doute obstiné à tripatouiller la caméra, ce qui lui aurait peut-

être donné l'occasion d'insérer la pile à l'envers à la première tentative voire même de détraquer toute la belle mécanique dans sa fébrilité. Le fait de savoir qu'il n'aurait pas grand-chose à filmer en opérant le plus vite possible eut un effet rassérénant sur lui, en sorte qu'il logea la pile dans son réceptacle d'un simple coup de pouce. Lorsqu'il colla de nouveau l'œil au viseur, il se retrouva face à une vue claire et bien dégagée de pas grand-chose : une créature amphibie en voie de disparition qui aurait pu être soit un fabuleux monstre marin échoué sur terre, soit simplement quelque version ichtyologique du Géant de Cardiff gisant sur une couche invisible de carboglace. La cassette montre l'espace d'environ dix secondes l'enchevêtrement d'antennes ros, tres qui tenait lieu de tête à la créature, et un chapelet de petites protubérances rouges qui se liquéfient rapidement le long de sa queue ; on voit ce qui ressemble à de l'écume de mer malpropre s'exsuder de son appendice caudal et s'écouler en un ruisseau léthargique sur le sol en ciment. Arrivée à ce stade, la créature dont la masse convulsive avait lourdement chuté du coffre de la Roadmaster n'existe pour ainsi dire plus, il n'en reste plus guère qu'une ombre dans la brume. La voiture n'est plus elle-même qu'une ombre. Toutefois, même dans la brume, son coffre ouvert reste visible et il a l'air d'une gueule béante. Approchez, adorables chérubins, venez voir l'horrible crocodile.

George, secoué de hoquets et dodelinant de la tête, recula de plusieurs pas.

De nouveau, Sandy pensa à Curtis, qui pour une fois était rentré chez lui dès la fin de son service. Michelle et lui avaient fait de grands projets pour ce soir : un dîner au Cracked Flatter, le meilleur restaurant de Harrison, suivi d'une séance de cinéma. Vu l'heure qu'il était, ils avaient sans doute achevé leur repas et étaient arrivés au cinéma. quelle salle ? Il y en avait trois dans les environs immédiats. S'ils avaient déjà eu des enfants avant celui qui était en route, Sandy aurait pu téléphoner chez eux pour poser la question à leur baby-sitter. Mais ce coup de fil, est-ce qu'il l'aurait passé ? Probablement pas. S'rement pas même. Depuis un an et demi, Curt s'était mis à mener une existence un peu plus bourgeoise, et Sandy espérait que ça ne s'arrêterait pas là. Il avait plus d'une fois entendu Tony répéter que lorsqu'il s'agissait de la police d'Etat de Pennsylvanie (ou de n'importe quel corps de police digne de ce nom), la meilleure façon de mesurer

un homme à sa juste valeur était de répondre le plus honnêtement possible à une unique question : Est-il heureux en ménage ? Ce boulot n'est pas simplement dangereux, c'est aussi un boulot de dingues, qui vous donne mille fois l'occasion de voir ce qu'il peut y avoir de pire chez les gens. Pour faire son boulot comme il faut, pendant des années et des années, et en se montrant toujours équitable, un flic a besoin d'un ancrage solide. Pour Curt, c'était Michelle qui en tenait lieu, et désormais il y avait aussi leur enfant (du moins leur enfant potentiel). Mieux valait qu'il n'aille pas rejoindre son poste toutes affaires cessantes sauf cas d'urgence absolue, surtout s'il était obligé de mentir sur ce qui l'y incitait. Une femme peut avaler un certain nombre de couleuvres et de modifications inopinées du tableau de service, mais il y a des limites. Curt serait fumasse qu'on ne l'ait pas averti, et plus fumasse encore quand il visionnerait la cassette ratée, mais Sandy lui tiendrait tête. Il le faudrait bien. Et puis Tony serait de retour. Tony serait là pour l'aider à tenir tête à Curt.

Le lendemain, la température baissa de plusieurs degrés. Histoire de laisser pénétrer l'air frais, les deux grandes portes de garage du Hangar B restèrent ouvertes pendant six bonnes heures.

Ensuite, sous la direction de Sandy et d'un agent Wilcox au visage maussade, quatre hommes y entrèrent avec des tuyaux d'arrosage.

Ils lavèrent le sol en ciment à grande eau et repoussèrent les derniers restes décomposés du poisson jusqu'aux herbes hautes derrière le hangar. Bref, ils avaient vécu la même mésaventure qu'avec la chauve-souris, qui avait toutefois laissé nettement plus de vestiges et pour ainsi dire aucune trace documentaire. Au bout du compte, c'étaient plus les rapports entre Curtis Wilcox et Sandy Dearborn qui importaient là-dedans que les restes de l'étrange créature marine.

Curt était effectivement furax qu'on ne l'ait pas averti, et les deux policiers avaient eu une discussion plutôt orageuse à ce sujet

- et quelques autres - lorsqu'ils s'étaient retrouvés hors de portée d'oreille des collègues qui étaient de service ce jour-là. L'explication eut lieu dans le parking du Tap, où ils étaient allés siffler une petite bière après avoir achevé le nettoyage par le vide. Au bar, leurs voix étaient restées normales, mais aussitôt qu'ils s'étaient retrouvés dehors le ton s'était mis à monter. Ils en arrivèrent vite à essayer de parler simultanément, ce qui s'acheva par des vociférations - il en va presque toujours ainsi.

Pourquoi tu m'as pas appelé, merde ?

T'étais pas de service, t'étais avec ta femme, et d'ailleurs y avait rien à voir.

T'aurais quand même pu me laisser...

J'avais pas...

...en décider par moi-même, Sandy...

...le temps ! Tout est arrivé tellement...

T'aurais au moins pu enregistrer une vidéo potable pour les archives...

qui appartiennent à qui, Curtis ? Hein ? Ce sont les archives de qui ?

A présent, ils étaient face à face, les poings serrés, à deux doigts d'en découdre. Dans la vie, il y a des moments insignifiants, des moments qui ont du sens, et d'autres - une douzaine peut-être -

où on se rend compte que tout risque de basculer. Tandis qu'il se dressait ainsi au milieu du parking, mourant d'envie de foutre son poing sur la gueule du gamin qui n'en était plus un, de la jeune recrue qui n'en était plus une, Sandy comprit tout à coup qu'il était en train de vivre un de ces instants où les choses sont sur le point de basculer. Il avait de l'amitié pour Curt, et c'était réciproque. Ils avaient derrière eux plusieurs années de collaboration sans nuage. Mais si cette affaire allait plus loin, ça ne serait plus jamais pareil. Tout dépendait de ce que Sandy allait dire à présent.

- Même du dehors, ça cocottait autant qu'une caisse pleine de mouffettes, dit-il.

Les lèvres de Curt esquissèrent une ombre de sourire.

- Parce qu'une caisse pleine de mouffettes, tu sais ce que ça sent, toi ?

- Licence poétique, si tu veux.

Sandy s'était mis à sourire lui aussi, mais comme dans le cas de Curt ce n'était encore qu'un embryon de sourire. Ils venaient de faire un pas dans la bonne direction, mais ils n'étaient toujours pas sortis de l'auberge. Là-dessus, Curtis demanda :

- Est-ce que ça schlinguait autant que les grolles de la pute ?

Tu sais, la pute de Rocksburg ?

Sandy éclata de rire, Curt rit en chœur, et à cette seconde même le risque de tout voir basculer s'évapora.

- Viens, retournons dans la salle, dit Curt. Je vais te payer une autre petite bière.

Bien qu'il n'eût aucune envie de boire une bière, Sandy obtempéra. Parce que désormais ce n'était plus de bière qu'il s'agissait, mais de tirer un trait sur ces conneries.

Une fois qu'ils se retrouvèrent attablés dans un box d'angle, Curt reprit :

- Ce coffre, j'y ai mis les mains, Sandy. J'en ai tapoté le fond de mon poing.

- Moi aussi.

- Et je me suis glissé dessous allongé sur une planchette de mécano. C'était pas un tour de magie, avec une boîte à double fond.

- Tour de magie ou pas, c'est pas un lapin blanc qui en est sorti hier.

- Pour que des choses se volatilisent, il suffit qu'elles soient à

proximité, dit Curtis. Mais celles qui surgissent sortent toujours du coffre, d'accord ?

Sandy médita quelques instants là-dessus. Personne n'avait vu l'espèce de chauve-souris sortir du coffre de la Buick, mais lorsqu'elle leur était apparue le coffre était bel et bien ouvert. quant aux feuilles, Phil Candleton les avait effectivement vues jaillir du coffre en un grand tourbillon.

- Alors, t'es d'accord ou pas ?

La voix de Curtis s'était faite impatiente, comme pour dire que Sandy était bien forcé d'être d'accord, tellement ça sautait aux yeux.

- «a paraît probable, mais d'après moi nous n'avons pas encore assez de preuves pour en être sûrs à cent pour cent, répondit Sandy à la fin.

Il savait qu'en disant ça il passerait pour un vrai bonnet de nuit aux yeux de Curtis, mais c'était le fond de sa pensée.

- " Une hirondelle ne fait pas le printemps. " Tu connais le proverbe ?

Curt avança la lèvre inférieure et dirigea un souffle exaspéré vers le haut de son visage.

- Et " «a se voit comme le nez au milieu de la figure ", dit-il.

Tu Reconnais, celui-là ?

- ...coute, Curt...

Curt leva les deux mains comme pour dire qu'il était inutile de retourner dans le parking pour reprendre leur explication o` ils l'avaient laissée.

- Je comprends ton point de vue, d'accord ? Je ne le partage pas, mais je le comprends.

- D'accord.

- Dis-moi tout de même une chose : quand disposerons-nous d'assez d'éléments pour en tirer un minimum de conclusions ?

Sans doute pas sur tous les sujets, mais peut-être sur certaines choses qui semblent être d'une importance primordiale. Par exemple, la question de savoir d'o` venaient la chauve-souris et le pois-cail. Si je devais me contenter d'une réponse, ce serait sans doute celle-là que je choisirais.

- Vraisemblablement jamais.

Curt éleva les deux paumes en direction du plafond dont le revêtement en alu était tout terni de fumée, puis les laissa bruyamment retomber sur la table.

- Beurk ! Je savais bien que t'allais dire ça ! J'ai envie de t'étran-gler, Dearborn !

Ils se dévisagèrent un moment par-dessus les bières qu'ils n'avaient entamées ni l'un ni l'autre, puis Curt se mit à rire. Sandy ébaucha un sourire. Ensuite il éclata de rire à son tour.

AUJOURD'HUI

Sandy

C'est à cet endroit que Ned m'a arrêté. En m'expliquant qu'il allait passer un coup de fil à sa mère. Pour lui dire que tout allait bien, qu'il était simplement resté au poste pour dîner avec Sandy, Shirley et deux

de leurs collègues. Bref, il allait lui sortir des salades. Comme son père lui en avait déjà tant sorti.

- Ne bougez pas d'ici, vous autres, leur a-t-il dit au moment de pénétrer dans le b,timent. Restez exactement o' vous êtes.

Une fois qu'il se fut engouffré à l'intérieur, Huddie a posé les yeux sur moi. Sa face camuse avait une expression songeuse.

- Tu crois que t'as eu raison de lui raconter ces trucs-là, chef ?

- Pour le coup, il va vouloir visionner toutes les vieilles cassettes, a dit Arky d'une voix plaintive tout en continuant à siroter son soda aux plantes. Le film o' défilent les horreurs de l'enfer.

- Je sais pas si j'ai eu raison ou tort, ai-je rétorqué d'une voix plutôt grincheuse. Tout ce que je sais, c'est que maintenant y a plus moyen de revenir en arrière.

Sur ces entrefaites, je me suis levé et j'ai pénétré dans le b,timent à mon tour. Ned venait tout juste de raccrocher le téléphone.

- O' tu vas ? m'a-t-il demandé.

Il fronçait les sourcils, et j'ai eu l'impression de me retrouver face à face avec son père dans le parking du Tap, le petit bar cradingue o' Eddie Jacubois passait ses soirées au lieu de rentrer chez lui. Ce soir-là, Curt avait froncé les sourcils exactement de la même façon.

- Pisser un coup, c'est tout, ai-je dit. T'en fais pas, Ned, t'ob-tiendras ce que tu veux. Du moins ce qu'il y a à obtenir. Mais il faut que tu perdes l'habitude de guetter le fin mot de l'histoire.

J'ai poussé la porte des goguenots et je l'ai refermée derrière moi sans lui laisser le temps de répondre. Les quinze secondes suivantes m'ont apporté un intense soulagement. Avec le thé glacé, c'est pareil qu'avec la bière ; ce n'est pas un achat définitif, ce n'est qu'une location à court terme. quand je suis ressorti du b,timent, le banc des fumeurs était désert. Ils avaient traversé le parking pour gagner le Hangar B, et chacun s'était placé face à l'une des lucarnes de la porte basculante qui était en vis-à-vis de l'arrière du b,timent central, adoptant cette posture d'inspecteur de la voirie qui ne m'était que trop familière. Sauf qu'aujourd'hui, c'est exactement le contraire qui se passe dans mon esprit. Chaque fois que je croise des hommes alignés face à une palissade ou à un chevalet barrant l'accès d'un chantier en cours, les premières images qui me reviennent à l'esprit sont celles du Hangar B

et de la Roadmaster.

- Eh vous autres, est-ce que vous voyez quelque chose là-dedans qui vous plaît plus que vos propres trombines ? leur ai-je lancé.

«a n'avait pas l'air d'être le cas. Arky a fait demi-tour le premier, suivi de près par Huddie et Shirley. Phil et Eddie se sont encore attardés quelques instants, et c'est le fils de Curt qui a été

le dernier à reprendre le chemin du b,timent central. Sur ce plan-là aussi, il était le portrait craché de son père. Curtis avait toujours été celui qui restait le plus longtemps le nez collé à sa lucarne. Du moins les jours où il lui était possible de s'attarder. Il n'allait quand même pas jusqu'à dégager du temps exprès, car la Buick ne prenait jamais le pas sur le reste. Si tel avait été le cas, nous en serions s'rement venus aux mains dans le parking du Tap ce soir-là au lieu de nous trouver un exutoire dans le rire. Cet exutoire, il avait bien fallu le trouver, car si nous nous étions tapé dessus ça aurait nui à la police d'...tat de Pennsylvanie tout entière, et Curt plaçait le corps auquel il appartenait au-dessus de tout - au-dessus de la Buick, au-dessus de sa femme, et même au-dessus de ses enfants à dater du jour où il en aurait. Une fois, je lui avais demandé ce qui était sa plus grande cause de fierté dans la vie.

On était aux alentours de 1986, et je m'imaginai qu'il allait dire

" mon fils ". Mais sa réponse avait été : Mon uniforme. Je m'étais montré compréhensif et ma réaction n'avait sans doute rien eu de choquant pour lui, mais je dois avouer que tout au fond de moi sa réponse m'avait un peu horrifié. Pourtant, c'était justement ce qui l'avait sauvé. tre fier du métier et de l'uniforme lui avait permis de garder l'équilibre dans des moments où la Buick aurait risqué de le faire basculer, de l'entraîner dans la folie obsession-nelle. N'est-ce pas aussi le métier qui lui a coûté la vie ? Probablement. Mais entre-temps, il s'y était adonné pendant des années, qui pour la plupart avaient été fructueuses. Et maintenant je me retrouvais face à ce garçon qui était perturbé parce qu'il ne disposait pas du même métier pour l'équilibrer. Il ne disposait que d'une masse de questions, et de la conviction ingénue que le seul fait d'avoir besoin des réponses suffirait à les lui apporter toutes.

Fichaises, comme aurait dit son père.

- Le thermomètre a encore baissé d'un cran, m'a annoncé

Huddie tandis que nous reprenions tous place sur le banc. «a ne sera

sans doute rien, mais elle a peut-être encore une ou deux surprises dans le ventre. On a intérêt à faire gaffe.

- qu'est-ce qui s'est passé après que toi et mon père avez failli en venir aux mains ? m'a demandé Ned. Et ne te mets pas à me parler des codes d'appel, hein. Les codes d'appel, ça me connaît.

J'apprends à tenir un centre de communications, ne l'oublie pas.

qu'avait-il appris, ce gamin, au fait ? Après avoir passé un mois, avec notre bénédiction officielle, dans son minuscule réduit en compagnie de la radio, des ordinateurs et des modems, que savait-il vraiment ? Certes, il connaissait les codes d'appel. C'était un élève doué, qui faisait professionnel en diable lorsqu'il décrochait son téléphone rouge en annonçant : Police d'Etat de Statler, Compagnie D, agent Wilcox à votre service, mais savait-il que chaque code d'appel forme l'un des maillons d'une immense chaîne ?

que des chaînes, il en existe partout, et que le moindre maillon de chacune de ces chaînes est un peu plus solide ou un peu plus fragile que le précédent ? Comment pouvait-on espérer qu'un gamin de son âge, aussi intelligent soit-il, puisse en avoir conscience ? Telles sont les chaînes que nous nous forgeons dans la vie, pour citer (en l'écorchant quelque peu) la fameuse phrase du fantôme de Noël de Dickens. Nous nous les forgeons, nous nous en revêtons, et quelquefois aussi nous les partageons. George Morgan ne s'est pas vraiment fait sauter le caisson dans son garage ; une chaîne s'est entortillée autour de lui et l'a étranglé. Toutefois, cela ne s'est produit qu'après qu'il nous eut aidés à creuser la tombe de Mister Dillon par la torride journée d'été où un camion-citerne avait explosé à Poteenville.

Il n'existait aucun code d'appel pour désigner les séjours de plus en plus prolongés d'Eddie Jacubois dans la salle du Tap ; aucun non plus pour désigner ce qui s'était passé quand Andy Colucci s'était fait prendre en flagrant délit d'adultère et avait vainement supplié sa femme de passer l'éponge ; ni pour désigner le départ de Matt Babicki ou l'arrivée de Shirley Pasternak. Il y a des choses qui sont tout bonnement impossibles à expliquer si l'on n'admet pas que ces chaînes, certaines tissées d'amour, d'autres de pures coïncidences, ont eu énormément d'influence sur elles. C'était bien du reste ce qu'avait fait Orville Garrett lorsqu'il s'était agenouillé au pied de la tombe fraîchement creusée de Mister Dillon, le visage ruisselant de larmes, et avait posé dessus le collier de son chien bien-aimé en disant : Pardon, vieux compagnon, pardon.

Tout cela avait-il tant d'importance dans mon récit ? J'en avais le sentiment. Mais de toute évidence, Ned n'était pas de cet avis.

Je m'acharnais à essayer de lui fournir un contexte, et il le rejetait avec un égal acharnement, un peu comme les pneus de la Buick rejetaient n'importe quel corps étranger - le moindre gravillon, jusqu'au plus microscopique, refusant de rester prisonnier de ses rainures. On avait beau s'échiner à insérer un petit caillou dans sa rainure, au bout de dix ou quinze secondes il en était expulsé.

Tony avait tenté l'expérience ; moi aussi, je l'avais tentée ; et le père de ce garçon l'avait tentée un nombre incalculable de fois, l'enregistreur le plus souvent au caméscope. Et à présent son fils était là, assis sur son banc, en vêtements civils, sans l'uniforme gris qui aurait pu l'aider à contrebalancer quelque peu son intérêt passionné pour la Buick, rejetant toute espèce d'explication sur la miraculeuse huit-cylindres de son père et le danger qu'elle lui avait fait courir, exigeant qu'on lui serve ce récit sans en préciser le contexte historique, sans le rattacher à des chaînes, dans sa parfaite limpidité. Il l'exigeait, car c'était ce qui l'arrangeait le mieux. Sa colère l'avait convaincu qu'il y avait droit. Moi, je pensais qu'il avait tort, et j'étais pas mal en rogne contre lui de mon côté, mais ce que je peux vous certifier aussi, c'est que je l'aimais de tout mon cœur. Dans ces instants-là, il ressemblait à son père comme deux gouttes d'eau. Avec dans les yeux la même petite flamme qui semblait dire : S'il le faut, jouons notre salaire du mois au bingo.

- L'épisode suivant, je peux pas te le raconter, j'étais pas là, lui ai-je dit.

Je me suis tourné vers Huddie, Shirley et Eddie. Ils avaient l'air mal à l'aise tous les trois. Eddie évitait mon regard.

- qu'est-ce que vous en dites, vous autres ? leur ai-je demandé.

L'officier de communications Wilcox n'a pas besoin des codes.

Tout ce qu'il veut, c'est qu'on lui raconte l'histoire.

J'ai décoché à Ned un regard dans lequel il n'a pas perçu ou a feint de ne pas percevoir une lueur de sarcasme.

- Enfin, Sandy, qu'est-ce que... ? a-t-il balbutié, mais j'ai levé une main de flic réglant la circulation.

C'était moi qui avais ouvert la porte à tout ça. Sans doute le jour où, l'ayant trouvé en train de tondre la pelouse, je ne l'avais pas renvoyé incontinent chez lui. Puisqu'il y tenait tant que ça, à

son récit, autant en finir.

- Ce garçon est sur les charbons ardents. Lequel d'entre vous va le tirer de ce mauvais pas ? Et sans rien omettre. Eddie ?

Eddie a sursauté comme si je venais de lui pincer les fesses et m'a jeté un regard angoissé.

- Comment il s'appelait, ce mec ? lui ai-je demandé. Celui qui portait des bottes de cow-boy et qui avait une croix nazie autour du cou ?

Il a battu des paupières d'un air effaré. Il m'implorait du regard.

Ce type-là, personne n'en avait jamais parlé. En tout cas jusqu'à

présent. On évoquait quelquefois l'affaire du camion-citerne, on se marrait comme des bossus en racontant comment Herb et son copain avaient essayé de se rabibocher avec Shirley en allant lui cueillir des fleurs (juste avant que les choses se mettent à déconner sérieusement), mais on ne parlait jamais du mec aux bottes de cow-boy. Jamais. Au grand jamais. Mais là pour le coup, on allait bien être obligés d'en parler.

- C'était quoi son nom, déjà ? Leppler ? Lippman ? Lippier ?

- Il s'appelait Brian Lippy, a dit Eddie au bout d'un moment.

Lui et moi, on était de vieilles connaissances.

- C'est vrai ? ai-je fait. Je ne le savais pas.

C'est moi qui ai entamé la suite de notre récit, mais Shirley Pasternak a aussi raconté une bonne partie (une fois que son tour est arrivé), d'une voix pleine de chaleur, sans quitter Ned des yeux et en lui tenant la main. Cela ne m'a pas étonné de la voir intervenir ainsi, et je n'ai pas été étonné non plus quand Huddie s'en est mêlé à son tour et qu'ils se sont mis à parler alternativement. Par contre, j'ai été stupéfait quand Eddie Jacobois s'est mis à faire jouer ça et là un petit clignotant pour éclairer le récit, puis à y aller pleins phares. Je lui avais recommandé de n'intervenir que quand il aurait quelque chose à dire, mais je n'en ai pas moins été

stupéfait de le voir se lancer. Au début, sa voix était un peu basse et mal assurée, mais quand il en est arrivé au moment où il s'était aperçu que cet enfoiré de Lippy avait pété sa vitre, son débit est devenu sonore et régulier, comme celui d'un homme qui se souvient de tout et a décidé de ne rien cacher. Tout en parlant, ce n'était ni Ned, ni moi, ni aucun d'entre nous, qu'il regardait. Son regard était fixé sur le hangar, ce hangar d'où naissaient parfois des monstres.

AUTREFOIS

Sandy

En été 1988, la Roadmaster avait été intégrée à la vie de la Compagnie D comme l'eût été n'importe quelle mécanique. Et pourquoi n'en aurait-il pas été ainsi ? Avec le temps, et à condition que chacun y mette un peu du sien, tout enfant anormal finit par s'intégrer à la vie d'une famille. C'est cela qui s'était produit au fil des neuf années qui s'étaient écoulées depuis la disparition de l'inconnu au manteau noir (" Vous occupez pas de l'huile ! ") et celle d'Ennis Rafferty.

Les feux d'artifice avaient encore lieu par-ci par-là, et Curt et Tony tentaient tous deux de nouvelles expériences de loin en loin.

En 1984, Curtis essaya un caméscope que l'on pouvait activer à distance une fois placé à l'intérieur de la Buick (il fit chou blanc).

L'année suivante, Tony fit une tentative du même ordre avec un magnétophone dernier cri de marque Wollensak (il n'obtint qu'un vrombissement intermittent, à peine audible, et quelques croassements lointains). Ils se livrèrent aussi à quelques expériences supplémentaires avec des animaux vivants. Deux succombèrent, mais aucun ne se volatilisa.

Dans l'ensemble, les choses avaient tendance à s'apaiser. Les feux d'artifice qui se produisaient désormais étaient nettement moins spectaculaires que ceux des débuts (sans parler de l'enfer qui s'était déchaîné en 1983). La principale épine au flanc de la Compagnie D était due à quelqu'un qui ignorait rigoureusement tout de la Buick. Edith Hyams (alias la Dragonne) s'entêtait à

bassiner les journalistes (du moins ceux qui étaient disposés à

l'écouter) au sujet de la disparition de son frère. Elle soutenait toujours mordicus qu'il ne s'agissait pas d'une disparition normale (ce qui incita Curt et Sandy à se demander un jour en quoi pouvait bien

consister une disparition " normale "). Et elle soutenait tout aussi mordicus que les collègues d'Ennis en savaient plus qu'ils ne voulaient bien le dire. Point sur lequel elle avait entièrement raison, bien s'ô. Curt Wilcox fit observer plus d'une fois que si la Compagnie D devait avoir de sérieux ennuis un jour à

cause de la Buick, la responsabilité en incomberait à cette bonne femme. Mais ostensiblement, les membres de la Compagnie D

continuèrent à témoigner envers elle d'un soutien sans faille.

C'était leur meilleure assurance, et ils le savaient. A l'issue d'une de ses incursions dans la presse, Tony déclara : " Vous en faites pas, les gars. Le temps joue en notre faveur. Ne l'oubliez pas et gardez le sourire. " Il avait raison, bien s'r. Vers le milieu des années quatre-vingt, les représentants de la presse cessèrent pour la plupart de lui retourner ses coups de fil. Même WKML, station de radio indépendante dont l'émetteur couvrait trois comtés et dont l'émission de reportages de dix-sept heures faisait volontiers intervenir des témoins qui prétendaient avoir aperçu un abominable homme des neiges dans la forêt de Lassburg ou traitait de problèmes médicaux sur lesquels la rédaction s'était longuement penchée, genre LES NAPPES PHR... ATiQUES DE VOTRE COMT... DONNENT-ELLES LE CANCER ? avait cessé de s'intéresser à Edith.

En trois occasions encore, on avait retrouvé des bestioles dans le coffre de la Buick. Un jour, ce fut une demi-douzaine de coléoptères de grande taille, à carapace verte, des coléoptères tels qu'aucun membre de la Compagnie D n'en avait jamais vu de sa vie.

Curt et Tony passèrent une après-midi à explorer les piles de manuels d'entomologie de l'université Horlicks, et ils n'y trouvèrent rien qui ressemblait de près ou de loin à ces insectes. A vrai dire, le vert de leur carapace ne ressemblait à aucun vert connu des hommes de la Compagnie D, quoiqu'ils eussent été bien en peine d'expliquer en quoi résidait au juste la différence entre cette couleur et les autres verts. Cari Brundage lui donna le sobriquet de " Vert mal-de-cr,ne ", car, expliqua-t-il, les migraines dont il lui arrivait de souffrir étaient exactement de cette couleur-là.

quand les coléoptères firent leur apparition, ils étaient tous morts.

En tapotant leur carapace avec la pointe d'un tournevis, on obte-

nait sensiblement le même genre de son qu'on aurait obtenu en tapotant sur un bout de bois avec du métal.

- Tu veux tenter une dissection ? demanda Tony à Curt.

- Et toi, ça te dirait ? répondit ce dernier.

- Pas spécialement.

Curt posa les yeux sur les insectes que contenait le coffre - la plupart sur le dos et les pattes en l'air - et il poussa un soupir.

- Moi non plus, dit-il. A quoi ça nous avancerait ?

Si bien qu'au lieu d'être épinglés à un panneau de liège et disséqués sous l'œil de la caméra, les insectes furent placés dans un sac en plastique, étiquetés (l'étiquette avait été datée, mais on avait bien entendu laissé en blanc le cadre NOM ET RANG DU RESPONSABLE) et remisés au sous-sol dans le vieux meuble à classeurs tout cabossé. En laissant ces insectes venus d'ailleurs transiter du coffre de la Buick au meuble à classeurs vert sans avoir été soumis préalablement à un examen serré, Curt venait d'accomplir un nouveau pas sur le chemin du renoncement. Pourtant, l'ancienne lueur fascinée se remettait encore à briller dans ses yeux de temps à

autre. quand Tony et Sandy le voyaient debout face à l'une des lucarnes de la porte basculante, scrutant l'intérieur du hangar, la lueur était là, dans ses yeux, presque à tous les coups. En son for intérieur, Sandy avait baptisé ce regard " les Yeux de merlan frits de Curt ", mais il n'en fit la confidence à personne, pas même au sergent Schoondist. Contrairement au reste des membres de la compagnie, l'agent Wilcox ne cessa jamais de se passionner pour les résidus de fausses couches de la Buick.

Chez Curtis, la familiarité n'engendrait pas le mépris.

Par une froide journée de février 1984, cinq mois environ après l'apparition des insectes, Brian Cole passa la tête dans le bureau du chef de poste. Tony Schoondist était parti à Scranton pour t,cher d'expliquer pourquoi il n'avait pas dépensé la totalité de son budget en 1983 (rien de tel qu'un chef de poste un peu trop économe pour que les autres fassent mauvaise figure), et c'était Sandy Dearborn qui assurait l'intérim.

- Tu ferais bien d'aller faire un petit tour du côté du hangar, chef, dit Brian. Code D.

- De quel genre de Code D s'agit-il, Brian ?

- Le coffre s'est soulevé.

- Si ça se trouve, il s'est ouvert comme ça, sans raison. Le dernier feu d'artifice remonte à juste avant Noël. D'habitude...

- D'habitude, c'est pendant un feu d'artifice, je sais. Mais ça fait une semaine que la température est anormalement basse dans le hangar. En plus, j'ai vu quelque chose.

Sandy se leva d'un bond. Il lui semblait que la vieille terreur avait refermé ses gros doigts boudinés sur son cœur, l'étreignant avec force. Ils seraient peut-être obligés de procéder à un nouveau nettoyage par le vide. C'était même probable. Je vous en supplie mon Dieu, faites que ce ne soit pas un autre poisson, se dit-il. Ni un autre truc qui aura besoin d'être évacué au tuyau d'arrosage par des hommes équipés de masques de protection.

- Tu crois qu'il est vivant ? demanda Sandy.

En dépit de son agitation intérieure, sa voix lui parut relativement calme.

- Le truc que tu as vu, est-ce qu'il avait l'air... ?

- Il a l'air d'une plante arrachée, dit Brian. Dont une partie retombe sur le pare-chocs arrière. Pour tout te dire, chef, il ressemble à un lys de la Sainte-Vierge.

- que Matt fasse rentrer Curtis de patrouille. De toute façon, son service est presque terminé.

Curt prit note du Code D et annonça à Matt qu'il était sur la route de la scierie et qu'il serait là dans un quart d'heure. Ce qui donna le temps à Sandy d'aller chercher le rouleau de corde jaune et d'inspecter un bon moment l'intérieur du Hangar B après s'être armé de la paire de jumelles bon marché qui étaient également conservées dans la cabane. Brian avait dit vrai. La chose qui pendait du coffre, fripée, d'aspect membraneux, dont la couleur blanche virait par endroits au vert foncé, ressemblait bel et bien à un lys de la Sainte-Vierge - cette espèce de lys qu'on fait artificiellement pousser à P,ques qui se met à s'étioler et à pencher mollement sur sa tige au bout de cinq jours.

Curt arriva, se gara n'importe comment devant la pompe à

essence et se précipita vers l'endroit où Sandy, Brian, Huddie, Arky et quelques autres s'étaient placés face aux lucarnes dans leurs postures d'inspecteur de la voirie. Sandy lui tendit les jumelles et il s'en empara. Son examen dura une bonne minute. Il ajusta d'abord minutieusement sa molette, puis se contenta de regarder.

- Alors ? lui demanda Sandy quand il en eut enfin terminé.

ROADMASTER

279

- Je vais entrer, dit-il.

Sandy ne fut nullement surpris de sa réaction. S'il était allé chercher la corde, ce n'était pas pour rien.

- Et à moins que ce truc n'essaye de me planter ses crocs dans la gorge, je vais le prendre en photo, le filmer et le fourrer dans un sac. Donne-moi cinq minutes pour me préparer, c'est tout.

«a ne lui prit même pas aussi longtemps. quand il ressortit du b,timent, il avait enfilé des gants en latex fin - ces gants chirurgicaux qui au sein de la police d'...tat passaient désormais pour protéger du sida - une blouse de coiffeur, une paire de caoutchoucs et un bonnet de bain. Il portait autour du cou un petit respirateur en plastique de marque Puff-Pak, qui disposait d'une autonomie d'à peu près cinq minutes. L'une de ses mains gantées tenait un polaroÔd, et il s'était fourré dans la ceinture un sac-poubelle en plastique vert.

Huddie, qui avait dévissé le caméscope de son trépied, en braqua l'objectif sur Curt, dont la dégaine était assez hallucinante, tandis qu'il traversait le parking d'un pas conquérant, coiffé d'un bonnet de bain bleu et chaussé de caoutchoucs rouges (effet qui ne fit que s'accuser quand Sandy lui eut enroulé la corde jaune autour de la taille).

- Putain, qu'est-ce que t'es beau ! lui cria Huddie, l'œil collé au viseur du caméscope. Salue tes adorateurs de la main !

Curtis Wilcox obtempéra de bon cœur. Dix-sept ans plus tard, certains de ses adorateurs regarderaient la cassette quelques jours après sa mort subite en s'efforçant de retenir leurs larmes tout en riant de son allure aimablement déjantée.

Debout derrière la fenêtre ouverte de la salle des communications, d'une voix de ténor à la puissance inattendue, Matt Babicki lui chanta :

- Hug me... y ou sexy thing! Kiss me... you sexy thing! 1

Curt se laissa chambrer de bonne gr,ce, mais tout cela lui semblait visiblement subalterne, comme si les rires de ses potes lui 1. Serre-moi dans tes bras... toi qui es tellement sexy ! Embrasse-moi...

toi qui

es tellement sexy ! Chanson espiègle du Gallois Tom Jones, qui fut follement

populaire aux ...tats-Unis dans les années 70. (Toutes les notes sont du tra-ducteur.)

étaient parvenus d'une autre pièce. La petite flamme habituelle br'lait dans ses yeux.

- C'est peut-être pas très malin, dit Sandy en arrimant solidement sa corde à la taille de Curt - sans espérer une seconde qu'il le dissuaderait. On ferait sans doute mieux d'attendre pour voir comment les choses tournent. Histoire d'être s'rs que ça s'arrêtera là, qu'il ne va rien sortir d'autre.

- Tout ira bien, répondit Curt.

Il s'exprimait d'une voix distraite. Plongé dans ses propres pensées, il repassait dans sa tête la liste des choses à faire.

- qui sait ? dit Sandy. Peut-être qu'on commence à être un peu imprudents avec cette bagnole.

quoiqu'il ne f't pas persuadé d'avoir raison, il tenait à exprimer son idée à voix haute, histoire de voir ce que ça donnerait.

- On se met à croire pour de bon que puisque aucun de nous n'en a p,ti jusqu'à présent, ça n'arrivera jamais. C'est comme ça que les flics et les dompteurs finissent par se faire amocher.

- On ne risque rien, dit Curt.

Là-dessus, sans y voir de contradiction apparente, il fit reculer les autres de quelques pas. Une fois qu'ils furent à bonne distance, il prit le caméscope des mains de Huddie, le replaça sur son trépied et dit à Arky de lui ouvrir. Arky actionna la télécommande accrochée à sa ceinture et la porte basculante se souleva.

Curt se laissa glisser la bandoulière du polaroÔd jusqu'au coude afin de soulever le caméscope par le trépied, et pénétra dans le Hangar B.

Il resta un moment debout sur le sol en ciment, à mi-chemin de la porte et de la Buick, effleurant d'une de ses mains gantées le respirateur qu'il portait autour du cou, prêt à s'en couvrir immédiatement le bas du visage si l'air devenait soudain aussi vicié que le jour du poisson.

- «a peut aller, dit-il. Il y a tout au plus une pointe d'odeur un peu écœurante. Si ça se trouve, c'est vraiment un lys.

Sur ce point, il se trompait. Les capitules en forme de trompe

- trois au total - étaient de la même p,leur livide que les paumes d'un cadavre, et presque aussi translucides. Chacun contenait une petite quantité de matière bleu sombre qui ressemblait à de la confiture, piquetée d'espèces de pépins. quant aux tiges, elles ressemblaient plus à de l'écorce qu'à des pédoncules de fleurs, et leur surface verte était couverte d'un fin réseau de nervures crénelées.

ROADMASTER

281

On y distinguait de petites taches brunes d'aspect cryptogamique, apparemment en train de s'étaler. En leur extrémité inférieure, les tiges mêlaient leurs racines en une motte noir,tre. quand il se pencha dessus (nul n'aimait le voir se pencher ainsi au-dessus du coffre, car cela évoquait trop l'image d'un imbécile heureux enfon-

çant la tête dans la gueule d'un ours), Curt annonça qu'il sentait de nouveau une odeur de chou. Aussi faible qu'elle soit, il n'y avait pas à s'y tromper.

- Il me semble sentir aussi une odeur de sel, Sandy. J'en suis même s'r. Pour moi qui ai passé pas mal d'étés à Cape Cod, elle est reconnaissable entre toutes.

- Même si c'était une odeur de truffes ou de caviar, tu ferais mieux de sortir la tête de là-dedans, rétorqua Sandy.

Curt s'esclaffa - Sacrée mamie Dearborn, va ! - mais redressa le buste. Il abaissa sur le coffre l'objectif du caméscope dressé sur son trépied, le mit en marche, puis prit quelques photos pour faire bonne mesure.

- Viens donc voir ça de tes propres yeux, Sandy.

Sandy médita un instant là-dessus. Ce n'était vraiment pas malin. Et même complètement con. «a ne faisait pas l'ombre d'un doute. Une fois qu'il eut discerné clairement cette vérité, il confia l'extrémité de la corde à Huddie et pénétra à son tour dans le hangar. Il examina les fleurs ratatinées qui gisaient au fond du coffre (et la fleur penchant dans le vide qui avait attiré l'attention de Brian Cole), et ne put réprimer un début de frisson.

- Je sais, dit Curt en baissant la voix de façon à ce que les collègues qui étaient dehors ne puissent l'entendre. Rien qu'à voir ça, on souffre. C'est un peu l'équivalent visuel du bruit que ferait quelqu'un en grattant un tableau noir de ses ongles.

Sandy hocha affirmativement la tête. C'était bien vu.

- Mais qu'est-ce qui nous fait réagir comme ça ? demanda Curt. Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. T'en as une idée, toi ?

Sandy se lécha les lèvres, qu'il avait tout à coup très sèches.

- Non, dit-il. Mais j'ai l'impression que tout y concourt un peu. A mon avis, le blanc y est pour beaucoup.

- Le blanc ? Tu veux dire la couleur ?

- Oui. Aussi crasseuse qu'un ventre de crapaud.

- Ou que des toiles d'araignée avec lesquelles on aurait tissé

des fleurs, dit Curt.

L'espace de quelques instants, ils s'entregardèrent en s'effor-

çant tant bien que mal de sourire. L'agent Frost et l'agent Sand-burg. Les deux poètes de la police d'...tat. D'ici peu, ils compareraient cette fichue fleur à une journée d'été. Mais il fallait bien s'y essayer, car pour assimiler une vision pareille on devait forcément avoir recours à une manière de penser qui s'apparentait à la poésie.

D'autres métaphores, nettement moins cohérentes, se bouscu-laient dans l'esprit de Sandy. Blanche comme une hostie dans la bouche d'une morte. Blanche comme une éruption de muguet sous la langue. Ou encore blanche comme l'écume de la création juste au-delà des bornes de l'univers.

- Ces choses proviennent d'un endroit que nous ne sommes même pas

capables de nous figurer, dit Curt. On ne peut pas les saisir avec nos sens, en tout cas pas vraiment. Rien qu'en parler est déjà de la rigolade - autant essayer de décrire un triangle à

quatre côtés. Tiens, regarde ça, Sandy. Tu vois ?

Il pointa un index ganté vers une tache brune et sèche juste au-dessous d'une des fleurs du lys cadavéreux.

- Oui, on dirait une brûlure.

- Et elle est en train de s'étendre. Comme toutes les autres taches. Et là, tu vois, sur la fleur ?

C'était une autre auréole brune, qui s'élargissait à vue d'œil, trouant à toute vitesse le tissu fragile et blanc du capitule.

- C'est le début de la décomposition. «a ne se passe pas tout à fait de la même façon qu'avec la chauve-souris et le poisson, mais c'est bien de décomposition qu'il s'agit, pas vrai ?

Sandy fit oui de la tête.

- Décroche le sac-poubelle de ma ceinture et ouvre-le, s'il te plaît.

Sandy obtempéra. Curt plongea les bras dans le coffre et saisit la plante juste au-dessus de son bulbe enchevêtré. Au moment où

il la touchait, une acre bouffée de chou aigre et de concombre pourri leur envahit les narines. Sandy fit un pas en arrière, une main plaquée sur la bouche, s'efforçant en vain de réprimer un hoquet.

- Referme pas le sac, putain ! fit Curt d'une voix étranglée.

Sandy avait un peu l'impression d'entendre un homme venant de tirer une taffe d'un joint de première bourre qui veut garder la fumée le plus longtemps possible.

- La vache, le contact est répugnant ! Même avec les gants !

Sandy lui tint le sac ouvert, en écartant bien le bord.

- Magne-toi le cul, alors !

quand Curt laissa choir le cadavre de lys en décomposition dans le sac-poubelle, le son qu'il produisit en frôlant les parois en plastique eut quelque chose de malsain - on aurait dit un cri étouffé qu'on eût

inexorablement écrasé entre deux planches jusqu'à ce qu'il s'achève en une asphyxie silencieuse. La métaphore ne convenait pas tout à fait, mais elle éclairait d'une lumière éphé-

mère quelque chose qui était foncièrement de l'ordre de l'inconnaissable. Sandy Dearborn ne parvenait pas à exprimer, même en son for intérieur, le profond sentiment de révolte et de consternation que faisaient naître en lui les lys cadavéreux. Le même que lui avaient fait éprouver tous les autres résidus de fausse couche de la Buick. En y pensant trop longtemps, on risquait de péter les plombs pour de bon.

Curt esquissa un geste en direction de sa chemise pour y essuyer ses mains gantées, mais il se ravisa, pencha de nouveau le buste et les frotta vigoureusement sur le tapis de sol brun qui garnissait le fond du coffre. Ensuite il ôta les gants, fit signe à Sandy de lui ouvrir encore une fois le sac-poubelle et les jeta dedans, au-dessus du lys mort. Une nouvelle bouffée nauséabonde s'en éleva, et Sandy se rappela soudain le jour où sa mère, rongée par le cancer, à moins d'une semaine de sa mort, lui avait roté au visage. D'instinct, il essaya de chasser ce souvenir avant qu'il ait entièrement pris possession de sa conscience, mais en vain.

Je vous en prie, empêchez-moi de vomir, se dit-il. Je vous en supplie.

Curt s'assura que les polaroïds qu'il s'était glissés dans la ceinture n'avaient pas bougé, puis il rabattit bruyamment le hayon.

- Cassons-nous d'ici, Sandy. Hein, qu'en dis-tu ?

- Ce que j'en dis, c'est que c'est la meilleure idée que t'as eue de toute l'année.

Curt lui décocha un clin d'œil. qui eût été un vrai clin d'œil de petit mariole sans la pleur livide de son visage et la sueur qui lui ruisselait du front.

- Mais vu qu'on n'est qu'en février, ça ne veut pas dire grand-chose. Allez, viens.

quatorze mois plus tard, en avril 1985, la Buick produisit un séisme lumineux qui, bien que de courte durée, fut d'une violence extrême - le plus spectaculaire et le plus flamboyant depuis l'année du Poisson. Sa puissance allait à l'encontre de la théorie qu'avaient émise Curt et Tony, celle suivant laquelle l'énergie qui traversait la Roadmaster était en train de s'épuiser. Sa brièveté, en revanche, semblait aller dans le

sens de la théorie en question. En somme, on n'avait que l'embarras du choix. Comme d'habitude.

Deux jours après le feu d'artifice, alors que le thermomètre du Hangar B indiquait quinze degrés tout rond, le coffre de la Buick s'ouvrit soudain et une espèce de b,ton rouge s'en échappa en flottant, comme m° par un jet d'air comprimé. quand l'événement se produisit, Arky Arkanian venait d'entrer dans le hangar pour raccrocher son plante-pieux à son support mural, et ça lui ficha une trouille de tous les diables. Le b,ton rouge heurta l'une des poutres du plafond, retomba sur le toit de la voiture avec un choc sourd, puis fit plusieurs tours sur lui-même et atterrit sur le ciment. Salut, bel inconnu.

Le nouvel arrivant mesurait dans les vingt-cinq centimètres de long, il était de forme irrégulière, du diamètre d'un poignet humain, et deux espèces de nodules saillaient à l'une de ses extré-

mités. quelques minutes plus tard, en l'examinant avec les jumelles, Andy Colucci s'aperçut que ces nodules étaient des yeux, et que ce qui ressemblait à un agrégat de fissures et de sillons sur l'un des flancs de la créature était en fait une jambe, qui avait d°

se replier dans les spasmes de l'agonie. Ce n'était pas un b,ton, conclut Andy, mais une sorte de lézard rouge. Ainsi qu'il en avait été avec le poisson, la chauve-souris et le lys, tout espoir était perdu pour lui.

Cette fois, ce fut au tour de Tony Schoondist d'entrer dans le hangar pour recueillir le spécimen, et ce soir-là au Tap il expliqua à quelques-uns de ses hommes le mal qu'il avait eu à mettre les mains dessus.

- Morte ou pas, cette saleté-là me regardait, dit-il. Ou en tout cas j'en avais l'impression.

Il remplit son verre de bière et le vida d'un trait.

- J'espère que ça s'arrêtera là, dit-il. Je l'espère de tout mon cœur.

Son espoir fut déçu, bien entendu.

Shirley

C'est drôle comme les petits détails peuvent fixer certains jours dans la mémoire. Ce vendredi de 1988 a sans doute été le plus épouvantable de ma vie - j'en ai mal dormi pendant six mois, et ça a bien d° me faire perdre dix kilos vu que je n'avais plus d'appé-tit - mais c'est une chose

agréable qui l'a fixé dans ma mémoire.

C'est ce jour-là que Herb Avery et Justin Islington m'ont apporté le bouquet de fleurs des champs. La panique générale a débuté juste après.

Ces deux-là, je leur gardais un chien de ma chienne. Ils m'avaient bousillé une jupe en lin neuve un jour qu'ils chahutaient dans le coin-cuisine. Tout cela n'était pas mes oignons, j'étais simplement en train de me préparer une tasse de café. J'avais la tête un peu ailleurs, et est-ce que ce n'est pas toujours le moment qu'ils choisissent pour vous tomber dessus ? Les hommes, je veux dire. Comme ils ne font pas de vagues pendant un certain temps, on finit par baisser sa garde, on en arrive presque à se bercer de l'illusion qu'au fond leur santé mentale ne laisse pas tant à désirer que ça, et c'est là que tout à coup ils pètent un boulon. Herb et le nommé Islington ont fait irruption au grand galop dans le coin-cuisine, en s'engueulant au sujet d'une dette de jeu. Justin faisait pleuvoir une grêle de coups sur la tête et les épaules de Herb en vociférant : File-moi mon blé, enfant de salaud, file-moi mon blé !

Et Herb lui répondait : C'était pour rigoler, tu sais bien que je joue jamais d'argent aux cartes, tu vas me l'cher, oui ? Et en même temps, ils se fendaient la poire. Justin était plus ou moins grimpé

sur le dos de Herb. Il le tenait par le cou, en faisant semblant de l'étrangler, et Herb essayait de se dégager. Ils ne me regardaient ni l'un ni l'autre, ne se rendant même pas compte que j'étais là, face au distributeur à café, avec ma jupe neuve. Bref quoi, l'officier de communications Pasternak faisait partie du mobilier.

Je leur ai crié : " Faites gaffe, bande d'andouilles ! " mais il était trop tard. Ils me sont rentrés dedans avant que j'aie eu le temps de reposer mon gobelet et le café s'est renversé sur moi. «a ne m'embêtait pas trop d'en avoir plein mon chemisier, qui n'était déjà plus tout jeune, mais la jupe était flambant neuve. Jolie, en plus. La veille au soir, j'avais passé une demi-heure à en refaire l'ourlet.

J'ai poussé un cri perçant et ils se sont enfin arrêtés de se bousculer et de se flanquer des gnons. Justin avait encore une jambe autour de la hanche de Herb, et les deux mains autour de son cou. Herb me regardait, bouche bée. C'était plutôt un brave gar-

çon (pour ce qui est d'Islington, je ne pourrais me prononcer ni dans un sens ni dans l'autre ; on l'a muté au service de presse de la Compagnie K avant que j'aie vraiment appris à le connaître), mais avec sa m,choire b,illante, il avait l'air bête à manger du foin.

- Oh bon Dieu, Shirley, il a fait.

Maintenant que j'y repense, il avait un peu la même voix qu'Arky, avec le même accent, un poil moins guttural quand même.

- J'avais pas vu que t'étais là.

- «a n'a rien d'étonnant, avec l'autre jockey qui te cravache comme un pur-sang dans le derby du Kentucky.

- Tu t'es br°lée ? m'a demandé Justin.

- Je br°le de rage, oui. Cette jupe m'a coûté trente-cinq dollars au J.C. Penney, c'était la première fois que je la mettais et elle est fichue. Alors pour br°ler, ça br°le, crois-moi.

- Allez, calme-toi, quoi, on s'excuse, a fait Justin.

En plus, il avait le culot de prendre l'air vexé. Là aussi, c'est un trait que j'ai appris à reconnaître chez les hommes, passez-moi la philosophie. Ils disent " je m'excuse " et c'est censé vous amadouer aussitôt, comme si ça suffisait à tout régler. Peu importe qu'ils aient cassé une vitre, fait exploser le chris-craft familial ou perdu tout ce qu'on avait mis de côté pour payer les études des gosses en jouant au black-jack à Atlantic City. «a se termine forcément par : Bon, j'ai dit je m'excuse, on va quand même pas en faire une affaire d'Etat.

- ...coute, Shirley..., a bredouillé Herb.

- Insiste pas va, mon petit lapin. Fiche-moi le camp d'ici, c'est tout. Disparais de ma vue.

Pendant ce temps-là, l'agent Islington s'était muni d'une poignée de serviettes en papier et faisait mine de vouloir en frotter le devant de ma jupe. Je l'ai attrapé par le poignet et j'ai dit :

- Bas les pattes ! Tu crois peut-être que le vendredi on pelote gratis ?

- Je me disais simplement que... des fois que le café aurait pas encore trop pénétré...

Je lui ai demandé combien de frères et sœurs avaient réussi à

lui survivre et il a marmonné : Oh bon, si c'est comme ça que tu le prends, d'un air profondément mortifié. J'ai ajouté :

- Je te le dis pour ton bien, vaut mieux que tu déguerpisses d'ici. Avant que je t'aie fait un collier de cette fichue cafetière.

Ils sont sortis la queue entre les pattes, et l'espace d'un certain temps ils ont gardé leurs distances, Herb prenant l'air penaud et Justin Islington arborant toujours cette expression blessée et perplexe qui signifiait : J'ai dit que je m'excusais, qu'est-ce que tu veux de plus, du caviar sur ta tartine ?

Mais au bout d'une semaine - autrement dit le jour où les choses se sont mises à déconner un max - ils se sont pointés dans la salle des communications à deux heures de l'après-midi, Justin en tête, son bouquet à la main, et Herb derrière. On aurait même presque dit qu'il se cachait derrière Justin, pour le cas où je me serais mise à leur balancer des presse-papiers à la figure.

Sauf que moi, je ne suis pas du genre rancunier. Tous les gens qui me connaissent vous le diront. Mon ressentiment ne dure qu'un jour ou deux, ensuite il me fond pour ainsi dire entre les doigts. Et ils avaient l'air tellement chou tous les deux, on aurait dit deux écoliers qui viennent demander pardon à leur maîtresse d'avoir semé la zizanie au fond de la classe pendant le cours d'ins-truction civique. Voilà encore une chose qui rend les hommes si touchants, leur façon de passer pratiquement en l'espace d'un clin d'œil de l'état de gros lourdauds braillards qu'on voit s'engueuler dans les bars à propos des choses les plus insignifiantes - comment peut-on s'engueuler à cause d'un match de base-ball ? - à celui de gamins adorables droit sortis d'un tableau de Norman Rockwell.

Et l'instant d'après, les voilà qui essayent de vous fourrer la main au panier.

Justin m'a tendu le bouquet. De simples fleurettes qu'ils avaient cueillies dans le champ, derrière le bâtiment. Des piquerettes et autres trucs du même genre. Même quelques pissenlits, si mes souvenirs sont exacts. Mais c'est justement ce qui les faisait paraître si mignons et attendrissants. S'ils m'avaient apporté des roses achetées chez un fleuriste au lieu de ce bouquet enfantin, je leur en aurais peut-être voulu encore un moment. C'était une jupe d'excellente qualité, et j'ai toujours eu une sainte horreur de faire les ourlets.

Si Justin Islington était devant, c'était à cause de sa belle gueule de

joueur de football aux yeux bleus, avec mèche brune retombant sur le front. Elle était censée me faire fondre, et ça n'a pas raté. Il me tendait son bouquet. Pardon, m'dame, on le fera plus. Glissée parmi les fleurs, il y avait une petite enveloppe blanche.

- Shirley, on veut se réconcilier avec toi, a dit Justin sur le ton de gravité qui s'imposait, mais avec une petite lueur malicieuse dans le regard.

- C'est vrai quoi, a dit Herb. Je peux pas supporter que tu nous en veuilles.

- Moi non plus, a dit Justin.

Je n'étais pas certaine qu'il soit vraiment sincère, mais Herb l'était, lui, et je n'en demandais pas plus.

- D'accord, ai-je dit en m'emparant des fleurs. Mais si vous recommencez...

- On recommencera pas ! s'est exclamé Herb. Jamais ! Au grand jamais !

C'est ce qu'ils disent tous, bien s'r. Et qu'on ne m'accuse pas d'être une pisse-froid. Je suis réaliste, voilà tout.

- Si vous me refaites ce coup-là, vous verrez de quel bois je me chauffe.

J'ai haussé un sourcil menaçant en direction d'Islington.

- Ce que ta maman ne t'a sans doute jamais expliqué, vu que t'es visiblement pas du genre fin limier, c'est qu'il ne suffit pas de s'excuser pour faire disparaître une tache de café d'une jupe en lin.

- Oublie pas de regarder dans l'enveloppe, a fait Justin, essayant toujours de me chavirer avec ses yeux bleus.

J'ai posé le vase sur mon bureau et j'ai tiré l'enveloppe d'entre les p,querettes.

- Ce truc va pas me souffler de la poudre à éternuer au visage, au moins ? ai-je demandé à Herb.

Je plaisantais, mais il a fait non de la tête d'un air grave. En le voyant se conduire ainsi, on était bien obligé de se demander comment il arrivait à coller un P.-V. pour excès de vitesse à un automobiliste sans

se faire rembarrier. Mais sur l'autoroute un flic de la police d'...tat change d'attitude. Il le faut bien.

J'ai décacheté l'enveloppe, m'attendant à y trouver une petite carte de chez Hallmark avec une autre version du Je m'excuse, sous la forme d'un petit poème à deux sous, mais elle ne contenait-qu'une feuille de papier pliée. J'ai sorti la feuille de papier, et en la dépliant je me suis aperçue que c'était un chèque-cadeau J.C.

Penney d'une valeur de cinquante dollars. J'ai fait : " Non, c'est pas vrai ! " et tout à coup j'ai eu envie de pleurer. Je le note au passage, c'est une autre caractéristique des hommes - à l'instant précis où ils vous sortent plus que jamais par les trous de nez, ils sont capables de faire preuve envers vous d'une générosité tellement imprévue que tout à coup, aussi idiot que ça paraisse, au lieu de continuer à leur en vouloir on se sent coupable d'avoir éprouvé envers eux des sentiments cyniques et mesquins.

- Les gars, c'était quand même pas la peine de...

- Si, c'était la peine, a dit Justin. On a vraiment été que deux ballots de chahuter dans le coin-cuisine comme ça.

- C'est vrai quoi, a fait Herb en hochant vigoureusement la tête, sans me quitter une seconde des yeux.

- Mais c'est trop !

- Pas d'après nos calculs, a dit Islington. Il fallait qu'on fasse entrer en ligne de compte la contrariété qu'on t'a causée, et les souffrances que tu as...

- Le café m'a pas br°lée, il était pas si chaud que...

- Tu dois accepter, Shirley, a fait Herb d'une voix très ferme.

Il n'était pas tout à fait redevenu un vrai Cow-boy Marlboro de la police d'...tat, mais ça en prenait le chemin.

- C'est une affaire faite, a-t-il conclu.

Je suis contente qu'ils se soient conduits de cette façon. Jamais je ne l'oublierai. Ce qui s'est passé ensuite a été tellement épouvantable. C'est chouette de se souvenir d'une chose susceptible de compenser un tant soit peu l'horreur, du banal geste de bonté

de deux gentils lourdauds qui voulaient se faire pardonner non seulement la jupe qu'ils m'avaient bousillée mais la gêne et l'irritation qu'ils m'avaient causées. En m'offrant des fleurs par-dessus le marché. Chaque fois que le reste me revient à la mémoire, j'essaye de me souvenir d'eux aussi. Et surtout, j'essaye de me souvenir des fleurs des champs qu'ils m'avaient cueillies.

Je les ai remerciés et ils sont montés au premier, sans doute pour faire une partie d'échecs. Chez nous, dans le temps, on organisaient un tournoi tous les ans vers la fin de l'été, et le gagnant avait droit à un petit siège de toilettes en bronze qu'on appelait la Coupe de Scranton, Les trucs de ce genre ont tous plus ou moins été abandonnés quand le lieutenant Schoondist a pris sa retraite.

En me quittant, Herb et Justin avaient l'air satisfait de deux hommes qui viennent d'accomplir leur devoir. D'une certaine manière, ils l'avaient bel et bien accompli. En tout cas, c'était mon impression, et pour y satisfaire aussi à ma façon je n'aurais qu'à leur acheter une grande boîte de chocolats ou des moufles pour l'hiver avec ce qui resterait du chèque-cadeau une fois que je me serais payé une jupe neuve. Des moufles leur auraient été plus utiles, mais c'était peut-être des objets d'une nature un peu trop personnelle. J'étais leur officier de communications, pas la cheftaine de leur troupe scout. Leurs femmes étaient là pour leur acheter des moufles.

Ils l'avaient joliment composé, leur petit bouquet de paix nunu-che, ils y avaient même ajouté un peu de verdure pour lui donner la touche fleuriste, mais il ne leur était pas venu à l'idée de mettre de l'eau dans le vase. Composer un bouquet et oublier de mettre de l'eau : c'était bien un truc de mecs. Me saisissant du vase, je me suis dirigée vers le coin-cuisine et c'est à ce moment-là que la voix de George Stankowski a retenti dans la radio. Toussant et crachant - on aurait dit qu'il était mort de peur. Je vais vous faire part de quelque chose que vous n'aurez qu'à ajouter à votre collection personnelle des vérités auxquelles vous accordez une importance fondamentale : une seule chose au monde fait plus peur à un officier de communications que de percevoir une pointe de panique dans la voix d'un agent en patrouille qui vient d'entrer en contact radio avec le poste, c'est de l'entendre annoncer : " 29-99 ". Le code 99 veut dire Alerte générale. quant au code 29...

regardez dans n'importe quel manuel, et sous la rubrique 29 vous ne trouverez qu'un seul mot. C'est le mot Catastrophe.

- Central ? C'est la voiture 14. Code 29-99, tu me copies ? Je répète,

vingt-neuf quatre-vingt-dix-neuf.

D'un geste très soigneux, j'ai reposé le vase de fleurs des champs sur mon bureau. Au moment où je faisais ça, je me suis souvenu avec une intensité particulière de la voix du speaker annonçant la mort de John Lennon à la radio. C'était le matin. J'étais en train de préparer le petit déjeuner de mon père. Aussitôt après le lui avoir servi, je devais filer dare-dare pour ne pas arriver en retard au lycée. J'avais cassé des úufs dans un saladier en verre, je tenais le saladier contre mon ventre et je battais les úufs avec un fouet.

quand la voix à la radio a annoncé que Lennon était tombé sous les balles d'un tireur à New York, j'avais reposé le saladier avec autant de soin que je venais de reposer le vase.

Tony était à l'autre bout du b,timent. J'ai crié son nom, et en entendant ma voix (ou ce que je faisais passer dedans), tous les hommes ont brusquement interrompu leurs occupations. Au premier, même le brouhaha des conversations a cessé.

- Tony ! J'ai un 29-99 de George Stankowski !

Sans attendre la réponse, j'ai approché le micro de ma bouche et j'ai dit à George :

- Je te reçois cinq sur cinq - à toi !

- Je suis sur la cantonale 46, à Poteenville, m'a-t-il annoncé.

A l'arrière-plan, je percevais une sorte de crépitation irrégulière.

Comme celle d'un feu. Tony était debout dans l'encadrement de la porte à présent. Sandy Dearborn se tenait à côté de lui. Il avait remis ses vêtements de ville et tenait ses brodequins d'uniforme à

la main.

- Un camion-citerne est entré en collision avec un car de ramassage scolaire, et il est en feu. C'est le camion-citerne qui est en feu, mais les flammes menacent aussi l'avant du car scolaire, tu me copies ?

- Oui, je te copie.

Ma voix paraissait normale, mais j'avais les lèvres comme engourdies.

- C'est un chimiquier de la société Norco West, tu me copies ?

- Je te copie. Société Norco West.

J'ai noté le nom en lettres capitales sur le bloc, à côté du téléphone rouge.

- Il a quoi, comme panneaux ?

Je parlais des petits losanges qu'on fixe à l'arrière de ces camions-là pour indiquer la présence de matières inflammables, toxiques, radioactives et autres joyeusetés.

- J'arrive pas à les distinguer, trop de fumée, mais y a une mousse blanche qui s'écoule et qui prend feu en se déversant dans le fossé et sur l'asphalte, tu me copies ?

George s'était remis à tousser et à cracher.

- Je te copie, j'ai dit. Est-ce que les émanations arrivent jusqu'à toi ? T'as une drôle de voix, à toi.

- Y a des émanations, mais c'est pas le plus grave. Le plus grave, c'est que...

Avant d'avoir pu achever sa phrase, il a été pris d'une nouvelle quinte de toux.

Tony m'a pris le micro des mains. Il m'a donné une petite tape sur l'épaule pour me faire comprendre que je m'étais bien débrouillée, mais qu'il n'en pouvait tout simplement plus de rester là sans intervenir. Sandy enfilait ses brodequins. Tous les autres convergeaient peu à peu vers la salle des communications. Y avait pas mal de monde, vu que l'heure du changement d'équipe était toute proche. Même Mister Dillon était sorti du coin-cuisine pour voir ce que signifiait ce remue-ménage.

- Le plus grave, c'est l'école, a poursuivi George dès qu'il a pu.

L'école communale de Poteenville n'est qu'à deux cents mètres de là.

- Tu sais bien que la rentrée des classes n'aura pas lieu avant un mois, a dit Tony. Tu n'as...

- Attends, attends. N'empêche, je vois des gamins.

Derrière moi, quelqu'un a dit à mi-voix :

- Au mois d'août, ils ont des ateliers de travaux manuels. Ma sœur donne des cours de poterie aux neuf-dix ans.

Je me souviens qu'en entendant ça, une épouvantable angoisse m'a noué la poitrine.

- Je sais pas ce que c'est comme produit, a continué George dès qu'il a pu, mais le vent le pousse vers moi. Pas vers l'école. Je répète, le vent ne pousse pas le produit vers l'école.

- Je te copie, a dit Tony. Les pompiers sont déjà là ?

- Négatif, mais j'entends des sirènes. (Nouvelle quinte de toux.) J'étais qu'à deux pas de là quand l'accident a eu lieu, assez près pour entendre le bruit de la collision, c'est pour ça que je suis arrivé avant tout le monde. La prairie est en feu, et le feu se dirige vers l'école. Y a un groupe de gamins qui regardent ce qui se passe dans la cour de récréation. Comme j'entends la sonnerie d'alarme, je suppose qu'on les a évacués. Je pourrais pas vous dire si les émanations arrivent déjà jusqu'à eux, mais en tout cas ça va pas tarder. Faut mettre le paquet, chef. Et en vitesse. On a un 29

en bonne et due forme.

- Y a des victimes dans l'autocar ? a demandé Tony. Tu vois des corps ?

J'ai jeté un coup d'œil à l'horloge murale. Il était deux heures moins le quart. Pour peu que la chance ait été de notre côté, l'autocar aurait été en route vers l'école au lieu d'en venir - aurait été sur le point d'y arriver pour reconduire chez eux les petits potiers en herbe.

- Apparemment, il n'y a que le chauffeur à bord. Il s'est écroulé sur son volant et il ne bouge plus. Je dis il, mais si ça se trouve c'est une femme. Vu que c'est l'avant qui est en feu, je suis bien obligé d'en déduire que le chauffeur est M.S.C.

" M.S.C. " est une abréviation qui était d'usage courant dans les services d'urgences américains des années soixante-dix. L'abréviation de " mort sur le coup ".

- Je te copie, a répété Tony. Tu crois que tu vas pouvoir arriver jusqu'aux enfants ?

Nouvelle toux déchirante. De toute évidence, George n'allait pas fort.

- Bien reçu, central. Y a une petite route qui passe le long du terrain de foot. Elle remonte jusqu'au bâtiment principal.

- Fonces-y alors, a dit Tony.

«a a vraiment été son plus grand moment ce jour-là. Il avait autant d'autorité qu'un général sur un champ de bataille. En fin de compte, il s'est avéré que les émanations n'étaient pas si toxiques que ça, et que le produit en flammes n'était que de l'essence échappée d'un réservoir, mais bien entendu personne n'en avait encore la moindre idée à ce moment-là. Pour autant que George Stankowski puisse le savoir, Tony venait peut-être de signer son arrêt de mort. Et quelquefois, les risques du métier, ça va jusque-là.

- Bien reçu, central. Je me mets en route.

- S'ils reçoivent des émanations, tasses-en le plus possible dans ta voiture, fais-en asseoir sur le capot et le coffre et colles-en sur le toit en leur disant de s'accrocher à la barre des gyrophares.

Récupères-en le plus possible, tu me copies ?

- Je te copie, central. Terminé.

Le déclic final de sa radio nous a paru extraordinairement sonore. Tony nous a regardés tour à tour.

- C'est un 29-99, vous avez entendu. que toutes les unités en service se mettent en route. Ceux d'entre vous qui attendaient la relève de trois heures n'ont qu'à aller chercher des gyros mobiles à la salle des fournitures pour en équiper leur véhicule personnel.

Shirley, bats le rappel de tous les gars qui sont en service.

- A vos ordres, sergent. Et ceux qui sont pas de service, je les fais revenir aussi ?

- Pas pour l'instant. Où est Huddie Royer ?

- Présent, chef.

- Tu coordonneras tout à partir d'ici.

Cette fois, on n'a eu droit à aucune protestation théâtrale de la part de Huddie, il ne s'est pas écrié qu'il voulait être aux premières loges avec toute l'équipe, pour lutter contre le feu et les gaz toxiques, sauver des

vies d'enfants. Il s'est contenté de marmonner : " Oui, chef. "

- Vérifie auprès de la brigade des sapeurs-pompiers de Pogus, histoire de voir de quel matériel elle dispose, pareil avec les brigades de Lassburg et de Statler, contacte aussi le Bureau de l'action sanitaire de Pittsburgh, et tous les gens qui pourront t'être utiles.

- Tu crois pas qu'il faudrait que j'appelle la société Norco West?

L'espace d'un instant, j'ai bien cru que Tony allait s'assener une grande claque sur le front.

- Mais oui, au fait !

Là-dessus, il s'est dirigé vers la porte, accompagné de Curt qui marchait du même pas que lui. Les autres leur ont emboîté le pas, Mister Dillon fermant la marche.

Huddie a saisi son collier pour le retenir.

- Pas aujourd'hui, mon chien. Tu restes ici avec Shirley et moi.

Instantanément, Mister D s'est assis ; c'était un chien très bien dressé. Ce qui n'empêche qu'il a regardé les hommes partir avec des yeux pleins de regret.

Tout à coup, le b,timent nous a semblé très vide. Se retrouver à deux là-dedans - trois, si on comptait Mister D - ça faisait vraiment une drôle d'impression. Mais o' on aurait trouvé le temps de s'attarder là-dessus ? On avait trop de pain sur la planche. J'aurais pu m'apercevoir que Mister Dillon se levait, s'avan-

çait jusqu'à la porte de derrière et se mettait à en renifler le treillis en poussant des grognements étouffés. En fait, il me semble m'en être aperçue, mais peut-être que c'est une idée qui ne m'est venue qu'après coup. Si j'ai effectivement remarqué son manège, je l'ai sans doute attribué au dépit qu'il éprouvait. Aujourd'hui, je crois qu'il avait deviné que quelque chose se préparait dans le Hangar B. Je crois même qu'il essayait de nous en avertir.

Mais je n'avais pas le temps de m'occuper du chien - même pas le temps de me lever pour aller l'enfermer dans le coin-cuisine, o' il se serait peut-être apaisé après avoir lapé quelques gorgées d'eau fraîche dans son bol. Ce temps, si j'avais fait un effort pour le trouver, Mister D aurait peut-être vécu quelques années de plus. Mais je ne le savais pas, évidemment. Tout ce que je savais, à ce moment-là, c'était qu'il

m'était indispensable de déterminer quels gars étaient sur la route, et à quel endroit. Il fallait que je les fasse converger vers l'ouest, dans toute la mesure de mes moyens et des leurs. Et pendant que je me décarcassais avec tout ça, Huddie était dans la salle du chef de poste, courbé au-dessus du bureau, et parlait au téléphone avec autant de passion dans la voix qu'un businessman qui est en train de conclure le marché le plus important de sa vie.

J'ai réussi à contacter tous les gars en déplacement, excepté la voiture 6, qui n'était qu'à deux pas (le dernier message que j'avais reçu d'eux disait : " On est presque rendus "). George Morgan et Eddie Jacobois m'avaient annoncé qu'ils avaient un colis à nous livrer et qu'ils partiraient pour Poteenville après. Sauf que bien s'r, la voiture 6 n'est jamais arrivée jusqu'à Poteenville ce jour-là.

Non, Eddie et George ne sont pas allés à Poteenville ce jour-là.

Eddie

La mémoire, c'est quand même un drôle de truc. Au premier abord, j'ai pas reconnu le gars qui est descendu du pick-up Ford customisé. J'ai simplement vu un mec craignos aux yeux injectés de sang, un crucifix retourné lui pendant de l'oreille et une croix gammée en argent autour du cou. Je me souviens aussi des autocollants. On apprend à faire attention aux autocollants sur les bagnoles. Ils sont quelquefois très révélateurs ; n'importe quel flic de la route vous le dira. Ce mec-là en avait deux sur son pare-chocs arrière. Un à gauche, annonçant : JE FAIS TOUT CE QUE LES

PETITES voix ME DISENT DE FAIRE. A droite, un deuxième qui proclamait : JE BROUTE AMISH. Il tenait pas très bien sur ses cannes, et c'était sans doute pas seulement à cause de ses luxueuses bottes de cow-boy à talons superposés ornées de piq'res tarabiscotées. Les yeux injectés de sang qui protubéraient au-dessous de sa tignasse noire et emmêlée me laissaient soupçonner qu'il devait avoir absorbé quelque chose d'assez raide. Le sang qui lui coulait de la main droite et qui avait giclé sur la manche droite de son tee-shirt me laissait en outre soupçonner que le produit en question devait être une belle saloperie. A première vue, j'aurais penché pour de la poussière d'ange. Chez nous, à l'époque, elle battait tous les records de popularité. Ensuite, les tranquillisants pour animaux ont été remplacés quelque temps par des amphèt' d'une puissance invraisemblable. Aujourd'hui, les gens marchent à l'exta, et si ça tenait qu'à moi on en distribuerait gratos à tous les coins de rue.

Au moins, ça rend pas violent. Ou alors peut-être qu'il avait simplement sniffé de la colle - façon de s'éclater la tête qui n'a jamais passé de mode, elle. Mais l'idée que je pouvais le connaître ne m'a pas effleuré jusqu'au moment où il s'est écrié :

- Ma parole, mais c'est le gros Eddie !

Et là, crac ! j'ai su qui c'était. Brian Lippy. On avait été tous les deux élèves au lycée de Statler, où il était une classe au-dessus de moi. Sa matière principale était déjà la vente et le service après-vente de défonceuses en tous genres. Et le voilà qui resurgissait tout à coup, debout au bord d'une route, oscillant au-dessus des immenses talons de ses luxueuses bottes de cow-boy, avec son Christ retourné lui pendant de l'oreille, sa croix gammée de merde autour du cou et ses autocollants à la mords-moi-le-núud.

- Salut, Brian, j'ai fait. ...loigne-toi du véhicule, tu veux ?

Le pick-up était customisé, d'accord, mais le boulot avait été

fait à la hache. Il était garé sur le bas-côté de la route de Humboldt, à moins de trois kilomètres du croisement où se trouvait jadis la station-service Jenny... qui cet été-là était déjà fermée depuis deux ou trois ans. En fait, le pick-up était à moitié dans le fossé. Mon vieux pote Brian Lippy avait fait une embardée spectaculaire quand George avait mis les gyros en route, autre signe qui laissait soupçonner qu'il devait pas avoir les idées très claires.

J'étais content que George Morgan soit avec moi ce jour-là.

Patrouiller seul pose généralement pas trop de problèmes, mais quand on tombe sur un mec qui zigzague en travers de la chaussée parce qu'il est en train de foutre une dégelée à la personne assise à sa droite, c'est sympa d'avoir un équipier. Les coups, on les avait vus pleuvoir. D'abord quand Lippy était passé devant le central et qu'on s'était lancés à ses trousses. On voyait la silhouette d'un conducteur, le bras droit s'abattant comme un piston, son poing droit s'écrasant un nombre incalculable de fois sur le visage de la silhouette de son passager, trop absorbé dans ce qu'il faisait pour s'apercevoir qu'il avait les flics au cul jusqu'au moment où George lui avait balancé les gyros. Fais-moi jouir en me défonçant la gueule, je me disais, elle est bonne celle-là. L'instant d'après, mon vieux pote Brian s'est retrouvé moitié sur le bas-côté moitié dans le fossé comme s'il avait attendu que ça toute sa vie, ce qui devait d'ailleurs être vrai d'une certaine façon.

quand il s'agit que d'herbe ou de simples calmants, je me fais moins de

souci. C'est pareil qu'avec l'exta. Ceux-là, ils vous disent : " Ben quoi, qu'est-ce qu'y a ? J'ai fait une connerie ? On est tous frères ! " Mais les saloperies genre poussière d'ange, ça les rend cinglés. Même la colle peut leur faire péter les plombs. J'ai déjà vu ça. En plus, y avait l'occupante du siège du passager.

...tant donné que c'était une femme, ça aggravait sensiblement la situation. Même s'il était en train de lui flanquer une dégelée de coups de poing, ça voulait pas dire qu'elle ne pourrait pas se muer en harpie furieuse en nous voyant passer les menottes à son Mar-tien préféré.

quoi qu'il en soit, mon vieux pote Brian ne s'éloignait pas du véhicule ainsi que je l'en avais prié. Il restait là, les bras ballants, à me sourire. Comment était-il possible que je l'aie pas reconnu au premier coup d'œil ? Alors là, mystère et boule de gomme, parce qu'au lycée de Statler il faisait partie des mecs qui transforment votre vie en enfer dès qu'on attire un tant soit peu leur attention. Surtout quand on est un peu enrobé ou boutonneux, et il se trouve que j'étais les deux. Mon séjour dans l'armée m'a débarrassé de l'excès de poids - à ma connaissance, c'est le seul centre d'amaigrissement au monde où on vous paye pour suivre un régime - et le temps aidant mon problème de boutons s'est réglé de lui-même comme c'est presque toujours le cas, mais au lycée j'avais servi de casse-croûte à ce mec presque tous les après-midis. Ce qui me faisait une raison de plus d'être content que George soit là. Si j'avais été seul, mon vieux pote Brian se serait peut-être mis en tête qu'il lui suffirait de me fixer d'un regard mauvais pour que je me transforme en flaque. Si la dose de saloperie qu'il avait absorbée était massive, il y avait d'autant plus de chances qu'il lui vienne des idées de ce genre.

- Veuillez vous éloigner du véhicule, lui dit George en prenant sa voix impersonnelle et sans timbre de flic de la route.

En l'entendant s'adresser comme ça à un automobiliste sur le bord d'une route, on l'aurait jamais cru capable de se faire une extinction de voix sur un terrain de base-ball à force de brailler aux gamins de l'équipe des minimes d'y aller mollo avec la batte ou de garder la tête baissée pendant qu'ils cavalaient de base en base. Ou à force de blaguer avec eux sur leur banc avant le début de la partie histoire qu'ils soient pas trop noués.

Lippy n'avait jamais découpé le dos d'aucun tee-shirt de George pendant l'étude de l'après-midi ; ça doit être pour ça qu'il a obéi quand George lui a demandé de s'éloigner du pick-up. En baissant le nez sur ses bottes et en cessant subitement de sourire. quand les mecs comme

Brian Lippy cessent subitement de sourire, leur visage prend toujours la même expression revêche et un peu niaise.

- Vous comptez nous donner du fil à retordre ? lui a demandé

George en posant la main sur la crosse de son arme de service. Si c'est le cas, autant me le dire tout de suite. «a nous évitera pas mal de désagréments à tous les deux.

Lippy n'a rien répondu. Il fixait des yeux le bout de ses bottes, c'est tout.

- Il s'appelle Brian ? m'a demandé George.

- Brian Lippy.

En disant ça, je regardais le pick-up. Par la lunette arrière, je voyais la passagère, toujours assise sur la banquette avant. Elle s'était même pas retournée vers nous, et elle avait la tête inclinée sur la poitrine. Je me suis dit qu'il l'avait peut-être assommée. Et là-dessus, elle a levé une main jusqu'à sa bouche et un panache de fumée s'en est échappé. Elle fumait une cigarette.

- Brian, je veux savoir si vous allez nous donner du fil à retordre. Répondez-moi d'une voix bien distincte, comme un grand garçon, que je puisse vous entendre.

- «a dépend, a fait Brian en retroussant la lèvre supérieure pour souligner ces deux mots d'un rictus sardonique.

J'ai esquissé un pas en direction du pick-up afin de prendre en main la partie du boulot qui me revenait. Au moment où mon ombre effleurait le bout de ses bottes, Brian a eu un mouvement de recul et a esquissé un pas en arrière, comme si mon ombre avait été un serpent. Il planait sec, pas de doute, et c'était de la poussière d'ange, j'en aurais pour ainsi dire mis la main au feu.

- Veuillez me présenter votre permis de conduire et les papiers du véhicule, a dit George.

Brian n'a pas prêté la moindre attention à ses paroles. Ses yeux s'étaient de nouveau posés sur moi. " EDDIE-CUL-DE-BOIS ", a-t-il psalmodié sur le ton que ses copains du lycée et lui prenaient toujours pour tourner mon nom en dérision. Au lycée de Statler, Brian n'arborait pas de Christ retourné ni de croix gammée, bien sûr. S'il s'était livré à ce genre de facéties, on l'aurait renvoyé chez lui aussi

sec. Mais ça m'a fait un sacré effet de l'entendre déformer mon nom comme ça. Un peu comme s'il venait de retrouver derrière une porte un vieux commutateur poussiéreux dont tout le monde avait oublié l'existence, mais dans lequel l'électricité passait encore. Encore capable de filer une bonne ch,taigne.

Brian le savait, lui aussi. Et en voyant que ça marchait, il s'est remis à sourire.

- EDDIE-CUL-DE-BOIS. Combien de garçons te l'ont mise au cul, Eddie ? Combien de pines on t'a fourré dans le cul aux douches ?

Ou peut-être que tu te contentais de leur pomper le dard ? Pourquoi y aller par quatre chemins ? T'étais à ton affaire, hein ?

- Ferme un peu ton clapet, Brian, a fait George. Tu vas avaler une mouche.

Il a décroché les menottes de son ceinturon, et quand Brian Lippy les a vues son sourire s'est subitement rétréci.

- qu'est-ce que vous allez faire avec ça ?

- Si tu me présentes pas les papiers du véhicule sur-le-champ, je vais te les passer autour des poignets, Brian. Et si jamais tu te rebiffes, je peux te promettre deux choses : un nez cassé et un séjour de dix-huit mois à Castlemora pour rébellion à agent. Plus même si tu tombes sur un juge vachard. Alors, qu'est-ce que t'en dis ?

Brian a sorti son portefeuille de sa poche revolver. Une espèce de vieux machin graisseux sur lequel on avait maladroitement imprimé une décalcomanie à l'effigie d'un groupe de rock - je crois que c'était Judas Priest. Sans doute à l'aide d'un fer à souder, car les bords étaient tout cramés. Il s'est mis à en explorer le contenu du pouce.

- Brian ? j'ai fait.

Il a relevé les yeux.

- Je m'appelle Jacubois, Brian. Un très joli nom. D'origine française. Et y a un sacré bon moment que j'ai cessé d'être gros.

- Tu les reprendras, tes kilos, il a dit. quand on est gros, c'est pour la vie.

J'ai explosé de rire. Pas moyen de me retenir. Il m'avait fait penser à

un de ces débiles pontifiants comme on en voit dans les talk-shows. Il m'a fusillé des yeux, mais il avait une pointe d'indécision dans le regard. Il avait perdu l'avantage et il le savait.

- Je vais te faire part d'un petit secret, j'ai dit. On n'est plus au lycée, l'ami. Ce qui arrive en ce moment, c'est ta vie. Ta vraie vie. Je sais que t'as du mal à y croire, mais va falloir que tu t'y habitues. Il ne s'agit plus simplement d'une heure de colle. Ce coup-ci, ça compte pour de bon.

Mon petit laÔus ne m'a valu qu'une espèce de regard hébété. Il lui était passé complètement au-dessus de la tête. Ces mecs-là, ils se ressemblent tous.

- Brian, j'ai assez attendu comme ça, lui a dit George. Tes papiers, tu vas me les mettre dans la main.

Et il lui a tendu sa main droite, la paume ouverte. Vous trouverez peut-être que c'était pas très avisé de sa part, mais George Morgan était un policier de la route expérimenté, et à ses yeux, la situation était désormais sur la bonne voie. Ou à défaut d'être tout à fait sur la bonne voie, elle n'était plus assez explosive pour qu'il lui paraisse indispensable de passer les menottes à mon vieil ami Brian histoire de lui montrer qui commandait.

Je me suis avancé jusqu'au pick-up, en jetant un coup d'œil à

ma montre tout en marchant. Bientôt une heure et demie. Il faisait une chaleur à crever. Dans l'herbe haute du bord de la route les grillons faisaient entendre des crissements secs. De loin en loin, une voiture passait et son conducteur levait le pied le temps de se rincer un peu l'œil. On est toujours content quand les flics ont arrêté la bagnole de quelqu'un d'autre. «a met de bonne humeur pour la journée.

La passagère assise à l'avant du pick-up de Brian pressait son genou gauche contre la tige chromée du levier Hurst. Moi, j'ai toujours eu dans l'idée que si les mecs du genre de Brian s'offraient des leviers de vitesse Hurst, c'était uniquement pour avoir l'autocollant sur leur pare-brise, à côté de ceux des lubrifiants Fram et Pennzoil. C'était une jeune femme d'une vingtaine d'années, avec de longs cheveux châtains ondulés au fer, assez malpropres, qui lui retombaient jusqu'aux épaules. En Jean et débardeur blanc.

Pas de soutien-gorge. De gros boutons rouges sur les épaules. Un tatouage AC/DC sur le bras droit, et sur le gauche un deuxième disant

BRIAN POUR LA VIE. Les ongles peints en rose fuchsia, mais écaillés et rongés. Et puis il y avait le sang bien s'r. Le sang et la morve qui lui pendaient du nez. Le sang lui avait éclaboussé les joues. On aurait dit de minuscules taches de naissance. Il y en avait aussi sur ses lèvres éclatées, son menton et son débardeur. Comme elle avait la tête penchée, ses cheveux rabattus masquaient en partie son visage. La cigarette allant de bas en haut, par saccades, était sans doute une Marlboro ou une Winston, car en ce temps d'avant la flambée des prix, les zonards ne s'étaient pas encore convertis aux marques bon marché et ne fumaient que ça. Si c'était une Marlboro, elle venait forcément d'un paquet cartonné. J'en ai vu tellement, de ces Marlboro-là. Des fois aussi y a un petit enfant et ça met un peu de plomb dans la tête au père, mais on peut généralement en déduire que le moutard est mal barré.

Elle a soulevé imperceptiblement la cuisse droite, découvrant un petit rectangle de carton jaune vif.

- Tenez, a-t-elle dit. Les voilà, ses papiers de voiture. Je lui répète tout le temps de les garder sur lui ou de les mettre dans la boîte à gants, mais ils traînent toujours au milieu des emballages de chez Mickey Dec et des autres saletés qu'on doit bazarder.

A en juger par sa voix, elle était pas pétée, et il y avait pas la moindre canette de bière en vue, pas la moindre bouteille de whisky. «a prouvait pas qu'elle avait rien absorbé, mais c'était tout de même encourageant. Elle semblait pas non plus animée d'intentions agressives, mais ces choses-là c'est toujours susceptible d'évoluer. Parfois en l'espace d'une seconde.

- Votre nom s'il vous plaît, madame.

- Sandra.

- Sandra comment ?

- McCracken.

- Avez-vous une pièce d'identité, s'il vous plaît ?

- Oui.

- Pourriez-vous me la montrer ?

Un petit sac à main en simili cuir, genre pochette, était posé

sur la banquette à côté d'elle. Elle l'a ouvert et a entrepris de l'explorer des doigts. Ses gestes étaient lents, et comme elle avait la tête penchée au-dessus du sac, son visage disparaissait complètement. On voyait toujours le sang sur son débardeur, mais on ne voyait plus celui de ses joues ; on ne voyait plus les lèvres boursoufflées qui donnaient à sa bouche l'aspect d'une prune fendue en deux, ni l'ancien coquard dont ne subsistait qu'une p,le auréole, violette autour de l'œil gauche. Derrière moi, la voix de Brian a fait :

- Mon cul, oui ! Vous allez pas me faire monter là-dedans. De quel droit ?

Je me suis retourné. George lui tenait la portière arrière ouverte.

Un chauffeur de grande remise aurait pas eu un maintien plus courtois. ...videmment, l'arrière d'une limousine n'est pas muni de portières et de vitres qu'on ne peut pas ouvrir de l'intérieur, ni séparé de la banquette avant par un grillage. En plus, y a toujours un relent de vieux dégueulis qui flotte. Sauf pendant les huit ou dix jours qui ont suivi la livraison des Caprice neuves, les voitures de patrouille que j'ai pilotées avaient toutes cette odeur.

- Ce qui m'en donne le droit, c'est que je viens de t'arrêter, Brian. T'as pas entendu les sommations d'usage ?

- Mais pourquoi, bordel ? Je faisais pas d'excès de vitesse !

- C'est vrai, t'étais bien trop occupé à arranger le portrait de ta petite amie pour mettre vraiment la gomme, mais la conduite dangereuse est une infraction aussi, et tu l'as commise. Pour ne rien dire des coups et blessures. Allez, monte.

- Vous avez pas le droit... !

- Si tu montes pas, Brian, je vais te coller contre la voiture et te passer les menottes. En m'arrangeant pour que ça te fasse mal.

- Essayez un peu pour voir.

- «a te plairait ? a demandé George d'une voix tellement douce qu'elle en était à peine audible, même dans la torpeur silencieuse de l'après-midi d'été.

Brian Lippy s'est rendu compte de deux choses. Primo, que George en était capable. Deuzio, que George en aurait peut-être pas été

mécontent. En plus, Sandra McCracken aurait tout vu. Se faire embarquer devant sa meuf, c'est déjà pas la joie. Menottes aux poignets, c'est pire que tout.

- Mon avocat vous le fera payer, a dit Brian Lippy avant de se hisser à l'arrière de la voiture de patrouille.

George a claqué la portière derrière lui et ses yeux se sont posés sur moi.

- Son avocat va nous le faire payer.

- C'est affreux, tu trouves pas ? j'ai dit.

La fille m'a tapoté le coude avec un objet dur. En me retournant, j'ai vu que c'était le coin d'une petite carte en plastique. Son permis de conduire. " Tenez ", elle m'a fait. Elle me regardait.

Mais au bout d'un instant elle a détourné de nouveau les yeux et elle s'est remise à fouiller dans son sac. Cette fois, elle y a péché

qu'un kleenex, mais ça m'a suffi pour conclure qu'elle était ni défoncée ni bourrée. Morte à l'intérieur, mais pas défoncée.

- Agent Jacubois, le conducteur déclare que le document que je lui réclame est dans son véhicule, a dit George.

- C'est vrai, je l'ai trouvé.

J'ai rejoint George à la hauteur du ridicule pare-chocs arrière surhaussé - JE FAIS CE QUE LES PETITES voix ME DISENT DE FAIRE, JE

BROUTE AMISH - et je lui ai remis le rectangle de carton jaune vif.

- Elle va le faire ? m'a-t-il murmuré.

- Non.

- T'en es s'ûr ?

- A peu près.

- Essaye encore, a dit George avant de regagner la voiture de patrouille.

A l'instant où il a passé le buste par la vitre avant, côté conducteur,

pour décrocher le micro, mon ancien condisciple du lycée de Statler s'est mis à lui gueuler dessus. Faisant comme s'il était pas là, George a déroulé le cordon au maximum, car il préférait rester au soleil.

- Central, ici voiture 6. Tu me copies ?

Je me suis de nouveau avancé jusqu'à la portière ouverte du pick-up. La fille avait écrasé sa cigarette dans le cendrier débordant de mégots et en avait allumé une autre. La nouvelle cigarette allait de bas en haut, par saccades. Les panaches de fumée qu'elle recrachait s'échappaient d'entre les rideaux presque clos de ses cheveux.

- Madame, nous allons emmener M. Lippy au poste de la Compagnie D. C'est en haut de la colline, vous voyez ? Veuillez nous suivre, s'il vous plaît.

Secouant la tête, elle a entrepris de faire usage de son kleenex.

En se penchant vers lui plutôt que de l'amener vers son visage, si bien que les rideaux de ses cheveux la dissimulaient presque entièrement. La main qui tenait la cigarette était posée sur sa cuisse à présent, et la fumée montait tout droit.

- Veuillez nous suivre, s'il vous plaît, madame.

J'avais mis toute la douceur dont j'étais capable dans ma voix.

Pour lui montrer que je débordais de sollicitude et de sagesse, et que tout ça resterait entre nous. C'est comme ça que les pys et les spécialistes de la thérapie familiale veulent qu'on procède, mais qu'est-ce qu'ils y connaissent ? Pour être tout à fait franc, je les porte pas dans mon cœur, ces salauds-là. Des bourges aux cheveux soigneusement laqués, qu'oublie jamais de se filer un petit coup de déodorant, qui nous bassinent avec leurs violences conjugales symptôme d'un profond manque de respect envers soi-même, mais qu'ont pas la moindre idée de ce qui se passe dans des coins comme le comté de Lassburg, de la crise qui s'y était déjà produite quand le charbon s'est épuisé et qui a recommencé quand les aciéries sont parties s'installer en Chine ou au Japon. Une fille comme Sandra McCracken est-elle seulement capable de se rendre compte qu'on lui parle d'une voix douce, qu'on est plein de sollicitude et qu'on n'a pas d'intentions hostiles envers elle ? Elle en avait peut-être été capable autrefois. Mais plus maintenant. En tout cas c'était mon avis. D'un autre côté, si je lui avais brutalement empoigné les tifs pour les écarter de son visage et la forcer à me regarder, si je m'étais mis à hurler : "

TU VAS VENIR AVEC NOUS !

TU VAS VENIR AVEC NOUS ET TU VAS PORTER PLAINTÉ POUR
COUPS ET

BLESSURES ! TU VAS VENIR AVEC NOUS, ESP»CE DE CONNASSE !
PAUVRE

CONNE qUI SE LAISSE FOUTRE SUR LA GUEULE SANS RIEN DIRE !
TU VAS

VENIR AVEC NOUS, PUTAIN DE MERDE ! ", ça y aurait peut-être
changé

quelque chose. Peut-être que ça aurait marché. Faut parler le même
langage qu'eux. Les pys et les thérapeutes refusent de l'admettre. Ils
refusent de croire qu'il existe un langage différent du leur.

De nouveau, elle a secoué la tête. Sans me regarder. En tirant sur sa
cigarette, mais sans me regarder.

- Il faudrait nous accompagner jusqu'à là-haut pour déposer une
plainte contre M. Lippy. Pour coups et blessures. En fait, vous avez pas
vraiment le choix. Parce qu'on l'a vu vous cogner dessus, vous
comprenez. Mon équipier et moi, on était juste derrière vous, et on a
tout vu.

- Si, j'ai le choix, elle a dit. Vous pouvez pas m'obliger.

Elle se servait toujours de l'espèce de balai à franges ch,tain, gras et
emmêlé qui lui tenait lieu de cheveux pour se dissimuler le visage, et
malgré ça une pointe d'autorité tranquille perçait dans sa voix. On
pouvait pas l'obliger à porter plainte, et elle le savait ; on avait déjà d°
essayer plus d'une fois de l'en persuader. Je lui ai demandé :

- Vous allez supporter ça encore longtemps ?

Rien. La tête basse, ne laissant rien voir de son visage. C'était comme
ça qu'elle avait d° baisser la tête en dissimulant son visage à douze
ans, quand la prof lui posait une question difficile pendant un cours ou
quand les autres gamines la chambraient sous prétexte qu'une
gonzesse qui a déjà des nichons à son ,ge est bonne qu'à

se faire troncher. C'est pour ça que les filles dans son genre se laissent
pousser les cheveux de cette façon. Pour se cacher derrière.

Mais c'était pas parce que j'en avais conscience qu'elle me portait moins sur les nerfs. C'était même le contraire. Dans un monde comme celui o' on vit, faut bien apprendre à se défendre. Surtout quand on n'a pas une jolie petite gueule.

- Sandra ?

quand je me suis mis à l'appeler par son prénom, ses épaules ont frémi imperceptiblement. Un frémissement, pas plus. Elles me tuent, ces gonzzesses-là. Un rien suffit à les faire flancher. Comme un oiseau tombé au sol.

- Regardez-moi, Sandra.

Elle en avait aucune envie, mais elle allait le faire. Obéir à un homme était devenu une seconde nature chez elle. C'était même en quelque sorte devenu le centre de son existence.

- Tournez la tête et regardez-moi.

Elle a tourné la tête, mais sans lever les yeux. Elle n'avait essuyé

qu'une toute petite partie du sang de son visage. Elle était pas si moche que ça. Elle devait même être plutôt mignonne quand un mec était pas occupé à lui arranger le portrait. Elle n'avait pas non plus l'air aussi con qu'on aurait pu croire. L'air aussi con qu'elle aurait voulu l'être.

- Je veux rentrer à la maison, a-t-elle fait d'une toute petite voix de fillette. J'ai saigné du nez, faut que je nettoie ça.

- Oui, je vois bien que vous avez saigné du nez. qu'est-ce qui vous est arrivé ? Vous êtes rentrée dans une porte, c'est ça ?

- Exactement.

L'expression de son visage n'était même pas arrogante. A la différence de son petit ami, elle avait rien d'une ramenarde style JE BROUTE AMISH. Elle attendait que ça passe, voilà tout. Pour elle, cette petite conversation au bord de la route, c'était pas la réalité.

La réalité, c'était de se faire cogner. De se racler la gorge un bon coup pour ravalier le mélange de morve, de sang et de larmes comme si c'était du sirop pour la toux.

- Au moment o' je m'approchais de la porte des toilettes, Brian qui

était dedans l'a ouverte à la volée et il me l'a...

- «a va durer encore longtemps, Sandra ?

- quoi ?

- Vous allez le laisser vous marcher sur la gueule encore longtemps ?

Ses yeux se sont un peu élargis. Sans plus.

- Jusqu'à ce qu'il vous ait pété toutes les dents ?

- Je veux rentrer à la maison.

- Si je vérifie les registres de l'hôpital de Statler, combien de fois j'y trouverai votre nom ? Vous rentrez souvent dans des portes, hein ?

- Pourquoi vous me laissez pas tranquille ? Je vous ai rien fait, moi.

- Jusqu'à ce qu'il vous ait fracturé le cr,ne ? Jusqu'à ce qu'il vous ait butée ?

- Je veux rentrer à la maison, monsieur l'agent.

J'ai envie de dire : C'est là que je l'ai perdue pour de bon, mais ce ne serait pas la vérité. On peut pas perdre quelque chose qu'on n'a jamais eu. Elle allait rester plantée sur sa banquette jusqu'à la fin des temps ou jusqu'à ce que je sois suffisamment en rogne pour commettre un acte qui aurait risqué de m'attirer des ennuis plus tard. Lui taper dessus, par exemple. Parce que j'en avais une sacrée envie. Si je lui avais tapé dessus, elle se serait aperçue de ma présence.

J'ai toujours dans ma poche revolver un petit étui en cuir qui contient diverses cartes de visite. Je l'ai sorti, j'ai fouillé un moment parmi les cartes et j'ai trouvé celle que je cherchais.

- Allez donc voir cette dame. C'est dans Statler Village. Des centaines de jeunes femmes qui étaient dans la même situation que vous sont venues la consulter, et elle en a tiré plus d'une d'affaire. Si vous avez besoin d'être prise en charge, même à cent pour cent, ça peut s'arranger. Elle vous expliquera comment faut faire. D'accord ?

Je lui ai présenté la carte en la tenant entre le pouce et l'index de la main droite, bien en face de son visage. Voyant qu'elle ne la prenait pas, je l'ai laissée tomber sur le siège à côté d'elle. Ensuite je suis retourné jusqu'à la voiture de patrouille pour récupérer les papiers de

la voiture. Assis au beau milieu de la banquette arrière, le menton rabattu sur l'encolure de son tee-shirt, les sourcils froncés, Brian Lippy avait les yeux vrillés sur moi. On aurait dit un de ces mégalos du moteur surgonflé complètement bouffés par le speed.

- qu'est-ce que ça a donné ? m'a demandé George.

- Rien, j'ai dit. Elle veut encore prendre un peu de bon temps.

Je suis retourné jusqu'au pick-up avec les papiers. Sandra s'était glissée derrière le volant. Le gros moteur huit cylindres a fait entendre un vrombissement assourdi. Elle a embrayé, et sa main droite était posée sur le bouton du levier de vitesses. Ongles fuchsia tout rongés sur fond de chrome. Si les bleds de Pennsylvanie rurale avaient chacun leur drapeau, ça ferait un assez bon emblème. Peut-être qu'on pourrait prendre aussi un pack de six bières Iron City. Ou un paquet de Winston.

- Faites bonne route, je lui ai dit en lui tendant le petit rectan-

gle de carton jaune.

Elle a marmonné une vague réponse et elle a démarré. Elle m'aurait bien dit d'aller me faire voir, mais elle n'osait pas. Elle était trop bien dressée. Au début, le pick-up a tressauté un peu -

elle était moins à l'aise avec les vitesses manuelles qu'elle devait se le figurer - et elle a tressauté avec lui. Son buste allait et venait.

Ses cheveux se soulevaient. Brusquement, j'ai revu toute la scène, ce mec qui zigzaguait en travers de la chaussée, pilotant d'une main sa possession terrestre numéro un en écrabouillant de l'autre la tronche de sa possession terrestre numéro deux, et mon cœur s'est soulevé. Juste avant qu'elle arrive enfin à passer en seconde, un petit bout de papier blanc a jailli en tourbillonnant de la vitre côté conducteur. C'était la carte de visite que je lui avais donnée.

Je suis retourné jusqu'à la voiture de patrouille. Brian était toujours à la même place, le menton plaqué sur la poitrine, les sourcils froncés, vrillant sur moi son regard de mégalo bouffé par le speed.

Il se prenait pour Raspoutine, ou quoi ? Je me suis hissé à l'avant, côté passager. Crevant de chaud, mort de fatigue. Et pour couronner le tout, la voix de Brian s'est mise à psalmodier dans mon dos :

- EDDIE-CUL-DE-BOIS, combien de garçons... ?

- Toi, ferme ta gueule, j'ai dit.

- Tu veux essayer de me la faire fermer, gros tas ? Viens me rejoindre à l'arrière et oblige-moi à la fermer, ma gueule !

Bref, on était en train de vivre une journée de bonheur de plus au sein de la police d'...tat de Pennsylvanie. A sept heures au plus tard, ce mec aurait retrouvé le taudis infect qui lui tenait lieu de petit chez-soi, et sifflerait une bière en regardant Vanna faire tourner la Roue de la Fortune. J'ai jeté un coup d'œil à ma montre.

Une heure quarante-quatre. J'ai décroché le micro de la radio.

- Central, ici voiture 6.

- Je te copie, voiture 6, a aussitôt répondu Shirley.

Sa voix calme m'a fait l'effet rafraîchissant d'une douce brise.

C'était quelques instants avant qu'Islington et Avery lui offrent le bouquet. Sur la cantonale 46, à Poteenville, à environ trente kilomètres de notre base, un camion-citerne de la société Norco West venait d'entrer en collision avec un car de ramassage scolaire, dont la conductrice, Mme Esther Mayhew, avait été tuée sur le coup.

quand l'accident s'était produit, George Stankowski était assez près pour que le bruit de l'explosion lui écorche les oreilles - qui a dit que les flics étaient jamais là quand on avait besoin d'eux ?

- On a un code 15 et un 17-base, tu me copies ?

En bon anglais, ça voulait dire " on a embarqué une tête de con et on revient à l'écurie ".

- Bien reçu, voiture 6. Combien de clients, un ou plusieurs ?

- Un seul, à toi.

- Cul-de-bois contre Gros Tas, zéro partout ! a fait la voix de Brian depuis la banquette arrière.

Et il s'est mis à rigoler comme un bossu. Un rire haut perché, débordant d'une joie irréprensible, comme celui de tous les défon-

cés chroniques. Il s'est aussi mis à tambouriner sur le plancher avec ses bottes de cow-boy. On était à une bonne demi-heure du central. quelque chose me disait que le trajet allait nous paraître long.

Huddie

J'ai raccroché le téléphone et je me suis précipité hors du bureau pour rejoindre la salle des communications, où Shirley était toujours en plein coup de feu, dirigeant tous les hommes dont elle disposait vers l'ouest.

- D'après la Norco, c'est du chlore liquide, je lui ai annoncé.

On a du bol. Le chlore est une sacrée saleté, mais d'habitude on n'en meurt pas.

- Ils en sont s'rs ? elle m'a demandé.

- A quatre-vingt-dix pour cent. Dans ce coin-là, c'est à peu près le seul produit qu'ils transportent. Leurs camions vont sans arrêt en livrer au centre de traitement des eaux. Fais-leur tous passer le mot, en commençant par George. Mais qu'est-ce qu'il a, le chien ?

Mister Dillon faisait toujours face à la porte de derrière, la truffe contre le bas du treillis métallique, le corps agité d'un mouvement de va-et-vient - c'était tout juste s'il ne rebondissait pas - et des grognements assourdis lui remontaient du fond de la gorge. Il avait les oreilles plaquées en arrière sur le crâne. Pendant que je l'observais, son museau a heurté le treillis assez brutalement pour le faire tinter et il a laissé échapper une espèce de petit geignement comme pour dire : La vache, ça fait mal.

- J'en ai pas la moindre idée, a dit Shirley d'une voix qui m'a fait comprendre qu'elle n'avait pas de temps à consacrer à Mister Dillon.

A vrai dire, c'était également mon cas. Pourtant je l'ai observé

encore quelques instants. J'avais déjà vu des chiens de chasse se comporter de cette façon dans les bois des alentours quand ils venaient de dépister un animal de grosse taille - un ours ou un loup. Mais les loups avaient déjà disparu de la région des Short Hills avant même que la guerre du Vietnam ait commencé, et il n'y restait plus guère d'ours non plus. De l'autre côté de cette porte à treillis, il n'y avait que le parking. Et le Hangar B, naturellement. J'ai jeté un coup d'œil à l'horloge accrochée au-dessus de la porte du coin-cuisine. Elle indiquait deux heures douze. D'aussi loin que je pouvais me souvenir,

j'avais jamais vu le b,timent aussi vide.

- Voiture 14, voiture 14, ici central, tu me copies ?

Entre deux accès de toux, la voix de George lui a répondu :

- Voiture 14.

- C'est du chlore, voiture 14. En tout cas, c'est ce qu'affirme la société Norco West. Du chlore liquide. (Elle a jeté un coup d'œil dans ma direction et j'ai brandi mon pouce dressé en signe de victoire.) Toxique mais pas...

- Attends, attends ! (Nouvel accès de toux.)

- Je t'écoute, voiture 14.

- Je sais pas si c'est du chlore ou non, central. En tout cas, le produit a pris feu, et il y en a plusieurs gros nuages blancs qui viennent dans notre direction. Je suis sur la petite route qui longe le terrain de foot. Les gamins toussent encore plus fort que moi, et je vois plusieurs personnes allongées par terre, dont une femme adulte. Il y a deux cars de ramassage scolaire garés du côté de l'entrée. Je vais essayer de les évacuer à bord d'un des deux. A vous.

J'ai pris le micro des mains de Shirley et j'ai dit :

- George ? C'est Huddie. D'après la Norco, ce qui br°le ne serait que de l'essence en feu qui s'écoule avec le chlore. Il devrait être possible de les évacuer à pied sans trop de risque. A toi.

A partir de là, George a eu le genre de comportement pour lequel il avait toujours été réputé - le sang-froid incarné. Plus tard, il allait en être récompensé par une citation à titre exceptionnel -

qui lui a été remise par le gouverneur en personne - et il a eu sa photo dans le journal. Sa femme a fait encadrer la citation et l'a accrochée au mur de leur salle de jeux familiale. A mon avis, George a d° se demander pourquoi on en faisait un tel fromage.

A son point de vue à lui, il s'était contenté d'agir de la façon la plus raisonnable possible. Si on peut parler d'homme de la situation, c'est bien ce qu'a été George Stankowski ce jour-là à l'école communale de Poteenville.

- Vaut mieux que je prenne un car, a-t-il dit. «a ira plus vite.

Ici 14, je suis 7.

Sous peu, on allait tout oublier de Poteenville, Shirley et moi ; on aurait des soucis autrement plus graves. Sachez toutefois que l'agent George Stankowski s'est introduit dans l'un des deux autocars en faisant sauter la porte vitrée à soufflets avec une grosse pierre. C'était un car Blue Bird pouvant transporter quarante passagers, et après l'avoir fait démarrer à l'aide d'une clé de secours dissimulée derrière le pare-soleil il a entassé à son bord vingt-quatre gamins aux yeux rouges, pleurant à chaudes larmes et tous-sant comme des perdus, et leurs deux enseignantes. Parmi les enfants, beaucoup serraient encore entre leurs mains les bols et les cendriers en céramique mal fichus qu'ils avaient confectionnés cet après-midi-là. Des trois qui avaient perdu connaissance, un était allergique aux vapeurs de chlore, les deux autres avaient simplement tourné de l'œil sous l'effet de la terreur et de l'excitation.

L'une des deux profs de travaux manuels, Rosellen Nevers, était dans un état nettement plus inquiétant. A l'arrivée de George, elle était étendue sur le flanc en travers du trottoir, poussant des hoquets déchirants, et semblait peu à peu dans l'inconscience en labourant sa gorge enflée de ses doigts sans force, ses yeux protubérants lui saillant hors des orbites.

- C'est ma maman, a expliqué l'une des fillettes.

Ses immenses yeux bruns ruisselaient de larmes, mais elle n'avait pas lâché son vase en argile, ne l'avait même pas laissé pencher suffisamment pour que l'unique fleur des champs jaune qu'elle avait mise dedans risquer d'en tomber.

- Elle est smatique.

Entre-temps, George s'était mis à genoux à côté de la jeune femme et lui avait glissé un bras sous la tête afin de lui permettre d'absorber le plus d'air possible. Ses cheveux retombaient sur l'asphalte.

- Ta maman prend quelque chose quand elle a des crises d'asthme, ma chérie ?

- Dans sa poche, a dit la petite fille au vase d'argile. Elle va mourir, ma maman ?

- Mais non, a dit George.

Il a sorti le petit inhalateur de la poche de Mme Nevers et lui en a

expédié une bonne giclée dans le larynx. Elle a émis un bref hoquet, a frissonné et s'est redressée sur son séant.

Emboîtant le pas aux enfants qui pleuraient et toussaient à qui mieux mieux, George l'a prise dans ses bras pour la transporter jusqu'au car. Après avoir déposé Rosellen sur un siège, à côté de sa fille, il s'est glissé derrière le volant. Il a fait démarrer le car, lui

a fait traverser le terrain de foot en cahotant, et s'est engagé sur la petite route, laissant sa voiture de patrouille derrière lui. Le temps qu'il fasse rejoindre la cantonale 46 au car Blue Bird, les enfants chantaient en chœur. Voilà comment l'agent George Stankowski est devenu un authentique héros tandis que la poignée d'entre nous qui étaient restés au poste s'efforçaient désespérément de ne pas perdre la raison.

Ni la vie.

Shirley

La dernière communication que j'ai reçue de George a été Ici 14, je suis 7 - ici voiture 14, je ne suis plus en service. J'en ai pris note, en levant les yeux vers l'horloge murale pour inscrire l'heure.

Il était deux heures vingt-trois. Je m'en souviens très bien, et je me souviens aussi que Huddie, debout à côté de moi, m'a légèrement pressé l'épaule - sans doute pour essayer de me faire comprendre que George et les gamins allaient s'en tirer, mais en y mettant en quelque sorte des gants. Deux heures vingt-trois : c'est à cette heure-là que l'enfer a commencé. Et là, il faut le prendre au pied de la lettre.

Mister Dillon s'est mis à aboyer. Pas en grondant du fond de la gorge, comme il avait coutume de le faire quand des chevreuils venaient voir s'il n'y aurait pas quelque chose à tirer de notre champ ou quand un raton laveur avait le toupet de venir fouiner derrière le bâtiment, mais en émettant une suite de jappements frénétiques et stridents comme je ne lui en avais encore jamais entendu pousser. On aurait pu croire qu'il s'était enfoncé un objet pointu dans les chairs et qu'il n'arrivait pas à s'en débarrasser.

- Mais qu'est-ce qu'il a, merde ? a dit Huddie.

S'éloignant de la porte à treillis, le chien a fait quelques pas en arrière, raides et mal assurés, un peu comme un cheval de rodéo au moment où le cavalier s'apprête à jeter son lasso sur un veau.

Je crois que j'avais déjà deviné ce qui allait se passer ensuite, et à

mon avis Huddie l'avait deviné aussi, mais on n'arrivait pas plus à y croire l'un que l'autre. Et même si on y avait cru, on n'aurait pas pu le retenir. Tout gentil qu'il était, Mister Dillon nous aurait vraisemblablement mordus si on avait essayé. Il poussait toujours ses petits jappements aigus qui ressemblaient à des jappements de douleur, et à présent de la bave s'échappait d'entre ses babines retroussées.

Je me souviens qu'à cet instant précis des reflets lumineux m'ont brièvement éblouie. J'ai battu des cils et les lumières ont continué à courir le long du mur. C'était la voiture 6, celle d'Eddie et George, qui revenaient au central avec leur client, mais c'est à

peine si j'y ai prêté attention. J'avais les yeux fixés sur Mister Dillon.

Il s'est précipité sur la porte à treillis, et le mouvement une fois lancé il n'a pas eu la moindre hésitation. Son élan ne s'est pas interrompu une seconde. Il a foncé tête baissée et il est passé de l'autre côté, arrachant la porte du chambranle et l'entraînant avec lui, tout en continuant à pousser ces aboiements qui ressemblaient à des cris de douleur. Au moment où il franchissait la porte battante, une odeur très puissante d'eau de mer et de végétaux en décomposition m'a envahi les narines. Il y a eu un épouvantable hurlement de freins et de pneus, suivi d'un coup de klaxon bruyant et une voix a hurlé : " Fais gaffe ! Fais gaffe ! " Huddie s'est précipité vers la porte et je lui ai emboîté le pas.

Eddie

On lui avait gâché sa journée en l'embarquant. On l'avait empêché, provisoirement du moins, de flanquer une roustie à sa copine.

On l'avait forcé à s'asseoir sur une banquette dont les ressorts lui rentraient dans le cul, écrasant de ses luxueuses santiags un tapis de sol en plastique spécialement conçu pour résister au dégueulis.

Brian nous le faisait payer. A moi surtout, mais George ne pouvait pas faire autrement que de l'entendre, lui non plus.

Il psalmodiait mon nom, arrangé à sa façon, puis trépidait en cadence avec les immenses talons de ses écrase-merdes, en les abattant de toutes ses forces. L'effet d'ensemble faisait un peu penser au vacarme de la foule déchaînée dans un stade de football. Et pendant tout ce temps-là, il me fixait à travers le grillage, la tête baissée,

défoncé jusqu'aux oreilles, ses petits yeux en boule de loto jetant des lueurs - je voyais son reflet dans le miroir du pare-soleil.

- CUL-DE-BOIS ! (Boum-boum-boum !) CUL-DE-BOIS ! (Boum-boum-boum)

- Arrête ça, tu veux, Brian, a dit George.

On arrivait à proximité du central. A peu près désert à l'heure qu'il était. Entre-temps, on nous avait mis au courant de ce qui se passait à Poteenville. Shirley nous en avait dit l'essentiel, et on avait glané le reste en écoutant les propos échangés par les collè-

gues qui convergeaient vers le lieu de la catastrophe.

- Tu m'écorches les oreilles, a-t-il ajouté.

Brian y a naturellement vu un encouragement.

- CUL-DE-BOIS ! (BOUM-BOUM-BOUM)

S'il continuait à trépigner aussi fort, ses pieds allaient finir par passer à travers le plancher, mais George ne lui a plus demandé

de se taire. Une fois bouclés à l'arrière d'une voiture de patrouille, tout ce qu'ils peuvent faire, c'est essayer de nous faire grimper aux murs. «a m'était déjà arrivé plus d'une fois, mais entendre ce demeuré, qui jadis avait envoyé valdinguer les livres que je tenais dans les bras à la cafèt et qui avait découpé les anneaux de couleur Fruit Loop qui décoraient le dos de mon tee-shirt pendant l'étude de l'après-midi, psalmodier mon odieux sobriquet du temps du lycée... ça faisait vraiment froid dans le dos. Comme un voyage à

bord de la machine à remonter le temps du professeur Peabody.

J'ai rien dit, mais George avait deviné, j'en suis s'r. quand il a décroché le micro pour appeler le central - et annoncer : " On est presque rendus " - j'ai compris que c'était plus à moi qu'à

Shirley que le message s'adressait. On allait menotter Brian à la chaise en acier du coin des fortes têtes, en lui allumant la télé s'il le souhaitait, et après avoir dressé un P.-V. sommaire on prendrait la route de Poteenville, à moins que la situation s'y soit soudain arrangée. Shirley n'aurait plus qu'à passer un coup de fil au gardien-chef de la prison du comté pour lui annoncer qu'un de ses auteurs de

trouble favoris n'allait pas tarder à lui être livré. Mais en attendant...

- CUL-DE-BOIS ! (Boum-boum-boum !) CUL-DE-BOIS !

Il braillait si fort à présent qu'il en avait les joues cramoisies et les tendons du cou saillants. Il ne s'agissait plus seulement de me faire enrager ; Brian avait perdu les pédales pour de bon. quelle joie ça serait d'être enfin débarrassés de lui.

On a gravi la côte de Bookin's Hill, en roulant un poil trop vite, pour gagner les b,timents de la Compagnie D. George a mis son clignotant et s'est engagé dans l'allée, roulant peut-être toujours un peu plus vite qu'il n'aurait fallu. Voyant que le temps dont il disposait pour nous emmerder lui était désormais compté, Lippy s'est mis à secouer le grillage qui le séparait de nous en trépignant de plus belle avec ses bottes façon John Wayne.

- CUL-DE-BOIS ! (Boum-boum-boum ! Tchaka-tchaka-tchaka !) On a remonté l'allée jusqu'au parking de derrière. George a pris un virage serré pour contourner l'angle gauche du b,timent et se ranger de manière à ce que l'arrière de la voiture 6 soit à la hauteur des marches, car on aurait sans doute passablement de mal à les faire gravir à ce cher vieux Brian et à le pousser à l'intérieur.

Au moment où George arrivait de l'autre côté du virage, on s'est retrouvés nez à nez avec Mister Dillon.

- Fais gaffe ! Fais gaffe ! a vociféré George.

...tait-ce à moi que cet avertissement s'adressait ? ...tait-ce au chien ? Se l'adressait-il à lui-même ? Je n'ai aucun moyen de le savoir. Ce qui me paraît le plus frappant quand je repense à tout ça, c'est la ressemblance avec ce qui s'est passé le jour où il a écrasé

la vieille à Lassburg. Au point qu'on aurait presque pu croire que c'en était en quelque sorte la répétition générale, à une très importante différence près. Je me demande si avant de se faire sauter le caisson, la même pensée ne lui avait pas tourné et retourné dans la tête pendant quelques semaines - J'ai évité le chien, mais j'ai écrasé la bonne femme. Ce n'est peut-être qu'une idée que je me fais. A sa place, en tout cas, j'en aurais été obsédé. J'ai évité le chien, mais écrasé la bonne femme. Comment pourrait-il exister un Dieu quand c'est dans ce sens-là que les choses se passent ?

George a pilé à mort et asséné un grand coup sur le klaxon du plat de la main gauche. J'ai été projeté vers l'avant. Ma ceinture de sécurité

s'est bloquée. La banquette arrière en était munie aussi, mais notre prisonnier s'était pas donné la peine de s'en passer une autour de la taille - il était bien trop absorbé dans sa petite comp-tine - si bien que sa tronche s'est écrasée contre le grillage auquel il se cramponnait. J'ai entendu un bruit un peu semblable à celui qu'on produit en se faisant craquer les jointures. Et un autre craquement, plus sonore. Le premier, c'était probablement un doigt.

Le second, c'était son nez, là y avait pas de doute. J'ai entendu plus d'une fois le bruit d'un nez qui se casse, et c'est toujours le même, on dirait celui d'un os de poulet qu'on brise. Brian a émis un cri de douleur étouffé, et une grande giclée de sang, aussi chaude que le caoutchouc d'une bouillotte, a éclaboussé l'épaule de ma chemise d'uniforme.

Mister Dillon a été à deux doigts d'y passer, il a vraiment frôlé

la mort de tout près, mais il a continué à cavalier sans même nous jeter un regard, les oreilles plaquées en arrière sur le crâne, poussant des aboiements stridents, fonçant tout droit sur le Hangar B.

Son ombre, bien noire et nettement découpée, courait à côté de lui sur le bitume.

- Berde, ça fait bal ! a gueulé Brian, faisant franchir les sons tant bien que mal à son pif écrasé. Butain, je bisse le sang !

Et il s'est mis à brailler qu'il était victime d'une bavure policière.

George a ouvert sa portière. Moi, je suis resté à ma place quelques instants de plus, me contentant d'observer le manège du chien. Je croyais qu'il s'arrêterait en arrivant à la hauteur du hangar, mais tu parles. Il a foncé tête baissée dans la porte basculante, s'assommant à moitié. Il est retombé sur le flanc et a poussé un cri perçant. Jamais jusqu'à ce jour-là je n'aurais cru qu'un chien était capable de pousser un cri pareil. qui exprimait plutôt du dépit que de la souffrance. «a m'a donné la chair de poule. Mister Dillon s'est relevé et s'est mis à tourner sur lui-même, comme s'il essayait d'attraper sa propre queue. Après avoir répété ce mouvement une deuxième fois, il a secoué la tête comme pour s'éclaircir les idées, et il a de nouveau foncé tête baissée sur la porte.

- Arrête, Dillon ! lui a crié Huddie depuis le perron de derrière.

Arrête ça, t'entends !

Shirley se tenait à côté de lui, une main en visière au-dessus des yeux. Le chien a fait comme s'ils n'étaient pas là. A mon avis, il n'aurait même pas prêté attention à Orville Garrett s'il avait été

sur place ce jour-là, et pourtant dans son univers Orville représentait ce qui ressemblait le plus à un chef de meute. Il a continué à

se précipiter tête baissée sur la porte, revenant sans cesse à la charge, en poussant des aboiements frénétiques, et en laissant fuser un autre de ces cris de dépit déchirants chaque fois que son museau entraînait en contact avec le bois de la porte. Au bout du troisième assaut, il a laissé une trace sanglante sur la peinture blanche.

Pendant tout ce temps-là, mon vieux pote Brian vociférait à tue-tête (du moins, le peu de tête qu'il avait).

- Fais quelque chose, Jacubois, berde ! Je saigne comme un bore ! Il l'a eu o', son bermis, ton enfoiré d'équibier ? Dans une bochette surprise ? Sortez-moi de là ! Butain, mon nez !

Sans lui prêter aucune attention, je suis descendu de voiture.

Au moment où j'ouvrais la bouche pour demander à George si à

son avis le chien avait la rage, la puanteur m'a envahi les narines : une odeur d'eau de mer et de vieux chou à laquelle se mêlait autre chose, quelque chose de mille fois pire.

Tout à coup, Mister D a tourné les talons, bifurqué à droite et filé ventre à terre vers l'angle du Hangar B.

- NON, FAIS PAS «A ! a hurlé Shirley.

Elle venait de voir ce que j'allais voir quelques secondes après elle - la porte latérale, celle qu'on ouvrait à l'aide d'une poignée au lieu de la faire basculer sur une crémaillère, était entrouverte ça se trouve quelqu'un - Arky, peut-être - avait oublié de la refermer...

Arky

C'était pas moi. Cette porte, j'oubliais jamais de la refermer. Si j'avais oublié, le sergent m'aurait passé un savon de première. Et peut-être que je me serais fait engueuler par Curt aussi. Ils me disaient, celle-là faut qu'elle reste soigneusement fermée tout le temps.

Ils étaient très à cheval là-dessus.

Eddie

... ou est-ce que quelque chose l'avait ouverte de l'intérieur ?

Une force émanant de la Buick, quoi. «a doit être à ça que je pense. J'ignore si cette explication est la bonne ; mais en tout cas, la porte était ouverte. C'était de cette porte que venait le plus gros de la puanteur, et c'était vers elle que se dirigeait Mister Dillon.

Shirley a dégringolé les marches, serrée de près par Huddie. Ils gueulaient tous les deux le nom du chien. Ils sont passés devant nous au galop. George s'est lancé à leurs trousses et je me suis lancé aux trousses de George.

La Buick nous avait fait un feu d'artifice deux ou trois jours auparavant. Je n'y avais pas assisté personnellement, mais on me l'avait raconté, et la température du Hangar B était restée au-dessous de la normale pendant près d'une semaine. Pas de beau-

coup, tout au plus de trois ou quatre degrés. Bref, on avait bien eu quelques signes avant-coureurs, mais rien de vraiment spectaculaire. Pas de quoi casser trois pattes à un canard. Rien qui nous aurait permis d'avoir la plus petite idée de ce que nous allions découvrir en entrant dans le hangar.

Shirley s'y est engouffrée la première, en hurlant le nom du chien. Ensuite elle n'a fait que hurler tout court. L'instant d'après, les hurlements de Huddie se sont mêlés aux siens. Les aboiements de Mister Dillon avaient changé de registre ; à présent, ils alter-naient avec des grondements menaçants, semblables à ceux qu'émet un chien de chasse face à un animal aux abois.

- Oh bon Dieu ! a gueulé George Morgan. Oh doux Jésus, qu'est-ce que c'est que ça ?

J'ai pénétré dans le hangar, mais je ne suis pas allé très loin.

Shirley et Huddie étaient debout côte à côte, et George se tenait à un pas derrière eux. Ils me bloquaient le passage. L'odeur était très acre - on en avait les larmes aux yeux, la gorge nouée - mais c'est à peine si j'y ai fait attention.

Une fois de plus, le coffre de la Roadmaster était ouvert. De l'autre côté de la voiture, dans l'angle le plus éloigné, se tenait une espèce de cauchemar filiforme, jaune et fripé, d'une taille gigantesque, deux

mètres vingt de haut si ce n'est plus, dont la tête n'était pas vraiment une tête mais un entortillement de filaments roses, très animés d'une agitation bizarre, sous lesquels on discernait d'autres chairs jaunes et fripées. Plusieurs de ces filaments se sont soudain détendus comme des fouets en direction d'une des poutres du plafond. Ils produisaient la même espèce de frémissement que des ailes de papillons de nuit se pressant contre une vitre dans l'espoir d'accéder à la lumière qu'ils voient ou devinent de l'autre côté. Ce bruit, il me semble encore l'entendre aujourd'hui. quelquefois je l'entends en rêve.

Au sein de cet enchevêtrement de filaments roses animés de convulsions désordonnées, quelque chose s'ouvrait et se refermait dans les chairs jaunes. quelque chose de noir et de rond, qui était peut-être une bouche. Essayant de crier. Comment cette créature tenait-elle debout ? Je serais bien incapable de vous l'expliquer.

On aurait dit que mon cerveau avait perdu la faculté de donner quelque sens que ce soit à ce que mes yeux voyaient. En tout cas, ce n'étaient pas des jambes, ni des pattes, et il y en avait trois. Se terminant toutes les trois par de longues serres noires de forme incurvée. Les serres étaient parsemées de touffes de poils raides et drus - il me semble en tout cas que c'étaient des poils, et que de minuscules insectes, un peu semblables à des puces ou de très jeunes poux, sautillaient dedans. Du centre de sa poitrine pendait une sorte de tuyau de chair grise secoué de légères crispations, et couvert de petits ocelles de chair noire et luisante. qui étaient peut-être des cloques. Ou peut-être, qui sait, des yeux ?

Dressé face à elle, notre chien aboyait et grognait, son mufle projetant autour de lui des jets de bave écumeuse. Il a fait mine de se jeter sur la créature, et cette dernière a laissé échapper un cri strident par le trou noir qui lui servait de bouche. Le tuyau gris a été secoué d'un long frisson qui lui donnait l'air d'un bras désossé

ou d'une grenouille qu'on électrocute. quelques gouttes d'une matière indéfinissable en ont glissé et se sont écrasées par terre.

De la fumée s'est aussitôt échappée des taches, et j'ai vu qu'elles avaient un effet corrosif sur le ciment.

Mister D a amorcé un mouvement de recul quand la créature a lancé son cri, mais tout en continuant à aboyer et à gronder, les oreilles plaquées en arrière, les yeux exorbités. La créature a émis un autre hurlement strident. Shirley a crié et s'est couvert les oreilles de ses mains. Réflexe bien naturel à mes yeux, mais qui n'allait pas l'avancer

à grand-chose. Les hurlements de cette créature ne semblaient pas passer par les oreilles pour arriver au cerveau ; on aurait plutôt dit que c'était le contraire, qu'ils vous naissaient tout au fond de la tête et s'échappaient ensuite par vos oreilles, comme de la vapeur. J'aurais voulu dissuader Shirley de se boucher les oreilles en lui disant qu'elle allait se filer une embolie si elle empêchait cette épouvantable clameur de lui sortir de la tête, mais là-dessus elle a laissé retomber ses mains d'elle-même.

Huddie lui a passé un bras autour de la taille et elle a...

Shirley

Sentant que Huddie me passait un bras autour de la taille, je lui ai pris la main. Il fallait bien. J'avais besoin de me raccrocher à quelque chose d'humain. quand on entend la version d'Eddie, la première créature vivante dont la Buick avait accouché ressemble beaucoup trop à un être humain : elle avait une bouche au-dessous de ses filaments roses entortillés, elle avait une poitrine, elle avait des yeux. Je ne dis pas que sa description était fausse, mais elle n'était pas juste non plus. Je ne suis même pas sûre qu'on l'ait vraiment vue, du moins comme auraient dû la voir des policiers formés à voir les choses d'une certaine façon. Elle était trop bizarre, trop impossible à raccorder à notre vécu collectif, à

nos repères habituels. Elle avait bien un aspect humanoïde, ou en tout cas c'était ainsi que nous la percevions. Mais était-elle humaine ? Oh que non, n'allez surtout pas vous mettre des idées pareilles en tête. ...tait-elle douée d'intelligence ? ...tait-elle consciente ? Rien ne le prouve, évidemment, mais j'ai l'impression que oui. Du reste, ça n'avait aucune importance. Son étrangère nous faisait horreur - plus qu'horreur. Au-delà de l'horreur (ou plutôt en son sein même, comme un noyau dans une coquille) il y avait de la haine. Pour un peu je me serais mise à aboyer et à gronder comme Mister Dillon. Cette créature faisait naître en moi tout autant de colère et de hargne que de frayeur et de dégoût. Celles qui l'avaient précédée étaient toutes mort-nées. Elle vivait encore, mais on aurait voulu qu'elle crève. Oh oui ça, on n'aurait pas demandé

mieux !

quand elle a poussé son deuxième hurlement, elle avait l'air de nous regarder fixement. En levant le tuyau qui lui pendait de la poitrine. On aurait dit un bras tendu, essayant peut-être de nous dire à sa façon : Au secours, délivrez-moi de ce monstre aboyeur.

De nouveau, Mister Dillon s'est rué en avant. La créature a poussé un troisième cri et s'est rencognée contre le mur. Du liquide s'est remis à sourdre de l'organe qui était peut-être une trompe, peut-être un bras, ou peut-être un pénis. quelques éclaboussures ont atteint le chien et instantanément son pelage s'est mis à fumer. Mister D a poussé une suite de petits geignements plaintifs. Puis, au lieu de battre en retraite, il s'est jeté sur elle.

Elle se déplaçait à une vitesse quasi surnaturelle, en glissant sur elle-même. Mister Dillon a happé entre ses crocs un repli de sa peau fripée et pendante, mais elle lui a échappé aussitôt, et s'est mise à raser le mur de l'autre côté de la Buick, le trou au milieu de ses chairs jaunes hurlant de plus belle, son tuyau s'agitant d'avant en arrière. Une substance noire et visqueuse, semblable à

celle qui s'était écoulée de la chauve-souris et du poisson, suintait du repli de peau que le chien avait égratigné.

La créature a heurté la porte basculante et elle a émis un cri discordant, mélange de douleur et de dépit. Sur ces entrefaites, Mister Dillon a bondi sur elle par-derrière. Il s'est jeté sur ce qu'on est bien obligé d'appeler son dos et a refermé les crocs sur les replis de peau qui en pendaient. Les chairs se sont déchirées avec une facilité écœurante. Mister Dillon est retombé sur le sol en ciment, sans desserrer les mâchoires, arrachant de nouveaux lambeaux de peau qui se sont déroulés comme du papier peint mal collé. L'espèce de bave noire - ou de sang - s'est déversée sur le museau levé du chien. Son contact lui a fait pousser un cri terrible, mais il n'a pas lâché prise, secouant même la tête d'un côté et de l'autre pour arracher encore plus de peau, avec les mêmes mouvements saccadés que ceux d'un fox secouant un rat entre ses crocs.

La créature a crié, puis elle a émis des sons incohérents qui ressemblaient presque à des paroles. C'est vrai qu'on avait l'impression que ses cris et ses borborygmes provenaient de l'intérieur de nos têtes, qu'ils venaient en quelque sorte d'y éclore. Elle a heurté plusieurs fois la porte de sa trompe, comme pour exiger qu'on lui ouvre, mais les coups manquaient de force.

Huddie avait dégainé son arme de service. L'espace d'un instant, les filaments roses et l'espèce de nodosité jaune qui les recouvrait ont été dans sa ligne de mire, mais là-dessus la créature a virevolté sur elle-même, son trou noir émettant toujours une stridulation aiguë, et s'est abattue sur Mister D. Le tuyau gris qui lui sortait du torse s'est enroulé autour du cou du chien, qui s'est mis à pousser des gémissements et

des hurlements de douleur. De la fumée s'est élevée de son pelage à l'endroit où la créature le tenait, et au bout de quelques secondes une odeur de poil brûlé s'est mêlée à la puanteur de légumes pourris et d'eau saumâtre. La créature venue d'ailleurs était couchée de tout son long sur notre chien, poussant des cris de cochon qu'on égorge et agitant follement ses pattes (ou ce qui lui en tenait lieu), dont les talons frappaient bruyamment la porte basculante, la maculant de traces brunes qui faisaient un peu penser à des taches de nicotine.

Mister Dillon poussait de terribles cris de douleur.

Huddie a levé son arme. Je lui ai pris le poignet et je lui ai fait baisser le bras de force en criant : " Non ! Tu vas tuer le chien ! "

Là-dessus, Eddie m'a écartée d'une bourrade, manquant de peu de me renverser. Il avait trouvé une paire de gants en caoutchouc posés sur des sacs à côté de la porte et les avait enfilés.

Eddie

Faut bien que tu le comprennes, le souvenir que j'ai gardé de tout ça n'a rien à voir avec celui qu'on garde d'ordinaire d'un événement. J'ai plutôt l'impression de faire remonter à ma mémoire les moments les plus pénibles d'une cuite atroce. Ce n'est pas Eddie Jacubois qui a prélevé une paire de gants dans le lot posé sur les sacs d'engrais pour gazon empilés à côté de la porte.

C'est quelqu'un qui rêvait qu'il était Eddie Jacubois. C'est ce que je ressens aujourd'hui en tout cas. Et je crois que c'est ce que j'ai ressenti sur le moment.

Est-ce Mister Dillon qui m'occupait l'esprit ? J'aimerais le penser, mon garçon. Et je ne peux pas l'exprimer mieux que ça. Parce que pour tout dire je ne m'en souviens pas vraiment. Je crois plutôt que je voulais simplement faire cesser les hurlements per-

çants de cette créature, les chasser de ma tête. C'était horrible d'avoir ça dans la tête. C'était une abomination. J'avais l'impression qu'on me violait.

Pourtant tu vois, je devais être encore capable de réfléchir. Dans une certaine mesure au moins je devais en être vraiment capable, puisque j'ai enfilé les gants en caoutchouc avant de décrocher la pioche du mur. Les gants étaient bleus, je m'en souviens. Il y en avait une bonne douzaine de paires dans le tas, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel,

mais j'en ai pris des bleus. Je les ai enfilés très rapidement - aussi rapidement que les médecins enfilent les leurs dans Urgences. Ensuite j'ai décroché la pioche. J'ai bousculé

Shirley au passage, si brutalement que j'ai failli la faire tomber. Je crois même qu'elle serait tombée pour de bon si Huddie ne l'avait pas rattrapée in extremis.

George m'a crié quelque chose du genre " Fais gaffe à l'acide ! "

Je ne me souviens pas d'avoir eu particulièrement peur, mais moins encore d'avoir eu le sentiment que j'étais particulièrement courageux. Les seuls sentiments que j'éprouvais étaient de l'horreur et du dégoût. Les sentiments que pourrait éprouver un homme se réveillant avec une sangsue dans la bouche, en train d'aspirer le sang de sa langue. Je l'ai dit à Curtis un jour et il a résumé ça en une formule que je n'oublierai jamais : une inadmissible intrusion. Il avait exactement mis le doigt dessus. C'était une inadmissible intrusion.

Mister D hurlant à la mort, grognant et ruant, faisant de son mieux pour se dégager ; la créature couchée sur lui ; les filaments roses de sa tête ondoyant comme des algues dans le ressac ; l'acre odeur de pelage roussi ; la puanteur de chou et d'eau salée ; l'espèce de bave noire et gluante qui dégoulinait du dos déchiqueté

de la créature, ruisselant le long des sillons de chair jaune comme de l'eau de vidange avant d'aller s'écraser au sol ; mon envie de la tuer, de la supprimer, de la faire disparaître du monde : tout cela me tourbillonnait follement dans la tête - et quand je dis tourbillonner, le mot est peut-être trop faible, car on aurait dit que la découverte que nous venions de faire dans le Hangar B

m'avait tellement chamboulé que ça m'avait remué la cervelle en tous sens, en avait fait de la purée, me l'avait battue comme avec un fouet jusqu'à ce qu'elle se mue en un cyclone qui n'avait plus aucun rapport avec la raison ni avec la folie, plus aucun rapport avec le boulot d'un flic ou les activités d'un justicier d'occasion, plus aucun rapport avec Eddie Jacubois. Comme je viens de te le dire, je me souviens de tout, mais comme on se souvient des choses ordinaires. J'ai plutôt l'impression que c'était un rêve. Et j'aime mieux ça. Le seul fait de m'en souvenir m'est déjà assez pénible. Et comment me serait-il possible de ne pas m'en souvenir ? Même quand je me bourre la gueule, le souvenir ne me quitte pas, c'est tout au plus s'il s'estompe un peu, et dès que je redeviens sobre tout me revient. La sensation de se

réveiller avec une sangsue dans la bouche.

Je me suis avancé jusqu'à elle, j'ai levé ma pioche et je l'ai abattue sur elle, lui en enfonçant la pointe dans le milieu du corps.

Elle a poussé un cri et a fait un grand bond en arrière, heurtant du dos la porte basculante. Mister Dillon s'est dégagé et a amorcé

un mouvement de retraite, rampant sur le sol en ciment qu'il frôlait de son ventre. Des aboiements furieux se mêlaient à ses hurlements de douleur. Autour de son collier, il y avait une tranchée de poils calcinés. L'extrémité de son museau était toute cramée, comme s'il l'avait fourrée dans un feu de camp, et de petites volutes de fumée s'en élevaient.

La créature affalée contre la porte basculante a levé le tuyau gris qui lui sortait de sa poitrine, et c'est là que j'ai vu que les ocelles incrustés dedans étaient bel et bien des yeux. Ils me regardaient, et la sensation était intolérable. J'ai retourné la pioche entre mes mains et je l'ai abattue de nouveau, frappant cette fois de la houe.

Il y a eu un bruit de branche vermoulue qui se brise, et un tronçon du tuyau a roulé sur le ciment. En plus, la lame avait entamé le thorax. Un nuage de mousse rose s'est échappé de la plaie. Elle avait la consistance de la mousse à raser et s'accumulait de la même façon, comme si elle avait été projetée par de l'air comprimé. De bas en haut de la trompe grise - et là, je ne parle que du tronçon coupé - les yeux roulaient follement sur eux-mêmes. On aurait dit qu'ils regardaient dans toutes les directions à la fois. Des gouttes d'un liquide transparent, qui devait être du venin, s'échappaient du tuyau, corrodant le ciment.

George est soudain apparu à côté de moi, une pelle à la main.

Il en a plongé la partie coupante dans les filaments dont la créature était coiffée, l'a enfoncée profondément dans ses chairs jaunes, jusqu'à ce qu'il n'en dépasse plus que le manche en bois de frêne.

Elle a poussé un cri terrible. Un cri qui a résonné si fort à l'inté-

rieur de ma tête qu'il m'a semblé que mes yeux allaient jaillir de leurs orbites comme ceux d'une grenouille dont on entoure le corps flasque d'une main à l'instant où on serre de toutes ses forces.

Huddie

J'ai enfilé une paire de gants moi aussi et j'ai empoigné un outil à mon tour - il me semble que c'était un râteau, mais je n'en suis pas sûr à cent pour cent. quoi qu'il en soit, je l'ai empoigné et je suis allé rejoindre Eddie et George. quelques secondes plus tard (ou une minute, j'en sais trop rien, on avait perdu toute notion du temps) j'ai tourné la tête et j'ai vu que Shirley s'était jointe à

nous. Elle avait enfilé des gants, elle aussi, et s'était saisie du plantepieux d'Arky. Ses cheveux s'étaient dénoués et lui retombaient sur le visage. On aurait dit Sheena, Reine de la Jungle.

On avait tous pensé à mettre des gants, mais on était tous fous.

Raides dingues. La vision de cette créature, ses hurlements stridents, ses borborygmes incompréhensibles, ses gémissements inarticulés, les aboiements et les cris plaintifs de Mister Dillon - c'était tout cela à la fois qui nous rendait fous. J'avais tout oublié de l'accident du camion-citerne, de George Stankowski essayant de faire monter ses gamins à bord d'un autocar pour les emmener en lieu s'r et du jeune enragé avec lequel Eddie et George Morgan venaient de rentrer. Je ne me souvenais même plus, je crois, qu'il existait un monde en dehors de ce petit hangar malodorant. Je hurlais à tue-tête en abattant mon r,teau, plongeant et replongeant les dents en acier dans le corps étendu sur le sol. Les autres hurlaient aussi. On formait un cercle autour de la créature, la frappant à coups répétés, la déchiquetant de nos lames ; on lui hurlait : " CR»VE ! CR»VE ! ", mais elle ne se décidait pas à rendre l',me, il nous semblait qu'elle ne mourrait jamais.

S'il m'était possible d'oublier un détail, voilà celui que je choisirais : au tout dernier instant, juste avant de passer enfin de vie à

trépas, elle a levé le reste de trompe qui lui pendait de la poitrine.

Le moignon tremblait comme une main de vieillard. quelques-uns des yeux dont il était constellé pendaient au bout de fils luisants d'aspect cartilagineux. Des nerfs optiques peut-être ? Va savoir. quoi qu'il en soit, quand le moignon s'est dressé, l'espace d'un instant je me suis vu moi-même, je me suis vu à l'intérieur de ma tête. J'ai vu le cercle que nous formions, debout, le regard dirigé vers le sol, comme des assassins rassemblés autour de la tombe de leur victime, et j'ai compris que c'était nous, les étranges créatures venues d'ailleurs. J'ai vu toute l'horreur que nous pouvions inspirer. Dans cet instant, j'ai éprouvé la même sensation de complet égarement, que cette créature. Je n'ai pas éprouvé sa peur, car elle n'avait pas peur. Je n'ai pas éprouvé son innocence, car elle n'était pas innocente. Ni sa culpabilité, car elle n'était coupable de rien. Elle était complètement perdue, c'est tout. Savait-elle o~ elle était ? «a m'étonnerait. Savait-elle pourquoi Mister Dillon l'avait attaquée, pourquoi on était en train de la tuer ? Oui, sans aucun doute. On faisait ça parce qu'on était trop différents d'elle, tellement différents et tellement affreux que ses yeux innombrables n'arrivaient même pas à nous discerner, à se faire une image claire de ce que nous étions, tandis que nous l'entourions en poussant d'horribles cris et en abattant sur elle nos horribles lames. Elle a enfin cessé de bouger. Le moignon de trompe lui est retombé

mollement sur la poitrine. Ses yeux ne clignaient plus. Ils fixaient simplement le vide.

On est restés là tous les quatre. Eddie et George haletant l'un à côté de l'autre, Shirley et moi debout en face d'eux, de l'autre côté du cadavre. Derrière nous, Mister D, hors d'haleine, poussait de petits geignements. Shirley a lâché le plante-pieux et quand il a heurté le ciment j'ai vu un fragment de chair jaune qui y était resté accroché, pareille à de la terre purulente. Shirley était blanche comme un linge, à l'exception de deux pointes d'un rouge vif sur les pommettes et d'une troisième s'élargissant peu à peu sur sa gorge, comme si une tache de naissance venait subitement d'y apparaître. Elle m'a murmuré :

- Huddie...

- quoi ? lui ai-je demandé.

C'était tout juste si j'arrivais à parler tellement j'avais la gorge sèche.

- Huddie !

- Ben quoi, qu'est-ce que t'as ?

Ses yeux écarquillés étaient pleins de larmes et une expression d'horreur s'était peinte sur son visage.

- Cette chose était douée d'intelligence. On vient de tuer un être pensant. On vient de commettre un meurtre.

- Meurtre mon cul, a dit George. Et même si c'en avait été

un, à quoi ça nous avancerait d'épiloguer dessus ?

Poussant toujours de petits geignements aigus - mais un tantinet moins insistants - Mister Dillon s'est frayé un passage entre Shirley et moi. Son encolure, sa poitrine et son dos étaient parsemés de plaques chauves ; on aurait dit qu'il avait la pelade. La pointe d'une de ses oreilles avait été brölée et il n'en restait rien.

...tirant le cou, il a reniflé avec circonspection le corps étendu devant la porte basculante.

- Tire-le en arrière, m'a dit George.

- Il ne risque rien, ai-je répondu.

Tandis qu'il flairait l'enchevêtrement de filaments dont la créature

était coiffée, à présent inertes et sans vie, le chien s'est remis à gémir. Ensuite il a levé la patte et il a pissé sur le tronçon coupé

de trompe, de corne ou de défense. Après quoi il s'est éloigné à reculons, gémissant toujours.

Un chuintement imperceptible s'est fait entendre. L'odeur de chou était de plus en plus prenante, et le jaune des chairs de la créature p, lissait à vue d'œil, virant rapidement au blanc. De minuscules panaches de vapeur, à peine visibles, s'en élevaient.

C'était de ces nuages de vapeur qu'émanaient les horribles mias-mes. Le processus de décomposition était entamé. Comme tout ce qui était passé par là auparavant, la créature ne serait bientôt plus qu'une charogne.

- Retourne à ton poste, Shirley, ai-je dit. N'oublie pas que t'as un 99 sur les bras.

Elle a battu rapidement des cils, comme une personne évanouie qui vient de retrouver ses esprits.

- Le camion-citerne ! George Stankowski ! Oh bon Dieu, j'avais oublié !

- Emmène le chien avec toi, lui ai-je dit.

- Oui. Bien s'r. (Elle a marqué un temps avant d'ajouter :) Et qu'est-ce qu'on va faire de... ?

Elle a fait un geste en direction des outils épars sur le sol en ciment, ces outils à l'aide desquels nous venions de massacrer la créature estropiée et hurlante acculée contre une porte. Pourquoi avait-elle hurlé ainsi ? Nous implorait-elle de l'épargner ? Dans la situation inverse, est-ce qu'elle ou ses semblables auraient épargné

l'un d'entre nous ? J'en doute... mais je ne peux pas faire autrement que d'en douter, évidemment. Parce qu'il faut bien franchir le cap de la première nuit, puis d'une autre, puis d'une troisième, puis toute une année de nuits, puis dix. Il faut bien trouver la force d'éteindre la lumière et de rester allongé dans le noir. On est bien obligé de se dire qu'on n'a fait que ce qu'on nous aurait fait. D'orienter ses pensées d'une certaine façon, parce qu'on ne peut pas passer toute sa vie à dormir avec la lumière allumée.

- J'en sais rien, Shirley, ai-je dit.

J'éprouvais une immense fatigue, et l'odeur de chou pourri me retournait l'estomac.

- D'ailleurs on n'en a rien à foutre, vu qu'il n'y aura ni procès, ni enquête, ni rien d'autre d'officiel. Retourne à ton poste. Puisque tu es notre officier de communications, tu n'as qu'à communiquer.

Elle a hoché la tête et elle a dit :

- Viens, Mister Dillon.

Je n'étais pas s'r que le chien la suivrait, mais il a obtempéré, la truffe pour ainsi dire collée à l'un de ses escarpins à talons plats marrons. Il gémissait toujours, et au moment de franchir la porte latérale, un long frisson lui a parcouru tout le corps, comme s'il venait de prendre froid.

- Nous aussi, vaudrait mieux qu'on ressorte, a dit George à

Eddie.

Il a fait mine de se frotter les yeux, s'est aperçu qu'il portait toujours des gants, les a ôtés.

- Faut qu'on s'occupe de notre prisonnier.

Une expression d'ahurissement s'est peinte sur les traits d'Eddie, assez semblable à celle qu'avait eue Shirley quand je lui avais rappelé qu'il lui restait l'affaire de Poteenville à régler.

- Je l'avais complètement oublié, l'autre emmerdeur, a-t-il fait.

Il s'est cassé le nez, George - j'ai entendu le bruit.

- Sans blague ? a fait George. C'est-y pas malheureux.

Eddie a eu un grand sourire. On voyait bien qu'il s'efforçait de le réprimer, mais en vain. Plus il s'efforçait de le réprimer, plus il s'élargissait. Ceux-là, faut toujours qu'ils rigolent, même dans les circonstances les plus dramatiques. Surtout dans les circonstances les plus dramatiques.

- Eh ben, allez vous occuper de lui, j'ai dit.

- Viens avec nous, a dit Eddie. Tu vas pas rester seul là-dedans.

- Pourquoi pas ? Elle est morte.

- Mais ce truc-là vit encore, a dit Eddie en désignant la Buick du menton. Cette saloperie de bagnole bidon m'a jamais paru aussi louche. Elle dégage des vibrations pas nettes. Tu les sens pas ?

- Moi je sens quelque chose, a dit George. Mais ça doit être une réaction au traitement qu'on vient de faire subir à cette espèce de... (il a eu un geste en direction du cadavre) ... de machin.

- Tu te trompes, a rétorqué Eddie. Les vibrations que tu sens n'émanent pas de la bête morte. Elles émanent de la Buick. Elle respire, j'en mettrais ma main à couper. Elle est tout ce qu'on voudra sauf une voiture, et elle respire. A mon avis, c'est dangereux de rester ici, Hud. Aussi bien pour toi que pour nous.

- Tu crois pas que tu pousses un peu, là ?

- Pas du tout. Elle respire, je te dis. Elle a expulsé cette créature à tête rose comme on expulse une crotte de nez en éternuant. Et maintenant elle s'apprête à inspirer de nouveau. Je le sens.

- T'en fais pas, je lui ai dit, je vais simplement jeter un coup d'œil vite fait. Ensuite je vais attraper la b,che et je vais en recouvrir ce, euh... machin. (En disant ça, j'ai désigné du pouce la créature que nous venions de tuer.) S'il y a des choses plus compli-quées à faire, on attendra le retour de Tony et de Curt. C'est eux les experts.

Mais y avait pas moyen de le calmer. Il se montait le bourrichon de plus en plus. Il a regardé la Buick d'un air lugubre.

- Faut pas que tu les laisses approcher de cette voiture bidon tant qu'elle se sera pas remise à respirer. Et je te préviens, ça risque de provoquer une belle engueulade. Le sergent va vouloir rentrer et Curt encore plus, mais il faut à tout prix que tu les en empêches. Parce que...

- Je sais. Tu sens qu'elle va bientôt se remettre à respirer. On devrait ouvrir un service de messagerie à ton nom, Eddie, tu pourrais te faire des couilles en or en lisant les lignes de la main par téléphone.

- C'est ça, moque-toi de moi. Tu crois qu'Ennis Rafferty se marre, là où il est maintenant ? Tant pis si ça te plaît pas, mais j'en suis sûr. Elle respire. Et il en a toujours été ainsi. Ce coup-ci, quand elle va inspirer, ça va faire mal. Tu sais ce qu'on va faire ?

George et moi, on va te filer un coup de main avec la b,che. On va t'aider à la recouvrir, et on ressortira tous ensemble.

L'idée ne me plaisait guère, même si je ne savais pas au juste pourquoi.

- Je t'assure, Eddie, je me débrouillerai très bien tout seul. En plus, je voulais prendre quelques photos de notre extra-terrestre avant que la décomposition l'ait réduit à l'état de soupe au crabe à la floridienne.

- Arrête, a fait George.

Il avait un peu verdi.

- Excuse-moi. Je serai ressorti en un rien de temps. Vous deux, allez vous occuper de votre client.

Eddie fixait des yeux la Buick dressée sur ses imposants pneus bicolores dépourvus de toute aspérité. Son coffre ouvert ressemblait plus que jamais à la gueule béante d'un crocodile.

- Saloperie de bagnole, il a fait. J'ai envie de la...

Voyant que George se dirigeait déjà vers la porte, Eddie lui a emboîté le pas sans préciser de quoi il avait envie. Mais on s'en doutait un peu.

L'odeur de putréfaction devenait plus infecte à chaque seconde qui passait, et je me suis souvenu du petit respirateur en plastique que portait Curt le jour où il était entré dans le hangar pour examiner de plus près la plante qui ressemblait à un lys. Il me semblait l'avoir aperçu dans la cabane, ainsi du reste qu'un polaroïd.

Depuis le parking, j'ai entendu, comme de très loin, la voix de George héler Shirley pour lui demander si tout allait bien. Shirley lui a répondu que oui. L'instant d'après, Eddie a poussé un " MERDE ! " tonitruant. Le vrai pavé dans la mare. De toute évidence, il était dans une rage noire. Je me suis dit que son prisonnier, défoncé jusqu'aux yeux et avec le nez cassé par-dessus le marché, avait dû rendre tripes et boyaux à l'arrière de la voiture 6. Mais bon, c'était pas la mer à boire. Dans certaines occasions il nous arrive des trucs mille fois pires. Un jour, alors que j'avais été appelé

en renfort sur les lieux d'un carambolage du côté de Patchin, j'ai bouclé le chauffard ivre qui avait causé l'accident à l'arrière de ma voiture le temps de disposer quelques feux orange en travers de la chaussée. A mon retour, j'ai constaté que mon client avait ôté sa chemise et qu'il avait posé un colombin dedans. Ensuite, usant d'une des manches en guise de seringue à décorer - pour comprendre ce que j'essaye de décrire, vous n'avez qu'à imaginer un p, tissier ornant un

g,teau d'anniversaire - il avait inscrit son nom sur chacune des deux vitres arrière. Il avait essayé de décorer la lunette arrière de la même façon, mais s'était trouvé à court de glaçage marron spécial vitres. quand je lui ai demandé pourquoi il avait fait un truc aussi dégueulasse, il a posé sur moi un regard torve, et avec la morgue caractéristique des pochtrons impénitents, il a répondu : " La vie est dégueulasse, monsieur l'agent. "

Bref, le braillement d'Eddie ne m'a pas paru important, si bien que je suis ressorti du hangar pour aller jusqu'à la cabane o' nous rangions notre équipement sans me donner la peine d'aller voir de quoi il retournait. J'étais plus ou moins persuadé que je ne trouverais pas le respirateur, mais il était toujours sur son étagère, entre le carton de cassettes vidéo vierges et une pile de vieux numéros de Field & Stream. Un collègue méticuleux l'avait même entouré d'un sachet en plastique pour le protéger de la poussière.

Au moment o' je m'en emparais, je me suis rappelé la dégaine insensée qu'avait Curt le jour o' je l'avais vu avec ce bidule. Il portait aussi une blouse de coiffeur en nylon bleu, un bonnet de bain bleu et des caoutchoucs rouges. Je lui avais crié : qu'est-ce que t'es beau ! Salue tes adorateurs de la main !

Je me suis couvert la bouche et le nez du masque, certain d'avance que ce qui allait en sortir serait irrespirable, mais c'était bel et bien de l'air - un peu vicié, sans plus, comme du pain rassis o' la moisissure n'a pas encore pris, si tu vois ce que je veux dire.

Bref, ça valait mieux que la puanteur atroce du hangar. J'ai décroché le vieux polaroïd cabossé du clou o' il était pendu. Au moment o' je ressortais de la cabane - quoique si ça se trouve, l'idée ne m'en est venue que rétrospectivement, je suis tout prêt à

l'admettre - il m'a semblé percevoir un mouvement. Un mouvement très fugace. qui toutefois ne venait pas du hangar, puisque celui-ci était juste en face de moi et que j'avais perçu cette espèce de bref éclair du coin de l'œil. Il venait de quelque part derrière nous. Il s'était produit comme un frémissement dans les hautes herbes. Je me suis probablement dit que ça devait être Mister Dillon qui se roulait par terre pour essayer de se débarrasser de l'odeur de la créature. Mais je me trompais. A l'heure qu'il était, Mister Dillon n'aurait déjà plus eu la force de se rouler par terre.

Notre pauvre vieux chien était en train de mourir.

Je suis retourné dans le hangar, respirant à travers mon masque.

Jusque-là, je n'avais pas ressenti la même chose qu'Eddie, mais ce coup-ci la sensation m'a carrément déferlé dessus. Comme si le seul fait d'être sorti quelques instants du hangar avait remis mes perceptions à neuf, les avait affinées. La Roadmaster n'émettait ni éclairs violets ni lueurs inquiétantes, ni bourdonnement assourdi, elle était là simplement, mais une impression de vie s'en dégageait, il n'y avait pas à s'y tromper. Une sorte de frôlement juste au-dessus de la peau, comme le souffle tenu d'une brise qui fait frissonner les poils de l'avant-bras. Et je me suis dit - ça paraît dingue, je sais, mais je me suis dit : Et si la Buick n'était qu'une sorte d'équivalent du masque qui me recouvre le bas du visage ? Une espèce de respirateur géant recouvrant le bas du visage d'un être qui vient d'expulser l'air que contenait sa poitrine, mais qui d'ici quelques instants va...

Même avec le masque, la puanteur du cadavre m'a fait monter les larmes aux yeux. Un an plus tôt, Brian Cole et Jackie O'Hara, qui à l'époque étaient les deux meilleurs bricoleurs de la compagnie, nous avaient fixé un ventilo au plafond. Au passage, je l'ai mis en marche d'une chiquenaude.

J'ai pris trois photos et je me suis aperçu que c'était toute la pellicule qui restait sur le rouleau - andouille que j'étais, j'avais même pas pensé à vérifier. J'ai glissé les photos dans ma poche revolver, j'ai posé l'appareil par terre, puis je me suis approché de la b,che. A l'instant où je me baissais pour la ramasser, je me suis rendu compte que j'étais ressorti de la cabane avec le polaroÔd, mais sans songer à me munir de la corde en nylon jaune, dont la présence sautait pourtant aux yeux. J'aurais dû l'attraper au vol, me la nouer autour de la taille et en attacher l'autre extrémité au gros anneau d'acier que Curtis avait scellé dans le mur, à gauche de la porte latérale, en prévision de situations de ce genre. Mais je n'en avais rien fait. La corde avait beau être d'un jaune éclatant, mon regard avait comme qui dirait glissé dessus. C'était curieux, vous ne trouvez pas ? Et voilà que je me retrouvais seul dans un endroit où en aucun cas je n'aurais dû être seul, et sans filin de sécurité. Ce filin dont je n'avais pas songé à me munir, sans doute parce que quelque chose m'avait empêché d'y songer. Le cadavre d'un être étrange venu d'ailleurs gisait sur le sol, et l'air était lourd d'une espèce de menace glaciale, et néanmoins chargé d'une vie intense. L'idée m'a traversé l'esprit que si je disparaissais ma femme pourrait se liguer avec la sœur d'Ennis Rafferty, et je crois qu'elle m'a fait éclater de rire. Je ne m'en souviens pas d'une manière très nette, mais en tout cas quelque chose m'a paru drôle.

Peut-être l'absurdité même de la situation prise dans son ensemble.

La créature que nous venions de tuer était entièrement blanche à présent. Une vapeur s'en élevait, un peu semblable à celle que dégage la neige carbonique. Les yeux de la trompe coupée avaient commencé à fondre, mais j'avais l'impression qu'ils me regardaient encore. Je n'avais jamais éprouvé une telle peur de ma vie. La peur qu'on éprouve dans une situation où on sait qu'on risque sa peau pour de bon. La sensation que quelque chose allait se mettre à

respirer, à inspirer fortement, était tellement prenante que j'en avais la chair de poule. Pourtant je souriais. Jusqu'aux oreilles.

Pour un peu même, j'aurais ri. Oui, j'étais d'humeur à rire. J'ai jeté la b,che sur le cadavre de l'étrange créature venue d'ailleurs et je me suis dirigé à reculons vers la sortie. J'avais complètement oublié le polaroÔd. Il est resté par terre, sur le ciment.

Au moment où j'atteignais la porte, mes yeux se sont posés sur la Buick, et j'ai senti qu'une force m'attirait vers elle. ...tait-ce vraiment sa force à elle ? Rien ne me permet de l'affirmer. J'étais peut-être simplement victime de la fascination que les choses qui tuent exercent sur nous : le tranchant d'une lame, la façon dont le petit ûil noir d'une arme à feu nous regarde quand le canon en est braqué sur nous. Même la pointe d'un couteau prend une physionomie toute différente la nuit, quand tout le monde dort dans la maison.

Mais rien de tout cela n'affleurait jusqu'à ma conscience. La seule chose que j'avais décidée d'une manière consciente, c'était que je ne pouvais pas sortir de là sans avoir refermé le coffre de la Buick. Elle me paraissait trop... je ne sais pas quoi, j'avais la nette impression qu'elle allait se remettre à respirer. Ou quelque chose dans ce go't-là. J'avais toujours le sourire. Peut-être même que mes lèvres ont laissé échapper un rire.

J'ai avancé de huit pas - ou peut-être de dix ou de douze, oui je dirais plutôt douze. En me répétant que ce que j'étais en train de faire n'avait rien de particulièrement téméraire, qu'Eddie Jacu-

bois était un être trop sensible qui confondait ses émotions avec la réalité. J'ai approché une main du hayon. Je voulais simplement le rabattre d'un coup sec et détalier aussitôt (en tout cas c'est ce que je me disais), mais là-dessus j'ai regardé à l'intérieur et j'ai poussé une exclamation de surprise, je ne me souviens pas au juste laquelle, un truc du genre «a, par exemple ! ou Nom de nom ! Parce qu'il y avait

un objet posé sur le tissu brun dont le coffre était tapissé. Un objet qui ressemblait à un poste à transistor des années cinquante ou du début des années soixante. Dont dépassait même une courte longueur de tige chromée qui aurait pu être un vestige d'antenne.

Plongeant les mains dans le coffre, j'en ai retiré l'objet. Je rigo-lais comme un bossu. J'avais l'impression d'être en plein rêve, ou d'avoir pris un hallucinogène puissant. Et en même temps, je savais que l'hallali était proche, que la Buick allait bientôt s'emparer de moi. S'y était-elle prise de la même façon avec Ennis ? Je n'aurais pas pu en jurer, mais quelque chose me disait que oui.

J'étais là, face au coffre béant, sans corde autour de la taille ni compagnon pour me tirer en arrière, et quelque chose s'apprêtait à me tirer dans l'autre sens, à m'aspirer comme la fumée d'une cigarette. Et je m'en battais l'œil. La seule chose qui m'intéressait, c'était le bidule que je venais de trouver.

C'était peut-être un appareil qui servait à communiquer - il en avait l'aspect - mais il aurait pu s'agir aussi d'un objet d'une tout autre nature : une boîte à pilules, un instrument de musique, voire, qui sait ? une arme. Il était de la taille d'un paquet de cigarettes, mais en beaucoup plus lourd. Plus lourd même qu'un poste à transistor ou qu'un walkman. Il ne comportait ni cadran, ni boutons, ni manettes. Le matériau dont il était fait n'était ni du plastique ni du métal. Il avait la texture fine et lisse d'un de ces cuirs très corroyés qui donnent une sensation de peau morte à la limite du désagréable. J'ai effleuré le bout de tige qui en dépassait et il s'est rétracté. J'ai effleuré le trou dans lequel la tige venait de s'enfoncer et elle en a rejailli. J'ai de nouveau effleuré la tige, mais cette fois elle n'a pas bougé. Et n'allait plus jamais bouger du reste.

quoique pour l'objet qu'on avait baptisé " la radio ", le jamais n'a pas duré longtemps ; au bout d'une semaine, sa surface a commencé à s'écailler et à s'oxyder. On l'avait rangée dans un sac en plastique muni d'un fermoir coulissant, mais ça n'y a rien changé. Un mois plus tard, la " radio " avait l'air d'un objet qu'on aurait abandonné aux intempéries pendant un siècle. Et au printemps suivant il n'en restait plus qu'un vague amas de résidus gris, tres. L'antenne, si c'en était bien une, ne s'est plus jamais déplacée, ne serait-ce que d'un millimètre.

Je pensais à ce qu'avait dit Shirley - On vient de tuer un être pensant. On vient de commettre un meurtre - et à ce que George lui avait répondu : Meurtre mon cul. Mais c'était Shirley qui avait raison. La chauve-souris et le poisson n'étaient pas munis de bidules qui

ressemblaient à des postes de radio parce qu'ils étaient des animaux. Mais notre visiteur d'aujourd'hui, l'être que nous avions taillé en pièces avec des outils de jardin, n'avait rien d'un animal.

En dépit de la révulsion qu'il nous avait inspirée et de l'instinct qui nous avait poussés à le rejeter avec la dernière violence, Shirley avait vu juste : c'était bel et bien un être pensant. Et pourtant nous l'avions tué, nous l'avions taillé en pièces alors qu'il était à

terre, dressant son moignon de trompe en signe de reddition et implorant à grands cris une gr,ce dont il savait sans doute d'avance qu'elle ne lui serait pas accordée. Car même si nous avions voulu la lui accorder, nous n'aurions pas pu. Et rien de tout cela ne me faisait horreur. Ce qui me faisait horreur, c'était la vision de l'envers exact de cette situation. La vision d'Ennis Rafferty atterrissant au milieu de créatures semblables à celle-ci, des êtres dont les têtes en forme de grosse boule jaune étaient surmontées d'un enchevêtrement de filaments roses qui étaient peut-être des cheveux. J'ai imaginé les trompes aux sécrétions cor-rosives et les serres recourbées s'abattant sur Ennis, je l'ai vu succomber sous une grêle de coups terribles, essayant en vain de crier gr,ce, suffoqué par un air irrespirable pour lui. Lorsqu'il s'était retrouvé inerte à leurs pieds, mort et pourrissant déjà, l'un d'eux avait-il extirpé son pistolet de la gaine accrochée à son ceinturon ?

...taient-ils restés un moment à le contempler sous le ciel aux couleurs inouÛes de quelque planète inconnue ? Leur perplexité avait-elle été aussi grande devant l'arme de service d'Ennis que la mienne l'avait été devant la " radio " ? L'un d'eux s'était-il écrié : On vient de tuer un être pensant. On vient de commettre un meurtre-, et un autre lui avait-il rétorqué : Meurtre mon cul ? Tandis que ces questions me tournaient dans la tête, je me répétais que j'avais intérêt à me tirer de là vite fait. A moins que je ne tiennne à aller m'assurer de leur bien-fondé par moi-même. Et que s'est-il passé

alors ? Je ne l'ai jamais raconté à personne, mais autant tout avouer maintenant. Au point o' j'en suis, je me sentirais con si j'essayais de garder ça pour moi.

J'ai décidé que j'allais me mettre dans le coffre.

Je me suis imaginé faisant cela. Ce n'était pas l'espace qui aurait manqué ; les bagnoles de cette époque-là avaient des coffres immenses. quand j'étais gosse, mes copains et moi on disait toujours que si les gangsters préféraient les Buick, les Cadillac ou les Chrysler,

c'était parce que leur coffre était assez grand pour contenir deux polacks ou trois négros. Non, ce n'était pas l'espace qui m'aurait manqué. Ce brave Huddie Royer allait grimper dans le coffre, s'allonger sur le flanc, lever un bras et rabattre le hayon.

Avec douceur. De façon à ne produire qu'un imperceptible déclic.

Ensuite il allait rester étendu dans le noir, inhalant l'air vicié du respirateur, serrant la " radio " contre sa poitrine. L'air du minuscule réservoir serait sur le point de s'épuiser, mais il n'en aurait cure. Le brave Huddie resterait là, pelotonné sur lui-même, un sourire béat aux lèvres, et au bout d'un moment... un très court moment...

quelque chose d'intéressant lui arriverait.

«a fait des années que tout cela ne m'était pas repassé dans l'esprit, sauf peut-être en rêve. Ces choses-là ne nous reviennent que dans les rêves dont on ne se souvient pas au réveil, dont on sait seulement que ça devait être un cauchemar parce qu'on a le cœur qui bat à tout rompre, la gorge sèche et un goût de fusible grillé dans la bouche. Mon dernier souvenir conscient du moment où je me tenais face au coffre de la Roadmaster remonte au jour où j'ai appris que George Morgan venait de mettre fin à ses jours.

J'ai vu George dans son garage, assis par terre, écoutant peut-être les gamins qui jouaient un match en nocturne sur le terrain de base-ball à l'autre bout de la rue, éclusant la bière qui restait au fond de sa canette, levant le pistolet vers lui pour l'examiner. On était peut-être déjà passés au Beretta à cette époque-là, mais George n'avait jamais voulu se séparer de son Ruger. D'après lui, il était parfaitement adapté à sa main. Je l'ai vu examinant l'arme sous toutes les coutures, puis collant l'œil à son petit œil noir.

Toute arme à feu a un œil. quiconque a jamais eu le canon d'un flingue braqué sur lui le sait. Je me suis imaginé George s'insérant le canon de son pistolet entre les dents, éprouvant le contact dur et froid de la mire contre son palais. Sentant le goût huileux du dégrissant. Explorant peut-être du bout de la langue la petite gueule noire, à la façon d'un trompettiste humectant l'embouchure de son instrument à l'instant où il va souffler dedans. Assis au fond de son garage, sentant encore le goût de sa dernière canette de bière, le goût de l'huile spéciale pour armes à feu et le goût de l'acier, faisant tourner sa langue dans la petite gueule noire, le petit œil dont la balle jaillit à une vitesse deux fois supérieure à la vitesse du son, des gaz brûlants en expansion lui tenant lieu de rampe de lancement. George assis dans son garage,

humant l'odeur du gazon incrusté dans les pales de la tondeuse et des quelques gouttes d'essence qui en avaient débordé. Entendant les cris des gamins à l'autre bout de la rue. Se remémorant ce qu'on éprouve quand on percute une femme avec deux tonnes de tôle, le terrible fracas, la brutale embardée, le sang qui éclabousse le pare-brise comme le début d'une malédiction biblique, le bruit de calebasse d'un objet coincé dans un enjoliveur, objet dont on constaterait plus tard qu'il s'agissait d'une des chaussures de sport que portait la victime. En m'imaginant tout cela, j'ai compris ce que George avait vraiment ressenti, car je le ressentais moi-même.

Je savais qu'il allait m'arriver quelque chose d'épouvantable, mais je m'en fichais parce qu'en même temps c'était rigolo. C'était pour cela que j'avais le sourire aux lèvres. Je n'avais pas envie de quitter ce monde. Et à mon avis, George n'en avait pas eu plus envie que moi. Mais quand on se décide à le faire, c'est un peu comme tomber amoureux pour la première fois. Une espèce de nuit de noces. Et ma décision était prise.

Sauvé par le gong, comme dirait l'autre. Moi, c'est un cri qui m'a sauvé. Shirley a d'abord poussé un cri perçant, puis elle s'est mise à vociférer : " AU SECOURS ! AU SECOURS ! "

J'ai réagi comme un homme en état d'hypnose qu'une gifle arrache soudain à sa transe. M'éloignant du coffre de la Buick, j'ai fait deux grands pas en arrière en titubant comme un ivrogne, éberlué par l'acte que j'étais sur le point de commettre. Shirley s'est remise à pousser des cris perçants et j'ai entendu la voix d'Eddie qui beuglait : " Mais qu'est-ce qu'il a, George ? qu'est-ce qui lui arrive ? "

J'ai tourné les talons et je me suis rué hors du hangar.

Oui, il y en a qui sont sauvés par le gong. Moi, j'ai été sauvé par un cri.

Eddie

Dès qu'on s'est retrouvés dehors, mon soulagement a été tel que tandis que je pressais le pas pour rattraper George, il m'a semblé que ce qui venait de se passer dans le Hangar B n'avait été

qu'un rêve. Les monstres avec des filaments roses en guise de cheveux, des trompes couvertes d'yeux et des serres poilues, ça n'existe pas. La réalité, c'était le gars qu'on avait laissé à l'arrière de la voiture 6, ce parfait homme du monde qui s'y entendait comme personne pour

défoncer la gueule de sa petite amie, mesdames messieurs on applaudit bien fort Brian Lippy. J'avais toujours la trouille à cause de la Buick - une trouille comme je n'en avais jamais encore éprouvé de ma vie et comme je n'en ai jamais éprouvé depuis - et tout en sachant que j'avais eu une bonne raison d'avoir peur, je n'arrivais plus à mettre tout à fait le doigt dessus. Ce qui m'arrangeait bien, du reste. En arrivant à la hauteur de George, je lui ai dit :

- Ecoute, j'ai un peu perdu les pédales tout à l'heure. Peut-être que j'ai...

- Merde ! a-t-il grommelé, s'arrêtant si brusquement que j'ai failli entrer en collision avec son dos.

Il était debout à la lisière du parking, les deux poings posés sur les hanches.

- Regarde-moi ça !

Ensuite, d'une voix tonitruante, il a lancé :

- Tout va bien, Shirley ?

- Moi ça va, a répondu Shirley. Par contre le chien... zut, j'ai un appel. Faut que je réponde.

- quelle chierie, a grommelé George entre ses dents.

J'ai avancé d'un pas pour me placer à côté de lui et j'ai compris ce qui le faisait rler. La vitre arrière droite de la voiture 6 avait été enfoncée. A l'aide d'une paire de bottes de cow-boy à talons superposés, ça ne faisait pas l'ombre d'un doute. quelques petites ruades n'y auraient pas suffi, ni même une douzaine, mais on avait laissé à mon vieux pote Brian tout le temps dont il avait besoin pour faire le boulot dans les grandes largeurs. Et on s'amuse et on rigole, comme le disait ma vieille maman. Les reflets du soleil faisaient miroiter de petites flammèches dans les éclats de verre innombrables accumulés sur l'asphalte. quant à l'exquis Brian Lippy lui-même, il s'était volatilisé.

- SALOPERIE ! j'ai hurlé en brandissant les poings.

C'était à la voiture 6 que s'adressait ce geste menaçant. On avait déjà un camion-citerne en feu à Poteenville et le cadavre d'un monstre qui se décomposait au fond d'un hangar, et voilà qu'on se retrouvait avec un néo-nazi en fuite sur les bras. Pour ne rien dire de la vitre explosée. Tu dois te dire que c'est pas grand-chose en comparaison du reste,

mon garçon, mais c'est parce que t'as jamais été obligé de remplir ces putains de formulaires, en commençant par le 24-A-24, " Détérioration ou dégradation d'objets figurant sur l'inventaire de la Police d'Etat de Pennsylvanie ", et en finissant par le " Procès-verbal donnant une description aussi circonstanciée que possible de l'incident ". Moi tu vois, ce que j'aimerais savoir, c'est pourquoi on n'a jamais plusieurs bonnes journées d'affilée avec chacune sa petite emmerde. Parce que c'est jamais comme ça que ça se passe, ou en tout cas ça s'est jamais passé comme ça pour moi. J'ai vécu que des situations o' on avait l'impression que les emmerdes s'accumulaient petit à petit, comme les sous qu'on met de côté pour régler une dette. Le jour o' la créance tombe, elles te tombent toutes sur la gueule d'un coup.

Ce jour-là, c'est ce qui s'est passé. La pluie d'emmerdes a battu tous les records.

George s'est dirigé vers la voiture et je lui ai emboîté le pas. Il s'est accroupi, a tiré son talkie-walkie de son étui et s'est servi de l'antenne en caoutchouc pour remuer les éclats de sécurit répandus sur la chaussée. Il a ramassé quelque chose sur le sol. C'était la boucle d'oreille en forme de crucifix de notre copain. Il avait d'

la perdre en passant à travers la vitre qu'il venait de défoncer.

- Saloperie, j'ai répété un ton plus bas. O' il est allé, à ton avis ?

- Une chose est s're, c'est qu'il n'est pas dans le b,timent avec Shirley. Heureusement d'ailleurs. Sinon, il a pu aller n'importe o'. Prendre la route dans une direction ou une autre, la franchir en diagonale, passer par le champ de derrière pour s'enfuir par la forêt. On n'a que l'embarras du choix.

Il s'est relevé, son regard s'est posé sur la banquette arrière vide et il a continué :

- «a va peut-être mal tourner, Eddie. On va peut-être se retrouver dans un merdier sans nom. Tu t'en rends compte, j'espère ?

«a la fout toujours mal d'avoir un prisonnier qui vous file entre les doigts, mais Brian Lippy n'était quand même pas Dillinger, et je le lui ai fait remarquer.

Vu la façon dont George a secoué la tête, on aurait pu croire qu'il trouvait que j'en tenais une couche.

- Si ça se trouve il a vu quelque chose, tu me suis ?

- quoi ?

- Mais peut-être qu'il n'a rien vu du tout.

En disant ça, il a poussé de la pointe de sa chaussure le petit tas de verre brisé. Les minuscules éclats se sont entrechoqués en crissant imperceptiblement, et j'ai distingué d'infimes gouttes de sang.

- Peut-être qu'il a décampé dans le sens opposé au hangar, a continué George. Mais en prenant cette direction-là, il était forcé

de se retrouver sur la route, et même s'il planait à deux mille mètres au-dessus du sol, il a dû se dire qu'il valait mieux ne pas aller par là, parce qu'un flic revenant de patrouille aurait pu lui remettre la main au colback. Un mec couvert de sang avec du verre brisé plein les cheveux, ça ne passe pas inaperçu.

Je n'avais pas l'esprit très vif ce jour-là, je dois le reconnaître.

Ou peut-être que je n'étais pas encore remis de mes émotions.

- Je vois vraiment pas où tu veux...

George avait les bras croisés et la tête inclinée sur la poitrine. Il continuait de faire aller et venir son pied, touillant les éclats de verre.

- Moi, j'aurais plutôt pris par-derrière. J'aurais essayé de rejoindre l'autoroute en passant par les bois, je me serais débarbouillé

dans un ruisseau et j'aurais fait du stop. Mais suppose qu'au moment où je me carapatais quelque chose ait attiré mon attention. que j'aie entendu des hurlements et un bruit de coups qui pleuvaient venant du hangar ?

- Ah, ai-je fait. Oh bon Dieu. Tu crois quand même pas qu'il se serait arrêté dans sa fuite pour venir voir ce qu'on fabriquait ?

- Pas vraiment, non. Mais est-ce que c'est du domaine du possible ? Alors là, tout à fait. La curiosité est un instinct puissant.

«a m'a fait penser à ce que Curt disait toujours à propos des chats trop curieux.

- Bon, mais à supposer qu'il aille raconter ça, qui y croirait ?

- Si jamais le journal en parlait, la sœur d'Ennis y croirait, elle, a dit George avec une pointe d'accablement dans la voix. Et ça serait reparti

pour un tour.

- Et merde, ai-je fait.

Après avoir médité là-dessus un instant, j'ai ajouté :

- On devrait dire à Shirley de lancer un avis de recherche toutes affaires cessantes.

- Laissons-les d'abord se dépêtrer du merdier de Poteenville.

quand le sergent sera revenu de là-bas, on lui expliquera tout, en soulignant bien le fait que Lippy a peut-être vu quelque chose, et on lui montrera les restes éventuels. Si les photos que Huddie a prises ne sont pas trop ratées... (Il jeta un rapide coup d'œil derrière lui.) A propos, o' il est, Huddie ? Il devrait déjà être ressorti.

Bon sang, j'espère qu'il...

C'est à cet instant précis que Shirley s'est mise à hurler : " AU

SECOURS ! AU SECOURS ! "

Avant même que nous ayons eu le temps d'esquisser un pas en direction du bâtiment, Mister Dillon en est sorti en passant par la brèche qu'il avait lui-même ouverte dans la porte à treillis. Il roulait et tanguait comme un ivrogne, la tête penchée vers le sol, et de la fumée s'élevait de son pelage.

Apparemment il lui en sortait aussi du crâne, quoique au début je n'aie pas discerné sa provenance exacte ; j'avais l'impression qu'elle venait de partout à la fois. Il a posé ses pattes de devant sur la première des trois marches du perron de derrière, puis perdant l'équilibre il s'est affalé sur le flanc. Au moment o' il tombait, sa tête a été secouée de brèves et violentes convulsions. On aurait un peu dit les mouvements saccadés d'un acteur dans un film muet.

De la fumée s'est échappée de ses narines en deux jets parfaitement égaux, dont la vision m'a rappelé la fille assise à l'avant du ridicule tape-cul customisé de Lippy, la fumée de sa cigarette s'élevant en un panache ténu qui se volatilisait avant d'avoir atteint le plafond.

D'autres jets de fumée se sont échappés des yeux du chien, que recouvrait à présent une étrange taie blanche. Il a vomi un flot de sang fumant et de chairs déchiquetées au milieu duquel surnageaient des espèces de triangles blancs. Au bout de quelques instants, j'ai

compris qu'il s'agissait de ses crocs.

Shirley

A la radio, les appels se chevauchaient dans tous les sens, mais aucun ne s'adressait au central. Ce qui n'avait rien d'étonnant, vu que tous les participants à l'action se trouvaient à l'école communale de Poteenville ou se dirigeaient vers elle. La seule chose dont j'étais sûre, c'était que George Stankowski avait réussi à évacuer les gamins. Les pompiers bénévoles de Poteenville, encadrés par les voitures à incendie du comté, étaient en train de maîtriser les derniers feux de prairie autour de l'école. C'était bien du diésel enflammé qui avait embrasé les hautes herbes, pas un produit chimique dangereux. Le camion-citerne transportait bel et bien du chlore liquide, on en avait eu confirmation. Une belle saleté, d'accord, mais ça aurait pu être mille fois pire.

George m'a appelée du parking pour me demander si tout allait bien. Touchée par cette délicate attention, je lui ai répondu que oui. L'instant d'après, Eddie a crié un gros mot. Il avait l'air furibard. Moi, pendant ce temps-là, je me sentais bizarre, pas dans mon assiette, comme quelqu'un qui effectue de petites corvées banales alors qu'un grand chambardement vient juste d'avoir lieu.

Debout sur le seuil de la salle des communications, la tête penchée vers le sol, Mister D poussait des gémissements plaintifs pour attirer mon attention. Je me suis dit que ses brûlures devaient le faire souffrir. Elles avaient formé des plaques en plusieurs endroits de son pelage, et d'autres plus petites lui grêlaient les deux côtés du museau. J'ai pensé qu'il faudrait que quelqu'un - Orv Garrett, ça tombait sous le sens - l'emmène chez le veto une fois que tout cela se serait tassé. Ce qui voulait dire qu'on allait être obligés d'inventer une histoire à dormir debout pour expliquer ses brûlures.

- Tu veux un peu d'eau, mon grand ? lui ai-je demandé. T'as soif, hein ?

Il s'est remis à gémir, comme pour me dire que ça ne lui ferait pas de mal de boire un petit coup, en effet. Je suis passée dans le coin-cuisine et j'ai rempli son bol au robinet de l'évier. J'ai entendu ses griffes cliqueter sur le lino derrière moi, mais je ne me suis retournée vers lui qu'une fois que le bol a été plein.

- Tiens, voilà ton...

M'interrompant soudain, je l'ai regardé plus attentivement et j'ai l'ché

le bol qui a heurté bruyamment le sol, m'éclaboussant les chevilles. Le chien tremblait de tous ses membres. Manifestement, ce n'était pas de froid. On aurait plutôt dit qu'on lui faisait passer un courant électrique à travers le corps. Et une bave écumeuse lui coulait des babines.

Je me suis dit : Il a la rage. Cette créature lui a filé la rage.

Pourtant, il n'avait pas l'air d'un chien enragé. Il avait l'air d'un chien hébété par la douleur. J'ai eu l'impression qu'il me suppliait du regard de le guérir de cette souffrance incompréhensible. Puisque j'étais l'être humain de service, c'était à moi de le tirer de ce mauvais pas. Je me suis écriée :

- Mais qu'est-ce que t'as ?

Me laissant tomber sur un genou, j'ai tendu la main vers lui.

Je sais, ça paraît idiot - et même dangereux - mais sur le moment il m'a semblé que c'était la seule chose à faire.

- qu'est-ce que t'as, Mister Dillon ? qu'est-ce qui ne va pas ?

Mon pauvre vieux, de quoi tu souffres ?

Il s'est avancé vers moi d'un pas très très lent, en frissonnant et en gémissant. quand il a été tout près, j'ai vu quelque chose d'épouvantable : des volutes de fumée minuscules s'échappaient des petites traces de brûlure qui lui grêlaient le museau. D'autres s'échappaient des plaques dénudées de son pelage, et même des angles des paupières. J'ai vu que ses yeux avaient commencé à

devenir vaporeux, comme si une brume les avait envahis de l'intérieur.

J'ai tendu le bras et je lui ai effleuré le crâne. Il était tellement bouillant que j'ai poussé un cri et que j'ai retiré brusquement ma main comme on le fait quand on approche les doigts d'une plaque de cuisinière que l'on croyait éteinte alors qu'elle brûle encore.

Mister D a fait claquer sa mâchoire comme pour me mordre, mais je crois que ce n'était pas malintentionné ; il ne savait plus où il en était, c'est tout. Et là-dessus il a tourné les talons et il est ressorti en clopinant du coin-cuisine.

Je me suis relevée et l'espace d'un instant j'ai cru que j'allais tourner de l'œil. Si je ne m'étais pas raccrochée à la paillasse de l'évier, je crois que je serais tombée. Après, je suis ressortie du coin-cuisine à mon

tour (en titubant un peu aussi), et je l'ai appelé :

- Mister D ! Reviens, mon joli toutou !

Il était à mi-chemin de la salle de garde. Il ne s'est retourné

qu'une seule fois vers moi - ou plutôt vers le son de ma voix - et là j'ai vu... quelle horreur ! j'ai vu que de la fumée lui sortait de la gueule, des narines, et même des oreilles. Il a retroussé les babines et l'espace d'un bref instant j'ai eu l'impression qu'il essayait de me sourire, comme le font les chiens quand ils sont contents.

Et là, il s'est mis à vomir. Non seulement le contenu de ses intestins, mais ses intestins eux-mêmes. Et ses intestins fumaient.

C'est à ce moment-là que je me suis mise à hurler : " AU

SECOURS ! AU SECOURS ! "

Mister Dillon s'est détourné de moi comme si ces cris perçants avaient écorché ses pauvres oreilles br^olantes, et il a continué à se diriger vers la porte de son pas titubant. Il a d^o voir la brèche dans le treillis, il ne devait pas encore être complètement aveugle, parce qu'il s'est dirigé droit dessus et l'a franchie sans difficulté.

J'ai pris la même direction que lui, hurlant toujours.

Eddie

- Mais qu'est-ce qu'il a, George ? ai-je braillé.

Avec beaucoup de peine, Mister Dillon s'était remis debout. Il a fait mine de revenir sur ses pas avec des gestes très lents. La fumée qui s'élevait de son pelage et de sa gueule formait des nuages gris.

- qu'est-ce qu'il lui arrive ?

Shirley est apparue dans l'encadrement de la porte, les joues baignées de larmes, et elle nous a crié :

- Faites quelque chose ! Il est en feu !

C'est là que Huddie est arrivé à fond de train, haletant comme un soufflet de forge.

- qu'est-ce qui se passe, bon Dieu ?

Il a vu ce qui se passait. Mister Dillon s'était de nouveau écroulé. On s'est approchés de lui d'un pas circonspect. De son côté, Shirley a descendu les marches du perron et comme elle était plus près, elle est arrivée à sa hauteur la première.

- Le touche pas ! lui a fait George.

Sans tenir compte de cet avertissement, Shirley a placé une main sur l'encolure du chien, mais elle l'a retirée aussitôt. Levant sur nous des yeux pleins de larmes, elle a dit :

- Il se consume de l'intérieur.

Mister Dillon s'est remis à gémir et il a tenté de se hisser sur ses pattes. Redressant péniblement l'avant-train, il a entamé un lent mouvement de reptation vers l'autre extrémité du parking, où la Bel Air de Curt était garée à côté de la Toyota de Dicky-Duck Eliot. Sa cécité devait être complète à présent ; ses yeux lui bouillonnaient dans les orbites, on aurait dit de la gelée en fusion.

Il pagayait tant bien que mal avec ses pattes de devant, et sa croupe traînait sur le sol.

- Oh merde, a fait Huddie.

A présent, de grosses larmes roulaient sur les joues de Shirley et sa voix était tellement étranglée qu'on avait du mal à saisir ses paroles.

- Pour l'amour de Dieu, faites quelque chose pour lui.

Une vision d'une netteté extraordinaire a surgi dans ma tête. Je me suis vu allant chercher le tuyau d'arrosage d'Arky, qui était toujours enroulé sous le robinet extérieur de la façade latérale. Je me suis vu ouvrir le robinet, me précipiter vers le chien et lui enfoncer l'embout en laiton dans la gueule, noyant d'eau fraîche son gosier transformé en cheminée. Je me suis vu éteignant son feu.

Mais déjà George s'avancait vers le pauvre débris agonisant qui avait jadis été la mascotte de la compagnie. Tout en marchant, il a dégainé son arme de service. Le chien continuait sa reptation machinale en direction d'un point indécis, quelque part entre la Bel Air de Curt et la Toyota de Dicky-Duck, au milieu d'un nuage de fumée sans cesse plus épais. Je me suis demandé au bout de combien de temps le feu qui couvait en lui allait jaillir, au bout de combien de temps il allait s'embraser à la façon des moines bouddhistes qu'on voyait se suicider à la télé pendant la Guerre du Vietnam.

George s'est arrêté et a levé son pistolet pour que Shirley le voie.

- Y a pas d'autre solution, ma poule. T'es d'accord ?

- Oui, mais fais vite, a-t-elle répondu d'une voix précipitée.

AUJOURD'HUI

Shirley

Je me suis retournée vers Ned qui était assis à côté de moi, la tête basse, les cheveux lui retombant sur le front. Je lui ai pris le menton et je l'ai soulevé pour l'obliger à me regarder.

- On pouvait pas faire autrement, ai-je dit. Tu le comprends, n'est-ce pas ?

L'espace d'un instant, il est resté silencieux et j'ai eu une appréhension. Ensuite il a fait oui de la tête.

Mes yeux se sont déplacés vers Sandy Dearborn, mais ce n'était pas moi qu'il regardait. C'était le fils de Curtis qu'il regardait, et je ne l'avais encore jamais vu avec une expression aussi tourmentée sur le visage.

Là-dessus Eddie s'est remis à parler et je me suis de nouveau laissée aller en arrière sur le banc pour l'écouter. C'est fou ce que le passé peut paraître proche par moments. On a presque l'impression qu'il suffirait de tendre la main pour le toucher. Sauf que...

Sauf qu'on n'en a pas vraiment envie.

AUTREFOIS :

Eddie

Au bout de toutes ces péripéties dramatiques, il n'y a plus eu qu'un flic de la route en uniforme gris, les yeux à demi dissimulés par l'ombre de son chapeau à large bord, qui penchait le buste en avançant une main de la façon dont on avance une main vers un enfant en larmes pour le réconforter. Après avoir placé le canon de son Ruger à quelques millimètres de l'oreille fumante du chien, il a appuyé sur la détente. Il y a eu un pan ! assourdissant et Mister Dillon s'est effondré sur le flanc, mort. De minces panaches de fumée s'élevaient toujours de son pelage.

George a rengainé son arme et a fait un pas en arrière. Ensuite il s'est

couvert le visage des mains et il a crié quelque chose. Je n'ai pas compris quoi. Le son était trop étouffé. On s'est approchés de lui, Huddie et moi, et Shirley est venue nous rejoindre. On lui a passé chacun un bras autour des épaules. On était là, au beau milieu du parking, la voiture 6 derrière nous, le Hangar B à notre droite, notre adorable mascotte, ce pauvre chien qui n'avait jamais fait de mal à une mouche gisant mort à nos pieds. L'odeur qu'il dégageait en se calcinant était puissante, et sans mot dire nous nous sommes déplacés vers la droite, afin que le vent ne nous la renvoie pas au visage. Sans soulever les pieds du sol, car cela nous aurait obligés à l'cher prise. Et sans qu'aucun de nous ne prononce la moindre parole. On se disait qu'il allait s'enflammer, c'était cela qu'on attendait, mais apparemment le feu ne voulait pas de lui ou n'avait plus besoin de lui maintenant qu'il était mort. Il a enflé

un peu, et quelque chose s'est rompu en lui, produisant un bruit horrible, un peu pareil à celui d'un sac en papier qui éclate. Un de ses poumons, sans doute. Et aussitôt après la fumée a commencé à

se dissiper.

- C'est la créature de la Buick qui l'a empoisonné, c'est ça ? a demandé Huddie. Elle l'a empoisonné quand elle l'a mordu.

- Empoisonné, mon cul, ai-je dit. Cette putain de saloperie à cheveux roses lui a collé une bombe incendiaire sous la peau.

Je me suis tout à coup rappelé que Shirley était là, et qu'elle n'avait jamais trop aimé les gros mots.

- Excuse-moi, ai-je dit.

Elle n'a pas eu l'air de m'entendre. Les yeux baissés, elle regardait toujours fixement le chien.

- Et maintenant, que faire ? a-t-elle demandé. quelqu'un en a une idée ?

- Pas moi, ai-je dit. Les événements nous dépassent complètement.

- Peut-être pas, a dit George. T'as b,ché le cadavre du hangar, Huddie ?

- Oui.

- Bon, c'est déjà pas mal. Et comment ça se présente à Poteenville, Shirley ?

- Les gamins sont hors de danger. La conductrice de l'autocar est morte, mais vu l'angoisse dans laquelle on était quand ça a commencé, je dirais que...

Elle s'est interrompue, serrant les lèvres avec tant de force qu'on ne les voyait pour ainsi dire plus, sa gorge se soulevant, et elle a bredouillé :

- Excusez-moi, les gars.

D'un pas raide, elle s'est dirigée vers l'angle du bâtiment, une main plaquée sur la bouche. Elle s'est retenue jusqu'à ce qu'elle soit hors de vue - on ne distinguait plus que son ombre - puis on a entendu trois bruyants hoquets. On est restés debout au-dessus du cadavre fumant de Mister D, sans échanger une parole, et au bout de quelques instants Shirley est revenue. Pleine comme un linge, elle s'essuyait la bouche avec un kleenex. Elle a repris la phrase qu'elle avait laissée en suspens ; on aurait dit qu'elle ne s'était interrompue que le temps de s'éclaircir la gorge ou de chasser une mouche.

- Je dirais qu'en fin de compte le dommage n'est pas trop grand. Il ne nous reste plus qu'à dresser notre propre état des pertes.

- Tâche de joindre Curt ou le sergent par radio, lui a dit George. Curt fera l'affaire, mais il vaudrait mieux que ce soit Tony parce que quand il s'agit de la Buick Curt a tendance à s'emballer.

Vous êtes de mon avis ?

On a fait oui de la tête, Huddie et moi, et Shirley nous a imités.

- Dis-lui que c'est un code D et qu'il faut qu'il rappelle dare-dare. Fais-lui bien comprendre qu'il ne s'agit pas d'une urgence, mais qu'on en est quand même pas loin. Dis-lui aussi qu'on a peut-être un Kubrick.

Encore un terme d'argot qui, à ma connaissance, n'avait cours qu'au sein de la Compagnie D. Par Kubrick, il fallait entendre

" 2001 ", et dans le code officiel de la police d'État, le 2001 désigne un prisonnier évadé. J'en avais entendu parler, mais je ne l'avais encore jamais utilisé.

Apparemment, le seul fait de recevoir des consignes avait eu un effet

rassérénant sur Shirley.

- Kubrick, je te copie, a-t-elle dit. Est-ce que... ?

quelque chose a fait bang. Shirley a laissé échapper un cri, et on s'est retournés vers le hangar en esquissant le geste de dégainer.

Huddie a éclaté de rire. Un courant d'air avait fait claquer la porte du hangar, c'est tout.

- Vas-y, Shirley, a dit George. T'as de mettre la main sur le sergent. Il faut régler cette histoire.

- Et Brian Lippy ? ai-je demandé. Pas de bulletin de recherche ?

Huddie a poussé un gros soupir. Il a ôté son chapeau. Il s'est gratté la nuque. Il a levé les yeux au ciel. Ensuite il a remis son chapeau.

- Je sais pas, il a fait. Mais si quelqu'un lance un bulletin de recherches, ce sera pas nous. Ces trucs-là, c'est au sergent d'en décider. C'est pour ça qu'il palpe un gros salaire.

- T'as raison, a dit George.

L'idée qu'il n'allait pas être obligé d'endosser la responsabilité de tout cela le libérait visiblement d'un poids.

Shirley a fait volte-face pour se diriger vers le bâtiment central, puis elle s'est retournée vers nous et elle a dit :

- Vous ne pourriez pas le couvrir ? Ce pauvre chien, faudrait le recouvrir avec quelque chose. Ça me fend le cœur de le voir dans cet état.

- D'accord, ai-je dit en esquissant un pas vers le hangar.

- Eddie ? a fait Huddie.

- quoi ?

- Y a un morceau de bûche dans la cabane. Il te suffira amplement. N'entre pas dans le hangar.

- Pourquoi pas ?

- Parce que la Buick va encore faire des siennes. Je ne pourrais pas te

dire exactement quoi, mais si tu rentres là-dedans tu risques de ne plus jamais en ressortir.

- Bon bon, ai-je fait. Puisque tu insistes.

Je suis allé chercher le morceau de b,che dans la cabane - ce n'était qu'un mince rectangle de plastique bleu, mais il ne m'en fallait pas plus pour recouvrir le corps du chien. En revenant sur mes pas, je me suis arrêté à la hauteur de la porte basculante et j'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur, en protégeant d'une main le côté droit de mon visage pour éviter d'être ébloui. Je voulais voir le thermomètre ; je voulais aussi m'assurer que mon vieux pote Brian ne s'était pas planqué au fond du hangar. Mais il n'y avait pas trace de Brian, et la température n'avait pas monté de plus d'un degré. La seule chose qui avait changé dans le paysage, c'était que le coffre ne b,illait plus.

Le crocodile avait refermé sa gueule.

AUJOURD'HUI

Sandy

Shirley, Huddie, Eddie : le son de leurs voix entrecroisées se parait pour moi d'un charme curieux, comme s'ils avaient été des personnages échangeant des répliques dans quelque étrange pièce de théâtre. Après qu'Eddie eut annoncé que la gueule du crocodile s'était refermée et que sa voix eut cessé de se faire entendre, j'ai attendu qu'une autre voix prenne le relais, et comme il n'en était rien et qu'Eddie lui-même ne reprenait pas le fil du récit, j'ai compris qu'il était terminé. J'avais compris, mais pas Ned Wilcox.

Ou peut-être qu'il avait compris aussi, mais qu'il se refusait à

l'admettre.

- Alors ? a-t-il fait.

De nouveau, une pointe d'impatience perçait dans sa voix et il avait peine à la dissimuler.

qu'est-ce qui s'est passé quand vous avez disséqué la chauve-souris ?

Racontez-moi ce qui est arrivé avec le poisson. Racontez-moi tout.

Mais - et c'est le point le plus important - il faut que vous me racontiez une histoire, une histoire qui a un début, un milieu et un dénouement

qui explique tout Vous me devez bien ça. Ne m'agitez pas sous le nez la crécelle de votre ambiguÛté. Elle n'a rien à faire ici.

Je la récusé. Ce que je veux, c'est une histoire.

Attitude qui avait deux explications possibles : d'une part sa jeunesse, d'autre part le fait d'être confronté à un phénomène qui faisait entrer en jeu ce qu'on appelle communément le surnaturel... mais il y avait quelque chose de plus là-dessous, quelque chose de pas très reluisant. Une obsession de fouir, égoÛste et macabre. qu'il considérait comme légitime. Nous choyons toujours trop les gens qui ont été frappés d'un deuil cruel, vous l'avez sans doute remarqué. Et ils finissent par s'habituer à ce qu'on les traite de cette façon.

- quoi, alors ? lui ai-je demandé.

J'avais pris un ton aussi peu encourageant que possible. Tout en sachant d'avance que ça ne servirait à rien.

- qu'est-ce qui s'est passé quand le sergent Schoondist et mon père sont revenus ? Est-ce que vous avez rattrapé Brian Lippy ?

Est-ce qu'il avait vu quelque chose ? Est-ce qu'il avait parlé ? Enfin quoi bon sang, vous pouvez pas vous arrêter là, c'est pas possible !

Là, il se mettait le doigt dans l'œil. On pouvait s'arrêter o' bon ça nous chantait, mais je l'ai gardé pour moi (provisoirement en tout cas) et je lui ai répondu que nous n'avions jamais rattrapé

Brian Lippy, que Brian Lippy était resté code Kubrick et qu'à ce jour il l'était encore.

- C'est toi qui as rédigé le rapport ou c'est George ? a demandé

Ned à Eddie.

Une ombre de sourire est passée sur les lèvres de celui-ci.

- C'est George, a-t-il répondu. Pour ces trucs-là, il était toujours le meilleur. A la fac, il avait pris des cours pour s'y préparer.

D'après lui, pour être un flic digne de ce nom, il fallait être capable de rédiger correctement un texte. Ce jour-là, quand on s'est mis à perdre les pédales pour de bon, c'est George qui nous a remis d'aplomb. Pas vrai, Huddie ?

Huddie a fait oui de la tête.

Eddie s'est levé, a placé ses mains jointes derrière son dos et s'est étiré jusqu'à ce qu'on entende ses articulations craquer.

- Bon, moi, faut que je rentre à la maison. Peut-être que je vais faire un arrêt au Tap pour boire une petite bière. Ou même deux. Après toutes ces parlores, j'ai le gosier sec. Et dans ces cas-là, on peut pas se contenter d'un soda.

Ned l'a regardé d'un air à la fois surpris, furieux et indigné.

- Tu vas quand même pas me laisser le bec dans l'eau ! s'est-il écrié. Je veux qu'on me raconte tout !

C'est à ce moment-là qu'Eddie, qui luttait comme un beau diable pour ne pas redevenir le gros Eddie et perdait peu à peu la bataille, a formulé tout haut ce que je pensais, ce que nous pensions tous. En posant sur Ned un regard qui n'était pas précisément amène.

- On t'a tout raconté, petit. Mais tu t'en es pas aperçu.

Après l'avoir regardé s'éloigner, Ned s'est retourné vers nous. Il n'a trouvé une lueur de commisération que dans les yeux de Shirley, encore que ladite commisération avait un fond de tristesse.

- Pourquoi dit-il que vous m'avez tout raconté ?

- Il ne reste plus que quelques anecdotes, lui ai-je dit. qui ne sont que des variations sur un même thème. A peu près aussi intéressantes que les grains au fond d'un carton de pop-corn.

" Pour ce qui est de Brian Lippy, le rapport que George a rédigé

disait : "Ayant interrogé l'individu, les agents Morgan et Jacubois ont constaté qu'il était sobre. L'individu a nié s'être livré à des voies de fait sur son amie, et cette dernière a confirmé à l'agent Jacubois que ses déclarations étaient sincères. Nous l'avons alors remis en liberté."

- Mais Lippy avait défoncé leur vitre arrière !

- C'est vrai, mais vu les circonstances, George et Eddie ne pouvaient pas se permettre d'en faire état officiellement.

- Comment ils ont fait ?

- Bah, on a d° prélever la somme nécessaire sur notre cagnotte.

La cagnotte de la Roadmaster, s'il faut qu'on te mette les points sur les i. Elle existe toujours d'ailleurs. L'argent est dans une boîte à café qui ne quitte jamais la cuisine.

- Oui, c'est de là que venait le pognon, a dit Arky. Cette pauvre vieille boîte à café, qu'est-ce qu'on a pu puiser dedans en vingt ans !

A son tour, il s'est levé et s'est étiré le dos.

- Bon faut que je me trisse, les enfants. Contrairement à certains d'entre vous, j'ai des amis. Une vie privée, comme ils disent dans les talk-shows. Avant que je m'en aille, y a autre chose que tu veux savoir, mon petit Ned ? Au sujet de cette journée-là ?

- Tout ce que tu voudras bien me dire.

- Ils ont creusé une tombe et ils ont enterré Mister Dillon avec les outils, ceux qui avaient servi à tuer la bestiole qui l'avait empoisonné. Dans le tas, y avait mon plante-pieux, et on n'a rien prélevé sur le pognon de la boîte à café pour me dédommager.

- C'est parce que t'avais pas rempli ton formulaire L.T. 1, a dit Shirley. Je sais, la paperasse c'est ennuiquinant, mais...

Elle a haussé les épaules comme pour dire Le monde est ainsi fait, que veux-tu.

Arky a froncé les sourcils et l'a regardée d'un œil soupçonneux.

- Mon formulaire L.T.1 ? qu'est-ce que c'est que ce formulaire-là ?

- La liste des tuiles qui te sont tombées sur la figure, a dit Shirley d'un air tout ce qu'il y a de plus sérieux. Celle qu'on envoie à l'aumônier une fois par mois. Bon Dieu, j'ai jamais vu un Suédois aussi bouché. Mais qu'est-ce qu'ils t'ont appris dans l'armée ?

Arky a agité les mains en signe de protestation, mais il souriait.

Au fil des années, il s'était fait chambrer plus souvent qu'à son tour, vous pouvez me croire - c'était sa façon de parler qui attirait les vannes.

- Oh eh, lache-moi la grappe !

- C'est toi qui l'as cherché, Arky, ai-je dit.

Je souriais aussi, mais pas Ned. Vu son expression, les petites piques et les plaisanteries qu'on échangeait - manière habituelle pour nous de décompresser - lui étaient passées au-dessus de la tête.

- Mais toi Arky, t'étais o ? a-t-il demandé. O t'étais pendant tout ce remue-ménage ?

Juste en face de nous, Eddie Jacubois a fait démarrer son pick-up, dont les phares se sont allumés.

- En vacances chez mon frangin, a dit Arky. Il a une ferme dans le Wisconsin. Pour une fois, c'est quelqu'un d'autre qu'a d°

se farcir le grand nettoyage.

Il disait ça avec une pointe de jubilation dans la voix.

En passant devant nous, Eddie nous a adressé un petit salut de la main. Auquel on a tous répondu, Ned y compris. Mais il avait toujours l'air aussi tracassé.

- Moi aussi faut que j'y aille, a dit Phil.

Après avoir écrasé sa cigarette, il s'est levé et a remonté son ceinturon.

- Pas la peine d'aller chercher plus loin, mon petit gars : ton père était un flic du tonnerre, qui faisait honneur à la Compagnie D.

- Mais je voudrais savoir si...

- T'as rien besoin de savoir de plus, a dit Phil d'une voix très douce. Il est mort, et pas toi. C'est un fait, comme disait Joe Friday. Bonne nuit, chef.

J'ai répondu " Bonne nuit " et j'ai regardé Phil et Arky se diriger vers l'autre côté du parking, marchant côte à côte. A présent, le clair de lune était suffisant pour que je les distingue nettement, et j'ai vu qu'ils ne tournaient même pas la tête vers le Hangar B.

Il ne restait que Huddie, Shirley et moi. Et le gamin, bien entendu. Le fils de Curtis Wilcox, qui était venu tondre notre gazon et ratisser nos feuilles mortes, qui avait aplani nos congères les jours o il faisait trop froid pour qu'Arky s'aventure dehors ; le fils de Curt qui, tirant un trait sur l'équipe de football, était venu ici pour essayer de maintenir son père en vie encore quelque temps. Je le revoyais brandissant la lettre d'admission de la fac comme un juge olympique exhibant son score, et

en songeant à

ce qu'il venait de traverser et à l'immensité de sa perte, j'avais un peu honte de lui en vouloir. Mais au fil des siècles, des légions d'autres garçons de son âge avaient perdu leur père. Son père à

lui avait eu droit à des funérailles officielles, et on avait gravé son nom sur notre monument en marbre, à côté de ceux du caporal Brady Paul, de l'agent Albert Rizzo et de l'agent Samuel Stamson, dont la mort remonte aux années soixante-dix et qu'au sein de la Police d'État de Pennsylvanie on désigne parfois sous le nom de l'Homme au fusil. Jusqu'à l'affaire Stamson, on plaçait toujours nos fusils dans un râtelier suspendu au plafond - en cas de besoin, il suffisait de lever le bras pour l'attraper. Alors que l'agent Stamson était garé sur la bande d'arrêt d'urgence de l'autoroute, rédigeant un P.-V. à l'avant de sa voiture, un chauffard ivre qui roulait à près de cent quatre-vingt à l'heure l'avait percuté par derrière.

Sa voiture de patrouille s'était pliée en accordéon. Le réservoir n'avait pas explosé, mais l'agent Stamson avait été décapité par son propre râtelier. C'est pour ça que depuis 1974 nos fusils sont accrochés sous le tableau de bord et que depuis 1973 le nom de Sam Stamson figure sur le mémorial de la Compagnie D. " Gravé

dans le roc ", comme nous disons. Ennis Rafferty ayant été classé sous la rubrique " disparitions ", son nom à lui n'a pas été gravé

dans le roc. Selon la version officielle, l'agent George Morgan s'est tué accidentellement en nettoyant son pistolet (le Ruger dont il s'était servi pour abréger les souffrances de Mister Dillon), et puisqu'il n'était pas en service le jour de sa mort, son nom n'a pas été

gravé dans le roc non plus. On ne grave pas dans le roc le nom des collègues qui ont succombé aux effets indirects de ce métier ; c'était Tony Schoondist qui me l'avait fait remarquer un jour qu'il m'avait trouvé en contemplation devant le monument.

- «a vaut sans doute mieux, m'avait-il dit. Si c'était le cas, on en aurait une bonne douzaine, de ces monuments-là.

Actuellement, le dernier nom de la liste est celui de Curtis K.

Wilcox. Juillet 2001. Victime du devoir. Certes, ça ne fait pas plaisir de voir le nom de son père gravé dans le roc alors que c'est un père en

chair et en os qu'on voudrait avoir, un père en chair et en os dont on aurait besoin, mais c'est tout de même mieux que rien. On aurait dû graver le nom d'Ennis au-dessus du sien afin que sa garce de sœur puisse venir se recueillir devant le monument si ça lui chantait, mais on ne l'avait pas fait. Et tout ce qui lui était resté de son frère, c'est qu'elle passait désormais pour une vieille emmerdeuse, pour une bonne femme qui ne se donnerait même pas la peine de vous pisser dessus si vous preniez feu dans la rue. Comme cette femme était une vraie plaie pour nous depuis des années, on ne la portait évidemment pas dans notre cœur. En revanche, rien ne nous empêchait de la plaindre. Au bout du compte, elle s'était retrouvée encore plus démunie que ce gamin, qui lui au moins avait la certitude que son père était parti pour de bon, qu'il n'allait pas se repointer un beau jour avec un sourire coupable en racontant Dieu sait quelles salades pour expliquer sa dèche noire, son bronzage style Acapulco et sa chaude-pisse.

Avions-nous fait œuvre utile ce soir-là ? J'étais sceptique. J'avais espéré que la vérité arrangerait les choses (la vérité vous affran-chira, comme disait je ne sais plus quel illuminé), mais quelque chose me faisait soupçonner qu'au contraire elle les avait aggravées. Le chat mort de curiosité revient à la vie dès que sa curiosité

est satisfaite, mais les traits de Ned Wilcox n'exprimaient pas le moindre atome de satisfaction. Je n'y lisais qu'une sorte de curiosité opiniâtre et lasse. Cette expression, je l'avais plus d'une fois vue sur le visage de Curtis, surtout quand il se tenait face à l'une des portes du Hangar B dans sa posture d'inspecteur de la voirie, le front collé à la vitre, les yeux plissés, la bouche songeuse. Mais de toutes les chaînes qui nous relient, les liens du sang ne sont-ils pas la plus solide ? Ces nouvelles qu'on se transmet d'une génération à l'autre, bonnes nouvelles, mauvaises nouvelles, et d'autres annonciatrices de catastrophes et de désastres.

- Pour ce qu'on en sait, ai-je repris, Brian Lippy nous a quittés pour un monde meilleur. Si ça se trouve, c'est d'ailleurs vrai ; aucun de nous n'a de certitude à ce sujet. Mais enfin, à quelque chose malheur est bon ; sa disparition a peut-être sauvé la vie de sa petite amie.

- «a, j'en doute, a grommelé Huddie. Je parierais qu'elle l'a remplacé par un autre Brian Lippy qui ne différerait du premier que par la couleur de ses cheveux. Ces filles-là ne choisissent que des mecs qui les cognent, ça leur dure jusqu'à la ménopause. On dirait qu'elles n'ont l'impression d'exister que quand elles sont couvertes de bleus.

- Y a une chose qu'est s're, c'est qu'elle n'a jamais signalé sa disparition, a dit Shirley. En tout cas, la fiche n'a jamais transité

par mon bureau, et tous les avis de disparition de la région passent par chez nous. La famille ne s'est jamais manifestée non plus. Je ne sais pas ce qui est arrivé à la fille, mais visiblement tout le monde était content qu'il soit allé se faire voir ailleurs.

- Toi, Huddie, tu penses qu'il ne s'est pas simplement enfui après avoir défoncé la vitre ? a demandé Ned. T'étais là, t'as tout vu.

- C'est vrai, j'y crois pas, lui a répondu Huddie. Mais ce que je crois n'a aucune importance. Le principal là-dedans, c'est ce que le sergent s'échine à essayer de faire pénétrer dans ton cr,ne épais depuis le début de la soirée. Le principal, c'est qu'on n'en sait rien.

Il aurait aussi bien pu pisser dans un violon. Le gamin s'est retourné vers moi et m'a demandé :

- Et mon père, Sandy ? Il en pensait quoi, de la disparition de Brian Lippy ?

- Tony et lui étaient persuadés que Brian était allé rejoindre Ennis Rafferty et Jimmy la Gerboise. quant au cadavre de la créature qu'ils avaient massacrée ce jour-là...

- qu'est-ce qu'elle a pourri vite, cette saloperie-là, a dit Shirley d'un ton catégorique. On a des photos que tu pourras examiner autant que ça te chantera, mais sur les photos la créature a vraiment l'air de n'importe quoi, ça pourrait même être un canular.

On ne voit pas les réactions qu'elle a eues quand elle a essayé

d'échapper à Mister Dillon, la rapidité des mouvements, les hurlements incroyablement perçants. En fait, les photos ne t'apprendront rien. Et la façon dont on te raconte les choses ne t'aide pas à comprendre. C'est écrit sur ta figure. Sais-tu pourquoi on appelle le passé passé, mon chéri ?

Ned a fait non de la tête.

- Parce qu'il ne fonctionne plus.

Elle a inspecté son paquet de cigarettes du regard, et son examen a d'la satisfaire car elle a hoché la tête, a remis le paquet dans son sac et s'est levée.

- Faut que je rentre. J'ai deux chats affamés qui guettent mon retour depuis trois heures.

Je reconnaissais bien là notre Shirley - la petite fiancée de l'Amérique, comme disait Curt quand il avait envie de la faire enrager un peu. Pas de mari (si l'on excepte une brève expérience conjugale à la sortie du lycée), pas d'enfants, deux chats et une collection impressionnante d'ours en peluche. Shirley était mariée à la Compagnie D, comme moi. Un véritable archétype vivant, en somme. Et si ça vous défrise, allez vous faire voir.

- Shirley ? a fait Ned d'une petite voix plaintive.

Elle s'est retournée vers lui.

- quoi, mon chéri ?

- Tu l'aimais bien, mon père ?

Shirley lui a posé les mains sur les épaules, s'est penchée et l'a embrassé sur le front.

- Je l'aimais de tout mon cœur, Ned. Et toi aussi, je t'aime de tout mon cœur. On t'a dit tout ce qu'il nous était possible de te dire, et ça n'a pas été facile. J'espère que ça t'aidera. (Elle a marqué

un temps avant d'ajouter :) J'espère que ça te suffira.

- Moi aussi, je l'espère.

L'étreinte de Shirley s'est resserrée, et à la fin elle lui a pressé

les épaules un bon coup. Ensuite elle l'a lâché et elle s'est redressée.

- Hudson Royer - serais-tu assez aimable pour escorter une dame jusqu'à sa voiture ?

- Tout le plaisir sera pour moi, a fait Huddie en lui prenant le bras. On se voit demain, Sandy ? Tu seras encore dans l'équipe de jour ?

- Je serai là à la première heure, ai-je dit. Demain, c'est reparti pour un tour.

- Rentre vite chez toi alors, il faut dormir un peu.

- T'inquiète pas.

Huddie et Shirley se sont dirigés chacun vers leur voiture. Ned et moi, on les a regardés s'éloigner depuis le banc. On les a salués de la main quand ils sont passés devant nous - Huddie pilotant sa gigantesque vieille Chrysler des années quatre-vingt, Shirley sa petite Subaru avec son autocollant MY KARMA RAN OVER MY DOGMA '.

Ils ont tourné le coin et leurs feux arrière ont disparu. C'est à ce moment-là que j'ai sorti mes cigarettes pour jeter un coup d'œil à mon propre paquet. Il n'en restait qu'une. Je la fume, et j'arrête.

Il y avait au moins dix ans que je me berçais de ce séduisant mensonge.

- Tu ne peux vraiment pas m'en dire plus ? m'a demandé Ned d'une toute petite voix dans laquelle passait plus qu'une pointe de dépit.

- Non. Tu vois, on ne pourrait jamais en tirer une pièce. Il n'y a pas de troisième acte. Tony et ton père ont encore tenté

quelques expériences pendant les cinq années qui ont suivi, et à la fin ils ont même fait appel à Bibi Roth. C'est sans doute ton père qui nous a convaincus que ça valait la peine d'en courir le risque.

Il arrivait toujours à nous retourner, Tony et moi. Moi, pour te dire la vérité, à dater de la disparition de Brian Lippy et de la mort de Mister Dillon, je n'ai plus voulu qu'on touche à la Buick ; je trouvais que c'était bien assez qu'on la garde à l'œil et qu'on murmure une petite prière de temps en temps pour qu'elle se disloque d'elle-même ou qu'un coup de baguette magique la fasse retourner d'où elle venait. Et qu'on règle son compte sur-le-champ à n'importe quelle créature sortie de son coffre avec suffisamment d'énergie pour tenir sur ses pattes et cavalier dans tous les sens à

la recherche d'une issue.

- Est-ce que c'est arrivé ?

- Non, aucun autre extra-terrestre à tête rose n'est apparu.

- Et Bibi ? Il a dit quoi ?

- Il a écouté les explications de Tony et de ton père, et après avoir inspecté la Buick du regard une deuxième fois, il s'est dérobé. Il leur a dit qu'il avait passé l'âge de se colleter avec quel-1. " Mon Karma a écrasé mon dogme. " Jeu de mots difficilement traduisi-

ble sur " My car ran over my dog " : " Ma voiture a écrasé mon chien. "

(N.d.T.)

que chose qui était tellement aux antipodes de sa conception du monde et de ce qui le faisait tourner. Il était bien décidé à effacer la Buick de sa mémoire, et il a conseillé à Tony et à Curt de l'imiter.

- Mince alors ! Mais enfin, ce type-là était un scientifique ! Il aurait dû trouver tout ça captivant.

- Le scientifique, c'était ton père. Amateur, certes, mais de la bonne espèce. C'est la curiosité passionnée que la Buick et les choses qui en sortaient éveillaient en lui qui l'a métamorphosé en scientifique. La dissection de la chauve-souris, par exemple. C'était peut-être une folie, mais elle n'était pas dépourvue de noblesse, un peu comme les frères Wright se lançant dans le vide à bord de leur petit aéroplane bricolé avec de la colle. Mais Bibi Roth, lui...

c'était une sorte de mécano du microscope. Il lui arrivait d'ailleurs de se nommer ainsi lui-même, et il en était très fier. De façon tout à fait délibérée, Bibi avait rétréci son champ de vision à une tranche de savoir unique, en projetant un faisceau de lumière extraordinairement puissant sur une zone réduite. Les mécaniciens ont une sainte horreur du mystère. Mais les scientifiques, plus encore s'ils sont amateurs, l'accueillent toujours à bras ouverts.

Ton père était un peu double. Il y avait en lui à la fois un flic qui avait horreur du mystère, et un docteur ès-Roadmaster qui...

disons simplement que quand il endossait cette personnalité-là, ton père n'était plus le même.

- Laquelle de ses deux personnalités tu préfères ?

J'ai réfléchi un instant avant de répondre à sa question.

- C'est comme un gamin qui demande à ses parents qui ils aiment le mieux, lui ou sa petite sœur. Comment pourrait-on les départager ? Mais moi, le Curt scientifique amateur me faisait peur. Et il faisait un peu peur à Tony aussi.

Ma réponse a laissé Ned songeur.

- On a eu droit à quelques autres créatures bizarres, ai-je continué. En 1991, le coffre a expulsé un oiseau à quatre ailes.

- quatre ?

- Oui, tu m'as bien entendu. Après avoir voleté dé-ci dé-là

pendant quelques instants, il est entré en collision avec un mur et il est tombé mort. A l'automne 1993, le hayon s'est brusquement soulevé à la fin d'un séisme lumineux et on s'est aperçu que le coffre était plein de terre. Curt voulait qu'on la laisse là pour voir ce qui se passerait, et Tony ne s'y est pas opposé, mais au bout d'un moment la terre s'est mise à puer. Je ne savais pas que la terre pouvait se décomposer, mais apparemment il y a des endroits où même la terre pourrit. Si bien que... ça va te paraître fou, mais on a enterré la terre. C'est difficile à croire, hein ?

Il a fait oui de la tête.

- Est-ce que mon père a surveillé l'endroit où vous l'aviez enterrée ? Oui, forcément. Pour voir si quelque chose allait en sortir.

- A mon avis, il espérait voir pousser quelques lys bizarres.

- Et la chance lui a souri ?

- «a dépend de ce que tu entends par chance. Tout ce que je peux t'assurer, c'est qu'il n'a jamais rien poussé. On avait mis la terre du coffre tout près de la tombe où on avait enseveli Mister Dillon et les outils. Et on avait brûlé la partie du monstre qui ne s'était pas liquéfiée. A l'endroit où on a enterré la terre, il n'y a toujours pas le moindre brin d'herbe. Chaque printemps, quelques petites pousses montrent le bout de leur nez, mais elles meurent à tous les coups. Je suppose que ça finira par s'arranger un jour.

J'ai placé ma dernière cigarette entre mes lèvres et je l'ai allumée.

- Environ un an et demi après que la Buick eut accouché de son tas de terre, on a eu un deuxième lézard rouge. Tout aussi mort que le premier. Et depuis, rien. Il y a toujours des perturbations sismiques dans le hangar, mais les secousses sont nettement moins fortes ces temps-ci. Faire preuve de négligence envers la Buick ne serait pas plus avisé que de manier n'importe comment un vieux fusil sous prétexte qu'il est rouillé et que son canon est obturé par de la terre, mais du moment qu'on fait preuve d'un minimum de circonspection, elle doit être devenue plus ou moins inoffensive. Et un beau jour - ton père en avait la conviction, Tony aussi, et je suis du même avis - cette vieille bagnole finira par se démantibuler d'elle-même. Tout à coup, comme le coche magique à un seul cheval, tu sais, dans le poème.

Il m'a regardé d'un œil indécis et j'ai compris qu'il n'avait pas la moindre idée du poème dont je parlais. Plus personne ne sait qui était Oliver Wendell Holmes. Nous vivons en pleine décadence. Là-dessus, il a murmuré :

- Je la sens.

Et il l'a dit sur un tel ton que j'en suis tombé de mon haut.

Posant sur lui un regard inquisiteur, je me suis répété une fois de plus qu'il ne faisait vraiment pas ses dix-huit ans. Ce n'était guère plus qu'un gamin assis sur un banc, ses pieds chaussés de baskets croisés l'un au-dessus de l'autre, le visage baigné par la lueur des étoiles. Je lui ai demandé :

- C'est vrai ?

- Oui. Pas toi ?

Tous les flics de la route qui avaient appartenu à la Compagnie D au fil des années avaient dû être sensibles à son attraction. De la même façon que les gens qui habitent au bord de la mer sont sensibles à la force des marées, au point qu'elles en deviennent une horloge sur laquelle ils règlent les battements de leur cœur.

La plupart du temps, on n'y prêtait pas plus attention qu'on ne se préoccupe de son propre nez, cette forme qui se dessine au fond de tout ce qu'on voit. Mais certains jours, ou certaines nuits, l'attraction devenait plus forte, et au bout d'un moment elle faisait naître en nous une sorte de névralgie sourde.

- Bon, si tu veux, je la sens, ai-je dit. Huddie la sentait, sans aucun doute. qu'est-ce que tu crois qu'il lui serait arrivé ce jour-là si Shirley ne s'était pas mise à hurler ? qu'est-ce que tu crois qu'il lui serait arrivé s'il avait grimpé dans le coffre comme il nous a avoué que l'idée lui en était venue ?

- Il ne vous avait jamais raconté ça avant ce soir, Sandy ?

J'ai hoché négativement la tête.

- Pourtant, ça n'a pas eu l'air de t'étonner tant que ça.

- Moi, dès lors qu'il s'agit de la Roadmaster, plus rien ne m'étonne.

- Tu crois qu'il en avait vraiment l'intention ? qu'il était vraiment prêt

à se glisser dans le coffre et à le refermer sur lui ?

- Oui. Mais je pense que l'idée ne venait pas du tout de lui.

Elle venait d'elle. De sa force d'attraction. A l'époque, elle était beaucoup plus puissante, mais elle est encore là.

Il n'a fait aucun commentaire là-dessus. Il regardait le Hangar B, c'est tout.

- Tu n'as pas répondu à ma question, Ned. qu'est-ce que tu crois qu'il lui serait arrivé s'il avait grimpé dans le coffre ?

- Je sais pas.

C'était une réponse plutôt raisonnable, certes - et typiquement enfantine du reste, tous les gosses répètent ça dix fois par jour -

mais elle ne m'en a pas moins hérissé le poil. Il ne faisait plus partie de l'équipe de football, mais apparemment il n'avait pas oublié l'art de feinter et d'esquiver. J'ai avalé une bouffée. La fumée était brûlante et elle avait le goût de foin. Je l'ai recrachée.

- Vraiment, tu ne sais pas ?

- Non.

- Après ce qui est arrivé à Ennis, à Jimmy, et probablement aussi à Brian Lippy, tu ne sais toujours pas ?

- Ils ne sont pas tous passés de l'autre côté, Sandy. Souviens-toi de l'autre gerboise, par exemple. Rosalie, Rosalynn ou je ne sais plus quoi.

J'ai poussé un soupir.

- A ta guise. Bon, moi je vais aller manger un cheeseburger au Country Way. Tu peux te joindre à moi si le cœur t'en dit, mais à condition qu'on parle d'autre chose.

Il a pesé le pour et le contre, puis il a fait non de la tête.

- Je crois que je vais rentrer à la maison. J'ai besoin de réfléchir un peu à tout ça.

- D'accord, mais tâche de ne pas faire part de tes réflexions à

ta mère.

Il a pris un air tellement scandalisé que c'en était presque comique.

- «a, pour rien au monde !

Je me suis esclaffé et je lui ai assené une claque amicale sur l'épaule. Les ombres avaient reflué de son visage et tout à coup il était redevenu aimable. Pour ce qui était de ses questions et de l'insistance puérile qui le poussait à exiger que l'histoire ait une fin et que la fin renferme une explication d'une espèce ou d'une autre, cela finirait sans doute par se tasser avec le temps. Avais-

je attendu de moi-même plus d'explications que je n'étais capable d'en fournir ? C'est bien possible. Les ersatz de vies qu'on nous montre à la télé et au cinéma nous soufflent l'idée que toute existence humaine est tissée de révélations subites et de revirements imprévus ; le temps que nous arrivions à l'âge adulte, je crois que c'est une idée à laquelle nous avons fini par nous habituer d'une façon ou d'une autre. Des choses comme celles-là, il s'en produit peut-être de temps en temps, mais à mon avis tout cela ne tient pas debout. Dans la vie, les changements sont très lents. Aussi lents que la respiration du plus jeune de mes neveux lorsqu'il dort profondément ; parfois j'ai presque envie de lui poser une main sur la poitrine pour m'assurer qu'il est encore vivant. Vue sous cet angle-là, la seule idée qu'on puisse satisfaire la curiosité d'un chat me semblait un peu absurde. Le monde ne finit que rarement ses conversations. Si le fait d'avoir vécu vingt-trois ans avec la Roadmaster ne m'avait enseigné qu'une chose, ce serait bien celle-là.

Dans cet instant il me semblait que le fils de Curt venait peut-

être de faire un pas vers la guérison. qui sait, peut-être même deux pas ? Et si je ne pouvais pas me contenter de ça pour une soirée, c'était que le problème était de mon côté.

- T'es de service demain, pas vrai ? lui ai-je demandé.

- Je serai là à la première heure, chef. Et ça sera reparti pour un tour.

- Dans ce cas il vaudrait peut-être mieux que tu gardes tes réflexions pour une autre fois et que tu dormes un peu.

- Je vais peut-être tenter le coup, a-t-il dit en m'effleurant la main.
Merci, Sandy.

- Y a pas de quoi.
- J'ai pas été trop chiant, au moins ?
- Mais non, mais non.

Chiant, il l'avait bien été à certains moments, mais je me disais que c'était parce qu'il n'avait pas pu faire autrement. Et à son ,ge, j'aurais probablement été cent fois plus chiant que ça. Je l'ai regardé se diriger vers la Bel Air amoureusement restaurée que son père lui avait laissée en héritage. Une voiture très proche par l',ge de celle que contenait notre hangar, mais qui la dépassait de loin par la vitalité. Arrivé au milieu du parking, il s'est arrêté, le regard tourné vers le Hangar B, et je me suis moi-même immobilisé, le mégot rougeoyant de ma cigarette en suspens devant ma bouche, curieux de ce qu'il allait faire.

Au lieu de bifurquer vers le hangar, il a continué son chemin.

A la bonne heure. Après avoir tiré une dernière bouffée de mon délicieux clou de cerueil, l'idée m'est venue de l'écraser sur le bitume, mais en fin de compte je lui ai trouvé une place dans la boîte de conserve réservée à cet usage, o' deux bonnes centaines de mégots avaient déjà été plantés dans le sable avant lui. Les autres étaient libres d'écraser leurs clopes par terre tant qu'ils voulaient - Arky les balayerait sans ren,cler - mais moi, il valait mieux que je m'en abstienne. Après tout, j'étais leur chef de poste, le plus haut placé dans la hiérarchie.

J'ai réintégré le b,timent. Dans la salle des communications, Stéphanie Colucci buvait un coca en feuilletant un magazine.

quand elle m'a vu, elle a reposé son coca et lissé sa jupe pour se couvrir les genoux. Je lui ai demandé :

- quoi de neuf, ma poule ?
- Pas grand-chose. Côté interférences, ça va mieux, mais d'habitude les choses s'arrangent plus vite après... un de ces machins.

Mais bon, les communications passent assez bien pour que j'arrive à peu près à suivre.

- qu'est-ce qu'il y a à suivre ?
- La 9 a été appelée pour un incendie de voiture sur une des rampes de

sortie de l'autoroute 87. D'après Mac, le conducteur est un représentant de commerce en route pour Cleveland, bourré

comme un coing, et qui ne veut pas entendre parler de souffler dans le ballon. La 16 signale une éventuelle tentative d'effraction chez le concessionnaire Ford de Statler. Il y a eu des dégradations au lycée de Statler. Jeff Cutler est sur place, mais seulement en renfort, c'est la police municipale qui a pris l'affaire en mains.

- C'est tout ?

- Non, j'ai eu un 10-98. Paul Loving m'a annoncé qu'il rentrait chez lui à bord de sa voiture de patrouille. Son fils a une crise d'asthme.

- Vaudrait peut-être mieux que t'oublies d'en faire état dans ton rapport.

Steffie m'a adressé un regard lourd de reproche, comme pour me dire qu'elle n'avait vraiment pas besoin de moi pour prendre ce genre d'initiatives.

- qu'est-ce qui se passe dans le Hangar B ?

- Rien, ai-je répondu. Enfin, pas grand-chose. Tout redevient normal. Bon, moi, je m'en vais. S'il y a un imprévu, tu n'as qu'à...

Je me suis interrompu au beau milieu de ma phrase, saisi d'une sorte d'épouvante.

- qu'est-ce que tu as, Sandy ? m'a demandé Steffie. quelque chose ne va pas ?

J'avais failli lui dire : S'il y a un imprévu, tu n'as qu'à appeler Tony Schoondist, comme si vingt années ne s'étaient pas écoulées, comme si notre ancien sergent n'avait pas été en train de bavoter devant une émission à laquelle il ne comprenait pas un traître mot dans sa maison de vieux de Statler.

- Si si, ça va, ai-je dit. En cas d'imprévu, t'as qu'à appeler Frank Soderberg. C'est lui qui s'y colle cette nuit.

- Bien, patron. Passe une bonne nuit.

- Merci, Steff, toi aussi.

Au moment où je franchissais la porte, la Bel Air se dirigeait lentement vers l'allée, ses enceintes diffusant à plein tube une chanson d'un des

groupes préférés de Ned - Wilco ou peut-être les Jayhawks. Je lui ai adressé un signe de la main et il y a répondu.

Avec un sourire. Un sourire plein de gentillesse. Une fois de plus, j'ai eu du mal à croire que j'aie pu me mettre tellement en colère contre lui.

Je me suis approché du hangar et j'ai adopté cette posture d'inspecteur de la voirie qui nous donne à tous plus ou moins l'impression d'être des Républicains prêts à déverser leur mépris sur les parasites qui vivent aux crochets de l'aide sociale chez nous et les basanés qui brûlent notre drapeau dans des pays lointains. J'ai jeté

un coup d'œil à l'intérieur. Elle était là, silencieuse sous les lumières du plafond, l'ombre qu'elle projetait laissant supposer qu'elle était bien saine d'esprit, bien dodue, bien luxueuse sur ses pneus bicolores. Avec son volant surdimensionné. Sa peau qui empêchait le moindre grain de poussière de pénétrer et cicatrisait toutes les éraflures - la cicatrisation n'était plus aussi rapide qu'autrefois, mais continuait d'avoir lieu. Vous occupez pas de l'huile, avait dit l'inconnu avant de disparaître de l'autre côté de la station-service, et la Roadmaster était toujours là, telle une œuvre d'art oubliée au fond d'une galerie depuis longtemps fermée. J'ai senti la chair de poule me remonter le long des bras et mes couilles se rétracter.

J'avais une espèce de goût cotonneux dans la bouche, celui que j'éprouve toujours quand je suis vraiment dans une sacrée merde.

A ce qu'on dirait, on n'est pas encore sortis de l'auberge, pour citer l'une des expressions favorites d'Ennis Rafferty. La Buick ne vomissait pas, elle ne luisait pas, la température était remontée au-dessus de quinze degrés, mais je sentais qu'elle essayait de m'attirer à elle, qu'elle me soufflait tout bas d'entrer dans le hangar pour la regarder de plus près. Elle me ferait voir des tas de choses, me murmurait-elle, surtout maintenant que nous étions en tête à

tête. Tandis que je la contemplais ainsi, j'ai enfin compris pourquoi je m'étais mis en colère contre Ned. Si je m'étais mis en colère, c'était parce que j'avais peur pour lui. C'était l'évidence même. Tandis que je la contemplais ainsi, et que je la sentais exercer son attraction semblable à celle d'une marée au fond de ma tête - en me palpitant simultanément dans les viscères et le bas-ventre - tout devenait beaucoup plus facile à comprendre pour moi. La Roadmaster engendrait des monstres, en effet. Mais parfois on avait quand même

envie d'aller vers elle, comme on a envie de regarder dans le vide quand on est au sommet d'une montagne ou d'examiner le canon de son arme pour voir sa gueule se métamorphoser en úil. Un úil qui vous observe, vous et personne d'autre. A quoi bon user de raison pour échapper à des moments comme ceux-là, à quoi bon essayer de comprendre l'attrait névro-tique qui s'exerce alors ? Le mieux est de faire un pas en arrière pour s'éloigner du précipice, de rengainer son arme de service, de monter en voiture afin de laisser derrière soi les b,timents de la Compagnie D et le Hangar B. Jusqu'à ce qu'on soit hors de portée de ce murmure insinuant. Il y a des jours o' la fuite n'a rien de déshonorant.

Pourtant, je suis resté là encore un moment, avec cette espèce de tam-tam lointain dans la tête et le cúur, à contempler la Buick Roadmaster bleu nuit dans son hangar. Ensuite j'ai fait un pas en arrière, j'ai aspiré une grande goulée d'air nocturne et levant les yeux au ciel j'ai regardé la lune jusqu'à ce qu'il me semble être redevenu entièrement moi-même. Sur quoi je me suis dirigé vers ma propre voiture, je suis monté à bord et j'ai démarré.

Il n'y avait pas foule au Country Way. Ces temps-ci, il est bien rare que la salle soit bondée, même les vendredis et samedis soirs.

Les restos qui ont champignonné autour du Wal-Mart et du centre commercial flambant neuf asphyxient peu à peu ceux du centre ville, de même que l'ouverture d'un multiplex en bordure de l'autoroute 32 avait signé l'arrêt de mort inéluctable de l'unique salle de cinéma de Statler.

Comme à l'accoutumée, les regards se sont tournés vers moi quand j'ai poussé la porte. Mais en fait, ce n'est pas moi qu'on regarde, c'est mon uniforme. Deux gars que je connaissais - un shérif adjoint et un substitut du bureau du procureur - m'ont dit bonsoir et ont échangé des poignées de mains avec moi. Le substitut du procureur et sa femme m'ont proposé de me joindre à

eux, mais j'ai décliné poliment leur invitation en prétextant que quelqu'un allait sans doute venir me retrouver. A la seule idée d'être encore avec des gens ce soir-là et obligé de tenir une conversation (quand bien même il ne s'agirait que de menus propos), j'avais l'estomac qui se nouait.

Je me suis installé dans un box, au fond de la salle, et Cynthia Garris est venue prendre ma commande. Cynthia est une jolie fille blonde avec des yeux magnifiques qui lui mangent le visage. Au moment o'

j'étais entré dans le restaurant, elle était occupée à

préparer un sundae. Entre le moment où elle avait déposé le sundae devant la personne qui l'avait commandé et celui où elle m'avait apporté la carte, elle avait déboutonné le col de son chemisier d'uniforme de façon à ce que le petit cœur en argent qu'elle avait au cou soit visible, et ce geste m'avait beaucoup touché.

M'était-il destiné ou son col était-il simplement trop serré ? J'espérais que la première hypothèse était la bonne.

- Alors, Sandy, où tu traînais tes guêtres ces jours-ci ? m'a-t-elle demandé d'un ton faussement gouailleur. Au Macaroni Grill ? Au Jardin des Oliviers ? A l'Outback ?

- Non, je mangeais chez moi, c'est tout. Vous avez quoi comme plats du jour ?

- Poulet en sauce, coquilles Saint-Jacques au gratin - l'un et l'autre un peu trop lourds pour une soirée comme celle-ci, à mon humble avis - et haddock grillé. Au cas où tu voudrais manger à

volonté, ça ne te coûtera qu'un dollar de plus. Tu connais la règle.

- Je crois que je vais me contenter d'un cheeseburger, avec une Iron City pour le faire descendre.

Elle a griffonné ma commande sur son calepin, puis m'a dévisagé un assez long moment.

- Tu couves pas quelque chose ? T'as l'air fatigué.

- Je suis vanné. A part ça, tout va bien. T'as vu d'autres membres de la Compagnie D ce soir ?

- George Stankowski était là tout à l'heure. A part ça, y a que toi, mon chéri. Je veux dire, côté flics. Y a bien ces mecs, là-bas, mais...

Laid...

Elle a eu un haussement d'épaules comme pour dire que les gars en question n'étaient pas de vrais flics. Point sur lequel je ne lui aurais pas donné tort du reste.

- Bon ben, si jamais y a des braqueurs qui se pointent, faudra que je me débrouille tout seul.

- S'ils filent des pourliches de quinze pour cent, laisse-les faire la caisse, mon héros adoré, a-t-elle protesté. Je t'amène ta bière.

Elle s'est éloignée, son joli petit popotin allant et venant espièglement sous le nylon blanc.

Pete quinland, le propriétaire d'origine de la gargote, n'était plus parmi nous depuis belle lurette, mais ses mini-juke-boxes étaient toujours à leur place sur les murs. Les titres des chansons étaient superposés dans une espèce de livret dont on tournait les pages à l'aide de petites manettes chromées. Les juke-boxes étaient de véritables pièces d'antiquité, qui ne fonctionnaient plus, mais on avait du mal à se retenir de tripoter les manettes pour tourner les pages et déchiffrer les titres des étiquettes roses. Une bonne moitié étaient des chansons de l'idole de Pete, celui qu'il appelait jadis le plus grand d'entre les grands, des morceaux que les branchés de l'époque écoutaient en claquant des doigts, genre " Witch-craft " et " Luck Be a Lady Tonight ". FRANK SINATRA, annonçaient les étiquettes roses, et au-dessous, en plus petits caractères, on lisait : THE NELSON RIDDLE ORCH. Les autres morceaux étaient de ces vieux succès du rock-and-roll auxquels on ne pense plus jamais, une fois qu'ils ont quitté les hit-parades, ceux qui ne passent jamais sur les stations spécialisées dans le rétro, alors même que de toute évidence ce n'est pas la place qui leur manquerait ; après tout, combien de fois peut-on écouter " Brandy (You're a Fine Girl) " avant d'être pris d'une envie de hurler ? J'ai feuilleté les pages de mon juke-box, contemplant des titres qu'une pièce de vingt-cinq cents glissée dans la fente n'aurait plus le pouvoir de faire revenir à la vie ; la marche du temps ne cesse jamais. Restez bien silencieux, et vous entendrez son pas traînant, chargé de regret.

Si jamais on vous pose des questions au sujet de la Buick, vous n'aurez qu'à répondre qu'elle est sous séquestre, nous avait dit notre ancien sergent le soir où nous avions tenu notre assemblée générale dans l'arrière-salle. Les serveuses avaient été renvoyées chez elles, on allait tirer nos bières nous-mêmes et on tenait le compte de nos consommations avec une précision d'apothicaire. Nous y mettions un point d'honneur, car après tout nous étions des hommes honorables, des hommes de devoir, et nous le sommes toujours.

Au service de la Police d'...tat de Pennsylvanie. Les vrais guerriers de la route, vous voyez ? Comme Eddie se plaisait à le dire autrefois - au temps où il était plus jeune et moins enrobé - c'est pas qu'un simple boulot, c'est une aventure.

J'ai tourné une page et je suis tombé sur " Heart of Glass ", par

BLONDIE.

Sur ce point, il vaut mieux ne pas trop s'écarter de la version officielle : autres sages paroles de Tony Schoondist, prononcées alors que l'acre fumée bleue des cigarettes s'élevait vers le plafond.

En ce temps-là, tout le monde fumait, sauf peut-être Curt, et vous voyez o' ça l'a mené. Sinatra chantait " One for My Baby " dans les haut-parleurs accrochés au-dessus de nos têtes et une délectable odeur de travers de porc à la sauce barbecue montait des tables chauffantes. Notre ancien sergent avait placé toute sa foi dans les vertus de la discrétion, du moins en ce qui concernait la Roadmaster, jusqu'au jour o' son esprit lui avait br'lé la politesse, ses neurones et ses synapses le désertant d'abord par petites escouades en douce pendant la nuit, puis par sections entières et bataillons entiers en plein jour. Ce qui ne figure pas officiellement dans le rapport ne peut pas te nuire, m'avait-il expliqué un jour - vers l'époque o' il commençait à devenir clair que c'était moi qui lui succérais et qui trônerais à sa place dans le bureau du chef de poste, oh père-grand que tu as un grand fauteuil. Oui mais ce soir, je n'avais pas précisément fait preuve de discrétion. Loin de là. Il avait suffi que j'ouvre la bouche et c'était venu. J'avais tout déballé. Avec un petit coup de main des copains, comme dit la chanson des Beatles. On avait raconté toute l'histoire à un gamin qui était encore perdu dans le palais des mirages de son deuil. Et qui en dépit de son chagrin était rongé d'une curiosité somme toute naturelle. Un petit garçon perdu ? Peut-être. A la télé, les histoires comme celle de Ned ont toujours un dénouement heureux, mais je peux vous assurer que la vie qu'on mène à Statler, Pennsylvanie, ne ressemble ni de près ni de loin aux adaptations des grands classiques pour la jeunesse. J'étais arrivé à me persuader que je savais ce qu'on risquait, mais désormais je n'en étais plus aussi s'r que ça. Parce que nous n'allons jamais de l'avant en nous imaginant qu'on va échouer, n'est-ce pas ? Non. On se lance parce qu'on est s'r qu'on va tirer son épingle du jeu, et six fois sur dix on pose le pied sur les dents d'un r,teau dissimulé dans les hautes herbes et crac ! on prend le manche en pleine poire.

Racontez-moi ce qui s'est passé quand vous avez disséqué la chauve-souris. Racontez-moi ce qui est arrivé avec le poisson.

La chanson suivante était " Pledging My Love ", de JOHNNYACE.

Ecartant d'un revers de la main toutes les tentatives que je faisais - que nous faisions tous - pour lui suggérer que la leçon ne consistait pas à apprendre, mais à laisser couler. Fonçant tête baissée. C'était même un

peu curieux qu'il ne nous ait pas lu nos droits, parce que tout compte fait ça avait plus l'air d'un interroga-toire que d'une suite d'anecdotes sur l'époque où son père était encore en vie - et encore jeune.

J'avais toujours l'estomac noué. J'arriverais sans doute à boire la bière que Cynthia était partie me chercher, les bulles allaient même me soulager, mais avaler un cheeseburger serait une autre paire de manches. Il y avait des années que Curtis avait disséqué

la chauve-souris, mais c'était à ça que je pensais en ce moment même. quand on a le goût de la recherche, on veut savoir, avait-il dit avant d'enfoncer son scalpel dans l'œil de la bestiole. L'œil avait fait plop !, puis s'était détaché de son orbite et avait coulé

comme une larme noire. On s'était mis à hurler, Tony et moi -

et comment aurais-je été capable de manger un cheeseburger en me souvenant d'une scène pareille ? Arrête, ça n'a pas de sens, avais-je protesté, mais Curtis ne s'était pas arrêté. Pour l'opini,treté, c'était tel père tel fils. Y a plus qu'à examiner les viscères et on pourra remballer, avait-il dit, mais il n'avait jamais remballé. Il avait continué à mener ses recherches, à fourrager et à fureter et la Buick le lui avait fait payer très cher.

Le gamin le savait-il ? Avait-il compris que la Roadmaster avait tué son père exactement comme Huddie, George, Eddie, Shirley et Mister Dillon avaient massacré le monstre hurlant qui avait été

éjecté de son coffre en 1988 ?

La chanson suivante était " Billy Don't Be a Hero ", de BO

DONALSON AND THE HEYWOODS. Si loin des hit-parades et si loin de nos cœurs.

Parlez-moi de la chauve-souris, parlez-moi du poisson, parlez-moi de l'extra-terrestre avec des filaments roses en guise de cheveux, cet être pensant, cet être qui avait surgi avec un objet qui ressemblait à une radio. Parlez-moi aussi de mon père, parce qu'il faut bien que je me fasse une raison de ce qu'il était. Forcément, puisque je le vois vivre dans mon visage et que je vois passer son fantôme dans mes yeux chaque fois que je me mets devant la glace pour me raser. Racontez-moi tout... mais n'allez surtout pas me dire qu'il n'y a pas d'explication. C'est inacceptable pour moi. Je ne peux pas l'admettre.

- Vous occupez pas de l'huile, ai-je marmonné en faisant tourner plus

vite les petits leviers chromés du mini juke-box.

J'avais le front emperlé de sueur et l'estomac plus noué que jamais. J'aurais voulu pouvoir me dire que ce n'était que la grippe ou une intoxication alimentaire, mais je savais bien qu'il n'en était rien.

- Pour l'huile, on peut dire que tout baigne.

J'ai vu défiler " Indiana Wants Me ", " Green-Eyed Lady " et

" Love Is Blue ". Des chansons qui étaient passées Dieu sait comment à travers les mailles. Et " Surfer Joe ", par les Surfaris.

Racontez-moi tout, donnez-moi les explications dont j'ai besoin, donnez-moi celle dont j'ai besoin par-dessus tout.

Le gamin avait été on ne peut plus clair sur ce qu'il attendait de nous, il fallait lui accorder ça. Il n'avait pas cessé de nous le réclamer à cor et à cri, avec le parfait égoïsme des êtres frappés d'une perte cruelle et qui ont du mal à retrouver leur chemin.

A une exception près toutefois.

Il avait fait mine de vouloir nous poser des questions sur un événement passé... et tout à coup il s'était ravisé. De quel événement s'agissait-il ? J'ai essayé de m'en rappeler, j'ai fouillé ma mémoire à t,tons, mais chaque fois que j'étais sur le point de le toucher du doigt il se rétractait. Dans ces cas-là, le mieux est de ne pas s'acharner. Autant battre une prudente retraite et attendre que le souvenir vous revienne de son propre chef.

J'ai continué à tourner dé-ci dé-là les pages du juke-box désor-

mais inutilisable. Ses petites étiquettes roses ressemblaient à des langues.

" Polk Salad Annie ", par TONY JOE WHITE, et Parle-moi de l'année du Poisson.

" When ", par THE KALIN TWINS, et Parle-moi de votre assemblée générale, raconte-moi tout, dis-moi tout à l'exception de la seule chose qui pourrait mettre en alerte ton esprit soupçonneux de flic...

- Tiens, ta bière, a fait la voix de Cynthia Garris, et aussitôt après je l'ai entendue étouffer une exclamation de surprise.

J'ai levé les yeux des leviers métalliques que j'étais en train de manipuler (les pages qui défilaient de l'autre côté de la vitre m'avaient peu à peu plongé dans une sorte d'hypnose). Cynthia me regardait, les yeux agrandis par l'horreur.

- Sandy... qu'est-ce qui t'arrive, mon chou, t'as de la fièvre ?

Tu dégoulines de sueur.

C'est là que ça m'est revenu. C'était au moment où on lui parlait de notre pique-nique du Labor Day en 1979. Plus on parlait plus on picolait, avait dit Phil Candleton. J'ai eu mal aux cheveux pendant deux jours.

- Sandy ?

Cynthia se tenait face à moi avec une bouteille d'Iron City et un verre. Cynthia qui avait déboutonné son col afin de me montrer son cœur. Pour ainsi dire. Elle était là, et en même temps elle n'était pas là. Elle était à des années de l'endroit où je me trouvais moi-même dans cet instant-là.

Toutes ces parlotes ne nous ont pas avancés à grand-chose, avais-je dit, ensuite la conversation avait roulé sur d'autres sujets - la ferme des frères O'Day, par exemple - et soudain le gamin avait posé

une question... ou plutôt avait commencé à la poser...

Sandy, le jour du pique-nique, est-ce que vous avez parlé de...

Et là, il avait laissé sa phrase en suspens.

- Est-ce que vous avez parlé de la détruire ? ai-je dit. La voilà, la question qu'il était sur le point de poser.

Mon regard a croisé celui de Cynthia Garris. Elle avait l'air tracassé, et même un peu effrayé.

- Et au moment où elle lui franchissait les lèvres, il s'est tu.

M'étais-je figuré qu'au sortir de notre séance de contes de la veillée, le fils de Curt était rentré directement chez lui ? qu'il aurait l'ché prise aussi facilement ? A deux kilomètres de notre central, j'avais croisé les phares d'une voiture qui roulait en sens inverse, à une vitesse assez soutenue sans pour autant dépasser la limite autorisée. Se pouvait-il que la Bel Air de Curt Wilcox ait été derrière ces phares, et que le fils

de Curt Wilcox en ait tenu le volant ? Avait-il rebroussé chemin dès qu'il avait eu la certitude que nous avions vidé les lieux ?

quelque chose me disait que oui.

J'ai pris la bouteille d'Iron City sur le plateau de Cynthia, regardant mon bras se tendre et ma main se refermer sur le goulot comme dans un rêve. quand j'ai senti le contact glacé du goulot entre mes dents, j'ai eu la vision de George Morgan assis par terre dans son garage, les narines pleines de l'odeur de l'herbe coupée prise dans les pales de sa tondeuse. Cette bonne odeur de verdure.

J'ai vidé ma bière d'un trait. Ensuite je me suis levé et j'ai posé

un billet de dix dollars sur le plateau de Cynthia.

- Sandy ?

- Je peux pas rester pour manger, ai-je dit. J'ai oublié quelque chose au central.

Je garde toujours un gyrophare à piles en réserve dans la boîte à gants de mon véhicule personnel. Je l'ai mis en place dès que j'ai eu franchi les limites de l'agglomération, et je suis monté à

cent trente en espérant que la petite lumière rouge qui clignotait sur mon toit écarterait les autres voitures de mon chemin. Il n'y en avait pas des masses. Dans l'ouest de la Pennsylvanie, la circulation se calme de bonne heure les soirs de semaine. Je n'étais qu'à

six kilomètres du central, mais il m'a semblé que le trajet durait une heure. Je repensais sans arrêt à l'accablement qui s'emparait de moi chaque fois que la sœur d'Ennis, celle que nous surnommions la Dragonne, franchissait notre seuil coiffée de son ahuris-sant casque de cheveux teints au henné. Chaque fois je me disais : Restez pas là, vous approchez pas. Et pourtant, je ne la portais pas dans mon cœur. J'aurais souffert mille morts si je m'étais retrouvé

face à Michelle Wilcox, surtout si elle avait débarqué en compagnie de ses jumelles, Joan et Janet.

J'ai remonté l'allée trop vite, exactement comme Eddie et George l'avaient fait douze ans plus tôt, pour se débarrasser de leur encombrant prisonnier avant de prendre la route de Poteenville, où apparemment un incendie gigantesque était en train de tout dévaster. Des titres de vieilles chansons - " I Met Him on a Sunday ", " Ballroom

Blitz ", " Sugar Sugar " - me passaient et me repassaient en désordre dans la tête. C'était idiot, mais cela valait mieux que de me demander ce que je ferais si je retrouvais la Bel Air vide, et si Ned Wilcox avait disparu de la face de la terre.

Comme je l'avais prévu, la Bel Air était dans le parking. Ned l'avait garée à l'endroit où se trouvait tout à l'heure le vieux pick-up Ford d'Arky, et quand mes phares l'ont balayée j'ai vu qu'il n'y avait personne à bord. Les titres de chansons ont brusquement reflué de ma tête, et ils ont été remplacés par la sorte de détermination froide qui vous prend dans les situations où rien n'est sûr d'avance et où on sait qu'il va falloir improviser.

La Roadmaster avait pris possession du fils de Curt. Pendant qu'on était assis sur le banc avec lui, menant une veillée mortuaire à notre façon pour son père et faisant tout ce que nous pouvions pour lui témoigner notre amitié, cette maudite voiture avait lancé

ses invisibles tentacules et avait pris possession de lui. S'il restait encore une chance de le délivrer, j'avais intérêt à ne pas la gâcher en réfléchissant trop.

Steff, qui avait dû s'inquiéter en voyant un unique gyrophare mobile à la place de la barre lumineuse d'une voiture de patrouille, a passé la tête par la porte de derrière.

- qui est là ? qui êtes-vous ?

- C'est moi, Steff.

Je suis descendu de ma voiture, la laissant à l'endroit où je venais de m'arrêter avec la lumière rouge clignotant sur le toit, au-dessus du siège du conducteur. Si jamais un collègue ramenait quelqu'un au poste, ça lui éviterait au moins de me rentrer dedans.

- Retourne à ton poste.

- Y a un problème ?

- Non.

- C'est ce qu'il a dit, lui aussi.

Elle a désigné la Bel Air du doigt avant de me tourner le dos.

Je me suis précipité vers la porte basculante du Hangar B dans la

lumière stroboscopique du gyrophare - tant de moments dramatiques de mon existence ont été illuminés ainsi. Un quidam sur lequel on braque nos gyrophares a toujours le trouillomètre à zéro.

Jamais il ne se douterait de l'effet qu'elles ont sur nous, ces lumières-là. Et des scènes que nous avons vues sous leur éclairage.

On laissait toujours une veilleuse allumée dans le hangar, mais la lumière y était plus vive qu'à l'accoutumée et la porte latérale était ouverte. L'idée m'est venue de faire un crochet pour la gagner, mais en fin de compte j'ai continué tout droit. Je voulais t,ter le terrain avant d'entrer dans la partie.

Ce que je craignais par-dessus tout, c'était que le hangar ne contienne rien d'autre que la Buick. Mais ce que j'ai vu en jetant un coup d'œil à l'intérieur était mille fois plus terrifiant. Le gamin était assis derrière le volant surdimensionné de la Roadmaster, et il avait la poitrine en charpie. A la place de son tee-shirt il n'y avait plus qu'une masse sanguinolente de chairs ravagées qui jetaient de sombres lueurs. J'ai cru que mes jambes allaient s'effacer sous moi, mais là-dessus je me suis rendu compte que ce que je voyais là

n'était pas une masse de chair ensanglantée. La forme en était trop régulière. Je distinguais une ligne rouge bien nette juste au-dessous de l'encolure du tee-shirt bleu... et des angles... des angles tout ce qu'il y avait de plus droits.

Non, ce n'était pas du sang.

C'était le jerrycan d'essence qu'Arky gardait toujours en réserve pour la tondeuse.

Ned s'est déplacé légèrement d'un côté et il a levé la main gauche. D'un geste lent, comme on lève la main en rêve. Elle tenait un Beretta. Est-ce qu'il transportait toujours l'arme de service de son père dans le coffre de la Bel Air - voire, qui sait ? dans la boîte à gants ?

Je me suis dit que tout compte fait ça n'avait aucune importance. Il s'était pris au piège lui-même, s'exposant à un mortel danger, avec un pistolet et de l'essence pour tout équipement.

Comme remède de cheval, on ne pouvait vraiment pas faire mieux. C'était même le genre de remède qui risque de tuer le malade en même temps que la maladie.

Il ne me voyait pas. Mon visage blanc de terreur se détachant sur une

lucarne obscure aurait d° lui sauter aux yeux, et la lumière rouge du gyrophare qui clignotait sur le toit de ma voiture aurait d° attirer son regard. Mais il ne les voyait ni l'un ni l'autre. Il était aussi hypnotisé que l'avait été Huddie Royer le jour o° il s'était mis en tête de se hisser dans le coffre de la Roadmaster et de le refermer sur lui. Même de l'extérieur, j'éprouvais sa force d'attraction. Cette pulsation semblable à celle d'une marée. Cette vitalité irrépessible. Il s'y mêlait même des mots. Des mots que j'inventais peut-être moi-même, mais cela n'y changeait rien au fond car c'était bien la pulsation, l'espèce de palpitation que chacun d'entre nous avait perçue depuis le début, quand il se trouvait à proximité de la Buick, qui les faisait surgir dans ma tête. Et cette palpitation, certains - le père de ce gamin, par exemple - la ressentaient plus fort que d'autres.

Entre ou reste dehors, me disait cette voix au fond de ma tête, indifférente et glaciale. Encore une ou deux proies, puis je m'endormirai. Un dernier petit tour avant d'y passer. Une ou deux, qu'importe, pour moi c'est pareil.

J'ai inspecté du regard le thermomètre rond fixé au plafond. Au moment o° j'étais parti pour le Country Way, son aiguille rouge indiquait seize degrés, mais à présent elle était tombée au-dessous de quatorze. Il m'a semblé que la température déclinait encore sous mes yeux, et tout à coup un souvenir m'est revenu, tellement vivace qu'il en était épouvantable.

«a s'était passé sur le banc des fumeurs. Je venais de fumer une cigarette. Curt, lui, était simplement resté assis. En six ans, depuis que la cigarette avait été définitivement bannie de l'ensemble des b,timents, le banc des fumeurs avait pris une étrange importance.

C'était là que nous nous retrouvions pour échanger des informations sur les affaires en cours, pour accorder nos violons sur les problèmes d'horaires, pour passer en revue les plans-épargne, les polices d'assurance et les perspectives enchanteresses de la Retraite Dorée. C'est à cet endroit-là, sur le banc des fumeurs, que Cari Brundage m'a annoncé que sa femme le plaquait et qu'elle allait garder les enfants. Sa voix était parfaitement égale, mais tandis qu'il me parlait des larmes lui roulaient sur les joues. Tony était assis sur le banc flanqué de Curt d'un côté et de moi de l'autre (" le Christ et les deux larrons ", nous avait-il dit avec un sourire sardonique) le jour o° il m'avait annoncé qu'il m'avait officiellement proposé pour le poste de sergent-chef qu'il laisserait vacant en prenant sa retraite. A condition que je sois d'accord, bien entendu. La petite lueur qui dansait dans son regard m'avait fait comprendre qu'il était persuadé d'avance que

j'accepterais. Curtis et moi, on avait hoché la tête, sans trop faire de commentaires. Et c'était sur le banc des fumeurs que Curt et moi avions eu notre ultime discussion au sujet de la Roadmaster. Combien de temps avant sa mort ? Un frisson glacé m'est remonté le long de l'échine au moment où je me suis soudain rendu compte que cette discussion avait probablement eu lieu le jour même de sa mort. Et c'était sans doute pour cette raison que la réalité hallucinante de ce souvenir m'avait fait si peur.

Est-ce qu'elle pense ? m'avait demandé Curt. Un grand soleil matinal lui baignait le visage, et si je m'en souvenais bien il tenait un gobelet de café à la main. Est-ce qu'elle observe ce qui se passe autour d'elle en réfléchissant, est-ce qu'elle est à l'affût d'une occasion propice ?

Je suis presque sûr qu'il n'en est rien, lui avais-je rétorqué, mais non sans un certain malaise. Car le mot " presque " a beaucoup d'implications possibles. Je n'en vois qu'un seul qui en ait encore plus, c'est le mot " si ".

En tout cas, pour nous jouer sa scène d'horreur la plus spectaculaire, elle a choisi un moment où les lieux étaient pour ainsi dire vides, m'avait fait observer le père de Ned. L'air songeur. Posant son gobelet de café afin de tourner et retourner son Stetson entre ses mains, geste aussi familier que machinal chez lui. Si je ne m'abusais pas sur le jour où cette discussion avait eu lieu, dans moins de cinq heures ce chapeau allait lui être arraché de la tête et projeté

au loin parmi les hautes herbes où on le retrouverait plus tard couvert de sang parmi les emballages de McDo et les boîtes de coca vides. Comme si elle savait. Comme si elle avait la faculté de penser. D'être à l'affût. D'être aux aguets.

J'avais éclaté de rire. D'un de ces rires secs et brefs dans lesquels la gaieté n'entre pas pour grand-chose. Je lui avais dit : Tu délirais complètement. La prochaine fois, tu me soutiendras que c'est elle qui avait envoyé des ondes ou je ne sais quoi ce jour-là pour que le camion-citerne et le car de ramassage scolaire s'emplafonnent.

Il avait gardé le silence, mais j'avais lu une question dans ses yeux : qu'est-ce qui te prouve qu'elle ne l'a pas fait ?

Là-dessus, je lui avais posé la même question que le gamin. Je lui avais demandé si...

Une sonnette d'alarme très assourdie s'est déclenchée tout au fond de ma tête. J'ai fait un pas en arrière pour m'éloigner de la lucarne et je

me suis couvert le visage de mes mains, comme si j'avais cru que la douleur que cette marée faisait naître en moi allait s'abolir dès que j'aurais cessé de voir la Buick. Et que j'aurais cessé de voir Ned, blanc comme un linge et l'air complètement égaré derrière ce volant d'une taille démesurée. La Buick avait pris possession de lui, et l'espace de quelques instants elle venait de prendre possession de moi. Elle avait essayé de me fourvoyer en me faisant remonter à la mémoire un tas de vieux souvenirs inutiles. Avait-elle consciemment guetté une occasion de s'emparer de Ned ? «a n'avait pas d'importance. La seule chose qui avait de l'importance, c'était qu'à l'intérieur du hangar la température diminuait très vite, à la vitesse grand V même, et que si j'avais vraiment l'intention de faire quelque chose, c'était le moment ou jamais.

Il vaudrait peut-être mieux que tu ailles chercher du renfort, a murmuré la voix au fond de ma tête. Elle ressemblait à la mienne, mais ce n'était pas la mienne. Il y a peut-être du monde dans le bâtiment. A ta place, j'irais m'en assurer. Moi bien sûr, ça m'est égal.

Ce qui m'importe, c'est de vous jouer un dernier petit tour avant de m'endormir. A vrai dire, c'est même la seule chose qui m'importe. Et tu sais pourquoi ? Parce que j'en suis capable, mon pote - uniquement parce que j'en suis capable.

Du renfort aurait pu m'être utile, en effet. A la seule idée d'entrer seul dans le Hangar B et de m'approcher de la Buick dans l'état où elle était, une panique sans nom m'envahissait. Ce qui me poussait à aller de l'avant vaille que vaille, c'était la conviction que tout cela était ma faute. C'était moi qui avais ouvert la boîte de Pandore.

J'ai fait le tour du hangar au pas de course pour gagner la cabane, sans m'arrêter à la hauteur de la porte latérale bien que j'aie senti au passage une odeur d'essence riche et lourde. J'ai tout de suite compris ce que Ned avait fait. La seule chose que j'ignore, c'était quelle quantité d'essence il avait versée sous la voiture et combien il en avait gardé dans le jerrycan.

La porte de la cabane était munie d'un cadenas. Cela faisait des années qu'on ne le verrouillait plus ; on se contentait de le placer en travers pour éviter qu'un coup de vent n'ouvre la porte à la volée. Ce soir-là, il n'était pas verrouillé. J'en aurais mis ma main à couper. Il ne faisait pas clair comme en plein jour, certes, mais la lumière qui s'échappait de la porte latérale ouverte était suffisante pour que je distingue nettement le cadenas. Au moment où

je tendais la main vers lui, la tringle d'acier glissa dans l'ouverture du cadenas avec un cliquetis sec. Non content de voir l'événement se produire, je l'ai éprouvé de tout mon être. L'espace d'un instant, la pulsation qui me fouaillait le crâne s'est accélérée et j'ai senti une pointe douloureuse comme quand un terrible effort vous fait suffoquer.

J'ai toujours deux jeux de clés sur moi : mon trousseau professionnel et mon trousseau personnel. Puisque mon porte-clés " officiel " comportait une bonne vingtaine de clés, j'ai eu recours à un petit stratagème que Tony Schoondist m'avait enseigné autrefois.

J'ai laissé les clés me retomber pêle-mêle sur la paume, comme des b,tonnets de mikado, puis j'en ai ramassé une à t,tons. C'est un truc qui ne marche pas toujours, mais cette fois il a été tout ce qu'il y a de plus efficace, sans doute parce que la clé du cadenas de la cabane était plus petite que toutes les autres, excepté celle de mon casier de vestiaire, dont la tête est par contre de forme rectangulaire.

Je percevais le vrombissement, à présent. Il était lointain et feutré, comme le grondement d'un moteur enfoui dans le sol, mais il n'y avait pas à s'y tromper.

J'ai saisi la clé que mes doigts avaient trouvée à l'aveuglette et je l'ai insérée dans le cadenas, dont le petit bras d'acier s'est relevé

aussitôt. Je l'ai décroché d'un geste brutal et je l'ai jeté par terre.

Ensuite j'ai ouvert la porte et je suis entré dans la cabane.

Il régnait dans la remise exiguë l'espèce de chaleur lourde et étouffante qui caractérise les greniers, cagibis et autres débarras qu'on a laissé trop longtemps clos par temps de canicule. Personne ne fréquentait plus guère l'endroit, mais les objets qui s'y étaient accumulés au fil des années (à l'exception des pots de peinture et de solvant, matières inflammables qu'on avait prudemment évacuées de là) n'en avaient pas bougé : je discernais leurs silhouettes dans la faible réverbération de la lune. Des piles de magazines et de revues, du genre que les hommes préfèrent (les femmes se figurent qu'on aime zyeuter des filles à poil, mais à mon avis c'est plutôt les outils qui nous plaisent). La vieille chaise de cuisine retapée avec du scotch. Le petit récepteur bon marché de chez Radio Shack sur lequel on pouvait capter les fréquences de la police. Le caméscope, dont la batterie devait être à plat depuis belle lurette, posé sur son étagère à côté du vieux carton de cassettes vierges. On avait collé en travers d'un mur un autocollant

pour pare-chocs qui annonçait : AIDEZ LES HANDICAP...S MENTAUX, INVITEZ

UN AGENT DU FBI ; D...JEUNER. Une odeur de poussière m'emplissait les narines. La voix de la Buick émettait des pulsations de plus en plus fortes dans ma tête.

L'unique ampoule qui pendait du plafond était commandée par un commutateur mural, mais je n'ai même pas essayé de l'action-ner. quelque chose me disait que l'ampoule serait grillée ou que le commutateur allait me filer une sacrée ch,taigne.

La porte s'est refermée derrière moi, plongeant la cabane dans l'obscurité. C'était impossible, parce que quand la porte se mettait à battre de son propre chef, c'était toujours dans l'autre sens, vers l'extérieur. Nous le savions tous, et c'était pour cela qu'on la maintenait en place à l'aide du cadenas. Mais ce soir, pour l'impossible, on était servis. La force qui habitait la Buick voulait que je sois dans le noir. Elle croyait sans doute que ça allait me ralentir.

Mais ça ne m'a pas ralenti. J'avais déjà vu ce dont j'avais besoin : le rouleau de corde jaune, toujours accroché au mur, juste au-dessous de l'autocollant facétieux et à côté d'une paire de c,bles de démarrage que quelqu'un avait oubliés là. Et j'avais vu autre chose. Un objet que Curt Wilcox avait placé sur l'étagère à côté

du caméscope quelque temps après l'apparition de l'extra-terrestre qui fouettait l'air de ses filaments roses.

Après avoir glissé l'objet en question dans ma poche revolver, j'ai décroché le rouleau de corde du mur, puis j'ai ouvert la porte à la volée et je suis sorti. Je me suis retrouvé nez à nez avec une silhouette noire et j'ai réfréné un hurlement. L'espace d'un instant de complet délire, j'ai eu la certitude que c'était l'inconnu en manteau noir coiffé d'un chapeau noir, avec une oreille difforme et un accent russe à couper au couteau. Mais quand le spectre qui m'avait fait si peur a ouvert la bouche, son accent était tout ce qu'il y a de plus suédois.

- Ce sale môme, il a fallu qu'il revienne, a murmuré Arky.

J'étais presque arrivé chez moi, tout à coup je me suis dit nom d'un chien et j'ai rebroussé chemin. J'en étais s'r, je sais pas pourquoi. C'est seulement que...

A cet endroit, je lui ai coupé la parole, et après lui avoir dit de s'écarter, j'ai regagné le Hangar B au pas de course, la corde enroulée

autour de l'avant-bras.

- Entre pas là-dedans, chef ! a fait Arky.

Je crois qu'il essayait de crier, mais il avait bien trop peur pour hausser la voix.

- Il a fichu de l'essence partout et il a un flingue, je l'ai vu.

Je me suis arrêté à côté de la porte, j'ai fait glisser le rouleau de corde de mon bras et j'ai fait mine d'en nouer une extrémité au gros anneau d'acier scellé dans le mur, mais en fin de compte je me suis ravisé et j'ai tendu le rouleau à Arky.

- Sandy, tu sens comme ça vibre ? m'a-t-il demandé. En plus, la radio s'est remise à faire des siennes, elle capte plus que des parasites. J'ai entendu Steff la traiter de tous les noms quand je suis passé devant sa fenêtre.

- T'en fais pas pour ça. Attache solidement la corde. T'as qu'à te servir de l'anneau.

- quoi ?

- Tu m'as entendu.

J'avais gardé entre mes mains le nœud coulant par lequel se terminait la corde. J'ai passé les pieds dedans, je l'ai fait remonter jusqu'à ma taille et j'ai serré un bon coup. Ce nœud, Curt l'avait enroulé de ses propres mains, et il glissait très facilement.

- Non, chef, fais pas ça !

Arky a fait mine de me retenir par l'épaule, mais le geste manquait décidément de force.

- Une fois que t'auras attaché la corde, il faudra t'y accrocher, ai-je dit. N'entre pas dans le hangar, quoi qu'il arrive. Si nous...

Je n'ai pas réussi à dire Si nous disparaissions - je ne voulais pas entendre ces mots me sortir de la bouche.

- Si quelque chose nous arrive, dis à Steff de lancer un Code D dès que les fréquences se seront dégagées.

- Zacr  bon Dieu ! s'est écrié Arky, plus guttural que jamais.

T'es zingl , ou quoi ? Tu zens pas la vibration ?

- Si, je la sens, ai-je répondu avant de passer la porte.

Tout en avançant, j'agitais la corde continuellement pour éviter qu'elle ne se prenne dans quelque chose. J'avais l'impression d'être un plongeur qui s'apprête à gagner des profondeurs encore inexplorées, en gardant à l'œil son tuyau d'oxygène non parce qu'il croit vraiment que ça lui sera utile, mais parce que cela lui fera au moins une occupation, une manière d'éviter de penser aux monstres qui nagent peut-être dans les ténèbres, juste au-delà du faisceau de sa lampe.

La Roadmaster, notre petit secret, trônait sur ses luxueux pneus bicolores, un ronronnement montant des tréfonds de son être. La pulsation était plus forte que le bourdonnement, et maintenant que j'étais dans le hangar j'ai senti qu'elle avait renoncé à ses tentatives piteuses pour m'en interdire l'accès. Au lieu de me repousser de ses mains invisibles, elle m'attirait à elle.

Le gamin était assis derrière le volant, le jerrycan d'essence sur ses genoux ; ses joues et son front étaient d'une blancheur de craie, leur peau luisante et tendue. Au moment où je m'avançais vers lui, sa tête a pivot  sur son cou avec la lenteur de celle d'un automate, et ses yeux se sont posés sur moi. Ils étaient immenses, sombres, un peu fixes. Débordant de l'espèce de béatitude idiote d'un individu drogué jusqu'aux oreilles ou très gravement blessé.

La seule émotion qui passait encore dans son regard était une obstination terrible et lasse, celle d'un adolescent entêté qui tient à toute force à obtenir des réponses et à ce qu'on lui donne des explications. Il y avait droit. Et c'était de cela que la Buick s'était servie, bien entendu. Elle s'en était servie contre lui.

- Ned?

- A ta place, je sortirais d'ici, Sandy, a-t-il dit d'une voix lente, en articulant bien chaque mot. Il ne reste pas beaucoup de temps.

quelque chose s'amène. On dirait un bruit de pas.

Il avait raison. J'ai senti une vague d'horreur déferler en moi.

Le bourdonnement devait provenir d'une machine quelconque.

La pulsation était sans aucun doute une forme de télépathie. Mais ce troisième truc était nouveau. On ne l'avait encore jamais entendu.

quelque chose s'amenait.

- Je t'en prie, Ned. Tu ne peux pas comprendre ce qu'est cette chose, et même si tu pouvais la comprendre tu ne pourrais pas la tuer. Elle t'avalera comme un aspirateur avale un grain de poussière. Ta mère et tes sœurs se retrouveront seules. C'est ce que tu veux ? Les laisser se débattre avec mille questions auxquelles personne ne sera capable de répondre ? J'ai du mal à croire qu'un garçon qui était venu ici habité d'une volonté aussi farouche de retrouver son père puisse faire preuve d'un pareil égoïsme.

Une brève lueur est passée dans son regard, un peu semblable à celle qui vacille fugacement dans les yeux d'un homme abîmé

dans une profonde concentration lorsqu'il entend une détonation au loin. Puis sa béatitude lui est revenue.

- Cette saleté de bagnole a tué mon père, a-t-il dit.

Sa voix était calme, patiente même.

Je n'allais certes pas lui porter la contradiction sur ce point.

- D'accord, mettons que ce soit vrai. Peut-être que d'une certaine façon elle était aussi responsable que Bradley Roach de ce qui est arrivé à ton père. Est-ce que ça signifie qu'elle a le droit de te tuer aussi ? A quoi ça rime, Ned ? Deux pour le prix d'un, c'est ça ?

- C'est moi qui vais la tuer, a-t-il dit.

quelque chose est enfin apparu dans ses yeux, perturbant leur apparente béatitude. C'était plus que de la colère. Pour moi, c'était plutôt une sorte de folie furieuse. Il a levé les mains. Dans la gauche, il tenait le Beretta. Dans l'autre, un allume-gaz.

- Avant qu'elle me fasse passer de l'autre côté en m'avalant, je vais foutre le feu à son dispositif de transport. Comme ça, elle n'aura plus jamais accès à ce côté-ci. Ce sera la phase numéro un.

C'était effrayant de l'entendre dire ça avec l'arrogante présomption de la jeunesse, persuadé qu'il était que personne n'avait jamais eu cette idée avant lui.

- Et si je me tire indemne de cette aventure, je tuerai ce qui m'attend de l'autre côté. Ce sera la phase numéro deux.

- Ce qui t'attend ? Enfin quoi bon Dieu, Ned !

Les conjectures auxquelles il s'était livré avaient quelque chose de tellement atroce que les bras m'en tombaient.

La pulsation avait encore augmenté d'un cran. Le vrombissement aussi. Le refroidissement bien peu naturel qui accompagnait les périodes d'activité de la Buick commençait à me glacer l'épi-derme. Une lueur violette est apparue dans l'air juste au-dessus du volant démesuré et s'est mise à aller et venir en effleurant la surface. La chose arrivait. Elle était là, tout près. Dix ans plus tôt, elle aurait déjà été là. Peut-être même qu'elle aurait déjà été là

cinq ans plus tôt. Mais à présent, il lui fallait plus de temps.

- Tu crois que tu vas être reçu par un comité d'accueil, Ned ?

Tu espères qu'on va t'envoyer l'illustre président de la Nation des Peaux-Jaunes à cheveux roses ou l'empereur de l'Univers parallèle pour te serrer la pince et te remettre la clé de la ville ? Tu t'imagines peut-être qu'ils s'en donneraient la peine ? Pourquoi faire ?

Pour un gamin qui n'arrive pas à se faire à l'idée que son père est mort et qu'il va bien falloir qu'il continue à vivre ?

- Tais-toi !

- Tu sais ce que je pense ?

- Je me fous de ce que tu penses !

- Je pense qu'avant d'être asphyxié par ce qu'on respire dans cet univers-là, tu ne verras que des choses confuses et indistinctes.

Une lueur d'incertitude a de nouveau vacillé dans ses yeux. Une partie de lui-même avait envie d'en finir façon George Morgan.

Mais une autre partie de lui-même, celle qui ne se souciait plus tant que ça de l'université de Pittsburgh, avait néanmoins envie de se sortir de là vivante. Et au-dessus de ces deux parties de lui-même, au-dessous d'elles et tout autour d'elles, reliant tous les éléments entre eux, il y avait la pulsation et la voix doucement murmurante. Elle n'était même pas enjôleuse. Elle exerçait simplement sa force

d'attraction.

- Sors de là, chef ! a crié Arky.

Sans lui prêter aucune attention, j'ai continué de fixer le fils de Curt du regard.

- Ned, sers-toi du cerveau qui t'a permis d'arriver jusqu'ici, je t'en conjure !

J'avais élevé la voix, non pour lui hurler dessus, mais pour couvrir le vrombissement qui devenait de plus en plus assourdissant.

Et tout en lui parlant j'avais posé une main sur l'objet que j'avais glissé dans ma poche revolver.

- Même si cette chose à bord de laquelle tu as pris place est vivante, elle n'en vaut pas la peine. Au fond, elle n'est pas très différente d'une plante carnivore, tu comprends ? Tu ne peux pas te venger d'une créature pareille, tu ne peux pas lui faire payer quoi que ce soit. Elle est totalement dépourvue d'intelligence.

Sa bouche s'était mise à trembler. C'était déjà un début, mais je priais intérieurement pour qu'il l'ache le pistolet ou au moins pour qu'il l'abaisse. Et il ne fallait pas oublier l'allume-gaz. Il n'était pas aussi dangereux que le Beretta, mais il aurait quand même pu faire de sacrés dégâts ; j'étais tout près de la portière côté conducteur, les pieds dans une flaque d'essence, dont les acres émanations me faisaient monter les larmes aux yeux. La phosphorescence violette s'était mise à tisser de paresseux filets de lumière en travers des manettes et des cadrans factices du tableau de bord, emplissant peu à peu le compteur de vitesse d'une bulle qui ressemblait à celle d'un niveau de charpentier.

- Elle a tué mon père ! a vociféré Ned en prenant une voix de petit garçon.

Mais ce n'était pas contre moi qu'il tempêtait. Il avait beau chercher, il ne savait pas contre qui ni quoi tempêter, et c'était justement ce qui le tuait.

- Ne dis pas ça, Ned. Ecoute-moi bien. Si cette bagnole était capable de rire, elle se marrerait bien en ce moment. Elle n'a pas réussi à s'emparer d'un père comme elle l'aurait voulu - comme elle s'était emparée d'Ennis et de Brian Lippy - mais à présent c'est le fils qu'elle a toutes les chances d'attraper. Si Curt voit ça, il doit pousser de hauts

cris dans sa tombe. C'est ce qu'il a toujours craint, ce qu'il s'est toujours efforcé d'empêcher. Et voilà que ça arrive de nouveau. A son propre fils, en plus.

- Arrête, arrête !

Des larmes lui tremblaient au bord des paupières.

J'ai penché le buste, approchant mon visage de la lumière violette sans cesse plus étendue, du froid qui s'intensifiait de seconde en seconde. Et je l'ai collé contre celui de Ned, dont la résolution était enfin en train de fléchir. Un dernier coup, et il flancherait pour de bon. J'ai tiré de ma poche revolver l'aérosol que j'avais pris dans la cabane, et tout en l'appuyant contre ma cuisse j'ai dit :

- Ton père doit l'entendre rire, Ned. Il doit savoir qu'il est trop tard...

- Non !

- ... qu'il ne peut plus rien y faire. Absolument plus rien.

Il a levé les deux mains pour s'en couvrir les oreilles, le Beretta dans la main gauche, l'allume-gaz dans la main droite, le jerrycan en équilibre sur ses cuisses, ses jambes enveloppées d'une brume mauve au-dessous des mollets, la lueur violette continuant de monter comme de l'eau dans un puits ; c'était loin d'être parfait, je ne l'avais pas décontenancé autant que je l'aurais voulu, mais il allait bien falloir que je m'en contente. J'ai dégagé du pouce le bouchon de l'aérosol, et après m'être demandé l'espace d'une fraction de seconde s'il contenait encore de l'air comprimé dedans au bout de toutes ces années passées à traîner sur une étagère, je lui ai projeté une bonne giclée de gaz C.S. dans la figure.

Ned a poussé un hurlement de surprise et de douleur, et ses doigts se sont crispés machinalement sur la détente du Beretta de son père. La détonation a fait l'effet d'un coup de tonnerre. A travers l'écho assourdissant qui m'emplissait les oreilles, j'ai entendu la voix d'Arky qui hurlait :

- Oh, nom de Dieu !

J'ai refermé la main sur la poignée de la portière, et aussitôt le bouton de verrouillage s'est abaissé de lui-même, exactement comme le cadenas de la porte de la cabane s'était refermé. Passant le bras à travers la vitre ouverte, j'ai fermé le poing et j'en ai frappé

le flanc du jerrycan. Il s'est envolé des cuisses du gamin, qui était secoué de convulsions, et a disparu en tournoyant sur lui-même dans la brume mauve qui s'élevait du plancher de la Buick. L'espace d'un instant, j'ai eu la sensation qu'il tournoyait vraiment dans le vide, comme un objet qu'on jette du haut d'une montagne. Une deuxième détonation a claqué et j'ai senti le vent du projectile. Il n'était pas passé si près que ça - Ned tirait toujours à l'aveuglette dans le toit, probablement sans même se rendre compte qu'il appuyait sur la détente - mais quand on sent l'air se déplacer sur le passage d'une balle, ça n'augure jamais rien de bon.

Explorant à t,tons la face interne de la portière, j'ai fini par trouver la poignée et je l'ai levée. Si elle ne m'avait pas répondu, je ne sais pas ce que j'aurais fait - Ned était trop grand et trop lourd pour que je le fasse passer par la vitre - mais elle a réagi tout à fait normalement et la portière s'est ouverte. A cet instant précis, un éblouissant éclair violet a jailli de l'endroit qu'avait occupé auparavant le plancher de la Roadmaster, le coffre s'est ouvert avec un claquement bruyant, et la force d'attraction s'est faite sentir pour de bon. Elle t'avalera comme un aspirateur avale un grain de poussière, avais-je prédit, mais j'étais encore loin du compte. La pulsation de marée s'est brusquement transformée en un battement de tambours frénétique et désordonné, semblable à

celui des vagues qui préludent à un tsunami dévastateur. Il me semblait sentir un vent soufflant à l'envers, capable de vous aspirer les yeux hors de leurs orbites et de vous arracher la peau du visage, et pourtant pas un cheveu de ma tête ne remuait.

Ned a poussé un hurlement. Ses mains se sont abaissées brusquement, comme si quelqu'un avait tiré un bon coup par en-dessous sur des cordes invisibles attachées à ses poignets. Peu à

peu, il s'enfonçait dans son siège, à cela près que le siège n'était plus vraiment là. Il s'abolissait, se dissolvait dans la bulle de lumière violette agitée de furieux remous. J'ai empoigné le gamin sous les aisselles, et j'ai reculé en tirant de toutes mes forces - un pas chancelant en arrière, puis un deuxième. En luttant contre la force d'attraction invraisemblablement puissante qui essayait de me happer dans l'espèce de gosier violet qui s'était substitué à

l'intérieur de la Buick. Je me suis étalé sur le dos et Ned s'est effondré sur moi. J'ai senti que mon pantalon s'imbibait d'essence.

J'ai crié à Arky :

- Tire-nous !

J'ai pédalé avec les pieds, en m'efforçant de m'éloigner de la Roadmaster et de la lumière qui s'en déversait. Mais mes pieds ne trouvaient pas d'appui. Ils patinaient dans l'essence.

Ned a été de nouveau attiré vers la portière ouverte, si brutalement que j'ai été à deux doigts de le l,cher. Simultanément, j'ai senti la corde se resserrer autour de ma taille, et nous avons été

tirés en arrière avec force tandis que je raffermissais ma prise autour de sa poitrine. Il tenait toujours son pistolet, mais tout à

coup son bras s'est tendu à la verticale devant lui et le Beretta lui a échappé. La lumière violette qui palpitait à l'intérieur de la Buick l'a avalé, et il m'a semblé l'entendre produire deux nouvelles détonations, de son propre chef, au moment o' il disparaissait. En même temps, l'attraction à laquelle nous étions soumise a perdu un peu de sa force. Assez peut-être pour nous permettre de nous échapper à condition de nous ménager une sortie de scène sans perdre une seconde. J'ai crié à Arky :

- Tire !

- Je tire de toutes mes forces, chef!

- Plus fort, je te dis !

Il y a eu une nouvelle traction brutale sur la corde, et le núud coulant de Curtis s'est refermé autour de ma taille avec une telle force que j'en ai eu le souffle coupé. Je me suis relevé tant bien que mal et je me suis mis à reculer d'un pas chancelant, en serrant toujours le gamin dans mes bras. Il hoquetait, et il avait les paupières aussi bouffies qu'un boxeur qui vient de se faire dérouiller pendant douze rounds d'affilée. Je crois qu'il n'a rien vu de ce qui s'est passé ensuite.

La Buick avait été entièrement évidée de son intérieur par la lumière violette. Un monstrueux passage, ouvert sur l'inconnu, tel un gosier infecté conduisant à un autre monde, s'étalait devant mes yeux. Je serais peut-être resté pétrifié sur place assez longtemps pour que la force d'attraction reprenne ce qu'il fallait d'emprise sur moi pour nous y précipiter tous les deux, mais là-dessus Arky s'est mis à hurler d'une voix perçante :

- File-moi un coup de main, Steff ! Cramponne-toi et tire avec moi !

Elle a sans doute obtempéré, car l'instant d'après, on a été tirés en arrière comme deux poissons bien accrochés à un hameçon, Ned et moi.

Je me suis de nouveau étalé en me cognant la tête, me rendant compte que la pulsation et le vrombissement ne faisaient plus qu'un, qu'ils s'étaient mués en un hululement qui me perforait la cervelle. La Roadmaster s'était mise à clignoter comme une enseigne au néon, et un tourbillon d'insectes à carapace verte a jailli de son coffre embrasé. Ils se sont abattus sur le sol, se sont mis à

cavaler en tous sens puis sont tombés raides morts. La succion a repris, et nous avons de nouveau été attirés vers la Buick. C'était un peu comme d'être pris par une lame de fond d'une force épouvantable. Entraînés par son ressac inexorable. J'ai hurlé à tue-tête dans l'oreille de Ned :

- Aide-moi ! Si tu ne m'aides pas, elle va nous avaler !

Au point où nous en étions arrivés, j'étais plus ou moins persuadé qu'elle nous avalerait de toute façon.

Ned était aveugle, mais pas sourd, et il avait décidé que tout compte fait il tenait encore à la vie. Il a planté ses pieds chaussés de baskets sur le sol en ciment et a poussé dessus de toutes ses forces ; en patinant, ses talons soulevaient de petites gerbes d'essence. Au même moment, Arky et Stéphanie Colucci ont de nouveau tiré un bon coup sur la corde. Nous avons été précipités vers la porte sur près de deux mètres, mais l'instant d'après la lame de fond s'est remise à nous entraîner. Formant une boucle avec la corde, je suis arrivé à en entourer la poitrine de Ned, le liant à moi pour le meilleur ou pour le pire. Ensuite, nous sommes repartis en direction de la Buick, perdant tout le terrain que nous venions de gagner, et même plus. Elle nous attirait à elle lentement, mais avec une force implacable. La pression qui s'exerçait sur ma poitrine gênait ma respiration, et me donnait un épouvantable sentiment de claustrophobie. C'était d° pour une part à la corde qui me ligotait, et pour une autre part à l'impression d'être tripoté, pincé

et secoué par une gigantesque main invisible. Je ne voulais pas être avalé par l'espèce de gueule béante que j'avais vue, mais si nous nous rapprochions encore un tant soit peu de la voiture, nous n'aurions plus aucune chance de lui échapper. Plus nous nous en rapprochions, plus la force d'attraction augmentait en puissance. A la fin, la corde de nylon jaune se romprait et on s'envolerait, Ned et moi, toujours

attachés l'un à l'autre. Nous serions happés par cette infecte gorge violette et l'univers inconnu auquel elle aboutissait. J'ai hurlé :

- C'est notre dernière chance ! A trois, vous tirez ! Un... deux...

TROIS !

Arky et Stéphanie qui étaient debout sur le seuil, épaule contre épaule, ont conjugué toutes leurs forces. Ned et moi, on poussait avec les pieds. On a fait un grand bond en arrière, et cette fois on a atteint la porte avant que la force nous capture de nouveau, nous attirant aussi inexorablement qu'un aimant attire des copeaux d'acier. Me laissant rouler sur le flanc, j'ai crié :

- Ned, le chambranle ! Cramponne-toi au chambranle !

Il a tendu le bras gauche au maximum, t,onnant à la recherche de la porte.

- A ta droite, petit ! a vociféré Steff. A ta droite !

Il a trouvé le chambranle, s'y est accroché. Derrière nous, la Buick a de nouveau fulguré, emplissant le hangar d'un monstrueux éclair violet, et j'ai senti que sa force d'attraction montait encore d'un cran. On aurait dit que nous étions entrés dans un champ gravitationnel encore inconnu. La corde qui m'entourait la poitrine s'était transformée en un c,ble d'acier et je n'arrivais plus à faire entrer le plus petit souffle d'air dans mes poumons. Il me semblait que mes yeux allaient jaillir de leurs orbites et que mes dents allaient se déchausser. Mes intestins noués me compri-maient l'úsophage. La pulsation m'avait envahi le cerveau, en effa-

çant peu à peu toute pensée consciente. Je me suis remis à glisser en direction de la Buick, mes semelles patinant sur le sol en ciment. D'ici quelques instants, la glissade allait se transformer en dérapage accéléré, puis j'allais m'envoler comme un oiseau happé

par le réacteur d'un avion supersonique. Et si j'étais avalé, le gamin le serait aussi, sans doute avec d'innombrables échardes provenant du chambranle plantés sous les ongles. Il serait forcément avalé

avec moi. Ma métaphore sur les chaînes était devenue une réalité

on ne peut plus littérale.

- Prends ma main, Sandy !

J'ai tordu le cou pour voir de quoi il retournait, et je n'ai pas été plus étonné que ça quand mes yeux se sont posés sur Huddie Royer - et sur Eddie qui se tenait derrière lui. Ils étaient revenus.

Ils y avaient mis un peu plus longtemps qu'Arky, mais ils étaient revenus. Et ce n'était pas parce que Steff leur avait lancé un Code D par radio. Ils étaient à bord de leurs véhicules personnels, et de toute façon la radio de notre central était provisoirement H.S. Ils étaient revenus, voilà tout.

Huddie était debout sur le seuil, agrippant le chambranle d'une main pour ne pas être aspiré à son tour. Ses cheveux ne lui ondu-laient pas sur le crâne, sa chemise n'était pas plaquée contre son torse, et pourtant il oscillait d'avant en arrière comme un homme pris dans une bourrasque. Eddie était à croupetons derrière lui, regardant par-dessus son épaule gauche. Il s'accrochait probablement d'une main au ceinturon de Huddie, bien que le geste ne soit pas visible d'où j'étais. Huddie me tendait sa main libre, et je l'ai saisie comme l'aurait fait un homme qui se noie. C'était bien la sensation que j'avais, du reste. Celle d'être en train de me noyer.

- Maintenant, tirez, nom de Dieu, a grogné Huddie à l'intention d'Arky, Eddie et Steff Colucci.

La lumière violette de la Buick lui faisait danser des éclairs dans les yeux.

- Tirez à vous en faire péter les boyaux !

Ils n'auraient peut-être pas poussé les choses aussi loin, mais ils ont tiré un bon coup, et on a passé la porte pêle-mêle, comme un bouchon jaillissant d'une bouteille, pour atterrir cul par-dessus tête de l'autre côté avec Huddie en guise de matelas. Ned haletait comme un soufflet de forge, le visage contre mon cou, la peau de son front et de ses joues aussi brûlante que des braises, m'inondant de ses larmes.

- Merde quoi, chef, retire ton coude de mon nez ! a râlé Huddie d'une voix aussi indignée qu'étouffée.

- Fermez la porte ! a crié Steff. Vite, avant qu'une saleté ne s'échappe !

Il n'était jamais sorti que quelques inoffensifs insectes à carapace verte, mais elle avait néanmoins raison. Car la lumière, cette lumière violette qui lançait des éclairs intermittents, n'était décidément pas rassurante.

On était toujours emmêlés les uns dans les autres sur l'asphalte, les bras coincés sous des genoux, les pieds écrasés sous des torsos, Eddie désormais ligoté par la corde au même titre que Ned, criant à Arky qu'elle s'était enroulée autour de son cou, qu'elle allait l'étrangler, Steff agenouillée à côté de lui s'efforçant de glisser les doigts sous l'une des boucles jaune vif tandis que Ned émettait de bruyants hoquets et faisait des gestes désordonnés. Personne ne pouvait fermer la porte, mais elle a bel et bien claqué et je me suis dévissé le cou, pris d'une panique sans nom, habité soudain de la certitude absolue qu'un de ces êtres-là était passé d'un monde à

l'autre à notre insu, qu'il était sorti du hangar et qu'il voulait peut-

être venger celui à qui on avait fait passer le go't du pain Dieu sait combien d'années plus tôt. Je l'ai même vu, j'ai vu son ombre se découper sur le mur blanc du hangar. Ensuite, l'ombre s'est déplacée, elle est venue vers nous, et dans la pénombre j'ai discerné

les courbes de sa poitrine et de ses hanches : c'était une femme.

- Arrivée à mi-chemin de chez moi, j'ai eu une espèce de prémonition, a expliqué Shirley d'une voix mal assurée. Oui, on peut dire que j'ai pressenti le pire. J'ai décidé que mes chats pouvaient encore attendre. Arrête de t'agiter comme ça, Ned, tu ne fais qu'aggraver l'embrouillamini.

Ned s'est immobilisé instantanément. Shirley s'est baissée, et d'un geste plein d'adresse, elle a libéré Eddie du núud qui lui entourait le cou.

- Voilà qui est fait, mon chéri, a-t-elle dit.

Là-dessus, les jambes de Shirley Pasternak se sont effacées sous elle, elle s'est affalée sur l'asphalte et elle a fondu en larmes.

On a fait entrer Ned dans le bâtiment et on lui a rincé le visage dans le coin-cuisine. Il avait les paupières rouges et gonflées et les yeux injectés de sang, mais il nous a assuré qu'il y voyait normalement. quand Huddie lui a présenté deux doigts, puis quatre, il ne s'est pas gouré de chiffre.

- Je m'excuse, a-t-il fait d'une voix p,teuse et embarrassée. Je sais pas pourquoi j'ai fait ça. Enfin, si, j'avais prévu de le faire, mais pas tout de suite... pas ce soir.

- Chut, a fait Shirley en prenant encore un peu d'eau au robinet pour

lui en baigner les yeux. Il ne faut pas parler.

Mais il lui en aurait fallu plus pour le faire taire.

- Je voulais rentrer à la maison. Pour y réfléchir, exactement comme je vous l'avais dit.

Ses yeux gonflés et horriblement injectés de sang se posèrent sur moi l'espace d'un instant, puis ils redisparurent tandis que la main de Shirley les humectait de nouveau d'eau tiède.

- Sans même comprendre comment, je me suis retrouvé ici, et la seule chose que je me souviens d'avoir pensé est : " Il faut que je le fasse ce soir, il faut que j'en finisse une bonne fois pour toutes. " Ensuite...

Mais il n'avait pas gardé le moindre souvenir de ce qui s'était passé ensuite ; dans sa tête, tout était flou. Il ne nous l'a pas avoué

tout de go, bien s'r, mais ce n'était pas nécessaire. Je n'avais même pas besoin de le lire dans ses yeux injectés de sang qui trahissaient son désarroi. Je l'avais vu assis derrière le volant de la Roadmaster, son jerrycan d'essence sur les genoux, blanc comme un linge, l'air drogué et complètement égaré.

- Tu es tombé sous son emprise, ai-je dit. Elle a toujours eu un certain pouvoir, mais jamais elle n'a eu à sa disposition un être sur lequel elle pouvait l'exercer aussi efficacement que sur toi. Sauf que quand elle t'a appelé, nous l'avons entendue, nous aussi. Cha-

cun à notre façon. quoi qu'il en soit, ce n'est pas ta faute, Ned.

Si quelqu'un est fautif dans tout ça, ce ne peut être que moi.

Il s'est redressé en prenant appui sur le bord de l'évier, a cherché

mes bras à t,tons, m'a pris par les poignets. De l'eau lui ruisselait sur le visage, et ses cheveux trempés étaient plaqués sur son front.

Pour tout dire, il avait l'air plus comique qu'autre chose. On aurait dit une parodie de baptême.

Steff, qui surveillait le hangar depuis la porte de derrière, est venue nous rejoindre.

- Tout redevient normal. «a n'a pas traîné.

J'ai fait oui de la tête.

- Elle a raté le coche. Et si ça se trouve, c'était le dernier.

- Elle voulait opérer un dernier petit tour, a dit Ned. Je l'ai entendue dire ça dans ma tête. Enfin, je sais pas, peut-être que je me le suis imaginé.

- Si c'est le cas, j'ai imaginé la même chose que toi, ai-je dit.

Mais ce soir, elle avait peut-être plus qu'un ultime petit tour en tête.

Avant que j'aie pu poursuivre, Huddie est sorti de la salle de bains avec une trousse de premiers secours. Il l'a posée sur la paillasse de l'évier, l'a ouverte et en a sorti un pot de crème émol-liente.

- Frotte-toi le tour des paupières avec ça, Ned. Si tu t'en mets dans les yeux, t'inquiète pas. Tu t'en apercevras à peine.

Nous sommes restés debout autour de lui, à le regarder s'en-duire le tour des yeux de crème en formant des cercles qui luisaient sous les tubes fluorescents du coin-cuisine. quand il en a eu fini, Shirley lui a demandé si ça l'avait soulagé. Il a hoché affirmativement la tête.

- Dans ce cas, retournons dehors, ai-je dit. Il y a encore une chose qu'il faut absolument que je te dise. Je t'en aurais parlé plus tôt, mais à dire vrai je n'y avais jamais pensé, sauf de la manière la plus fugace, jusqu'au moment où je t'ai vu assis derrière le volant de cette satanée bagnole. «a m'a fichu un coup terrible, et c'est sans doute ce qui m'a débloqué.

Shirley m'a regardé en plissant le front. Elle n'avait jamais eu d'enfant, mais dans cet instant c'était la sévérité d'une mère que je lisais sur ses traits.

- Pas ce soir, a-t-elle dit. Tu ne vois pas que ce garçon en a plus qu'assez ? Il faut que l'un d'entre vous le raccompagne chez lui et qu'il invente un bobard pour tranquilliser sa mère - elle a toujours cru Curtis, et j'espère qu'elle croira celui d'entre vous qui va se dévouer et qui s'arrangera pour que les détails concordent -

avant de le mettre au lit.

- Je regrette, mais ça ne peut pas attendre, ai-je dit.

Elle m'a dévisagé avec beaucoup d'attention, et elle a d°

comprendre que j'étais au moins sincèrement persuadé que c'était la vérité. Du coup, nous sommes tous retournés nous asseoir sur le banc des fumeurs o, tout en observant les ultimes vestiges du feu d'artifice dans le hangar - le deuxième de la soirée, bien qu'il ne fût guère spectaculaire, en tout cas pour l'instant - j'ai raconté

à Ned une histoire du bon vieux temps de plus. Et celle-là m'est apparue comme vous verriez une scène dans une pièce de théâtre, deux personnages sur un plateau o le décor serait réduit à sa plus simple expression, deux personnages éclairés par une unique et très vive lumière de scène, deux hommes assis...

AUTREFOIS :

Curtis

Deux hommes assis sur le banc des fumeurs dans la lumière du soleil estival, deux hommes dont l'un sera bientôt mort - s'agissant de nos existences humaines, il y a un nûd coulant au bout de chaque chaîne, et Curtis Wilcox a presque atteint le sien. Le déjeuner de ce jour-là sera son dernier repas, mais ils ne s'en doutent ni l'un ni l'autre. Le condamné à mort regarde son compagnon allumer une cigarette. Il voudrait pouvoir en allumer une lui-même, mais il a renoncé au tabac. Les cigarettes coûtent cher, Michelle l'asticotait sans cesse à ce sujet, mais s'il a arrêté c'est parce qu'il voulait voir ses enfants grandir. Etre là le jour o on leur remettrait leurs diplômes de fin d'études au lycée. Voir de quelle couleur seraient les cheveux de leurs enfants. Il a aussi des tas de projets pour sa retraite, Michelle et lui en ont discuté en long et en large, ils prendront la route de l'Ouest à bord d'une Winnebago et c'est peut-être là-bas qu'ils finiront leurs jours, mais sa retraite il la prendra plus tôt que prévu, et il la prendra seul. quant au tabac, c'était un plaisir auquel il aurait pu se passer de renoncer, mais comment aurait-il pu deviner ? En attendant, le soleil d'été est agréable. Plus tard il fera une chaleur étouffante, ce sera un jour torride pour mourir, mais pour l'instant c'est une agréable journée d'été, et la chose dans le hangar en face d'eux se tient tranquille. Ses périodes de calme sont de plus en plus longues désormais. Les séismes lumineux, lorsqu'il s'en produit, sont moins violents.

Ses dernières forces s'épuisent, se dit le policier de la route qui ne sera bientôt plus de ce monde. Mais par moments, Curtis sent encore le cœur de cette chose qui bat, sa voix qui l'appelle doucement, et il sait qu'il faut la garder à l'œil. C'est son boulot ; il a tiré un trait sur toutes ses chances de promotion pour le mener à bien. La Roadmaster s'était emparée de son équipier, mais il a compris que d'une certaine façon

elle s'était également emparée de sa propre personne à lui, Curtis Wilcox, autant que cela pouvait lui être nécessaire. Il ne s'était jamais enrhumé dans son coffre, comme Huddie Royer avait failli le faire en 1988, et elle ne l'avait jamais dévoré vivant comme elle avait probablement dévoré Brian Lippy, mais il était néanmoins tombé sous son emprise. Elle est toujours proche de lui par la pensée. Il entend son murmure tout comme un pêcheur entend le murmure de la mer même dans son sommeil. Derrière tout murmure il y a une voix, et une chose dotée d'une voix est capable de...

Il se tourne vers Sandy Dearborn et lui demande :

- Est-ce qu'elle pense ? Est-ce qu'elle observe ce qui se passe autour d'elle en réfléchissant, est-ce qu'elle est à l'affût d'une occasion propice ?

Dearborn - que les anciens appellent toujours le nouveau cheffaillon derrière son dos - n'a pas besoin de demander à son ami de qui il parle. En ce qui concerne la chose du Hangar B, leur pensée à tous est orientée en permanence vers la même direction, et quelquefois Curt est même persuadé que ses appels parviennent encore à ceux qui se sont fait muter dans une autre compagnie ou ont quitté la police d'Etat pour un boulot moins dangereux ; quelquefois il lui semble qu'elle les a tous marqués comme les Amish sont marqués par leurs vêtements noirs et leurs calèches noires, comme un prêtre vous trace une ligne grise sur le front le mercredi des Cendres, ou comme un groupe de détenus enchaînés les uns aux autres qui creusent un fossé

sans fin au bord d'une route.

- Je suis presque sûr qu'il n'en est rien, proteste le nouveau cheffaillon.

- En tout cas, pour nous jouer sa scène d'horreur la plus spectaculaire, elle a choisi un moment où les lieux étaient pour ainsi dire vides, rétorque l'homme qui a renoncé au tabac parce qu'il voulait voir ses enfants grandir et lui donner des petits-enfants. Comme si elle savait. Comme si elle avait la faculté de penser. D'être à l'affût. D'être aux aguets.

Le nouveau cheffaillon éclate de rire - d'un rire sans vraie gaieté

où perce une très légère pointe de mépris.

- Tu déliras complètement. La prochaine fois, tu me soutiendras que c'était elle qui avait envoyé des ondes ou je ne sais quoi ce jour-là

pour que le camion-citerne et le car de ramassage scolaire s'emplafonnent.

L'agent Curtis Wilcox a posé son gobelet de café sur le banc afin d'ôter son Stetson à large bord. Il se met à le tourner et à le retourner entre ses mains, geste aussi familier que machinal chez lui. Dicky-Duck Eliot vient se garer en face de l'endroit où ils sont assis, place la voiture 12 en diagonale à côté de la pompe à essence et entreprend de faire le plein, possibilité qui leur sera retirée sous peu. Il les aper-

çoit, leur adresse un signe de la main. Ils lui répondent d'un petit geste nonchalant, mais l'homme au chapeau - le Stetson gris perle qui finira sa carrière dans les hautes herbes au milieu des boîtes de coca vides et des emballages de McDo - détourne à peine le regard du nouveau cheffaillon. Ses yeux demandent si cette possibilité est vraiment à exclure, si on peut exclure quelque possibilité que ce soit. Cela fait naître un début d'irritation chez le sergent, qui s'écrie :

- Pourquoi on lui règle pas son compte, alors ? On n'a qu'à en finir une bonne fois pour toutes ! On n'a qu'à la remorquer jusqu'au champ de derrière, la remplir d'essence jusqu'à ce qu'elle déborde par les fenêtres, et craquer une allumette !

Curtis pose sur lui un regard dont le flegme apparent ne masque qu'imparfaitement l'indignation.

- C'est peut-être ce qui nous mettrait le plus en danger, dit-il. Et si ça se trouve, c'est justement ce qu'elle espère de nous. Ce qu'on l'a chargée de provoquer. Combien de gamins ont perdu des doigts parce qu'ils avaient trouvé un objet dans l'herbe et avaient tapé dessus avec une pierre sans se douter que c'était un détonateur ?

- C'est pas la même chose.

- Comment tu le sais ? Comment tu sais que c'est pas la même chose ?

Et le nouveau cheffaillon, qui se dira plus tard, c'est mon chapeau à moi qui aurait dû finir couvert de sang sur le bord de la route, ne trouve rien à répondre. Il a presque le sentiment que ce serait un blasphème de contredire Curtis sur ce point, et du reste, qui sait ? Il a peut-être raison. C'est vrai qu'il y a des gosses qui s'arrachent des doigts avec un détonateur, tuent leur petit frère avec un flingue qu'ils ont dégoté au fond d'un tiroir dans la chambre de leurs parents, ou foutent le feu à la maison avec de vieilles pièces d'artifice qui traînaient dans le garage. Parce qu'ils ne savent pas avec quoi ils

jouent.

- La Roadmaster est peut-être une espèce de valve, tu vois, dit l'homme qui fait tourner son Stetson entre ses mains. Un peu semblable au détendeur qu'on se fixe devant la bouche quand on fait de la plongée sous-marine. qui sert tantôt à aspirer l'air tantôt à le recracher, en fonction des besoins du plongeur. Mais dont la valve limite toujours l'expansion dans un sens ou dans l'autre.

- D'accord, mais...

- Ou on pourrait voir ça d'une autre façon. Mettons qu'elle se comporte comme un homme tapi au fond d'un marécage et qui se servirait d'un roseau creux pour respirer afin de rester invisible.

- Si tu veux, mais...

- Dans un cas comme dans l'autre, elle est obligée de respirer à

très petits coups, parce que le conduit par lequel passe l'air est très exigü. Peut-être que la créature qui fait usage de la valve ou du roseau a volontairement ralenti ses fonctions, en se mettant en état de sommeil ou d'hypnose, pour pouvoir survivre avec une ration d'air aussi réduite. Imagine-toi maintenant qu'un idiot commette la bétise de balancer suffisamment de dynamite dans le marécage pour l'assécher, si bien que le roseau n'aura plus aucune utilité. Ou bien, si c'est d'une valve qu'il s'agit, qu'il la fasse sauter purement et simplement.

Tu voudrais courir un risque pareil ? Le risque de lui fournir tout l'air dont elle a besoin ?

- Non, a fait le nouveau cheffailon d'une toute petite voix.

- Un jour, Buck Flanders et Andy Colucci s'étaient mis en tête de faire ce que tu proposes, dit Curtis.

- qu'est-ce que tu racontes ?

- C'est la pure vérité, je t'assure, répond Curtis d'une voix égale.

Andy disait que si deux flics de la police d'Etat n'étaient pas fichus d'incendier une voiture impunément, ils n'avaient qu'à rendre leurs insignes sur-le-champ. Même qu'ils avaient un plan. Ils prétendraient que c'était arrivé à cause de la peinture et des solvants qu'on avait remisés dans la cabane. qu'ils avaient pris feu spontanément, et pouf !

plus rien. Et puis qui aurait l'idée d'appeler les pompiers pour un truc pareil ? disait Buck. Enfin quoi merde, c'est jamais qu'un vieux hangar et y a rien d'autre dedans qu'une Buick datant d'avant le déluge.

Le nouveau chefaillon en reste bouche bée.

- Peut-être que c'est elle qui leur avait soufflé cette idée, dit Curt.

- Tu veux dire en leur parlant ? demande Dearborn, qui a du mal à se figurer la chose.

- Oui.

Curt se recoiffe de son Stetson à large bord, se place la jugulaire à

la nuque comme on est supposé le faire par temps chaud et après l'avoir ajusté à t,tons, il demande à son vieil ami :

- Tu peux m'affirmer qu'elle ne t'a jamais parlé à toi, Sandy ?

Le nouveau chefaillon ouvre la bouche, prêt à jurer ses grands dieux que non, mais son compagnon le fixe d'un uil grave, si bien qu'en fin de compte il reste muet.

- Tu ne peux pas l'affirmer. Parce qu'elle nous parle bel et bien.

A toi, à moi, et à tous les autres. C'est à Huddie qu'elle a parlé le plus fort le jour o' ce monstre a surgi du coffre, mais on l'entend même quand elle murmure. Tu ne vas pas me dire le contraire, n'est-ce pas ? Et elle parle sans interruption. Y compris quand elle dort.

C'est pour ça qu'il est important de ne pas l'écouter.

Curt se lève.

- Il faut la surveiller, c'est tout. C'est notre boulot, j'en ai acquis la conviction. Si elle est obligée de respirer à travers cette valve, ce roseau ou Dieu sait quoi pendant suffisamment longtemps, elle finira tôt ou tard par suffoquer. Par s'asphyxier. Par l,cher la rampe. Et peut-être qu'au fond ça ne lui fera ni chaud ni froid. Peut-être qu'elle mourra plus ou moins dans son sommeil. A condition que personne ne la mette en rogne. Ce qui consiste pour l'essentiel à rester prudemment hors de sa portée. Mais aussi à éviter de la déranger.

Il s'éloigne, sa vie s'effritant sous ses pieds comme du sable à leur insu à tous les deux, puis il s'arrête, regarde une dernière fois son vieil ami.

Ils n'ont pas débuté dans le métier ensemble, mais il leur est rentré dans la peau en même temps, et aujourd'hui il leur va comme un gant à l'un et à l'autre. Un jour qu'il avait un coup dans le nez, leur ancien sergent avait déclaré que le maintien de l'ordre consistait à confier de sales besognes à des braves types.

- Sandy ?

Sandy pose sur lui un regard interrogateur.

- Je t'ai dit que mon fils jouait dans l'équipe cadets de base-ball cet été ?

- Tu ne me l'as pas répété plus d'une vingtaine de fois.

- Leur entraîneur a un petit garçon de trois ans. Un jour de la semaine dernière, quand je suis allé chercher Ned, il était à genoux sur le terrain, en train de faire des passes avec ce mioche. Et là, tout à coup j'ai été repris d'un amour insensé pour mon fils, Sandy. Aussi violent que celui qui m'avait envahi la première fois que je l'avais tenu dans mes bras, enveloppé dans une couverture. C'est drôle, tu trouves pas ?

Sandy ne trouve pas ça drôle. Il trouve que c'est tout ce que le monde a besoin de savoir sur la nature foncière des hommes.

- L'entraîneur leur avait distribué leurs uniformes, Nedportait le sien, il avait un genou en terre, il envoyait et renvoyait la balle au petit garçon, et je te jure qu'on n'avait jamais vu d'être plus pur, d'une aussi parfaite blancheur, sous un ciel d'été.

Ensuite, Curtis dit...

AUJOURD'HUI

Sandy

Dans le hangar, un éclair a jailli, tellement blafard qu'il en semblait presque rose. Ensuite, les ténèbres sont revenues... puis un autre éclair a jailli... puis de nouveau, le noir s'est fait... et cette fois plus rien n'est venu le dissiper.

- C'est fini ? a demandé Huddie, et répondant aussitôt à sa propre question il a ajouté : On dirait bien que oui.

Ned ne lui a prêté aucune attention.

- qu'est-ce qu'il a dit ensuite ? m'a-t-il demandé.

- Ce que dit tout homme heureux en ménage, lui ai-je répondu. Il m'a dit qu'il avait de la chance.

Steff était retournée s'occuper de son micro et de son écran d'ordinateur, mais les autres n'avaient pas bougé. Ned faisait comme s'ils n'étaient pas là. Ses yeux gonflés, aux paupières bordées de rouge, étaient fixés sur moi.

- Il ne t'a rien dit d'autre ?

- Il m'a dit que tu avais marqué deux fois contre l'équipe de Rocksborg huit jours plus tôt, et que tu lui avais adressé un signe de la main au moment où tu allais atteindre la troisième base. «a lui avait beaucoup plu, et il avait éclaté de rire en me le racontant.

D'après lui, même dans tes mauvais jours tu voyais mieux la balle qu'il ne l'avait vue dans ses bons jours. Il m'a aussi dit qu'il aurait fallu que tu te décides à foncer même sur une balle qui rebondissait si tu tenais vraiment à couvrir les trois bases.

Le gamin a baissé les yeux et a fait de son mieux pour refouler ses larmes. Nous nous sommes tous détournés, de façon à ne pas empiéter sur son intimité. A la fin, il a dit :

- Il me répétait tout le temps qu'il fallait jamais baisser les bras, mais c'est ce qu'il a fait avec cette bagnole. Cette saloperie de Roadmaster. Il a abandonné la partie.

- Il a fait un choix, ce qui n'est pas la même chose, ai-je objecté.

Après avoir médité là-dessus un moment, il a hoché la tête.

- D'accord, a-t-il concédé.

- Ce coup-ci, je vais rentrer à la maison pour de bon, a dit Arky.

Mais avant de partir, il a eu un geste que je n'oublierai jamais : il s'est penché sur Ned et a déposé un baiser sur sa joue tuméfiée.

Sa tendresse m'est allée droit au cœur.

- Bonne nuit, p'tit gars.

- Bonne nuit, Arky.

On l'a regardé partir au volant de son vieux pick-up bringuebalant ; ensuite, Huddie a pris la parole :

- Je vais reconduire Ned chez lui avec sa Bel Air, a-t-il dit. qui est disposé à me suivre pour me ramener jusqu'ici après ?

- Je veux bien t'accompagner, a fait Eddie. Mais je t'attendrai dehors. Si Michelle Wilcox pique sa crise, il est pas question que je paye les pots cassés.

- Tout se passera bien, lui a dit Ned. Je vais lui raconter que j'ai trouvé cet aérosol sur une étagère, que j'ai voulu l'essayer et que comme un idiot, je me suis aspergé de gaz C.S.

Son histoire m'a plu. Elle avait l'avantage de la simplicité.

C'était exactement le genre de salade que son père aurait inventé.

Ned a poussé un gros soupir.

- Demain à la première heure, je me retrouverai chez l'oph-talmo de Statler. C'est le revers de la médaille.

- «a te fera pas de mal, a dit Shirley.

Elle l'a embrassé à son tour, lui plantant un baiser bruyant sur le coin de la bouche.

- Bonne nuit, les gars. Cette fois, tout le monde s'en va et personne ne rebrousse chemin.

- Ainsi soit-il, a fait Huddie tandis que nous la regardions s'éloigner.

quarante-cinq ans ou pas, elle nous en fichait encore plein la vue quand elle mettait son arrière-boutique en mouvement. Même au clair de lune (surtout au clair de lune.) Elle a démarré, est passée devant nous, nous rendant notre salut d'un petit geste négligent de la main, puis on n'a plus vu que ses feux arrière.

Dans le Hangar B, il faisait noir. Pas de feux arrière. Ni de feux d'artifice. Le spectacle était fini pour ce soir, et un jour il serait fini pour de bon. Mais on n'en était pas encore arrivés là. Je sentais toujours sa pulsation lente et ensommeillée tout au fond de ma tête, un murmure de marée capable de se transformer en paroles si on le voulait.

Ce que j'avais vu.

Ce que j'avais vu tandis que je serrais entre mes bras le gamin aveuglé par le gaz.

- Tu veux nous accompagner, Sandy ? m'a demandé Huddie.

- Non, j'aime mieux pas. Je vais rester assis sur le banc encore un moment, ensuite je rentrerai chez moi. Si vous avez des problèmes avec Michelle, dites-lui de me passer un coup de fil. Ici ou chez moi, ce sera du pareil au même.

- Maman ne nous causera aucun problème, a dit Ned.

- Et toi ? lui ai-je demandé. Est-ce que tu vas nous en causer d'autres, des problèmes ?

Il a eu une hésitation, puis il m'a répondu :

- J'en sais rien.

D'une certaine façon, je trouvais qu'il n'aurait pas pu me répondre mieux. Sa franchise était un point en sa faveur.

Ils se sont éloignés. Huddie et Ned se sont dirigés vers la Bel Air, et Eddie s'est séparé d'eux pour gagner sa propre voiture, marquant une brève pause au passage pour décrocher le gyrophare mobile du toit de mon véhicule personnel et le jeter à l'intérieur.

Arrivé à la hauteur du pare-chocs arrière de la Bel Air, Ned s'est retourné vers moi.

- Sandy ?

- quoi ?

- Il avait pas une idée de l'endroit d'où elle venait ? De ce qu'elle était ? De qui était l'homme au manteau noir ? Aucun d'entre vous n'a jamais essayé de tirer ça au clair ?

- De temps en temps, on lançait toutes sortes d'idées en l'air, mais personne n'est jamais arrivé à mettre le doigt dessus, même de très loin. C'est probablement Jackie O'Hara qui s'est le plus approché de la réalité en disant que la Buick était comme une pièce de puzzle qu'il n'était plus possible de caser dans le puzzle.

On la fait aller et venir dans tous les sens, on la déplace d'un côté

et de l'autre, on essaye de l'insérer dans tous les emplacements vides, et un beau jour on la retourne et on s'aperçoit que son envers est de couleur rouge alors que celui de toutes les autres pièces du puzzle est de couleur verte. Tu me suis ?

- Non, a-t-il dit.

- Eh bien, réfléchis-y, ai-je dit. Parce qu'il va bien falloir que tu vives avec.

- Comment je vais faire ? a-t-il demandé.

Il n'y avait plus trace de colère dans sa voix. Sa colère s'était éteinte. A présent, il ne désirait plus rien d'autre que d'être guidé.

A la bonne heure.

- Tu ne sais pas non plus d'où tu viens et où tu vas, n'est-ce pas ? lui ai-je demandé. Mais il faut bien que tu vives avec aussi.

Il vaut mieux ne pas trop fulminer contre. Ne pas passer plus d'une heure par jour à brandir les poings au-dessus de ta tête en maudissant le ciel.

- Mais...

- Des Roadmaster, y en a partout, ai-je dit.

Après leur départ, Steff est ressortie et m'a proposé une tasse de café. J'ai décliné son offre, mais je lui demandé si elle n'aurait pas une cigarette. Elle m'a regardé d'un air pincé - presque offusqué

même - et m'a rappelé qu'elle ne fumait pas. Comme si elle était installée dans une cabine de péage, derrière un panneau annonçant
AU-DELÀ DE CETTE LIMITE, TOUTES LES BUICK ROADMASTER
DOIVENT

FAIRE UN D...TOUR. Ah, si seulement on vivait dans un monde comme celui-là.

- Tu vas rentrer chez toi ? m'a-t-elle demandé.

- Je vais pas tarder.

Elle est retournée à l'intérieur, me laissant seul sur le banc des fumeurs. J'avais un paquet de cigarettes à moitié plein dans ma boîte à gants, mais la seule idée de me lever m'apparaissait comme un excès

de travail, en tout cas pour l'instant. A partir du moment où je me lèverais, le mieux serait que je reste en mouvement. Je n'aurais qu'à griller une cigarette en route et à dîner d'un plateau-télé une fois arrivé chez moi - le Country Way devait être fermé

à l'heure qu'il était, et Cynthia Garris n'aurait sans doute pas été

enchantée de me revoir de sitôt. Tout à l'heure, je lui avais fichu une frousse bleue, frousse qui n'était rien à côté de celle qui m'avait envahi moi-même quand la petite ampoule s'était enfin allumée dans ma tête et que j'avais compris ce que Ned s'apprêtait à faire. Et cette peur n'avait été qu'une ombre de la terreur sans nom que j'avais éprouvée en plongeant mon regard dans la lumière violette qui s'élevait vers nous alors que je tenais entre mes bras le gamin frappé de cécité et qu'un battement régulier, semblable à celui de pas qui s'approchaient, m'emplissait les oreilles. Mon regard était tourné à la fois vers le bas, comme explorant le fond d'un puits, et vers le haut, comme à bord d'un avion qui décolle... on aurait dit que ma vision avait été divisée en deux par on ne sait quel phénomène prismatique. J'avais un peu l'impression de voir à travers un périscope dont la paroi intérieure aurait été sillonnée d'éclairs. Le spectacle qui se présentait à moi était d'une netteté extraordinaire - je ne l'oublierai jamais - et fabuleusement étrange. De l'herbe jaunie, aux pointes brun, très, tapissant une pente rocheuse qui s'élevait jusqu'au bord d'une falaise.

L'herbe grouillait d'insectes à carapace verte, et un buisson de lys d'une blancheur lustrée se dressait sur un côté. De là où je me tenais, le fond du précipice n'était pas visible ; en revanche, je voyais le ciel. Il était d'une horrible couleur lie-de-vin, bourré

de nuages jusqu'à la gueule et frémissant d'éclairs. Un vrai ciel préhistorique; Des créatures volantes s'y déplaçaient en formations irrégulières. Etaient-ce des oiseaux ? Ou des chauves-souris semblables à celle que Curt avait essayé de disséquer ? Elles étaient trop loin pour que je puisse en être sûr. Et la vision a été des plus fugaces, ne l'oubliez pas. Je crois qu'il y avait un océan au pied de la falaise, mais je ne sais pas pourquoi je me le figure ainsi - sans doute à cause du poisson qui avait jailli un jour du coffre de la Buick. Ou de l'odeur du sel. Il flottait toujours autour de la Roadmaster une vague odeur de sel qui vous mettait les larmes aux yeux.

Gisant dans l'herbe jaune, non loin de l'endroit où aboutissait ma fenêtre (si c'en était une), j'ai aperçu une espèce de bijou en argent au bout d'une chaînette : la croix gammée de Brian Lippy.

Oxydée et noircie par les années qu'elle avait passées exposée aux intempéries. A quelque distance de là, il y avait une botte de cow-boy avec des piqûres fantaisie et des talons superposés, dont le cuir avait été en grande partie rongé par une mousse grisâtre qui faisait un peu penser à des toiles d'araignée. Un de ses côtés avait été fendu, créant une déchirure irrégulière à travers laquelle je discernais un reste d'os luisant couleur de vieil ivoire. Il n'y avait pas trace de chair : vingt années dans l'air corrosif de ce lieu l'auraient rongée, mais à mon avis l'absence de chair n'était pas due à la seule décomposition. J'aurais plutôt tendance à croire que l'ancien condisciple d'Eddie Jacobois avait été dévoré. Dévoré

vivant, sans doute. En poussant d'épouvantables hurlements, s'il lui restait assez de souffle pour crier.

Et j'ai vu encore deux autres objets, vers le haut de cette fenêtre qui s'était ouverte pour moi l'espace d'un bref instant. Le premier était un chapeau, couvert lui aussi de cette espèce de moisissure grisâtre qui avait formé des plaques le long du bord et sur le pli central. Ce n'était pas exactement celui que nous portons aujourd-

d'hui, notre uniforme ayant pas mal changé depuis les années soixante-dix, mais c'était bel et bien un Stetson de la police d'...tat de Pennsylvanie. Un Stetson à large bord. Le vent ne l'avait pas emporté parce qu'on l'avait cloué au sol à l'aide d'un pieu en bois mal équarri. Comme si la personne ou l'animal qui avait tué Ennis Rafferty, redoutant l'intrus venu d'un autre monde même après sa mort, avait planté un pieu dans l'élément le plus voyant de sa vêtue pour l'empêcher de rôder la nuit comme un vampire assoiffé de sang.

A côté du chapeau d'Ennis, mangé de rouille et à moitié dissimulé dans l'herbe, il y avait son arme de service. Non pas un de ces automatiques Beretta dont nous sommes équipés à l'heure actuelle, mais un Ruger. Le même que celui dont George Morgan s'était servi. Ennis avait-il aussi fait usage du sien pour mettre fin à ses jours ? Ou avait-il vu une créature quelconque s'approcher, et était-il mort en déchargeant son arme sur elle ? Avait-il seulement eu le temps de tirer ?

Je n'avais aucune certitude à ce sujet, et avant que j'aie pu examiner tout cela de plus près, Arky avait crié à Steff de lui venir en aide et j'avais été brutalement tiré en arrière en serrant Ned entre mes bras comme une poupée. Ma vision s'était arrêtée là, mais elle avait au moins résolu une énigme. Ennis Rafferty et Brian Lippy s'étaient

retrouvés là-bas, ça ne faisait plus de doute.

Où que puisse être ce " là-bas ".

Je me suis levé du banc et je suis allé jusqu'au hangar une dernière fois. Elle était là, bleu nuit et pas tout à fait normale, projetant une ombre comme si sa santé mentale n'avait en rien laissé à désirer. Vous occupez pas de l'huile-, avait dit l'homme en noir à Bradley Roach, avant de se volatiliser en laissant derrière lui cette étrange carte de visite en tôle.

A un moment, durant le dernier orage lumineux anémique, le coffre s'était refermé. Une douzaine de cadavres d'insectes morts étaient éparpillés sur le ciment. On nettoierait ça demain. A quoi bon les préserver ou les photographier ? On ne s'en donnait plus la peine. J'enverrais deux de mes hommes les brûler dans l'incinérateur. Encore une corvée dont j'allais me décharger. Se décharger des corvées est une autre prérogative des détenteurs de l'autorité, et on y prend vite goût. On en envoie un au charbon, et on fait une fleur à l'autre. Est-ce que ça leur donne le droit de se plaindre ? Non. Est-ce qu'ils peuvent l'inscrire sur leur liste des tourments avant de l'envoyer à l'aumônier ? Certes. Mais à quoi ça les avancera ?

- On tiendra le coup plus longtemps que toi, ai-je dit à la Roadmaster. C'est dans nos cordes.

Elle restait là, juchée tranquillement sur ses pneus bicolores, et tout au fond de ma tête la pulsation a murmuré : " peut-être bien que oui. "

... et peut-être bien que non.

PLUS TARD :

Un avis de décès est toujours discret, n'est-ce pas ? Oui. La chemise rentrée dans le pantalon, la jupe pudiquement tirée au-dessous des genoux. Décédé prématurément. Ce qui peut vouloir dire n'importe quoi, de la crise cardiaque aux chiottes au coup de poignard mortel assené par un cambrioleur qu'on a surpris dans sa chambre à coucher. Mais en général, les flics savent de quoi il retourne. On n'a pas forcément envie de savoir, surtout quand il s'agit d'un collègue, mais on est au courant tout de même. Parce que la plupart du temps nous sommes les premiers à arriver sur les lieux, avec nos gyrophares allumés et les talkies-walkies accrochés à

nos ceinturons nasillant des phrases qui passeront pour du chara-bia aux oreilles des pékins ordinaires. Pour la plupart des gens qui sont "

décédés prématurément ", nos visages sont les premiers que leurs yeux fixes et vitreux ne verront plus.

quand Tony Schoondist nous a annoncé qu'il allait prendre sa retraite, je me souviens de m'être dit : Tant mieux, parce qu'il n'est plus de la première jeunesse. Sans parler de sa vivacité d'esprit qui laisse de plus en plus à désirer. Aujourd'hui, en l'an 2006, je m'appête à raccrocher à mon tour, et il y a des chances que certains des membres les plus jeunes de ma compagnie pensent la même chose de moi : que je me fais vieux et que je suis dur à la détente.

Mais dans l'ensemble, vous savez, je me sens toujours égal à moi-même, pétant le feu, disposé à tout moment à faire des journées doubles si besoin est. D'habitude, quand je remarque que désormais mes cheveux gris l'emportent nettement sur les noirs et que mon front a pris de l'expansion au-dessous de leur racine, je me dis que c'est une erreur, une bétise administrative qui sera rectifiée dès que je l'aurai signalée aux autorités compétentes. Il est rigoureusement impossible, me dis-je, qu'un homme qui est persuadé

tout au fond de lui-même de n'avoir que vingt-cinq ans puisse en paraître plus de cinquante. Là-dessus, l'espace de quelques jours, je vais traverser une mauvaise passe, et je comprendrai qu'il ne s'agit pas d'une erreur, que c'est simplement le temps qui continue sa marche en avant, de son pas traînant, chargé de regret. Mais ai-je jamais vécu un moment aussi terrible que celui où j'ai trouvé

Ned assis derrière le volant de la Roadmaster ?

Oui, au moins une fois.

Shirley était de service quand on nous a avertis qu'un accident venait de se produire sur la 32, non loin du croisement de la route de Humboldt. Bref, à l'endroit où se trouvait jadis l'ancienne station-service Jenny. quand Shirley a surgi dans l'encadrement de la porte de mon bureau, elle était blanche comme un linge.

- qu'est-ce qui t'arrive ? lui ai-je demandé. quelque chose ne va pas ?

- Sandy... le type qui vient de me signaler l'accident m'a dit que la voiture était une vieille Chevrolet rouge et blanche. D'après lui, le conducteur est mort. (Elle a dégluti.) En mille morceaux.

Ce sont ses propres paroles.

C'étaient des détails sur lesquels je préférais ne pas m'appesantir,

même si j'allais y être obligé par la suite, en examinant la chose. Et en l'examinant, lui.

- Cette Chevrolet, tu sais de quel modèle elle est ?

Les yeux de Shirley se sont remplis de larmes.

- J'ai pas posé la question, Sandy. J'ai pas pu. J'osais pas. Mais combien crois-tu qu'il y ait de vieilles Chevrolet rouges et blanches dans le comté de Statler ?

Je me suis rendu sur le lieu de l'accident avec Phil Candleton, en priant le ciel pour que la Chevrolet emplafoignée soit une Malibu ou une Biscayne, tout sauf une Bel Air avec une plaque d'immatriculation facétieuse disant MY 57. Mais c'était bien elle.

- Merde, a grommelé Phil, au comble de l'accablement.

Il avait embouti la face latérale du pont en béton qui traverse la Redfern à moins de cinq minutes de marche de l'endroit où la Buick Roadmaster était apparue comme par enchantement et où

Curtis avait été tué. La Bel Air était équipée de ceintures de sécurité, mais il n'avait pas bouclé la sienne. Il n'y avait pas non plus de traces de dérapage sur la chaussée.

- Sacré bon Dieu, a dit Phil. C'est moche.

C'était moche et ce n'était pas un accident. quoique dans l'avis de décès, où les chemises sont soigneusement rentrées dans les pantalons et les jupes pudiquement tirées au-dessous des genoux, on lirait seulement qu'il était " décédé prématurément ", ce qui était du reste parfaitement exact.

Des automobilistes qui voulaient se rincer l'œil avaient commencé à converger vers le pont, ralentissant à sa hauteur pour mieux voir le corps étendu face contre terre sur l'étroit passage pour piétons. Je crois qu'un salopard a même pris une photo. Une envie m'a saisi de me lancer à ses trousses et de lui faire bouffer son petit appareil photo jetable de merde.

- Toi et Cari, posez quelques panneaux de déviation, ai-je dit à Phil. Dirigez les voitures vers la route secondaire. Moi, je vais le recouvrir. Oh bon Dieu, quel carnage ! qui c'est qui va prévenir sa mère ?

Phil a évité mon regard. Nous savions tous les deux qui allait prévenir sa mère. Un peu plus tard ce jour-là, j'ai pris mon courage à deux mains et je me suis appuyé la corvée la plus déplaisante qui peut incomber à quelqu'un qui occupe le sommet de l'échelle.

Après, on s'est tous retrouvés au Country Way, Shirley, Huddie, Phil, George Stankowski et moi. Je ne sais pas ce qu'ils ont fait, mais moi je ne me suis pas occupé de passer le chapeau pour réunir deux cents dollars ; ce bon vieux Sandy s'est bourré la gueule sans plus attendre.

Je n'ai conservé que deux souvenirs à peu près clairs de cette soirée. D'abord, je me souviens d'avoir essayé d'expliquer à Shirley que les juke-boxes du Country Way étaient vraiment biscornus, parce qu'ils ne contenaient que des chansons qui vous étaient complètement sorties de l'esprit jusqu'au moment où on voyait leurs titres sur le livret. Mais ça lui est passé par-dessus la tête.

L'autre chose dont je me souviens, c'est d'avoir été aux toilettes pour vomir. Ensuite tout en m'aspergeant le visage d'eau froide j'ai regardé mon image un peu déformée dans la plaque d'acier qui tenait lieu de miroir. Et j'ai acquis la certitude absolue que cette physionomie vieillissante qui me rendait mon regard n'avait rien d'une erreur. L'erreur, c'était de croire que l'homme de vingt-cinq ans qui semblait encore vivre dans ma tête était réel.

Je me suis souvenu de Huddie me criant : Prends ma main, Sandy ! et là-dessus on s'est retrouvés sains et saufs sur l'asphalte avec les autres, Ned et moi. En me remémorant cette scène, je me suis mis à pleurer.

" Décédé prématurément. " Ces conneries-là, c'est tout juste bon pour VAméricain de Statler, mais les flics, eux, savent ce qu'il en est. Comme c'est nous qui nous chargeons de tout nettoyer, on sait fatalement la vérité.

Tous ceux qui n'étaient pas de service sont allés aux obsèques, bien entendu. Après tout, c'était l'un des nôtres. Après la cérémonie, George Stankowski a raccompagné sa mère et ses deux sœurs chez elles, et j'ai ramené Shirley au central dans ma voiture. Je lui ai demandé si elle comptait se rendre à la réception - on appelle ça une veillée chez les Irlandais - et elle a fait non de la tête.

- Ces trucs-là, j'en ai une sainte horreur.

Si bien que nous avons grillé une dernière cigarette sur le banc des fumeurs en observant d'un œil nonchalant le petit nouveau abîmé dans la contemplation de la Buick. Il se tenait les jambes négligemment

écartées, dans la posture qui semble vouloir dire

" au diable les Démocrates " et " tu connais la blague sur les deux commis-voyageurs ? ", celle que nous adoptions tous quand nous inspections le Hangar B du regard. On avait changé de siècle, mais le monde était resté plus ou moins le même.

- C'est tellement injuste, a dit Shirley. Un garçon aussi jeune...

- Mais de quoi parles-tu ? lui ai-je demandé. Eddie approchait de la cinquantaine, bon Dieu... peut-être même qu'il avait eu cinquante ans. Je crois que ses sœurs ont passé la soixantaine toutes les deux. Et sa mère va bientôt avoir quatre-vingts ans.

- Tu sais bien ce que je veux dire. Il était trop jeune pour faire

«a...

- George Morgan aussi, ai-je dit.

- Tu crois que c'était... ? a-t-elle demandé en désignant le Hangar B de la tête.

- «a m'étonnerait. Il avait du mal à vivre, c'est tout. Il s'est donné un mal de chien pour renoncer à la boisson. Il a tenté le tout pour le tout, aussitôt après avoir racheté l'ancienne Bel Air de Curt à Ned. Eddie avait toujours aimé cette voiture, et Ned ne pouvait pas partir à l'université avec. En tout cas, pas en première année. La voiture serait restée garée dans son allée...

- ... et Ned avait besoin d'argent.

- quand on va à la fac et qu'on n'a plus qu'un seul parent, chaque sou compte. Alors quand Eddie lui a proposé de lui racheter la voiture, il n'a fait ni une ni deux. Eddie l'a payée trois mille cinq cents dollars...

- Trois mille deux cents, a rectifié Shirley du ton péremptoire de quelqu'un qui a été informé de la transaction dans ses moindres détails.

- Trois mille deux ou trois mille cinq, quelle différence ? L'important, c'était qu'à mon avis le fait d'acquérir cette voiture représentait pour Eddie une façon de tourner la page. Il a cessé de passer ses soirées au Tap ; je crois qu'il s'est mis à les remplacer par des réunions des Alcooliques Anonymes. Bref, il s'était engagé

sur la bonne voie. Et ça a duré à peu près deux ans.

De l'autre côté du parking, le jeune flic qui collait le nez à l'une des lucarnes du Hangar B a fait volte-face, nous a aperçus et est venu vers nous. J'ai senti la chair de poule me remonter le long des bras. Dans son uniforme gris, le gamin - à part qu'il n'était plus un gamin désormais - était le portrait craché de son père.

J'imagine qu'il n'y a rien d'étonnant là-dedans ; c'est les gènes qui veulent ça, une ressemblance qui passe dans le sang. Mais avec le Stetson à large bord, elle frisait le surnaturel. Il le tournait et le retournait entre ses mains.

- Eddie s'est remis à picoler à peu près au moment où ce garçon a décidé qu'il n'avait pas l'étoffe d'un étudiant, ai-je dit.

Ned Wilcox avait planté là l'université de Pittsburgh, et il était revenu à Statler. Pendant un an, il avait remplacé Arky, qui entre-temps avait pris sa retraite et regagné son Michigan natal, où tout le monde parlait sans doute avec un accent aussi bizarre que le sien (idée qui me faisait froid dans le dos). quand il avait atteint sa vingt et unième année, Ned avait fait acte de candidature et il s'était présenté au concours d'entrée. Et aujourd'hui, à vingt-deux ans, il était des nôtres. Bienvenue à toi, nouvelle recrue.

Arrivé à mi-chemin, le fils de Curt a marqué un arrêt pour jeter un dernier regard au hangar, faisant toujours tourner son Stetson entre ses mains.

- Il a fière allure, tu trouves pas ? m'a demandé Shirley à voix basse.

Je me suis composé ma tête de petit chef qui en a vu d'autres

- un peu dédaigneux et au-dessus de tout ça.

- Il ne s'en est pas trop mal tiré. Est-ce que tu as une idée de la scène épouvantable à laquelle il a eu droit quand sa mère a appris ce qu'il s'apprêtait à faire ?

Shirley s'est esclaffée et elle a écrasé sa cigarette.

- Elle lui avait fait une scène encore pire quand elle avait appris qu'il allait vendre la Bel Air de son père à Eddie Jacubois - en tout cas, c'est ce que Ned m'a dit. Enfin quoi, Sandy, elle devait bien se douter que ça finirait comme ça. Il ne pouvait pas en aller autrement. Elle en

avait épousé un, bon Dieu. Et elle savait sans doute qu'il y était destiné aussi. Mais à quoi était destiné Eddie ?

Pourquoi est-ce qu'il n'a pas été fichu de s'arrêter de boire une bonne fois pour toutes ?

- qui peut répondre à une aussi vaste question ? ai-je dit. Certains affirment que c'est une maladie, comme le cancer ou le diabète. Et ils ont probablement raison.

Eddie venait de plus en plus souvent prendre son service avec l'haleine chargée d'alcool ; au début, on a fermé les yeux, mais ça n'a pas duré très longtemps ; son état était trop grave. Comme il ne voulait rien entendre pour consulter un psychologue et passer un mois sans suspension de traitement dans le centre de désintox vers lequel la police d'...tat de Pennsylvanie orientait les hommes affligés de ce genre de problèmes, on lui avait laissé le choix entre démissionner en douceur ou se faire virer avec pertes et fracas.

Eddie avait démissionné, en devant se contenter de la moitié de la retraite qu'il aurait perçue s'il avait réussi à tenir le coup trois ans de mieux - à la fin, on cumule un maximum de points.

Comment en était-il arrivé là ? C'était aussi incompréhensible pour moi que pour Shirley. Pourquoi ne s'était-il pas tout simplement arrêté de boire ? Puisqu'on lui faisait miroiter de pareils avantages, pourquoi n'avait-il pas tout simplement dit : J'aurai la pépie pendant trois ans, et ensuite je ferai sauter le bouchon et je plongerai dedans la tête la première ? Ce n'est pas moi qui pourrais vous le dire.

Le Tap était bel et bien devenu une sorte de domicile de rechange pour Eddie. Sans parler de sa vieille Bel Air, dont il lustrait la carrosserie avec amour et nettoyait méticuleusement l'intérieur jusqu'au jour où il l'avait précipitée contre l'une des culées du pont de la Redfern à près de cent vingt à l'heure. Il avait tout un tas de raisons de faire ça - sa vie n'était pas très heureuse -

mais j'étais bien obligé de me demander s'il n'en avait pas quelques-unes qui lui collaient littéralement au corps. Et en particulier, j'étais bien obligé de me demander si dans ses derniers moments il n'avait pas perçu cette pulsation, ce murmure de marée qui vous parle tout bas dans la tête.

Vas-y, Eddie, fais-le, pourquoi pas ? Tu n'as plus guère le choix, pas vrai ? Tout le reste est usé jusqu'à la corde. Tu n'as qu'à écraser le champignon et donner un brusque coup de volant vers la droite.

Vas-y. Fais-le. Joue un vilain petit tour à tes copains, c'est eux qui feront le ménage.

J'ai pensé à la soirée que nous avions passée sur ce même banc. Le jeune homme que je regardais en cet instant même avait alors quatre ans de moins, et il buvait les paroles d'Eddie tandis que celui-ci racontait comment il avait fait ranger sur le bord de la route le pick-up à la mords-moi-le-núud de Brian Lippy. Le gamin écoutant Eddie qui expliquait comment il avait essayé de convaincre la petite amie de Lippy de faire quelque chose avant que son mec ne lui démolisse le portrait pour de bon ou ne la cogne jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Mais au bout du compte, c'est ce pauvre Eddie qui a été le dindon de la farce. Pour autant que je sache, cette fille à la gueule en sang était la seule survivante du quatuor qui s'était retrouvé ce jour-là sur le bord de la route. Oui, elle est toujours dans le coin. Je ne patrouille plus que très rarement sur les routes, mais son nom et sa photo passent régulièrement sur mon bureau, chaque photo ressemblant un peu plus à la vieille sorcière à l'haleine chargée de bière, au nez cassé, prête à se faire tringler pour un paquet de clopes qu'elle finira par devenir, à moins d'un miracle. On l'a arrêtée un nombre incalculable de fois pour conduite en état d'ivresse et embarquée occasionnellement pour trouble à l'ordre public. Une nuit, elle s'est retrouvée à l'hôpital avec un bras et une hanche fracturés, à la suite d'une chute dans un escalier. Il y avait des chances qu'un type du genre Brian Lippy l'ait un peu poussée, vous n'êtes pas de mon avis ? Parce que ces filles-là jettent toujours leur dévolu sur des mecs de cette espèce. Elle a deux gosses, ou peut-être trois, placés dans des familles d'accueil. Eh oui, elle est toujours dans le coin, mais est-ce qu'on peut appeler ça une vie ? Si vous me dites que oui, je vous répondrai que George Morgan et Eddie Jacobois avaient sans doute raison.

- Bon ben moi, je vais mettre les bouts, a dit Shirley en se levant. J'ai eu ma dose de rigolade pour la journée. Toi ça va, tu tiens le choc ?

- Mais oui, ai-je dit.

- Ce soir-là, il était revenu après tout. C'est le principal.

Elle n'avait pas besoin d'être plus précise. J'ai hoché la tête en souriant.

- Eddie était un brave type, a dit Shirley. Même s'il ne pouvait pas s'empêcher de picoler, il avait un cœur d'or.

Oh non, me suis-je dit en la regardant s'approcher de Ned et en les

regardant échanger quelques brèves paroles. Si quelqu'un a un cœur d'or ici, ça ne peut être que toi, Shirley.

Posant une main sur l'épaule de Ned, elle s'est hissée sur la pointe des pieds et lui a effleuré la joue d'un baiser avant de se diriger vers sa voiture. Ned s'est avancé vers le banc et arrivé à ma hauteur, il m'a demandé :

- «a va ?

- Oui, ça va.

- Et l'enterrement... ?

- que veux-tu, merde, c'était un enterrement. J'en ai vu des meilleurs et j'en ai vu des pires. Je suis content que le cercueil n'ait pas été ouvert.

- Sandy, je peux te montrer quelque chose ? Là-bas ?

Il a désigné le Hangar B de la tête.

- Allons-y, ai-je dit en me levant. La température est en train de baisser ?

Si tel était le cas, ça valait effectivement le coup d'œil. Cela faisait deux ans que le thermomètre du hangar n'était pas descendu de plus de trois degrés au-dessous de la température extérieure, et il s'était écoulé seize mois depuis le dernier feu d'artifice, qui s'était limité à une petite dizaine d'étincelles très p,les.

- Non, a-t-il dit.

- Le coffre s'est ouvert ?

- Il est hermétiquement fermé.

- qu'est-ce qui se passe, alors ?

- J'aimerais mieux que tu viennes t'en rendre compte par toi-même.

Je lui ai jeté un regard acéré, m'arrachant suffisamment des pensées dans lesquelles je m'étais abîmé pour saisir à quel point il était excité. Ensuite, avec des sentiments on ne peut plus mêlés -

õ dominaient la curiosité et l'appréhension, je suppose - j'ai traversé

le parking avec le fils de mon vieil ami. Il a pris sa posture d'inspecteur de la voirie face à une lucarne, et j'ai pris la même face à la lucarne voisine.

D'abord je n'ai rien remarqué d'insolite ; la Buick trônait sur le sol en ciment exactement comme elle l'avait fait pendant un quart de siècle. Elle n'émettait aucune fulguration, n'offrait aucun spectacle exotique. L'aiguille rouge du thermomètre s'était arrêtée sur vingt-deux degrés, ce qui n'avait rien de remarquable.

- Et alors ? ai-je demandé.

Ned a éclaté d'un rire ravi.

- C'est sous ton nez, mais tu vois rien ! Parfait ! Moi non plus, au début, ça ne m'avait pas sauté aux yeux. Je savais que quelque chose avait changé, mais je n'arrivais pas à comprendre quoi.

- De quoi parles-tu ?

Il a secoué la tête, souriant toujours.

- Oh non, sergent, ne compte pas sur moi pour te mettre les points sur les i. C'est toi le patron ; t'es aussi l'un des trois seuls flics qui étaient là à l'époque et qui font toujours partie de la compagnie. C'est sous ton nez, alors débrouille-toi.

J'ai de nouveau scruté l'intérieur du hangar, plissant d'abord les yeux puis mettant mes mains en coupe de part et d'autre de mon visage pour les protéger de la réverbération, en un vieux geste familier. C'était un peu mieux ainsi, mais qu'est-ce que je voyais ? Il y avait quelque chose de changé, soit, il avait raison, mais quoi ?

Je me suis souvenu de la soirée que j'avais passée au Country Way à feuilleter les livrets du juke-box hors d'usage, en m'efforçant de mettre le doigt sur la question cruciale, qui était justement celle que Ned avait décidé de ne pas poser. Elle s'était presque formée dans mon esprit, puis s'était timidement dérobée.

Dans un cas comme celui-là, il ne sert jamais à rien de s'acharner. C'était ce que je m'étais dit sur le moment, et je le pense toujours.

Si bien qu'au lieu de continuer à fixer la Roadmaster de mon uil de flic, je me suis mis à contempler le vide et j'ai laissé vaga-bonder mes pensées. Dans leur errance, ce sont des titres de chansons qu'elles ont fait défiler, bien entendu, de ces chansons qu'on ne passe plus jamais,

même sur les stations spécialisées dans les vieux succès, une fois que leur éphémère popularité est retombée.

" Society Child ", " Pictures of Matchstick Men ", " quick Joey Small " et...

...et là, crac ! j'ai saisi. Comme il l'avait dit, c'était là, sous mon nez. L'espace d'un instant j'en ai eu le souffle coupé.

Il y avait une fêlure dans le pare-brise.

Un minuscule éclair argenté zigzagait de haut en bas côté conducteur.

Ned m'a assené une claque amicale sur l'épaule.

- T'as trouvé, Sherlock, je savais que t'y arriverais. Ce qui n'était pas sorcier vu que c'était sous ton nez.

Je me suis retourné vers lui et j'ai fait mine de parler, puis j'ai fait volte-face une dernière fois pour m'assurer que mes yeux ne m'avaient pas abusé. Non, la fêlure était bien là. Elle avait l'aspect d'un éclair de mercure gelé.

- quand est-ce que c'est arrivé ? ai-je demandé. T'en as une idée ?

- Je la prends en photo avec le polaroïd environ toutes les quarante-huit heures, a-t-il expliqué. Je vais vérifier mais je suis prêt à te parier un chat crevé et une ficelle au bout de laquelle tu pourras le balancer que le pare-brise n'était pas fêlé sur la dernière photo que j'ai prise. Par conséquent, ça a dû se produire entre mercredi soir et vendredi après-midi à... (Il a jeté un coup d'œil à

sa montre et m'a adressé un large sourire.) ... quatre heures et quart.

- Si ça se trouve, c'est arrivé pendant l'enterrement d'Eddie.

- Oui, ça se pourrait, a dit Ned.

Nous avons de nouveau scruté l'intérieur du hangar pendant quelques instants, sans décrocher une parole ni l'un ni l'autre.

Ensuite Ned m'a dit :

- J'ai lu le poème d'Oliver Wendell Holmes. Tu sais, " Le Coche

magique à un seul cheval ".

- C'est vrai ?

- Je t'assure. Je l'ai trouvé plutôt sympa. Il m'a fait marrer.

Je me suis éloigné de la lucarne et j'ai posé les yeux sur lui.

- A partir de maintenant les choses vont s'accélérer, comme dans le poème, a-t-il dit. Un pneu va éclater... le pot d'échappement va se détacher... ou une garniture en chrome. «a t'est déjà

arrivé d'aller te mettre au bord d'un étang gelé fin mars ou début avril pour écouter la glace craquer ?

J'ai hoché affirmativement la tête.

- «a va faire le même effet.

Il avait les yeux brillants, et une idée étrange m'est venue à

l'esprit : celle que c'était la première fois que je voyais Ned Wilcox vraiment heureux depuis la mort de son père.

- Tu crois ?

- Oui. Mais au lieu d'entendre la glace craquer, on entendra des boulons qui péteront et des vitres qui éclateront. Les flics viendront s'aligner devant les fenêtres comme au bon vieux temps... sauf que ce sera pour voir les pièces ployer, se rompre, se détacher et tomber. Jusqu'à l'effondrement final. Ils se demanderont s'il ne va pas y avoir un dernier éclair en guise de bouquet final, comme celui qui conclut le feu d'artifice du 4 juillet.

- Tu crois qu'il y en aura un ?

- A mon avis, il n'y aura plus de feux d'artifice. Je crois que ça se terminera par un grand fracas de tôle et qu'il n'y aura plus qu'à transporter les restes à la casse.

- Tu en es sûr ?

- Non, a-t-il fait en souriant. On ne peut jamais être sûr de rien. C'est ce que vous m'avez appris, toi, Shirley, Phil, Arky et Huddie. (Il a marqué un temps.) Sans oublier Eddie Jacubois.

Mais je vais la tenir à l'ûil. Et tôt ou tard...

Il a levé une main, l'a inspectée du regard, puis a serré le poing et s'est de nouveau tourné vers sa lucarne.

- Tôt ou tard, ça arrivera.

Je me suis retourné moi aussi vers ma lucarne, en mettant mes mains en coupe de part et d'autre de mon visage pour éviter la réverbération, et j'ai scruté des yeux la chose qui ressemblait à une Buick Roadmaster. Le gamin avait absolument raison.

Tôt ou tard, ça arriverait.

Bangor, Maine

Boston, Massachusetts

Naples, Floride

Lovell, Maine

Osprey, Floride

3 avril 1999 - 20 mars 2002

NOTE DE L'AUTEUR

De temps à autre, j'ai des idées qui me tombent inopinément dessus

- je suppose qu'il en va de même pour tous les écrivains - mais dans le cas de Roadmaster c'est le contraire qui s'est produit, d'une manière assez désopilante du reste : c'est moi qui suis tombé inopinément sur une idée. Ce qui à mon avis vaut bien une note.

Ma femme et moi avions passé l'hiver 1999 dans un îlot de Floride, où j'avais apporté d'ultimes retouches à un court roman (La petite fille qui aimait Tom Cordon) sans produire rien de bien considérable à part ça. Je ne projetais pas non plus d'écrire quoi que ce soit d'autre le printemps suivant.

A la fin du mois de mars, Tabby a regagné le Maine par la voie des airs. Moi, j'ai pris la route. J'ai horreur des avions, j'adore conduire, et

il fallait en outre que je transporte un chargement impressionnant de meubles, de livres, de guitares, de pièces d'ordinateur, de fringues et de paperasses. Au bout de mon deuxième ou troisième jour de route,

je me suis rerrouvé dans l'ouest de la Pennsylvanie. Ayant besoin d'essence, j'ai emprunté une sortie d'autoroute au beau milieu d'une zone rurale.

Non loin de la rampe de sortie, je suis tombé sur une station-service Conoco. Avec un authentique pompiste qui est venu me faire le plein en personne, allant même jusqu'à échanger avec moi quelques propos plutôt aimables, tout cela pour le même prix.

Le laissant à son affaire, je me suis dirigé vers les toilettes pour y satisfaire un besoin urgent. Ma propre affaire une fois conclue, j'ai fait le tour du b,timent, et je me suis trouvé face à une pente escarpée jonchée de vieilles pièces d'automobiles au fond de laquelle coulait un ruisseau impétueux. Le sol était encore sillonné de traînées de neige gris,tres. Je suis descendu de quelques mètres le long de la pente pour mieux voir le ruisseau, et tout à coup j'ai perdu pied. J'ai glissé sur près

de trois mètres avant d'arriver à arrêter ma chute en me raccrochant à je ne sais quel objet rouillé. L'eussé-je raté, je serais sans doute tombé à

l'eau. Et comment ça se serait-il terminé ? Tous les pronostics sont ouverts, comme on dit.

Après avoir réglé le pompiste (qui pour autant que je puisse savoir n'avait pas la moindre idée de ma mésaventure), j'ai regagné l'autoroute.

Tout en conduisant, j'ai médité sur ma glissade, en me demandant ce qui me serait arrivé si je m'étais retrouvé dans le ruisseau (qui, étant en pleine crue de printemps, s'était mué au moins provisoirement en une petite rivière). Combien de temps mon chargement de meubles en rotin et de vêtements aux couleurs éclatantes venues de Floride serait-il resté

abandonné à côté des pompes à essence avant que l'employé de la station-service commence à s'inquiéter ? qui aurait-il appelé ? Et combien de temps aurait-on mis à me retrouver si je m'étais noyé ?

L'incident en question s'était produit aux alentours de dix heures du matin. L'après-midi, j'étais à New York. Et entre-temps, le récit que vous venez de lire avait plus ou moins pris sa forme définitive dans ma tête. Comme je l'ai dit dans mon livre sur le métier d'écrivain, les

premières moutures ne portent que sur la narration proprement dite ; s'il y a un sens, il n'apparaîtra que plus tard, en se dégageant naturellement du récit lui-même. Le présent récit s'est transformé - du moins c'est ce que je suppose - en une méditation sur la qualité essentiellement indéchiffrable des événements de la vie, et sur l'impossibilité dans laquelle nous sommes de leur trouver une signification cohérente. Le premier jet a été rédigé en deux mois. Sur ces entrefaites, je me suis rendu compte que je m'étais créé une masse de problèmes en écrivant sur deux choses dont je ne savais rien : la partie occidentale de la Pennsylvanie, et la police d'...tat de Pennsylvanie. Avant d'avoir eu le temps d'aborder l'un ou l'autre de ces deux écueils, j'ai moi-même été victime d'un accident de la route qui a changé ma vie du tout au tout. A vrai dire même, j'ai achevé l'été de 1999 en m'estimant heureux d'être encore en vie. Et il s'est passé plus d'un an avant que je repense à la présente histoire, et a fortiori que je retravaille dessus.

La coïncidence entre le fait d'avoir écrit un livre qui pullulait d'accidents de la route meurtriers et celui d'en être victime à mon tour ne m'a pas échappé, mais je me suis efforcé de ne pas lui accorder une importance exagérée. Je ne pense pas une seconde qu'il y ait eu quoi que ce soit de prémonitoire dans les similitudes entre ce qui arrive à

Curtis Wilcox dans Roadmaster et ce qui m'est arrivé dans la réalité

(d'abord, parce que j'ai survécu). Je peux toutefois vous certifier-que la description que j'en ai donnée était presque entièrement issue de mon imagination ; comme c'était arrivé avec Curtis, j'ai été dépouillé des pièces de monnaie que j'avais dans la poche et de la montre que je portais au poignet. La casquette dont j'étais coiffé a été retrouvée un peu plus tard dans les bois, à au moins vingt mètres de l'impact. Mais je n'ai en rien modifié mon récit pour y donner une idée de ce qui m'était arrivé à moi ; presque tout ce que je voulais y mettre était déjà

là, dans mon premier jet. L'imagination est un outil d'une puissance sans pareille.

L'idée de resituer Roadmaster dans le Maine ne m'a jamais effleuré, même si le Maine est la région que je connais (et que j'aime) par-dessus tout. C'était en Pennsylvanie que je m'étais arrêté pour prendre de l'essence, c'était en Pennsylvanie que je m'étais retrouvé sur le cul, c'était en Pennsylvanie que l'idée m'était venue. J'en ai conclu que le récit qui en résulterait devrait rester en Pennsylvanie, malgré le fil à retordre que ça allait me donner. Ce qui d'un autre côté n'allait pas sans quelques petites compensations ; d'abord, cela m'a permis de

situer mon Statler fictif à une courte distance de Rocksborg, la ville qui sert de cadre à la superbe série de romans dans lesquels K. C. Constantine a pris pour héros Mario Balzic, le chef de police de cette petite ville rurale. Si vous n'en avez jamais lu aucun, c'est un plaisir dont vous ne devriez pas vous priver. Le feuilleton qui met en scène Mario Balzic et sa famille est une sorte d'inversion des Sopranos, dans laquelle les choses sont racontées du point de vue des responsables du maintien de l'ordre. La Pennsylvanie occidentale est aussi le pays des Amish, dont j'avais envie d'étudier le mode de vie d'un peu plus près.

Je n'aurais jamais pu terminer ce livre sans l'aide de l'agent Lucien Southard, de la police d'...tat de Pennsylvanie. Lou a lu le manuscrit, en s'arrangeant pour ne pas trop rire de mes innombrables bévues, et il m'a écrit huit pages de notes et de corrections qui pourraient être imprimées dans n'importe quel manuel d'écriture sans démeriter (ne serait-ce que parce que l'agent Southard a appris à rédiger ses rapports en petites capitales bien lisibles). Il m'a fait visiter plusieurs centres de la

police d'Etat de Pennsylvanie, m'a présenté à trois officiers de communications qui ont été assez aimables pour me montrer en quoi consistait leur travail (en commençant par se livrer à une vérification sur le numéro de mon pick-up Dodge - qui à mon grand soulagement est ressorti de là sans la moindre tache ni la moindre contredanse en retard) et m'ont aidé à comprendre le fonctionnement d'une bonne partie des appareils dont est équipée la police d'...tat. La plus patiente parmi ces officiers de communications, celle qui m'a fourni le plus d'informations, est Theresa M. Maker - merci de vous être montrée si aimable, Theresa.

Plus important encore, Lou et quelques-uns de ses collègues m'ont emmené déjeuner dans un restaurant du pays amish, où tandis que nous dévorions de gigantesques sandwiches en vidant des cruches de thé glacé, ils m'ont regalé pendant une heure d'anecdotes sur la vie des policiers de la route. Certaines de ces anecdotes étaient drôles, d'autres horribles, et d'autres les deux à la fois. Toutes ne se sont pas retrouvées dans Roadmaster, mais j'en ai quand même gardé quelques-unes, sous une forme raisonnablement amendée. Ces hommes m'ont traité avec amitié, en évitant les mouvements trop rapides, ce qui valait mieux, puisqu'à

l'époque je clopinais encore en m'aidant d'une béquille.

Merci, Lou - et merci à tous les policiers de la route qui sont en poste à Butler - de m'avoir aidé à faire en sorte que mon livre sur la

Pennsylvanie reste ancré en Pennsylvanie. Chose beaucoup plus importante, merci de m'avoir aidé à comprendre en quoi consiste exactement votre métier, et ce qu'il vous en coûte de le faire bien.

Susan Moldow et Nan Graham, le Duo de Choc de chez Scribner, ont refusé de me laisser conclure cette note sans avoir souligné - aÔe ! -

que certaines libertés ont été prises avec la Buick qui orne la jaquette.

Les Buickol, tres s'apercevront s'õrement que la Roadmaster dont notre graphiste a fait ressortir le galbe a pas mal d'années de plus que celle de mon livre. On m'a demandé si ce petit subterfuge m'embêtait, et j'ai répondu qu'il n'en était rien. La seule chose qui m'embête, surtout quand il est tard et que je n'arrive pas à m'endormir, c'est l'odieux rictus

de sa calandre. On dirait presque qu'elle va croquer quelqu'un tout cru, vous ne trouvez pas ? Peut-être moi. Ou peut-être toi, mon fidèle lecteur bien-aimé.

Peut-être toi.

Stephen King

29 mai 2002

OUVRAGES DE STEPHEN KING

Aux ...ditions Albin Michel

CUJO

CHRISTINE

CHARLIE

SIMETIERRE

L'ANN...E DU LOUP-GAROU

UN ...L»VE DOU... - DIFF...RENTES SAISONS

BRUME

«A (deux volumes)

MISERY

LES TOMMYKNOCKERS

LA PART DES T...N»BRES

MINUIT 2

MINUIT 4

BAZAAR

JESSIE

DOLORES CLAIBORNE

CARRIE

R VES ET CAUCHEMARS

INSOMNIE

LES YEUX DU DRAGON

D...SOLATION

ROSE MADDER

LA TEMP TE DU SI»CLE

SAC D'OS

LA PETITE FILLE qUI AIMAIT TOM CORDON

CåURS PERDUS EN ATLANTIDE

...CRITURE

DREAMCATCHER

TOUT EST FATAL

SOUS LE NOM DE RICHARD BACHMAN

LA PEAU SUR LES OS

CHANTIER

RUNNING MAN

MARCHE OU CR»VE

RAGE

LES R...GULATEURS

Composition Nord Compo

et impression Bussière Camedan Imprimeries

en janvier 2004.

N[∞] d'édition : 22198. - N[∞] d'impression : 040052/4.

Dépôt légal : février 2004.

Imprimé en France.